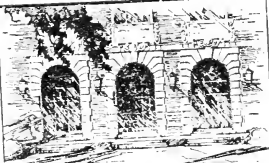




Hugh
1261

252
10608



LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY
OF ILLINOIS

x248
H88pFi
1627

Emblems

RARE BOOK ROOM

French 21 Sept 66 + 67



Ils se vendent
A PARIS
Chez Seb: Cramoisy.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Illinois Urbana-Champaign

88p Fi
627

A SON ALTEZE SERENISSIME

M A D A M E

ELISABETH

CLAIRE EVGENE

I N F A N T E

D'ESPAGNE, &c.

M A D A M E



A meſme nature qui
fait quel'heliotro-
pe regarde continu-
ellement le ſoleil, &
que le fer ſe tourne
deuers l'aimant, eſt

celle, qui commande aux ſubieſts
d'auoir leurs regards dás les mains
des Princes, & ſe tenir dans des
penſées réglées ſelon leurs volon-
tés. Ce deſuiuir m'a toujours ſem-
blé ſi ſainct & inuiolable, que les

distances de lieux, & les changements de fortune n'ont peu m'oster le desir, ny l'esperoir de consacrer à *V. A. S.* le peu de fleurs & de fruiçts que ie glane, & recueille avec travail, apres l'heureuse moisson des plus beaux esprits que le ciel a voulu doüer de ses grâces. Mais pendant qu'une si iuste loy m'oblige à rendre tres humble hommage à *V. A. S.* par cet ouvrage, qui est tout ce que ma petitesse me permet d'offrir; le la voy environnée de tant de splendeur & de majesté, que tout confus, ie nomme presque en moy temerité & presomptiõ, ce que i'appellois debuoir & obligation. Car *V. A. S.* estant issue des deux plus grandes couronnes de la Chrestienté, est l'admiratiõ de toutes les autres; elle est (sans enchere) la Pallas
de ce

de ce siecle, possédant également la gloire des armes, & celle de la sagesse, vne Amazone entre les Princesses, vne Princesse entre les Amazones. Vn nombre infiny de telles considerations m'auroit tout à fait retenu, condannât mes trop haultes pées; n'estoit que ces DESIRS se promettent eux mesmes d'estre aduoüez, puis qu'ils s'ont PIEUX, & que *V.A.S.* est vn si clair miroir de pieté. Le nom de CLAIRE neluy estant pas moins deu pour ses deuotions & sainteté de vie, que celuy d'ELISABETH pour ses vertus diuines & royales grandeurs, & celuy d'EUGENE pour ses heroïques & continuelles occupations. Cette sainte se vestit en homme, pour auoir plus de commodité de seruir Dieu; & *V.A.S.* ayant vn cœur

vrayement genereux , vne ame
Royale capable de conduire vn
monde entier, regit les hommes, se
priuant cependant de tout loisir, &
de repos pour l'amour de Dieu. O
merueilleuse prouidēce du ciel d'a-
uoir à la naissance de *V. A. S.* mis
dans la bouche de ses parrains des
noms si propres & conuenables, à
tant de grandes & si diuerses perfe-
ctiōs! Que les trois Ames pelerines
de celiures'adressent heureusemēt;
puis que *la Penitente*, baize les pieds
de *CLAIRE, la Sainte*, ceux d'*ELI-
SABETH, l'Amante*, ceux d'*EVGENE*.
Elles viennent d'adorer le Pere
commun de tous les Chrestiens, &
se prosternent maintenant deuant
V. A. S. que l'on peut bien appeller
la Mere de son peuple, & de la pa-
trie. Cet honneur qu'elles reçoieūt
sera

sera l'arbitre de toute leur fortune;
car si V.A.S. les regarde d'un œil fa-
vorable: vne infinité de belles a-
mes, imitatrices de ses royales,
sainctes, & difficiles actions les ac-
cueillera sans doubte, ou ne refuse-
ra pas leur entretien: les nobles sui-
uront leur ELISABETH, les deuotes
leur CLAIRE, les laborieuses leur
EUGENE: & toutes lisans ces desirs
se voüeront, pour l'accomplis-
sement & bienheureux succes de
ceux de V.A.S. que Dieu fauorise à
jamais de ses plus sainctes benedi-
ctions comme le desire,

M A D A M E,

De Vostre Alteze Serenissime

*Le tres-humble & tres-obeissant
seruiteur & subiect*

De Mayence ce
1. d'Auil. 1627.

P. I. I.

A D V I S

A V

L E C T E V R.

Vous faites bien, mon cher Lecteur, pour vous, & pour moy, prenant le loisir de lire ce peu de lignes, avant que passer outre. Ces trois Ames pelerines n'ont pas voulu tenir leurs desirs si secrets & particuliers que vous n'en fussies participant. Si vous estes Latin, vous aurez assurément beaucoup plus de contentement de les ouir en leur langage naturel; si non, vous prendrez, s'il vous plait, en gré l'offre que ie vous fais, de vous exprimer icy leurs conceptions. Ne pensez pas toutesfois que ce sera mot à mot, principalement dans la poesie; où ie me suis donné quelquesfois la liberté de parler autrement, mais cela sans m'esloigner des inuentions, ny de la disposition de l'ouurage, ce sont mesmes personnes vestues d'autres façons. Le reste qui va par discours libre, & saillies, sans liaisons, ny consequences, ne vous semblera non plus estrange; si vous considerez que ce sont seulement rapports, & citations, des SS. Peres, & Docteurs

Docteurs de l'Eglise, qui sont la chaqu'un par soy, & tous pour vous. Mesme, cette independance vous sera peut-estre agreable, puis qu'elle ne vous oblige pas à lire long temps, mais à toute periode vous laisse libre, & permet que vous vous retiriez sans incivilité. Ainsi vous aurez un entretien, sans occupation; une recreation, sans lassitude; une doctrine, sans estude. Imaginez vous d'estre en un iardin, vous y cueillez des roses si vous voulez, ou vous contentez seulement de la veüe. Mais vrez de tout avec iugement & discretion, & vous souvenez que les mesmes fleurs dont les abeilles tirent le miel, seruent aux cantharides pour faire du poison. Adieu.





*Domine, ante te omne desiderium meum, et
gemitus meus à te non est absconditus. Psal. 37.*

A
IESV CHRIST
D E S I R
D E C O L L I N E S
E T E R N E L L E S
A M O V R
E T
D E S I R V N I C Q V E
D E L' A V T H E V R.

Seigneur tout mon desir est deuant
toy, & mon gemissement ne t'est
point caché. *Psal. 37.*

MOn cœur ardent de mille vœux,
Cele si bien ce que ie veux,
Soutenant vn combat extreme:
Que iamais l'on n'a peu sçauoir,
Ce que ie fuy, ny ce que i' ayme,
Par les signes que i' ay faict voir.

Personne

*Personne dis-je ne le sçait,
Fors que celuy qui tout parfaict,
Void les choses les plus cachées.
Et de qui les puissantes mains
Sans estre iamaïs empeschées,
Fouillent dans les secrets humains.*

*Luy, seul Iuge de mes trauaux,
Cognoit tous mes biens & mes maux,
Pendant qu'en secret ie sousspire.
Et luy seul à des yeux si clairs,
Que voyant le but où ie tire,
Il fend mon cœur de ses esclairs.*

*Mais ie serois sans iugement,
Si ie portois mon sentiment,
Dedans vne oreille estrangere.
I'aurois bien l'esprit indiscret,
Si ma voix estoit si legere,
Que de publier mon secret.*

*Si toutefois mon cœur brûlé,
Pensoit de se voir consolé,
Par cet ordinaire artifice:
Mes desirs qui sont sans discours,
Treuuans vne oreille propice,
Auroient aussi-tot du secours.*

Mais

*Mais l'oreille de quelque amy,
Ne pourroit iamais à demy,
Soulager ma secrette plainte:
Et puis mes desirs sont si forts,
Qu'il faut les tenir en contrainte,
Plustot qu'aduoïer leurs efforts.*

*Les cris de Rachel eslancez,
Pour plaindre ses fils trespassez,
Se firent hautement entendre;
Mais hélas, comme elle ne peut
Resusciter leur froide cendre,
Ny rien gagner, elle se teut.*

*Comme nous sentons que le feu
S'allume, & s'esteint peu à peu,
Viuant & mourant en sa cendre;
Et comme on voit reboire à l'air
Les eaux qu'il a ja faict descendre,
Pour les faire encore couler;*

*Ainsi ie pense faire mieux,
Rebeuant les pleurs de mes yeux,
Sans leur donner plus longue course:
Et tiens pour vn juste dessein,
D'en retenir l'eau dans sa source,
Ou la remener en son sein.*

Quels

*Quels sont donc mes gémissements,
Combien je souffre de tourments,
Lors que tristement je sousspire:
Ce que j'ay de peine & d'effroy,
Aucun mortel ne le peut dire;
Nous le sçauons Dieu seul & moy.*

*Quel est le bonheur que je veux,
Emplissant les riuës de vœux,
Sans dire le bien où i'aspire:
Ny quel desir me faict la loy,
Aucun mortel ne le peut dire;
Nous le sçauons luy seul & moy.*

*Quelles sont mes intentions,
Et combien j'ay de passions,
Quand je crie, & quand je sousspire:
C'est vn secret si plein de foy,
Qu'aucun mortel ne le peut dire,
Nous le sçauons luy seul & moy.*

*O combien de diuerses fois,
Mon esprit changet-il de voix,
Comme vn bouffon de personnage.
Combien de fois l'œil & le front,
Sont contraires à mon courage,
Et le dementent sans affront!*

*Pendant que la rage au dedans,
Avec ses aiguillons ardents,
Deschire quelque ame aueuglée:
L'on voit un visage serain
Et parmy la dance réglée,
Chacun marche de mesme train.*

*Les pleurs sont indignes de foy,
L'on sçait bien leur donner la loy,
Pour mentir avec bonne grace.
Et le rys se voit si moqueur,
Qu'il paroist souvent sur la face,
Quand la tristesse est dans le cœur.*

*Lors que l'on me voit fondre en pleurs,
On pense que de grands malheurs,
Me soient predits par cet augure.
Et si mon rys est escouté,
L'on croit qu'une bonne aduventure,
Se soit rangée à mon costé.*

*Ah, c'est auoir mal remarqué:
Mon visage est si bien masqué,
Qu'on n'en peut descouvrir les feintes.
Je rys quand je suis en tourment,
Et vers moy les pleurs & les plaintes
Sont marques de contentement.*

*Prothée ne change point tant
L'air de son visage inconstant,
Passant de rochers en riuages.
Que les esprits dissimulez,
A qui leurs vœux font des visages,
Toujours diuersement moulez.*

*Personne n'entend mes soupirs,
Tous mes tourments, & mes plaisirs,
Reposent en un doux silence.
Nul discours ne les a tracez,
Nous deux en auons cognoissance,
Deux seulement; & c'est assez.*



LIVRE PREMIER,
GEMISSEMENTS
DE L'ÂME
PENITENTE.

A



Anima mea desideravit te in nocte . Isaia 26.

Mon ame t'a desiré de nuit. Isaie. 26.

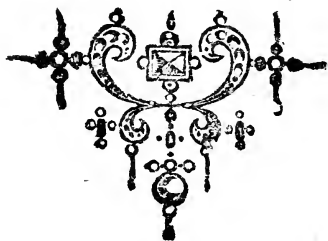
HE, quelle triste nuit me couvre de son aise!
 Son voile tenebreux la rend esgale à celle,
 Qui couurit autrefois d'une sale vapeur
 L'AEgypte opiniastre, & luy fit tant de peur.
 Vne nuit trop epaisse, vne nuit trop horrible,
 Facheuse, longue, affreuz, effroyable & terrible:
 Nuit qui meriteroit qu'en posant le compas
 Pour mesurer le temps, on ne la marquast pas.
 Je croy qu'au temps d'hyuer lors que la petite ourse
 Ne traine qu'à regret sa paresseuse course:
 Les Scythes engourdis dedans l'obscurité,
 Voyent la lune triste avec plus de clarté.
 L'air des Cimmeriens, que les yeux des estoiles
 Ne regardent iamais, a de plus tendres voiles,
 Et n'est point assiegé par des brouillards si laids.
 Pluton Roy des enfers, n'eut iamais son palais
 Si bien paré de noir, quoy que l'on face croire,
 Que la nuit mesme y loge, en vne loge noire.
 Car combien qu'il soit vray, qu'en ce triste seiour,
 L'on ne voit iamais rien, ny de nuit ny de iour:
 Les ames toutefois ne sont pas condannées
 A ne sçauoir que c'est de nuits, ou de iournées.
 Au plus fort de la nuit, au plus obscur manoir,
 Tout ce peuple muet, voit bien que tout est noir.
 Et les Cimmeriens ont la veüe assez bonne,
 Pour voir qu'en plein midy le iour les abandonne.
 La Lune est pour six mois sur ce triste orizon,

Le soleil pour autant retreuve sa saison;
Son œil esclairecit l'air, sa chaleur fond la glace,
Et replace le iour, où la nuit avoit placé.
Mais mon sort confiné dans ce lieu criminel,
M'entourne incessamment d'un brouillard eternel;
Et ne permet jamais que flatant mon desastre,
Le ciel me face voir, le feu d'un petit astre.
Mesme l'on m'a tranché le seul soulagement,
Qu'ont les plus aveuglez en leur aveuglement;
Faisant que detenu dans ces cahots funebres,
Mon esprit n'entend pas qu'il demeure en tenebres.
Mais bien tout au rebours, au lieu de rechercher
L'aspect du beau soleil, qui luy doit estre cher;
Il se plait en son ombre; ennemy de lumiere,
Au point de la treuver, il retourne en arriere.
Il fuit le choc du iour, & court dans un cercueil,
S'y passant des vapeurs, d'un insolent orgueil.
Qui déroband à l'ame, une flame celeste,
Vest son aveuglement d'une robe funeste.
La folle ambition ne scauroit endurer,
Qu'un soleil si luisant vienne pour l'esclairer.
Et l'impudent amour, noircy de mille crimes,
Portant des feux bastards, chasse les legitimes.
Helas! toutes les fois qu'un malheur me conduict,
Au rencontre fatal de cette triste nuit:
Mon ame incontinent se sent si despourueüe,
Qu'un nuage de mort s'espance sur sa veüe.
Les destins sont plus doux, vers les yeux de nos corps,
Pour les entretenir, le ciel faict des accords.
Et la vicissitude, ore blanche, ore brune,
Donne un soleil de iour, & de nuit une lune.

Mais

Mais que peut la raison, avec la volonté?
Quand elle doit marcher, sans aucune clairté.
L'ame suiuant leur pas, se fournira de guides,
Qui la feront errer parmy des landes vuides.
Auoir des yeux bien faicts, & ne voir point les cieux;
C'est vn plus grand tourment que de n'auoir point
Le pelerin surpris d'une ombre trop hastée, (d'yeux.
Qui luy donne en vn bois vne triste nuictée:
Se remet en chemin plus ioyeux que deuant,
Aussy-tot que le jour vient du soleil leuant.
Mais cette triste nuict n'est iamais moins obscure;
Sa fin ne vient iamais, tousiours son regne dure.
Et quelque heure qu'il soit, son obstacle mutin
Empesche le soleil de paroistre au matin.
Quand aux plus froids hyuers le iour se precipite,
On attend de reuoir vne clairté subite:
Et chacun qui l'attend d'un visage riant,
Se tourne de bonne heure au costé d'Orient.
Pour dire le premier quand il verra l'aurore,
Voicy le beau soleil, qui nous esclaire encore.
D'une mesme façon mon œil au ciel bandé,
S'appreste à voir le iour, que i'ay tant demandé.
Tantost ie perds l'esperoir, apres ie me console:
Ie me tourne vers l'un, & puis vers l'autre pole.
Helas! combien de fois inuoquant ton retour,
T'ay-ie dit: o mon iour, redonne moy le iour?
R'allumez vos rayons, clairtez bien fortunées,
Que ie n'adore plus, de puis tant de iournées.
Leue toy beau soleil pour t'aprocher de nous,
Descouure la moitié de ton visage doux;
Ou m'en fay voir au moins vn bord, vne parcelle,

*Ie me contenteray d'une seule estincelle.
Mesme s'il ne te plait, que ce peu de clairté
Entre dans les cabots, où ie suis arresté:
Conseruant le desir de voir ta sainte face,
L'espereray tousiours d'estre remis en grace.*



Mon amer t'a désiré de nuit. Isaie. 26.

IL a esté vn temps que ie ne vous cognois- *Aug.*
sois point: o malheur à ceste sale & mise- *Soliloq.*
rable saison, durant laquelle ie n'ay point eu *cap. 31.*
cognoissance de vous: malheur à ce triste &
funebre aueuglemét, qui m'a si longs temps
priué de vostre chere veüe; vous m'avez en
fin esclairé, sainte & fidelle lumiere du
monde, & lors i'ay commencé à vous veoir.

Mais que i'ay long téps esté sans vous co- *Ibidem*
gnoistre! douce & veritable clairté, & qu'il *cap. 33.*
estoit desja tard, quand vous avez commen-
cé de rayonner sur moy. Aussi y auoit-il vne
grande espaisse & tenebreuse nuée deuant
les yeux de ma vanité, tellement qu'en au-
cune façon ie ne pouuois veoir le soleil de
Iustice ny la lumiere de verité. l'estois tout
enueloppé & comme emmailloté dans les
tenebres, filz de la nuit, & miserable nour-
riçon de l'obscurité. l'aymois ma sombre &
tenebreuse demeure, parce que ie n'auois
iamais veu les beaux rayons de la lumiere.
l'estois entierement aueugle, & me plaisois
en mon aueuglement, passant d'une obscu-
rité dans vne autre, & marchât continuelle-
mēt en tenebres. Qui m'a retiré de ces infe-
ctes cauernes? où ie trainois de malheureu-
ses nuits, estāt assis au milieu d'une obscure
& puante vapeur, & parmy les ombres ef-

froyables de la mort. Qui at-il esté, qui m'a pris charitablement par la main, pour me tirer de ces antres soubsterrains? Qui est celuy qui m'a si liberallemét esclairé? L'estois couché dans ces paresseuses ordures, sans pouoir me leuer, & sans desir que quelqu'un s'aduança pour m'en faire sortir. Je ne le cherchois point, il m'a cherché; ie ne l'appellois point, & luy mesme est venu m'appeller. Ouy mon cher secours, vous m'avez appelé; me faisant mesme entendre vostre propre nom, parlant d'enhaut comme vn tonnerre, qui bruit de loing: vous avez poussé de puissantes parolles, penetrant subitement l'oreille interieure de mon cœur. *Que la lumiere soit faicte* (avez vous dit) & voilà qu'incontinent le iour s'est monstré. Cette grande & noire nuée, qui m'affigeoit, s'est escartée, ces brouillards espaix, qui m'auoiēt tousiours couuert les yeux, ont esté dissous. J'ay commencé d'auoir l'vsage de vostre clairté; j'ay discerné vostre voix, entre tout ce que i'entendois, & vous ay reconnu à la parolle. J'ay dit en fin: O Seigneur, sans doute vous estes mon Dieu, c'est vous qui m'avez tiré des tenebres, & qui m'avez deliuré des ombres de la mort: c'est vous qui m'avez appelé, pour iouyr de vostre admirable lumiere, que ie voy maintenant; ie vous doibs bié rendre mille actions de graces mon illuminateur, puis que me retournât à vous, par
vn

vn coup de vostre grace, i'ay veu l'abyfme espouuantable, dans lequel i'estois estendu; & lors faisy d'une soudaine horreur, considerant les fanges, où ie m'estois couché, comme dans vn liét espouuanté par l'aspect des precipices entrecoupez, par où i'auois couru durant mon aueuglement, tremblant & frissonnant de peur: l'ay abominé ces malheureuses tenebres, que i'auois caressées; i'ay detesté ce bandeau fatal, qui m'auoit couuert les yeux, pour m'empescher de voir la lumiere du ciel. Qu'elle soit donc maudite cette lourde ignorance, où ie me suis entretenu sans passer en vostre cognoissance. O Seigneur ie vous offre les infinies actions de graces que ie vous doibs, pour m'auoir esclairé, doux illuminateur de mon ame aueuglée, & pour auoir voulu, que mon esprit ignorant & mescoignoissant eust le bien de vous cognoistre, & de vous recognoistre: Je ne vous ay cognu que bien tard, verité plus ancienne que les siecles; ie ne vous ay pas cognu depuis le matin de ma naissance, mais seulement au soir, & sur le declin de mon aage, eternelle verité. Vous estiez dans la clairté, & moy dans les tenebres, parce qu'il ne se pouuoit pas faire, que ie fusse esclairé sans vous; & tout ce qui est hors de vous, comme i'estois, ne scauroit iamais auoir le rencontre d'aucune clairté.

Vous estes la lumiere o Seigneur; vous

Aug. Soliloq. cap. 17. estes l'esclair, l'esclat, & la splendeur des enfans de clairté; vous estes vn beau iour, qui n'a point de nuict, vn doux & gracieux matin, qui se maintient tousiours en vne verte & fleurissante ieunesse, sans estre fané par les cuisantes ardeurs du midy, ny flestrý par les fades langueurs du soir; vous estes vn soleil sans ombre; ceux qui marchent à la faueur de voz rayons, ne se fouruoyent iamais, & les infortunez qui n'en soient point esclairez, doibuent fendre des obscuritez palpables; leurs pas s'enfoncent & s'attachent dans vn espaix limon de tenebres, parce qu'ils sont, & vont sans vous, qui estes la lumiere & le iour du monde.

D. Greg. in Job. c. 21. En Effect duránt tout le cours de ceste vie, nous ne pouuons conter que des heures de nuict. Pendant les veilles & sentinelles que nous y deuons faire: ouurons les yeux del'interieur tout autánt que nous pourrons, ce que nous apperceurons de clairté, sera si mince, & si foible, qu'il nous faudra veillons ou point aduoüer, que nous sommes encor fort esloignez du iour, & que nous faisons iugemét des obiects plus au rapport d'vne incertaine & doubteuse imagination, que sur quelques bonnes & veritables preuues, ou discours sagement arraisonnez. Aufsy le Prophete sentoit bié, qu'il y auoit quelque brouillard, qui faisoit forme entre sa veüe, & la face de Dieu, quand il disoit: *Mon*

ame

ame vous a desiré pendant la nuit, comme si tout ouvertement il eust voulu dire: pendant que l'obscurité m'enceint de toutes parts, en ceste chetive & tenebreuse vie, ie suis bien espoinçonné d'un puissant & pressant desir de me ioindre à vous; mais tant d'infirmités & de nuages m'environnent, que ne pouvant rompre ces barrieres, qui sont entre vous & moy, ie suis forcé pour le present, de me consoler, en la seule esperance qui me reste, attendant la possession du vray contentement où i'aspire.

C'est vne ambition fort facile & bien ordinaire à l'homme de desirer beaucoup de choses du Seigneur, sans toutesfois desirer le Seigneur mesme. *Aug. in Ps. 76.*

Ce monde que nous habitons a ses nuits, qui ne sont iamais courtes, ny en petit nombre. Mais pourquoy dis-je seulement qu'il a des nuits? puis que l'on ny peut quasi iamais remarquer autre temps que celuy de la nuit; qu'il est luy mesme vne nuit perpetuelle, & qu'il tient commerce, & converse continuellemēt avec les tenebres? La malicieuse perfidie des Iuifs est vne nuit; la grossiere & lourde ignorance des Payens est tellement aveüglée, qu'elle est entierrement privée de lumiere; l'opiniastre imposture des heretiques est vne obscurité; & mesme la hantise & conuersation charnelle d'un trop grand nombre de faux Catholicques est si

est si tenebreuse, qu'elle fait souuent choper à quelque pierre de scandale. la nuit n'est elle point par tout, où l'on ne peut discerner ce que l'esprit de Dieu veut faire veoir? c'est nous tromper, si nous esperons, que parmy tant de nuits nos yeux seront assez penetrants pour fendre tous ces nuages, & jeter leurs regards droictement sur le soleil de justice, & dans la lumiere de verité. C'est nous flater de croire, que tenant des lampes esteintes & toutes mortes, nous puissions heureusement chercher & trouver vn saint Espoux. Le jour ne s'accorde pas si facilement avec la nuit, & la lumiere ne dresse pas comme cela des intelligences avec les tenebres.

*Bern. de
ascens.
Dom.
serm, 6.* Où trouuerons nous donc la verité parmy tant de mensonges? d'où nous viendra la charité dans ce maudit & miserable siecle? Comment rencontrerons nous vn droit & fidelle sentier parmy les landes & brigandages de ce monde espineux & tortu? qui fait gloire de sa malice, & qui n'a point de voye, qui ne s'aboutisse en des gouffres d'impietez. Pensez vous treuuer quelqu'un parmy ces regions barbares, qui touché de pitié de voir vostre esprit aueuglé, s'employe pour vous leuer les tayas des yeux? qui vous treuant parmy ces regions cimmeriennes & tenebreuses, allume vn flambeau pour vous conduire ailleurs, que par les
preci-

precipices qui vous attendent à tout bout de champ, & comme loups ravisants sont tousiours prests pour vous engloutir? Nous ne treuverons iamais ceste prudēte & fidele guide, si ce n'est que nous retournant à I E S V S C H R I S T, & le recherchant avec toutes noz affections, nous obtenions qu'il retire luy mesme ce voile, qui nous couvre le cœur. Car cest de luy seulement, en luy, & par luy, qu'il est escrit, que ceux qui residioient en vne region couverte des ombres de la mort, ont commencé de voir la clairté.

Graces à celuy qui me voyant fugitif & desuoyé, m'a recherché si diligemment, pour me conduire apres m'auoir treuue; nō pas au suplice comme vn criminel, tel que j'estois, mais à la liberté; qui me rappellāt de la mort, m'a remis en la libre & paisible possession de la vie, voulant que ie ne fusse pas entierement priué de lumiere, demeurant toutefois au milieu de la nuit; car vne longue vie en ce siecle n'est veritablement qu'une longue nuit, la quelle en fin s'est veüe capable de recevoir la lumiere; d'autant que I E S V S C H R I S T le vray soleil est descēdu dans ceste nuit; il a pris la chair, & le corps de ce siecle, & nous a rendu la nuit toute claire. Cette femme ayant perdu sa drachme, allume la lampe pour la chercher. La sapience de Dieu auoit perdu sa drach-

*Aug. in
Ps. 138.*

drachme; qu'est ce que cette drachme? cest vne piece de monnoye, où l'image & le pourtraict de nostre Prince estoit marqué; car l'homme auoit esté fait à l'image & semblance de Dieu. Cette piece estoit perdue, que fait ceste femme sage; elle allume vne lampe, ceste lampe est d'argille; mais elle contient la lumiere à la faueur de laquelle ceste drachme se peut retreuer. Ainsy la lampe de la sapience diuine est la chair de IESVS CHRIST; elle est faicte & moulée de terre, mais elle esclaire par sa parole, & retreue ceux qui s'estoient perdus. La nuict s'est changée en lumiere pleine de resiouissance; les heures de la nuict sont deuenues celles de mes delices; IESVS CHRIST s'est rendu tout nostre contentement, & tous noz contétemens n'ont plus esté qu'en luy.

*Aug.
Lib. 7.
confess.
cap. 10.*

O Eternelle verité, o vraye charité, o chere eternité, vous estes mon Dieu, c'est apres vous que ie souspire de iour & de nuict: tout aussi-tost que ie vous ay cogneu, vous m'avez pris en vostre protectiō, & m'avez retenu, affin que ie reconnusse, que ce que ie voyois en vous estoit quelque chose de veritable; & que moy qui vous voyois desja, n'estois encore veritablement rien; vous avez rabatu l'infirmité de mō regard, rayonnant & resplendissant dedans moy violemment, ie me suis senty tout glacé d'horreur & d'effroy, deuant vostre puïssance, tout enflammé

d'amour & d'affection deuant vostre douceur. I'ay desiré de m'aprocher plus près de vous, mais en fin i'ay remarqué que tous voz sentiers estoient bien differents de ceux par où i'auois passé, & que i'estois encore infinimét esloigné de ce but, au quel vous m'avez appelé.





*Deus tu scis insipientiam meam, et delicta
mea à te non sunt abscondita. Psal. 68. 2.*

II.

O Dieu tu sçais ma folie, & mes pechez ne
t'ont point esté cachez. Psal. 68.

E Quitable censeur, de qui la sapience
Fait tout avec compas;
Si voyant nos deffauts tu perds la patience,
Et ne pardannes pas.
En vain quelque mortel pense voir abolie,
Sa faute du passé.
Car on n'en treuve aucun qui n'ayt fait sa folie,
Et qui n'ayt offensé.
Mesme les grands esprits, où cette erreur sejourne,
S'en plaignent bien souuent.
Et chacū peut biē voir, qu'il se change, & se tourne,
Au gré du premier vent.
Que sert de pallier nos fautes manifestes,
Ayans tous esté sous?
Il n'est point de mortel, qui voyant bien ses gestes,
Ne se blasme à tous coups.
Nos premiers geniteurs, faicts pour estre monarches
De ce bas vniuers,
Nous tracerent bien-tot les miserables marques
D'un iugement peruers.
Pauures nepveux d'Adā, pour vn morceau de pōme,
Vous auez tout perdu!
Possedāt tant de biens, peut-on treuuer quelqz hōme
Qui l'eust plus mal vendu?
Esau ne monstra pas vne moindre folie,
Que ces premiers bannis:

Cedant prodiguellement pour vn peu de boulie,
Des thresors infinis.
Salomon emporté dans vne erreur funeste,
Et viuant sous les loys
D'vn amour vagabond, s'est plaint que cette peste
N'exempte point les Roys.
Ainsy ce sage esprit n'a point mal sçeu predire,
Ayant tout contemplé :
Quand il dit que les foux dresseront vn empire,
Qui sera bien peuplé.
Et l'autre auoit raison, qui faisoit des prieres,
Cognoissant bien cecy :
Quand tournāt vers les cieux ses humides paupieres,
Il s'escrioit ainsy.
Pleust à Dieu que ce monde eust vn peu de ceruelle,
Et preuist l'aduenir :
Lors qu'il veut se fouyr quelque abysme nouuelle:
On le pourroit tenir.
Mais il en prend ainsy, nostre sottise ignorance
Nous pousse, & nous espoinct.
Si les esprits humains auoient quelque prudence
Ils n'offenseroient point.
Treuueroit on quelqu'vn, si son ame insensée
Ne marchoit de trauers :
Qui peut dire que Dieu n'a iamais de pensée,
Pour punir les peruers ?
Pour pecher hardiment, chacun deuient sophiste,
A Soy mesme trompeur.
Il flate son mensonge, & se rend atheiste,
Pour se rendre sans peur.
Le crime arrache ainsy de cette ame asseruie,

Son propre sentiment.

Et personne ne perd le chemin de la vie ;

S'il n'est sans iugement.

Mais ce ne sont pas là toutes les entreprises

De nos foibles cerueaux.

On jette tous les iours sur les vieilles sotizes,

Des chef-d'œuvres nouveaux.

Nous éleuons des tours par dessus le tonnerre,

Et peignons à bastir :

Comme si nous auions à cultiuer la terre,

Sans iamais en sortir.

Et voicy que demain la mort, qui nous retreuve,

Change ses garnisons.

Ne mettôs nous donc pas nostre erreur à l'espreuue,

Bastissant cez maisons ?

Nous plantons des lauriers, nous agenceons la vigne,

Pour couvrir des berceaux :

Nous traçons des parquets, & rangeons à la ligne

Les ieunes arbrisseaux.

Le troiziesme heritier ne verra en son estre,

Ce que tu veux ranger.

Voilà le grand besoing qu'il faisoit de te mettre,

A faire ce verger.

Vne troupe d'enfans qui s'esbat & se joüe

En quelque carrefour ;

A les mesmes soucys, maniant de la boüe,

Pour en faire vne tour.

Chacun fait le maçon en dressant ces murailles,

L'un doibt porter du foin,

Celuy cy de la plume, & l'autre quelques pailles,

Qu'il va prendre bien loin.

L'un traine vn peu de boys, sa charette pressée
Gemit sous le fardeau;
L'autre prend vn morceau d'une cruche cassée,
Pour apporter de l'eau.
Quand l'œuvre est acheué, tout ce peuple l'admire,
Leur bruit s'entend par tout:
Ils ozent s'asseurer, que ce petit empire
N'aura iamais de bout.
Les grands ryent de voir cette police feinte,
Trauersant la cité:
Et les chagrins vieillards ne peuuent sans contrainte,
Tenir leur grauité.
Dieu qui voit nos fossés, nos tours, nos citadelles,
N'a pas moins de mespris:
Et ie croy que vers luy les nids des hirondelles
Sont d'un aussi grand prix.
Qui voudra mieux marquer les peu sages trauerses
De nos esprits tortus:
Qu'il voye seulement les fourrures diuerses,
Dont nos corps sont vestus.
Allez voir pour plaisir quelque ville voisine:
Les vestimens diuers
Monstreront, que tousjours l'on prẽd nouvelle mine,
Par tout cet vniuers.
Si l'on dresse vn theatre, où le peuple s'assemble;
Passez de rangs en rangs;
Vn seul ne trouuera qu'un autre luy ressemble;
Ils sont tous differents.
Tout ce monde assemblé, n'est qu'une mascarade,
Qui n'a iamais de fin:
Où chacun mal vestu, se rit de la parade,

Qu'il

Qu'il voit en son voisin.

Maintenant qui ne cherche avec vn soing estrange

Et les perles, & l'or ?

Le trauail des humains ne sue, & ne se range,

Qu'apres ce seul thresor.

Et qu'est-ce que cet or, dont ton desir s'enflame,

Qu'vn peu de sable roux ?

Qui ne merite pas de donner à ton ame

Ny pietié, ny courroux.

Ces perles sans valeur, pour qui laissant la terre,

Tu t'en vas escumer ;

Sont des boutons de glace, ou quelques grains de ver-

Qu'on tire de la mer.

Et ce monde insensé tient avec tant de joye

Ces biens, qui ne sont rien :

Comme s'il ne falloit aucune autre monnoye,

Pour payer le vray bien.

Pour vn peu de trauail voilà le ciel à vendre,

Mais ayant tout cherché ;

On en treuve fort peu, qui veulent bien entendre,

A prendre ce marché.

O gens sans iugement ! ces tristes amertumes

Vous paroissent du miel :

Et vos desirs, confits dans ces fausses coustumes,

Ne veulent rien du ciel.

Vous voulez confiner dans des gouffres de sable

Vos esprits criminels :

Sans penser que ça bas le bien est perissable,

Ceux du ciel eternels.

Si quelqu' enfant au ieu, choisissant sans malice,

Si fort s'abuseroit,

Nous les condannerions au pueril supplice,
En luy donnant le foict.
On diroit aussy-tot que deux grains d'hellebore,
Leur viendroient bien à point.
Nous qui manquons autant, ou d'avantage encore,
Ne nous en donnons point.
Ils peuvent discerner l'argent entre la paille,
Le fer d'avec le boys.
Si-tot que pour sçavoir quelque chose qui vaille,
Ils ont quité les noys.
Nous auôs moins de sës, en nous trôpât nous mesmes,
Et ne rougissant pas :
Quand nous estimons moins les richesses supremes,
Que celles d'icy bas.
O medecins experts, vous avez de l'ouvrage
A les faire saigner:
Puis qu'ils sont si troublez, quelque soudaine rage
Pourroit bien les gagner.
Mais ce grand gouverneur, de qui les mains Augustes
Ont par tout du pouvoir,
Nous voyant insenséz, passe nos faicts iniustes,
Et feint de n'en rien voir.
Mesme le plus souvent il se tient la veüe haute,
Ne regardant qu'aux cieux:
Ou pour faire semblât, qu'il ne voit point ma faute,
Ses mains couurent sës yeux.
Il sçait que j'ay besoing d'un tuteur qui gouverne
Le peu que j'ay de bien.
De peur que les voleurs, les de z, ou la taverne,
Ne m'en ravissent rien.
Qu'il me fournisse donc quelque sage qui m'ayme,
Et

Et qui puisse m'aider.

En me^z difficultez; ou qu'il prenne luy me^{me}
Le soing de me guider.

O Dieu tu sçais ma folie , & mes pechez ne t'ont
point esté cachez. Psal 68.

IE suis le plus insensé de tous les humains, Prou.
30.
& la sagesse des hommes n'est point avec
moy : je n'ay point appris la sapience , & ne
cognois point la science des Saints.

Pleust à Dieu que vous supportassiez quel- 2. Cor.
II.
Prou.
22.
que chose de mon insipience ! Car la folie
est liée & attachée au cœur de l'enfant.

Mais voulez vous cognoistre celuy qui Tom. 9.
Aug. in
Spec.
peccat.
cap. 8.
est insensé ou du tout fol ? ie ne vous puis
respondre autre chose, si non que celuy là
est priué de sa sagesse & hors de sens, qui ne
considere pas , qu'il a icy à faire la vie d'un
pelerin, qui doit marcher continuellemēt
pour paruenir en fin & se reposer en l'eter-
nelle joye d'un paradis. qu'il ne prend pas
garde, qu'il est banny, quoy qu'il seiourne
en un triste bānissement; celuy là est parfai-
tement fol, qui cognoissant bien qu'il ne
faict que viuoter parmy tant d'empêche-
ments & de chagrins, n'aduiſe & ne tasche

point à se deliurer de la misere de ce monde, par les merites d'une bonne vie.

Dites donc, que vous estes fol, & vous serez sage; mais dites, dites, & le dites dedans de vous mesme: parce qu'il est comme vous dites. Si vous le dites, ne pensez pas le dire seulement deuant les hommes, & ne le dire point deuant Dieu; quant à vous mesme, quant à ce qui vous touche, vous estes entierement tenebreux; car quelle differēce y a-t-il d'estre fol & d'estre tenebreux dās le cœur?

Aug. ep. 119. Quel est ce fol, qui se change comme la lune, & se metamorphose en mille figures differentes & contraires, sinon Adam par lequel tous les hommes ont peché, & se sont treuuez capables d'iniquité.

Basil. hom. in Ps. 37. Daud appelle sa faute, sa folie, & son insipience, comme procedant d'une lourde & supine folie; car tout peché se presente, s'insinue, & se cōmet par l'entremise de la folie.

Ceux donc qui perseuerent dans l'iniquité, qui descendent d'une iniustice dans une aultre, comme par des degrez attachez ensemble, qui desuoiez du chemin de vertu, demeurent content en leur desuolement, qui s'esjouissent & fondent en delices parmi les abominations, ne sent rien dissemblables aux porceaux, qui se veaultrent & se baignent voluptueusement parmi les plus noires, plus sales, & puantes ordures. Or il monstre en quelles angoisses il se treuuoit estant

stant tombé dans son peché : *Parce qu'en certain temps mon cœur a esté troublé, ma vertu m'a laissé, la lumiere de mes yeux s'est eclipsée, & n'est plus avec moy; car pendant le temps du peché (dit-il) cette partie de l'ame qui est capable de raison, estoit agitée d'une estrange perturbation : elle estoit tellement meslée, noyée, & confondue, dans l'affection dereglée qui surnageoit, que l'on ne pouuoit en aucune façon la recognoistre. Cet esprit de contradiction qui l'auoit fait proditoirement trebucher dans le peché, l'entouroit d'une noire & prodigieuse nuée, & la reuestoit de tenebres, afin qu'elle ne peut veoir les embusches qui luy estoient dresées, ny les precipices par où ce malicieux traistre la conduisoit : il l'auoit coiffée par derision d'un chaperon de folie, la tirant par tout où il vouloit; ainſy qu'un ours enchainé par le muſle, il s'enjouoit cōme d'une ſotte. pourtant dit-il: *mes cicatrices se sont pourries deuant la face de mon insipience.* ainſy son cœur a esté troublé, parce qu'il auoit esté en insipience, & estoit descheu de la vertu de prudence.*

Il s'est fort proprement seruy du mot *Orig. in* d'insipience ou de folie, pour dōner vn nom *Pſ. 37.* conuenable à son peché; par-ce que celuy qui est sage, ne le commet jamais.

Il n'y a rien qui soit pire ny plus dangereux que le peché; rien qui cause de si tristes reuolutions, ny face naistre si soudainement *Chryſ. hom. 17 Gen. 14.*

des catastrophes plus tragicques; il desrobe à son entrée le iugement aux esprits les plus iudicieux, & rend comme des spectacles de folie ceux qui peut-estre estoient auparauât admirez pour des prodiges de sagesse.

Le Prophete dit pour ce subiect : il ny a point de santé en ma chair deuant la face de mon insipience : afin qu'il declare que tout peché prend son origine de la folie ; car celui qui s'estudie à la vertu, & qui craint Dieu, remporte le bruiet & le fruiet de sagesse. Le commencement de sapience (dit-il) c'est la crainte du Seigneur : que si cela est vray, le meschant qui n'a point la crainte de Dieu, ne scauroit iamais estre appellé sage, ny tenu pour tel ; & celui qui ne possede point ceste veritable sagesse, est possédé du faux & tenebreux esprit de folie.

Car ie ne treuve du tout point de difference entre ceux que nous appellons insensés, & ces autres qui deceus par le fade esclat des choses de la terre, admirent des hape-lourdes, les prisent comme pieces rares, font grand cas de ces amas de potirós, qui pour-rissent le soir mesme de leur naissance : & semblables à ceux qui songent, se flatent en la iouyssance imaginaire d'une mensongere felicité, ils se font croire qu'ils possèdent à foison des grandes & incomparables richesses, & ne possèdent rien ; ilz ont vne abondance feinte avec vne disette veritable.

Ilz pensent iouyr de mille delices, dont ils ne jouyssent point; ilz se paissent de quelques fumées de douceur; ils caressent & embrassent des phantosmes de contentement, & n'entendent iamais qu'ils ont esté lourdement abusez, ny ne recognoissent leur maladie, que quand ils ont receu leur guerisson; ilz voyent qu'ils ont esté insensés, apres seulement qu'ils ont recouuré leur bon sens esgarés.

Il te semble que ie refuse comme vn fie- *Aug. in*
bureux au plus fort de son acces, quand ie *Pf. 38.*
parle ainſy: tu crois que ie raddotte, & que mes discours ſont ceux de quelque vieille, laquelle acroupie au coing d'vn feu racompte des fables aux petits enfans, & rentre en enfance elle meſme. Voilà le iugement que tu fais de mon iugement, toy homme d'vn grand & ſage conſeil, dans le cerueau duquel la ſageſſe a peut-eſtre verſé & alembiqué toute ſa quinteſſence, que la prudence meſme a choiſy pour ſon ſiege: toy ſeul capable de rendre des oracles, ayant la memoire de tout le paſſé, la cognoiſſance du preſent, & la preuoyance de l'aduenir: Toy diſ-je qui tient cōme ſoubs la clef & cōme en reſerue mille belles inuentiōs, au moyen deſquelles tu treuues tous les iours des nouuelles praticques, pour amaffer en peu de temps de grandes richèſſes: tu deuines en quel endroit de ſon ſein la terre a de
meil-

meilleures mines; ton esprit noircy comme vn cyclope borgne suc incessamment entre les forgerons, qui te batent, diuerses sortent de crochets, pour deschirer les entrailles de ceste innocente mere des humains, & pour arracher avec violence du fond de sa poitrine, ces infames metaux, qu'elle n'auoit si soigneusement cachez, que pour esloigner de toy la contagion d'vn si dangereux attouchement; tout haletant, & pantelant de chaleur au milieu de ce miserable ouurage, cette auare soif te brulle & te presse si fort, que tout desesperé, tu bois sans cesse, & creues plustost que de t'assouuir; mais comme tu t'abreuues inutilement des eaux sales & corumpues d'auarice, tu te respais des puâtes fumées de la vanité. Te voilà tellement embrouillé & embarrassé dans les affaires d'autrui, que tu ne penses plus au tiennes propres; rien n'est bié fait, s'il ne passe par tes mains; tu donnés des maximes aux ambassadeurs; dictes des loix aux magistrats; veux enseigner les Roys à porter les couronnes, & penses estre digne tout seul de gouverner les empires; ton esprit qui s'estime si capable, veut faire paroistre qu'il n'ignore rien: voilà donc qu'il s'abaisse par auarice non seulement iusques à descendre dans les boutiques des artisans, pour en tirer quelque chose, mains dans les esgouts & centines publiques: quelque sale
gain

gain que tu fâces, la monnoye ne t'en est iamais de mauuaise odeur ; tu tiens encor aux champs la queüe de la charue , afin de contraindre la terre, à contenter par vne plantueuse moisson ton insatiable conuoitise. Il faut que tu treuues par tout à prédre ; il n'est point de si mauuaise cause, ny si desesperée, que tu ne plaides, pourueu que le client ayt de quoy dorer tes paroles ; tu renuerfes toutes les preuues contraires à tes allegations , tires & entraines de force toutes les voix d vn conseil ; pour ne te pas croire, il ne faut pas t'escouter ; car les charmes de ce doux langage enforcellent si delicieusement tes auditeurs , qu'ils reçoient les mensonges pour veritez , & les calomnies pour iustes & innocentes accusations. Tes opinions, ce te semble , doibuent passer pour l'ame de la loy ; il faut qu'elles soient plus puisâtes que les coustumes inueterées, que les edicts : mais tes mains sont elles plus innocentes que ton cœur, ou que ta langue : ce cœur plein de rage ne respire que le meurtre ; cette langue en parle ; ces mains le commettent : pour te donner du plaisir, il faudroit, que le ciel & la terre fussent en combustion ; tu desires que les royaumes & les principautez soient en guerre , afin que peschant en eau trouble , tu puisses sans craindre aucune iustice, exercer mille tirannies, & raur de force tout ce que tu
ne

ne ſçaurois attraper avec fineſſe . Voilâ desja des armées rangées en bataille en ta cruelle imagination ſans intereſt, de quel coſté ſe tourne la victoire, pourueu que tu t'enrichiſſés d'un ſanglant & funeſte butin. Te parler de la deſpoüille d'un mort, de la rançon d'un prifonnier, du ſac d'une ville, c'eſt te reſjouyr & te dire des nouuelles aggreables. malheureux hydropicque, toutes ces ſources d'iniquitez, tous ces ruiſſeaux d'injuſtices, de brigandages, & d'extorſions, ne ſçauroient te cōtenter, apres auoir vandangé, mis ſoubs le preſſoir, eſpuré, & geſné, iuſque au marc toute la ſubſtāce des pauvres . Tu te fers d'une felonnie cruauté, pour en tirer encore quelque ſuc, l'vzure exercée ſoubs vn faux masque de charité te fournit des ſangſues, des ſcorpions, qui picquans par la queüe percent toutes les veines de ces miſérables, de qui tu bois le ſang juſques à la derniere goutte, ſans t'aſſouuir de leur larmes, où chaque denier que tu leur arraches, eſt ameremēt detrempé. Je te demande premierement, à quelle intention fais tu ces grans amas, où tu ne touche iamais ? Pourquoi veux tu tousiours entacer piece ſur piece, & morceau ſur morceau ? ſans en iouyr ny les diſtribuer honorablemēt ? quād dormiras tu de bon œil ſans t'eſueiller en ſursault, ou veiller continuellement, cōme vn pauvre eſclaue, de peur que les larrons

ne desrobēt tō larcin? pourquoy prenstul'alarme pour le moindre bruit que faict vne petite sourys? est-ce point que tu crains que ses dents minces & delicates ne mordēt dās ton thresor? quand cesseras tu donc de garder avec inquietude ce que tu n'as acquis qu'avec impieté? tu n'en as pas besoing, puis que tu ni touches point, & puis que tu t'en peux passer, pour qui se font tous ces grands amas? ce n'est pas pour toy, responderat-on, que tu les assembles: tu veux seulement en sage pere de famille auoir soing de ta posterité, tout ce bon mesnage ne se dresse que pour mettre vn heritier à son aise. Tes faicts heroiques meritent bien, cete semble, que l'on ayt quelque souuenance de toy apres ta mort, que quelqu'un releue ton nom & tes armes. Mais sçais tu bien, que celuy la possèdera tout ce que tu tiens? est-il asseuré qu'heritant de tes richesses, il heritera de ta chicheté? as tu de bonnes & suffisantes cautions, qu'il ne les dissipera pas en moins de temps, qu'il ne t'en a faillu pour les assembler? sera-il pas aussy prodigieux en sa prodigalité, que tu te rends monstrueux en ton auarice? Et que diras tu s'il meurt deuant toy? & qui t'a dict qu'il ne mourra pas? qui t'a promis d'autres enfans, si celuy-cy meurt? cest donc ne sçauoir pour qui tu traouilles; puis qu'il est douteux, si tes enfans te suruiuront, & qu'il n'est point asseuré, qu'ilz possèdent ce
que

ce que tu laisseras, quand mesmes il seroient asseurez de te suruiure.

Chryf.
in Psal.
48.

Mais que l'on me die maintenant, ce que l'on scauroit treuuer de plus insensé, qu vn homme qui traueille, qui se tourmente, & se tue soy mesme, faisant des grands amas de richesses, afin que les autres se donnent du bon temps, mangent les fruiçts de ses tra-uaux, & s'engorgent avec volupté de toutes les delices, que ce miserable defunct n'osoit toucher ? que veut dire cecy ? *que l'insensé & le fol periront ensemble.* j'estime que ceste sentence soit donnée cõtre les impies, attachez aux choses presentes, quiles regardent avec admiration, sans iamais entrer en pensée pour l'aduenir, pour cela sont ils appelez insensez.

Ibid.

Ils ont donné leurs noms à leurs terres. Voicy bien encor vn autre genre de folie, se faire tailler des statues en boisc, les poser dás des niches au frontispices des bastiments, donner son nom à quelque terre ou Seigneurie, l'escrire dans les baings en lettres capitales, bien graüees & dorées, & puis penser que cela soit propre à donner beaucoup de consolation. cest bien s'amadoüier de peu de chose; c'est bien se mettre des lunettes deuãt les yeux, pour auoir vn obieçt plus grand qu'il n'est, & receuoir vne faulce ombre de bonheur pour vn veritable contentement.

Ibid.

Ils sont descheus & ont estez deiettez de leur

leur gloire, quelle sotize est comparable à la leur, quand ils font des choses, pour lesquelles ils sont punis, & sont chargez de honte, & d'ignominie?

Le bois que vous auez planté, demeure; la maisõ que vous auez bastie, demeure aussy; mais l'architecte & le laboureur meurent peu de temps apres, ils durent moins que leurs ouurages. Et toutesfois quoy qu'il soit ainſy, nous nous peinons pour l'acquest de ces possessions, comme si nous ne debuiõs jamais mourir. Eſcoutez donc ce que dit Salomõ. Je me ſuis baſty des maiſons (dit-il) *j'ay planté des iardins, & des vergers, des vignes & des nageoires d'eaux* : mais que dit-il apres tout cela? *Vanité des vanitez, & toutes choses ſont vanitez.* Il ne dit pas ſimplement vanité, mais vanité par excellence ou bien vne excellente vanité. Et de grace voyons & conſiderons les choses, où la vanité ne ſe treuve point. Si vous regardez ces ſuperbes palais, ces ſomptueux edifices, domiciles des Roys, & des grands de la terre, & que la ſplendeur que vous y voyez, vous donne de l'admiration; eſleuez incontinent voz yeux en hault, deſtournât voſtre veüe de ces pierres & ces colõnes, voyant tant de beautez qui luiſent au ciel, & vous ne ſerez pas long temps ſans aduoüer, que tous ces hoſtels & habitations terreſtres, ne ſõt que des ouurages de fourmis ou de moucherõs: leuez vos regards ſur

*Chryſ.
hom 55
ad pop.
Antioch.*

tât de merueilleux spectacles, qui sont establiez sur la face de tous ces corps celestes, aprenez en toutes les proportions, & remarques l'admirable symmetrie de ces excellents edifices, vous treuuez que tous les chef-d'œuvres des hommes ne sont que des ioüets de petits enfans, qui ne pensent qu'à leur plaisir, & n'ont iamais soucy d'aucune chose profitable.

*Chryf.
hom. 4.
in 2. ad
Corint.
c. 1.*

Ainsy quelques vns veulēt tousiours iouer, sont tousiours couchez à terre, rampent & trainent par terre, renans leurs affections attachées aux choses terriennes; ilz ne desirēt que les choses de la terre. Le plus souuent quand nous parlons en presence des enfans de ce qui les touche le plus, ils n'en sentent & n'en entendent rien, mais ne fōt que rire; ainsy quelques vns d'entre les hōmes ryent & se mocquent, quand nous parlons du royaume que Dieu leur a destiné. Outre cela que les enfans voyent entrer vn larron dans le logis, qu'ils le voyent prédre & trousser tout-ce qui ne luy pese point trop, non seulement ils ne l'empeschent pas de faire son coup, mais au contraire se ioüent avec luy. Que si pour experiméter leur humeur, vous leur ostez vn petit pānier d'ozier, des sonnettes, vne poupe, ou quelque autre ioüet de petite ou nulle valeur, vous voilà descheu de leurs bonnes graces; cette petite gerbe de paille s'allume incontinent

de colere ; ces petites mains deschirent & mettent en pieces tout ce quelles attrapēt ; ces petits pieds trepignent & battent despitueusement la terre. Ainsy aucuns d'entre les hommes voyent bien, que le diable rait & saccage tous les biens, que leur Pere celeste ne conserue que pour eux ; ils en ryent, ils s'approchent de ce louche & dangereux espion, & traittent aussy familièrement avec ce traistre, que l'on sçauroit faire avec vn syncere & fidelle amy. Mais si quelqu'un met le pied dans leurs posselliōs, ou la main sur leurs richesses, ou touche quelque chose de leurs autres petits mesnages d'enfans, ils se mettent eux mesmes en pieces. Entendez *Pf. 93.*
insensez entre le peuple, folz que vous estes aprenez
vnne fois à deuenir sages. Gardez vous d'estre ren- *1. Cor. 14.*
duz enfans en voz sens. car les petits enfans
regardent les petites choses à bouche ou- *Chryf. hom. 36*
uerte, & les admirent, & ne considerent ia- *in hunc locum.*
mais les grandes merueilles, ou les voyent
avec moins d'admiration. gardez vous dōc
de deuenir enfans, c'est à dire folz, quand
vous deuez estre sages.

Les peres donnent à leurs enfans, qui sōt *Chryf. hom. in Psal. 41*
encore fort petits, de petits souliers, de peti-
tes robes, bordées & passementées de di-
uerfes couleurs, des dorures & bracelets de
petit prix ; & proportionnez à leur petitesse ;
mais quand l'aage les a fait croistre, on leur
oste ces petits ornemens, pour les parer

d'autres qui leur soient plus fortables. Dieu ne s'est autrement comporté avec nous, destournât & retirant insensiblement ces entretiens pueriles: il nous a obligé par promesse tout ce que les cieux ont de beau & de bon. Ne soyez donc point espris d'admiration pour ces bagatelles qui s'escoulent & s'enfuyent, & n'ayez iamais le courage si rualé que de vous contenter à moins que par la iouyssance de ce qui vous a esté promis.

*Aug.
Conf.
1. c. 9.*

Mais les hommes apellent leurs fatras & sonnettes des affaires, des occupations, des entremises; & quoy que toutes les actions des enfans soient pareilles, elles sont toutes-fois châtiées & seuerement punies par les hommes.

*Amb.
in Psal.
118.*

Bien-heureux est l'homme auquel le nom du Seigneur sert d'esperance & de consolation, qui n'a point regardé apres les vanités & faulces folies. Celuy qui ne les regarde point est bien-heureux, celuy qui les regarde est hors de sens & furieux. Que dōcques chacun tasche à se purger de la fureur des cupiditez insensées du siecle, puis qu'elles troublent si fort la raison, & transportent tellement l'esprit, qu'il ne peut plus se conduire ny disposer de ses actions.

Ozon. 5

Ps. 24.

Ne vous souuenez point, o Seigneur, des offences de ma ieunesse, ny de mes ignorances passées.

Nous voyōs que ces folz, que nous apel-
lons

lons vulgairement bouffons, sont employez pour dōner du plaisir aux sages entrē les va-
 lets. ceux cy tirēt plus facillemēt des faueurs du maistre, ils sont les mignōs, ils ont credit de se mesler de tout, & sont plus diligemmēt soignez & entretenus que les aultres, qui n'ont pas la ceruelle si mal faicte. Les peres mesmes incitent leurs petits enfans bagayās à dire tout ce qui leur vient à la bouche, ils se resjouyssent des rencontres non premeditées de ces ieunes perroquets: non seulement ils ne s'offencēt point des parolles iniurieuses qu'ils en reçoient; mais les louēt, les retiennent, & les enregistrent, prenant tout cela pour marques assēurées de la viuacité d'un esprit; lequel estant ainsi cōtinuellement exercé, fait esperer qu'il croistra avec l'aage, & s'esguizera tousjours de plus en plus. Que dirons nous? que l'on pousse ces petits innocens à tout ozer, pour faire rire les grands, & donner quelque recreation à leur vanité! ces petits yeux si chassieux, qu'ils soiēt en ces ames toutes simples, cognoissēt assez leurs parens, & entendēt desja qu'elles ne doiuent rien dire qui les picque, si par leur permission, ou plustost par leur commandement elles n'aprenoient ces nouuelles leçons toutes contraires à celles que la nature leur auat enseignées.

*Aug. l.
1. de
peccat.
mer.
cap. 35.*



*Miserere mei Domine, quoniam infirmus sum; sana
me Domine, quoniam contrita sunt ossa mea! Psal. 6.
5.*

III.

Seigneur, aye mercy de moy, car ie suis malade : guerris moy , Seigneur, car mes os sont estonnez. Psal. 6.

ME dois-ie plaindre ou si tout au contraire
Pressant ma voix, il convient de me taire ?
Mes tristes cris n'ont que trop de raison.

Las en ces maux, loing de tous ceux que i' ayme,
Ie dois languir en vn tourment extreme,
Sans esperer aucune guerison.

Quand bien quelqu'un m'eust iuré tes feintizes,
Et m'eust compté combien peu tu me prises,
Et produisant cent tesmoings superflus :
I'eusse pensé, qu'il comptoit vne fable;
Car en t'aymant d'un amour veritable:
I'ay certes creu que tu m'aymois bien plus.

Lors que ie meurs à faulte de remede,
Vien tu si tard pour me donner de l'ayde ?
Quoy ? mon danger t'at-il si peu touché ?
Dois si long temps que mon ame est blessée,
S'est il treuvé quelque affaire pressée,
Qui t'ayt contraint à faire l'empesché ?

O mon soulas, o ma chere esperance,
Seul vray support, & plus ferme assurance,
Que l'affligé retreuve en sa douleur.
En cette crize, où la douleur m'afflige,
Serat-il vray, que ta rigueur t'oblige
A m'oublier, au fort de ce malheur ?

Pour me tirer de ce cruel martyre,
Se sont treuuez, Melampe, Podalire,
Le Phylliride, & le vieillard Paeon.
Oltre ceux là, le nombre est incroyable
Des plus experts, qui d'un œil pitoyable
Ont veu mon mal avec Machaon.

Bref j'ay veu ceux, dont les cures hardies
Ont faict mourir beaucoup de maladies,
Toy seul absent public operateur.
Ils ont tenu des consultes ingrates;
En fin tu viens, apres tant d'Hippocrates,
Mon saint desir, & mon restaurateur.

O mon soulas, o ma chere esperance,
Seul vray support, & plus ferme assurance,
Que l'affligé retreuve en sa douleur;
En ce destroit, où la douleur m'afflige,
Serat-il vray que ta rigueur t'oblige
Am'oublier, au fort de mon malheur?

Considerant sur ma langue affligée
L'espaix limon, dont ie la sens chargée:
L'un s'esbait, & l'autre en fait autant.
Ayant touché mes languissantes veines,
Ils prennent tous pour des marques certaines
D'un grand acc e z, mon poulx intermittent.

Rien disent ils, ne vit sur cette face:
Mon sang figé deuient froid comme glace,
Mon poulx mourant s'ensuit dessous leurs doigts.
Peut on attendre un plus triste presage?
Mon poulx, mon sang, & mon passe visage
Les rend certains, que ie suis aux aboys.

Mais languissante en ces peines extremes,

Je voy

*Je voy plus long que les medecins mesmes,
Et sens mieux qu'eux toute la verité.
Ils sont au bout de leur foible science,
Et moy reduite à prendre patience,
Sans plus d'espoir de rauoir ma santé.*

*Que puis ie faire en ceste inquietude ?
Si les sçauants y perdent leur estude,
Si ma douleur desdaigne leurs efforts.
Les potions, les eaux, & les emplastres,
Loing d'adoucir ces maux opiniastrés,
Les font accroistre, & deuenir plus sorts.*

*L'irritement des plus aspres cauterés
Ne peut vider de dessous mes arteres,
L'espaix esgout des vlceres cachez.
Ayant mangé toute ma chair pourrie,
Mon mal s'affame & passe de furie,
Dedans mes os qu'il a ia desechez.*

*Le pesant faix du tourment qui m'arreste,
Presse si fort & mes bras, & ma teste:
Que ie ne puis les leuer ny mouuoir.
Si l'on me tourne, aussy-tot on me blesse;
Le cœur me fault, & ie tombe en foiblesse,
L'eau ny vin, ne pouuants mer' auoir.*

*Desja la mort se pourmeine à ma porte,
Le dernier soufflé est sur ma leure morte,
Je ne vys plus que pour sentir des maux.
Pres du trespas, le confort qui me reste,
C'est què voyant mon appareil funeste,
J'attens bien-tot de finir mes trauaux.*

*Voilà l'estat de ma fortune triste,
Celuy qui veut en dresser vne liste,*

Commence en vain vn trauail infiny.

*Mes maux sont grands,ma ruine est prochaine,
Et mon esprit sousspirant en sa peine
Est delaisé,comme vn pauvre banny.*

*Tourne tes yeux sur ma face ridée,
Tu ne pourras en remarquer l'idee,
Elle a receu des tristes changements.
Ce n'est plus rien qu'un peu de terre cuitte,
Touche le suif dont elle est toute enduite,
Et les fossez de ses lineaments.*

*Mes yeux roulans leurs prunelles affreuses,
S'en sont fuis dans des cauernes creuses,
Leur doux esclat est dés long temps esteint.
Cez beaux œilletz qui me peignoient la ioïe,
Se sont changez en des croustes de boïe,
Ie n'en ay plus ny l'odeur ny le teint.*

*Mes cheueux blancs comme neige chenüe
Ne couurent point ma teste demynüe,
Leurs filets d'or tombent auant le temps.
Me voilà chauue,& toute decrepite,
Mon aage fuit,ma fin se precipite,
Et j'ay l'hyuer aux moys de mon printemps.*

*Ny les razoirs,ny les broches ardentes,
N'ont peu garder ces gangraines coulantes,
D'empoisonner mon front,& tout mon chef.
Leur sale humeur s'estend dessus ma face,
En tout mon corps on ne voit point de place,
Qui n'ayt sa part de ce cruel mechef.*

*Doïbs ie compter que les nuicts compassées
Pour le repos des personnes lassées,
Me font doubler les angoisses des jours?*

*Vn triste accent est toujours en ma bouche,
Et quelque part où l'on mette ma couche,
L'inquietude y demeure toujours.*

*Pourras tu voir cez blessures accrues ?
Dont les tumeurs & les enflures crues
N'endurent pas ny les fers, ny les mains.
Cez maux secrets recelent vn carnage,
Pareil aux coups donnez avecque rage,
Par les tranchans des voleurs inhumains.*

*Tant de malheurs dont ie me voy suiuiue,
Vont deliant les filets de ma vie ;
Sans rien laisser qui ne soit tout gasté.
On broye en vain quelque forte racine,
Les medecins n'ont plus de medecine,
Qui puisse ayder tout ce corps infecté.*

*Car les forfaicts, & les infames crimes
Que j'adorois, leur donnant des victimes,
Sont maintenant comme vn cruel bourreau ;
Qui tempestant sur mon ame trompée,
Tourne toujours vne impiteuze espée,
Dont le tranchant n'a iamais de fourreau.*

*Toute hydropique, & suportant sans cesse
L'auare soif d'une iniuste richesse,
L'enfle plustot que ie ne m'assouuy.
Cette paresse où ie deuieus moisie,
Charge mes nerfs d'une paralizie,
Ma pesanteur faict doubter si ie vy.*

*Mes intestins trauaillez de colique,
Sont pleins du vent d'un orgueil fantastique,
Et vont creuer par leur vaine grandeur.
Vn chancre vif me tient à la poitrine,*

*Et va rongeant d'une dent clandestine,
Mon cœur espris d'une impudique ardeur.*

*Assez souvent pour chasser ceste peste,
Les medecins ayant pezé leur reste,
N'ont rien treuvé qui m'ayt peu soulager.
Et si iamaïs il aduient que j'eschappe :
Il faudra bien qu'un plus grand qu'Esculape,
Soit employé pour vaincre ce danger.*

*Il sçait mesler les drogues souveraines,
Qui font effect sur les douleurs humaines,
En Epidaure il se voit adoré.*

*Chiron cognoit les puissances des herbes,
Et toutefois leur remedes superbes
Ne chassent point mon mal desesperé.*

*Mesme Apollon Dieu de cette science,
Me contemplant perd toute patience,
Confus de voir tant de remedes vains.
Pour arrester cez funestes rauages
C'est perdre temps de prendre des breuuages,
Ou d'employer les odeurs & les baings.*

*En ce destroit, quel espoir me demeure ?
Ie n'en ay point, si ce n'est qu'à cette heure
Mon œil mourant se tourne à tes autels.
Autour desquels, comme en vn saint azile,
L'aide mort n'a point de domicile,
Et n'ozeroit attaquer les mortels.*

*O mon soulas, ô ma chere esperance,
Seul vray support, & plus ferme assurance,
Que l'affligé retreuve en sa douleur.
A demy morte, & toute deschirée,
Ie me presente à ta main désirée,*

Sans poulx, sans voix, sans force, & sans couleur.

*Ceux qui sans mal respirent vne vie,
Que la douleur n'a iamais affermie:
N'ont pas besoing que tu les viennes voir.*

*Et ces onguents dont ie te voy si riche,
Ne sont pas faictz afin d'en estre chiche,
Quand les blesez implorent ton pouuoir.*

*Mon ame est foible, & toute decoupée,
L'affliction dont tu la vois frappée,
L'estouffera, si bien-tost tu n'accours:*

*O mon soulas, o mon vnique joye,
Pour empescher que ie n'en sois la proye,
Sans plus tarder, auance ton secours.*

*Helas! c'est moy, ie suis cette chetive,
Qui loing du peuple, innocente, & craintive,
Ay rencontré des ministres de mort.*

*Cez inhumains m'ont ainsy detrachée,
Pleine de coups ie demeure couchée,
Sans qu'un passant me donne du confort.*

*Pour alentir le tourment qui m'opresse,
Verse ton vin, apreste vne compresse,
Bande ma playe, o doux Samaritain.
Plaignant l'excez des douleurs qui m'emportent,
Et mon costé par où mes boyaux sortent,
Donne à mon mal vn remede certain.*

*Quand la rigueur d'un impiteux Leuite
Ne m'ayde point, la clemence t'inuite,
A me donner quelque chere liqueur.
Si tu respends ta diuine rosee,
Ma guerison te sera fort aizée,
Et la santé reniura dans mon cœur.*

Seigneur

*Seigneur, aye mercy de moy, car ie suis malade: guer-
ris moy, Seigneur, car mes os sont
estonnez. Psal. 6.*

*Aug.
soliloq.
c. 2.*

IE suis malade, & crie pour auoir le mede-
cin; ie suis aueugle, & recherche la lumie-
re; ie suis mort, & souspire apres la vie. Vous
estes le medecin, la lumiere, & la vie, IESVS
NAZAREEN, ayez pieté de moy, filz de Da-
uid, ayez pitié de moy, fontaine de pieté, &
de misericorde, escoutez les tristes cris, &
gemissemens d'un pauvre infirme, qui vous
apelle à son secours, lumiere qui passez, ar-
restez vous vn peu pour attendre ce miséra-
ble aueugle, qui vous cherche. Donnez luy
charitablement la main, afin qu'il puisse ve-
nir à vous, & qu'estant en vous, il voye en
vostre lumiere la chere clarté, dont il est
maintenant priué.

*Aug.
medit.
c. 36.*

Car voz yeux remarquét beaucoup d'im-
perfections en moy, tout y va de trauers, &
hors de ligne: estendez ie vous supplie la
main de vostre douce pieté sur moy, & des-
racinez de mon cœur tout ce que vos yeux
y verront indigne de comparoistre deuant
la face de vostre pieté. Mes infirmités & mes
forces sont deuant vous o Seigneur; rien ne
vous est caché en tout ce qui touche l'estat
de ma vie; conseruez ma santé, ie vous sup-
plie, & guerissez mes infirmités, Guerissez
moy

moy Seigneur, & ie seray guery, sauuez moy & ie seray sauué. Vous qui guerissez les personnes infirmes, & conseruez celles que vous auez gueries. Vous qui d'un seul clin d'œil redressez les choses abbatues, & pouuez rendre plus fortes que iamais celles qui tombent en ruine.

A la mienne volonté Seigneur, que quelques filles de Hierusalem vous annoncent mes langueurs, s'il y en a quelques vnes en moy que meritent de vous estre recommandés; car il n'y en a que trop, de grandes, & en grand nombre, lesquelles ont besoing que vous les guerissiez. O que ie seray heureux! s'il se treuve quelque centurion celeste, qui vous dise: Seigneur, j'ay vn seruiteur qui gist paralytique en ma maison, & qui est miserablemēt tourmenté. A la mienne volonté Seigneur, que vous respondiez incontinent. Je viendray, & le gueriray: dites Seigneur vne parolle seulement, & ie seray guery; car vous estes present par vostre parolle, d'autant que vous estes la parolle mesme.

Vous auez créé les medecins de la terre, pour toutes les corrupteles, & maladies qui s'y treuvent. vous auez preparé des soulas, & des remedes, pour aller à l'encontre de tous les maux qui se presentent, parce que vous estes pitoyable & misericordieux. Helas Seigneur, ayez pitié de moy, helas, helas, ie ne

*Guilb.**Abb.**ser. 46.**in Cāt.**Aug.**soliloq.**cap. 20.**Aug. l.**10. cōf.**cap. 28.*

ie ne vous cache point mes blessures : vous estes medecin, & ie suis malade, vous estes misericordieux & plein de pitié, & ie suis du tout miserable.

Idem Vostre main toute puissante, o mon Dieu,
ibidem n'at elle pas le pouuoir de guerir toutes les
cap. 30. langueurs, & infirmitéz de mon ame?

Hier. in Nos ames sont malades de beaucoup
Pf. 102. d'infirmitéz & de blessures : tout autant de pechez, sont autant d'infirmitéz.

Aug. Le genre humain est malade, non par
ser. 59. quelques maladies corporelles, mais par les
de verb. pechez qui l'infectent. On trouue encore
Domini d'autres languissans que les paralitiques ;
cap. 11. car les pecheurs languissent aussy : mesme la
Chryf. langueur de ceux qui pechent est beaucoup
hom. 14 plus dangereuse & dommageable, que cel-
in c. 4. le de ceux qui sont atteints de paralisie ; &
Matth, d'autant plus que l'ame est plus excellente que le corps.

Aug. Donnez moy quelque medecine, o Sei-
medit. gneur, avec laquelle ie puisse me faire quit-
cap. 40. te de mes maladies : preparez quelque vn-
 guent qui guerisse & consolide toutes mes
 blessures ; visitez moy quand ie suis infir-
 me ; ayez soing de moy, & entreprenez la
 cure de mes maux, quand ie suis malade ;
 guerissez moy quand ie suis tout foible &
 languissant ; & me voyant desja pres du
 tombeau, rappelez moy de la mort à la
 vie.

Noz ames se traignent; elles sont surchar- *Chryf.*
gées de diuerſes langueurs; & ces infirmi- *in c. 4.*
tez là ſont celles, dont IESVS CHRIST veut *Math.*
que nous ayons principalement ſoing de *hom.*
nous faire guerir. *14.*

Auſſy ne guerit il nos corps des incom- *Amb.*
moditez, auſquelles ils ſont ſubieçts, que *tract. de*
pour mettre nos ames en bonne ſanté, & *42.*
chaffer les maladies, dont elles ſont trauail- *manſio-*
lées. La lāgueur de l'ame c'eſt le peché, pour *nibus.*
ce ſubieçt le prophete dit: gueriſſez mō ame,
parce que i'ay peché cōtre vous; la langueur
de noſtre ame c'eſt l'orgueil, c'eſt l'auarice.

Auſſy dans l'image de cette femme, qui *Ambr.*
eſtoit belle mere de S. Pierre & de S. André, *l. 4. in c.*
noſtre chair languiſſoit de diuerſes ſortes de *4. Luc.*
fiebures, qui eſtoient tous les crimes que
noſtre nature eſt capable de commettre; elle
eſtoit agitée & route ardente pour le grand
excès des conuoitiſes qui la tentoient; ainſi
i'ozerois dire, que les inflammations de l'a-
mour ne ſont pas moindres que celles de la
fiebure; parce que la fiebure n'enflamme
que le corps, & cette autre paſſion met l'ame
en feu, iuſques à la reduire en cendres. no-
ſtre fiebure c'eſt noſtre auarice, l'inconti-
nence dans noſtre cœur, l'impureté dans
noz penſées: c'eſt vne fiebure ardente & pe-
ſtilencielle en noſtre ame, par ce que toutes
noz cōuoitiſes ſont autant d'ardeurs & d'é-
brazements, qui nous conſument. La colere

D

nous

no^r met tout le corps en feu, & l'ame en poudre. la luxure brusle d'auantage que ne fait la fiebure, elle enflamme plus fort, elle rauage & precipite d'auantage tout ce qu'elle atteint.

*Chryf.
in c. 3.
ad Phi-
lip. ser.
II. di-
gressionem
morali.*

Vne griefue & dangereuse maladie nous auoit abatu, vne fiebure continuelle & vehemete auoit corrupt toutes noz humeurs, noz veines adustes & de tout extenuées n'auoient plus vne goutte de bon sang. Languissans & demy morts nous estions couchez non pas dans vn liât, mais sur la litierre des vices mesmes, comme sur vn sale fumier, ou dans quelque autre lieu, s'il s'en peut imaginer vn plus remply d'immondices. Nous nous veautriôs dans les meschancetez, nous tournans avec inquietude, tantost sur vn costé, tantost sur l'autre, sans pouuoir treuuer de repos. entrouuers & despiecés de cruelles blessures, & d'vlceres intestins, d'où couloit vne puante & contagieuse apostume, nous demeurions tous oingts & trempéz dans ceste vile corruptiô, fors quelques parties que ceste ordure, apres auoir arresté sa fluxiô, couuroit d'une noire & dure crouste: nous estions tellement courbés & retirez, qu'à peine pouuions nous veoir le ciel; le menton nous battoit sur la poitrine; noz iambes comme des foibles coulomnes ne pouuoient suporter le poix inegal de noz corps: l'on nous voyoit tellement descharnez, que nostre peau, passe & decolorée cō-

me vn parchemin pendoit toute ridée aux endroits qui doibuent estre vestus de chair; & ce pauvre crible auoit autāt de trous, que noz os auoient de pointes pour le percer; en fin l'on nous eust pris pour des scheletes plustost que pour des hommes.

Vn grand malade qui touche tous les endroits de la terre auec ses membres est esté- *Aug. ser. 59. de ver- bis Do. cap. 11.*
du depuis l'Orient iusques à l'Occidēt. Mais vn medecin tout puissant est descendu, avec de grands remedes pour guerir ces grandes maladies. il s'est humilié iusques à la chair mortelle, comme iusques au liēt du malade.

Il l'a veu gissant miserablement dans l'ordure, où la puanteur l'estouffoit; les vers qui *Chryf. in c. 3. ad Phil. ser. 11.*
s'engendroyent de ses vlcères, mangeoient ce qui luy restoit de bonne chair; ses entrailles estoient rongées d'une cruelle fain, sans qu'il eust riē pour se rassasier; cependant vne ardente fiebure ayant beu son sang, succeoit encore ses arteres vuides, pour en tirer la derniere goutte; avec tout cela, vous ne sçauriez nommer aucun genre de maladie, dont ce pauvre infirme ne fut impiteusement tourmenté. Car la fiebure le vexoit, laquelle estoit sa cupidité dereglee; les inflātions le cuizoient, c'estoit son arrogance; vne insatiable fain le rongeoit, c'estoit son auarice; il puoit d'ulceres & d'apostumes, qui couloient de sa lubricité; ses yeux ne voyoient goutte, car son idolatrie l'auoit aveuglé; il estoit sourd &

stupide , parce qu'il adoroit des pierres & des troncs de bois, & parloit à eux , comme s'ils eussent deu, ou peu respondre; il n'auoit rien qui ne fut difforme, hydeux & contre-fait, par ce que toutes sortes de vices l'auoiēt defiguré ? C'estoit vn triste spectacle de le voir, l'on n'eust peu mieux figurer la calamité, que par vn malade si griefuement affligé. Ce grand medecin les a veu faire des actiōs fotes, & frenetiques; il les a ouy parler avec moins de raison que les insensez; il entendoit toutes leurs paroles, quand ils apelloient le bois & les pierres leur Dieu; il a veu tous ces desordres & desuoyemēts, & n'a point abominé les dévoyez ; il n'a point conceu d'amertume contre eux, ne s'est point d'estourné pour euter leur rencontre, & ne les a point eu en haine pour tout cela. Car il estoit leur maistre & legitime Seigneur , qui ne vouloit point entrer en colere, ny se depiter contre son ouurage. Que fait-il donc, en bō medecin tel qu'il est? il apreste des pretieuses & souueraines confections.

Orig. homil. Et parce qu'il est la parolle de Dieu , il treuve des medecines pour ses malades, nō pas en broyant quelques herbes, pour en tirer le suc & la substance, mais par les sacrements de sa parolle.

1. in Levit. cap. 12. & 13. Orig. hom. 1. in Ps. Car il estoit le grand operateur, & le prince des medecins , qui pouuoit guerir toute langueur, & tout infirmité?

Il cognoissoit au poulx toutes les humeurs secrettes, & les accidens plus cachés du malade. *Aug. in Ps. 43.*

Luy seul estoit le medecin Pæonien, qui pouuoit apaizer toutes les douleurs humaines; il estoit le saint enchâteur del'ame malade. *Mon Dieu, dit il, rendés la santé à vostre ser- viteur, qui n'espere qu'en vous. Seigneur ayez pitié de moy, car ie vous ay apellé, & ay crié tout le iour pour auoir vostre ayde.* Le bon precepteur qui est la sapience, & la parolle du Pere, par qui les cieux ont esté créés, se souuient encore de tout son ouurage, & prend le soing de le cōseruer, guerissant toutes les blessures, qui peuuent entamer les ames, ou les corps. Luy qui est si bō medecin, qu'il ny a sorte de maladie qui ne s'euanouisse deuant sa presence. Il entretient la nature humaine; il la garde de succomber sous le faix, & pesanteur des afflictions. Il dit au paralytique: leue toy, & portant ce liēt qui t'a si long temps porté, va t'en à la maison; & celuy qui estoit auparauant infirme, se treuua tout incontinct plein de santé, de vigueur, & de force. A peine la parolle est sortie de la bouche, pour dire au mort, sors du tombeau, que l'on voit vn Lazare sortir du sepulchre, tout tel qu'il auoit esté deuant que mourir, & retreuant la vie par ceste resuscitation dans le lieu, où l'on ne treuve ordinairement que la mort.

Aussi tant de febricitants gueris, tant de

*Aug. vel
quis
alius
lib. de
verâ &
falsâ
Pœn.
cap. 5.* foibles & languissants fortifiez, tant de boi-
teux redressez, tât d'aveugles illuminés, sont
autât d'exêples manifestes & de preuues as-
seurées, que le pecheur ne doit iamais d'es-
esperer de sa correctiō, ny croire que ses ini-
quitez ne peuuent iamais estre abolies. Dieu
se nôme soy mesme medecin, pour faire en-
tendre que c'est autant ou plus par ceux qui
se sentent mal, qu'il doit estre apellé, & re-
cherché; que par ceux qui possèdent vne
parfaicte santé.

*Aug. de
doctrin
Chri-
stiana l.
1. c. 14.* Et comme celuy qui entreprend de gue-
rir quelque blessure corporelle, employe
quelques fois les qualités contraires, cōme
les vnguens chauds, contre les humeurs
froides; ou se sert aussy des substâces sembla-
bles. Ainsi la sapience de Dieu, voulant ren-
dre la vigueur à l'homme, s'est donné soy mes-
me pour le guerir, paroissant tout ensemble
& medecin, & medecine. puis donc que
l'homme estoit glissé par l'orgueil, il a fallu se
seruir de l'humilité, pour le releuer. nous a-
uons esté trompez par la sagesse du serpent,
& Dieu pour nous deliurer, a mis en œuvre
la folie. Maintenât considerons, que comme
pour lier & consolider noz membres blesez
& deshoincts, il a pris des bâdes, & des filetzt,
de mesme nature. nostre mal pouenoit d'v-
ne femme deceüe, qui faisoit couler en nous
la contagion, ainsy nous estions malheureux
pour estre néz de fêmes, & luy naissant d'une
femme,

femme, nous a reconduicts à la felicité. pour les hommes, il s'est fait homme; mortel pour les mortels; mourant pour nous retirer de la sepulture.

Si donc le cruel assassin & tyran de noz *Naziã.*
ames te rencontre depourueu d'armes, & de *orat. 16*
cōseil, au coing d'un bois, au milieu de quel-
que lande deserte, pendãt que tu descens de
Hierusalé en Hiericho, ou que tu fais quel-
que autre voyage: s'il t'attaque, s'il t'abbat
à grands coups de leuier, & t'ayant despo-
uillé iusques à la peau, te laisse là, pour estre la
curée des loups.

Rassemble le peu de vie qui te reste, & le *Aug.*
peu d'air qui demeure encore en tes poul- *hom.*
mons, pour crier au secours: Seigneur, ayez *12.*
pitié de moy, guerissez mon ame, parce que
i'ay peché contre vous. Dieu te veut guerir,
si tu veux seulement confesser ton mal, & luy
descourir tes blessures. te voilà gisant sous
la main du medecin, implore patiemment son
ayde; il fomente tes playes, il brule, il tranche;
suporte tout avec courage, & ne pense seule-
ment qu'à ta guerison. Or seras tu guery, si tu
te descouures au medecin, & ce n'est pas
qu'il ne te voye, si tu te caches; mais la con-
fession de ta maladie, sera le commencemẽt
de ta santé.

La blessure cherche le medecin, & le me- *Amb. in*
decin demande la confession. *Pf. 40.*

Conuertissés vous à moy, dit le Seigneur,

Amb. ad Virg. Lapsam cap. 8. ny a-il point de parfús en Galaad? & ny treuve on point de medecine: pour quoy la santé n'est elle point retournée à la fille de mon peuple? pour vne grãde playe il faut employer de grans remedes, & les appliquer bié plus qu'une fois.

Aug. ser. 27. de verb. Domin. Car tout le genre humain est cet homme, qui tout entrouuert de blessures, trempé dãs son sang, est detroussé par les voleurs, languissoit demy mort, estendu sur le chemin, & de qui le voyageur Prestre, & Leuite, n'auoit tenu compte, passant hastiuement sans ayder ce pauvre malheureux. Mais pour le secourir & luy rendre tous les bons offices qu'il fust possible, vn Samaritain s'arresta, par lequel IESVS CHRIST nostre sauueur & Seigneur s'est despeint, & s'est faict recognoistre.

Amb. de 42. mäsione 9. Partant, que chacun de nous flechissant les genoux du cœur, & du corps, prie nostre Seigneur IESVS CHRIST, qui guerit toutes noz infirmittez, & qu'il dise avec le Prophete: guerissez moy Seigneur, & ie seray guery; sauuez moy, & ie seray sauué. qu'il dise aussy avec Dauid: guerissez moy Seigneur, d'autant que tous mes os sont desplacez.

Chrys. in Psal. 26. Car quicôque ne recognoit point son medecin est phrenetique, & de faict combié de fois voyôs nous des malades si transportez, que mesme il crachét des iniures à leurs medecins, reiettent toute sorte de remede, ne veulent point que l'on mette la main à leurs playes,

playes, & se mocquét de toute la peine que l'on se donne pour tâcher à les remettre en vne bonne santé.

Courez d'óc au medecin, & vous hastez de le treuver, pendât que vous l'avez à la main, de peur que quâd vous le desirerez, il ne soit party, & qu'ainsi vous ne tombiez au desespoir de recouurer ce que vous avez negligé. *Ibidem.*

Après que la remissiô de voz fautes vous a esté accordée, si vous sentez vostre ame encore combattue de certains troubles, & si vous ne iouyssiez pas d'une pleine paix; pēsez que c'est vne langueur, & lassitude; qui reste de vostre maladie. Le medecin qui vous a guery, vous peut encore fortifier, & pacifier; car c'est luy qui guerit aussy toutes voz langueurs: ne craignez donc point, car toutes voz langueurs serôt gueries. Elles sont grandes, me direz vous: mais le medecin est encor plus grand, il n'y a point de lāgueur qui soit incurable, n'y personne si foible qui ne se uertue de marcher, quand elle rencontre vn medecin tout puisât. desirez seulement qu'il vous guerisse, & le permettez; n'arrachez pas ses mains de voz playes, quand il les sonde, & les presse pour en faire couler toutes les humeurs corrompues; il sçait bien ce qu'il fait, & pour quoy: rendez vous traitable nō seulement quand il vous aplicque quelque lenitif, mais aussi le voyant la lancette, ou le rasoir à la main, ne feignez point du bras, &

ne vous retirez pas, quand il est prest pour couper, ou bruler vn membre pourry. endurez la douleur presente de la medicine, & la fletez par l'esperoir asseuré de vostre santé: souffrez donc tout ce qui vient de ces mains, Ames qui le benissez, & n'oubliez point ce que vous sçavez, qui vous doibt retourner de ceste patiëce, ny la recompense que vous en tirerez; puis que ces douleurs sont cōme le prix, avec lequel vous payez la guerisō de voz langueurs, & la vigueur qui vous est rendue.

Aug. in Chassant toutes noz craintes, & precipi-
Pf. 40. tant tous noz delais, mettōs nous avec asseu-
 rance entre les mains d'un si bon medecin, car il ne fera point de faute en nostre cure, il ne nous donnera pas vne potion au lieu d'une autre, ny n'ouurira pas vne veine pour l'autre; la main ne luy tremble point, il ne coupera pas ce qui est sain, pensant oster le pourry; il cognoist où est le mal aussy-tost qu'il a veu le malade; il sçait toutes les circonstances de l'humeur peccante, parce que luy mesme a fait la nature de la partie interessée; il discerne incontīnāt ce qui reste encore de son ouurage, & ce que nos conuoi-
 tises y ont meslé. Il sçait que l'homme estant sain, il luy a donné le precepte, & luy a ordōné la diette qu'il deuoit garder pour euitier les dangers de toutes langueurs, il se souuiët de luy auoir dit dans le paradis: mange de ce fruiët icy, ne mange point de c'estuy là. L'hō-

me estant sain n'a point fuiuy l'ordonnance du medecin pour s'empescher de tomber; au moins qu'estant malade il l'escoute pour le releuer.

Quelque tu sois, o Chrestié, qui te vantes de ta santé, & ne dis mot de ta guerison, cō-
me si tu n'auois pas esté blessé, qui iouys d'une bōne complexiō, & t'en resiouys sans te ressouuenir & t'attrister d'auoir esté long tēps malade. toy qui ne veux plus te ressouuenir de ton miserable estat pendant que abatu, & delaisé, tu ne treuuois personne pour te releuer; maist'enfles de gloire, te voyant maintenant eleué dans l'eglise. Ayme IESVS CHRIST, qui t'a deliuré de la main des voleurs; ayme le Seigneur, qui t'a releué de ce miserable giste; ayme ton Seigneur, dis-je, qui t'a porté luy mesme dās le bercail de son Eglise, qui t'a recommandé pour te faire guerir, qui pour te faire instruire a cōmandé, que l'on employa deux deniers qui sont s^a loy & son Euāgile. Ayme Dieu dis-ie, qui te dit, te voilà guery; car le Seigneur a tresgrand soing de ton salut, venant en ce siecle pour toy, & te deliurant des voleurs, qui t'environnoyent.

*Chrys.
in cap.
10 Luc.
homil.
de Sa-
marit.*



*Vide humilitatem meam et laborem meum, et dimitte
universa delicta mea! Psal. 24.*

IV.

Regarde mon humilité & mon labeur, &
me pardonne tous mes pechez. *Psal. 24.*

T*V me regardes o cruel,
Et mon tourment continuel
Augmente tes rigueurs extremes.*

*Tu regardes, nous le voyons,
Encores dis tu que tu m'aimes,
Et tu veux que nous te croyons.*

*Il ne faut tenir ces discours,
Qu'à quelques auditeurs plus lourds,
Ny compter telles aduétudes,
Fors qu'au populaire endormy:
Tout amy ressent les bleſſures,
Et les douleurs de son amy.*

*Tu me voids bien, & tu permets,
Que ie souffre plus que iamais,
Sans soucy d'adoucir ma peine.
Vn amy ne tesmoigne pas,
Qu'il aporte vne ayde soudaine,
Quand il faiſt de si laches pas.*

*Fay quelque trefue de rigueur,
Pour voir avec quelle langueur,
Ie rend vn devoir deshonneſte.
Touche, t'aprouchant de plus pres,
Le dur ioug qui presse ma teſte,
Et tant de liens qui ſont preſts.*

*Au moins si le trauail preſcript
Eſtoit digne d'un libre eſprit;
I'auancerois avec courage,*

Rebattant tousiours ce sentier.
Et me plairois en mon ouurage,
Sans me fascher à mon mestier.

Plusieurs exemples douloureux
De plusieurs grands & malheureux,
Pourroient allegger ma misere.
Par les infortunes d'autrui,
Je rendrois la mienne legere,
Et consolerois mon ennuy.

On a bien treuvé quelquefois,
Beaucoup de Princes & de Roys,
Qui par les pratiques iniustes,
Que font les destins desloyaux,
Ont occupé leurs mains Augustes,
A des ouurages peu royaux.

Ainsy le grand Roy Menelas,
Priué de biens & de soulas,
Tend la main pour auoir l'aulmonne.
Et se rend encore plus vil,
Quand la fortune l'abandonne,
Ou le pousse aux riués du Nil.

Denys auoit la force en main,
Son gouuernement inhumain
Le remit en vn plus bas estre.
Il eut des enfans à dompter,
Et la ferule fut le sceptre,
Qui le deut faire redoubter.

De vray, tels actes memorez
Meritent d'estre deplorez,
Mais ils sont exempts de vergongne.
Puis que le fort emprisonneur,

Ny le bon destin qui s'eslongne,
Ne touchent point à nostre honneur.

Mais mon bonheur precipité,
Combien plus at-il merité,
De la vergongne, que des larmes?
Puis que l'on ne m'a pas contraint,
Mais que volontaire, & sans charmes,
J'ay cherché le ioug qui m'estreint.

Comme Sanſon maladuiſé,
Qui trop tard ſe vit abuzé,
Tondy par ſa perfide femme;
Les Philistins l'ayans ſurpris,
Le mirent à cet art infame,
Et ne l'eurent plus qu'à meſpris.

Et pleuſt à Dieu qu'on m'eust iugé,
D'estre ſeulement engagé
Dans vn miſerable artiſce.
Poursuiuant mon ſort inhumain;
J'acheuerois vn vil office,
Par vne liberale main.

Mais que le vice plus chetif
Tienne mon courage captif,
Soubs vne lache ſeruitude!
Cela ſent plus ſa lacheré,
Que tout autre chetif eſtude,
Tant ſoit il plein d'indignité.

Ah i'en ay honte, & le ſubiect,
Qui me rend doublement abiect,
Et me couure de double honte:
C'eſt que comptant mon propre faiect;
Le condanne ce que ie compte,

Et ie le tiens pour vn forfait.

*A peine suis ie repenty,
Que mon esprit tout peruerty,
Retourne à ses erreurs passées.*

*Et tant de vices accrochez,
Forment des chaines enlassées,
Qui croissent comme mes pechez.*

*Ainsy par vn malheur parfait,
Quand on a commis vn forfait,
On tombe en vne erreur seconde.
Afin qu'vn iuste iugement
Treuuant vne faute seconde,
Punisse plus seuerement.*

*O combien souuent ay-ie veu,
Que la fortune de ce ieu,
N'a fait que rire de mes pertes?
Mais mon cœur tient tant son party:
Que les trahisons descouuertes,
Ne l'en ont iamis diuert.*

*Ainsy deux differents efforts,
Me liurent des combats si forts,
Et poussent en deux parts diuerses:
Comme vn esquif porté, selon
Les soufflements, & les trauerses
Des vents, qui s'en font vn balon.*

*Le vice m'attaque souuent,
Poussant la volupté deuant;
Elle se couure d'artifice,
Pour mieux m'attirer à sa part.
Et la douleur qui suit le vice,
Me suit au poinct de mon depart.*

Mais

Mais quoy que le vice impudent,
Sente le crochet, & la dent
De la douleur qui l'accompagne:
Souuent la volupté m'abbat,
Et quasi tousjours elle gaigne
Quelque despoüille, en ce combat.

Ainsy le vice, & la vertu,
Sur ce champ tousjours debatü,
Ont des victoires iournalieres.
Et mon voyage commencé,
Tournant dans des rondes ornières:
Ne paroît iamais aduancé.

Outre que mes trauaux sont longs,
Te voicy dessus mes talons,
Secoüant des verges seruiles.
Tes yeux s'enflamment de courroux,
Et mes peines quoy que fertiles,
Semblent moins rudes que tes coups.

Après ces premiers chastiments,
Ie m'engage à d'autres tourments,
Pour vne autre faute commise.
Lors tu mets malheur sur malheur,
Et plus le mal me tyrannize:
Plus fais tu croistre ma douleur.

Ce n'est plus vne fiction,
Ce que l'on compte d'Ixion;
Car tournant tousjours cette roüe,
Ie trauaille sans m'arrester,
Pour moudre des croustes de boüe,
Dont aucun ne scauroit goustier.

Tu regardes ce triste effort,

E

O cruel,

O cruel, sans plaindre mon sort.
Considere ton demerite,
Et remarquant tant de tourment,
Pour vne faute si petite,
Traitte moy plus humainement.



Regar-

Regarde mon humilité, & mon labeur, & me
pardonne tous mes pechez.

Pfal. 25.

EN quelle tribulation suis-ie venu, & en quelles *Mach.*
grandes tristesses suis-ie maintenant? qui par a- 6.
uant estoys ioyeux & aymé en ma puissance! Et
maintenant j'ay souuenance des maux que j'ay
faicts.

Voyez mon humilité, & considerez com- *Beda in*
bien ie suis rauulé par mon infirmité. La cō- *Psf. 24.*
trariété de la coulpe de l'homme s'est chan- *Greg. c.*
gée en vn pezant faix, qui le presse, & luy dō- *22. in c.*
ne mille peines. Luy qui demeurant en vne *7. Job.*
heureuse subiection, pouuoit s'eslouyr en
son innocence, & se venter veritablement
d'estre libre; il a recherché cette malheu-
reuse liberté, pour deuenir esclau de la cor-
ruption; tellement qu'à sens contraire de
son dessein, il a faict vn change bien desad-
uantageux de sa franchise en vn fascheux
esclauage. Car maintenant si la chair cede à *Nazian.*
l'esprit ce n'est pas pour tousiours; cette *carm.*
mauuaise beste regimbe aussy-tot, & se rend *de ani-*
la maistresse de son maistre qui la suit, & la *ma ca-*
sert, mesme volontairement; & quoy qu'il *lamita-*
desire quelquefois de s'apliquer seule- *tibus.*
ment au bien, si fait-il souuent le mal qu'il
hayt, & qu'il condanne: en cette deshō-
nesté seruitude il pleure, il gemit, cependant

il faut executer contre son gré les mandemens tyranniques de cette infidelle compagnie, qui le rend du tout miserable.

*Chryf.
hom. 9
in epiſt.
1. ad
Cor. 10.
4.*

Que quelqu'un ſoit auſſy riche qu'il ſçau-
roit deſirer, que les honneurs entrent à la
foule dans ſa maiſon, qu'il ne manque non
plus de courage que de bonne fortune; ſa
miſere peut bié en meſme temps eſga-
le à toutes ſes felicitez, voire meſme les ſur-
paſſer. qu'il ſurmôte toute choſe, s'il eſt ſur-
monté & vaincu du peché, c'eſt bien peu
que tout ce que ce monde admire en ce fa-
uory, entre les infames & les abiects il eſt le
plus abiect & le plus infame. Les grands
n'ont rien qui ne ſoit grand, leurs felicitez
ſont grandes, & par pareille proportiō leurs
infortunes ne ſont iamais petites. Vn payſan
qui deuiant eſclaue d'un barbare, eſt, & ſe
peut dire malheureux; mais vn Roy ne tom-
be iamais en tel accident, qu'il ne ſoit per-
faictement & ſans comparaiſon miserable,
il perd d'atantage qu'un homme de ſimple
condition; pour vne grande perte il doit
ſans doute eſtre atteint d'une plus grande
triſteſſe. tel eſt celuy, lequel ayant poſſédé de
grandes graces, les perd toutes, tōbant dans
la tyrannie & cruelle indiſcretion du vice.
Car le vice eſt barbare, c'eſt vn tyran qui ne
garde ny foy, ny loy; il n'entend point de
raiſon, il veut commander, & eſtre obey.
quelques iniuſtes, violentes, & deteſtables
que

que soient les passions, sans difference d'estats ny de personnes, il tient tous ces subiects pour esclaves, & ne laisse aucune liberté sinon celle de faire tout le mal que l'on scauroit s'imaginer, ce n'est que par là que l'on peut auoir ses faueurs, & treuuer vne bonne place en sa cour: où pour fauory que l'on puisse estre, l'on ne passe iamais que pour serf, captif, proscript, esclau, & moins, si moins se peut dire. Pour cela le Prophete dit. quand l'homme a esté esleué en honneur, il n'a pas sceu recognoistre sa felicité; ainsy at-il esté comparé aux iuments, aux animaux de faix, de ioug, de seruiçe, qui n'ont point de sagesse ny de iugement.

A bien dire, si nous entendons spirituellement, & prenons bien garde ce que c'est que cette seruitude d'Ægyptiens, si souuent detestée, nous cognoissons, que seruir aux Ægyptiens, n'est autre chose que d'estre assubietty aux desirs charnels, à quoy personne n'est porté ny contraint par quelque necessité, qui luy vienne hors de soy mesme; mais seulement par la bassesse de son courage, par la poltronnerie, par son luxe, par ses debauches, par ses voluptez qui luy ont amoly le corps, & l'ont ainsy vaincu; puis par la lacheté de son esprit, qui voyant son fort, ou plustot sa prison rauagée, n'a pas eu le courage de se deffendre, & a faussement

*Orig.
hom. 16
inc. 67
Genes.*

creu, qu'il ne pouuoit combattre en campagne, ny sans l'aide & garantie de cette infidelle place, où il est enfermé. Qu'at-il donc faict ? il a donné pouuoir à ce corps ignorant, lasche, & perfide, de capituler avec le peché, & luy rendre tout à discretion, ou plustot à indiscretion, ainſy noſtre Sauueur parlant en ſon Euangile d'eſclauage & de liberté, dit expreſſement : quiconque peche, eſt eſclaue du peché.

hom. 8. Comme donc l'Ægypte cette prouince
in c. 15. terreſtre, eſt appellée la maiſon de ſeruitude
Exod. des enfans d'Iſraël en comparaïſon de la Iudée, & de Ieruſalem, qui ſe nomme leur maiſon de liberté: de meſme en comparaïſon de la Ieruſalem celeſte, laquelle, (pour ainſy dire) eſt la mere de noſtre liberté, tout ce monde, & tout ce qui ſe treuve en ce monde, n'eſt qu'une maiſon de ſeruitude, vn eſclauage, vne priſon.

Aug. Qu'auons nous donc tant de quoy nous
ſerm. 12 eſtonner, ſi le monde eſt ſi ſouuent eſtrillé,
de ver- & bien frotté, ſ'il eſt percé comme à nerfs
bis De- de beuf & à baſtonnades ? c'eſt vn ſerf fugi-
mini, tif, c'eſt vn meſchant eſclaue, qui ſçait bien la volonté de ſon Seigneur, & fait tout le contraire; il ne merite pas meilleur traitement, & ne doit point ſe plaindre, ſi faiſant tousjours tout de trauers, il eſt regardé de trauers : qu'il ne refuſe donc point les coups qu'il a gaigné. car ſi par malice il cō-
 tredit

redit & contreuient iniustement à la parole de son maistre, c'est bien iustement que la vengeance suit incontinct apres son forfait. quelques fautes sont pardonnables, mais qui faict du mutin & murmure contre vn iuste correcteur, ne merite pas que l'on luy face aucune grace. qu'il confesse sa faute, & se repente de sa malice, s'il veut esperer quelque misericorde.

Des caueffons & des foiets pour les che-
uaux & les asnes; la verge, & le baston sur
les dos des imprudens & mal-aduisez.

Prou.

26.v.3.

Sommes nous d'oc des bestes? direz vous.

aualez cela aussy doucemēt que vous pour-
rez, encore qu'il vous semble bien amer, il
faut passer par là, & permettre, que l'ō vous
responde ouy. quand l'homme a esté en
honneur, il nel'apoint cognu, il a esté com-
paré aux iuments sans iugement, il a esté
faict semblable aux bestes. Nos passios d'a-

Bernar.

serm 3.

super

qui ha-

bitat in

adiuto-

rio.

snos, nos mouuemēts de bestes, ont des loys
toutes contraires aux bons discours de l'e-

Bernar.

serm. 5.

de ascēs.

sprit & de la raison. quand tu consens de
ieusner, ta gloutonnie te suscite vn appetit
sans frein: quand tu proposes de veiller, tu te
sens la teste pesante & plus endormie que de
coustume. que ferons nous à cet asne?

Miserables pecheurs, nous souffrirons spi-
rituellement les mesmes peines, que Sam-
pson a corporellemēt souffertes, & qui nous
sont exprimées par escrit pour nous instrui-

Paulin.

ep:st. 4.

ad Seno-

rum.

re. Car comme les ennemis se mocquerent deluy, l'ayant pris; les nostres nous traitteront avec derision, & nous destineront à tourner des meules, comme de pauvres asnes. Pour nous tirer du danger de cette miserable fortune, le Seigneur nous aduertit par son Prophete, que nous auons à nous donner de garde, & que nous ne retirions pas nostre col du joug de IESVS-CHRIST, pour nous rendre dignes tant seulément de tourner vne meule aprestée pour les asnes: ne vous rédez pas semblables aux bestes; ne deueniez pas des cheuaux & des mulets, qui n'ont point d'entendement. Car l'homme, comme dit encore ailleurs le mesme Prophete, n'entendant & ne cognoissant pas s^{on} honneur, est comparé aux juments, & aux bestes, & se faict semblable d'icelles. Nous en voyons vn exemple espouuentable en ce Roy de Babylone, qui pour peine & vengeance de son impieté & sorte ambition, fut depouillé de sens d'homme; & souffrit en son cœur de beste tout ce que meritoit sa brutalité. L'homme ayant premieremēt erré, passant par des sentiers desuoyez, & retombant à chaque pas dans quelque iniustice, iustement priué de la vertu de sagesse & de grace, cōme Sampsō, est puny par l'aveuglemēt & par la meule; parce que celuy qui s'est priué soy mesme de la lumiere de raisō, & qui s'est volontairement abaissé iusques à

la

la semblance des bestes , estant sc̄r̄ de son corps , n'est pas digne d'estre employé à quelque ouurage plus honorable , que celui que l'on fait faire aux bestes. Cōsiderez vn peu la vie de ces miserables mortels , puis tournez incontinent vostre veüe deuers quelque cheual aueuglé , attaché , & confiné , pour tirer vne meule . ce pauvre animal a les yeux bandez de quelque vieil & meschant lambeau : ce pauvre pecheur a la veüe de l'ame estoupée , par les ordures de sa vie . Les erreurs de ses sens sont vne orniere circulaire , par laquelle , comme par la circonference d'une roüe , il tourne assiduellement sans repos , sans profit , sans gré , trauaillant pour autrui , ne faisant rien pour soy mesme , miserable en cette laborieuse station ; il marche & n'auance point ; il trauaille & n'acheue rien ; il est dans vne eternité , mais eternité de peines . Se treuant en la voye des pecheurs & des pechez , estant lié des chables de ses cupiditez ; il court tousjours , & demeure tousjours prisonnier ; les tenebres de son erreur l'assiegēt , l'horreur & la puanteur de sa propre conscience le flettrissent , tout moizy , tout ranci & vereux il souffre , que l'on le tienne dans l'estroite geole d'un moulin . Le voilà reduit à tourner continuellement la pierre de son cœur endurcy par l'obstination de son iniquité . voilà son moulin , où il brize

toute sorte des mauuaises graines, qui croissent en son ame pour en nourrir les ennemis; parce que comme il est escrit, le pecheur court iusques à ce qu'il ayt consumé son ame. ainsy celuy qui peche, brize le froment de l'ennemy sous la pierre de sa vie, pour en repaistre Zabulon, qui ne demande autre pain, & n'a fain d'autre viande, que de l'ame du pecheur, qu'il veut deuorer. Quant aux pierres dont l'homme se sert pour mouldre, il y en a de deux sortes; les vnes sont propres des hommes, les autres apartiennent aux asnes. celle là est humaine, de laquelle il est escrit, deux personnes seront pour mouldre en vne pierre; l'une sera choisie, l'autre sera laissée.

Orig.
tract. 5.
in Mat.
e. 18.

Ambr.
in c. 17.
Luca.

Espeluchons donc vn peu, qui sont cez personnes, qui sont au moulin, en quel moulin, & ce qu'elles y ont à faire. ce ne sera pas mal à propos de dire, que ce monde est le moulin, nostre corps, nostre chair mortelle; & que là dedans nostre ame demeure enfermée, comme dans vne prison; trainant & tournant incessamment la pierre, pour mouldre quelque graine, dont on puisse faire vn pain celeste; si elle est si sage que de se souuenir de son deuoir. Mais l'ame cōtraincte à demeurer en ce moulin, se treuve assujettie, & est quasi tousiours entraînée à diuers delicts, elle traueille inutilement pour brizer vne mauuaise graine germée, & de-

my pourrie, qui s'attache ensemble, & se pe-
strit, sans separer la fleur d'avec le son; pour
cela est elle laissée, parce que l'on ne peut
faire pain, qui vaille, de sa mauuaise farine.

Ce ne sera pas sans raison, si nous appel- *Orig.*
lons le mal, que l'homme cōmet, vne meule *tract. 5.*
d'asnes; d'autant qu'il est tiré à bas par son *in Mat.*
iniquité, aussy fort ou plus que l'asne ne *cap. 8.*
sçauroit l'estre par vne grosse pierre atta-
chée à son col. Ainsy la meule d'asne ne
nous signifie rien d'autre que le trauail de *Gregor.*
ce siecle; son action, son mouuement perpe- *l. 6.*
tuel, qui liant le col de l'ame par des fols de- *mor. c.*
sirs, la fait tourner incessamment, & luy fait *26. in c.*
rendre vn trauail sans repos & sans vtilité. *5. Iob.*

Ainsy le trauail de ce mōde ne differe en *Aug.*
rien de celuy d'un moulin: mesme ie croy *ser. 107*
que le mōde s'apelle vn moulin, par ce que *de tēp.*
la roüe du temps le fait continuellement *Aug.*
tourner, & luy faict brizer, & mettre en *in Psal.*
pouldre ceux qui le suiuent, & le seruent. *36.*

N'est-ce pas vn triste spectacle de voir *Greg. c.*
Sampsō pris par ses ennemys, qui luy ayant *7. mor.*
creué les yeux, s'en seruient comme d'une *c. 16. in*
beste, pour tourner vn moulin? c'est le vray *c. 6. Iob.*
pourtraict d'une ame, à qui les malins e-
sprits ont posché les yeux de la contempla-
tion par les poinctes de diuerses tentations,
& puis s'en mocquent, la poussant dehors,
pour la faire trauailler, tournant & retour-
nant cent fois sur les mesmes erres.

Et

Aug. in Ps. 132. Et pourquoy disons nous, que l'ame est dans vn moulin? par ce qu'elle est en ce monde; & que monde & moulin est tout vn; l'un ne se tournant pas moins que l'autre.

In Psal. 99. Pourquoi encore dans vn moulin? par-ce que comme le cheual, qui tourne, & tire vne pierre de moulin est lié, l'ame est aussy liée & arrestée dans ce monde, sans pouuoir s'estendre plus loing que ses traits.

Soliloq. e. 6. Sainct Augustin dit, que les mondains le tiroient & le faisoient tourner en rond, d'un vice dans vn autre vice, d'un borbier dans vn autre encore plus profond & plus sale. Et pour cela le Psalmiste a tres-bien dit: Seigneur, renuoyez les à la rouë, qu'ils n'ayent autre ouurage qu'à tirer & rouler cette pierre; car les meschans sont ordinairement ainssy punis, par-ce qu'estans attil-trez & confinez à tousjours aller en rond, pendant qu'ils negligent ce qui est droict deuant eux, & qu'ils suiuent ce qu'ils de-uroient laisser, ils ne se dressent iamais qu'en arriere, & tombent tousjours par deuant.

Greg. l. 2. mor. c. 4. in 1. c. Job. De là vient la parole du Psalmiste, les impies ne marchent point droict, ils vont en rond, en circuit, & retournant sur leurs premiers pas, pendant qu'ils n'ont point de souhait ny de gout pour les choses interieures: ils se tourmentent, & se fatiguent imprudemment par le trauail perpetuel des exterieures.

Miserable homme que ie suis, qui me de- *Bernar.*
 liurera de la calomnie de cette infame & *hom. 81*
 honteuze seruitude, moy miserable, mais *in Cant.*
 libre; libre, par-ce que ie suis homme; mise-
 rable, d'autât que ie suis serf: miserable sans
 doubte pour ma seruitude, mais sans excuse
 à cause de ma volôté. Car ç'a esté ma volon-
 té, laquelle estât libre, s'est faicte soy mesme
 serue du peché, consentant au peché sans
 contraincte. parce que qui faict le peché,
 s'en faict aussy le serf, & n'est plus qu'un mi-
 serable esclau.





*Memento, quæso, quod sicut lutum feceris me ,
et in pulverem reduces me ! Job. 10 .*

V.

Je te prie que tu aye memoire, que m'as fait
comme la boüe, & que tu me reduiras
en poudre. *Iob. 10.*

I'Auois creu que parmy les Dieux
L'oubly ne treuuoit point de place.
Et qu'ils possedoient cette grace
De voir ce qu'on fait en tous lieux.
Je m'asseurois que leurs pensées
Fussent quelquefois abaissées,
Sur les ouurages de ça bas.
Et que leur Magesté fut telle,
Qu'elle peut treuuer des esbats
Parmy nostre race mortelle.

Mais apres beaucoup de raisons,
Je sens que ces natures hautes
Commertent quelquefois des fautes,
Comme celles que nous faisons.
Le souuenir de leur ouurage
Semble sortir de leur courage,
Si tot qu'on cesse de les voir.
Et s'ils en gardent la memoire,
Il faut que pour nous deceuoir,
Ils nous empeschent de le croire.

Ou tes registres sont cassez,
Ou pour nous tenir en ceruelle,
Tu reçois pour chose nouuelle,
Ton ouurage des iours passez.

Architecte de la nature,
Voyant ta basse creature,
Qui s'esleue pour te louer.
Quel si prodigieux mystere,
Te peut retenir d'aduouër,
D'en estre l'auteur, & le pere?

Si tu manques de souuenir,
Ie me puis faire recognoistre.
Mais si tu cognois tout mon estre,
Que te sert de m'entretenir.
Ie ne suis pas tombé des nues,
Ny sorty des ondes chenues,
Ou du sein d'un rocher creusé.
Mais ta main qui tient le tonnerre,
Est celle qui m'a composé,
Me pétrissant d'un peu de terre.

Te monstrant un peu curieux,
Veux tu sçauoir en quelle place ?
C'est la mesme où tu fis la masse,
Du pere de tous nos ayeulx.
L'argent d'une belle fontaine
Couroit à trauers de la pleine,
Pour en nourrir les arbrisseaux,
Et l'eau de sa source superbe,
Se fendant en quatre ruisseaux,
Passermentoit les tapis d'herbe.

Ie te veux dire aussi le temps,
Si tu daignes me le permettre.
Les mers ne faisoient que se mettre
Dans le giron de leur estangs ;
Ie puis mettre ce poinct d'histoire,

Afin de te rendre notoire,
 Que ie ne parle pas sans droict;
 Alors la terre descouuerte,
 Ne monstroit pas en tout endroict
 La laine de sa robe verte.

On la treuuoit en quelque part
 Gluante, & de rouge teinture,
 Prompte à receuoir la figure,
 Que desiroit l'estude, & l'art.
 Tu prins vn peu de ceste paste,
 Et la manias à la haste,
 Ne la tenant que de trois doigts.
 Ainsy cette terre infertile,
 Lors que mon corps reçeut la voix,
 Fut ta matiere plus vtile.

Et comme ce vil element
 Te seruit de masse premiere,
 Quand tu me donnas la lumiere,
 M'animant par vn soufflement;
 A ma derniere catastrophe,
 Mon corps sera de mesme estoffe,
 Qu'il fut auant que voir le iour.
 I'estois poudre, & me doibs resoudre,
 Que resortant de ce seiour,
 Je ne seray plus rien que poudre.

Ainsy voyons nous le potier,
 Qui treuuant de la terre douce,
 Tire de cette paste rousse
 Mille pieces de son mestier.
 Pour disposer son entreprise,
 A coups de leuier il la brise,

Et la met en petits morceaux;
Puis l'assemblant en vne place,
Il y conduit quelques ruisseaux,
Dont il arrouze cette masse.

L'amas estant bien appresté,
Conroyé comme de la boüe,
L'artizan le met sur la roüe,
Et l'arondit de tout costé.
La roüe tourne de vifesse,
L'ouurier employe son adresse,
A former ce rude morceau.
Et la terre pironettée,
Se tourne plus tot en vaisseau,
Que la roüe n'est arrestée.

Voilà donc le pot acheué.
Mais c'est merueille s'il demeure
Si long temps qu'une demye heure,
Sans estre entrouuert, ou creué.
Auant que personne le scache,
Le potier treuve quelque tasche,
Contre la ligne ou le niveau;
Aussy-tot le vaisseau trebuche,
Et perdant son estre nouveau,
S'en retourne en terre de cruche.

Tu n'as point pris pour me bastir,
Vne plus solide matiere.
A peine ay-je veu la lumiere,
Que l'on me contraint d'en sortir.
Et comme si les destinées
Ne pressoient assez les années,
Que ce pauvre corps peut durer;

Le temps court plus que de coustume,
Et se faiçt encore tirer
A des cheuaux couuerts de plume.

Helas! mon aage roule assez,
C'est trop vistemement qu'il s'enuole;
Les grains de ma poudre friuole,
S'afaiissent sans estre poußeز.
Encore que ma triste vie
Ne fut pas ainsy poursuinie,
Elle est si proche du cercueil:
Et l'estoffe en est si fragile,
Que peut-estre, apres vn clin d'œil,
On ne la verroit que d'argille.

Si pour m'edifier vn corps,
On eust employé quelques gouttes
De ces eaux, dont on fit les vouttes,
Qui seruent au monde de bords;
Ou bien si l'on eust pris de celles,
Dont sont faites ces estincelles,
Qui brillent dans le firmament :
Cette statue cristalline
Ne craindroit pas à tout moment,
De tomber en quelque ruine.

Si nous estions des purs esprits,
Comme l'on dit que sont les anges,
Ces metamorphoses estranges,
Ne m'auroient pas ainsy surpris.
Sans craindre tousjours des desastres,
Je durerois comme les astres,
Je viurois autant que les cieux.
Et la fortune Elisienne

*Des Anges, & des demy Dieux,
Ne vaudroit pas mieux que la mienne.*

*Mais la mer a produit des corps,
Qui sont bien de meilleure taille;
Car les poissons sous leur escaille,
Viuent dans des membres plus forts.
Mesme cet element de verre,
Comme estant plus net que la terre,
A si bien vestu les oiseaux:
Que tant de plumes peinturées
Font voir que sous l'argent des eaux,
On treuve des ondes dorées,*

*Que ne suis ie de Diamants,
Ou de quelques pierres plus dures,
Que ne m'at-on faict des ioinctures,
Auecques des gros ferrements?
O trop heureuses sœurs Scythiques,
A qui les Poetes antiques,
Ont donné des membres d'airain.
I'enuie vne crouste si forte,
Et pour vn bonheur souuerain,
Me souhaite de mesme sorte.*

*Ou si ie ne puis estre tel,
Que n'ay je la trempe d'Achille?
Où la pointe la plus subtile
N'enfonçoit point du coup mortel.
Il pouuoit bien tout entreprendre,
N'ayant qu'un talon à deffendre.
Car en toutes les autres parts,
Plongé troisfoys aux eaux fatales,
Il auoit comme trois remparts,*

Ou trois cuirasses bien loyales.

Mais que me sert de souhaiter
Chaque forme que j' imagine ?
En mesprisant mon origine,
Je ne puis de rien profiter.
En vain de la terre pourrie,
Tasche de se mettre en furie,
Pour iniurier son potier.
Et l'ouurier n'est gueres plus sage,
Qui se courrouce à son mestier,
Et desdaigne son propre ouvrage.

Je te prie que tu aye memoire, que tu m'as faiçt com-
me la boüe, & que tu me reduiras en
poudre. Iob. 10.

LEue toy & descens en la maison du potier, &
Lillec tu oras mes paroles. Lors ie descendi en la
maison du potier, & voicy iceluy faisoit l'œuvre sur
la roüe, & le vaisseau, qu'il faisoit de terre par ses
mains, fut gasté; mais en le retournant il en feit vn
autre vaisseau, cōme il luy sembloyt bon de le faire.
Lors la parole de Dieu me fut faiçte, disant, o mai-
son d'Israël, ne vous pourray-ie faire comme ce po-
tier cy: dict le Seigneur. Voicy ainsy comme l'argille
est en la main du potier, ainsy estes vous en ma
main. Hierem. 18.

Le Prophete voulant monstrier la puissâce
de Dieu, & la fragilité del'homme, compa-
re Dieu au potier, & homme à l'argille; par-
ce que l'homme ne peut rien entreprendre

*Hugo
Card.
in hunc
locum.*

contre Dieu, non plus que l'argille contre le potier. De là vient qu'il est écrit en l'Epistre aux Romains, chapitre 9. *L'ouurage at-il le pouuoir de reprendre son ouurier ? & luy dire, pourquoy m'as tu faict de cette sorte ? & en Isaie 45. Malheur à celluy qui s'eleue contre celuy qui l'a faict, cruche d'argille & de boüe. La boüe dira-elle à son potier, que fais tu ? encore en Isaie 64. Et vous maintenant, o Seigneur, vous estes nostre pere, nous sommes de la boüe ; vous estes l'ouurier qui nous a faicts, & nous tous aut ant, que nous sommes, ne pouuons nier, que nous ne soyons l'ouurage de vos mains : Donques descendre en la maison du potier, c'est cōsiderer la fragilité de la chair. Nos corps sont appelez, des cruches, des vaisseaux, parce qu'ils cōtiennent vne liqueur tres-pretieuse, vn thresor inestimable, à sçauoir l'esprit créé à l'image de Dieu. En la 2. aux Romains 4. *Nous auons ce thresor dans des vaisseaux de terre, desquelles Dieu est le potier.* Et c'est parler fort à propos, de dire que cet ouurage se faict sur la roüe, ou bien à cause de l'instabilité & perpetuelle reuolution du corps, ou encore parce que sa fin ne differe en rien d'auec son commencement, selon cette parole de la Genese 3. *Tu es de terre, & retourneras en terre.**

Gregor. L'hōme a donc esté fait cōme de la boüe,
l. 10. parce qu'il a esté choisy & tiré de la boüe,
mor. c. pour receuoir nouuel estre & nouuelle cō-
36. in c. ditiō: ce que le saint homme Iob represente.
10. Iob. fort

fort bien à la miséricorde de son souverain iuge, quand en le suppliant il dit, *Souvenez vous ie vous prie, que vous m'avez fait comme de la boüe.* Ce qui vault autant que s'il disoit ouvertement en plus de paroles. Considérez l'infirmité de ma chair, & me pardonnez la coulpe de mon iniquité. Où fort à propos il fait aussi mention de la mort de cette chair, quand il adioute incontinent: *Et vous me reconduirez en pouldre.* Comme s'il demandoit en termes expres. Souvenez vous de grace, que ie viens de terre par ma chair, & que par la destruction d'icelle, ie m'en dois retourner à la mesme terre.

Tout ce que nous venons de dire de l'hō- me exterieur, pouvant estre aussi dit veritablement de l'interieur, nous ferons bien de nous arrester à considerer vn peu, commēt & iusques à quoy; rumināt & repassant souuēt sur ces paroles, *Souvenez vous que vous m'avez fait comme de la boüe.* Nostre hōme interieur se treuve en soy tout semblable à la boüe. par-ce que la grace du saint Esprit est infuze dans nostre esprit terrien, afin que nous soyons eleuez à la cognoissance de nostre createur; car la pensée de l'homme toute seche & aride par la sterilité de son peché, estant apres arrouzée cōme terre seche, par la vertu du saint Esprit, commence à reuerdir & produire des bōnes esperances. Mais bien souuēt ayant reçu gratuitement ces

Greg.
ibidem
cap. 37.

presens & vertus celestes, nous nous en ferions sans interruption, nous les possédons comme nostre bien propre, sans en cōfesser la redevance:& l'usage commode de cette continuelle prosperité faict, que nous nous rendions superbes,& insupportables;ce qui donne subiet au mesme Seigneur,qui nous auoit eleuez,de nous rebaisser, & nous reduire à nostre premier neant. cet esprit de Dieu se retire,afin que l'homme se retreuuât seul,soit plus modeste & moins altier par la consideration de son estre. & que se voyant bien soy-mesme, il ne se mesconnoisse plus si fort. ce que le saint homme exprime incontinent apres,quand il adioust.*Et vous me ferez retourner en terre.*

Parce que quād l'Esprit de Dieu se retirāt, n'assiste plus si presentemēt celuy de l'hōme, mais le laisse en solitude parmy les tentatiōs, la pauure ame n'ayant pas cette douce humeur qui la nourrissoit, trāsīt & se seche cōme vne terre sterile;c'est à lors qu'estant delaisée,elle recognoist son infirmité. Le defaut de cette infusiō de la grace diuine qui l'arrouzoit,luy fait douloureusement sentir, combien l'homme est sec, & que c'est bien proprement, qu'il est dit qu'il retourne en pouldre;par-ce qu'estant delaisé de Dieu,& abandonné à son propre sens, le vent de la moindre tentation est assez fort,pour le pousser,& l'emporter cōme de la poussiere.

Tout

Tout cecy donc estant bien & sagement *Rupert.*
 consideré par les saincts personages, beaux *l. 2. c.*
 vaisseaux, preparez pour l'honneur & pour la *20. in*
 gloire, la raison leur a fait dire, que leur crea- *Genes.*
 teur estoit leur ouurier, & le potier, qui les a
 formez; & parlât d'eux mesmes se sont apel-
 lez terre, & boüe. Que cette confession d'I-
 saias est energique. que sa declamation est
 puissante pour émouuoir, quand il dit. *Encore*
maintenāt, o Seigneur, vous estes nostre pere, & nous
de la boüe; vous estes nostre ouurier, & nous tous
sommes les ouurages de vos mains. Et nostre Crea-
 teur mesme vze de ces paroles, parlât à Hie-
 remie. *Maison d'Israel, que penses tu donc estre, ne*
puis-je pas faire de toy ce que le potier fait de son ar-
gille? ouure l'oreille & m'esoute; comme la boüe est
entre les mains du potier, tout de mesme façon es tu
dans les miennes. car il venoit de luy monstrier
 vn potier, qui faisoit sō ouurage sur la roüe.
 Et le vaisseau qu'il faisoit, dit-il, fut rompu entre
 ses mains, retournant en boüe, cōme il auoit esté au-
 parauant. puis recommenceant de nouveau, il fit de
 cette mesme terre vn autre vaisseau, comme il auoit
 pleu à ses yeux qu'il fut faict. Pour ce sujet Isaias
 dit, cōme nous auons raporté: *malheur à celuy*
qui contredit à son Createur, vaisseau de terre & de
boüe. Sainct Paul celesteluriconsulte, scachāt
 cecy, & considerant plusieurs autres choses
 semblables dit. *O homme, qui es tu donc pour en-*
treprendre de respōdre à Dieu? l'ouurage peut-il di-
re à son ouurier; pourquoy m'as tu fait de ceste sorte?

Ou bien le potier n'aurat-il pas le pouuoir de faire deux vaisseaux d'une mesme terre; l'un des vaisseaux pour estre mis en vn lieu honorable; l'autre pour seruir à choses viles & moins honnestes que le premier?

Rupert. Vn grand documēt de reuerence, vn grād
l. 1. in & conuenable instrument de silence, pour
Jerem. s'empescher de murmurer cōtre Dieu, c'est
c. 10. de l'appeller nostre ouurier, & se nōmer soy-mesme de la boüe. l'Apostre vaisseau d'election, ouurage agreable au potier eternal, nous aduertit par vne vehemēte & serieuse remōstrance; il nous aduertit, dis-je, & nous renuoye, afin qu'avec le mesme Prophete nous aillons voir le present exemplaire de la puissance diuine. Car comme il eut bien gemy, & qu'il eut faict des tristes plaintes pour la ruine & destructiō de ses freres Israēlites, *Que dirōs nous donc*, dit-il, *Dieu est il iniuste, nous at-il iniquiment traittez? iamais n'aduienne que nous ayons vne si mauuaise opiniō.* afin qu'il peut parler sagement, il estoit luy mesme descēdu par vn esprit humble & respectueux dans la maison du potier, pour y voir cōme le Prophete, que la maison d'Israēl estoit ausly biē de la terre & de la boüe, que la fange des gentils, & que ç'auoit esté de pure grace & non pas à cause du merite, que *Dieu potier de tous les hommes* auoit choisy Abraham, lequel estoit de mesme argille que tous les autres Chaldeens, & que de luy, & de la masse de boüe de sa semence il a faict cōme il a voulu
des

des vaisseaux de misericorde , des vaisseaux d'honneur & de grace. Qu'est ce que Dieu deuoit d'auantage à Abraham, qu'à toute la masse de boüe de la lignée d'Adam? voilà ce que cet humble sage, & vrayement sage, par ce qu'il estoit humble, auoit veu , & confessoit franchement. par-ce que si le vaisseau auoit esté rompu entre les mains du potier, ce n'auoit pas esté que le potier ne sçeut bié faire , & qu'il ne fut assez adroict à son ouurage, mais cela estoit arriué par vne iustice incomprehensible à nostre iugemēt. Et pour reuenir à considerer la ressemblance de cette poterie avec la materielle: disons maintenāt quand nostre potier a cognu ce que pouuoit valoir l'ouurage; il a pris nostre poudre, l'ayant mouillée, pestrice, conroyée, il l'a mise sur la roüe, puis la faisāt tourner, a manié de ses doigts, cet à dire avec les dons de son saint Esprit , cet amas de boüe , afin que la plenitude du temps requis pour l'ouurage estant escheüe, cette masse auparauant sans forme , fut changée en de beaux vaisseaux propres à receuoir des thresors d'honneur & de misericorde. Mais ce malheureux mortier a bien ozé blasphemer contre les doigts de son potier. Qu'est il donc arriué? le potier iustement esmeu & courroucé de cette ingratitude a leué le bras, a retiré ses doigts pour fermer le poing , puis deschargeant vn grand coup sur cette meschante

paste,

paste, a dissipé ce vaisseau d'une dissipation puissante

Aug. Soliloq.
6. 31. Le chercheray donc maintenant celuy qui m'a fait. C'est vous Seigneur, qui m'avez fait; vous sans qui rien n'a esté fait; vous estes mon ouurier, & ie suis vostre ouvrage.

Je vous rends mille actions de grace, Seigneur mon Dieu, par qui ie vys, & par qui toutes choses vivent. Je vous rends graces, parce que vous m'avez créé. Graces vous soient eternellement rendues, mô createur, mô facteur, parce que vos mains m'ont fait, & m'ont pestri tel que ie suis. Vous qui estes nostre potier cognoissez bien quels vaisseaux nous sommes, & que tout ce qui vit n'est que de la boüe dans vostre main.

Aug. l. 5. de ciuit. c. 3. Rupert, l. 2. c. 21 in Gen. Et que ie suis vn vaisseau plus fresse que ceux que l'on forme sur la roüe. Donc parce qu'il l'a voulu comme cela, & que sa sagesse luy a ainſy dicté, il a formé de boüe vn homme, duquel tous les autres deuoient apres estre procreez: il l'a formé de boüe, dis-ie, & du limon de la terre. cela est tout manifeste, parce que selon le corps l'homme n'est que terre. Car le Seigneur Dieu dit, *tu es terre, & retourneras en terre.*

Aug. in Ps. 102. Il ſçait bien ce qu'il a fait, il a veu nostre cheute, a ſçeu comment il nous failloit releuer, comment il falloit adopter, & quels moyens se pouuoient treuuer pour nous enrichir. Voicy, nous auons esté faits de boüe.

Le

Le premier homme de terre estoit terrien.
Le second homme venu du ciel est celeste.

Toutefois ne sois point negligent enuers *Amb. in*
toy mesme, mais plustot ayez bon soing de *Ps. 118.*
ce que tu es o homme; car dans les Cātiques
ces paroles s'adressent à ton ame: *Si tu te ne*
cognois belle entre les femmes. cognoy toy donc
ame, car tu ne viens pas de la terre, ny de la
boüe, par ce que Dieu a soufflé dedans toy
vn esprit viuant. Prends garde à toy, comme
la loy t'aduertit & remōstre à ton ame; que
les affaires mondaines & seculieres ne te
tiennent point; que les choses terrestres ne
t'arrestent point. auance toy continuellemēt
& sans arrest, pour treuuer & te reposer en
celuy, de l'inspiration & faueur de qui tu
tiens ton estre & ta force.

Cognoy toy donc o ame, & recognoy *Amb.*
que Dieu t'a faite, non de terre ny de boüe, *ibidem*
mais qu'il a soufflé dedans toy vn esprit vi- *Ocf. 10.*
uant. C'est bien vn œuvre magnifique que
l'homme formé par l'inspiration de Dieu.
Appren o homme, en quoy tu es veritable-
ment grand, en quoy tu te peux estimer pre-
cieux. La terre te fait paroistre vil & misera-
ble, mais la vertute peut acquerir de la gloi-
re, ta foy de l'admiration, & cet image que
tu portes vne grande estime, elle seule te
rend pretieux. car que sçauroit on s'imagi-
ner de plus precieux que l'image de Dieu?



*Peccaui. Quid faciam tibi, O custos hominum?
quare posuisti me contrarium tibi? Iob. 7. 6.*

VI.

J'ay peché, que te feray-je, o garde des hommes !
pourquoy m'as tu mis contraire
à toy ? Iob. 7.

CE n'est pas sans raison, ie l'ay trop merité,
Il faut pour me punir de mon iniquité,
Que ma voix face ouyr, combien ma faute est laide,
Vn si lasche forfait ne merite point d'ayde.
J'ay failly, ie l'aduoie, & croy que mon peché
sous vn pretexte faux, seroit trop mal caché.
L'horreur du deshonneur, & la peur de la honte
S'opposent vainement, ie n'en fais pas de compte.
L'excez de mon delict veut que le chastiment,
Pour apaizer le droict, soit fait publiquement.
Me voicy, ie me rend moy mesme, ie m'enchaîne,
Ie ne refuse point, de recevoir la peine,
Et n'ay plus de desir, que d'ouyr decreter,
Avec quel payement ie pourray m'acquiter.
Qu'attens tu donc de moy? que veux tu que ie face?
Quel genre de presens me donnera ta grace?
Et par quelle victime ay-ie espoir d'obtenir,
Que ton iuste courroux aille bien-tot finir?
Cent pains, pozez cent foyz, à fin de te complaire,
Sur cent diuins autels, le pourront ils bien faire?
Te peut-on apaizer par la deuote ardeur
De l'encens que l'on brusle, ou bien par son odeur?
Ou si tu veux plustot, pour consumer mon vice,
Que ie brusle moy mesme, au feu du sacrifice?
De prestre fait hostie, & crois tu mon sang tel,

Que

*Que i'en doine arroüzer les coings de ton autel:
Helas pour tout payer ce que te doit mon crime,
Encor seroit ce peu qu'une telle victime:
Car ma debte est si grande, & si grand mon forfait,
Que pour le chastier, tout mal est imperfect.
Toutefois ie sçay bien, que ta iuste cholere
Ne s'emporte point tant, qu'elle ne se tempere.
Tu n'es pas comme ceux, qui ne s'arrestent point,
Avant que l'ennemy soit perdu de tout poinct.
Tu pardonnes souvent, & la troupe atterrée
Treuve de la clemence, en ta dextre ferrée.
Tu gardes l'ennemy, quand il est abbatu,
Acquerant vn beau nom d'une belle vertu.
Ce debonnaire esprit ne veut iamais permettre,
Qu'un mouuement trop fort commande cōme maistre.
Mais reprenant nos faits, il se plaist de porter
Vn iugement plus doux, qu'on n'eust peu souhaiter.
O grand Recteur du monde, o grand saint tutelaire,
A qui tant de mortels, pour vn iuste salaire
De les auoir tirez de quelque grand mechef,
Tournent mainte couronne, & t'en ceignent le chef.
Pendant que le courroux te faict rougir la face,
Ie sçay que la pitié nous remet en ta grace:
Et cette mesme main, qui me veut outrager,
Est celle qui souvent nous sauue de danger.
Si tu me le permets, (encor que l'Eloquence
D'un meilleur aduocat n'ayde rien ma deffense)
Si tu n'eloignes point ton oreille de moy,
En faueur de moy mesme, ou si tu veux pour toy,
(Ce que i'aymeray plus,) (mesme afin que ta cause
Ne semble sans raison) ie diray quelque chose.*

Je ne dis pas que non, i' ay failly, i' ay peché,
Mais ie ne suis pas seul, qui me treuve entaché?
Pourquoy donc suis-ie seul, dont ta rude Iustice,
Avec tant d'apareil punit le malefice?
Quand les autres poussez par vn instinct brutal,
S'alloient precipiter en l'abyssine fatal,
Et bruloient dans l'ardeur d'une funeste flamme,
Que l'amour & le vin leur fomentoit en l'ame:
Le tonnerre en ta main plusieurs fois balancé,
Pour les exterminer, n'a point esté lancé:
Au lieu de tout cela, ta bonté qui connue,
Change leur guerre en paix, & son glaive en oliue.
Pourquoy m'affliges tu d'un mal continuel?
Pourquoy m'as tu dressé, cet estrange duel? (clé,
Pourquoy coup dessus coup, me mets tu tant d'obsta-
Comme si pour fournir ce tragique spectacle,
I'estois quelque escrimeur, & toy quelque boucher,
Qui ne sçeut respirer, que le sang & la chair.
Ne te suffit-il pas, sans qu'avec mille pointes
Tu me perces le cœur, de me voir les mains ioinctes?
Confesser mon forfait, te crier que i' ay tort,
Que pour t'auoir fasché, i' ay mérité la mort.
Que ta rigueur est sainte, & ta cholere iuste.
Quoy? mes iniquitez te rendent plus Auguste,
Et te donnent moyen de treuuer enuers tous
Vn renom desirable, en te monstrant plus doux.
Car si i' auois vescu sans commettre aucun crime:
Que me quitterois tu, dont on peut faire estime?
Tu n'aurois mérité, si i'estois innocent,
Ny le renom de doux, ny celui de puissant.

*J'ay peché, que te feray-je o garde des hommes? Pour-
quoy m'as tu mis contraire à toy? Job.7.*

*Rupert.
in Gen
l.8, c.6.* C'Est bien vne fameuse lucte, & vn combat à outrance, que celuy que l'homme a entrepris de faire contre Dieu, qu'il a fait, & qu'il fait encore cōtinuellement. l'Eglise qui le voit, transite, & passe d'effroy à chaque coup, qui se descharge. son vnique soucy n'est autre que de les separer de ce combat, & remettre en paix, par vn amiable apointement.

*Orig. in
Ps. 36.
hom. 2.* Car comme il y a des pieces de vertus, quel'on apelle armes de Dieu, entre lesquelles on nomme la cuirasse de Iustice, le glaive d'esprit, & le bouclier de la foy: le diable ne manque pas ausly d'armes, qu'il fournit à l'homme pecheur, pour s'en vestir. Entendons donc les contraires par leurs contraires, & apparions deux soldats armez, l'un soldat de Dieu, l'autre soldat du diable. Si comme nous disons, le soldat de Dieu a la cuirasse de Iustice; sans doute le soldat du diable armé tout au contraite, n'aura point autre cuirasse que celle d'iniustice. Et si le soldat de Dieu esclatte sous la salade de salut; au contraire le pecheur, qui est le champion du diable, aura la teste ferrée d'un casque de perdition. Il est donc ainly, ceux qui combattent pour Dieu, tiennent en main
l'espee

l'espée du saint Esprit; ceux qui combattent contre luy, portent le tranchant de l'esprit malin pour le seruice du peché; c'est ce glaiue qu'il est dit que les pecheurs tirent du fourreau.

Quel est le glaiue du pecheur, si non contraire à celuy du saint Esprit? *Amb.in Ps. 30.*

Mais comment voulons nous entendre que les pecheurs tirent l'espée du fourreau? *Orig. hom. 2. Ps. 36.*
c'est quand sans prudence, & sans aucun voile de vergongne, ils commettent leurs iniquitez, quand ils ne rougissent point, & n'ont aucune honte, ny ne tiennent pas leurs meschancetez couuertes ny cachées, comme la lame dans le fourreau; mais enflent d'orgueil & d'une sorte vanité, laissent voir leurs crimes à tout le monde, & les font esclater comme une espée nue.

Ceux qui ont perseuté l'Eglise de Dieu, *Amb.in c. 17.*
ont combattu contre l'agneau.

Ce combat ne vient pas d'une querelle recente, il est commencé & dure depuis le commencement du monde; Cain & Abel furent les premiers sur ce pré. *Apoc. Hugo Card. in eund. locū.*

L'impie a estendu sa main contre Dieu, & s'est fortifié contre le tout-puissant. *Iob 15.*

Car il y en a quelques vns, qui taschant de faire, & acheuer quelque meschante entreprise contre le iugement du Dieu tout-puissant, rōpus, & decouragés par l'impossibilité d'executer leur mauuaise volonté; r'entrent

en eux mesmes, se considerent, & se conuertissent à celuy, qu'ils auoient voulu mesprier. Eux qui eussent peu laisser Dieu tout à fait, & s'esgarer pour ne se retreuer plus, si ce mesme Dieu leur eust permis d'accomplir ce qu'ils auoient iniustement resolu, sont quelquefois sauuez, par-ce qu'ils n'ont pas peu se perdre à leur ayze, comme ils auoient desiré; retournant donc sur leurs premiers pas, & sur ce qu'ils sont, ils remarquent ayze-ment leur condition, & se repètent d'auoir recherché des choses contraires à la verité.

*Aug.
l. 22.
contra
Faustū
c. 70.*

Ainsy Dieu ne permet point, que Saul persecuteur de son Eglise, fit tout le mal qu'il auoit enuie; il l'apella du ciel, il le renuersa à terre, & le frappa quasi pour faire d'un esgout de corruption & d'impieté vn vaisseau de douceur & d'election, d'un melchant Saul, vn bon saint Paul.

*Basil.
hom. 13
in Ps. 48*

Celuy qui gouerne tout ce qui nous touche, ce bon Dieu qui nous dispense & distribue liberalement ses biens, se met à trauers de nostre route, quand nous courons par le chemin de perdition; il iette des chausses trapes, pour nous empescher d'auancer si inconsiderement; il seme des cloux, il entrecoupe la terre de fossez, & se sert de tout moyen propre pour nous faire perdre l'enuie & la perseuerance de ce mauuais voyage.

*Greg.
loco ci-
tato.*

Mais on en treuve aussy d'autres, que Dieu manie tout autrement par vn iuste iugement;

gement; il permet qu'ils accôplissent à souhait toutes les meschancetez qu'ils auoient conceües; puis qu'en arriue-il ? leur malice estant reussie, ils s'en enflament d'auantage, ils sçauent bien que leurs crimes sont execrables, & que Dieu les voit, & parce qu'il ne les abyisme pas aussy-tot, ils croient qu'il manque de pouuoir, ils se rendêt plus puissants & hardys à mal faire, d'autant plus que leur puissance est grande en l'affluence de toutes choses sensibles, d'autant sont ils plus insensibles, pour se cognoistre, & pour sçauoir en qu'elle erreur ils roulent leur vie, & le peu qu'ils pourroient, si celuy qu'ils ofensoient estoit aussy prompt à vanger les iniures, qu'ils sont eux mesmes à les faire. c'est del'intention de ceulx là qu'il est dit. *Il a estendu sa main contre Dieu, & s'est fortifié contre le tout-puissant.*

Mais il n'est pas facile de combattre alencontre Eccl. 46
de Dieu.

Toy donc o mō ame, ne crois pas que tu doibues 2. Machab.
demeurer impunie pour t'estre reuoltée, & auoir 6. 7.
voulū combattre contre Dieu.

Iob ne sçauoit luy mesme pourquoy il cōbattoit, il ne le sçauoit pas, dis-je, parce qu'estant en cette lice cōme dans vne escholle, il deuoit respōdre à ce qui s'y proposoit: *Chryf. hom. 4. de patientia Iob.*
il tourne donc sa parole deuers son iuge, & dresse l'œil de son ame aux choses d'en hault. sans iniures ny blasphemés, mais avec

des fouspirs & des larmes il demande: *Pourquoy vous estes vous dressé contre moy? & pourquoy faites vous que ie vous sois contraire?*

Greg.

in c. 7.

Iob l. 8.

c. 22.

Quand l'homme en pechant a delaisé Dieu, ç'a esté alors que par consequent s'est rendu contraire à l'homme, qui l'auoit volontairement contrarié. Ce iuste Createur s'est fait contraire à son iniuste creature, qui par orgueil s'estoit eleuée, & ne meritoit que la hayne qu'elle auoit recherchée.

Greg.

in c. 7.

Iob l. 8.

c. 21. &

22.

Et voicy que Iob confesse le mal, qu'il a fait; mais il ne treuve point de bien, qu'il puisse offrir à Dieu en eschange ou recognoissance de tout ce qu'il auoit reçu de luy. Parce que pour le lauer & le nettoyer de sa coulpe, il aduoüe que toutes les actions humaines sont infirmes & de peu de valeur: si la misericorde d'un si bon pere, ne les eleue, & ne les taxe à plus hault prix que ce qu'elles valent. Pourquoi donc mesprizez vous l'homme, comme s'il vous estoit contraire, puis qu'asseurement ie sçay, que vous ne desirez point de voir la perdition & ruine entiere de celuy, qu'il semble que vous mesprizez.

Aug.

ma-

nual.

c. 23.

I'ay commis vn grand peché, ie sens ma conscience chargée d'un grand nombre d'iniquitez, pourtant ne desespere- ie point, parce que où s'est treuuee vne grâde abondance de fautes, là mesme se pourra treuver vne plus grande abondance de grace.

Mise-

Miserable homme que ie suis, qui me deliurera de la calomnie de cette honteuse seruitude, miserable mais libre; libre parce que ie suis fait à la semblance de Dieu; miserable parce que ie suis contraire à Dieu. O protecteur des hommes, pourquoy m'avez vous mis contraire à vous? vous m'avez ainsi mis, quand vous ne m'en avez pas empêché. Ou plustot moy mesme ie me suis mis en ce mauuais party. C'est vne chose bien iuste, que tout ce qui vous est ennemy, me soit pareillement ennemy, que tout ce qui combat contre vous, combatte aussy cōtre moy. si donc ie suis contraire à vous, ie suis également contraire à moy mesme, & bastis ma ruine pensant faire vostre dommage.

*Bern.**serm 21**in Cat.*



*Cur faciem tuam abscondis et arbitraris
me inimicum tuum ? Job . 13.*

VII.

Pourquoy caches tu ta face , & pourquoy
m'estimes tu ton ennemy? Iob. 13.

TV ne peux donc fonder cet excez de cholere,
Que pour m'auoir surpris en vne erreur legere,
Qui loing de meriter vn si triste guerdon,
Pouuoit facilement attendre son pardon.
I'auois creu que tes yeux, dont la lumiere sainte
Se destourne de moy, se seruoient d'une feinte.
Et pour faire semblant, de me faire vn affront,
Qu'un masque de terreur t'auoit couuert le front.
La mere tient ainsi la mamelle cachée,
Quand son enfant la cherche, & fait de la faschée.
Tant que pour l'obtenir, il ayt mis maintefois,
Au secours de ses mains, & ses pleurs, & sa voix.
De mesme la nourrice a la mine farouche,
Lors que pour la baizer, son petit tend la bouche.
Elle fuit, il la suit, mais au bout du dessein,
S'il pleure, elle le baize, & le tient en son sein.
Je pensois tout ainsi, que ta face changée
Ioüoit avecque moy, faizant de l'outragée.
Et que tu ne feignois, de t'ensuyr de moy,
Que pour me faire suiure, & demander pourquoy?
Mais las, c'est tout de bon que tu cours à tes armes,
Tu ne fuis point d'icy, par des fausses alarmes.
Cette ire est veritable, & pour me faire peur,
Tu n'as comme i'ay creu, pris vn masque trompeur.
Tes yeux pleins de desdeins me desrobent leur veüe,
Mesmes il te desplaist, lors que ta face est veüe.

Comme si ton humeur, qui s'aigrit sans raison,
Ne pouuoit s'adoucir, en aucune saison.
Tu fuis, las tu t'en fuis, si-tot que ie me monstre,
Cōme vn foible ennemy, quand vn fort le rencontre.
Et ceux que le sanglier poursuit en sa fureur,
Ne sont point assiegez d'une plus grande horreur.
Comme si tu craignois, si-tot que ie m'approche,
Que mon charmeux regard ne t'endurcist en roche.
Tu destournes ta veüe, & d'un soing curieux,
Tu tiens, pour t'en garder, tes mains deuant tes yeux.
De grace respond moy, pour quel estrange vice,
Me veux tu destiner cet estrange supplice ?
Et pourquoy iuges tu, paroissant si faché,
Qu'un regard de tes yeux me doine estre caché ?
Tant de pechez, non point ? sont la cause premiere,
Pourquoy tes yeux diuins, me cachent leur lumiere.
Toutefois ils sont doux, & les plus malheureux
Sentent iournellement le secours qui vient d'eux.
Penses tu que les miens ont vn regard funeste ?
Crains tu que leur abord t'apporte quelque peste ?
Par leur contagion, ou plustot si tu crois,
Qu'un venimeux serpent siffle dedans ma voix ?
Ie te coniuire donc, accorde moy ta grace,
Abaisse le premier ton œil dessus ma face,
Qu'il vienne assurement y descocher ses dards,
Et fay que ton regard prouoque mes regards.
Car aussy longuement que ta face adorable,
Se destournant de moy, me rendra miserable:
Mon ame qui cognoit combien c'est de malheur,
De viure sans te voir, ne viura qu'en douleur.
Ie ne recognoy point, soit au ciel, soit en terre,

*Vu autre œil que le tien, qui me face la guerre.
Et la plus belle face, avec tous les appas
De ses vives couleurs, ne me travaille pas.
Je puis bien mespriser, o lune pelerine,
Les rayons renaissans en ta teste argentine.
Je puis aussy souffrir, que les astres des cieux,
Nyle feu du Soleil, n'esclairent point mes yeux.
Je puis me garentir, avecque peu de force,
Quand des cheueux dorez euentent leur amorce.
Et l'iuoire poly du corps le mieux formé,
Paroissant deuant moy, ne me rend point charmé.
Ainsy tant de beautez ne me font point d'enuie;
Mais ne te voyant point, mon bien, ma chere vie,
Languir en vn exil, esprouuant ta rigueur.
Je ne puis viure ainsy, si ie vy sans cœur.
Si doncques le tourment, que cet affront me liure,
Me met au desespoir, & m'empesche de viure.
Par le denombrement de mes autres malheurs,
Voy combien ma poitrine, est pleine de douleurs.
O combien est plus grande, o combien est plus dure,
Et moins à supporter la peine que i'endure !
Quand sur tous les excez du tourmēt qui me poinct,
Ie t'ayme o ma lumiere, & tu ne m'aymes point.*

Pourquoy caches tu ta face, & pourquoy m'estimes tu ton ennemy? Iob. 13.

Aug. Soliloq. cap. 1. **P**OURquoy destournez vous vostre face, vniue que ioye, par laquelle ie m'esioiuy? où estes vous cache beau visage, que ie desire? ie hune vostre odeur, ie vys & me resioiuy; mais ie ne vous voy pas, i'entends vostre voix, & reçois incontinent la vie. *Mais pourquoy cachez vous vostre face?* peut-estre dites vous, *l'homme qui me verra, ne viura point.* Ah Seigneur, si l'on ne vous peut voir sans mourir, que ie meure, afin que ie vous voye. que ie vous voye, afin que ie meure icy, sans me trainer plus long temps en cette mourante vie. Je ne veux pas viure, ie veux mourir; ie desire d'estre dissous & delié, & me reioindre à IESVS CHRIST; ie desire de mourir, afin que ie voye IESVS CHRIST; ie refuse de viure en ce monde, afin que ie viue en IESVS CHRIST.

Nazia. de vir- tute huma- na. Pendant que ie contemple souuent la lumiere du Seigneur eternal, voilà que tout d'un coup vne nuée fort espaisse s'est eleuée, & s'est mise entre mes yeux & leur obiect; cet esclair que i'auoys veu, s'est euanouy: comme i'en estois desia fort pres, il s'est retiré de moy par vne soudaine course; il a pris la fuite, pour ne se point laisser prendre, & ne m'a rien laissé qu'une ardente douleur, qui me

me brule continuellement le cœur. Mais pourquoy m'at-il ainſy traité? n'eſt-ce point qu'il deſire, que ie l'ayme touſiours, & que ie le recherche ſans ceſſe? car telle eſt la couſtume & la nature de l'amour, meſmes entre les hommes.

Si quelque ſeruiteur a failly, ſ'il a manqué *Amor.*
à faire ce qui luy eſtoit commandé, nous *apolog.*
auons de couſtume de deſtourner noſtre *pro*
veüe de luy; ſi cette auerſion eſt vne marque *David.*
aſſeurée d'une grande indignation, entre les
hommes, ſ'il eſt grief d'eſtre ainſy traité par
vn maĩſtre, combien plus grief ſerat-il d'e-
ſtre ainſy mené de Dieu? car vous voyez que
Dieu deſtourna ſa face des preſens de Cain;
c'eſt pour cela que Dauid prie, qu'il ſoit plu-
ſtot chaſtié, que d'eſtre reietté de deuant la face de
Dieu. & c'eſt auſſy pour cela que le iuſte dit:
Seigneur ie rechercheray voſtre face, ie vous prie-
ray qu'il me ſoit permis de paroĩſtre en vo-
ſtre preſence. C'eſt donc vn grand ſuplice
que d'eſtre reietté de deuant la face de Dieu.
Adam a eſté ietté & mis hors du Paradis, nō
ſans cauſe ny iniuſtement: car luy meſme
s'eſtoit auparauant caché de la face de Dieu.
Cain ſeſt auſſy retiré de la preſence de Dieu,
parce qu'il auoit penſé, qu'il failloit trom-
per Dieu pour nier le crime commis. Eſcou-
tez vn peu comment Dieu parle, quand il
eſt en cholere, & qu'il chaſſe quelque me-
ſchant de deuant ſa face. *Oſtes le moy d'icy*, dit
il,

il, traidez le ce vilain dans les tenebres exterieures.

Bern.

*ser. 35.
in Can.*

Doncques l'ame ayant vne fois appris de Dieu, à soupirer en soy mesme, à desirer la presence de Dieu, & à tousiours rechercher sa face, n'a bien qu'en cette presence, n'a mal qu'en son absence. Je ne scay s'il ne vaudroit pas mieux pour cette ame, qu'elle fut pour quelque temps dans la gehenne, & qu'elle souffrit tous les plus horribles tourments qui furent iamais inuentez, & si mesme elle ne desireroit pas plus-tot tout autre malheur, quel qu'il peust estre, que de ressortir encore vne fois de son repos, pour gouter les douceurs de la chair, ou pour mieux dire ses amertumes, apres qu'elle s'est repeue des innocentes & veritables delices de cet estude spirituel, de cette vie contemplatiue, toute pure, toute angelique. Escoutez vn homme, qui a espreuue le bien dont il parle. *Vous estes bon*, dit il, *o Seigneur à ceux qui n'esperent qu'en vous, vous estes liberal envers l'ame qui vous cherche.* Entendez vn autre semblable à celuy là. *Mon cœur vous a dit, ma face vous a pourchassé, vous estes mon Seigneur, & ie rechercheray vostre face.* Je croy que si quelque importun tentateur eust tasché de détourner ceste sainte ame d'un si beau desir, qu'elle n'eust pas reçu moins de mécontentement, que si par vn iniuste arrest on eust voulu de force la ietter hors d'un paradis.

*Amb. in
Ps. 43.*

CAR IESVS CHRIST est l'esclair, l'esclat, le lu-

lustre, & la splendeur des esprits; sô Pere ne l'a pas enuoyé en terre sans dessein. il y est venu afin que nous, estâs esclairez par les rayons de sa face, fussiôs capables d'esperer les choses eternelles & celestes. quoy qu'auparauât nous ayons esté reclus dans les tenebres de la terre sans lumiere.

Ame qui m'aymes, dit nostre Dieu, veux *Amb.in*
 tu voir ma face, veux tu que ie ne me dé- *Psf. 118.*
 tourne plus de toy? laisse là tous les defauts de ta nature, poze tes pechez, n'vze plus de ton vieil leuain d'iniquité & de malice; quand tu seras nette, tu verras ma face, ie ne me cacheray plus; mais tu dois premiere-
 ment estre pure: car qui voit ma face, ne doit point auoir de peché. Sois vn Ange, c'est à dire ministre del'empire diuin: obeys aux commandements du Seigneur. quand tu seras Ange, la face de Dieu ne te sera point cachée; nostre Seigneur IESVS dit luy mes-
 me : *Bienheureux sont ceux qui ont le cœur net*, car ils voiront la face de Dieu. remarques tu bié ce que l'on requiert, que tu fâces, afin que tu voyes Dieu? Nettoye ton cœur.

Mais nous pensons que Dieu destourne *Amb.in*
 sa face de nous, quand nous sommes dans *Psf. 43.*
 les flots de quelque aduersité, que nous espreuons les afflictions sans treuuer qui nous console.

Ne crain point belle Espouze, ne desespere *Bern.in*
 point, n'estime pas pourtant que tu sois de *scala.*
 laissée,

laisée, ny mesprisee, si ton espoux soustrait pour quelque peu de temps sa face de deuant tes yeux. Tout ce qu'il fait n'est que pour ton plus grand bien, son abord, son depart, sa venue, son retour, sa presence, & son absence, te sont toutes pieces aduantageuses; quoy qu'il face, tousiours tu profites, tousiours tu gagnes; s'il s'ap proche, c'est pour ton bien; s'il s'eloigne, c'est pour ton bien; ta consolation prouient de son abord, ta discretion se monstre en son absence.

*B. An-
selm.
medit.
cap. 5.*

O depart heureux, o cachette heureuze, o chere priuation, qui vous changez incontinent en perfection de iouyssance! O ma gloire, o mon Dieu, vous cachez vostre thresor, afin de m'inciter d'autant plus au desir de le posseder: vous retirez vos perles de deuant nostre veüe, afin que celuy qui les cherche, augmente son amour & son enuie; vous vzez de dilay, ne donnant pont aussytot, afin que vous nous enseigniez à bien demander. vous faites semblant de ne pas entendre celuy qui vous prie, afin qu'il perseuere, & vous presse plus instamment. ce qui paroît bien à descouuert en cette plorée, qui pendant les tenebres estoit sortie, pour chercher dans le sepulchre & parmy les morts vostre fils viuant & resuscité: vous l'auiez bien enflammée pour la faire chercher, mais ne paroissiez pas à sa recherche, afin qu'elle perseuerast en son desir. elle perseuera en
espe-

esperant, elle espera en perseuerant. & parce qu'elle perseuera en son esperance, elle merita de vous voir. O bien-heureuse vision, pleine de joye, & d'un contentement extreme.

Appaizez vous o Seigneur, ie vous supplie, *Aug.*
appaizez vous, & ayez pitié de moy, faites *medit.*
moy grace, & ne destournez point vostre face de *c. 39.*
la mienne; vous qui pour me rachetter, n'avez
point detourné vostre face de ceux qui crachoient
contre vous, & vous iniurioient de mille blasphemes.





*Quis dabit capiti meo aquam et oculis meis
fontem lacrymarum ? Hierem . 9 .*

VIII.

Qui donnera l'eau à mon chef, & à mes
yeux vne fontaine des larmes, & ie pleu-
reray iour & nuict? Ierem. 9.

Qui fera que mon chef pour seruir à mes vœux,
Se transforme en des mers, qui se repandēt tou-
Et que neufselement il pleuue autant de gouttes: (tes.
Qu'auant son changement il porte de cheueux.

Mon front tout descouuert sentira le rauage
D'une pluye de pleurs, sans se souler d'ennuy.
Les flots à l'abandon s'espancheront sur luy,
N'estans point retenus par quelque estroit riuage.

O si soudainement par vn secret destin
Mes deux yeux se chāgeoient en deux humides sour-
Vn canal assez grand elargiroit leurs courses, (ces!
Et prendroient ayzement leur humide butin.

Pour faire que mes pleurs submergent mon enuie,
Et noyent la douleur, où ie suis retenu:
Il en faut de plus longs que ceux de ce chenu,
Qui consume à pleurer tout le temps de sa vie.

Tous les pleurs espandez par la femme d'Hector
Après le sac Troyen, lors qu'elle se vit prize,
Ne seroient pas feconds pour ma triste entreprise,
Et s'ils estoient doublez, ils tariroient encor.

Ny ces baings coustumiers o prophete Iesside,
Où tu soulois tremper ton deplorable liēt;
Ces baings qui te lauoient, en lauant ton delict,
Et t'eschauffoient de nuict par leur chaleur liquide.
Ny tant de gouttes d'eau, qui passoient tes ennuy,

Et venoient t'abreuuer pendant ton ieusne austere;
 Miserable aliment d'une triste misere,
 Dont tu t'entretenois, & les iours, & les nuits.

Ny les ruisseaux feconds des larmes legitimes,
 Que pour rendre plustot ses pechez expiez,
 Magdelaine aprestoit, les versant sur les pieds
 De son iuste sauueur, comme saintes victimes.

Ny le surgeon viuant du torrent eternel,
 Qui sans cesse coulant de ses rouges paupieres,
 Eut pouuoir de grauer deux profondes ornières,
 Dans les yeux penitents de Pierre criminel.

Ce ne sera point trop, que les ondes des fleuves
 Saillissent de mes yeux, comme quand tu t'essens
 O Nil Egyptien, mesurant aux despens
 Du triste laboureur les plaines que tu treuues.

Ou que comme en hyuer quād vuidāt son vaisseau,
 Le ver seau vient noyer vn canton de l'année;
 Et les astres du ciel changeant leur destinée,
 De feux qu'ilz paroissent, semblent chāgez en eau.

Ou comme Iupiter leuant l'humide bonde
 Aux pluies qu'il tenoit aux magazins de l'air.
 On vit parmy les flots, les champs se dezoler,
 Les villes s'estonner, & trembler tout le monde.

Les lieux plus destournez, les destroits mieux enclos,
 Les champs & les haliers, les boys & les campagnes,
 Les faites plus aigus, les rochers, les montaignes,
 Les tours, & leurs sommets, tout estoit dans les flots.

Si ie veux souhaiter quelque neufue fortune;
 Ie souhaite sans plus, que mon destin soit tel,
 Que ie puis durer dans vn flot immortel,
 Et que bien-tost mon chef se change en vn Neptune.

Ou

Ou qu'au moins mes deux yeux changez en deux
Me versèt sur la ioïe vne eternelle pluye, (ruisseaux,
Et que leur moite cours ne s'arreste, ou s'essuye,
Que par le sec esgout de leurs dernieres eaux.

Heureux! o trop heureux dās leur espace humide
Ces peuples azurez, qui viuent dans la mer!
Dōt les membres touchez d'un destin moins amer,
Se sentent escouler en vn verre liquide.

Et vous à qui le sort s'est bien monstéré plus doux;
Que l'on voyoit iadis en des formes humaines;
De femmes faites eaux, & d'animaux fontaines,
O que ie fay de vœux, pour me voir comme vous!

Pourquoy ne voy-je point, que l'escume venue
Autour de mon menton degoute à gros surgeons?
Que ne sens-ie flotter des pennaches de ioncs,
Ou des touffes de mouffe, en ma teste cheueue?

Seule ie me tourmente, afin de deuenir
Quelque fontaine d'eau, mais en vain ie sousspire.
Le ciel ne respond pas à ce que ie desire,
Ie veux estre liqueur, & ne puis l'obtenir.

O pleust à mon destin, qu'estant nouuel Acis
Ie roulaße mes flots d'une façon hastée!
Acis qui pourchassant la belle Galatée,
D'homme deuint vn fleuve, & noya ses soucy.

Ou bien que quelque Dieu se touchāt de ma peine,
Voulut me transformer ainsy que fut Biblis!
Ie croirois que mes vœux furent bien établis:
Si comme elle deuint, ie deuenois fontaine.

Ou bien Achelous qu'imitant ta leçon,
Ie peusse en me ioüant me changer en riuiere.
Comme quand tu trompois ta secousse guerriere,

D'Hercule te pressant en diuerse façon.

*Je ne pozerois pas cette forme donnée,
Pour deuenir taureau, ny pour changer de nom.
Et quand ie ne serois qu'un ruisseau sans renom:
Je voudrois me tenir dedans ma destinée.*

*Que ie sois seulement vn fleuve assez profond,
Je feray que mon nom soit assez honorable.
Lors mes yeux verseront vn desbord perdurable,
Esgal à ceux d'esté, quand la neige se fond.*

*Mes pleurs epancheront dessus ma triste face
Leurs flots, qui s'accroistront au milieu de leur cours.
Pour les voir tous couler les iours seront trop courts,
Et les nuits finiront bien plustot que leur trace.*

*En fin tout mon desir sera de larmoyer,
Et de verser des pleurs en si grande abondance:
Qu'en faisant vn amas, j'en aye à suffisance
Pour plonger mes forfaits, & pour les tous noyer.*

Qui

Qui donnera eaiie à mon chef, & à mes yeux vne fontaine des larmes, & pleureray iour & nuict.

Hieremie 9.

QVand bien ie serois tout changé en *Hieron.* pleurs, & que chacune de mes larmes *in c. 9.* ne seroit pas vne petite goutte, mais vne grã- *Hiere.* de riuiera, encoren'aurois-ie pas assez d'eau pour pleurer dignement, & à l'esgal de ma tristesse.

Qui donnera de l'eau à mon chef, & vne fontaine de larmes à mes yeux ? à fin que par mes pleurs ie preuienne les pleurs, les grince-ments de dents, les durs liens des pieds & des mains, le poix des chaines qui pressent, qui serrent, qui brulent, & ne consomment iamais. Helas, helas, mere qui m'avez engendré, pourquoy m'avez vous fait enfant de douleur, enfant d'amertume, enfant d'indignation, & de larmes perpetuelles ? *Bern. ser. 16. in Cât.*

Celuy qui commet des choses dignes de larmes, ne sçait pas pleurer; & quoy qu'il soit luy mesme fort deplorable, il n'a point de larmes pour pleurer sa coulpe. *Ambr. in Psal. 118.*

Axa soupirant demande à son pere vne terre qui soit arrouzée, parce qu'il faut qu'avec soupirs & gémissements, avec vn ardent & violent desir nous demandions de nostre Createur la grace & le don des larmes. ainsi l'ame reçoit la rosee

Greg. lib. 2. dial c. 24. & l. 6. regi- stri.
H 4 d'en

d'en haut, quand elle s'afflige en pleurs, par le desir du Royaume celeste, elle reçoit vn autre arrouzement d'en bas, quand elle espanche ses larmes pour la peur, qu'elle a des suplices infernaux, qu'elle pense auoir meritè par ses iniquitez.

*Aug.
medit.
c. 36.*

Vous mesme Roy de gloire, & maistre de toutes les vertus, nous auez enseignez par exemples & par paroles à gémir & pleurer, lors que vous auez dit : *Bienheureux sont ceux qui pleurent & gemissent; parce qu'ils seront consolés.* Vous auez pleuré vostre amy trespaslé, vous auez encore espanché force larmes pour la cité qui deuoit perir. Je vous demande donc, o bon Ie s v s, par ces precieuses larmes qui sont coulées de voz yeux, & par toute la pieté que vous auez des affligez, par toutes voz misericordes, donnez moy la grace des larmes que mon ame souhaite & desire extremement. Je vous demande cette grace; parce que sans vostre don ie ne la puis obtenir, mais par vostre saint Esprit, lequel amolit les cœurs endurcis des pecheurs, & frapant contre ces pierres en fait sortir de l'eau, comme autrefois au desert. par sa componction il les dispose à pleurer. Donnez moy Seigneur, cette grace de larmes, comme vous l'auiez donnée à nos peres, sur les vestiges desquels ie doibs continuellement marcher & les imiter, à fin que ie pleure & gemisse sur moy en toute
ma

ma vie, comme ils ont pleuré & gemy pour eux de iour & de nuict. Donnez moy ces arrouzements d'en hault & d'en bas, à fin que mes larmes soient mon pain de iour & de nuict. Donnez moy, o tresdoux Iesvs, vne fontaine qui coule tousiours, & qui soit tousiours claire & nette; dans laquelle cet holocauste d'iniquitez soit sans cesse laué & purifié. Donnez moy cette grace de larmes, Dieu digne d'amour & de benediction, & me la donnez principalement pour la grande douceur de vostre amour, & pour la souueraince perpetuelle de voz misericordes.

Les larmes sont le deluge du peché, la lisiue, & l'estuue du monde. Naziā.
orat. 3.

Et comme vn torrent renuerse & entraine tous les obstacles, que l'on luy met au deuant; ainſy les larmes d'un ardent desir noyent les pechez, mesprisent les tourmens, & precipitent leur course, pour ne s'arrester qu'en la preséce de Dieu. En l'Ecclesiasticque 35. *Les larmes de la vefue descendent elles seulement iusques à ses machoires?* n'ont elles pas encore vn autre cours? *car depuis les machoires, depuis les ioïes, & le sein, de cette affligée ses pleurs remontent & s'esleuent iusques au ciel.* Hugo
Card.
in c. 9.
Hier.
Vers. 16
Vers. 19

Frapez, ie vous prie Seigneur, frapez sur cette mienne ame trop dure, touchez la de la forte & debonhaire poincte de vostre amour. & poussant ce traiet bien auant, perſez la iusques à l'interieur par vne puissante Aug.
medit.
cap. 37.

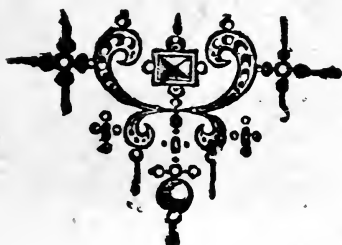
vertu . & ainſy , *Faites ſaillir de ma teſte vne grande ſource d'eau, & de mes yeux vne vraye fontaine de larmes* , qui coule continuellement d'une affection ſans meſure , & d'un deſir incomparable de la viſion de voſtre beauté, afin que ie pleure de iour & de nuit, que ie ſois en dueil, durant tout le temps de voſtre abſence , ſans recevoir aucune conſolation, de celles que ce ſiecle , & cette vie me peuvent preſenter,

*Aug.
medit.
c. 36.*

Donnez moy, ie vous ſuplie, des larmes, qui coulent d'une veritable & interieure affection, qui puiſſent, en roulant de force, rompre tous les liens de mes pechez , & qui verſent tousiours dans mon ame vn ſainct & celeſte contentement. le m'aduize maintenant de l'admirable deuotion de cette autre femme, que l'amour induiſoit à vous chercher dans le ſepulchre. vos diſciples ne treuuant rien, s'en retournerent; elle ne retourna pas , mais demeura aſſize aupres du tombeau, toute triſte & deſolée, ne ſe ſervant de ſa voix que pour ſe plaindre , de ſon ſouſle que pour ſouſpirer , de ſes yeux que pour pleurer. Elle pleura donc ainſy, & perfeuera dans ſes pleurs , elle qui eſtoit vne femme, & qui vous touchant ſeulement de la main de la foy, cherchoit vn Dieu viuant entre les morts . Comment donc l'ame qui vous aime, doit elle eſtre en dueil, & perſiſter en ſon gemiſſement ; elle qui croit du

cœur

cœur, & confesse de bouche que vous estes son redempteur, qui presidez dans le ciel, où vous estes assis au throsne de vostre Magesté, & que vous regnez par tout, & pour tousjours. Comment donc dis-je vne ame doit elle pleurer & gemir, quand elle vous aime de tout son cœur, de toute sa force, & de toutes ses pensées, & est ardemment atteinte d'un extreme desir de vous voir, & recevoir de vous vn accueil d'amour & de benediction.





*Dolores inferni circumdederunt me, præoccu-
pauerunt me laquei mortis. Psal. 17.* 9.

IX.

Les douleurs d'enfer m'ont enuironné, les
lacqs de la mort m'ont preuenü.

Pfal. 17.

VOicy donc vn nouveau spectacle,
D' Actæon mangé de ses chiens.
Car sans pouuoir y mettre obstacle,
Ie me sens attaqué des miens;
Qui se promettent la curée
De ma carcasse deschirée.

I'ay quasi tout vzé mon temps,
A courir des forets desertes,
Sans croire que ces passetemps
Auoient des embusches couuertes.
Où mon esprit mal entendu,
S'est presque tout à fait perdu.

Pour viure sans sollicitude,
Et pour auoir quelque douceur,
I'ay delaisé tout autre estude,
Ne voulant estre que chasseur,
Non dans les boys, ny par les landes,
Où Diane conduit ses bandes.

Mes braquets, leuriers, ou mastins,
N'ont point fait retenir les antres,
Ny furetté les intestins,
Que les rochers ont dans leurs ventres.
Et ie n'ay point remply les boys,
De filets, de chiens, ny d'aboys.
Mes trompes n'ont point mis d'alarmes,

Dans

Dans les forts des plus surs halliers.
Je ne puis dire, que mes armes
Soient teintes du sang des sangliers.
Les Menales, & Taygetes
N'ont iamais cognu mes sagettes.

Je n'ay jamais rien entrepris
Sur les forets Partheniennes;
Et si quelques cerfs y sont pris,
Les toiles ne seront pas miennes.
Mesme ie n'ay point de filets,
Pour enlacier les oyzelets.

Les apprets de faulconnerie
Me sont comme des troncs de boys,
Mal instruiçt en la venerie,
Je n'ay ny fleches ny carquois.
Et doibs remettre cette carte,
Pour les chassereffes de Sparthe.

Mais o Deesse des forets,
Pleust à Dieu qu'il m'eust pris enuie,
D'auoir des fleches & des rets !
Passant ioyeusement ma vie,
Je ne seroy pas enlacé
Par le gibier que j'ay chassé.

Las que i'ay fait mauuais mesnage
De tant d'années de loisir !
Pourquoy n'ay-ie passé mon aage
Parmy cet innocent plaisir.
N'ayant que les iambes fendues
Par les dents des ronces tendues.

I'ay recherché sur les pressoirs
Mon entretien plus delectable,

J'ay fait la garde tant de soirs,
Estant au siege d'une table.
Respond maintenant o Bacchus,
Pourquoy suis-je aurang des vaincus?

Faux amour, j'ay tant eu de peines,
Pensant apprendre tes leçons,
J'ay couru les monts & les plaines,
Battant les boys & les buissons:
Mais l'esperoir d'une vaine ioye
De chasseur m'a reduit en proye.

Comme si le brandon de feu,
L'arc & les fleches que tu portes,
Nous nuizoient encore trop peu:
Tu te fournis de toiles fortes,
Pour tenir les cœurs enlancez,
Après que tu les as blessez.

Bacchus porte encore des armes
Outre les Thyrses forcenez,
Il broye la ruze & les charmes,
Dans les breuuages couronnez.
Et met quelque part une embusche,
Afin que la iambe y trebusche.

Sampson grossierement tondu
Au sein d'une auare maistresse,
Cognoit trop tard qu'il est vendu,
Quand desia la corde le presse.
Et qu'il est en fin le butin
De l'insidelle Philistin.

Noë pris à la douce amorce
Du vin, qu'il ne cognoissoit pas;
S'estonne qu'il ayt tant de force,

Quand

Quand il luy traaverse le pas:
Mais estendu dessus la terre,
Il sent bien le neud qui le serre.

Je cherchois du contentement,
Dressant chacun iour quelque piege;
Mais voicy bien du changement,
Maintenant mon gibier m'asiege.
I'ay pourchassé la volupté,
Qui me tient moy mesme enresté.

Helas quelle chaude poursuite!
Je suis comme dans des remparts,
En vain me veux-je mettre en fuite,
Environné de toutes parts,
Comme vne biche emprisonnée,
Quand les chasseurs l'ont entournée.

Antoine estant sur vn rocher,
Vit vne épouventable image,
Qui sembloit assez aprocher
Des remarques de mon dommage;
Et depeignoit assez au vif
L'estre de mon esprit captif.

Il contemploit chaque royaume,
Sans regarder en diuers lieux;
Les palais & les toits de chaume
Se representoient à ses yeux:
Si bien que dans vne peinture
Il voyoit toute la nature.

Comme quand en quelques tableaux
On reduit en petit volume
Les terres, les airs, & les eaux,
Et les feux que le ciel allume.

Ou comme quand dans vn miroir
Beaucoup de grands corps se font voir.

Ce tout estoit enceint de voiles,
Rangez en diuerses façons ;
Vn costé s'enfermoit de toiles,
L'autre estoit fourny d'hameçons.
Par tout les embusches tendues
Prenoient des ames attendues.

L'vn s'aperceuant enlacé,
Tomboit au milieu de sa course,
L'vn rouloit dedans vn fossé,
Quelque autre dedans vne bourse;
Les pieds, les testés, & les bras,
Treuuoiert par tout assez de lacs.

Car chacun se laisse surprendre
Aux appas de ses voluptez.
Comme vn oiseau qui se va rendre
Aux rets, qui luy sont apprestez.
Et traine ses aisles clouées
Contre les broches engluées.

Helas, cette impiteuze mort
Estend par tout vne tirasse,
Lacée d'un cordon si fort,
Qu'on ne treuve rien qui la passe ;
Chassant ainsy plus seurement,
Que l'aragne en son bastiment.

Cette mort demeure cachée
Comme vne aragne dans vn coing,
Qui sans estre fort empeschée,
Sent tout ce qui se fait plus loing,
Attendant que quelque vermine

S'empestre dedans sa courtine.

*Aussy-tot qu'un filet touché
Fait branler la toile & la mouche:
Voicy le chasseur deniché,
Qui leue sa visiere lousche,
Et traine ce nouveau couzin,
Dedans son sale magazin.*

*Pour faire valoir son amorce,
Et ne point attendre sans fruit:
L'oyzeleur se cache en l'escorce
D'un chesne que l'aage a destruit,
Ou sous les branches acouplées,
Que le printemps a repeuillées.*

*Entre l'herbage le plus vert
Il met la tirasse subtile,
Cependant le grain descouvert
Tire les oizeaux à la file;
A qui l'on le fait payer cher,
S'ils s'adument d'y toucher.*

*Il plante de petits bocages,
Où sont attachez les serins,
Et des linotes dans des cages,
Pour apeller les pelerins;
Et leur faire vne courte feste,
Pendant que leur malheur s'apreste.*

*La mort a tous cez artifices,
Afin d'atraper les humains.
Pour reclins elle a tous les vices,
Dont les cordons sont en ses mains.
Toutes ses cages sont si fortes,
Qu'aucun ne peut rompre les portes.*

*Encor si quelqu'vn plus ruzé
Veut sauter par dessus les tentes :
Il tombe en un gouffre creuzé,
Qui vomit des ondes ardentes,
Où tout se dissipe & se fond,
Avant qu'auoir touché le fond.*



Les douleurs d'enfer m'ont enuironné : les laqs de la mort m'ont preuenü. Psal. 17.

*Aug.
Soliloq.
cap. 12.*

Vous voyez, Seigneur mon Dieu, que ce monde est tout plein de pieges, & tout enceint de rets de cōcupiscences; on a tēdu tous ces lacets deuāt mes pieds, & qui se gardera de se perdre, & de s'ēbrasser là dedās?

Hiere.

Thren.

3.

Mes ennemys m'ont surpris sans peine, comme vn oyseau couuert de filets, ou bien englué contre les broches estendues parmy le grain, que l'on espanche, pour l'appaster & l'attirer à sa ruine.

Ambr.

*de bono
mortis*

c. 5.

Car l'oyzeau qui descēd d'en hault, ou qui ne peut s'eleuer en hault, est facilement attrapé par les lacets, ou trōpé par le glus, ou couuert par les filets, ou bien par quelque autre sorte d'embusches; tout le mesme arriue à nostre ame, lacet en l'or, glus en l'argēt, neud coulāt aux terres, clou & hameçō en l'amour. demandant de l'or, nous sōmes estranglez, cherchant de l'argent, nous en sommes engluez, pendant que nous prenōs posselliō d'vn chāp, d'vne maison, d'vne terre, nous sōmes liez. mesme la beauté, la bōne grace d'vne fēme, pendāt qu'elle nous tēte, nous oblige, & nous afflige tout ensemble.

Bern.

serm. 3.

super

qui ha-

bitat in

adiuto-

rio.

Mais qui sont ces chasseurs, & ces voleurs qui poursuiuent nos ames? de tres-mechāts chasseurs, ruzez au possible, & cruels à l'esgal des chasseurs qui ne sonnent point du gresle d'vne trōpe, pour se faire ouyr; mais
qui

qui sont cachez dās les buissons, & sans donner aucun signe, decochent des fleches enuenimées, contre les innocents qui passent. Ils sont les Recteurs de ces tenebres, cauts, doubles, & malicieux, qui se seruēt de fraudes diaboliques, pour attraper du gibier. tellement que ce que la beste est deuant le chasseur, tel est en comparaisō d'eux, le plus fin de tous les hommes.

O ame fragile pour resister, & sans force; legere à rōber, pesāte & mal adroitte à te releuer, cōment esperes tu d'eschaper des filets de cet aduersaire? puis que tu vois, qu'il a tāt de subtilitez & de finesse pour te guetter.

*Bonav.
c. 1. Soliloq.*

N'ignore point, que tu marches cōtinuellement par le milieu des lacetz & des trapes, & qu'à peine peux-tu faire vn pas que tu ne poses le pied sur quelque maschine, mize expres pour t'arrester. Tout est plein de rets. Le diable a rendu des lacets par tout. il ny a place qui soit assēurée.

*Orig.
hom. 2.
in Cāt.*

Voilà qu'il a tendu vne infinité de filets deuant nos pieds, il a semé par toutes les voyes, où nous pouuōs passer, des trebuchets pour prédre nos ames. Et qui s'en gardera? & qui s'en sauuera? il a mis vn piege aux richesses, il en a mis vn autre en la pauureté, il a tendu son licol aux viandes, il l'a tendu pareillement au breuage, en la volupté, au sommeil, aux veilles. il a préparé de la tromperie aux paroles, aux œuures, en vn mot, en toute nostre vie.

*Aug.
Soliloq.
cap. 16.*

Greg. l. 14. mor. c. 6. in c. 18. Job. Son piege est caché dans la terre, son trebuchet est dressé sur le sentier. Le piege est caché dans la terre, quand la coulpe demeure couuerte sous la commodité des choses terriennes; l'enemy faut-il sçauoir, se desguise, estât trauestu, il monstre à l'ame quelque chose à desirer, & luy fait voir le profit & le gain temporel; il cache cepédât le licol du peché, afin qu'il enlace cette pauvre ame, qui voit bien ce qu'elle peut desirer, la paste, l'amorce, qui luy semble si facile à prédre, & toutesfois elle ne descouure pas le lien du peché, dās lequel elle va pozer le pied, ny l'hameçon qu'elle doibt engloutir, & lors le trebuchet est mis sur le sētier par l'anciē ennemy, quād dans vne action de ce monde & que l'hōme desire, le lien du peché est préparé. c'est vn danger, que l'homme eut facilement euté, s'il l'eust peu preuoir; mais le trebuchet est tellemēt ajencé, que l'appas & l'amorce s'ē monstre, & toutefois l'attrape demeure finement couuerte, & ne peut estre facilēmēt aperçeüe du passant. Souuent doncques les honneurs, les richesses, la santé, la vie réporrelle, sont presentez & proposez à l'ame avec quelque coulpe: cette ame ignorante, impudēte, & mal-aduisée, voit cette douce proye, qui ne luy sēble point estre de refus; elle voit l'amorce, & ne voit pas le danger. La proye descouuerte, l'attire dans le piege, c'est à dire dās la coulpe qu'elle ne voit pas, & qu'elle ne peut descouurir.

Satan ne fait pas autrement , que ces me- *Basil de*
schâtes gens, que cez abominables traistres, *non ad-*
qui n'ont autre dessein que de s'enrichir du *heren-*
bien d'autrui; mais comme ils n'ont pas as- *do re-*
sez de pouuoir pour chasser les loix & les *bus se-*
mâgistrats des villes, & n'ozent exercer en *culari-*
plain marché leurs injustes violences, ils se *bus.*
mettent aux champs, se fortifient dans vn
boys, ils sont en sentinelle, & dressent leurs
embuscades aux embouchures des che-
mins. si pres de là quelque combe estreoit
les isûes, & s'enfonce entre deux haultes
montaignes, si les buissons ou quelques tail-
lis font ombre, & desrobent la veüe, c'est là
dedans qu'ils establisent leur domicile, &
qu'ils dressent leur partie; voilà le theatre de
leur inhumanité. par l'assiete & nature du
lieu ils sont hors de l'aspect, & par cōséquēt
de la crainte des voyageurs, qu'ils assaillent
à despourueu, tellement que personne ne
peut eiter ce malheureux dessein, qu'il ne
soit premierement tōbé entre les mains des
traistres qui l'ont aguetté. Tout de mesme
satan, qui nous veut mal de mort, luy qui est
nostre ançien & irreconciliable ennemy, se
courant à l'ombre des voluptez mondai-
nes, qui sont fort dangereuses à ceux, qui
voyagent par le chemin de la vie; voluptez
qui cachent le voleur, qui luy dōnent vn lieu
propre à dresser ses embusches; dont il sort,
quand nous y pensons le moins; & dās les-

quelles il pose finement les filets, & ses trôperies que nous ne pouuons descouurir. Il faut donques, qu'incessâment nous tenions les yeux de l'esprit ouuerts pour faire bône sentinelle, en regardât de tous costez, & si-tot que nous voyôs quelque chose qui semble attrayâte, tirer nostre coup pour aduertir le corps de garde, & demâder de l'ayde: ou gaigner au pied, ne pouuant vaincre en cōbatant, ny treuuer vne retraite plus honorable; il ne faut en aucune façon, y appliquer nostre pensée, ny nous arrester, encore que nous y voyons l'or espâché, & qui nous rit pour se faire prendre, que nous y remarquions des pieces fort cōmodes, pour nous mettre à nostre ayze. encore que la terre ouure son sein pour en faire sortir vne infinité de delices, & qu'elle se vête par l'ostentatiō de ses precieux tabernacles. quoy qu'elle propoze les dances, les festins, les tournoys, les tables couuertes, les cours ouuertes, le vin, les concerts de musicque, quoy que l'ō nous offre la jouyssance de toutes les plus rares beautez. Car sous toutes ces choses attrayantes, nostre cōmun ennemy ne mâque jamais de se tenir en cachette, regardant à toute occasion de trauers, & tousjours attendât, si les doux attraits, qu'il nous présente ne nous persuaderons pas en fin de quitter le chemin royal, pour nous ietter inconsiderement, dans les embusches qu'il nous a dressées. Et certes il nous faut grandemēt craindre

dre, de marcher sans consideration, & ne deuons iamais estre si simples, que de nous laisser induire iusques à croire, que ces appas, & les plaisirs qu'ils offrent à ceux qui les prennent, n'ont rien de dangereux, ny de caché. Ne soyons pas temeraires iusques à nous en vouloir repaistre, de peur que tout au premier morceau, nous ne deuorions avec l'amorce, l'hameçon qui nous deuore-roit incontînét apres, & par fine force voulussions ou point, nous traineroit dans les cachots terribles de ce larron sanguinaire, dans les tenebres de la mort, qui nous tente par tant de mensongeres delices.

Esleue ton ame, o homme, & la bande en hault, de peur que l'amorce des lacets ne la retienne. Les voluptez du siecle sont des appas, mais qui pis est, sont des appas de maux, des appas de tentation, pendant que tu pourchasses les voluptez, tu cours dans les filets, qui te sont tendus. Car l'œil de la femme desbauchée, est le lacet de celuy qui s'en laisse coiffer: son œil est donc veritablement vn lacet, & sa parole en est pareillement vn autre. ses douces paroles emmiellent tes oreilles pour vn peu de temps, tu les treuues si sucrées, que tu les redis, & les disant, crois qu'une douceliqueur passe par ton gozier; mais il faut sçauoir combien ce bon temps dure, & si bien tost apres ta conscience pecheresse ne te pique, & ne t'abreuue pas d'une fascheuse amertume. Vne belle

*Amb. l.
de bono
mortis,
cap. 6. i*

meterie de ton voisin, la vigne, son champ, son pré, sert de filet au diable pour t'attrapper. Tout le chemin de cette vie est plein de pieges & de dangers. c'est pour cela que le Iuste a dit: *Ils ont mis des pieges & des trebuchets en la voye, par laquelle ie cheminois.*

Ibidem. Combien de fois l'ennemy s'est il proposé d'entrer finement dans nostre cœur, pour nous faire destourner des vœux pieux, & du ferme propos de saincteté, que nous auons faicts? Cóbien de fois nous enflamet-il d'ardeurs corporelles? Combien de fois faict il venir au deuant de nous des yeux deshonnez, & sans vergongne; dans desquels il depeint à l'abbord vne affection toute chaste, pour enfoncer plus aisement du traict d'un amour deshonneſte vn cœur qui ne voit point de danger, & ne se tiér pas sur ses gardes. Combien de fois se met il dans ton courage des paroles d'iniquité? & dans tó cœur des pensées secretttes, & malicieuses? l'ame qui pése s'enuoler, est par tout suiuiue de ces vautours acharnez; mais toy qui veux estre tenu pour bõ & courageux soldat de IESVS CHRIST, tien tousiours bon, & ne donne iamais de prise sur toy à tous ces crochets qui t'environnent.

Mais pourquoy tant parler des lacers extérieurs, il nous faut craindre les pieges & les filets en nostre propre corps; il nous faut defier de nous meſme: cet hoſte qui loge en
nos

nos ames, n'est pas de bonne foy, nous sommes tous encoints de filets, qui nous obligent à nous veiller continuellement; & à ne pas faire vn pas sans auoir premierement bien sondé le fond, & l'assurance du plant, où nous posons le pied.

La grace des honneurs, l'excellence des dignitez, la delicatessé des viandes, la beauté de la femme desbauchée, tout cela sert de piege au diable.

*Ambr.
lib. 4.
in c. 4.
Luca.*

Ne nous fions doncques pas à tant de li- cols, ne marchons pas sur tant de chaussetrapes, n'allons pas donner droit dans ces toiles, qui nous enuelleroyōt dans leur trôperie à nostre confusion, ne suyons pas ces allechements, qui sont tous farcis de mensonges, & de supercheries.

*Ambr.
de bono
mortis,
cap. 9.*

Mais la temeraire presumption d'vn grād nōbre d'ames est tellement aueuglée, qu'encore que le trebuchet leur soit mis au deuāt elles, y tombent pourrant. leurs yeux sont obscurcis pour ne point voir le malheur, auquel leur propre indilcretion les precipite.

*Aug. in
Ps. 68.*

Mais vous Seigneur, deliurez nous du lacet des chasseurs, & de la parole d'amertume, afin que nous confessions eternellemēt vostre bonté, & que nous disions. Le Seigneur soit benit, qui n'a pas permis, que nous fuissions la proye de leurs dents. nostre ame a esté garantie de leur fureur, comme le passereau qui s'eschape du filet des chasseurs. Le filet a esté deschiré, & nous auons esté deliurez.

*Aug.
Soliloq.
cap. 16.*

N'entre



*Non intres in iudicium cum seruo tuo, quia non
iustificabitur in conspectu tuo omnis vivens.' Psal. 142.
10.*

X.

N'entre point en iugement avec ton
seruiteur. Pſal. 142.

QV'espere le Seigneur? quād il veut entreprēdre
Vn esclaue craintif, qui n'a pour se deffendre
Que les pleurs & la voix.

Et l'impudent vafal que s'ofet-il promettre?
Citant son ſouuerain, pour le faire ſoubmettre
A la rigueur des loix.

Si le maistre eſt vainqueur, cette victoire infame
Ne luy peut acquerir que la honte, & le blaſme
D'auoir trop de rigueur.

Si l'esclaue a raiſon, encor pert il ſa cauſe,
Et rechargé de fers, apprend que qui tropoſe,
Redouble ſa langueur.

Enten la verité, certes c'eſt vne honte,
De voir qu'à liure ouuert tu me demandes compte
De mes moindres excez.

Quand meſme ie ſcaurois que mon droit fuſt no-
l'en cederoyſ plutotſt le profit, & la gloire, (toire:
Que d'entrer en procez.

Ie recognoy trop bien ta force & ma fortune,
Pour recevoir l'appel, quoy que l'on m'importune
D'entrer en ce tournoys.

Quand tu veux conteſter des années entieres,
Il vaudroit mieux choiſir quelques fortes matieres,
Pour employer ta voix.

Peut eſtre que cherchant mes actions iniques, (ques,
Tu veux que tes exploits marqués dans les chroni-
Gardent

Gardent ton souuenir;
Afin qu' apres cent ans l'on prise tes proïesses,
Comme si les chetifs, contre qui tu te dreses,
T'eussent peu soustenir.
Dans quelles bouches d'or trouuerat-on des langues,
Qui couchant à plaisir dans leurs doctes harangues,
Des traits sententieux:
Partagent avec toy la gloire de bien dire?
Ou te forcent du tout, à leur quitter l'empire
De ce champ factieux?
L'aduocat mieux versé dans les loix plus subtiles,
Digere vainement ses glosses inutiles,
Pour esclaircir le droict:
Il a beau consumer son art, & sa routine,
Tu gagnes sans parler, & pour bien qu'il s'obstine,
Personne ne le croit.
Helas! tu te fais voir trop rude commissaire,
Non content de garder la forme necessaire,
Aux examens secrets;
Encor remarques tu les moins notables fautes,
Et l'on ne treuve point de ruzes assez cautes,
Pour fuyr tes decrets.
Je ne veux pas nier, que la mansuetude
T'appaise bien souuent, quand nostre ingratitude
Met le foudre en tes mains.
C'est à marche de plomb que ta rigueur chemine,
Mefme as tu du regret, lors qu'elle determine,
De punir les humains.
Pendant que tu conçois quelque triste sentence:
Ton debonhaire esprit sent de la resistance,
Et presque des douleurs.

Couchant l'arrest de mort sur le fatal registre:
Tes yeux pour ne point voir cette lettre sinistre,
La noient dans les pleurs.

Le pouvre criminel entendant son dommage,
Ne scauroit exprimer vne plus triste image,
Que toy luy prononceant.

Si pour vn grand forfait il souffre vn grand suplice:
Ton extreme pitié te rend comme complice
Des peines qu'il ressent.

Tes arrests sont si pleins d'une faueur extreme,
Que quand vn accusé seroit commis luy mesme,
Pour faire son procez:

Il n'amoindriroit pas ses peines legitimes;
Mais diroit librement, qu'en punissant ses crimes,
On n'a point fait d'excez.

Encor que ta douceur merite des loüanges,
Plus qu'il n'en peut sortir de mille bouches d'anges;
Je crains ton iugement.

Quand tu m'appelleras; ie resou de me taire,
Et croy que choizissant vn exil volontaire:
Je feray sagement.

Car quoy que tes faueurs soyent assez manifestes
Depuis que tu t'as seois pour iuger de nos gestes,
Tout respect est banny.

Il n'est point de grandeur que ton siege reuere,
Autant que tu fus doux, tu te monstres seuer,
Iusqu'à procez finy.

Tu soustiens instement la balance fatale,
Les bassins sont d'un poix, leur grandeur est esgale,
Tous deux sont tousiours droicts.

L'esperance, & la peur, y tiennent mesme place,

Sans

*Sans qu'on puisse iuger la rigueur, ou la grace,
En l'un des deux endroits:*

*La beauté, la valeur, la grace, & la doctrine,
Meslez pour adoucir ton amere poitrine,
Se perdent sans effect.*

*Le miel delicieux d'une douce parole,
N'eut iamais le credit, d'effacer de ton role
La marque d'un forfait.*

*La voix d'un aduocat qui charme les oreilles,
Se peut faire admirer, en comptant des merueilles
Au milieu d'un parquet.*

*Mais situ veux punir quelque vilaine offense:
L'accusé conuaincu treuve peu de deffense,
Auecque son caquet.*

*Quand le liure est ouuert, pour condamner le mode :
Le bien dire est muet, l'eloquence faconde
Est conduite en prison.*

*Rien ne sert de citer la pratique, & l'escole,
Ce qui se treuve escrit dedans ce protocole,
Sert d'unique raison.*

*En ce iuste palais, les fraudes, & les charmes
Le credit, le sçauoir, les presens, & les larmes
S'espanchent sans profit.*

*Pour absoudre un meschant d'une faute mortelle,
Receuoir de l'argent; c'est une corruptelle
Qui iamais ne s'y fit.*

*Qui donc, sans redouter le glaive sanguinaire
De ce iuge d'acier, sera si temeraire
Que d'entrer en ce lieu?*

*Et considerant bien son estat & son estre:
Qui ne tremblera pas, au poinct de comparoistre,*

Deuant

Deuant vn si grand Dieu.

Si Mars tout en couroux m'auoit dressé partie:
I'espererois qu'encor sa cholere amortie,

Ne pourroit m'accabler.

Si les iuges Romains desiroient de m'entendre:
Encor qu'ils fussent cent, ie voudrois me deffendre,
Sans pâlir, ou trembler.

Si c'est vn Cassius, dont le siege, & la table,
Sont encore apellez l'escueil ineuitable
A tous les criminels.

Renuoyé deuant luy par celuy qui preside,
Ie veux que mon procez s'instruise, & se decide,
Par actes solennels.

Qu'on me face plaider par deuant Rhadamante,
Que Minos m'examine, & qu'il experimente,
Si i'ay peur de ses fers.

Pour entendre AEacus au milieu de ses ombres,
Sans redoubter Pluton, ny ses cauernes sombres,
Pieray iusqu'aux enfers.

Que tous les Senateurs meditent mon naufrage,
Que chacun consulté signe de son suffrage
L'arrest de mon trespas:

Sans me desesperer i'attendray la tempeste,
Leurs rigoureux desseins dressez contre ma teste,
Ne nuiseront pas.

Les sentences de mort seront bien-tot biffées,
Car ma voix a dressé tant d'insignes trophées
Parmy tous les barreaux:

Que ceux qui sont atteints de mille malesices,
M'ayant pour aduocat, se moquent des suplices,
Et des mains des bourreaux.

Dans tous les parlements, ie parle sans contrainte,
 Seulement ton abbord me donne de la crainte,
 Et me peut affliger.

En ce rude examen tu fais trois personages,
 Tu sers d'accusateur, tu rend les tesmoignages,
 Et t'asseois pour iuger.

Et depuis qu'une fois la iustice eternelle
 A prononcé l'arrest à l'ame criminelle,

On a beau suplier. (morte,
 Les pleurs n'ont point d'effect, toute esperance est
 La sentence de fer est vne barre forte,

Qui ne sçait pas plier.
 O throsne rigoureux d'un iugé epouuantable!
 Qui sçachant discerner le faux du veritable,
 Condanne sans respect.

L'on compte qu'Agathon voyant ces destinées,
 Se tint les yeux ouverts trois entieres iournées,
 Sur ce fatal aspect.

Encore que Sainct Paul ne resente en son ame
 Les remords importuns de quelque faict infame:
 Ce iuge luy faict peur.

Il le voit esclattant d'une vertu si pure,
 Qu'il ne faut deuant luy pour paroistre d'ordure,
 Qu'une simple vapeur.

Le docte Salomon remply de sapience,
 Si souuent admiré de l'humaine science,
 Confesse ses deffaux.

Si quelqu'un (nous dit-il) croit son merite extreme,
 Et iure qu'il est net: il se trompe soy mesme,
 Et ses propos sont faux.

Meditant sur ce faict, le Prophete Psalmiste

A les yeux abaissez, son ame toute triste

Tremble d'estonnement.

Il te dit, o Seigneur, montre toy plus Auguste,

Si tu veux tout punir, qui se treuuera iuste

Deuant ton iugement.

Iob, qui sans te blasmer, soustint tout le deluge

De tant d'afflictions, te refuse pour iuge,

Et refuit tes esclairs.

Ta rigueur le transit, plus que tous ses desastres,

Il croit que deuant toy les visages des astres

Ne sont pas assez clairs.

Si les beliers testus de tes fortes censures

Font trembler à leur choc, les colonnes plus dures,

Et les rompent par fois;

Si les murs tous entiers sont renuersez par terre;

Quel sera le destin des fenestres de verre,

Et des portes de boys?

Les Cedres du Liban n'ont branche qui ne seche,

Leur tronc est cuit d'effroy, pour la moindre flame-

Qui glisse de ton poingt. (sche,

Puis qu'un seul de tes doigts destache leurs racines:

Que feront les buissons, & les moindres facines,

Pour ne te craindre point?

Quand ce iour de fureur se montre à ma memoire:

Mes deux yeux sont voilez d'une couuerte noire,

Mon sang est tout figé.

Mes cheveux sont dressez, ma voix est en cōtrainte,

Et l'appareil de mort me fait autant de crainte,

Que si i'estois iugé.

Je ressemble du tout quelque pauvre victime,

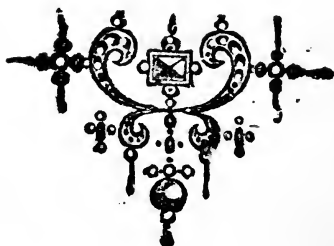
Lors que pour expier vn detestable crime,

On la traine à l'autel.

*Elle voit les couteaux , que le Leuite apreste,
Et secoüant les fleurs, qui luy parent la teste,
S'enfuit du coup mortel.*

*Je sçay trop, o Seigneur, que ie ne puis respondre,
Puis que tes questions treuuent dequoy confondre
La Deesse Themis.*

*Doncques sans m'imputer les fautes de ma race,
Oublie mes forfaicts, & pardonne de grace,
Tout ce que i'ay commis.*



N'entre point en iugement avec ton seruiteur.

Psal. 142.

NE plaidons point, ie ne veux pas auoir vn procez contre vous, ny subiet de vous tirer en cour, pour y proposer ma iustice, & sçauoir avec quels tiltres vous voulez me conuaincre d'iniquité. C'est vne chose indigne que vous entriez en iugement contre vostre seruiteur, & mesme contre vostre amy. N'entrez donc pas en iugement contre moy, Seigneur mon Dieu. quelque droict que ie puisse estre, vous produizez vne regle de vostre thresor, vous l'estendez contre moy, & treuuez que ie suis tortu: *n'entrez pas en iugement avec vostre seruiteur.* i'ay besoing de misericorde, estant serf fugitif; me voicy que ie retourne, & me represente. estant coupable pour vous auoir offensé, ie vous demande pardon, & la paix.

Aug in Ps. 142.

Pensez vous que ce soit chose digne, & party bien faict, d'ouurir voz yeux pour regarder l'homme de trauers, & l'amener en iugement avec-que vous?

Job 14.

Dieu t'apelle, o homme, il demande compte, & veut que tu comparoisses en Iustice: que respondras tu? dequoy payeras tu ta debte? puis que tu es si pauvre, que si ton creancier ne te redonne à roy

Ambr. in Psal. 26.

mesme, te voilà perdu . pour cela le S. Dauid refuit le iugement, & requiert la misericorde en disant . *& n'entrez pas en iugement avec ton seruiteur.*

Bern.

serm. 8.

super

beati

qui ha-

bitant.

Car que scauroit on s'imaginer de plus épouuentable, de plus douteux, & qui face flotter dans l'angoisse les pensées de l'homme, que de se voir presenter deuant vn si terrible tribunal, pour y estre iugé? & attendre la sentence incertaine d'un iuge si seure, & qui ne fait plus de grace? *C'est vne chose horrible, dit l'Apostre, de tomber entre les mains du Dieu viuant.*

Ambr.

in ora-

tionibus

Or est il luy seul tesmoing & Iuge, Iuge & tesmoing, que nulle conscience pecheresse ne peut tromper, ou fuir : car toutes choses sont nues & descouuertes à ses yeux.

Ambr.

in c. 4.

Matth.

hom. 14

Et tout ainsy que ceux que l'on tire hors d'une prison pour les iuger, sont conduits à l'audience, chargez des mesmes chaines, qu'ils ont eues, ainsy toutes les ames, quand elles sortent de ce monde comme de la prison, pour aller deuant Dieu leur seul & souuerain Iuge, sont encore enferrees des diuerses chaines de leurs pechez, & sont en ce miserable equipage trainees au terrible tribunal, où se doibt concevoir, & prononcer leur dernier arrest.

Bern.

medit.

cap. 2.

Et voicy, qu'incontinent ie seray presen-

ré

té à ce Iuge fevere, pour luy rendre compte de toutes mes œuvres . Helas, hélas! que ie seray miserable, quand ce iour de iustice sera venu, & que les liures seront ouuerts, pour y lire, & reciter à haute voix toutes mes actions & toutes mes pensées, pour les représenter au Seigneur. alors baissant la teste pour la confusion de ma mauuaise conscience, ie demeureray tout estonné, tremblant d'effroy & de perplexité, deuant ce iugement du Seigneur; & ma memoire, qui me fera malheureusement fidelle, me remettra d'elle mesme au deuant le souuenir de tous les crimes que i'auray commis. Alors mon ame se treuuant les yeux clos, & la bouche, & les autres sens du corps, par lesquels nous auons accoustumé de nous resiouyr aux choses exterieures, elle retournera à se considerer soy mesme, & tombera sur soy; & par ce que par l'amour du monde, & par la volupté de la chair, elle auoit laissé l'amour de Dieu, la miserable infortunée sera delaissee de Dieu, en cette heure d'angoisse & de necessité; & sera abandonnée à la cruelle tyrannie des diables, pour estre eternellement tourmentée dans l'enfer . Mon ame est esbranlée d'une horreur extreme, & se sent agitée des accez d'une infinité de facheuses pensées, quand la chair

K 4

poussant

poussant mon ame, & la pressant de sortir, toutes choses luy estant ostées pour s'assister, elle se considere, & ce dernier but, duquel elle s'aproche, pour y treuver incontinent apres, ce que l'eternité mesme ne pourra plus changer.

Greg. l. 24 moral. c. 7. Car ce n'est pas sans subiect, ny pour peu de chose, si l'ame de chacun est épouventée, quand apres cet instant elle treuve ce qui ne se pourra iamais plus changer. nous devons considerer, que nous n'avons peu passer par toute la voye de cette vie sans coulpe. nous considerons encore, que tout ce que nous auons loüablement fait, n'a pas esté sans quelque offense, s'il faut faire sortir du tribunal la douceur & pieté du iuge, auant qu'il donne sa sentence. Car qui est celuy d'entre nous autres, qui puisse surpasser, ny mesme atteindre la sainte vie des peres des siecles passez? & toutefois Dauid dit. *n'entrez point en iugement avec vostre seruiteur, parce qu'aucun des viuants ne sera iustificié en vostre presence.* Quand Sainct Paul disoit, *ie ne sens ma conscience chargée de rien*, il adioute prudemment, *mais cela ne suffit pas pour me iustifier.* S. Iean dit. *Si nous disons que nous n'avons point de peché, nous nous abusons nous mesmes, & la verité n'est pas en nous.* S. Iaques dit, *nous offensoz tous en beaucoup de choses.* Que feront donc les lambris & les lattes de boys, si les colom-

colonnes tremblét? ou comment les petits buissons demeurent ils droits & fermes ; si le tourbillon de cette peur esbranche , & defracine les cedres? quand donc la separation de la chair est proche, quelquefois l'ame est troublée par vne soudaine terreur de vengeance, mesme celle du juste.

Car quelque eminente justice & sainteté, qui se puisse treuver és hommes, les esleus mesmes ne sont pas suffisans pour soustenir, & preuuer leur innocence, s'ils sont seuerement examinez en ce iugement : mais ils treuvent cela d'aduantageux, pour estre plus ayzement absous, qu'ils scauent & confessent humblement, qu'ils sont trop foibles pour subsister, & demander droict sur l'information, c'est doncques du bouclier de l'humilité, qu'ils se couurent, pour estre garantis du glaue de vengeance ; là dessous ils tremblét & redoutent continuellemēt, attendant l'épouuentable venue de ce iuge inflexible; & n'ont autre soing, que de se tenir les mieux preparez qu'ilz pourront, pour se presenter deuant luy.

Seigneur mon Dieu, tout pieux, tout bon & misericordieux, n'escruez point, ie vous supplie, mes amertumes contre moy, pour entrer en iugement avec vostre seruiteur ; mais selon la multitude de vos misericordes effacez mon iniquité. Malheur à moy miserable, quand le iour du iugement arriuera, quand le liure

*Greg. e.
23. in 7.
e. Job.*

*Aug.
medit.
c. 39.*

des consciences sera ouuert, & que l'on dira de moy. *Voilà vn homme, & voilà ses œuures.* que feray-je alors Seigneur mon Dieu, quand les cieux releueront mon iniquité, & que la terre s'eleuera contre moy? voilà tout, ie ne pourray rien respondre, mais chargé de honte, & de confusion, ie baisseray la teste, & demeureray deuant vous tremblant & tout estourdy, sans discours & sans conseil. Helas miserable que ie suis, que diray-je! le desespoir me rendra la voix pour crier, & vous dire, Seigneur mon Dieu, *pourquoy gisant icy suis-je consumé?* Plains toy mon ame, sois en dueil, comme vne vefue qui perd son mary en la fleur de ses années. iette des cris, & des gemissements, bast ta poitrine de tes mains, & la trempe de tes larmes, o pauvre miserable; parce que ton espoux t'a chassée, t'a repudiée. Seigneur ayez pitié de moy, pour ne point permettre que ie desespere, mais que j'aspire à vous, esperant en vous; & si j'ay commis assez, pourquoy vous me puissiez danner; vous n'avez pas perdu les moyens, par lesquels vous avez coustume de nous sauuer. tres-doux I e s u s, ne vous souuenez pas de vostre iustice à l'encontre de vostre pecheur; mais bien de vostre douceur & benignité à l'endroit de vostre creature. ne vous souuenez pas de vous leuer en cholere, pour punir le coupable; mais plus-tot pensez à vostre misericorde, enuers le
miserable

miserable , perdez la memoire du superbe
qui vous prouoque, & regardez le misera-
ble qui vous inuoque. Car vous estes Ie-
s v s, & qu'est ce que Ie s v s, sinon Sau-
ueur?



Que



*Non me demergat tempestas aquæ, neq; absor-
beat me profundum ! Psal. 68.*

XI.

Que la tempeste de l'eau ne me noye
point, & le profond ne m'englou-
tisse point. Psal. 68.

O Trop legere, & trop mal asseurée,
La courte foy de ce traistre element,
Quand pour tromper quelque barque attirée,
L'eau de la mer s'asseoit esgalement.

L'on voit ioüier des ondes argentées,
Qui contrefont vn humide cristal.
Et quelquefois les vagues arrestées
Font estimer, que tout soit de metal.

Comme vn viuier confiné dans ses marges,
Les douces eaux n'ont ny flux, ny reflux.
Mefme aduoüant leurs canaux assés larges,
Leurs flots calmez ne se debatent plus.

Vn petit vent qui les flate, & les baize,
Les fait voler d'un cresppe bien leger.
L'onde s'escoule, & remonte à son ayze,
Sans descourrir quelque prochain danger.

C'est vn plaisir de voir quelque nauire,
Qui va s'il veut, en arriere, en auant;
Le matelot tourne ainsy qu'il desire
Le voile ouuert, pour prendre le bon vent.

Perfide mer, tu permets que les proües
Fendent tes eaux, de leur musle d'airain.
Les auirons, qui te frapent les ioüies,
Font escumer ton visage serain.

On penseroit que quelques dures lames

Euissent

Eussent paué les sentiers de tes champs.
Car tout ton dos est plus batu de rames:
Que les gueretz par les coutres tranchans.

Mesme de peur que l'on ne coniecture,
Que tu bastis quelque traistre dessein:
Tu laisses voir les rocs, que la nature
Vouloit cacher, dans le plis de ton sein.

Qui iugeroit que cette claire glace
Fut à goustier vne amere liqueur?
Et que monstrant du verre sur la face:
Elle cacha des escueils dans le cœur?

Tout ausy-tot que la nef desanchrée
Se coule au sein de cette douce mer,
L'on se promet vne route sucrée,
Sans redouter ce qu'on aura d'amer.

Les auirons fendent l'onde de verre,
Les matelots paroissent tous contents,
L'on ne voit plus de maisons, ny de terre,
Mais ce bonheur ne dure pas long temps.

Incontinent apres les prisonniers d'AEole,
Qui sembloient appaizez, grondent dans leur geole,
Ils font rage de bruire, & choquent leurs rempars,
Et entrouurent le mur en cent diuerses pars.
Dechargez de liens, ils font trembler la terre,
Puis attaquent la mer, pour y faire la guerre.
Les esquifs arrestez par les auantcoureurs,
Sont le premier essay des suiuanes fureurs.
Legros vient ausy-tot, & la nef assiegée
Voit tous ses ennemys en bataille rangée.
L'esclau malheureux n'est point plus estonné,
Que ce vaisseau surpris, quoy qu'il soit condanné

A teindre

A teindre de son sang la gueule famelique,
Et le ventre cruel, d'un grand lion d'Afrique.
Tel est le paste effroy d'un marchand estrange,
Lors qu'au milieu d'un boys il se treuve en danger.
S'il pense soupirer pour sa bourse rauie:
Les voleurs inhumains luy disputent la vie.
Ainsy dessus cez eaux enceintes de malheurs,
Les nefz sont les passans, les vents sont les voleurs.
A leur cruel abord, la mer tout en alarme,
Tremble du triste effroy, de son prochain vacarme.
Les eaux changent de teint, & le cœur qui leur bat,
Est l'augure certain d'un estrange combat.
Mais si-tot que le sud souffle sur cette plaine,
Les nuages espaix, de son humide halaine:
Le nort glacé de froid luy presente un duel,
Et fait en le choquant un ravage cruel.
L'est & l'Ouest enflez de choleres extremes,
Meinent leurs escadrons, & combattēt eux mesmes.
La mer pour soustenir cet assaut commencé,
N'a ny murs, ny rampars, comme on auoit pensé.
Voilà qu'elle se fend à la premiere charge,
Et faict voir en son sein quelque abysme bien large.
Un flot se roule icy, l'autre d'autre costé,
Selon le cours du vent, dont il est tourmenté.
On voit iusqu'à l'enfer, lors que l'abysme s'ouure,
Neptune iuge à mort les nochers qu'il descouure,
Et l'espoir d'engloutir quelque riche butin,
Luy fait authorizer cet orage mutin.
Cependant le vaisseau qui penche vers l'abysme,
Sert au dixiesme flot de tribut, & de disme.
Les vents le font gemir, les eaux le font pleurer,

*Attendant le destin qui le doibt enterrer.
Cet infame pourtraict me monstre à mō dommage,
Qu'en vn terme bien court la mer change d'image,
Puis que pour deuorer les vaisseaux desanchrez;
Elle fait iour aux vents, dont ils sont massacrez.*

*Mais tout ce discours de tempeste
N'est qu'un embleme curieux;
Un sens bien plus misterieux
Git sous le fard, qui nous arreste.
Tethys princeesse de la mer,
Je n'ay point voulu te blasmer,
Je tien ton empire pour iuste.
I'estime les vents sans courroux,
Et pour nommer un prince doux:
AEole m'est autant qu'Auguste.*

*Je ne parle point, o Typhys,
De tes galeres vagabondes,
Quand premier tu fendis les ondes
De cette flotte que tu fis.
Me plaisant de viure sur terre,
Iamais l'eau ne m'a fait la guerre.
Je ne cognoy point ses cantons,
Et tous les comptes des Syrenes
Me sont des fables de douzaines,
Aussy bien que ceux des Tritons.*

*Je ne cognoy point les estoiles,
Je n'entend ny carte, ny nort,
Je ne sçay pas sortant du port,
Comment il faut rendre les voiles.
Ceux qui passent leur aage entier
A ce miserable mestier,*

Peuvent discourir de Neptune.
 Mais s'ils choquent contre vn rocher,
 Puis qu'ils l'ont esté rechercher:
 Je ne puis plaindre leur fortune.

Cet ocean dont j'ay parlé
 Ne veut rien peindre que ma vie,
 Qui se voit tous-jours poursuivie,
 Plus que cet element salé.
 Je suis moy-mesme le nauire,
 Qui glisse, qui tourne, & se vire,
 Au gré de toutes factions.
 Les vents qui font naistre l'orage,
 En s'eleuans dans mon courage,
 Sont mes mutines passions.

Cette miserable galere
 Parmy ces ondes, & ce vent,
 Experimente trop souvent
 Trop de douceur, & de cholere.
 O trop amers, & trop salez,
 Les breuuages enforcelez,
 Que cette vie me me fait boire!
 Son regne qui paroît si beau,
 Se precipitant au tombeau:
 Porte aussy-tot la robe noire.
 O vie! tu nous tends des coupes de douceurs,
 Et des cheres delices.
 Mesme pour nous trôper, la grace, & ses deux sœurs
 Te donnent leurs seruices.
 Les sotes voluptez sont les saints des mortels,
 Chacun les glorifie.
 Mais le dueil oublié, ne treuve point d'autels,

Où l'on luy sacrifie.
Quand la rage d'amour met des flots, & des feux,
Dans vn cœur qu'elle attache.
Les pieges aprestez ne sont point aperçeus,
Car vn autre les cache.
Mais si pour se sauuer des ondes & du vent
L'esprit reprend courage:
Le vice depité fait mieux voir que deuant
Ses fraudes & sa rage.
Lors le foible forçat cognoist que ses forsaicts
L'ont mis dans la tempeste.
Ses crimes qu'il gemit, sont comme vn pezant faix,
Qui luy charge la teste.
Pleust à Dieu pour le moins, que l'esprit vicieux
Fut esgal au forsaire!
Qui tombé dans la mer, demande encore aux cieux
Vn ayde necessaire.
Auant que perdre espoir, il se sert de sa voix,
Il implore le monde:
Mesme estant enfoncé, par trois ou quatre fois
On le reucit sur l'onde.
Si le pauure pecheur sçauoit tendre les mains,
Quand son malheur s'auance:
Les puissances des cieux, & celles des humains,
Courroient à sa defense.
Mais comme vn aueuglé qui roule iusqu'au fond
D'une vieille citerne:
Il s'enterre tout vis, sous le mur qui se fond,
Pour remplir la cauerne.
Ou comme vn qui s'enfonce, en pensant se iouïr
Sur la glace peu forte:

*S'il tasche à resortir, l'eau se vient renoïer,
Et luy serre la porte.*

*Ainsy le malheureux qui se laisse emporter
Dans le goufre du vice,*

*Treuue à peine vn amy, qui luy veuille prester
Vn charitable office.*

*Helas tu vois, qu'en ce fatal rencontre
Deux assassins taschent de m'attraper.*

*Si ie combas contre l'eau qui se monstre:
Sans estre veu le vent me vient fraper.*

*Tu peux bien voir que l'onde, & là tempeste,
Font au plusfort pour triompher de moy.*

*Desia les flots montent dessus ma teste,
Ie vay couler sous les eaux que ie boy.*

*Helas tu vois que ma force lassée
Va succomber sous vne double mort.*

*Et toutefois ta grace pourchassée
Ne souffle point, pour me pousser au port.*

*Escoute donc, pendant que ie lamente,
Regarde moy, sans tant faire prier.*

*Ie n'en puis plus, l'orage me tourmente,
Les flots amers m'empeschent de crier.*

*Sans plus tarder, fay luire tes estoiles,
Retire moy d'un combat si douteux,*

*Et ne permet, qu'ayant perdu mes voiles,
Ie souffre encore vn naufrage piteux.*

*Tend moy les bras, redonne moy courage,
Mon cher patron, tire moy de danger.*

*Ou te iettant toy mesme dans l'orage:
Tien mon menton, pour me faire nager.*

Que la tempeste de l'eau ne me noye point, & le profond ne m'engloutisse point. Psal. 68.

*Aug.
Soliloq.
c. 35.*

Combien de temps dois-je encore me voir miserable, poussé & repoussé violemment dans les flots de cette mortalité, criant apres vous Seigneur, & vous ne m'exaucez pas? Seigneur entendez, s'il vous plait, celuy qui crie à vous, & vous appelle *de cette grande mer*, & conduisez moy de cette tempeste, au port de la felicité eternelle. heureux, & bien-heureux tous les esprits, qui retirez du danger de cette mer, ont merité de paruenir à vous, *Seigneur Dieu, le port & haute d'assurance*. O vraiment heureux tous ceux, qui sont paruenus de la haute mer au bord, de l'exil à leur patrie, de la prizon au palais du Prince, iouyssans heureusémēt du repos qu'ils auoient desiré. Mais nous malheureux & miserables, qui parmy les bancs, les bourasques, & tépestes de cette mer orageuse trainons sans art & sans conduite, nostre nauire infortuné, & ne sçauōs pas, si nous pourrons en fin paruenir au port de salut.

*Aug.
Soliloq.
c. 37.*

Pere de misericorde, entendez les cris, & gemissemēt de vostre pauvre orphelin, rendez luy vostre main qui seule peut l'ayder, afin qu'elle me retire *du profond des eaux, & du lac de misere, & de la fange d'ordure*. de peur que ie ne perisse à la veüe des yeux de vostre misericorde, en la presēce de la pieté de vos

entrailles. mais que ie me tire d'icy, pour aborder à vous, qui estes mon Seigneur & mon Dieu.

Car cette vie est vne haute mer bié estendue, au long & au large: & cōme en la mer vniuerselle, il y a diuers destroits, dont les vns sont esmeus d'une sorte de tempeste; les autres d'une aultre, cōme la mer Ægee, qui est souuent agitée des vents, celle de Sicille, qui precipite ses flots à cause du peu d'espace de son embouchure. Le Charybde du costé de Barbarie fait bouillir ses ondes à cause des bācs & des escueils qui y sont cachez, le pont est dangereux pour la grandeur & l'impetuosité des flots. L'ocean d'Espagne aussy dangereux, pour le deffaut des ports, & tout embaraissé par l'ignorance des lieux, tellement qu'il est difficile de s'y bien conduire: ainssy quelques autres endroits de la mer sont dangereuses pour d'autres causes. Nous voyons que le mesme arriue en nostre vie, qui flotte incessamment sur la mer de ce monde.

Par le nom de nauires & des vaisseaux la vie transitoire des hōmes est aussy designée. cōme il est aussy escrit en Iob. *Mes iours se sont passez, comme des nauires qui portent des pommes.*

Et la nauire de nostre ame est pousée de ça & de là, parce que nous nous souuenons encore de l'excellēce du paradis, & souffrōs par la chair des flots importuns de tétatiōs.

*Chryf.
hom. 82
in Mat.*

*Rupert.
l. 5. in c.
8. Apoc.*

*Greg. l.
9. mor.
c. 24 in
c. 9. Iob.*

Ambr. pref. in 4. l. sup. per E-nang. Luca. Chrysf. hom. 33 Or qu'elle mer sçauroit on treuuer, qui soit plus entrecoupée que ce siecle? qui soit plus perfide, moins constâte, si profonde, ny qui soit si souuent battue des vents & des orages de tant d'esprits immondes?

Parce que cette vie flotte tous-jours, & se treuue perpetuellemēt dans la tempeste de diuers pechez, ou tentations qui la tourmentent, pour cela est elle apelée, comme nous le voyons escrit. *cette mer est grāde & spacieuse.*

Hieron. epist. 1. ad Heliod. Gardez vous bien de croire à tout, & de vous asseuer de tout, encore que la mer vous rie, & qu'elle soit estendue cōme la face d'un estang, encore que cet element couché se tienne si coy, qu'il semble mort, & que le soufle des vents le touche si doucement, qu'il en face seulement cresper la premiere toile; cette cāpagne raze a beaucoup de montagnes. Le danger est enclos au dedans, l'enemy se cache là dedans. En ses tourbillōs, le Charybde de la luxure fait piroüetter le salut de l'homme, puis l'engloutit. Avec vn visage de pucelle la cōcupiscence flatte doucement, attire mignardemēt; c'est vne scyllé qui se prepare, & se pare pour executer vn triste naufrage. Icy tous les caps, les haures, les bords, sont garnis de barbares; le diable est vn escumeur, de qui les brigantins sont chargez de chaines, pour enfermer les pauvres voyageurs qu'il pourchasse.

En ce siecle nous sommes dans vn grād deluge

deluge, où les flots & les vents nous battent de tous costez, il n'y a point de retraite si-
delle, nulle station assurée, nous n'auons
endroit propre où nous mettre à la cale; on
n'y voit ny tertre, ny tronc de boys, où la
colombe puisse mettre le pied, pour se repo-
zer tant soit peu.

*Ambr.
in ora-
tionibus*

La multitude des cupiditez fait vne grā-
de tempeste à l'ame, qui nauigeant dans sō
corps cōme dans vn destroit, est à tout mo-
mēt trauersée, & hurtée de part & d'autre;
tellement que le timon luy tōbe des mains,
& la met au desespoir de pouuoir se cōdui-
re, & gouverner heureusement.

*Ambr.
Apolog.
poster.
pro Da-
uid. c. 3.*

L'esprit humain est émeu d'autāt de vêts,
qu'il souffre de tentations. Car bien souuēt
la cholere le met hors de soy, quand la cho-
lere se retire, vne sotte ioye succede en sa pla-
ce; il est pressé des eguillons de la luxure, l'a-
uarice qui le cuit, & fait bouillir son cœur
du desir de posseder tout ce que la terre pro-
duit, l'embraze si fort qu'il meurt de soif; il
faut donc boire en hydropique, & s'é don-
ner iusques à faire bāder, & creuer, le bouc-
quin trop plein de mauuaise liqueur. l'or-
gueil souffle dās ses voiles, & les faict enfler,
pour se pousser d'autant plustot contre l'e-
scueil de perdition, & s'esleuer au hault des
flots, où tout aussy-tot il se doibt enfoncer
dans vne abyssme, où sa peur, & son peu de
courage fait, qu'il s'abaisse sans necessité.

*Greg. l.
II. mor.
c. 23. in
c. 13.
Iob.*

*Aug.
medit.
c.39.*

Voicy Seigneur, *Mes iniquitez sont montées, & sont creües plus hault que ma teste, & comme vn trop grand fardeau, elles se sont apezanties dessus moy.* & si vous (de qui le propre est de tous-jours pardonner, & d'auoir pitié du miserable) ne mettez la main de vostre Magesté dessus mon menton, ie suis contraint de menoyer miserablement, & de couler au fond de ces eaux.

Pf. 88. Vous commandez à la puissance de la mer, vous apaisez & mitigez le mouuement de ses flots.

*Amb. in
Pf. 68.* C'est bien vn grand puy & bié profond, que la profondeur de l'iniquité humaine, quiconque tombera dedans ne scauroit faire vne petite cheute: c'est vn dāger grandement à craindre. Si vous voyez qu'un homme ayt commis quelque iniquité, il est noyé dans vn puy. Or quand vous luy representerez son iniquité, & que vous l'en reprendrez; s'il dit, il est vray, j'ay peché, ie le confesse, le puy n'a pas refermé sa bouche sur luy. Mais quand vous luy entendrez dire: qu'ay-je fait de mal en cela: voilà qu'il defend son iniquité, il autorize sa malice. Le puy a refermé sa bouche sur ce meschāt. il faut qu'il perisse là dedans, sans treuuer issüe par où sortir.

*Aug.
Soliloq.
c.35.* Esprit du genre humain, Seigneur IESVS-CHRIST, vray Dieu, engédré d'un vray Dieu nostre refuge, & nostre vertu, de qui la lumiere rayōne de loing sur nos yeux, entre tāt d'espaisses

d'espaisſes nuées, qui nous cachent le iour, entre tant de flots, qui nous battent ſur cette mer, où vous paroiffèz, comme vne belle eſtoile du pole, afin que nous ſoyons cōduits par voſtre clairté, & puiſſiōs aborder à vous, qui eſtes le port de noſtre repos. Gouvernez noſtre vaiſſeau de voſtre propre main, o Seigneur, avec le timon de voſtre croix, afin que nous ne periffions pas dans les flots, *que la tēpeſte d'eau ne nous ſubmerge point, que l'abyſme ne nous engloutiſſe point.* mais retirez nous de ces ondes avec le crochet de voſtre croix; ramenez nous à vous, noſtre vnique ſoulas, & noſtre patrō, que nos yeux baignez de larmes, & my-noyez dans les flots, ne vous perdent pas de veüe ; mais qu'ils nous voyent tous iours comme vne eſtoile matiniere, & cōme vn ſoleil de iuſtice, luiſant au port de noſtre celeſte patrie, & nous attendant à bras ouuers, pour nous recevoir. Exaucez nous, Seigneur Dieu noſtre ſalutaire, eſperance de tous les endroits de la terre, & de tout l'eſpace de la mer. No^s flottōs, & ſommes balottez ſur vne mer turbulēte; vous eſtes tout droict au bord, & regardes les dangers qui nous affligent. *ſauuez nous en faueur de voſtre nom .* Donnez nous cette grace, o Seigneur, de ſi biē tenir le milieu entre la Scylle & le Charybde, entre le trop & le peu, qu'ayant euité l'un & l'autre de cez deux dangers, nous puiſſions en fin ſurgir heureuſemēt au port de voſtre gloire.



*Quis mihi hoc tribuat ut in inferno protegas me,
et abscondas me donec pertranseat furor tuus? Iob. 14.*
12.

XII.

Qui fera celuy qui me donnera cela, que tu me defendes en enfer, & que tu me caches iusques à ce que ta fureur soit passée. *Iob. 14.*

Qui me pourra donner sous la retraite seure
D'un cachot bien obscur un toict pour me loger?
Un toict, deßous lequel ie me sauue, & m'assure
De ton feu deuorant, qui vient tout rauager.

Helas! toutes les fois que ma triste memoire
M'exprime le pourtrait de ton aspre courroux:
A peine puis- ie voir vne grote assés noire,
Afin de m'exempter de si terribles coups.

Ie recherche pour lors, aux ombrageux repaires
Des plus noires forets, les coings plus escartez;
Et les antres laissez aux bestes solitaires,
Sont les lieux plus plaisäts, où mes yeux sont portez.

Ie desire aussy-tot, que ma teste timide
S'enfonse dans la terre, & ne paroisse plus.
Ie souhaite un rocher de l'element liquide,
Et myrongé des flots, pour m'y tenir reclus.

Ie prie de bon cœur, que quelque mont me couure
Sous le sein cauerneux, de son obscur plancher.
Que le ventre foüy d'un cimetiere s'ouure,
Afin qu'y deualant, ie m'y puisse cacher.

Ou bien pour éloigner cette triste fortune,
Ie demande logis dans les grottes des eaux,
Ie veux estre habitant des maisons de Neptune,

Viuant

Vinant dans vn rocher, où chopent les vaisseaux.

Je voudrois rencontrer quelque noire demeure,
Où iamais le soleil, ny la lune n'eut luit.

Ou bien auoir treuvé, pour retraitte plus seure,
Ton foyer tenebreux, o tenebreuse nuit.

Alors qu' avec l'effort de son ire animée,
Iupiter ébranlant les globes estoilez,
S'appreste pour ietter de sa main allumée,
Les traits trois fois pointus, sur les champs desolez.

Afin que le carreau d'une horrible tempeste,
Ne donne au voyageur quelque triste mechef:
S'il a peur de ce coup, qui menasse sa teste,
Il se sert du laurier, pour se ceindre le chef.

Mais lors que tu brandis tes dards espoüëtables,
Et tes rouges carreaux, avec vn bras guerrier:
Ces feüillages vantez ne sont pas secourables,
On se fournit en vain de bouquets de laurier.

L'ombrage plus obscur de la forest plus sombre
Ne nous scauroit cacher, d'un si luissant esclair.
A tez yeux penetrans se descouure tout ombre,
Et dans toute forest, tousiours ils voyent clair.

Celuy qui le premier cueillit pour son dommage
En vn arbre fatal, vn fruit si cher vendu,
Pensoit estant caché sous vn espais feüillage
D'un arbre bien couuert, estre bien defendu.

Mais si-tost qu'il sentit, que la Deité prompte
S'approchoit de l'endroit, qui le tenoit caché:
En descourant son fait, il se couurit de honte;
Et se monstra soy mesme, auant qu'estre cherché.

Le ventre spacieux, les entrailles affreuzes,
D'un antre qui s'auance en cent diuerses parts,

Où

Où les creux frequentez des bestes monstrueuses,
Ne peuuent rien aider, pour tromper tes regards.

Cet antre où les lions changerent de courage
Pour le ieune Medois, auquel ils furent doux,
Redonnant aux lions leur naturelle rage,
Receut les Chaldeans, & les deuora tous.

Les destroits cauerneux, & leurs replis sans nom-
Ne sont pas bien couuerts, afin de me celer. (bres,
Les sepulchres plaistrez, tristes maisons des ombres,
Ne me retiendront pas si tu viens m'appeller.

Musé sous le cachot d'une cauerne obscure,
Loth se vit descouuert en ce morne seiour.
Mesme le sang d' Abel dessous la sepulture,
Se plaignit de Caim, & mit son crime au iour.

Continuant vn peu dedans ces sacrez termes,
Ie voy Ionas trompé, par la mer qui le prend.
La balaine luy fait des promesses peu fermes,
Et faignant le cacher, elle mesme le rend.

Cet estranger animal, qui dans ce ventre large
Engloutist pour vn temps Ionas espouuenté,
Ne peut garder ce faix, son ventre s'en descharge,
Vomiſſant ce Ionas, contre sa volonté.

La foy de l'ocean, c'est vne foy de verre,
Qui glisse comme l'onde, & change au gré du vent.
Qu'est ce que l'ode cache, & qu'est ce qu'elle enferme,
Sous vn front de cristal, qu'on n'aille aperceuant?

La foy des monuments & des sepulchres mornes,
Ne tient rien d'asseuré sous des marbres polis.
Les tertres des tombeaux sont des visibles bornes,
Afin de deceler les os enseuelis.

La foy des antres creux, & des noires cauernes,
Enceintes

Enceintes de rochers, est de mesme façon.

Leurs destroits reculez, & leurs secrets internes,
Se descouurent souuent, avec leur propre son.

La foy d'un boys muet, celle d'un verd feüillage,
Ou d'un taillis touffu, n'est pas seure pour moy.
Tous deux chāgēt de face, ainsy qu'ils chāgēt d'aage,
Et la feüille, & le bois, n'ont qu'une mesme foy.

Toy seul, o mon Sauueur, peux garantir ma teste,
Ou bien me releguer en des lieux asseurez.
Iusqu'à ce que les traits, que ta iustice apreſte,
Soient remis au carquois, dont tu les as tirez.

Qui sera'celuy qui me donnera cela, que tu me defendes en enfer, & que tu me caches iusques à ce que ta fureur soit passée? Iob. 14.

*Pf. 138.
Aug. in
hunc
locum,*

OV iray-ie pour ne point rencontrer vostre esprit? où m'en fuiray-ie pour estre caché de deuant vostre face? quelle terre de franchise voudra retirer celuy qui s'en est fuy de la iustice de Dieu? les hōmes qui reçoient les fugitifs, auant que de les prédre tout à fait en leur protection, leur demandēt à qui ils sont, & pour quelle cause ils fuyent: s'ils entendent que quelqu'un soit seruiteur de quelque Seigneur moins puisſāt, ou d'un homme de vulgaire condition, alors sans crainte, ils le reçoient, & disent en leur cœur: cet infortuné n'a pas un maistre qui
soit

soit si puissant , qu'il soit à craindre , quand
mesme il viendrait rechercher son fugitif.
Mais quand on leur fait entendre, que le re-
fugié s'en est fuy de la maison de quelque
grand Seigneur , ou bien ils ne luy veulent
point donner de frâchise, ou s'ils la donnēt,
c'est tousiours avec vne grande crainte, par
ce qu'un homme puissant ne peut estre de-
ceu . Ou Dieu ne se treuve-il pas? qui peut
tromper Dieu? qui est celuy que Dieu ne voit
pas? qui est celuy que Dieu respectera, & n'o-
zera luy redemander son fugitif ? où ira-il
donc ce malheureux, pour fuyr de deuant la
face de Dieu? il se tourne de costé & d'autre,
comme s'il pouuoit trouuer vn lieu propre
à sa fuite. *Si ie monte au ciel, vous estes là , si ie*
descens dans l'enfer, encore me treuueriez vous. Si ie
m'esleue trop , voilà tout incontinent que
vous me rabaissez ; si ie me cache, vous me
cherchez & treuuez aussy-tost . où iray-ie
donc, afin que ie m'escarte de deuant vostre
face? que feray-ie, afin que vostre cholere ne
me puisse nuire? Voicy ma derniere resolu-
tion , ie m'enfuiray ainsy de deuant vostre
face, i'eschaperay ainsy de deuant vostre es-
prit, de vostre esprit de rigueur, de vostre
face de vengeance; ie m'enfuiray dōc, & cō-
ment? *si ie reserre & rassemble toutes mes plumes,*
& si i' habite aux extremitez, au fond, au plus pro-
fond de la mer. mais sera biē chose admirable,
si ie ne rencontre pas dans la mer ., celuy
qui

qui me peut treuuer dans l'enfer mesme.

Hieron. Malheur à vous autres, qui estes profonds dans le
l. 9. in c. cœur, pour cacher vos conseils au Seigneur, de qui les
29. 1^{sa}. œuvres sont en tenebres, & qui dites, qui sera ce qui
 nous verra? qui nous cognoit maintenāt? pour ce-
 la pésent ils, que Dieu ne sçache riē de leurs
 cōseils, par ce qu'ils font leurs œuvres en te-
 nebres, & qu'ils disēt, qui nous voit? & qui nous
 cognoist? sans se resouuenir de ce qui se dit à
 Dieu, les tenebres ne serōt point obscurcies par vous,
 la nuit sera illuminée comme le iour, & ses tene-
 bres seront comme sa lumiere.

Ambr. Confidere celuy de qui Syrach dit en l'Ec-
l. 1. de clesiastique: Homme qui transgresse en son liēt, di-
inter- sant en son ame: qui me voit; les tenebres m'enui-
pellat. ronnent, & les paroirs me couurent, qui dois-ie plus
Iob c. 3. craindre? cestuy cy pense n'estre pas veu de
 celuy qui voit tout; & qui croit les tenebres
 bien fidelles pour receler ses meschantes a-
 ctions, il met vn ombrage au deuant de soy,
 mais en vain pense il estre biē à couuert, puis
 que l'œil de Dieu plus luizant, que le soleil,
 descouure toutes choses cachées, esclaire les
 tenebres, & penetre l'interieure conscience
 du cœur, & recognoit tout, haut & bas. Que
 celuy là donc est bien vain, qui pēse estre as-
 seuré dans les tenebres, ne pouuant eiter la
 lumiere, qui luit en tenebres, & que les tenebres ne
 peuuēt comprendre. il est attrapé comme vn fu-
 gitif & mauuais mercenaire; il est cogneu a-
 uant qu'il se cache, par ce que toutes choses
 estoient

estoyent desia cognues du Seigneur, auant qu'elles fussent, non seulement les choses faites, mais celles ausly qui deuoyent estre faictes par apres.

Adā & Eue deceus par cette erreur, entédās le bruit des pieds de Dieu, qui se pourme-
noit par le paradis, se cacherēt so⁹ vn arbre. *Hiero. l. 9. in c. 29. Isaia. Greg. l. 33. moral. c. 3. Ambr. l. 2. de poenit. c. ult.*
Doncques apres la faute, le premier homme est treuue caché sous les arbres. Ainsy vous entédez qu'Adā se cache, ausly-tot qu'il cognoit que Dieu est present, qu'il voudroit n'estre point treuue, quoy que l'ō le cherche, & qu'il est appellé de Dieu par vne voix qui mordoit l'affectiō de ce fugitif, quand il disoit: *Adā, où es tu?* c'est autāt que s'il eut dit, pourquoy te caches tu? pourquoy fuis tu maintenant celuy que tu desirois de voir? Tant est grief le repētir apres la coulpe, que sans iuge, & sans tesmoing, la conscience se punit elle mesme, desire de se voiler, & n'estre pas veüe, & toutefois elle demeure tousiours nue & descouuerte aux yeux de Dieu. *Ambr. l. de pa-*

Adā, Adā, où t'ont mené tes pechez? pour te faire fuyr Dieu, que tu cherchois auparauāt. *radysso. cap. 14.*
cette crainte est vne confessiō de faute; cet-
tē cachette vne preuarication, pour penser inutilement euitier la presence de ton iuge.

Cain ausly par vne mesme folie, estimoit que Dieu fut ignorant, & moins clairvoyāt qu'il n'est, disant, *si vous me chassez aujourd'huy, ie me cacheray de vostre face.* Et par Amos il est dit *Hier. l. 9. in c. 20. Isa.*

dit des impies & pecheurs; s'ils s'enfuyent, & se cachent de mes yeux, au profond de la mer, là ie commanderay au dragon, & il les mordra.

Chryf. hom, de Iona. Et toy Prophete Ionas, où t'en fuis tu n'as tu pas ouy ce que dit Dauid? où iray-ie de deuant vostre esprit? où fuiray-ie de deuant vostre face? En terre? mais la terre appartient au Seigneur, & toute sa plenitude. Au ciel? ie cognois que vous estes encore là. Dans la mer? vostre main s'estéd encore, & se plonge iusques au fond d'icelle. A peine Ionas estoit il entré dans le vaisseau, que les eaux se troublét, les flots se souleuent, les gouffres s'ouurent à geules beantes, à force d'ondes qui se dressent comme montaignes, on voit par fois le fond & le sable: & comme vn fidelle seruiteur, poursuiuant vn meschant esclaué qui s'en est fuy, apres auoir troussé les plus belles hardes & precieux ioyaux de son maistre, il insiste, & presse cōtre les receleurs du larcin & du larron, & ne cesse point qu'il ne l'ait representé à son Seigneur. ainsy la mer, recognoissant son compagnon de seruage, sans employer les forces, & la defféce d'autrui, sans demander ayde à personne, mais esmeüe par sa propre vertu, demande qu'il soit rendu tout incontinent, & ne veut entendre à aucune composition, qu'apres l'auoir reçu.

Pauli.

carm.

ad Cy-

theriū.

Car celuy qui auoit pensé, qu'il pourroit s'esloigner de Dieu par la mer, & qu'un na-

uire

uire le receleroit fidèlement, s'abusa bien fort. aussi-tot ce maladuizé fut englouty dans les entrailles d'une grande & terrible beste, pour y sentir que son iuge le treuuoit, & se treuuoit par tout. O digne prison du saint fugitif de Dieu! voylà qu'il est pris par la mer, en la protectiō de laquelle il s'estoit mis; deualé dans le ventre spacieux de ce grand monstre d'animal, il est arresté dans une prison viuante. Ietté de la mer il perit, & nage sous les ondes, hôte des eaux, & bāny de la terre. il va & vient dans la cauerne de ce corps espouventable, coupable tout ensemble, prisonnier & libre.

Entre dans la pierre, cache toy sous la terre que *Isaï 2.*
tu as foüy pour cet effect; retire toy si tu peux, de de-
uant la face de la crainte du Seigneur, & de deuant
la gloire de sa Magesté.

Car si quand le ciel est soudainemēt cou- *Tom. 9.*
 uert d'un espaix ombrage, & que la clairté *Hiero.*
 du soleil est ostée à nos regards, si pour no- *ep. ad*
 stre humilité, les nuées aussy-tost produites, *amic. in*
 menaçēt la terre d'une grande ruine, si les *scientia*
 elemēts sont esmeus comme ils ont de cou- *diuina*
 stume en telle occasion, & que les tonnerres *legis.*
 grondans parmy l'air, semblent rouler & se
 tourner en rond sur nos testes, & si pendant
 tout cela les esclairs drus & menus entre-
 coupez, nous battent la veüe, & nous es-
 bloüissent par une lumiere espouventable,
 (encore que tout cela se face bien souuent

par coustume, & disposition naturelle) nous sommes tous esperdus, nous tremblotôs & frissonnôs de crainte, nos cheueux se herissent, vne froide sueur nous baigne la face toute passe; nous voylà prosternez à terre; nous pozôs nostre orgueil, & baissions la teste, pour attendre la fin de cet orage. misérables que nous sommes, que ferons nous en cette iournée, quād le ciel esbranlé, ne sçaura de quel costé pancher? quand auec des legions d'Anges armez, le Seigneur paroistra tout de feu; quand les estoiles tombant d'en haut, le soleil se chāgera en tenebres, & que la lune sera teinte de sang? quād les montaignes se fondront comme de la cire; quād la terre sera toute embrazée, & que les fleuves seront taris, que les mers se secheront, & que contre la nature des choses, ayant par vn arrest diuin, cōsumé toute l'humeur, le feu ne fera plus bouillir les eaux, mais rostira les cailloux, & le sable, qui se treuve au fond? Quand les pecheurs diront aux montaignes, *tōbez sur nous, & aux colines, couures nous.* Quād les hōmes apellerōt la mort, & qu'estāt apelée, elle refusera de venir. Quād les dangers serōt tournez en desirs, & que les hōmes cōuoiterōt, & demanderōt auec grāde instāce, tout ce qu'ils ont tousiours hay & fuy.

Aug. in Ps. 30. Seigneur, *soyez moy Dieu de protection, soyez ma maison de refuge,* ouy Seigneur, *soyez seul mon refuge, & mon protecteur.* Oū m'en fuy-ic

fuy-ie? En quel lieu puis ie fuyr pour estre
aſſeuré? à quelle montaigne? à quelle cou-
verture biē munie? en quelle fortereffe m'ē-
fermeray-ie? de quel mur me deuray-ie ré-
parer? quelque part où i'aille, ie me pourſuis
moy meſme: car quelque choſe que tu vueil-
les fuyr, tu le peus faire, o hōme, excepté de
fuyr ta conſciēce qui t'accōpagne par tout.
Vous ſerez dōc ma maiſon de frāchiſe, o Sei-
gneur, & ma ſauuegarde, ie m'en fuys vers
vous, pour y eſtre en ſeureté; car ſi ie m'en
fuys de vous, deuers qui me retirera y-ie? par
tout où i'iray, vous y ſerez pour me treuuer;
ſi vous eſtes faſché, vous me treuuez pour
me punir; ſi vous eſtes appaizé, vous eſtes
preſent pour m'ayder: le mieux que ie ſçau-
rois donc faire, c'eſt de courir deuers vous,
& vous chercher, non pas courir loing de
vous, & vous fuyr; eſclaue, qui que tu ſois, ſi
tu veux fuir cethomme qui te commande,
& eſt ton Seigneur, tu te retires en quelques
lieux où ton maĩſtre n'eſt pas. pour éuiter la
recherche & la cholere de Dieu, va te ietter
entre les bras de ton Seigneur: car tu te
tromperas & feras perte de tes pas, ſi tu
t'enfuys de deuant la face de Dieu. Toutes
choſes ſont preſentes, nues & deſcouuertes
aux yeux du tout puiſſant.



*Nunquid non paucitas dierum meorum finietur
breui ? Dimitte ergo me vt plangam paulu-
lum dolorem meum ! Iob. 10.*

XIII.

Le petit nombre de mes iours ne serat-il pas
de brief finy? laisse moy donc, que ie plai-
gne vn petit ma douleur? *Iob 10.*

S Era ce ton intention,
Qu'adioutant à ma courte vie
Vne petite portion,
Ie sois regardé de l'enuie?
Ie recognoistrois ta faueur,
Et t'appellerois mon Sauueur,
Si voyant mon iour qui se passe:
Il t'eust pleu d'arrester le temps,
Et me donner encor l'espace
De cinq, de dix, ou de vingt ans.

Mais aux filets de mon seiour
Ioindre vn peu d'estoupes pourries:
Il me semble que c'est vn tour,
Plein de beaucoup de mocqueries.
Si peu de temps m'est accordé,
Qu'apres l'auoir bien regardé,
I'en mesprize le benefice.

Et ne sçauois plus me passer
De demander, quel artifice
T'induit si fort à me presser.

Il semble que ie sois esgal
A quelque enfant, qui vient de naistre,
Et paruient au terme fatal,
Auant qu'il puisse rien cognoistre.

Le traict feroit il pas raillard,
Si l'on l'apelloit vn vieillard?

Par ce que la prompte nature
L'ayant produit au despourueu,
Le reporte en la sepulture,
Si-tot que sa mere l'a veu.

L'on m'a bien souuent racompté,
Qu'il se treuve quelque vermine,
Qui commence en vn iour d'esté,
Et le mesme iour se termine,
L'aurore distillant ses pleurs
Sur les petits boutons de fleurs,
Les mene à leur adolescence.
Et quoy qu'on ne les haste pas:
Le mesme iour de leur naissance
Deuient celuy de leur trespas.

Lys petit enfant au matin,
Poussant encore vn tendre germe,
Lys au milieu de ton destin,
Quand le iour est emmy son terme:
Tu te fais vieil venant la nuit,
Vn iour t'esleue, & te destruit,
Te voit enfant, & te faict homme,
Et ce iour qui t'a faict si beau,
Veut qu'auant le soir on te nomme
Vn vieillard pres de son tombeau.

Au moins si les iours alentis
Auoyent quelques roües gastées,
Si leurs moments mieux repartis,
Rendoyent les heures moins hastées:
Les vermissieux auroyent loisir

De chanter avecque plaisir,
Nous auons autant vescu d'heures;
Le lys nouvellement ouuert
Se diroit, auant que tu meures,
Vante toy d'auoir esté vert.

Mais sans espoir d'aucun retour,
Le temps vole d'une aïsse forte,
Les heures qui forment le iour
Se poursuiuent de mesme sorte.
Comme vn torrent impetueux,
Dont le debord tumultueux,
Ne remonte point à sa source:
Les ans courent apres les ans,
Et dans cette eternelle course
Les futurs chassent les presens.

Afin de faire son quartier,
Vne saison coule sur l'autre;
Nous n'auons point de moys entier,
Que nous deuions apeller nostre.
Car depuis qu'un iour est venu,
Il ne peut estre retenu.
Vne heure roule comme vne onde,
Dont le flus n'a point de reflux;
Car celle qui vient d'estre au monde
Se passe, & ne retourne plus.

Le temps de soy-mesme enuieux
Chasse les moments de son estre,
Les ieunes ainsy que les vieux
Meurent, quand ils viennent de naistre.
Luy mesme se fuit, & se fuit,
Ainsi que le flambeau qui luit,

*Et se consume dans sa flame,
Sa cire luy sert d'aliment,
Son boys de corps, sa clairté d'ame,
Et sa cendre de monument.*

*Ainsy volant à son trespas,
Et roulant vague dessus vague,
Ce temps qui ne s'arreste pas,
Secourbe en rond comme vne bague.
Aussy tot qu'un siecle est passé,
Un autre siecle commencé,
Tourne par les mesmes ornières,
Les cheuaux vont comme le vent,
Et tous-jours les roües dernieres
Cbassent celles qui vont deuant.*

*Les Poëtes à mon aduis
Vouloient depeindre ce mystere,
Dedans le fabuleux deuis
Des enfans mangez de leur pere.
Car le temps qui deuore tout,
Ne treuve iamaïs tant de goust,
Que quand il ronge le temps mesme.
Il ne peut naistre sans courir,
Et courant de vitesse extreme,
Il se fait aussy-tot mourir.*

*L'heure mange les iours plus longs,
L'on voit les habiles iournées
Galoper dessus les talons
Des moys, qui chassent les années.
A la fin du douziesme moys,
L'an qui se retreuve aux aboys,*

*Court à son tombeau nécessaire.
Ainsy l'an, les moys, & les iours,
Font chanter leur anniuersaire,
A d'autres qui naissent tous-jours.*

*Sans donc auancer mon malheur,
Donne moy seulement vne heure,
Afin que sentant ma douleur,
Ie crie, ie sousspire, & pleure.
Ie ne requiers pas ce loisir,
Pour le consumer en plaisir:
Ce iour est trop mal propre à rire.
Ie n'ay resolu d'employer
Le peu de temps que ie desire:
Fors qu'à me plaindre, & larmoyer.*

*Larmes coulés donc vitement,
Puis que vous estes mon refuge,
Noyez ma crainte, & mon tourment,
Dans les flots de vostre deluge.
Mes mains arrachez mes cheueux,
Battez mon sein comme ie veux,
Et l'entamez d'un ongle croche,
Si vous auez quelque amitié:
Ne craignez point qu'on vous reproche,
D'auoir eu si peu de pitié.*

*Larmes coulez, mains tempestez,
Rendez ma poitrine plus mole,
Pendant que vous vous arrestez,
Le peu que j'ay de temps s'enuole.
Mes larmes coulent à grands flots,
Ie sens redoubler mes sanglots,*

*Mes prieres sont accordées,
I'ay sçeu soupirer, & penser;
Souspirs, & larmes débordées
Vous pouvez maintenant cesser.*



*Le petit nombre de mes iours ne serat-il pas de brief
finy? laisse moy donc, que ie plaigne vn petit
ma douleur. Iob. 10.*

QVe treuve-on en ce mode qui soit sta- *Chrys.*
ble? que voit on qui soit perpetuel? e- *ep. ad*
scoute la voix d'un certain venerable per- *Theod.*
sonnage: *Le temps de ma vie, dit-il, a esté plus le-*
Mon.
ger que les courriers. tom. 5.

Car aussy-tot que l'homme eut peché, l'e- *Hieron.*
ternité fut changée en mortalité, sa vie fut *ep. 21.*
limitée à neuf cēs ans, ou quelque peu plus. *ad Pau-*
depuis le peché, se rengregeant, & s'empirāt *am.*
tous-jours, cette vie a esté racourcie, dans
vn terme beaucoup plus court.

Les iours de l'homme sont briefs, le nombre de ses Iob 14.
moy est escrit en vos registres; vous luy avez consti-
tué des bornes, qui ne pourront estre surpassées.

Pourtant, celuy là seul me semble bien *Greg. l.*
entendu, & veritablement soigneux de vi- *9. mor.*
ure, qui considerant la briefucté de cette vie *c. 44. in*
presente, n'en regarde pas l'usage, & la cō- *c. 10.*
modité, mais la terme & le but: afin que son *Iob.*
issue luy face voir, que le contentement est
bien petit d'une chose, que l'on ne peut re-
garder qu'en passant, & sans s'arrester. A ce
propos Salomon a dit: *Si l'homme a vescu plu-*
sieurs années, & s'est donné du bon temps en tou-
te sa vie, il doit se souuenir du temps des tene-
bres, & des iours de l'eternité, lesquels estans
arrinez,

arrivez, tout ce qui sera passé, sera repris de vanité. Quand donques la coulpe tente l'esprit, l'ame doibt necessairement pour son bien, regarder la briefueté de sa delectation, de peur que l'iniquité ne la rauisse, & ne la traine dans vne mort viuante; estant tressafluré, que cette vie mortelle, court & galope continuellement à sa fin.

Greg. l. 7. mor. c. 20. in s. 6. Job. Souuent aussy pendant que la briefueté de cette vie presente est aymée, comme si nous estions asseurez de sa perseuerance; l'ame perd l'espoir, & le desir de l'eternité, & se complaisant aux choses presentes, est incessamment rebatue des ombres, & brouillards efroyables de son desespoir.

Mais les saincts Personnages, parce que sans cesse ils regardét la briefueté de la vie, ils viuent, comme s'ils mouroient chaque jour, & se preparent d'autant plus solidement, à la possession des biens perdurables, parce qu'ils preuoyent la fin des choses passageres, & par vn sage mespris, les estiment autant qu'un rien. Ainsy le Psalmiste, voyant que la vie du pecheur se passe par vne course legere, dit: *Encore vn peu, & le pecheur ne sera plus.* puis dit encore vne fois. *L'homme est come le foin & ses jours aussy.* & Isaie. *Toute chair est foin, & toute sa gloire comme la fleur d'un champ.*

Aug. in Ps. 102. Que l'homme aduize bien ce qu'il est, & qu'il ne soit point orgueilleux. *L'homme n'est que du foin, ny ses iours aussy.* Qu'est-ce que le foin

foin a dequoy s'enorgueillir? il fleurit pour vn peu de temps, aussy-tot apres il se seche. Pourquoy le foin est-il si superbe? il est verd au matin, & ce printemps ne dure que iusques à midy, quand le soleil le fait transir, & se rider; *l'homme fleurira, comme la fleur d'un chāp.* Que les fleurs se flettrissent, & le passent en peu de temps! & c'est ce qui paroît de plus beau aux herbes. Ce qui est fort beau, se passe, & tombe aussy fort promptement. *Toute chair est foin.* Et la clairté de la lumiere est comme la fleur de foin, le foin s'est seché, & la fleur est tombée.

Il sort quasi comme vne fleur, & bien-tot apres *Iob 14^r*
est foulé aux pieds, comme elle.

Car que sont ce, que les hommes nez en ce monde, si non des fleurs en vn chāp? estē-dons les yeux de nostre cœur, sur toutel'estēdue de ce monde present, & nous voirōs qu'il est plein d'autant de fleurs, qu'il porte d'hōmes, tellement que la vie dans la chair est la fleur au foin. Car à guize d'une fleur, l'hōme sort de la terre, puis paroît soudainemēt en public, aussy-tot apres la mort qui le pré d, le reiette en la terre dont il est sorry. La verdure de la chair nous mōstre, & nous fait paroître; mais la secheresse de la poudre nous retire, & nous fait euanouyr. n'estans rien, il sembloit que nous fussiōs vne fleur, à laquelle nous n'auōs rien de plus séblable, sinon que nous sechons & flettrissons tout ainsi qu'elle.

Mesme

In idem
6. 14.
Iob
Greg.

Isidorus Mesme nous durons si peu, qu'il y a fort
Clarius petit difference entre nous & ces bestioles,
orat. 10 qui selō que l'on racōpte, naissent aupres du
de mōte fleuve Hypanis, qui coulāt du costē de l'Eu-
 rope, se descharge dans la mer Euxine; ces
 petits animaux naissent, & meurent en vn
 mesme jour: comme dōcques celuy d'entre
 eux qui meurt enuirō les trois heures apres
 midy, se pourroit nōmer vn vieillard, & ce-
 luy qui dureroit iusques au soleil couchant,
 seroit tenu pour decrepitē, principalement
 au iour du solstice; de mesme, si nous confe-
 rons le plus lōg eage de l'hōme avec l'eter-
 nitē, nostre vieillesse ne fera que d'un jour,
 voire mesme se treuuera de beaucoup plus
 courte que celle de ces petits vermisseaux.

Nazia.
in prec.
ad vir-
gines.
Aug. in
Pf. 38.

Car dites moy, qu'est-ce que cette vie mor-
 telle, & subiette aux destinēes, peut auoir
 qui merite d'estre estimē lōg & perdurable?
 Tenez vous ce jour present? si vous l'auiez
 tenu, vous tenez celuy d'hier, & celuy d'au-
 jourd'huy, mais ie ne tiens pas celuy d'hier,
 dites vous, par ce qu'il n'est desja plus, quāt
 à celuy d'aujourd'huy, auquel ie suis, & qui
 est avec moy, ie le tiens. Est il ainsy que vous
 le dites? tout ce qui s'est passē du jour pre-
 sēt depuis le point du jour, vo⁹ est eschapē.
 ce iour icy n'at-il pas commencē à sa pre-
 miere heure? & dōnez la moy cette premie-
 re heure, dōnez moy la seconde; car je croy
 qu'elle s'en est aussy enuolēe. ie vous
 don-

donnera la troisiẽme, rẽpondez vous, car peut estre maintenãt que nous discourõs ensemble, nous en sõmes à cette heure là. Vous voyez dõc asseuremẽt quel iour il est, que le present est à la troisiẽme heure, que vous ne pouuez dõner que cette heure, & que la dõnant vous ne donnez pas vn iour, mais seulement vne heure. Toutefois encore ne vous veux-je pas accorder, que vous puissiez me donner cette troisiẽme heure, si nous l'auõs passée; ie vous presse donc seulement de la donner, pendant que vous croyez qu'elle soit presẽte. Car si des ja quelque partie d'icelle est passée, & si l'autre partie doit venir apres, vous ne pourrez me rien dõner; le passé non, parce qu'il n'est plus; l'aduenir aussy peu, parce qu'il n'est pas encore. Que me donnerez vous donques de cette heure qui s'acheue? que m'en donnerez vous? quel temps treuueray-je assez arresté, pour auoir le loisir de dire, il est? pendant que vous dites ce seul mot est, certes c'est vne syllabe, c'est vn momẽt, pour le moins, en ce seul de voix vous iettez trois lettres, vous n'arriuez pas à la scõde lettre de ce mot, que la premiere ne soit acheuée; la troisiẽme ne sonnera point, qu'aupres que la seconde sera passée. Que me donnerez vous de cette seule syllabe? & vous tenez les iours dites vous; vous qui ne tenez pas vne syllabe; toutes choses sont rauies, & violẽment entraînées par les momẽts, qui volẽt outre toutes

N

limites.

limites. Le torrent des choses coule sans ressource. Ces iours icy ne sont donc pas, ils s'en vont quasi plustot qu'ils ne viennent; & quand ils viennent, ils ne peuuent s'arrester. Ils se ioignent, ils se suiuent, & ne se tiennent pas.

Iob 7. Pardõnez moy Seigneur, car mes iours ne sont riẽ.

Greg. l. 8. mor. c. 20. in Iob. Partant les sainct̃s personnages voyent & iugent bien, que les iours de cette vie presente ne sont rien, parce qu'ils attachent les yeux de leurs esprits esclairsis à la consideration de l'eternité.

Hier. l. 11. in c. 40. 1^{re}. Nous croissõs & decroissõs par les momens des heures, & ne demeurons pas en vn estat. mesme ce que nous parlons, dictõs, & escriuons, s'en vole, & fait descroire la portion de nostre vie. qui a long temps esté enfant, deuiet soudainement garçon, le garçon se fait homme, & courant ainſy continuellement à la vieillesse passe sans arrest, par des espaces incertains, changeant, tournant, & se mouuant tous-jours. voilà qu'il se treuua vieillard, auant qu'il ayt eu loisir de s'estonner, qu'il n'est plus ieune, comme il s'est veu.

Aug. l. 7. de Ciuitate Dei c. 10. En fin, tout le temps que l'on vit, se doit deduire & rabatre, de celuy que l'on auoit encore à viure, il se fait chacun iour moindre, & ce qui reste descroit de moment à autre; en sorte que tout le tẽps de cette vie n'est autre chose, qu'une course à la mort. en
cette

cette lice il n'est permis à personne, de s'ar-
rester tant soit peu, ny d'aller plus lentemēt
en vn temps qu'en l'autre, mais tous sont
pressez d'un mouuemēt égal, & ne sont pas
poussez par diuers ou differents accez ; car
celuy de qui la vie a esté plus courte, n'a pas
cōduit ses jours avec plus de haste, que l'au-
tre qui vit plus long temps. De là voyons
nous, que l'hōme commenceāt de se treuuer
dās la vie, se treuue pareillemēt dās la mort.

Il est doncques dit fort à propos. *Lais-
sés moy pour vn peu de temps, afin que ie plaigne ma* *Greg. l.*
17. mor.
c. 45.
douleur. D'autāt que si par misericorde, nous
ne sommes defaits des liens de coupes, dōt
nous nous sommes chargez, nous ne pou-
uons parfaitement pleurer, ny nous plain-
dre de ce que nous treuons en nous me-
smes qui nos fasche, & fait que nous desplai-
siōs à nous mesmes. Mais la douleur de no-
stre coulpe est veritablemēt deplorée, quād
cette tenebreuse retribution & recompense
d'éfer est preueüe, par vne extreme crainte.

Orcōme vne affliction moderée exprime *Greg. l.*
9. mor.
c. 44. in
c. 10.
Iob.
sa douleur par les larmes, qu'elle est capable
de faire couler, vne extreme affliction sou-
strait les pleurs, & les autres sēblables signes
exterieures, & fait que la tristesse, se noye dās
la tristesse: elle demeure en sō cētre, & deuo-
rāt l'ame de l'affligé, luy rait par excez de
douleur, les sētiments mesmes de sa douleur.

Car souuent, le pecheur est tellemēt serré *Ibidem*
N 2 dans

dans les chaines de son iniquité, qu'il porte, & supporte vn pezant fardeau de pechez, & l'ignore toutefois, parce qu'il le souffre, & le tolere, mais aussy bien souuent; s'il cōmence à cognoistre à quelle cadēce il est attaché, & de quel faix de coulpe il est chargé, il tasche de fondre en larmes, & ne peut; pour s'esleuer contre sa propre iniquité, & la persecuter en soy mēme, il faudroit qu'il fut libre, que son esprit ne fut point assēruy comme il est, mais qu'il eut la franchise d'une entiere conuersation, non subiette, non cōtrainte. Celuy là donques, ne sçauroit pleurer sa douleur qui considere la coulpe de son iniquité, & ne peut toutefois gemir ny se plaindre de sa misere, estant empesché par le poix des occupations terriennes: celuy là ne sçauroit pleurer sa douleur, qui se roidit bien contre ses mauuaises inclinations, & coustumes, mais est encore greué, & pressé des desirs de la chair, qui croissent & reiettent tous-jours de nouuelles branches. La presence de cette douleur auoit tourmenté l'ame du Prophete, quand il disoit: *Ma douleur est tous-jours contre moy, par ce que ie prononceray mon iniquité, & penseray pour mon peché*. Nostre Seigneur nous delie donc, nous lache, & nous renuoye, pour plaindre nostre douleur, quand il nous fait voir les maux que nous auons commis; & nous ayde, pour nous faire pleurer, & nous repentir
à bon

à bon escient de ces coulpes, qu'il nous a fait cognoistre.

Donnez moy dōc cette grace, o Seigneur, & m'accordez seulement ce point dont ie vous supplie. permettez moy de me retirer, afin que durāt vne couple de moys, ie face le tour de ces montagnes, & que ie me plaigne avec mes compagnes.

Nous plaindre, & porter le dueil soixāte jours, cela nous figure le dueil, & la plainte de cette vie presente: & le Seigneur dit: *Bien-heureux sont ceux qui pleurent & sont en dueil, parce que ceux là seront consolez.* Nous nous plaignons & souspirons dans le desert de ce monde. (Car tout lieu, où l'on ne demeure point, est vn desert) ainsy parce que nous ne demeurons pas en ce monde, il est appellé desert. Il faut donc pleurer en ceste vie caduque, pleine de ruines, meslée d'accidents, afin que pendant que nous pleurons, le Seigneur recoiue l'immolation, & l'offrande pitoyable de nostre ame.

Iudic.

II.

Chryf.

hom. de

Iephthé.

N ;

A ma



*Vitam saperent et intellerent ac novissima
prouiderent ! Deuteron . 32.*

XIV.

A ma volonté, qu'ils fussent sages & entendus, & qu'ils prissent garde aux choses qui aduiendront à la fin? Deuteron. 32.

A H quelles choses deregées!
 Que nos ames soient auégées,
 Et voyent si peu l'aduenir!

Que fors la presente fortune,
 Elles ne s'en peignent aucune,
 Qui les puisse iamaïs tenir.

Cela non point c'est estre sage ?
 Ressentir le present dommage,
 Et lors se tourmenter de soing.
 Mais pensant aux choses futures,
 N'en point fuyr les aduentures,
 Parce qu'elles viennent de loing.

Auant qu'on sonne les trompettes,
 Le soldat tient ses armes nettes,
 Pour le combat qu'il doit auoir.
 S'il attend à fourbir ses armes,
 Quand des-ja tout est en alarmes:
 C'est penser tard à son deuoir.

Tous-jours le diligent pilote
 Veille sur l'element qui flote,
 Preuoyant le temps oportun:
 Et lors que le bon vent l'attire,
 L'ancbre ne tient plus son nauire
 Contre les riués de Neptun.

*Si le laboureur se dispoze
A vouloir tirer quelque chose
De son champ, au temps de moisson:
Auparavant il l'ensemense,
Il le cultiue, il y despenfe,
Et le tourne en mainte façon.*

*Mefme la fourmy prouidente,
Qui craint, qu'une faim violente
Ne l'attaque en son vieil hyuer:
Fait en Efté la mefnagere,
Trainant quelque graine legere,
Dans son petit grenier couuer.*

*Ah que fais tu troupe infensée ?
Qui neournes point ta pensée
Vers le prochain éuenement.
Estimes tu qu'un sort contraire
N'aura plus de mal à te faire,
Quand tu seras au monument?*

*Peut-eftre la parque benine
Fait ta toile diamantine,
Par un filet perpetuel;
Et ses sœurs qui cessent de tordre,
N'ozeroient toutesfois y mordre,
De l'acier du cizeau cruel.*

*Ah maladuizé, tu t'abuzes,
Personne n'a de bonnes ruses,
Pour les gaigner, ou les tromper.
Encore que l'une pardonne ;
Une des trois est plus felonne,
Et prend les cizeaux pour couper.*

Peut-eftre qu'aydant ton enuie,

*La mort s'accorde avec la vie,
Et qu'ainsy leurs vœux alliez,
Deßous le neud d'une foy stable,
Font vne ligue irreuocable,
Où leurs differens sont liez.*

*C'est vne ignorance trop lourde,
Sois certain que la mort est sourde,
La faueur que tu te promets
De cette faulße conioincture,
N'est rien qu'un bonheur en peinture,
Qui ne t'arriuera iamais.*

*Plustot perdant leur priuilege,
Les flammes lecheront la neige,
Sans pouuoir de l'endommager.
Et les tempestes vagabondes
Feront accord avec les ondes,
De ne les plus tant rauager.*

*Plustot la nuict sera sans ombre,
Plustot le iour deuiendra sombre,
S'enuelopant d'un voile espais.
Plustot il aduiendra qu'on trouue
La brebis aupres de la louue,
Et paissant avec elle en paix.*

*Il n'est point de si chere teste,
Qu'en tout temps la mort ne soit preste,
D'immoler deuant son autel.
Tout ce qu'il naist dessus la terre,
Contraint d'aller à cette guerre,
Se sent également mortel.*

*Là vat-elle, & sa dent pointue
Treuve les enfans, & les tue,*

Mesme entre les bras maternels.

Ainsy d'une cruelle sorte

Elle les recoit, & les porte

Dedans des berceaux eternels.

Elle traaverse icy les filles,

Puis là les meres des familles,

Icy lesperes, là les filz.

Ceux qui bouillent dans la ieunesse,

Ceux qui gelent en la vieillesse,

Sont également desconfits.

Elle confond sans difference

D'age, d'humeur, ou d'aparence,

Ceux qui trebuchent sous ses dards.

Elle mesle les funerailles

Des grands conducteurs des batailles,

A celles des simples souldards.

Ainsy la charongne enlaidie

D'un Cræsus grand Roy de Lidie

Ne luit pas de sable doré.

Le corps de Rachel est de boüe,

Encor que le teint de sa ioüe

Ayt esté si fort honoré.

Regarde en quoy sont dissemblables

Les os des pauvres miserables

D'avecque ceux des potentats.

La couleur de tous est égale,

L'odeur est également sale,

En l'inegalité des estats.

Pourquoy donc auons nous fiance

En cez vanitez sans science,

Qui ne nous aident rien du tout?

De mesme que si cette vie
Ne deuoit pas estre rauie,
Mais que nous vecussions sans bout.

Chacun treuuera sa iournée,
En fin la dure destinee
Redemandera son tribut.
Qu'elle soit prompte ou plus tardiuë,
Il faut que cette mort arriue,
Et que chacun en vienne au but.

Nous y courons tant que nous sommes,
Les plus abiets d'entre les hommes,
Et ceux de Royale maison.
La rigueur d'un arrest si ferme
N'alongera pas nostre terme,
Quand ce sera nostre saison,

Encore seroit-il peu farouche,
Si lors que cette mort nous touche,
Nos ames franches du tombeau
S'aloient perdre dans quelque nue,
Ainsy qu'une vapeur menue,
Qui s'eleue sur un flambeau.

Si cette mort dans son naufrage
Noyoit aussi nostre voyage,
Brizant tout contre son escueil.
Si ce coup dont le corps s'entame
Donnoit aussi dedans nostre ame,
Et la mettoit dans le cercueil.

Que cette mort sembleroit bonne,
A quelque plaintiue personne,
Qui pozeroit là ses douleurs!
Et les tourments de cette vie,

Qui doit estre encore suiuiue
D vne infinité de malheurs.

Chacun sans se gesner de crainte,
Iroit ioyeux, & sans contrainte,
Pour rencontrer son dernier iour.
Et ce seroit cas d'auenture,
Que l'on vist quelque creature,
Qui voulut viure en ce sejour.

Mais las quelle regle inhumaine!
Le dernier but de nostre peine
Ne se treuve point au trespas.
Quand la mort a faict son office,
Il suruiuent vn autre exercice,
Qui demande encor d'autres pas.

Ny l'ame n'est pas consumée,
Comme vne legere fumée,
Qui va se dissiper en l'air.
Encor moins elle se consume
Dans les braziers que l'on allume,
Où les os se doiuent brusler.

Mais depuis que l'ame exalée
S'en est legerement allée
Hors de l'aspect du iour serain:
Sans espoir de trefue, ou de grace,
Tout incontinent on la place
Aux pieds du iuge souuerain.

Il est assis, & sa presence
Pleine d'horreur & de vengeance,
Fait craindre vn sinistre meschef.
Ses deux yeux sont ardens de flame,
Son front, & sa face s'enflame,

Et le feu luy cerne le chef.

Elle tremblante & dezolée
Tenant sa veüe rauallée,
Qu'elle n'oze eleuer aux cieux:
Porte en son estrit mille chaines,
Qui luy donnent de dures gesnes,
Et des tourments prodigieux.

Il luy recherche en la poictrine;
Il l'interroque, il l'examine,
Sur ses secrets les plus cachez;
Et fait venir dans ses consultes
Tous les desseins les plus occultes
De ses moins notoires pechez.

Elle conuaincue de crime,
Monstre en la honte qu'elle exprime,
Comme elle aduoüe son forfait.
Et ne voyant point qu'on accorde
Ny delay, ny misericorde,
N'en oze prier vn effet.

Luy sans aucune antipathie
Est iuge, tesmoing & partie
En cette soudaine action;
Declarant cette ame chargée
Des crimes, dont elle est iugée
Par sa propre confession.

Elle qui tient pour tout notoire,
Que cet inflexible auditoire
N'est point émeu pour des regretz:
Fond en larmes, se desespere,
Et gemit son sort improspere,
Mais helas sans aucun progres.

O quel

O quel estat , quelle destresse
De cette ame que chacun laisse!
Quels sont ses soings & ses deuis!
Quand personne n'oze entreprendre
De s'aduancer, pour la deffendre,
Et luy donner vn mot d'aduis.

Elle apelle les roches creuzes,
Et les cauernes tenebreuses;
Elle se tourne derechef
Vers les deserts inaccessibles,
Et cherche des antres terribles,
Pour couvrir son malheureux chef.

O pauvre ame trop miserable!
O iuge trop inexorable!
O triste arrest, & plein d'horreur!
Qui tourna iamaïs sa memoire
Sur vne si tragique histoire,
Sans estre surpris de terreur?

Mais les hazards, & la fortune
De cette rencontre importune
Ne finissent pas encore là.
Car cette scene est poursuiuie
Ou d'une mort, ou d'une vie,
Bien plus estrange que cela.

Cette vie aura sa iournée,
Qui ne sera iamaïs bornée,
Que par la mesme eternité.
Cette mort aura des tenebres,
Et la nuit de ses lieux funebres
Ne vira iamaïs de clairté.

O que de maux, o que des peines,

O que

O que de trauaux & de gesnes
Aura cette eternelle mort!

O que cette vie eternelle,
Toute plaisante, & toute belle,
Aura de biens, & de confort!

Cette vie ne rassazie
Que de nectar, & d'ambrozie,
Ces esprits si bien fortunez.
Cette mort, où sans cesse on souffre,
Mesle la poix avec le souffre,
Pour le breuuage des dannez.

Cette vie fait sa musique,
Tantot d'une harpe angelique,
Ores d'une diuine voix.
Cette mort depite, & deteste,
Et par vn hurlement funeste
Double ses cris, & ses aboys.

Cette vie a douces cadences,
Imite en ses égales dances,
Le train perpetuel des cieux.
Cette mort Megere enragée,
Se demene, estant myrongée
De cez coleureaux furieux.

Cette vie iamais n'endure
Ny les rigueurs de la froidure,
Ny les langueurs de la chaleur.
Cette mort a tousiours la glace,
Et sent par contraire disgrace
Vn feu qui la cuit de douleur.

Cette vie bien temperée,
Apreste vne paix assuree,

*Parmy des champs Eliziens.
Cette mort sans paix, & sans treue,
Sans cesse s'agite, & se creue,
Parmy des brandons stygiens.*

*Cette vie dans sa liesse
Ne mesle iamais de tristesse,
Et n'est atteinte d'aucun mal.
Cette mort sans cesse suporte
L'angoisse & la rage plus forte,
Qui soit au manoir infernal.*

*O vie mille fois aymable,
Trop heureuse, & trop souhaitable,
Pleine de tout contentement!
O mort mille fois malheureuze,
Trop terrible, & trop dangcreuze,
Et pleine de trop de tourment!*

*Pour ce coup la douteuze chance
Tombera sur l'intelligence,
Ou d'un mauuais, ou d'un bon poinct.
Et quoy que ce de nous aporte,
Soit de bonne ou mauuaise sorte,
L'on ne recommencera point.*

*Que vos pertes & vos victoires
Touchent nos soings & nos memoires,
O douce vie, o dure mort.
Ainsy que c'est chose certaine,
Que pour le prix, ou par la peine,
Nous deuons subir vostre sort.*

A ma volonté qu'ils fussent sages & entendus, & qu'ils prissent garde aux choses, qui adviendront à la fin? Deuteron. 32.

O Gens sans conseil, & sans prudence! *Bonav. opusc. de contemptu saculi.*
A la mienne volonté, qu'ils fussent sages, iudicieux, & preuoyans les choses dernieres.

Qu'ils fussent sages, pour considerer la multitude des dannez, le petit nombre de ceux qui seront sauuez, & la vanité des choses temporelles.

Iudicieux pour recognoistre trois choses; le grand nombre de leurs pechez, les omissions des biens qu'ils n'ont pas faits, & la perte du temps qu'ils ont mal employé.

Preuoyas, pour preuenir aussy trois choses, le danger de la mort, le iugement dernier, & les suplices eternels.

Mais vous ne voulez auoir des yeux, que pour regarder les choses presentes. *Aug. in Ps. 48.*

L'ame peruertie, adonnée seulement aux choses presentes, toute confite, & fondue dans les voluptez terriènes, se cache, & met à couuert de sa veüe les maux qui la suiuent, parce qu'elle fuit, & craint, de preuoir les choses futures qui troublent, & rabattent sa ioye presente; & pendant qu'elle s'abandonne aux contentemens de cette vie presente, que fait elle autre chose, sinon qu'à yeux clos, elle marche inconsiderement, & s'en va droit dans le feu? & c'est pour cela

O

que

que saint Paul a dit: *qui s'esioüissent comme s'ils n'esloient pas ioyeux*. parce que, s'il se peut treuver quelque contentement & recreation en ce siecle, il en faut vzer de telle sorte, qu'il soit tousiours salé & assaizonné de l'amertume du iugement auenir, qui ne doibt iamais estre effacé de nostre memoire; en telle façon, que l'ame estant retenue par la crainte de cette vengeance future, la ioye du temps present se modere; & que par apres la cholere ne nous emporte pas si facilement; si sans intermission, & sans relasche, nous regardôs de loing avec doubte, & desfiâce, les maux dernieres, qui nous peuuent arriuer, suiuant cette parole d'un certain sage. *En toutes vos œuures, souuenez vous de vos dernieres fins, & vous ne pecherez point eternellement.*

*Speculo
peccat.
cap. 5.
tomo 9.
Aug.*

Mais quelles sont tes dernieres affaires, pour lesquelles tu doibs auoir vn grand soing plus que de toutes les autres? le sommaire de toute prudence est la cōsideration de cette heure terrible, en laquelle ta malheureuse ame, passe & tréblante de crainte, doibt sortir de ce corps corruptible; en cette heure derniere, trop épouuentable, qui de tous tes amis, qui de tous tes parës se presentera l'espée au poing, pour te garentir; & te retirer de ce danger éuitable? Car il n'y aura personne de toutes celles que tu cheris, qui se treuve là pour te consoler, elles mesmes auront besoing d'ayde & de support, & le re-
cherche-

chercherōt parmy les hōmes. mais toy n'attens ton secours que de Dieu seul, & ne prends autre refuge qu'aupres de luy. Doncques o mon filz, que cette derniere iournée de tō depart, & de ta mort ne meure iamais dans ta memoire, & deuāt que tō ame miserable & descōfortée sorte de la prison de sa chair, qu'elle sçache preuoir, quel voyage elle va faire. Car quand l'homme cōmence à n'estre plus homme, c'est à dire, quand il deuient malade pour mourir, toutes douleurs s'accroissent en luy, le pecheur s'espouuēte, le cœur se debat & trēble, la teste s'apesantit, le sentiment s'euanouit, la force & la vigueur transit, le visage pallit, le teint se noircit, les yeux s'esblouissent, les oreilles sont sourdes, le nez se pourrit, la langue se nouē, la bouche est muette, le corps se seche, la chair se flectrit. alors la beauté de cette chair se chāge en vne vilaine puanteur, sa pourriture se resout en poudre, & se tourne en ver.

Après homme ver, après ver, puanteur & horreur, voilà comment tout homme se change en non hōme. Prosper

Difons vn peu, quand nous serons arriuez à ce dernier iugement, pour estre iugez par celuy, qui ne peut estre deçeu par le desguizement des crimes, ny par les faux pretexts des accusez : qui ne peut estre corrompu, ny gaigné par presens, ny ne reçoit rien sur l'esperance d'impunité, quand tous les secrets commenceront d'estre reuelez, & que non seulement les actions, & les pa-

*l. 3. de
vita
cōtem-
plat.
cap. 12.*

roles de chacun seront descouuertes, mais
aussy toutes les pensées les plus occultes,
que ferons nous sous la Magesté d'un si
grand Juge ? quelle excuze pourrons nous
apporter ? par quel art , par quelle defense
nous purgerons nous ? quelle penitence
pourrons nous plus faire apres l'auoir si
fort abhorrée & mesprizée en cette chair ?
quelles bonnes œuures nous deffendront,
puis que nous n'en aurons fait aucunes ? à
quels Apostres , ou bien à quels autres
Saints aurons nous recours , de qui nous
auons dedaigné les propos salutaires , &
les saints exemples ? Treuuera-on peut-e-
stre que la fragilité du corps excuze quel-
qu'un ? mais telles excuzes seront debatues,
& reprenées par les exemples de tous les
Saints , qui surmontans toutes difficultés
en la chair avec la fragilité de la chair, ont
fait le bien qu'il failloit , & le faisant ont
enseigné que ce bien pouuoit estre fait.
Que respondront donc ces douilliers , &
delicats ? quand Dieu les pressera, & leur
dira ; si vous auez peu , pourquoy n'aez
vous pas résisté aux desirs de pechés ? si vous
n'aez peu , pourquoy pour vous preseruer
de peché, n'aez vous pas crié à l'ayde, & ne
m'aez vous pas demandé le secours, qu'as-
seurement ie vous eusse donné ? alors ces
malheureux muets comme poissons, abaissans
les yeux, voilez de confusion, n'enten-
dront

dront ils pas ces espouuentables paroles du Seigneur ? *Que l'on leur lie les pieds & les mains, qu'ils soyent iettez aux tenebres de dehors, où seront les lamentations, & les grincements des dents; où le ver qui les rongera, ne mourra point, & le feu qui les deuorera, ne se cōsumera iamais.* Durant cette presente vie, c'est bien vn souuerain preseruatif contre les vices, que d'ouyr volontiers discourir de la derniere fin, lire les escrits qui la depeignent, en auoir tousiours le pourtrait deuant les yeux de l'ame: il faut représenter souuent à sa memoire cette medaille, & bien penser, quelle perte c'est, que d'estre exclus du contentement de la vision de Dieu, estre priué de la hantize, & douce conuersation des Saints, estre banny de la celeste patrie, mourir à la vie heureuse, viure à la mort eternelle; estre chassé avec le diable & ses anges, dans les feux inconsumptibles de l'enfer, où cette seconde mort est vn bannissement aux dannez; cette seconde vie vn suplice. ne iamais sentir dans ces flames ce qui esclaire, & sentir continuellement ce qui tourmente, souffrir les esclats & petilléments terrible de cet embrasement, qui bouillonne, & flotte à gros surgeons, auoir les yeux aucuglez de l'amere & puante fumée de cette cauerne, estre plongé dans les bouillons ardens d'une profonde gehenne; estre eternellemēt rongé de vers, & des serpens affamez, & n'estre point consumé; mais

recroistre tousiours pour fournir de matiere à des nouveaux suplices, penser à toutes ces choses, & à plusieurs autres semblables, y penser, & le croire, ce n'est rien autre chose, que rompre avec les vices, pour ne renoüer iamais, & refrener tous les allechemens de la chair.

Cap. 7. Prends donc garde à cette derniere heure
specul. dont nous parlons, miserable ame peche-
peccat. resse. Quand tu sortiras du monde, pour al-
tomo 9. ler où tu ne voudrois pas, tu n'auras pas fau-
Aug. te d'escorte, ny de compagnie, les ministres malins, les diables deschainez, se presenteront pour te conduire; ces vrais monstres d'enfer t'environneront, & comme lions rugissans, seront à gueules beantes, attendant la proye qu'ils se promettent de toy. ils t'esclairciront les yeux, pour te faire voir sans lunettes, les lieux de peines, le chaos de tenebres & de desordre, l'horreur de misere & de tribulation, le tremblement, & la crainte d'angoisse & de confusion, la douleur d'une horrible vision, le frissonnement de cette épouventable demeure, le lieu des larmes & de lamentations, où le grincement de dents, où la morsure des vers, où le cris des souffrants, où le deuil des gemissans tentent de desesper, celui qui s'en souvient trop tard, où l'on entend la voix des pecheurs, qui crient & disent: Malheur! quel malheur est sur nous,
 enfans

enfans d'Eue, que pourra là seruir l'ostentation de la science, la pompe du siecle, la vanité du monde, & la conuoitize des dignitez terriennes?

Dites moy que sont deuenus ces amateurs *Bern. l. medit. cap. 2.*
de la terre, qui deuant peu de temps, paroissent si hautement entre nous? qu'est il demeuré de ces gens là, sinon des cendres, & des vers? Auizez diligemmēt ce qu'ils sont, & ce qu'ils ont esté. ils ont esté des hōmes, comme tu l'es, ils ont beu & mangé, ils ont fait bonne chere, *ils se sont dōnez du bon temps, & dans vn poinct sont descendus aux enfers.*

Voy leur fin, & remarque, que les corps, *Petrus Damia. ep. ad Blancā. cap. 30.*
les plus delicatement nourris, sont ceux qui se corrompent les premiers, & puent davantage apres la mort.

La mort ne pardonne pas au riche non plus qu'au pauvre, ny Cyrus, ny Cræsus, ny les autres Princes qui depuis ont regy le monde, ne l'ont pas eschapez, Alexandre le Grand auoit despoüillé le monde de credit, & d'autorité, la mort l'a despoüillé de sa vie & de sa grādeur, il noyoit la terre de sang, & la mort l'a noyé dans le vin qu'il auoit beu. Les os qui sont arrangez aux cimetierres, ne sont differents qu'en leur mesure, ceux des Princes n'ont point de marques naturelles, pour se faire recognoitre parmy ceux des roturiers; Irus, & la posterité de Tātale, y sont pareils; les os d'vn esclau ne portent

aucun respect à ceux de Constantin: si vous ostez la pompe, & le somptueux appareil des tombeaux, le pauvre n'est, ny n'a pas moins que le riche. Les boettes sont diuerſes, mais ſont remplies de meſme poudre, de meſme vermine, ordure & puanteur. Conſiderez donc cela, & vous en eſtonnez, mais ſans trāſport; car vous deuez me garder vne partie de voſtre eſbayſſement pour autre choſe que ie vous vay encore faire voir. voylà l'eſtat d'un pauvre corps, & voicy celui d'une malheureuſe ame, qui ſortie de ſa priſon tēporelle, s'en va toute deſeſperée dans vne autre, pour y ſouffrir eternellement. ie ne vous diray pas tout, car qui ſçauroit tout dire ce qu'elle endure? prenez ces troiſ mots ſeulement; Elle eſt dans vne flamme horrible, dans des tenebres eſpaſſes, ſans iour, ſans terme, ſans treue, ſans conſolation, priuée de tous biens, cōblée de tous maux, & par excez de maledictiō, ſon propre ver qui la pique, & luy ronge la conſcience, fait que ſur toute choſe elle ſe hayt, & ſe deteſte ſoy meſme, plus que ſes tourmēts, plus que ſes bourreaux. O miſerable hōme, o miſerable ame! qu'il t'eut beaucoup mieux valu, de n'auoir iamais veu le iour, ou bien que le moment de ta naiſſance eut eſté celui de ton trespas. pourquoy les pourceaux ne t'ont ils pluſtot deuoré dans ton berceau, que de te laiſſer viure, pour eſtre ſubiet en ce monde à tant
d'infor-

d'infortunes, & de malheurs, qui sont me-
flez dans toutes les heures de cette vie, &
puis apres cette misere temporelle, conti-
nuer ton malheur par des suplices eternels?
que tu peux bien maudire ta naissance, &
regretter que la mort ne t'a pas estouffé dás
les entrailles de ta mere ; car tu nasquis en
tenebres, pour y demeurer eternellement,
& pleuras en naissant, miserable exercice
que tu ne quitteras iamais.

Doncques, o ame soigneuse de ton salut, *Aug.*
soit que tu veilles, ou que tu dormes, que *Soliloq.*
cette horrible trompette d'alarme resonne *c. 3.*
tous-jours dans tes oreilles. *Morts leuez vous,*
venez au iugement. O ame que ces mots ne
tombent iamais de ta memoire. *Allez mau-*
dits au feu eternel. Venez bienheureux, recevez mō
Royaume. O que sçauroit on s'imaginer de
plus terrible & de plus lamentable, que ce
mot *Allez?* que se pourra-il ouyr de plus de-
licieux, que cet autre *Venez?* voicy deux pa-
rolles, l'une desquelles est la plus horrible
qui fut iamais prononcée, & l'autre la plus
agreable que l'on sçauroit exprimer.



*Defecit in dolore vita mea et anni mei in
gemitibus . Psal . 30 .*

XV.

Ma vie est defaillie par fâcherie, & mes
ans par gemissemens.

Pfal. 30.

Doncques l'aspect infortuné
De ce lugubre & cruel aſtre,
Qui luſoit lors que ie fus né
Verſe ſur moy tant de deſaſtre;
Que tant que ie feray ſejour
En cette terre miſerable,
Mon œil ſera ſi deplorable,
Que de ne voir pas vn beau iour.

O que le ſlus du temps trompeur,
M'alechant d'une douce amorce,
M'abreuue ſouuent de vapeur,
Et me raffazie d'eſcorce,
Pendant qu'en vn chant de corbeau,
Dont j'entretiens ma vaine attente,
Ma voix dit à demy contente,
Demain peut-eſtre il fera beau.

Mais hélas, ce fatal demain,
Pour qui ie fay tant de poursuite,
Ne me donne iamais la main,
Plus i'attens, plus il prent la fuite,
Pendant qu'un hier tout noircy,
Nous traîne une noire iournée:
La ſentence eſt des ia donnée,
Que demain ſera noir auſſy.

*J'auoy creu que deffous les cieuz
La vie gardast la coustume
De mester le delicieux,
Dedans ses vaisseaux d'amertume.
Et que tout ce qui vit ça bas,
Conduit par la viciſſitude,
Souffrit beaucoup d'inquietude,
Et puis eust vn peu de ſoulas.*

*Je comparois la vie à l'air,
Qui s'estouffe dedans les nues,
Et ſemble quelquesfois rouler
Des monts, & des roches cornues.
Le ſoleil ralumant ſes feux,
Diſſipe ce qui luy veut nuire,
Et fait que le iour reuient luire,
Dans les rayons de ſes cheueux.*

*En voyant le moins & le plus,
A quoy nous porte la fortune,
Je penſois au flus, & reſlus
Des flots agitez par la lune.
Souuent portez & reportez
Ils me paroifſoient vn embleme
Du facheux deſtin qui nous ayme,
Après qu'il nous a reiettez.*

*Ainſy mon iugement mal ſain,
M'empeschant d'eſtre bon augure,
Et couurant mon malheur prochain
D'une menſongere figure:
A fait que ie me ſois promis,
De voir vne ſaiſon plus ſaine,
Où le deſtin poſant ſa haine,*

Se mist au rang de mes amys.

*Mais que mon sort trop rigoureux,
Met tient vn effort indomptable,
Et me rend bien plus malheureux,
Que quelque femme lamentable;
Qui mettant avec ses amours
Son mary dans la sepulture,
Souspire sa triste aduventure,
Et pleure les nuits & les iours.*

*Après que le cizeau fatal
De la parque trop irritée,
A defait le nœud marital,
Cette pauvre desconfortée
Demeure dix mois au logis,
Ses larmes lamentent sa perte,
Sa face en est tous-jours couuerte,
Et ses yeux en sont tout rougis.*

*Quand elle a passé les dix mois,
Dedans ces plaintiues tenebres;
Elle peut à l'adueu des loix
Pozer ses vestemens funebres.
Son cresse noir se peut changer
En quelque parure moins sombre,
Et la rigueur de son encombre
A pouuoir de se mitiger.*

*Quel an s'est iamais écoulé,
Que ie n'aye fait mille plaintes?
Quel mois ne m'a pas veu foulé
D'autant de malheurs & de craintes?
Quand par vn decret souuerain
L'œil de mon estoile inhumaine*

M'a il fait voir vne sepmaine,
Ou pour le moins vn iour serain ?
Il n'est point de si claire loy,
Du sens de laquelle on cognoisse,
Quand se doibt separer de moy
L'extremité de mon angoisse.
Helas, le desastre cruel
Me poursuit avec tant d'enuie:
Qu'on peut bien apeller ma vie
Vn desastre continuel.

Tous mes iours ne sont employez
Qu'à ietter des cris & des plaintes.
Mes deux yeux sont desia noyez,
Dedans tant de larmes epraintes.
Et mon aage est si trauersé,
Que le peu de temps qui me reste
N'est plus, que le debris funeste
De quelque nauire enfoncé.

Ie confesse que sur les eaux
Les vents se plaiuent à l'orage;
Et poussent souuent les vaisseaux
Au danger d'un triste naufrage.
Mais ce combat tumultueux
De toute la mer colérée
N'est iamais de longue durée,
Quand il est fort impetueux.

Si la froidure des hyuers
Attaque les arbres, & tue
Les belles feüilles des boys verds:
Un doux printemps les restitue.
Les nuages couurent les cieux,

*Mais aussy-tot vne lumiere,
Bien plus belle que la premiere,
Vient rendre le iour à nos yeux.*

*A moy, le dueil suiuant le dueil
Fait vne chaine de tristesse,
Qui m'attache aupres d'un cercueil,
Pour me faire plaindre sans cesse.
Couché dans ce sale manoir,
Tous mes entretiens sont funebres,
Mon esprit, qui vit en tenebres,
N'est iamais vestu que de noir.*

*Et pendant que ie suis cloüé
Dans cette inhumaine demeure:
J'entens vn cornet enroüé,
Qui me fait gemir à toute heure.
Ma poitrine sert d'instrument,
Mes ongles d'archets qui fredonnent,
Et mes souspirs de nerfs, qui sonnent
Des serenades de tourment.*

*Pour tromper mes autres ennuy,
Je m'arreste à cette musique;
Et passe les iours, & les nuits,
A ce concert melancholique.
Je crie au leuer du Soleil,
Je soupire emmy la iournée,
Et comme à saison destinée,
Tous les soirs j'ay la l'arme à l'œil.*

*O combien de fois, tout recreu
De tant pleurer, & de tant plaindre,
Ay-ie trop legerement creu,
Que mes cris se pourroient contraindre!*

J'ay tasché de les engloutir
Dedans ma dolente poitrine;
Mais eux rompans ma discipline,
Se sont dechirez pour sortir.

O que de jours, & que de moys
Me sont noyez en amertume !

O que les accens de ma voix
Sont plus tristes que de coustume !
Mes chers & fidelles amys,
Vous m'avez induit à me taire,
Aussy pour tascher à vous plaire,
Croyez que ie n'ay rien obmis.

Vous diziez que ie serois bien,
De m'abandonner à la ioye,
Et moy ne vous refusant rien,
Ie m'en suis fait monstrier la voye.
Fasché contre mes passions,
J'ay condanné la solitude;
Et n'ay plus voulu d'autre estude,
Que d'imiter vos actions.

Mais lors que ie pense parler,
Mes souspirs encore rustiques,
Viennent aussy-tot deceler
Leurs dissensions domestiques.
Ie veux bien les tenir enclos,
Et mettre le rys sur ma face;
Mais ce rys de mauuaise grace
Est estouffé dans mes sanglots.

Si la douceur des beaux propos
Ne me coule pas de la bouche:
Celle d'un aymable repos

N'entre pas plus dedans ma couche.
Pensant assoupir mes ennuis,
En vain ie cours à ce refuge;
Car vn miserable deluge
Me fait veiller toutes les nuits.

Et cependant que trop long temps
Ie pense tenir en contrainte
L'effort de ces pleurs malcontents,
Qui grondent contre leur estrainte;
Helas, vne orageuse mer,
Ayant renuersé les chaussées,
Elargit ses ondes forcées,
Et fait triomphe d'escumer.

Valons, rochers, fleuves & boys,
De qui les tristes voisinages,
M'ont ouy plaindre tant de fois,
Rendez icy vos tesmoignages.
Combien de fois pressant l'effroy,
Qui tous-jours me pousse, & me presse,
Mon cœur vaincu de sa destresse,
At-il soupiré malgré moy ?

Mesmes à m'entendre pleurer,
L'Echo n'a peu si bien se feindre,
Qu'on ne l'ayt ouy soupirer,
Et se plaindre de m'ouyr plaindre.
Lors chacun de nous à son tour
A ietté des larmes nouvelles,
Et nos plaintes continuelles
Ont vzé la longueur du iour.

Ainsy qu'à l'ayde des Zephirs,
Les deux sœurs Pandionienes

Vont renouuellant leurs souspirs,
Et leurs miseres anciennes.

Lors que leurs sanglots amortis
Content d'une dolente bouche,
Le mal de la fatale couche,
Qui causa la perte d'Ithys.

Progné dessus vn rameau verd
Se plaint du regret qui l'opprime,
Aupres, dans vn arbre couuert,
Philomele pleure son crime.
Iamais leur regret n'est complet,
L'une suit l'autre en son air triste,
Et tous-jours leur douleur artiste
Fournit quelque nouveau couplet.

Ainsy les Alcyons bannis
Du seiour de la mer batue,
N'ozent pas façonner leurs nids,
La peur du naufrage les tue.
Contre la pointe d'un escueil,
Ou dessus le triste riuage,
Tant que la tempeste rauage,
Ils font vne chanson de dueil.

On voit de pareille façon,
La tourterelle delaisée,
Plaindre dans sa triste chanson,
Sa chere moitié trespassée.
Gardant sa premiere amitié,
Ses iours s'vzent en ce vefuages
Et le chasseur le plus sauuage
Ne la peut ouyr sans pitié.

Ainsy les trois fatales sœurs

Filant mes ameres iournées,
Deffendent à toutes douceurs,
D'entrer dedans ces destinées.
Je n'espere point de saison,
Où le iour me puisse mieux luire;
Car ce n'est iamais sans me nuire,
Qu'il reuient sur nostre orizon.

Helas tant de pleurs epanchez,
Ne peuuent noyer ma misere,
Les cieux (croys ie) seroient fachez,
Que mon destin fust moins seuer;
Si la cause de mes malheurs
N'auoit plus de perseuerance:
Encor perdrois- ie l'esperance
De voir la fin de mes douleurs.

Mais comme lors que ie fus nay,
Vn gemissement fit l'entrée
Du compliment infortuné,
Dont ie saluay ma contrée.
Je croy qu'il faut pareillement,
Quand mon ame sera rauie,
Que mon dernier soufle de vie
Sorte par vn gemissement.

*Ma vie est defaillie par fâcherie, & mes ans
par gemissemens.
Pfal. 30.*

*Hier. in
Pſ. 30.*

AVſſy long temps que l'homme demeure en cette vie preſente, il eſt inceſſamment ſubieſt aux afflictions, & n'a point d'apenage plus aſſeuré, que les pleurs & les gemiſſemens.

*Aug. l.
21. de
Ciuil.
c. 14.*

Ce n'eſt pas en riant que l'homme commence d'entrer en cette lumiere; quoy qu'il ſoit ignorant des miſeres auſquelles il arriue, & qu'il deura ſuporter, il les prophetize pourtant en quelque façon: nous n'auons iamais ouy dire, qu'aucun homme ſe ſoit mis à rire en naiſſant, ſi non Zoroaſtre, & ne ſçauons auſſy ce que ce rys monſtrueux luy pouuoit preſager de bonheur aſſurement. l'Eſcriture eſt veritable, qui nous dit. *Vn ioug peſant & grief eſt ſur les enfans d'Adam, depuis le iour qui ſortent du ventre de leur mere, iuſques à celui auquel il ſont remis dans la ſepulture, au ſein de la commune mere de tous les humains.*

*Aug.
ſerm.
28. de
verb.
Apoſt.*

Suiuant cela, demandons aux enfans qui naiſſent, pour quelle raiſon ils commencent par des pleurs: l'enfant naiſt & pleure tout auſſy-tot, & ne rit qu'aupres ie ne ſçay combien de iours. Quand il pleuroit en naiſſant, il eſtoit prophete de ſa calamité

mité, car les larmes sont des tefmoins afseurez de misere.

Le temps le plus asseuré pour l'homme, le plus ferme, & moins subiet à la vieillesse, c'est celuy qui se passe auant qu'il sorte de sa mere, & qu'il voye le iour. car au mesme instance de sa naissance il baigne son visage de ses pleurs, & frape l'air de ses cris: ces premieres larmes & les foibles souspirs qu'il iette, aussy-tor qu'il voit la lumiere de la vie, ne sont autre chose que des preuoyances tardiues d'une infinité de maux, qui le vont enuironner, & qu'il n'eutera qu'avec vn pareil nombre de difficultez. On treuve bien quelque region (côme estoit autrefois l'Isle de Cádiz) qui ne produit, & ne nourrit point de bestes sauuages; on en treuve bien aussy quelques autres, où l'on ne sçait que c'est de neige, ou de glace. Mais il n'y a personne qui se puisse vanter avec verité, d'auer clos, & acheué tout le temps de cette vie, sans espreuue d'infortunes & d'afflictions.

Vous estes entré dans la misere de cette vie en pleurant, vous auez passé vos iours en douleurs & tribulations, vous sortirez d'icy avec dueil & trauail. Considérez dōc & cognoissez combien vostre entrée est déplorable, vostre progres debile, & vostre sortie horrible.

I'ay reputé mō ris pour vn erreur, j'ay dit à ma joye: Pourquoi te trompest tu si mal à propos?

*Nazia.
carm.
de hu-
man.
natur.*

*Author
speculi
peccat.
tom. 9.
Aug.*

Eccl. 2.

Chryf. Voicy la voix du Seigneur parlât aux siés,
serm de Vous pleurerez & sèez en dueil, & le siecle se res-
marty jouyra, vous sèerez tristes. Les ioyes & contente-
ribus 2- ment du siecle present sont grandement à
mitan- craindre aux Chrestiens, qui pour leur deu-
dis. orion, & plus grande edification doiuent
 plustot y desirer la tristesse.

Chryf. Car les mondains n'ont seulement que le
hom. 54 nom de la ioye, pendant que reellement ils
 sont plongez dans la tristesse.

2. Cor. Nous qui sommes dans ce tabernacle, gémissons
5. sous le faix dont nous sommes pressez.

Chryf. Et n'auons nous pas bien du subiet de gémir ? puis que nous sommes en vne region
hom. in estragere, côme si nous n'estiôs que la lie, &
Pf. 115. le rebut du peuple de nostre pays, duquel
 nous sômes releguez bié loing, pour dresser
 vne foible colonie dans vn desert infertile.

Hierem. Mon ame pleurera en cachette, elle adioutera
13 pleurs dessus pleurs, & mes yeux seront espreins pour
 ietter de nouuelles larmes.

Chryf. On nous assure que la tourterelle est si
tom. 5 chaste, & si fort amatrice de son party, que si
hom de l'aigle ou l'oyzeleur le luy rait, elle ne se
virtu- messe iamais plus apres avec vn autre, mais
te. desire ce premier, attend son retour, & demeure tous jours en suspens, en cette continuelle attente & constante perseuerance de sô amour. L'Escriture fait mériô de cette tourterelle au Cantique des Cantiques; quâd elle dit. *La voix de la tourterelle a esté ouye*

en nostre terre. O gemissement qui sort du milieu d'un cœur autāt aymable qu'amoureux surgeonnāt en fontaines de bonté! o gemissement qui s'adresse à IESVS CHRIST, & cōduit cet espoux celeste, par tout où il desire!

La voix de la tourterelle ne châte qu'a-
mour, & dilection, celui pour qui elle châte
ne peut qu'il ne soit touché d'une pareille
amitié, s'il est present, ce chant est un tesmoi-
gnage de joye; s'il est absent, c'est un gage, &
precieuse asseurāce d'affection. Donques la
voix de la tourterelle est toute d'amour. ay-
mer, & cognoistre un amour reciproque,
c'est l'ouvrage & l'unique exercice de la
tourterelle. Et qu'est ce que sonne la voix de
la tourterelle? quelle signification a-elle?
qu'est ce qu'elle dit? la voix de la tourterelle
n'a qu'un accent, qu'elle ne change iamais,
mais qu'elle fait sans cesse sōner, & resōner
sans qu'elle s'ē lasse ou qu'elle s'ē degoustē;
la tourterelle ne varie iamais sa voix; elle ne
change iamais son cātique: & c'est la nature
de l'amour; de l'abōdance du cœur la bou-
che parle, on discourt volontiers des choses
que l'on ayme, qui n'ayme qu'une chose,
ne parle aussy que d'une chose. O voix de
tourterelle que tu es douce, & qui meritera
d'entendre la voix de la tourterelle? la tour-
terelle chante dans la solitude, & la tour-
terelle ayme tous-jours la solitude, par ce
qu'elle ne cherche rien plus qu'une singu-
liere affection. L'on n'entendra pas sa voix
P 4 parmy

*Hugo
de S. Vi-
tor. ser.
de as-
sumpt.
Mar.
tom. 2.*

parmy les rues, elle ne prostituera pas son chant en public. Elle resonance au dedans de soy mesme, elle chante dans soy, & ceux qui ne sont pas bien en eux mesmes ne peuvent entendre la voix de cette tourterelle: pour l'ouyr il faut s'eloigner de la presse, & du peuple, il faut se retirer en la solitude interieure, & demeurer seul dans le secret de ses bonnes pensées.

*Bern.
serm.
59. in
Cant.*

Or ausly long temps que les homes ont eue leur recompense en terre, pour le seruice du Seigneur, & qu'ils ont receu seulement de la terre, ils n'ont pas reconnu qu'ils estoient pelerins, & voyageurs estrangers; & ne se sont pas plains, cōme fait la tourterelle ainsy pendant tout ce temps, la voix de la tourterelle n'a pas esté ouye en nostre terre. Mais quand la promesse du royaume celeste a esté faite, alors la voix de la tourterelle a commencé manifestiment d'estre ouye. Car pendant que chacune ame sainte soupiroit souhaitant la presence du Messie, & ne suportoit qu'avec regret le dilay de cette rencontre, pendant que de loing elle salüoit sa patrie tant desirée par souspirs & gemissemēts, ne vous semble-il pas que cette ame, qui se cōportoit ainsy, viuoit ou languissoit plustot à la façon d'une chaste & plaintiue tourterelle? Alors donc, & du depuis la voix de la tourterelle a esté ouye en nostre terre. Pourquoi l'absence de IESVS-

CHRIST

CHRIST neme fera elle pas à tout propos ietter des larmes? *Seigneur tout mon desir est en vostre presence, & mon gémissement ne vous est point caché. l'ay trauaillé en mon gémissement, vous le sçauuez; mais celuy là sera heureux, qui pourra dire. Je laueray mon liçt par chacune nuit; i'arrouseray ma couche de mes larmes. Je ne suis pas seul qui cognois & remarque ce gémissement, & cette voix, tous ceux qui desirent la preséce de Dieu, & sa venue, cognoissent auſy ce chant, & c'est ce qu'il disoit luy mesme: Les filz de l'espoux ne peuuent ils pas se plaindre, pendant que l'espoux est avec eux? or le iour viendra, que l'espoux leur sera osté, & alors ils pleureront, & se plaindront. comme s'il disoit, & lors on entendra la voix de la tourterelle. Il est ainſy Seigneur I E S V S, ces iours que vous dieſiez sont venus, car la creature mesme gemit, elle enfante iusques à maintenant, attendant la reuelation des enfans de Dieu. mais elle n'est pas seule qui gemit; car nous gémissons auſy en nous mesmes, attendant l'adoption des enfans de Dieu, & la redemption de nostre corps. Et les gémissements ne sont pas perdus, ny iettez au vent, auquelz on respond du ciel avec tant de misericorde. A cause de la misere des souffreteux, & pour le gémissement des pauures, ie me leueray maintenant, dit le Seigneur. Au temps des peres, cette voix de gémiffans & plaintifs s'est auſſy treuue; elle a toutesfois esté rare, & chacun estoit seul qui gémissoit sans communica-*

tion de son dueil . Surquoy disoit vn certain , *mon secret est à moy, mon secret est en moy.* Mais depuis qu'à haute voix ces paroles ont esté criées : *Cherchez les choses qui sont en hault, où IESVS CHRIST est assis à la dextre de Dieu,* cette voix de tourterelle a commencé de resonner dans la bouche de tous , & tous n'ont plus eu que cette vnique raison de gemir & souspirer.



LIVRE SECOND

SOVHAITS

DE L'ÂME

SAINCTE.



*Concupiat anima mea desiderare iustificatio-
nes tuas. Psal. 118.*

I.

Mon ame a conuoité de desirer tes iustifications. Psal. 118.

DEux amours differents de parure & de geste
 Assiegent ma poitrine, & veulent l'enuayr.
 L'un est tout terrien, & l'autre est tout celeste;
 Lequel doibs-je chasser? auquel doibs je obeyr?
 L'un m'appelle d'icy, de là l'autre m'appelle,
 L'on me pousse, & repousse en deux endroits diuers.
 Et mon cœur agité ressemble vne nacelle,
 Quand deux contraires vents la battent de trauers.
 Ainsy l'amour du ciel, & l'amour de la terre,
 Me donnent à l'enuy des combats si douteux,
 Que ie ne puis sçauoir au sort de cette guerre
 Lequel sera plus fort, ou plus foible des deux.
 Las il est plus que temps de voir mon ame quite
 Du trauail obstiné, que ce combat me fait.
 Il faut voyant le port où mon repos habite:
 Quel espoir d'y surgir m'en produize l'effet.
 Ne souffres, o mō Dieu, qu'une amoureuse flame,
 S'emparant de mon cœur, y face son seiour.
 Ou bien s'il faut porter quelque amour en mon ame,
 Faites que vostre loy soit mon vnique amour.
 Je l'aduoüe, il est vray, ma volupté plus forte
 Est de changer souuent d'humeur, & de renom.
 De desguizer mes vœux en mainte estrange sorte;
 Et pouuoir dire ouy, si-tot que i'ay dit non.
 On ne peut rien treuuer, qui soit plus indōptable,
 Que

*Que cette liberté d'eslire à son plaisir.
Et l'on n'a point de loy, tant soit elle equitable,
Qui semble suportable à ce libre desir.*

*De mesme le cheual s'emporte de viftesse,
Quand il est afranchy du colier, & du frain,
Tous les pasquis voisins sentent son alegresse,
Et rien n'est assez prompt, pour égaler son train.*

*Le taureau tout ainsy pour aleger sa peine,
Quand on oste le ioug de son col harassé
Court, & reautre son corps dās l'herbe de la plaine,
Perdant le souuenir de ce travail passé.*

*Mais si le laboureur reprenant sa charrue,
Pense les reconduire au travail iournalier:
On donne de la corne, on fonce, on mord, on rue,
L'vn secoiie son ioug, & l'autre son colier.*

*C'est ainsy que chacun violemment aspire
Au droit de vouloir tout, en toute liberté.
Et cette liberté nous paroît vn Empire,
Quoy qu'elle soit sans fruit, & sans vtilité.*

*Phaëton tu fus tel, sollicitant ton pere
A te donner son char, pour prendre tes esbas;
Tu l'obtins, mais hélas! ce fut pour ta misere,
Car ses propres cheuaux te ietterent à bas.*

*Ainsy guindant trop haut ses aisles infidelles
Icare, s'aprocha du celeste flambeau.
La cire se fondit, Icare n'eut plus d'aisles;
Il tomba dans la mer, & s'y fit vn tombeau.*

*Mais nous combien de fois inuoquant les celestes
Pour des subiects diuers, ployons nous les genoux?
Iepenſe qu'ils ont droit de rire de nos gestes,
Et croy que bien souuent Dieu se mocque de nous.*

L'vn

L'un demande vne espouze, & quelque autre au
 Depite pour la siene, & la voïe au trestas. (cōtraire
 L'un desire des filz, l'autre n'en a que faire,
 Et tout ce que l'un veut, l'autre ne le veut pas.

L'un voit viure son pere, & n'en vit qu'e tristeſſe,
 Et l'autre fait des vœux, qu'il viue fort long temps.
 Maintenant celuy cy se plaint de sa ieunesse,
 Pêdāt qu'un autre aupres se plaint de ses vieux ans.

Ie tiens pour aſſeuré, que dedans mille testes
 Ne ſont pas deux conſeils, qui viennēt ſur vn poinct.
 Meſme le plus ſouuent, en dreſſant ſes requestes,
 On ſe dement ſoy meſme, & l'on ne ſ'entend point.

En ſin parlant aux cieux, la plus grande partie
 N'entend ce qu'elle dit, ne ſçait ce qu'il luy faut.
 Tant ſon affection eſt elle mal baſtie,
 Et tant fait on de vœux qui ſont pleins de deſaut.

De meſme en ſon degouſt la pauvre mere enceinte,
 Reçoit des appetits, dont on n'vza iamais.
 Son deſir eſt plus fort, & ſa raiſon contrainte
 Paiſt vne infame faim, par vn infame metz.

Si de la chaux luy plaiſt, il faudra qu'elle en m̃a-
 Maintenant de la craye, & tantot du charbon. (ge.
 Son eſtrange appetit en moins de rien ſe change,
 Ce qui la degouſtoit, luy ſemblera fort bon.

Pourquoy de mō plein gré, cours ie à perte d'ha-
 Au feu de ces deſirs, & leur vay-ie au deuant? (leine,
 Et pourquoy ſans toucher vne bute certaine
 Les traits de mon eſpoir ſe perdent ils au vent?

Retirez vous de moy troupes mal aſſeurées,
 Qui venez ſans raiſon me donner du ſoucy.
 Souſpirs, ſoucys, deſirs, prieres atterrées,

Esperances, & vœux, retirez vous d'icy.'

*Ne souffrez o mon Dieu, qu'une terrestre flame
S'empare de mon cœur, pour y faire sejour.*

*Mais plustot m'inspirant vn saint desir en l'ame,
Faites que vostre loy me donne de l'amour.*

Mon ame a conuoité de desirer tes iustifications.

Psal. 118.

*Aug. in
Ps. 118.*

C'Est merueille, comment vn desir soit
cōuoité, & qu'il ne soit point en nous,
quoy que la cōuoitise s'y treuve desia! Qui
ne sçait pas que la cōuoitise est en l'homme,
& le desir pareillement en l'homme? pour-
quoy donc icy quelque desir est il conuoité
pour estre obtenu, comme s'il estoit amené
de dehors! ou bien, comment peut on con-
uoiter quelque chose sans desirer? veu que
la conuoitise & le desir ne sont qu'une pas-
sion? car sans doute desirer, & conuoiter,
ce n'est qu'une mesme action, sans diuision
ny difference. Quelle admirable & quelle
inexprimable langueur est donc cette cy, de
conuoiter sans pouuoir desirer? & toutes-
fois elle se treuve telle, l'exemple en soit en
vn malade, ayant perdu le goust, & l'appe-
tit; ce languoureux conuoite de desirer la
viande; pendant qu'il conuoite de n'auoir
point de degoust. Est-ce donc autre chose
conuoiter que desirer? non que la conuoitise

tize ne soit pas vn desir, mais d'autant que toute conuoitize n'est pas desir; car on conuoite aussy les choses que l'õ possede, & celles que l'on ne possede pas. ainsy conuoitât, l'homme ioüit de ce qu'il tient; mais en desirant il conuoite les biens absens, qu'il n'a pas encore. Toutefois, comment est il possible, que les iustifications de Dieu soyent absentes? doiuent elles estre estimées telles, quand on les cognoit, & que l'on ne les fait pas? car assez souuent, nous voyons ce qu'il faut faire, & ce sans le faire, parce que nous ne nous promettons aucun contentement en cette action, & voudrions bien pourtant y entreuer, desirans que cette œuvre nous plaise, puis que nous cognoissons, que c'est nostre indisposition qui nous en detourne. L'entendement vole, & recognoit incontinent la verité, mais l'affection humaine languissante & grossiere, ne suit que de loing, & lentement, & quelquefois ne veut pas suiure du tout. C'est donc pour cette cause, que le Sainct Prophete conuoitoit de desirer les choses, qu'il discernoit estre bonnes; souhaitant de pouuoir se plaire aux œuvres, que la raison luy faisoit aduoüer vtils & faisables.

Or n'at-il pas dit: i'ay conuoité vos iugements; mais i'ay conuoité de desirer: comme viure par la vie, c'est d'auantage que viure seulemēt: (car viure c'est aussy vne actiō

*Aug. in
Ps, 118,*

Q

commune

commune de cette vie presente;) mais viure par la vie, c'est vn attribut propre des bien-heureux . ainſy conuoiter que nous deſirions les iugemens de Dieu , c'est plus que deſirer ſes iugemens; car nous conuoitons de deſirer , comme aduoüans que ce deſir n'eſt pas abſolument en noſtre puiſſance, mais depend & doit eſtre obtenu de la grace de Dieu . Sans doute quand Dieu nous aura veu prendre plaſiſr à la conuoitiſe du deſir de ſes iugemens , il fera croiſtre heureuſement ce ſobre appetit , ſans toutes-fois nous laiſſer affamer. Or quand nous offenſons, nous ne conuoitons pas de deſirer les iugemens de Dieu comme nous de- buons; & ſuyuant cette façon de parler, le Seigneur n'vzoyt pas d'vne parolle oyſiue, & ſuperflue , quand il diſoit : *J'ay deſiré avec deſir de manger cette Paſque avec vous.* Non ſeulement deſirant , mais deſirant d'vn deſir redoublé , conuoitant de donner l'entiere remiſſion des pechez . Conuoitons donc auſſy de deſirer les iugemens de Dieu.

*Orig.
prolog.
in Câr.*

Car comme il ſe treuve vn amour charnel , que les Poëtes ont appellé Cupidon, & nous conuoitiſe; & eſt tel, que qui ayme à ſa façon, ſeme en la chair; auſſy ſe treuve il vn amour ſpirituel , ſelon lequel l'homme interieur eſpris d'amour, ſeme en eſprit.

*Aug. in
Pſ. 36.*

Maintenant, diſcernez la demande de voſtre cœur, d'avec celle de voſtre chair; voyez en

en la difference autāt que vous pouuez. par exemple: Voylā quelque aueugle des yeux du corps, il prie pour estre illuminé : cette demande est vne demande de la chair. Il est malade, & requiert la guerison; il est guery, à condition toutesfois de mourir en autre tēps: encore cette demāde vient de la chair, & toutes les autres qui sont semblables. La demande du cœur, quelle est elle? pareille à celle de la chair, vouldroir que ses yeux soyēt preparez pour voir cette lumiere, qui ne peut estre veüe d'autres yeux. ainsy cette demande du cœur, s'adresse à cette lumiere. *Bien-heureux sont les nets du cœur, d'autant qu'ils-
eux voiront Dieu.*

Mais l'hōme croit, que cōme quelque asnō *Greg. c. 15. in c. 11. Job.* sauuage, il soit né pour auoir toute liberté, & courir à l'abondon de ses passions; car celuy qui cherche d'accōplir tout ce qu'il desire, soit mal ou non, & s'emporte au gré d'une licence effrenée; qui cōuoite il, sinon de paroistre semblable aux asnons sauuages? que veut il que n'estre point subiect aux renes d'aucune discipline, ains au cōtraire, d'estre vagabond, allant & venant, sans retenue par les forets & precipices de ses mauuais desirs.

Noz esprits, comme nos corps, sont subiects aux changements & vicissitudes, ils se quittēt quelquesfois eux mesmes, & se iettēt *Greg. cap. 22. in c. 7. Job.* dans des merueilleuses varietez. Car cherchās ce qu'ils n'ont pas, ils se traueillēt & se

gesnent pour l'obtenir, mais à peine sont ils instalés en cette nouvelle possession, qu'il leur ennuye desia, le mespris est ce qui succede à tant de violéts desirs & d'admiratiōs precipitées. Ils ayment souuent ce qu'ils ont desdaigné, desdaignent ce qu'ils ont aymé. Ils cherchent long temps pour treuuer vn bien petit, peu de choses releuées; aussy-tor las de grimper & se guinder en haut, les voylà raualez accroupis à leur foyer ordinaire; & quoy qui puisse arriuer, il n'est fortune si belle, qui leur puisse long temps plaire; s'ils perseuerent; c'est à changer & laisser tousiours le meilleur pour le pire.

*Greg.
hom. 36
in Euā.*

Car tant que nous viuotons, nez en la misere & calamité de ce pelerinage, nous auons l'appetit si gasté (mesme sommes nous icy venus avec ce degoust) que nous ne scauons pas ce que nous deuons desirer.

*Aug^r de
orando
Deo, ep.
121. ad
Probam
cap. 5.*

Et defait quand nous prions, nous ne scauons le plus souuent que nous voulons, ny ce que nous deurions demander; l'vn souhaite vn mariage, l'autre estant deslié par le trespas de sa partie, veut demeurer en son vefuage, & choisit de viure en continence; l'autre n'a pas esté marié, ny ne veut pas l'estre, quoy qu'il soit mal assis: il a si peur d'estre plus mal, qu'il n'oze se bouger, & demeure dans son siege.

*Aug.
Confess.
6. cap. 6*

La bouche de ma conuoitise estoit beante, pour engloutir les honneurs & dignitez;

ie

ie languissois d'une auare soif des richesses & du gain ; ie me proposois de grands & auantageux mariages ; i'estois mesme si ignorant, que de vous recommander toutes ces pretentions, pendant quoy, ie vous priois, & vousriez de moy, & de mes prieres.

Certes celuy qui fait de telles prieres, par exemple. Seigneur, multipliez mes richesses ; ou bien donnez m'en d'aussy grandes, que vous auez données à cettuy cy, ou bien à celuy là ; ou bien augmentez mes honneurs, ou me rendez vn des plus grands & plus puissants hommes de mon siecle ; si dis-ie, quelqu'un presente de semblables prieres à Dieu, & les presente avec conuoitise, sans estre esmeu d'une grande volonté d'ayder les autres hommes par ces commoditez souhaitées, ie pense qu'il a forgée cette demande dans sa propre ceruelle, & qu'il ne treuve dans l'oraison dominicale aucune clause, ny demande, à laquelle il puisse rapporter ses vœux ; qui ne viennent que de luy seul. Que donc nous ayons au moins honte de demander ces choses, que nous ne sommes pas honteux de conuoiter : ou bien si cette conuoitise nous fait aussy rougir, & nous surmonte, toutesfois nous ferons beaucoup mieux de le supplier, qu'il nous deliure du mal de cette conuoitise, puis que nous luy disons si souuent, *deliurez nous du mal.*

Voyez vous donc, comment l'exces de

*Aug. de
orando
Deo c.
12. ep.
121. ad
Probā.*

*Chryf.
en ep.
ad Ro-
man.c.
1. hom.
4.*

conuoitife est cause de tous maux? le desir trop vehement n'ayant pas cette retenue de s'arrester, & demeurer dans ses iustes limites: car tout ce qui passe outre les bornes, que Dieu luy auoit plantées, ne scauroit s'empescher de plusieurs souhaits, d'autant de choses mal conuenables & desordonnées. ainſy que nous voyons, qu'il arriue ſouuent à ceux, qui par excès ou maladies ont perdu l'appetit des viandes, & veulent manger des cailloux, ou de la terre; ou bien trauaillez d'une eſtrange ſoiſ, qu'ils ne peuvent eſteindre, ſouhaitent ſeulement de treuuer quelque bourbier, ou mareſt fangeux, pour ſ'abbreuuer d'eaux ſales & puantes, pluſtot que de quelque liqueur precieufe.

*Bern.c.
9. me-
dit.*

Ainſy mon cœur, ce cœur vain, vagabond, leger, & ſans arreſt, pendant qu'il ſe conduit, ou pluſtot ſ'eſgare à ſa fantazie, priué du conſeil diuin, qui deuoit le guider, ne ſcauroit demeurer en ſoy; mais plus inconſtant que l'inconſtance meſme, eſt diſtraict par des deuoyemens infinis; il va & vient; ça & là courant, & recourant dans des erreurs ſans nombre; & pendant qu'il eſpreuue tout pour chercher ſon repos il ſe laſſe, & ne le treuue pas; mais miſerable en ſon trauail, ſe vuide de paix, ſe remplit de troubles, n'eſt pas d'accord avec ſoy, mais ſe dreſſe party contraire. Il ſe quitte, & puis ſe ſouſleue, s'o-

poze

poze à ses resolutions , met ses volonteze en querelle , change ses conseils ; il bastit de nouueaux desirs, abat les anciens , redresse les abatus, change, ordonne, fait, defait, refait, vne mesme chose plusieurs fois, maintenant d'une sorte, aussy-tot apres d'une autre, & tout sans fin, & sans fruct; par ce qu'il veut , & ne veut pas , & ne demeure iamais arresté dans vn estat.

Mais Seigneur brisez cette conuoitize reuesche, que ie sens en moy; rompez la par vostre douceur, que vous auez cachée pour ceux qui vous craignent ; afin que ie vous conuoite par des conuoitises eternelles ; & de peur aussy qu'alleché, & deçu par la vanité, mon goust interieur ne recoiue l'amer au lieu du doux, & la douceur en place d'amertume.

*Aug:
Soliloq.
cap. 12.*





*Vtinam dirigantur viæ meæ ad custodiendas
iustificaciones tuas ! Psal. 119.*

II.

À la mienne volonté, que mes voyes soient
adressesées pour garder tes iustifica-
tions. *Psal. 118.*

IE suis reduit au point de ne sçauoir que dire;
Deux sentiers ambigus naissent de ce sentier.
Ne cognoissant non plus le meilleur, que le pire,
I'vze en deliberant mon aage tout entier.

L'vn de ces deux chemins cōduit à la main droite,
Et l'autre en gauchissant, se tourne en d'autres parts.
L'vn a sa piste large, & l'autre plus estroite,
L'vn est tout de fossez, l'autre tout de remparts.

L'vn semble malaizé, l'autre semble facile,
Là l'on voit des cailloux, là quelque ombrage vert,
Par l'vn on marche droit, & par l'autre on vacile,
L'vn cache des dangers, & l'autre est descouuert.

De prendre le meilleur, c'est vn coup d'aduēture;
Car ils sont embroüillez parmy tant de retours:
Que l'on ne peut sçauoir par art ou coniecture,
Où l'on se doit treuuer à la fin de son cours.

En ce chemin fourchu, qui fit doubter Hercule,
On pouuoit mieux iuger le sentier plus parfait.
En celuy que ie voy pour bien que l'on calcule:
On se trompe tous-jours au compte que l'on fait.

Flottāt incessamment dans ses eaux vagabondes,
Le Meandre tortu ne se tourne point tant.

Quoy qu'en se pourmenant il rencontre ses ondes,
Pour refaire cent fois vn voyage inconstant.

Quoy que l'ebroüillemēt du fascheux labirynthe

*Fut le fatal erreur des pauvres estrangers:
L'issue à mon aduis en estoit plus succinte,
Et l'on s'y fouruoyoit avec moins de dangers.*

*Las, vn autre peril, bien plus ineuitable,
Trauerse les destroits, où ie suis en suspens.
Et ne discernant point le faux du veritable,
Ie n'oze le chercher avecque mes despens.*

*Encor ie craindrois peu tant de voyes confuses;
Si comme en ce Dedale, où chacun s'enfondroit;
Ie ne rencontrois point de plus subtiles ruses,
Que des chemins coupez, dessus le chemin droict,*

*Mais outre tous ces tours qui retardent ma route
Mes yeux sont empeschez aussy bien que mes pas.
Vne nuict sans clairté fait que ie ne voy goute,
Et me meine au malheur, que ie n'aduize pas.*

*I'ay beau considerer, & traualier ma veüe,
Ie ne cognoy plus rien, quand ie suis desuoyé.
Mon ame en ce malheur est si fort despourueüe:
Que ie recherche en vain quelque chemin frayé.*

*Pendant que mon bourdon s'efonce dans la terre,
Et que mes bras ouuerts s'auancent deuant moy:
La crainte de choper à quelque dure pierre
Ioinct de nouueaux soucys à mon premier effroy.*

*En ma perplexité tous conseils sont vniques,
Ie ne puis retourner, & n'oze aller auant.
Les pieges incognus me cachent leurs pratiques,
Et cette obscurité m'oste l'air, & le vent.*

*Le pelerin lassé d'un estrange voyage,
Pense auoir trop de temps, voyant le iour qui luit.
Il est bien-tot surpris de quelque espaix nuage,
Qui luy desrobe l'air, & rameine la nuict.*

Le ciel n'est reuestu d'estoiles, ny de lune,
Les villages sont loing, il ne sçait où loger.
Il recherche vne sente, & n'en rencontre aucune,
Ny marque de cheuaux, ny marque de berger.

Le pays estranger luy redouble sa peine,
Il ne recognoit rien ny de loing ny de pres,
Et ne peut deuiner, si sortant de la plaine
Il rencontrera point des eaux, ou des forets.

Doncques pour euitier les dangers manifestes,
Quel remede at-il plus? s'il employe sa voix,
S'adressant aux humains, au defaut des celestes,
Ses accents vont fraper les fleuves, & les boys.

Il souhaite cēt foys quelque garçon champestre,
Qui le veuille loger en son parc escarté.
Ou bien qu'un laboureur entrouurant sa fenestre,
L'appelle à son hameau par ce peu de clarté.

Mais ce desir est vain, cette peine est perdue,
Il sent que les humains non point là de sejour.
Sa voix se fond en l'air, & n'est pas entendue;
Ce qui reste d'espoir, c'est d'attendre le iour.

O qui me conduira deuant que ie m'esgare?
Qui guidera mes pas à trauers de ce lieu?
De qui doibs-ie esperer la lumiere d'un phare,
Pour me faire aller droict, sinon de quelque Dieu?

Pendāt que les Hebreux auançoient leur voyage
A trauers des dezerts, qu'ils n'auoient iamaïs ven:
Ils se voyoient conduits, de iour par un nuage,
Et remarquoient de nuict la colomne de feu.

Vn astre merueilleux fit clairement entendre
Aux Roys Orientaux, où le Messie estoit;
Et ne les quita point, auant que de les rendre

Aupres

Aupres de Bethlem dessous ce pauvre toict.

*Les tristes marimers, esgarez dans l'orage,
Ont les astres iumeaux, qui les font respirer.
Sois de mesme vn Pollux, pour me donner courage ;
Monstre moy le chemin, quand ie veux m'esgarer.*

*Thesee estoit perdu, quoy qu'il eust la victoire,
Le filet d'Ariadne assura son retour.
Quand Leandre nageoit pèdant la nuit plus noire,
Hero se faisoit voir au dessus de sa tour.*

*Voicy le labyrinthe, où ie suis vn Thesee:
Sois donc mon Ariadne, & me tire d'icy.
Si ie suis vn Leandre, en cette eau malayzée:
Allume quelque lampe, & sois Heron aussy.*

*Vois tu combien de gens courent au precipice?
Esgarez du sentier qui meine à bonne fin.
Ils se nuizent plus fort, plus ils ont d'artifice,
Et chascun par erreur rend mauuais son destin.*

*L'un qui veut s'auancer sans l'adresse d'un guide
Tombe dans vn borbier, & se perd tout à fait.
L'autre comme vn auugle en vne lande vuide,
Ne fait que prolonger son voyage imperfect.*

*L'un veut tousiours courir, l'autre fait du mode-
Et voulant, s'excuzer blasme celui qui court. (ste,
L'un au lieu d'acheuer le chemin qui luy reste,
S'en retourne en arriere, ou s'aresté tout court.
L'un fait quartier à part, l'õ voit que quelque autre
De se ioindre aux passās; mais tous s'õt abusez, (ayme
L'un par son compagnon, & l'autre par soy mesme,
Le plus adroict se perd, comme les moins ruzez.*

*L'un bat incessamment vne carriere ronde,
L'autre en vn lieu plus droict paroît tout estourdy.
Celuy-*

Celuy-cy se promet d'aller au bout du monde,
Et s'en voit chaque soir aussy loing qu'à midy.

Ainsy communement l'ignorant populaire,
Suit ceux qui vont deuant par vn chemin tortu.
Faizant ce qui se fait, non pas ce qu'il faut faire,
Il perd le bon sentier, & prent le plus batu.

Arriue que mes pas tiennent la drottte sente,
Pendant qu'en pelerin ie traaverse ces champs.
Sans que l'aduersité se treuve assez puissante,
Pour me faire pencher au chemin des mechants.

Fay que ie sois semblable à la fleche fidelle,
Qui vole parmy l'air apres le descocher:
Elle ne reuiert point pour quelqu'un qui l'apelle,
Mais va rompre le but, comme veut son archer.

Qu'ainsy sans estre lœ, & sans prēdre autre route
Ie rende tous les iours mes pas plus vehemens.
Que ma vie s'enuole, & qu'elle passe toute
Par le iuste sentier de tes commandemens.

Ou bien fay toy l'archer, la corde, l'arbaleste,
Que tes commandemens soient le but recherché.
Et que ie sois tous-jours comme vne fleche preste,
Que tu pourras tirer dans le blanc attaché,

A la mienne volonté, que mes voyes soient adreſſées pour garder tes iuſtifications. Pſal. 118.

*Aug. l. 2
de oper.
merit.*

Hieremie dit: *Je ſçay bien, o Seigneur, que la voye de l'homme n'eſt pas en luy; & que ſon adreſſe ne ſuffit point pour le faire marcher, & diſpoſer droittement ſes pas.* Suivant cela, dans les Pſalmes quelqu'un ayant dit à Dieu: *vous auez commande, que voz commandemens fuſſent gardez trop eſtroitement, ne preſuma pas incontinent de ſoy; mais ſouhaita de faire ce qu'il voyoit eſtre iuſtement commandé. A la mienne volonté (dit il) que mes voyes s'adreſſent à garder voz iuſtifications.*

*Ambr.
in Pſ.
118.
eſſon. 5.*

Le ſoldat qui ſort à la campagne, n'a pas le choix du rang n'y de la file, qu'il doit tenir, n'y du quartier où il logera; la façon de marcher ny le chemin ne ſont pas ouuerts à ſa diſcretion; il ne peut ſelon ſa volonté, ſe couler par les ſentiers qui conduyſent en moins de temps, ou ſont plus couverts de haliez; ſon drapeau eſt ſon vnicque guide, qu'il ne doit abandonner qu'après ſa vie. L'ordre vient du general, le Soldat qui l'a reçu par ſes officiers le garde, il arme le rang qui luy eſt assigné, aduance droit où ſon poſte eſt marqué, afin que ſans danger ny retardement il ſe ſerue des guides, viures, & munitions, qui ſont prêts ſur le paſſage. Je deſire bié fort, que vous recognoiſſiez vne pareille loy de marcher, qui nous eſt

est prescrite; IESVS CHRIST est nostre general, les saincts sôt les officiers & comissaires des guides, viures, munitions, &c. Aussi noz peres sont sortis de la terre d'Egypte, ils ont voyagé par long espace de temps, & trauersé plusieurs pays estrangers; nous auons encore les descriptions de leurs câps, de leur stations, & demeures, nous recognoissons d'oc de qui venoit l'ordre de cette disposition; qui cōmandoit aux enfans d'Israël d'ainsy ranger leurs armées, & leur tabernacles. Car de iour, Dieu s'auanceoit deuant eux dans vne colonne de nuée, & de nuit dans vne colonne de feu; afin de leur monstrier le chemin, quand ils marchoyent, & pour escarter les tenebres. La loy, & la guide asseurée de la route, qu'ilz deuoient tenir, estoit vne colonne, vn feu, vne nuée.

En cette vie se treuuēt plusieurs chemins, *Bern.*
 & beaucoup de sentiers qui s'aboutissent *serm. II*
 fort diuerſement, que le voyageur aduise *super*
 bien à soy, s'il est sage, parmy tant de dan- *qui ha-*
 gers qui l'aguettent à tout moment. com- *bitat in*
 bien ſera-il facile de se deuoyer, & se perdre *adiuto-*
 à celuy, qui treuuant tât de voyes entrecou- *rio.*
 pées, n'aura marque quelconque pour cog-
 noistre & discerner l'vnique bōne, entre tât
 de mauuaises; pour ne tomber pas en cette
 disgrâce, enquestons nous de bonne heure,
 aprenōs à recognoistre noz voyes, les voyes
 des

des demons; cherchons aussy les voyes des saincts, pour entrer de là dans celles du Seigneur.

*Ambr.
in Psal.
118.
acton. 8.*

Car quand vous vous estes mis aux chāps, apres auoir auancé quelque espace par vn chemin continu, si vous arriuez en endroit, où il se fende en plusieurs branches (& ne sçauiez distinctement, lequel cōduit la part où vous tirez) vous arrestez tout court, & deliberez en vous mesme, lequel vous deuez choisir, le premier, second, ou troisieme sentier; & n'en croyez pas la resolution de si peu d'importance, qu'il conuienne de la prendre, qu'apres auoir bien consulté toutes les pieces de vostre iugement. C'est fort bien faict sans doubte de vous conduire en cette sorte. Mais combien plus vous deuez vous arrester, & deliberer de cœur & d'esprit, vous qui tirez chemin deuers le royaume celeste ? avec combien plus de soing deuez vous penser, que tout sentier ne conduit, & ne finit pas où vous desirez de paruenir ? toute voye ne s'aboutit pas à cette Hierusalem du ciel. Il y a tant de voyes, qui se terminent par des mauuaises isües; & c'est d'icelles que vous auez leu. *Qu'il y a des voyes qui paroissent droittes & faciles à l'homme, les bouts desquelles regardent dans le profond de l'enfer.*

*Bern:
serm. II
super.*

Qui

habitat

Les voyes des enfans d'Adam sont donc frequentes en necessitez, & conuoitises. Car
les

les vnes & les autres nous violentent , toutes deux nous conduisent , toutes deux nous trainent également ; si pour difference nous ne voulons dire , qu'il semble que nous soyons proprement poussez par la necessité , mais tirez & traidez par la conuoitise. Et de fait il semble , qu'il soit necessaire d'attribuer specialemēt les necessitez au corps , non des necessitez simples , *mais redoublées , ayans plusieurs destroicts , & detours ;* parmy lesquels il faut perdre beaucoup de temps , & de chemin. S'ils s'y treuuent quelques sentiers plus droicts , encore sont ils en petit nombre , & ne menent pas fort auant. En ces incommoditez l'homme est contrainct d'apprendre , combien il a besoing de crier au Seigneur , & le prier pour estre aydé , luy disant : *tirez moy de mes necessitez , non de ma necessité.* Quiconque ne fermera pas son oreille , & ne fera le sourd aux aduertissemēs du Sage , souhaitera d'estre tiré & deliuré non seulement de cette voye de la necessité , mais encor , & sur tout de celle de la conuoitise. Car que nous dit ce Sage ? *detournez vous de voz propres volontez . puis encore : n'allez pas apres voz concupiscences .* ce sont ces voyes , qui semblent bonnes à l'homme ; mais n'ont point de fin , que quand elles abysment dans le precipice.

Si vous auez treuue les voyes des hommes , considerez vn peu , si ce n'est pas d'icelles *Ibidem.*

celles qu'il est dict, *contrition & infelicité en leurs voyes*; la douleur & contrition se rencontrant en la necessité, & le malheur en la conuoitise. Voyons aussy les erres des demons, & que cette veüe nous induise à nous engarder, voyons les, pour les fuyr, puis qu'elles ne sont autres, qu'orgueil, & obstination. Qu'ils ont le cœur peruers & renuersé, tous ces enfans des hommes qui suyuient les voyes des demons, y entrent, & marchent là dedans en asseurance! Le diable ne demande rien plus d'eux; car tous les combats, luites, attaques, & embusches qu'il nous fait, toutes les meschancetez de son esprit malin ne s'exercét, que pour nous seduire, pour nous tirer du droict & bon chemin de salut, nous induire incontinent en la voye de damnation, nous conduire par icelle, & nous mener en fin à la malheureuse fin, qui luy est destinée, & à ceux qui le suivent. Mais quelles sont des voyes des saints Anges? celles asseurement que le seul filz vnicque a luy mesme racomptées: Vous voirez les Anges *montans & descendans sur le filz de l'homme*, la montée donc & la descente sont leurs voyes; la montée pour eux mesmes, la descente ou escorte en descendant pour nous. Je croy que vous desirerez d'entendre aussy quelque chose des voyes du Seigneur. Luy mesme les a enseignées, quand il a ouuert les leures de son Prophete, pour luy

luy faire dire : *Toutes les voyes du Seigneur sont misericorde & verité*, ainſy ſe preſente-il à chacun en particulier, à tous en commun, avec *misericorde & verité. toutes les collines du monde ont eſté courbées, & humiliées en ces chemins*, à ſçauoir les ſuperbes, les demons, & les Princes de la terre.

Quand on voyage , voicy l'ordre que *Aug. in* l'on tient ; ceux cy vont deuant & con- *Pſal.* duisent les autres, ceux là ſuiuent & ſont conduits . Ceux qui marchent les premiers , ſeruent de guide & d'exemple aux autres : mais direz vous, qu'ils ne ſont guidés de perſonne ? ſ'ils ne ſont conduits, ils ſ'eſgareront , & ſortiront de la voye. ces conducteurs de bandes ont donc auſſy quelqu'un qui les conduit , c'eſt I E S V S C H R I S T meſme ; & vous remarquez encore ſes veſtiges , qui vous ſont montreſ par l'Apoſtre ſainct Paul, quand il dit : *Soyez imitateurs de I E S V S C H R I S T, ainſy que moy.* Les iuſtes prennent garde à ceux qui les deuantent en vertu , & les ſuiuent par imitation. Comment ſuyuent ils ? *les iuſtes voiron*t & *craindront*. Ils voiront & *craindront* de ſuyure de mauuiſes voyes , ayant principalement veu , que d'autres perſonnages qu'ils eſtiment meilleurs qu'eux meſmes , ont auſſy deſja ſuiuy de meilleures voyes , & diſent en leurs pées, comme les voyageurs ont couſtume de dire, lors qu'in-

certains du chemin, qu'ils doiuent tenir, & flottans dans vne resolution, ils en voyent d'autres qui passent asseurement, & avec presumption, ilz se disent: ceux cy ne vont pas à l'aduenture, ils doibuent sans doubte sçauoir le chemin, puis qu'ils ne le demandent pas; & qu'ils vont, où nous desirons aussy d'aller. Et pourquoy vont ils avec tant d'assurance par cet endroit icy, si ce n'est parce qu'il est dangereux d'aller par celuy là? les iustes voiront donc, & craindront. D'une part ilz voyent vn petit sentier, estroit, & peu battu, petit nombre de gens qui le suiuent; d'un autre, vn grand chemin, large, ouuert, où tout le monde se iette; mais si vous estes iuste, ne comptez pas les troupes d'hommes qui s'estouffent dans cette presse. Les voyes larges reçoient vn grand nombre, l'estroite vn moindre; ne vous arrestez pas pourtant à la quantité des voyageurs, pour prendre l'adresse du meilleur chemin.

*Greg. c.
17. l. 7.
mor. in
c. 6. lob.*

Les sentiers des reprouuez sont tous-
jours tors, & repliez, tellement qu'estans
subiects à leurs conuoitises deprauées, ils
ne sçauoient souhaiter aucun vray bien,
ou le souhaitent seulement d'un desir tiede,
lasche & debile; leurs esprits enchainez ne
peuent prendre vn bon pas pour s'en a-
procher. Car ilz se contentent d'auoir veu
de loing le droict chemin du bien, qu'ilz
deuoient

deuoient fuiure, sans toutesfois se bouger aucunement; ou s'ils se mettent en deuoir d'auancer, le trauail & la fatigue du voyage les romptincontinent, & les arreste sans qu'ils puissent iamais arriuer au giste qu'ils s'estoient marquez, & de là souuent arriue qu'ils retournent, & retombent à leurs mauuaises coustumes, las & decouragez; ils debandent leurs esprits, & se couchent dans les voluptez de la chair, les choses transitoires & perissables les arrestent, les eternelles & durables ne leur donnent plus ny soucy, ny desir. *Leur teste est le circuit: Aug. in* & quel est il ce circuit? c'est qu'ils tournent, *Pf. 139.* & ne s'arrestent point, leur course fait vn cercle d'erreur, & par consequent vn chemin sans fin; car qui vn de long commence en vn endroit, & finit en vn autre; qui tourne en rond, n'acheue iamais. Tel est le trauail des impies, lequel est plus euidement descouuert en vn autre Psalme. *Les impies cheminent en circuit.*

C'est donc bien à propos qu'il est dict *Greg. l. des reprouuez, les sentiers de leurs pas sont en-* *7. mor.* *uelopez,* par ce qu'en deliberant, ils souhaitent bien les choses iustes & droictes; mais *c. 14. in* *c. 6. iob.* sont tousjours repliez, pour retomber dans leurs maux ordinaires; & comme estants tirez hors d'eux mesmes par ce premier mouuement, ilz tournent, & font ce circuit, pour se retreuer en fin au mesme

point d'où premieremēt ils estoient sortis. Ainsy faisant, ils desirerent bien les choses bonnes, mais nō pas tant que pour l'amour d'elles ils veulent quitter, & se retirer des mauuaises.

Bonav. Aucuns tombent hors de la voye, com-
in Psal. me fait celluy qui ne fut iamais de l'Eglise,
 36. autres tombent de la voye, & de tels est dit. *Il vaut mieux ne cognoistre pas la voye de iustice, que retourner en arriere l'ayant cogneüe.* Autres tombent dans la voye, desquels est dit. *Le iuste tombe sept fois en vn iour.*

Orig. Mais il y a grande difference entre la
hom. 4. cheute du meschant, & la cheute du iuste.
in Psal. Le iuste, dit-il, ne demeure pas abatu quand
 36. il est tombé; le meschant qui n'a pas mis son esperance en Dieu, s'il tombe, il demeure tout plat estendu, & ne se releue pas; s'il a peché, il n'en faiēt point de penitence, & ne sçait pas amender sa faute commise.

Aug. O voyes tortues, que de malheurs pour
confess. ceux qui vous suivent! O Seigneur, que de
 6. c 16. malheurs encore à l'ame arrogante & presumptueuse, qui s'est bien osé promettre quelque chose de malheur, se separant, & s'esloignant de vous! Elle se tourne, & retourne; mais sur son dos, sur ses costés, sur son ventre, tout luy semble dur. Il n'y a que vous seul qui soyez son repos. Et voicy
 vous

vous vous presentez, & nous deliurez des erreurs miserables qui nous seduyssent, vous nous adressez en vostre voye, & nous consolez, & nous dites. *Courez, ie vous suporteray, & vous conduiray, & vous y porteray moy mesme.*

Les pas de ceux, que le Seigneur addressoit de nuit par vne colomne de feu, de iour par vne nuage, estoient bien mieux guidez que les nostres. Meritez donc par bonnes œuures, o Chrestiens, & demandez par prieres, que vous *pas soyent adressés, & conduits par le Seigneur, de peur que vos pieds ne soyent émeus, & s'égarerent du vray chemin.* Il est aussy à craindre que vous ne laissiez le droit sentier, & soyez deceus, par les detours des voyes tortues; & pourtant il vous est dit. *aprestez la voye du Seigneur, faites ses sentiers droicts.* Faisons droicts les sentiers de nos ames, afin que nous ne glissions point, & de peur que nos pas ne s'écartent, & s'espanchent comme ceux de la femme de Loth, qui regarda derriere soy, ne peut tenir ses pas, mais les destourna. qu'ils ne soyent point espars, comme ceux des Égyptiens, que le flot de la mer dispersa encor d'avantage. Ne direz vous pas fort à propos de ces gens, qui se repentent d'auoir bien vescu; *leurs pas se sont esgarez, confondus, & deuoyez?*

*Ambr.
in Psal.
36.*

Amb.in
Pf.38. O vous qui auez laiffé les sentiers droits , & bien affeurez , vous en allant dans les voyes des tenebres ! O vous qui vous effiouyffez en voz iniquitez , & vous complaifez en vofre peruerfité ! vous de qui les sentiers font trauerfer , & les courfes pleines de detours, comme leur auteur eft contrefait & tortu. pourquoy auez vous cômencé de hayr la droite voye ? malheureux que vous eftes , fans doubte le Seigneur ne vous a pas conduicts.

Aug. foloq. c.
4. O Seigneur, qui eftes la lumiere, la voye, la verité, & la vie ! vous auquel il ny a point de tenebres, d'erreur, de vanité, ny de mort, lumiere fans tenebres , voye fans erreur, verité fans vanité , vie fans mort . Dites vn mot , Seigneur, que la lumiere foit faite, afin que ie voye la lumiere , & que i'éuite les tenebres ; que ie voye la voye , & que i'éuite le deuoyement ; que ie voye la verité , & que i'éuite la vanité ; que ie voye la vie, & que i'éuite la mort. *Efclairez*, dis-je, *Efclairez* o Seigneur , ce pauvre aueugle affis en tenebres & dans l'ombre de la mort, & que ses pieds foyent adrefsez par vous au chemin de la paix.

Nicen.
oratio
4.in
Cant. Faites que mon ame foit vn traict , vne fleche en la main du tout-puiffant, pour eftre adreflée au but celefte & fupernel ; ie fçay que le mefme eft nostre espoux , & qu'il eft archer,

archer, faites que cette mesme ame soit ensemble espouse, & fleche, delaquelle il vze pour la décocher , & l'enuoyer droit au blanc du bien, qu'il luy est proposé.





*Perfice gressus meos in semitis tuis, vt non
moueantur vestigia mea. Psal. 16.*

III.

Parfais mes pas en tes sentiers, à fin que les
 plantes de mes pieds ne glissent point
 Psal. 16.

Serat-il donc vray que mes pieds,
 Comme pauvres estropiez,
 Manqueront tousiours d'assurance?
 Et moy qui tombe à chasque pas
 N'auray- ie iamais esperance
 De me voir plus fort, ou moins las?
 Toy qui depuis tes lieux celestes
 Vois nos den:arches & nos gestes,
 Ne desdaigne point mon tourment.
 Mais prenant mes plaintes pour iustes,
 Conduy moy plus aseurement,
 Et rend mes plantes plus robustes.

La Cigogne se met en l'air,
 Pour aprendre l'art de voler
 A sa petite creature.
 Et quoy que ses ieunes craintifs
 N'ozent se mettre à l'adventure:
 Ils sont bien-tot bons apprentifs.

La fille suit bien-tot l'exemple
 De sa mere qu'elle contemple.
 Ce vuide qui luy faisoit peur
 Comme vn horrible precipice
 Dexient vn maneige bien seur,
 Pour vn iournalier exercice.

L'aigle

L'aigle provoque ses petits,
Qui ne sont encore sortis
De la demeure maternelle;
Encor qu'ils s'y cognoissent peu,
Chacun veut esteindre son aïfle,
Pour imiter ce qu'il a veu.

Après quelque peu de iournées,
Sentant que leurs plumes sont nées,
L'assurance leur vient aussy.
Ils font fendre l'espace vuide,
Et suyuent par tout sans soucy
La route que monstre leur guide.

Vn enfant craignant le danger,
Quand il veut aprendre à nager,
Se fait premierement vn siege,
Et n'entre point dedans les eaux,
Que sur vne planche de liege,
Ou sur vn fagot de rozeaux.

Puis oubliant sa peur premiere,
Il fait sa tasche coustumiere,
Sans l'ayde qu'il auoit deuant.
Pendant que tout seul il s'espreue:
Il s'enfonce, & boyt bien souuent
Plus qu'il ne veut de l'eau du fleuve.

En fin s'estant bien exercé,
Son apprentissage est passé,
C'est aux Tritons qu'il se compare.
Mesme s'il estoit au hazard,
Où fut César aupres du phare:
Il feroit autant que César.

Toy qui depuis tes lieux celestes

*Vois nos demarches & nos gestes,
Regarde mes debilitez.*

*Considere à quel artifice
Mes membres se sont arrestez,
Pour se tenir en cette lice.*

*Je suis le cheual intestin
De ce chariot enfantin,
Qui soustient mes membres de mousse.
Et si ie veux aller auant:*

*Il faut que moy mesme ie pousse
Les roües, qui tournent deuant.*

*Ainsy le vieillard decrepite,
Quand son aage se precipite,
Ne se sent plus si bon pieton;
Mais par vn instinct de nature
Il se fait vn pied du baston,
Qui fut autrefois sa monture.*

*Mais craignant de te decevoir,
Je veux te faire mieux sçauoir
Le iuste subiet de mes plaintes.
Mes pieds ne sont pas mal-adroits,
Mes iambes sans estre contraintes,
Peuvent courir en tous endroits.*

*Il n'est point de pierre si dure,
Que facilement ie n'endure,
Ny les neiges, ny les glaçons
Ne peuvent arrester mes plantes,
Mesmes ie cours par les buyssons,
Quand ie ne treuve point de sentes.*

*Camille que l'on veut iuger
Avoir eu le corps si leger,*

Ne me mettroit pas fort en peine;
Si sans renuerſer les eſpics
Elle trauerſoit vne pleine:
Ie croy de ne pas faire pis.

La debilité qui m'attriſte,
C'eſt que pour entrer en la piſte
De tes iuſtes commandements,
Mon ame n'a point de courage,
Et cherche des retardements,
Pour s'excuser de ce voyage.

Elle eſt comme vn petit enfant,
A qui la foibleſſe deſſend
De s'eſloigner de ſa nourrice.
Mais ſes ſoles affections
Sont les pieds, qui luy font ſeruiſſe,
Pour des mauuaiſes actions.

On la voit mutine & rebourſe,
S'il faut faire la moindre courſe
Par le chemin de la vertu.
Elle eſt auſſy-tot eſperdue,
Meſme ſans auoir combatu,
Bien ſouuent la voylà rendue.

Comme ſi ſes nerfs engourdis
N'eſtoient que des ioncs reuerdis,
Ou ſes iambes de tendre eſcorce;
Ou ſi ſes os comme rozeaux
Se caſſoyent, à la moindre force,
Que leur font les vents, ou les eaux.

Quelqueſois (mais c'eſt choſe rare)
On voit bien qu'elle ſe prepare,
Pour ſe remettre en ſon deuoir.

Alors son ardeur se refueille,
Et les signes qu'elle fait voir,
Font esperer quelque merueille.

Mais à peine ay-ie commencé,
Que ie suis aussy-tot lassé:
Sans plus faire chose qui vaille.
Et mon courage consumé
Ne ressemble qu'un feu de paille,
Aussy-tot esteint, qu'alumé.

Toutefois, de peur qu'on estime,
Que ie suis trop puzillanime:
Je n'arreste pas tout d'un coup.
Mais tout lentement ie me traine,
Et ne m'avance point beaucoup,
Quoy que j'aye beaucoup de peine.

Alors ie ne desire pas,
Que quelqu'un remarquant mes pas,
Me face rougir de vergongne.
Je presume estant ainsy veu,
Que l'on me tient pour un yurongne,
Et que l'on croit que j'ay trop beu.

Mes iambes toutes harassées
Sont d'elles mesmes trauesées,
Balanceant mes membres douteux.
Mon corps est si foible qu'il tremble,
Les aueugles & les boiteux
Ce sont ceux à qui ie ressemble.

Maintenant ie dis que ie veux,
Aussy-tot ie desdis mes vœux,
Je suis de glace, & puis de flame,
Estant fort, ie deuient perclus,

Ce sont les destins de cette ame,
Que courir, & ne courir plus.

Parmy tant de sollicitudes
Ie sens plusieurs inquietudes,
Pour tous ses desseins sans effect.
Souuent au milieu de ma peine
Ie laisse mon cours imparfaict,
Sous pretexte de prendre haleine.

Encor avec cette langueur
Le sort me tient tant de rigueur:
Que ie ne treuve point de places,
Où mon travail doive finir,
Et mes iambes qui sont si lasses
Ne sçauent plus se soutenir.

Ie suis tout ainsy qu'un nauire,
Lors que la tempeste la vire,
Et la desroute de son cours.
Laisant les rames, & les voiles,
Le nocher n'attend du secours,
Que quand il verra ses estoiles.

Alors son travail assidu,
Pour treuver le chemin perdu,
Le fatigue sans aduantage.
Ainsy i'ay beau continuer;
Car mon labeur est un partage,
Qui ne se peut diminuer.

Le pauvre esclau que l'on force,
A tourner un moulin d'escorce,
Se retreuve en un mesme point.
En cette peine continue
Son travail ne s'achene point,

Encor que la nuit soit venue.

La rouë tourne en son esieu,
 Passant mille fois par vn lieu;
 Mais cela se perd pour l'esclau.
 Il est tousiours à commencer,
 Quoy que son orniere se caue:
 C'est toute fois sans aduancer.

Helas que pourray-ie pretendre?
 Ozeray-ie bien entreprendre
 Vn chemin qui presse si fort?
 Je n'ay personne qui me porte,
 Et pour me tenir sans suport:
 Ma iambe se treuve peu forte.

Pretendre de monter és cieux,
 C'est vn dessein ambicieux,
 Qui veut du temps, & du courage.
 Dans vu char si mal attelé,
 Entreprendre vn si grand voyage,
 C'est le coup d'un éceruelé.

Ta force n'a point de seconde,
 Tu peux trauerser tout ce monde,
 Plustot qu'un geant redouté.
 Pendant que dessus le tonnerre
 Le ciel voit ton front respecté,
 Ta marche fait trembler la terre.

Par tout où passe le soleil,
 Ton pas est tousiours nompareil,
 Car il n'est rien que tu ne puisses;
 Comme vn Colosse sourcilleux,
 Qui peut receuoir sous ses cuisses
 Les vaisseaux les plus orgueilleux.

Mais pour fort que ie m'euertues
 I'ay tousiours vn pas de tortue.
 Quelquefois plus malfortuné,
 Ie me nuys par mon artifice,
 Comme si ie n'estois trainé
 Que par des iambes descreuiffe.

Pourquoy donc pretens- ie à ce but?
 Ie n'ay iamais que du rebut,
 Helas ma course est mal dispose.
 O vains tous mes preparatifs!
 Puis qu'il me faut courir la poste
 Sur des cheuaux qui sont retifs.

O Dieu donnez moy cette grace,
 Que demeurant dedans la trace,
 Qu'il vous a pleu me designer;
 I'aduance au but de vostre gloire,
 Et que ie puisse en fin gagner
 Vne si parfaicte victoire.

Parfais mes pas en tes sentiers : afin que les plantes
 de mes pieds ne glissent point. Psal. 16.

Ps. 118
 Naziã.
 de vita
 huma.

EN quoy le ieune homme corrige il sa voye?
 Souuent, pẽdant que soustenu par de
 belles esperãces, ie m'esleue en haut, & d'vn
 vol hardy, suis desia passé plus outre que la
 moitié du chemin de la vertu; le maudit Sa-
 than me choque, & me renuerfant, fait que
 ie roule continuellement, & me treuve en
 fin abbatu tout plat au bas de la montagne.
 ainſy m'arriue-il le meſme qu'à celuy qui
 marche

marche sur le bord de la mer dans le sable, qui se fond, & s'éfuit de deffoubs ses pieds, ne luy permettant pas de poser vn pas asséuré. Ie me redresse moy mesme encore vne fois, puis retombe encore vne fois à la renuerse, plus malheureusement que deuant; & marchant sans cesse, fomentant vne peur tremblante dans le cœur, ie me peine sans vtilité; quoy que ie traueille ie n'auance rié; mais chopant, ou glissant à chasque pas, ie donne à tout moment du nez en terre.

Seigneur, monstrez moy vos voyes, & m'enseignes Psal. 24
vos sentiers. Conduise moy par vostre voye. Psal. 85

Faites moy vne voye, dans laquelle ie doine che- Psal. 142.
miner: Car qui est celuy, lequel combattu par Ambr.
les päsions de son corps, flatté par tant d'al- de fuga
lechements de ce siecle, peut se tenir droict seculi,
en vn pas asséuré, sans tomber, ny glisser? cap. 1.
 l'œil aura regardé, & voilà le sens de l'ame qui s'esgare; l'aureille aura escouté, & l'intention se destourne; quelque senteur s'éuantant se sera inspirée en l'odorat, & seruira d'empeschement aux pensées; la bouche aura gousté, & de là remportera quelque crime; l'attouchement aura mis vn obiet trop prest, & sera cause qu'un grand feu s'allumera tout aussy-tot.

Partant celuy qui s'est mis dans le chemin Orig.
 de la vertu, a se garder de beaucoup de cho- hom. 4.
 ses, doit souuent ou se destourner des in Psal.
 mauuaises rencontres, ou passer legeremēt, 36.

pour n'estre point retenu. Vous doncques qui desirez paruenir à IESVS CHRIST, lequel est la vertu de Dieu, destournez vous de la luxure, des adulteres, des charnalitez; destournez vous des larcins, des faux tesmoignages; puis encore destournez vous de l'auarice & de la cōuoitise d'argent, & de toutes autres choses mauuaises; destournez vous du mensonge, & de la folie du siecle.

Chryf. Faites vne bonne iambe à vostre pied, car
in 2 c. l'aueir telle ne vient pas de nature, mais
ad Phil. d'art d'estude, & de volonté: rendons la legere, afin que le reste du poids ne nuise pas à la vistesse des pieds, enseignez l'adresse & la preuoyance à voz pieds; car le paué par où vous marchez est glissant en beaucoup d'endroits, & si vous tombez vne fois, vous aurez beaucoup perdu, si toutefois vous estes tombé, ne demeurez pas aterré; mais releuez vo⁹, car apres cette cheute encor pouuez vous bien gagner le pris de la course. Ne vous mettez pas indifferemmēt en tout chemin, quoy qu'il face dangereux par tout; le danger est toutes fois plus grand en vn lieu qu'en l'autre: ces places qui sont de soy mesme si glissantes, ne sont pas bonnes pour vous; ne vous y engagez donc iamais, & vous ne tomberez pas. Courez sur vn plant ferme, pour aller à l'asseurée & sans crainte.

Nous monstons que le desir, qui nous fait chercher Dieu, & marcher deuers luy,
 n'est

n'est ny froid, ny mort; ains ardent & bien *Greg. l. 26. mor.*
 vif; si nous auançons en cette recherche, *c. 10. in c. 35. Job.*
 non seulement par des voyes molles & tran-
 quilles, mais encore à trauers toutes les af-
 pretez, & empeschemens, qui peuuent se
 presenter, & pour cela le Prophete dit, *que*
Dieu a parfaict & façonné ses pieds, comme ceux
d'un cerf. Car quand le cerf s'emporte deuers
 les sommets des montagnes, ny les endroits
 scabreux pour les pierres ou fouches d'ar-
 bres, ny ceux qui sont liez de ronces & de
 buissons ne l'arrestent pas; il passe & fran-
 chit tout à sauts, & à bonds, sans qu'aucun
 obstacle retarde sa course, iusques à ce qu'il
 ayt gaigné le haut, & laisse toutes difficul-
 tez plus bas que soy. Tout de mesme, les a-
 mes des esleuz passent & sautét par le moyé
 de la contemplation, outre les embarasse-
 ments & retardemens de ce monde, com-
 me cerfs deschargés de pesanteur, ils mes-
 prisent les espines de la terre, & s'esleuent
 aux montagnes du ciel.

Nous auons à monter, & à passer outre, *Aug. in Ps. 38.*
 non pas avec des pieds; ny des degrez, ny
 des plumes; & toutefois si vous considerez
 bien l'homme interieur, c'est avec des pieds,
 des degrez, & des plumes. Cars'il ne faut
 point de pieds, comment l'homme interieur
 peut il dire: *Que le pied du superbe ne se treuve*
pas en moy? Si sans degrez & sans eschelles,
 qu'auroit veule Patriarche Iacob? si sans

plumes & sans aïles, quel est celuy qui dit. *Qui me donnera des aïles comme la colombe en a, & ie voleray & me reposeray?* aux choses corporelles les pieds & les degrez, & les plumes sont differentes; mais au dedans, les pieds, les degrez, & les plumes sont les affections, & les bonnes volonteze.

Bern.
ser. 85.
in Cāt.

L'ame dressée par la main de la parole de Dieu, est plantée comme sur deux pieds, à sçauoir de la deuotion, & de la cognoissance. Elle est droite dis-je, mais qu'elle aduise que ces paroles luy sont dites. Que celuy qui pense estre droit & bien assésuré, prenne garde à soy, & s'empesche de la cheute. Croyez vous que cette ame, qui n'a peu de soy mesme se leuer, pourra demeurer droite de soy mesme, & sans estre soustenue? Si elle n'a pas affaire de soustien ny d'assistence pourquoy cet homme croit il de la terre au ciel, *confortez moy, Seigneur, & m'aassésurez en vos paroles.* Il auoit assésurement recognu sa foiblesse, puis qu'il l'aduouoit par ces paroles: *I'ay esté poussé & renuersé pour tomber, & le Seigneur m'a soustenu, & rasfermy.* Demandez vous, par qui l'homme est induit & poussé non d'un seul, mais de plusieurs. Le diable le pousse, le monde le tire, l'homme le choque: mais quel homme? chacun soy-mesme. Ne vous estonnez pas de cette façon de parler; l'homme se tente & se pousse si fort soy-mesme, & se precipite si volontairement

tairement, ; que vous deurez peu craindre les mains de vos ennemis, si vous ostez les armes aux vostres, & les empeschez de vous nuire. Vostre main c'est vostre consentement. puis donc qu'il y a tousiours trois forts & cauteleux luiçteurs ; qui tra-
naillent pour aterrer celuy qui se treuve droit. Le diable le pousse par l'enuie de sa malice, le monde avec le vent de sa vanité, l'homme par le poids de sa propre corruption. Le diable pousse, mais ne renuerse pas, si vous luy niez l'adueu qu'il desire. Le monde pousse ausly, parce qu'il est tout à fait enfoncé dans le mal, il pousse vn chacun, mais ne renuerse que ses amys. D'où nous voyons clairement, que de tous ces luiçteurs l'homme seul est le plus dangereux, & le plus violent, puis que sans estre poussé d'ailleurs, il peut cheoir par son propre mouuement ; & ne peut cheoir par les mouuements d'ailleurs, sans estre poussé du sien propre. Mais estant appuyé, & soustenu de la parole de Dieu, & reuestu de la vertu d'en haut, point de force, point de fraude, point d'alechement ne l'esbranlera, il demeurera droit sans glisser, il commandera sans danger d'estre commandé, ny regy. Voulez vous ne pas craindre ces hurts & assaults continuels ? *n'ayez pas le pied de superbe.* & que la main de celuy qui vous pousse, ne vous esbranle point. *Là sont tom-*

bez ceux qui operent l'iniquité. Là les diables & les anges ont esté renuersez. En fin celuy là n'est pas demeuré debout sur la verité, qui n'a pas eul'estançon & le soustien de la parole; & pour cela peut-estre a il voulu s'asseoir, parce qu'il ne pouuoit demeurer droit, car il disoit: *ie m'asseouray sur la montagne du testament*, & voylà que par vn contraire iugement de Dieu, il n'eut pas le bien de demeurer droit, n'y d'estre assis; mais tomba à sa confusion. Sur quoy le Seigneur dit: *le voyois Sathan tombant du ciel ausy viftement qu'un esclair*. si donc celuy qui est droit, ne veut pas tomber; qu'il se deffie de ses forces, & s'appuye sur la parole. Il est besoing que vous soyez soustenu par la vertu de la mesme main qui vous dresse.

*Aug.
tract.
de Cāt.
nouo
cap. 7.*

Nostre voye, ce chemin du ciel, que nous auons à faire, cherche des voyageurs; mais il y a trois sortes de gens, qui n'y sont pas les biens venus; ceux qui s'arrestent, les autres qui retournent en arriere, & les dernieres, qui se destournent & sortent tout à faict du sentier, pour en prédre vn autre. que l'ayde de Dieu, & nostre soing nous garde d'estre iamais dās vne de ces trois mauuaises troupes; ayons en ce pelerinage d'autres compagnons, que nous aydiōs, & qui nous aydēt. Quād nous sommes aux chāps & marchōs, si l'vn aduance plus, l'autre moins, tous deux toutefois aduācēt; il faut dōc encourager les
lassez

lâchez qui s'arrestent, rapeller ceux qui retournent, remettre au chemin les desuoyez, exhorter les tardifs, imiter & suiure les plus prompts. Celluy qui ne profite, & ne s'aduançe pas en la vertu, demeure derriere dâs le chemin; qui lâisse le bõ dessein, qu'il auoit pour en reprendre vn plus mauuais auparavant delâissé, il retourne sur ces pas; celluy qui abandonne la foy, se deuoye entiere-ment, & sort du bon chemin pour aller à l'aduenture. Soyõs au nombre des prompts ou pour le moins des tardifs, qui marchent toutefois, & sont dans la droite voye. qui est celluy qui ne profite, & n'auance plus: c'est celluy qui desja pense estre sage, & qui dit, il me suffit d'estre tel que ie suis; celluy qui n'escoute pas ce vray Sage en ces paroles. *Oubliant tout le chemin, qui est derriere moy, & que j'ay desia fait, ie regarde seulement celluy qui me reste encore à faire, passant tousiours auant, & poursuivant avec trauail & constance en I E S V S* CHRIST, la palme de la vocation de Dieu. Il s'est appellé coureur, & poursuuyant, il ne s'est point arresté, n'y retourné, pour voir ce qui se faisoit à dos: tant s'en fault qu'il ait failly, & se soit desuoyé, puis qu'il enseignoit la voye, & nous la monstroït, s'y tenant, & aduançant luy mesme.

*Paulin.
epist. ad
Calant.*

Bien heureux sont ceux, qui ne se flattent, & ne se caressent pas pour leur innocence, & iustice des iours passez; mais suyuâs l'exem-

*Hier.
tom. I.*

ple de l'Apostre, de iour à autre se renouellent, & s'auancent en vertu. Car la iustice du iuste ne luy seruira plus de iustification, depuis le iour qu'il aura cessé d'estre iuste. Doncque, le saint ne doibt iamais se tenir assésuré ny en pleine paix, pendant qu'il est dans le combat & champ clos de cette vie, tout l'espace de laquelle est vn chemin, pour non seulement commencer, mais acheuer aussy la iustice, sans que l'exercice des iours passez vous donne priuilege d'alentir vostre course, & paroistre moins iuste que vous n'auiez esté.

Aug.

serm. 15

de ver-

bis Apo.

Partant soyez tousiours desplaisant à vous mesme, sans estre content de ce que vous estes, si vous auez enuie de deuenir ce que vous n'estes pas encore. Car en l'édroit où vous vous estes pleu, là estes vous demeuré. Or si vous venez à dire, il me suffit: vous estes perdu: adioustez tousiours, marchez sans cesse, profitez sans fin, ne demeurez pas en chemin, ne retournez pas en arriere, ne vous desuoiez point. Qui ne profite, il demeure; qui reprent les mauuaises coustumes delaisées, retourne; qui quitte la foy, s'esgare. le boiteux qui tient le droit chemin, va mieux qu'un coureur qui court à l'aduenture sans tenir sentier n'y chemin assésuré.

Aug. l. 4

de symb.

ad Ca-

sch.

Pourquoy clochez vous de deux costez? dit Elie au peuple: si vous croyez à Dieu, allez apres luy; si au monde, suyuez le; si l'on choisit Dieu,

Dieu, que l'on le serue selon sa volôté; si l'on choisit le monde, pourquoy d'un cœur feint & double, fait on semblât de vouloir complaire à Dieu? Amateur de IESVS CHRIST, qu'as tu tant à faire avec le diable? o monde immonde, tu coules, & roules, & veux pourtant que l'on te tienne, & que l'on t'arreste. que ferois tu d'ôc, si tu demeurois ferme? qui seroit celluy que tu ne tromperois pas étant doux; si maintenant tu nous repais de tes amertumes, & les fais passer pour délicieux, & salutaires aliments?

Le Seigneur Dieu est ma force, il mettra mes *Habac.*
pieds comme ceux des cerfs. *3.*
I'espérois autrefois *Aug.*
en ma vertu, laquelle toutesfois n'estoit pas *soliloq.*
vertu; ainſy i'ay voulu courir, & suis tombé *cap. 25.*
en l'endroiçt, où ie pensois estre le plus as-
ſeuré: au lieu d'estre bien auancé, & pres de
ma fin proposée, ie m'en suis treuvé fort
loing; à l'eſgal que ie trauaillois, il sembloit
que ma taſche s'accroit, & que comme i'a-
uois des pieds pour ſuiure m'obut, il en eut
aussy pour s'esloigner également de moy.

I'ay doncque considéré mes voyes, & ay adreſſé *Pſ. 118.*
mes pieds à vos teſmoignages. *Aug.*
Je poursuis enco- *ſerm. 15*
re, & aduance peu à peu, ie continue à mar- *de verb.*
cher, ie suis encore en chemin, dans lequel ie *Domin.*
m'estens, & ne suis pas toutesfois encore
paruenù à la fin.



*Confige timore tuo carnes meas, a iudicij's
enim tuis timui. Psal. us.*

IV.

Perce ma chair de ta crainte, car j'ay eu
crainte de tes iugements.

Psal. 118.

LE premier document & la leçon plus sainte,
Que iadis les enfans auoient de leurs ayeux,
Estoit comme l'on dit, le respect, & la crainte
Qu'on doit porter aux cieux.

Dauid mesme le dit, & son fils nous assure,
Que qui veut rencontrer vn maistre non suspect,
Il ne sçauroit entrer en eschole plus seure,
Qu'en celle du respect.

Aussy les ieunes ans de ma plus tendre enfance
Ne se sont escoulez que sur cette leçon
De reuerer les cieux, & ne leur faire offense
En aucune façon.

Mais quoy que tout mō tēps vze dās cette eschole,
Ne m'ayt entretenu qu'en vn texte si court:
Je n'en sçay pas encor la premiere parole;
Tant mon esprit est lourd.

Cet endormissement si lasche & deshonneste
Doibt bien estre puny, pour me faire sçauant.
Puis qu'apres tant de temps ie me treuve ausy beste:
Comme j'estois deuant.

Encore les enfans si lents qu'ils puissent estre,
Apprennent par trauail, ce qu'ils treuuent escrit.
Et s'ils demeurent lourds, la ferule est le maistre,
Qui leur ouure l'esprit.

Par

Par trois ou quatre fois on leur monstre de grace
 Les filles de Cadmus, & puis on les contraint,
 De nommer aussy-tot les lettres, & la place
 Du mot, qu'ils voyent peint.

Et quoy que le feuillet, portant diuerses lignes,
 Ne monstre à ces petits qu'une seule couleur :
 En chaque caractere ils marquent quelque signe,
 Qui change la valeur.

Si les tendres enfans apres quelques iournées
 Sçauent leurs elements, sans beaucoup de soucy :
 Doibs-je desespérer mettant beaucoup d'années,
 De les sçauoir aussy?

Sans maistre & sans docteur j'ay tât apris de choses,
 Je croy qu'on peut donner l'art de la sainte peur.
 N'en sçauray-je donc pas les textes, & les glozes,
 Si j'y mets du labeur?

Ah! ie cōmence à voir mes deffaux, & ma honte:
 Quand ie deburois trëbler, ie m'aduançe à grãd pas.
 Et souuent à reuers, la crainte me surmonte,
 Quand il ne faudroit pas.

Vn mot mal prononcé me couure de vergongne,
 Si ie suis entendu par deux simples tesmoins.
 Cōmettant vn forfait, quoy que Dieu le tesmoigne,
 Je m'en afflige moins.

Je crains que les voleurs, treuuant la porte ouuerte,
 Ne m'attaquent de nuit, & massacrent mon corps;
 Mon ame cependant est tous-jours descouuerte
 A de plus tristes morts.

Ainsy le sot oiseau prent vne chaude fuite,
 Pour vn faquin de paille, ou pour vn tronc de boys,
 Et se poze sans peur dessus labroche enduite

Ou de glus, ou de poix.

Le cerf, epouuanté par des plumes rangées,
Tasche de se sauuer sur quelque aspre coupeau.
Mais il redoute moins les meutes enragées,

Qui marchandent sa peau.

Le lion furieux, alors que l'on l'assiége
Dans vn antre couuert, tremble à l'aspect du feu.
Il craint ce faux d'ager, & court d'as vn vray piege,
Qu'il n'a pas aperceu.

O sottes passions de cette humaine race!
Quelque bruiçt fort petit nous comble de terreur,
Quand pour nous deuorer la foudre nous menace:
Nous auons moins d'horreur.

Nous mettons sous les pieds l'attente de suplices,
Afin d'autorizer les vices triomphans.
Et l'on croit que l'enfer, pour punir les complices,
Soit vn compte d'ensans.

Ainsy qu'ad nous suiuent quelque lasche entremise,
La main qui ne craint rien fait tout impudemment;
Mais peu de temps apres, cette faute commise
Traine vn fascheux tourment.

C'est alors, que le cœur qui paroissoit si braue,
Commence à recouurer l'vzage de raison.
Il tremble de frayeur, tout ainsy qu'un esclaue,
Que l'on traine en prison.

Il est aussy surpris, qu'une pauvre victime,
En voyant les couteaux, & se sentant lier.
Il pense que le ciel luy reproche son crime,
Qu'il n'oseroit nier.

S'il pense sommeiller son effroy le resueille,
Vn fantosme infernal le chasse de son liçt.

*Sa peur est vn herault, qui luy tire l'oreille,
Publiant son delict.*

*Pour la moindre soury qu'il entend en sa couche,
Il croit qu'un grand lion se vient paistre de luy.
Rien ne luy semble seur, car tout ce qui le touche
Redouble son ennuy.*

*Pendant ces tristes nuits, s'il arriue qu'un arbre
Secoüe ses rameaux au gré d'un petit vent.
Ses cheueux sont dressez, & son cœur cōme vn mar-
N'a plus rien de viuant. (bre*

*Mais si le ciel fasché nous apreste vn orage,
S'il roule des esclairs, s'il fait pleuuoir des feux,
Que peut ce malheureux pour reprendre courage?
A qui fait il des vœux?*

*Il croit que les aprets de ces carreaux de foudre
Doiuent tomber sur luy, pour punir son peché.
Mesme il pense desja d'estre reduit en pouldre,
Auant qu'il soit touché.*

*Lors vn vêt luy fait peur, il paslit pour son ombre,
Il se peint des demons, qui le viennent chercher;
Il n'est point de forest, qu'il estime assez sombre,
Afin de s'y cacher.*

*S'il est dedans vn boys, le repos taciturne
Luy fait naistre vn soubçon, qu'on le veut deçeuoir.
Et comme s'il estoit vn fantosme nocturne,
Il a peur de se voir.*

*Voilà comment l'esprit sent vne peine extresme,
Quand ses crimes commis luy donnent du remord.
Il deuient le bourreau, qui dresse pour soy mesme
Les aprets de la mort.*

Helas, combien de fois les ombres de Pompée

Ont

Ont elles trauersé le repos de Casar?
Combien de fous sa paix a-elle esté trompée,
Des siflets d'un lezard?

Orestes furieux, qui pour vanger ton pere
Trempas l'iniuste acier dans les flancs maternels,
La rage apres le coup monstroït tousiours ta mere
A tes yeux criminels.

Tu ressens, o Pentheu, que la prompte vengeance
Tordant ses couleureaux t'a desjà tout rongé.
Et cognois que les Dieux ont plus d'intelligence,
Que tu n'auois iugé.

Les plus maudits tyrans meslans toute leur rage,
N'ont point de cruauté qui ne tourmente moins
Que les maux d'un meschāt, qui porte en sō courage
Ses crimes pour tesmoins.

O Dieu percez mon cœur de vostre iuste crainte,
Ne m'en ostez iamais le present souuenir.
Et si ie veux faillir; vsez moy de contraincte,
Afin de me tenir.

La crainte auant le coup est sage & legitime,
Retenant vn esprit de quitter son rempart.
Mais qui ne craint iamais, s'il n'a commis vn crime:
Il craint tousiours trop tard.

Perce ma chair de ta crainte : car i'ay eu crainte de tes iugements. Psal. 118.

*Basil.
hom. in
Ps. 33.*

SIlle bastimét de nostre vie n'est dressé, & sestably sur le fondemét de la crainte de Dieu; il nous fera du tout impossible de viure sainctement, & d'observer les loix qui nous sont proposées. Aussi le Prophete dit, *Seigneur percez ma chair avec vostre crainte*; car comme ceux qui ont les membres de leurs corps attachez avec des cloux, demeurent immobiles à toute action, & ne peuvent se bouger; de mesme ceux de qui les ames sôt occupées par la crainte de Dieu, éuitent entièrement toutes les importunes, seditieuses & deçeuantes occasions de peché: ainsi nulle commodité d'embrasser la vertu ne manque à celluy qui craint; d'autant que par sa crainte il est rapellé du danger, & se treuve heureusement empesché de commette aucune action malseante ou deshonneste.

*Chryf.
ho. 53.
in Ioan.*

D'autant plus que les chaisnes ou autres grands arbres exposez aux vents, ont leurs racines cachées & estédues bien profond en terre; tant mieux peuvent ils resister aux orages, & d'autant moins sont ils abbatus par l'effort des tempestes. ainsi l'ame attachée, & cloüée par la crainte de Dieu, soustient plus facilement, & n'est pas incôtinent emportée, quel ques grands vents de tentatiōs qui l'attaquent, & l'agittét. L'ame a sa chair
comme

comme le corps la sienne: la chair de l'ame *Ambr.*
sont les pensees charnelles. *Que doncques la* *in Psal.*
crainte du Seigneur & de ses iugements perce cette *118.*
chair, & la cloüe à ses commandements. *Octon.*

Qu'estant donc instruiët & bien enseigné *15.*
par cette crainte, vous reteniez vostre ame, *Basil.*
& cōme avec vn frein, l'épeschiez de s'em- *hom. in*
porter à la vitieuse concupiscence, à laquelle *Pf. 33.*
elle est enclinée de soy mesme. Le Sainët de- *Bernar.*
mande prudēment d'estre combatu, & per- *serm. 29*
cé de fleches, quand il dit en son oraison. *in Cant.*
parcez ma chair par vostre crainte, car cette
crainte, est vne fleche acérée & bien poin-
tue, qui pour sauuer l'esprit, perce & tue les
desirs de la chair.

Tenōs nous continuellemēt dans la crain- *Bern. l.*
te du iugement: que la peur de la peine eter- *de inte-*
nelle nous face trembler: souuenons nous à *riore do-*
tout momēt, & sūr tout durant les tentatiōs *mo. cap.*
que les lacets de la mort nous enuironnēt, *36.*
& nous ensegnent de tous costez: repre-
sentons nous les douleurs de l'enfer, le feu
qui brusle, le ver qui ronge, le soulfre qui
put, la flamme du tartare, & tous les autres
maux qui se peuuent imaginer.

Car en verité i'ay appris, qu'il n'y a rien *Bernar.*
de plus grande efficace, pour meriter la gra- *serm. 54*
ce, pour la retenir, & la recouurer, que si en *in Cāt.*
tout temps vous paroissiez deuant Dieu, non
sage, sçauant, entendu; mais simple, & crai-
gnant. Vous estes pour estre bienheureux, si

vous remplissez vostre cœur de trois craintes; si vous craignez pour la grace que vous avez reçeüe; & d'avantage pour celle que vous avez perdue; mais grâdemment sur tout, pour celle que vous avez recourée.

Aug. in Ps. 52. Mais plusieurs ont tremblé de peur, en occasions, où il n'y auoit rien à craindre. car y a il subiet de craindre, si quelqu'un perd ses richesses, il ny a là point de crainte, & toutesfois l'ô craint bien fort. si quelqu'un perd la sagesse, là vraiment y a il de la crainte, & l'on ne craint point. folie & défaut de iugement! disans dans le cœur, il n'y a point de Dieu; vne peur de perdre la terre t'a fait ain-
Chryf. hom. 20 in Gen. sy parler, & cette mesme peur t'a fait perdre le ciel, sans t'asseurer de la terre. C'est la façon de faire du peché; auant qu'il soit commis, & sur le point de l'action, il pratique vn tour d'enchanteur esbloüissant l'esprit, & luy mettant des espaisles tenebres deuant les yeux, pour le deçeuoir apres plus facilement, & le faire passer outre. mais apres la consommation de l'iniquité, la farce estant iouée, il nous mōstre à descouuert la bestise, que nous auons commise, & semble se moquer luy mesme de nostre peu de iugemēt, & de là vient qu'une courte & sotte volupté plante dans l'ame vne douleur continuelle, qui croist & prent force de momēt à autre. elle oste toute assurance à la conscience, qui se hait, & se condanne, & voudroit pouuoir
 se ca-

se cacher à soy mesme, pour n'estre pas contrainte de se veoir en la confusion, dont elle est couuerte. Car nostre Dieu misericordieux a voulu que cet accusateur nous tient compagnie fidelle, & ne nous abandonnast en aucune occasion. afin que nous ne soyōs jamais seuls, ny du tout delaissez. mais que cet vtile aduersaire, nous ioignāt, & pressāt, crie sās cesse, & demāde à toute heure la iuste vengeance, & reparation de nos delicts. Encore que le putier, ou l'adultere veuille oublier toutes ses desbauches passées, si ne sçauroit il iamais estre retiré dans vne si deserte solitude, que cet aspre & vif accusateur, qui le suit & le treuve par tout, ne l'inquiete d'une infinité de soubçōs. les ombres luy font peur, & le font trembler; les complices de ses debordemens se representent à son imagination, & s'y fourrent par force, il redoute ceux qui sçauēt sa vie, & ceux ausſy qui ne la sçauent pas. son ame est sans cesse agitée des flots de diuerses & contraires pensées, qui vont, & viennent; elle est dans vne tempeste perpetuelle. Outre tout cela, quand il est au soir bien las d'auoir tout le iour resué; vn sommeil doux & paisible ne vient pas pour faire dormir ses ennuys, & donner trefue à ses mescontentemens, au contraire ses songes espouventables pleins de terreur & de desespoir, luy representent les supplices, que ses iniquitez ont meritē;

s'il mange, la viande ne luy semble pas de bon goust; tout luy est amer, & de mauuais digestion, s'il est en compagnie, ses amys ne le deliurent pas des importunittez de ses pensées, son angoisse ne se diminue point, & ne se laisse pas charmer aux douces paroles, qui se disent pour le resiouyr, mais cōme s'il portoit vn bourreau, qui le fouïettaist, & le tient en vne continuelle torture; il marche avec vne peur extreme, ayant commis son crime; quoy que personne n'en sçache rien, il endure toutes les peines intolerables, constant tout seul le criminel, le iuge, & l'accusateur, & mesme le bourreau en cette secrete execution.

Iob 15. Vn son de terreur est tousiours dans ses oreilles, & pendant que tout le monde est en pleine paix, luy seul soupconne tousiours, qu'il y a quelques embusches ou parties dressées pour l'attraper.

Chryf. Deployez moy tout au long & au large
conc. 1. la conscience du meschant, & vous voirez là
de Laro in dedans vn estrange tumulte, & dissention
cap. 16. de pechez. vous y remarquerez vne frayeur
Luc. cōtinuelle, vne tempeste de trouble; il vous
 semblera que l'esprit & le iugement de ce malheureux soit monté au throne royal de sa conscience, & soit là seant comme quelque iuge souuerain, qui iuge sans apel & sans pitié, & se sert des tristes & desesperées pensées du coupable, cōme de bourreaux, pour faire executer ses arrests, pleins de
 rigueur,

rigueur, mais aussy de iustice. Ce desolé & delaisé est bandé & estendu sur le cheualet, tout delié, & rompu par cette torture, pendant que sa conscience, comme ongles ou crochets de fer, luy racle & deschire les costez . cependant il crie, & se lamente pour les forfaicts qu'il a commis; mais personne ne l'entend, ny ne l'escoute, sinon Dieu seul, qui voit ses peines, & cognoit les ressentiments . Car quoy que celluy qui commet vn adultere, soit riche, & qui n'ayt point d'accusateur qui l'apelle en iustice; il ne laisse pas pourtant de s'accuser, & se condanner deans soy mesme. La volupté est temporelle, mais la douleur qui suit est perpetuelle, la peur, les tremblements, les soubçons & l'angoisse le treuvent par tout; le pecheur craint en tout lieu, les coings de sa chambre ne luy sont pas assurez, vne ombre, la sienne propre le faict tressaillir, ses valets luy sont suspects, il ne se fie pas à ceux qui scauent son faict, il se deffie de ceux qui n'en scauent rien, il croit à tout coup voir celle qu'il a corrompue, repentante, & le poignard au poing luy redemandant son honneur, & luy ostant la vie, il attend de moment à autre d'estre choqué du mary, qu'il a si vilainement affronté, il marche, & se traine, portant par tout vn accusateur bien amer, sa conscience; estant condanné par son iugement propre,

sans auoir ny grace, ny delay, ny mesme vn peu de relasche pour respirer, & reprendre halaine. Car en son liēt, à sa table, en la rue, au logis, de iour, de nuict, & souuent dās les songes qui l'inquietēt, il voit ses simulacres & fantosmes, que son iniquité luy represente; il vit la vraye vie d'un Cain, gemissant, & tremblant sur la terre, pendant que personne ne voit, ny ne plaint sa misere; il porte vn feu dans l'interieur, qui le brusle lentement & sans trefue. Ceux qui rauissent le bien d'autrui, & sucçent cruellement la substance du prochain, trompant, & mentant, afin de gagner & s'enrichir; les yurongnes, & tous autres qui viuent en pechez, souffrent le mesme supplice. Car ce iugement que la conscience donne, est si droit, & si fort, que la corruptele des presēs ne sçauroit le courber ou faire plier tant soit peu.

*Chryf.
conc. 4.
de La-
zar.*

Les Iuges externes sont quelquefois corrompus par presēs; sōt adoucis par submissions, & flatteries; vne crainte les faict dissimuler; en fin il y a beaucoup d'autres machines, qui renuersent leurs iugements, ou les empeschent d'estre mis en execution; tant d'exceptions, d'appels, & de reuisions, que merueille. Mais le tribunal de la cōscience, ne cede à personne, la iustice est la droite, & puissāte, quoy que vous presentiez de l'argent, que vous vsiez de menaces, ou de quelque autre pratique que ce soit, ce iuge inexorable

nable ne feindra pas de porter vne iuste sentence cōtre les pensées des pecheurs, & cette condannation est si asseurée, qu'auec d'autre accusateur, & de iuge, celuy qui a commis le pèché, s'accuse, se iuge, & se punit soy mesme.

Ce iuge incorruptible, cette conscience, *Chryf. hom. 17 in Gen.* sans aureilles, & sans yeux, pour veoir les presets, & escouter les plaintes, quoy qu'elle en ayt pour descouurir & recognoistre les crimes du coupable, quand elle s'esleue & se bande contre l'homme, cet vn huissier importun, vn greffier scrupuleux, vn president rigoureux, elle crie à haute voix, enregistre les coupes, les publie, les reproche, & comme ligne à ligne, elle met deuant les yeux du pecheur la multitude de ses iniquitez.

Percez dōc, & cloüez ma chair avec vostre crainte, o Seigneur, que mon cœur s'esfouisse en telle sorte, qu'il craigne & redoute *Aug. medit. cap. 34.* toujours vostre nom. A la mienne volōté que mon ame pecheresse vous craignit continuellement aussy fort, que faisoit ce S. personnage, qui l'aduoüoit en ses paroles. *I'ay toujours craint Dieu, comme ie craindois vne grande rauine d'eaux, & des flots escumeux, qui seroyent prests pour m'engloutir.*



Auerte oculos meos ne videant vanitatem. Psal. us.

V.

Destourne mes yeux, afin qu'ils ne voyent
point vanité. Psal. 118.

DEux feux esgaux, deux estoiles iumelles,
Veillent sans cesse au sommet de mon chef;
Et pour preuoir l'accez de tout meschef,
Doibuent tousiours tenir leurs sentinelles.

Je ne scaurois les mettre entre les fermes,
Ny plus aussy parmy les feux errans.
Mais à bon droit estans en ces deux rangs;
Ils ont deux noms tirez de ces deux termes.

Souuent tous deux negligent tout regime,
Errant bien loing de l'office prefix.
Et chacun d'eux a des preceptes fix,
Pour demeurer en son lieu legitime.

Fermes tous deux dans leur demeures stables,
Tous deux errans d'un mouuement leger.
Qu'est-ce qu'Oedipe aura droict de iuger?
Si l'on luy feint des estoiles semblables,

Vous, o mes yeux, vous o doubles lumieres,
Qui m'assistez avecques vos esclairs,
Vous seulement estes ces astres clairs,
Dont les deux feux luisent sous mes paupieres.

Vous qui deuez tenir estroitte garde,
Et bien veiller sur cette haute tour,
Commela flamme en l'absence du iour
Veille en vn phare, où le nocher regarde.

Ou comme vn guet, qui depuis sa lanterne

Tournant

Tournant ses yeux, voit de pres & de loing.
Il cognoit tout, & n'a point d'autre soing
Que d'aduiser, comment tout se gouuerne.

Vous toutesfois differens des chandelles
Qui se font voir aux timides nochers,
Ne m'esclairez par des flambeaux si chers,
Et ne m'aidez par des feux si fidelles.

Le feu monstre gouuerne le pilote,
Qui se conduit au flambeau qu'il a veu,
Tant que la cire alimente le feu,
Ou que la main qui l'auoit mis, ne l'oste.

Vous, comme vn char que la viftesse emporte,
Selon le train des cheuaux indomptez,
Comme vn cheual dont les freins detestez
Se sont rompus dans sa bouche trop forte.

Vous vous portez d'une legere course,
Comme il vous plaist, en d'estranges destroits,
Et ne voulez qu'une maistresse voix
Puisse regir vostre trace rebourse.

Que le lieu soit public, ou solitaire,
Ouvert, couuert, permis ou desfendu:
L'œil curieux se tient tousiours tendu,
Et pense encor qu'il a droit d'ainsy faire.

Soit que monstrant vn desir qui l'enchanté,
Il rende mol son oblique regard:
Vn œil amant ne veut pas prendre esgard
Au reglement, qu'aucune loy luy chante.

O mauuais œil! escueil par trop infame!
Qu'avec raison ie puis ainsy nommer,
Contre lequel dans vne infame mer
Choque souuent, & se brize mainte ame,

Allant pour voir les filles eſtrangeres
 Dina part vierge, & ſa temerité
 Fut le ſubieſt d'une calamité,
 Qui de vierge la mit entre les meres.

Le grand David regarde Berſabee,
 Lauant ſon corps dans l'humide criſtal;
 O traiftres yeux! par ce regard fatal
 David ſe perd, ſon ame eſt deſrobée.

Iudith ſe peint, ſ'embellit, & ſ'apreſte,
 Afin de plaire au chef Aſſyrien;
 Mais l'ayant pris par vn ſi doux lien,
 Elle l'endort, & luy tranche la teſte.

Pour vne fois que ces deux vieillards virent
 Suzanne au baing, ils en furent épris.
 Leur mal ſ'accroit, leurs mal ſages eſprits
 Creurent leurs yeux, & leurs yeux les perdirent.

Le traiftre feu, qui ſ'alume & ſe hauſſe
 Sur le ſommet des perfides rochers,
 N'a point porté tant de pauures nochers
 Deſſus les bancs, par ſa lumiere fauſſe,

Moins de vaiſſeaux font vn triſte naufrage,
 Contre les rocs acrocerauniens,
 Quand tous les vents defaits de leurs liens,
 Les vont battant avec toute leur rage.

Le glout Carybde, où l'onde boiſſonnante
 Auale tout dans ſes boyaux ſalez,
 N'engloutit point tant de ſapins voilez,
 Qu'on pert d'eſpris dedans voſtre tourmente.

Qui maintenant void l'accord fauorable,
 Qu'auoit fait Iob, pour contenir ſes yeux:
 Et ne dit point qu'il n'eut ſceu faire mieux,

Ny que ce coup est vn coup honorable?

O mauuais yeux! o combien furent braues
Ces seuls exploits que Democrite fit!
Lors que ses mains vindrent avec profit
Vous arracher hors de vos propres caues.

Qu'elle fait bien cette noble Lucie,
Dont le renom vit au monde chrestien;
Lors que sa main d'un assésuré maintien
Tire ses yeux, sans qu'elle s'en soucie.

O mauuais œil, escueil par trop infame,
Escueil barbare, & trop cruel escueil,
Escueil fatal, pluslot fatal cercueil,
Où fait debris, & gist mainte grande ame.

Qu'estans commis en vne grande charge
O traistres yeux, vous faites de defaux!
Puis que souuent pour faire mille maux;
Vous nous guidez, & nous mettez au large.

Sera-ce donc pour faire en cette sorte,
Que tout le chef gist sous vostre soucy?
Sera-ce donc pour vous conduire ainjy,
Que vous tenez vne place si forte?

L'homme formé pour vne fin plus haute
Ne deueroit point s'arrester icy bas.
Faiët pour le ciel, il ne s'en souuient pas,
Et bien souuent c'est vostre seule faute.

Pourquoy pluslot ne guindez vous ses voiles,
Pour luy monstrecr des objets precieux?
L'entretenant du bel aspect des cieux,
Du grand soleil, & du cours des estoiles.

Sans regarder cette lande infeconde,
Où les mortels n'ont point de vray plaizir.

Vous

Vous feriez mieux, employant le loizir
A contempler vn autre plus beau monde.

Goustant ainsy des plaisirs sans malices:
L'esprit humain viuroit innocemment.
Sans que l'acces d'un mescontentement
Troubla iamais ses honnestes delices.

Mais yeux nyais, vne plus sotte enuie
Vous tient aux lieux, où vous estes nourris.
Le ciel vous put, & les marets pourris
D'un monde vil arrestent vostre vie.

Que puis- ie faire, & que puis- ie plus direz
Si vous courez en cheuaux debridez
Si desdaignez de vous voir mieux guidez,
Il vous desplaist d'estre sous quelque empire.

Donc, o Seigneur fermez en les fenestres,
Ou leur ostez tout obiet dangereux.
Qui de son gré ne veut pas estre heureux:
Il a besoing qu'on le contraigne à l'estre.

Destourne mes yeux, afin qu'ils ne voyent point vanité. Psal. 118.

MAlheur aux yeux aueugles, qui ne vous voyent pas, soleil esclairant le ciel & la terre; malheur aux yeux esbloüys, qui ne vous peuuent voir; malheur aux yeux esgarez, qui se destournent, pour ne voir pas la verité; malheur à ceux qui ne se détournent pas, pour ne point voir la vanité.

Pendant que nous sommes en ce monde, pouuôs nous auoir des yeux, & ne voir pas la

*Aug. in
soliloq.
cap. 4.*

*Aug. in
Ps. 118*

la vanité ? car toute creature est subiecte à la vanité, ou peut-estre ce Sage prie il, que sa vie ne soit point deffous le Soleil, où toutes choses sont vanité?

Ambr.
in Psal.
118.
Octon.
5.

Celuy qui est en la voye de Dieu, ne regarde pas les vanités du siecle: la vraye, droite, & parfaite voye, c'est IESVS CHRIST. celuy donc qui demeure en IESVS CHRIST, cōment sçauroit-il regarder & courir apres les vanitez, puis que IESVS CHRIST a crucifié en sa chair toutes les vanitez de ce monde? destournons donc nos yeux des vanitez; de peur que le cœur ne conuoite, ce que l'œil aura veu. Vous voyez des basteleurs & ioiueurs de farce, c'est vne vanité; vous regardez quelques luiteurs & champions, c'est vanité. Voilà des cheuaux qui courent, & arrestēt vostre veüe, c'est vanité. IESVS CHRIST est deuant nous, & le prix qu'il a proposé, pour estre réporté au bout de la course; adressez là vostre veüe, la destournāt de tous autres spectacles, & des vaines grandeurs du siecle; n'vsez pas là voz yeux, mais cōseruez les, pour estre employez à de meilleurs obiects, ce monde, & principalement la terre, ne sont bons pour estre continuellement confiderez, sinon par ceux qui ont la veüe basse, ou par des lousches qui voyēt tout de trauers; mais vous, qui n'auetz pas ces defaux, tournez voz yeux vers le ciel; de nuict contemplez les ioyaux de tant d'estoiles, le
miroir

miroir de la lune, de si bonne grace; & de iour le soleil. Regardez la mer, quoy que la terre soit basse, iettez y quelque œillade, afin que chacune creature faite par vne œuvre diuine, vous repaïsse d'un particulier contentement, les bestes mesmes ne vous sembleront pas difformes. quelle grace ne treuuez vous pas aux hommes? quelle beauté manquera aux oyseaux? regardez tout cela, & vous ne voirez point d'iniquitez, ne voyez que de tels obiects, & la mort n'entrera pas par les fenestres de vos yeux. Si vous avez veu quelque femme, pour la cōuoiter: la mort est entrée par vos fenestres. Si vous avez veu le chāp, & l'heritage d'un pupille, ou la maison de la vefue, & que vous l'ayez desirée, vos fenestres se sont ouuertes à la mort. Si vous avez ietté l'œil sur les ioyaux, l'or, l'argent, ou autres richesses de vostre prochain, avec desir de les auoir, ou par fraude, ou par force; la mort est entrée chez vous. Quand dōc vous voirez la beauté d'une femme, la verdure du pré de vostre voisin, l'esclat de ses pierreries, fermez bien viste les fenestres de vos yeux, de peur que la mort ne treuue passage par là, & se vienne loger dans vostre ame. Les soings & soucys de cette vie, ne sont que vanitez: c'est courir à trauers la vanité, que se flatter & s'esioüir pour les heureux succés de ce siecle; ils viennent à la foule, & passent cōme vn ombre.

Destournez donc vos yeux, de peur qu'ils ne voyent la vanité. Mais il ne suffit pas, que vous les destourniez vous mesme, telle fois le voudriez vous bien sans le pouuoir faire; si le diable vous met au deuât des spectacles de vanités, s'il vous presente des amorces de voluptez; demandez à Dieu, qu'il destourne luy mesme vos yeux, & vous empesche du mal.

Aug l. Les yeux se delectēt, & treuuent vn grand
10. conf. contentement en la beauté & varieté de di-
34. cap. uerses formes; les couleurs nettes & viues
les recreent, & leur plaisent. Que toutesfois
ces obiects là n'arrestent point mō ame; que
Dieu seul l'arreste & la retienne. c'est luy
sans doubte qui a fait toutes ces choses bō-
nes, & loüables; mais luy seul est mon vnic-
que bien, non pas ces choses qu'il a faites. Je
resiste aux seductions de mes yeux, de peur
que mes pieds ne soyent entrappez. estāt avec
iceux entré dedans vostre voye, ie vous re-
garde avec des yeux inuisibles, afin que vous
desengagiez mes pieds des lacets, qui leur
sont tendus. quelquefois vous les desenga-
gez; car aussy se prennent ils quelquefois.
Combiē les hommes ont il adiouté de cho-
ses aux allechemens des yeux, tant d'artifi-
ces, & de mestiers, innombrables & super-
flus. tāt de façons d'habits & de chausses,
tant de vases, de coupes, de vasselles, de sta-
tues, de peintures, de parfuns, de plâtres, &
tant

tant d'exces, non seulement au nôbre, mais encore en l'vſage de ces ſuperfluitez, dont on ſe fert ſans neceſſité, ny moderation, pervertiſſant, & changeant la fin, & la naturelle ſignification de toutes ces choſes. voilà l'idolatrie d'aujourd'huy, les hommes courent au dehors, & ſortét d'eux meſmes, pour ſuiure leurs ouurages, & laiſſent leur interieur deſert, & celuy meſme qui fut leur ouurier. Ils veulent eternizer ce qu'ils ont fait, pour exterminer celuy qui les a faits. mais moy, o Seigneur, mon Dieu, mon honneur, & ma gloire, ie vous chante vn hymne, & vous recognois en ce lieu meſme, ie ſacrifie des loüanges à mon Sanctificateur; par ce que toutes les beautés & raretez du monde, infuſes dans les ames, & grauées par des maiſtreſſes mains, viennent de cette beauté ſupreme, plus belle & plus eſſeüée que toutes les ames. ce ſont des petites parcelles de voſtre excellente beauté, apres laquelle mon ame ſouſpire ſans ceſſe de iour & de nuit. Or pendant meſme que ie die ces paroles, mes pieds ne laiſſent pas de ſe prendre, & ſe noüer dans les lacets de ces beautez créées; mais vous les en retirez incontinent, c'eſt vous meſme qui les retirez, par ce que voſtre miſericorde eſt deuât mes yeux; car ie ſuis pris miſerablemēt, & vous me deliurez miſericordieüſement, quelque fois ſans que ie le ſente,

sente , parce que ie venois seulement de tomber insensiblement ; autre fois avec douleur , parce que i'estois demeuré plus temps dans le piege.

*Basil.
hom. II
in He-
xame-
ton.*

Vous auez esté fait pour contépler Dieu, nō pour trainer vostre vie par terre, ny pour vous souler de voluptez à la façon des bestes ; la reigle de vostre vie , ce doibt estre l'institution & l'imitation d'une vie celeste, & pour cette grace qui vous est faicte d'une condition si honorable, le Sage Ecclesiastes dit à propos, *le sage porte ses yeux en sa teste.* Qui sont ceux qui les portent en autre part? personne selon la lettre. mais en bon sens porter icy les yeux en la teste , c'est les auoir en lieu cōmode, pour contépler les merueilles qui sont en hault; car celuy qui n'a pas les affectiōs, & ses entretiēcs au ciel, mais regarde seulement la terre, il s'oste les yeux de la teste, & les attache en bas la terre, à la boüe.

*Bern.
ser. 25.
in Cāt.*

C'est vne partie fort inefgale, mal faicte, & du tout iniuste, qu'un vaisseau de fange, vn corps faict de terre, vne masse d'argille ayt des yeux esleuez en haut , pour voir le ciel à plaisir, & contenter ses regards par la lumiere de tant de corps celestes, & qu'en mesme temps l'ame, creature celeste & spirituelle ayt la veüe rauallée & fichée contre terre; qu'elle qui deuoit estre nourrie dans l'or, & la pourpre, demeure dās l'ordure & la pourriture comme vne truie, qui se veau-

tre

tre dans toutes saletez, les embrasse, & s'en repaist. Rougis de honte, o mon ame, d'auoir changé ta semblance diuine en celle d'une sale & vilaine beste; rougis encor de te veoir couchée dans la fange, toy qui viés du ciel, & n'es pas d'une race moins noble que celle des anges.

Celuy qui a fait toutes choses, est meilleur *Aug. in Psal.* que toutes les choses faites, quelque beauté, force, & grâdeur, qui paroisse en ses creatures, il est plus beau, plus fort, & plus grâd infinemét. quelque chose que vous desiriez vous l'aurez, & possèderez en luy. aprenez à aymer le createur en la creature, l'ouurier en son ouurage, ne soyez pas arresté, par ce qu'il a fait, pour le perdre ainsy, luy qui vous a fait. *Bienheureux est donc l'homme, duquel le nom du Seigneur est l'esperance, & qui n'a point regardé apres les vanitez & folies mensongeres.* Celuy qui frapé viuement par cette parole, aura desiré d'estre corrigé, apres auoir cōmencé de marcher droict dās la voye estroite, nous dira peut-estre; ie ne pourray pas continuer en ce chemin, si ie ne regarde quelque chose; que faisons nous dōc mes freres? croyez vous que l'on vous doie enuoyer sans spectacle? perdez cette crainte, nous vous donnerons regards pour regards, vous ne ferez seulement que changer d'obiects. Et que monstrerons nous à l'homme Chrestien? O Seigneur, vous auez fait vous mesme vn

grand nombre de vos merueilles. L'homme consideroit les miracles des hommes ; il contemple maintenant vos merueilles. Le Seigneur a faict beaucoup de ses merueilles, que l'homme les regarde. Vous louiez vn cocher, qui regit quatre cheuaux, pendant qu'ils galopent, & tournent à toute main, sans offenser ny renuerfer leur homme. Dieu n'a il point fait d'autres miracles? que l'homme regisse sa luxure, sa paresse, son iniustice, sa sotize; qu'il regisse tout cela, qu'il dompte ces cheuaux effrenez, qu'il les rende subiects, & obeissants aux renes. Regardez maintenant quelque bouffon, quelque danseur, qui tient vostre esprit en suspens, quand il se pend à la corde, sur laquelle il a appris de marcher avec vn travail continuel, & dangereux; & puis apres cela considerez ce grand maistre du ciel, qui vous presente aussy des spectacles de son art. ce premier que vous auez veu, s'est exercé toute sa vie sur sa corde: & l'autre n'a il pas fait marcher sur les eaux ceux qui ne l'auoyent iamais appris? destournez vn peu vos yeux du plaisir que le bouffon nous donne, & voyez nostre Sainct Pierre fait en vn moment non danseur de corde, mais coureur de mer. Marchez aussy sur des eaux, non sur les materielles, où Sainct Pierre a marché, signifiant quelque chose; mais sur d'autres eaux, parce que

ce que ce siecle est vne mer : marchez donc sur les vnes, & foulez les autres; vous voulez estre spectateur, soyés vous mesme le spectacle digne d'admiration & d'applaudissement: ce sont là les miracles de Dieu, & les pensées de Dieu, auxquelles rien n'est esgal ny cōparable; spectacles dignes de faire perdre toutes autres curiositez à leurs spectateurs, pour s'occuper en celles cy meilleures, plus vtilles, & plus capables de donner vn veritable contentement à ceux, qui s'y seront arrestés.

Sur tout il faut bien prendre garde à nos yeux, estant moins dangereux de glisser & faillir du pied que de l'œil. *Si vostre œil vous scandalize, arrachez le, & le retranchez de vous mesme*; regarder avec lasciueté, flattant & mignardant ses œillades, & comme en conuiuant, ce n'est rien autre chose que pailarder par les yeux; d'autant que la premiere cupidité paroissant en eux, fait comme l'auant-ieu de la partie, & commence l'escarmouche de ce combat. Les yeux se perdent, & se corrompent, auant aucune autre partie du corps.

C'est donc bien veritablement que Dauid, ayant luy mesme espreuue les dangers de ses regards, appelle celuy bien-heureux de qui l'esperance n'est qu'au nom du Seigneur; *car celuy là ne regarde point apres les vanitez ny sotizes mensongeres*, d'où se

*Clem.
lib. 3.
in pæ-
dag.
cap. 11.*

*Ambro.
de fuga
seculi.
cap. 1.*

retournant incontinent sur soy meſme, il dit: *deſtournez mes yeux, o Seigneur, afin qu'ils ne voyent point la vanité*; le manaiſe & la courſe des cheuaux eſt vne vanité, parce que tout cela eſt menſonger pour noſtre ſalut, & ny ſert du tout rien; les theatres & comedies, les dances & maſcarades, & toutes ſortes de jeux ſont vanité. *Toutes choſes en ce ſiecle, ſont vanité*, dit l'Eccleſiaſtes.

D. Ber.
de mo-
do be-
ne vi-
uendi.
ſer. 23.

Que le nombre eſt grand de ceux que ie ſçay qui ont eſté deceus, & ſont tōbez dans les lacets du diable par leurs regards! Dina la fille de Iacob, eſtoit ſortie pour veoir les femmes du pays, elle fut aimée & rauie de Sichem, qui corrompit vilainemēt ſa pudicité; ainſy la miſerable fille, qui par les yeux de la chair vit ce qu'elle ne deuoit point voir, perdit l'honneſteté & la virginité. Dauid eſtant vn iour dans vne galerie de ſon palais, vit vne femme, & l'ayma, pour l'amour d'icelle il commit vn adultere, & vn homicide; ainſy trompé par ſes yeux, il ſe rendit coupable & criminel contre la loy de Dieu. Sampſon, le plus fort & robuste de ſon ſiecle, deſcendit en la contrée des Philifſins, il vit là vne femme, il l'ayma, & ſ'en dormit en ſon giron. Trop heureux ſ'il euſt eu autant de prudence, pour ſe garder de cette femme; qu'il auoit eu de force pour eſtrangler le lion!

Paulin.
ep. 4. ad
Seuer.

Elle luy raza les cheueux de la teſte, & le
liura

liura entre les mains de ses ennemys, qui luy arracherent incontinent les yeux. le vous admoneste donc & vous exhorte, *de faire vn* Bernar. de modo bene uiuendi, serm. 23 *traitté avec vos yeux*, de peur que vous ne voyez inconsiderement ce que vous ne deuez pas veoir.

Entre tant de dangers, qui nous environnent, le regard des femmes est le plus violent, & celluy que nous deuons d'auantage fuir, comme il semble, elles peuuent nous faire pecher, non seulement si l'on les touche, mais encore si l'on les regarde. Ceux qui veulent marcher droit, & viure sincerement, ne scauroient trop euitier leur rencontre. *Que vos yeux voyent & regardent droit deuant vous, pour ne voir que des choses bonnes & droittes.* Car quoy qu'il puisse arriuer, que celluy qui a veu quelques mauuais obiets, le combatte, & s'en defende courageusement: si doit il auoir vne iuste peur de tomber, pouuant bien estre que celluy, qui a veu, glisse, & ne pouuant pas estre que celluy, qui n'a rien veu, conuoite quelque chose, qu'il ne cognoit pas. Clem. l. 2. pe-dag. c. 11.



*Fiat cor meum immaculatum in iustificationibus tuis,
ut non confundar ! Psal. no.*

V I.

Mon cœur soit faict sans macule en tes iustifications, afin que ie ne sois point confus. Psal. 118.

SI ie pensois, o cher espoux,
Que pour acquerir vostre grace,
Il fallut vne belle face:
Ie me ferois belle pour vous.
Et n'aurois plus d'autre pensée,
Que de me voir bien agencée
L'aurois premierement soucy
D'auoir le teint frais comme vn ange;
Puis ie chercherois la loüange
De le tenir bien esclaircy;
Sans qu'une tache fit dommage
A cette precieuse image.

Pour entretenir ma beauté,
Ie n'inuenterois que trop d'armes,
Et prendrois tous les iours des charmes
De quelque vnguent bien apresté.
Ie tiendrois des eaux colorées,
Dedans des fioles dorées.

Mesme i'aurois ces plastres faux,
Qui sont maintenant en vusage,
Quand on veut parer vn visage,
En qui l'age fait des defaux.
L'on treuueroit dans mes cassettes
Des petits liures de receptes.

L'aurois

*J'aurois du vermillon broyé
Dans des coupes de porcelaine,
En vrant sept fois la semaine,
Quand mon teint seroit nettoyé.
Et la neige d'une montagne
Cederoit à mon blanc d'Espagne.*

*J'aurois tous mes petits aprets
D'alun, de nitre, & d'orcanette,
Et quelque pommade bien faite,
Que ie porterois tout expres;
Pour me tenir la face fraîche,
Lors que l'air, ou le vent la seche.*

*On verroit en mon cabinet
D'autres appareils ridicules,
Qui peuvent leuer les macules,
Et tenir vn visage net.
On ne sentiroit en ma chambre
Fors que la ciuette & que l'ambre.*

*En fin de ce qu'ont inuenté
Tant de filles trop amuzées,
A se parer en espouzées,
J'en conseruerois ma beauté;
Paroissant tousiours aussy nette,
Qu'une lumiere de planette.*

*Le miroir seuere censeur
Verroit à toute heure ma face,
Et me diroit en quelle place
Resteroit vn peu de noirceur;
Afin de chasser ce meslange,
Me lauuant avecque l'eau d'ange.*

Quand en mes sourcils arrangez.

Quel-

*Quelques poils quitteroient leur ordre,
Si l'on ne pouuoit les retordre,
Ils seroient aussy-tot iugez;
Et pour les punir de leur vice,
La pincette en feroit iustice.*

*Si quelque trop forte couleur
Venoit m'incommoder la veüe;
Je serois aussy-tot esmeüe,
Autant que d'un fort grand malheur.
Ah ! dirois ie quelle aduventure!
Cette couleur me fait iniure.*

*Je tiendrois pour vilain affront,
D'auoir seulement vne tigne.
Et s'il paroïssoit quelque ligne,
Qui me fit vn plis sur le front:
Me voyant tant soit peu ridée,
J'aurois peur d'estre regardée.*

*Je n'aurois point d'autre plaisir,
Que d'estre bien nette & bien blanche,
Si ie voyois vostre ame franche,
Se captiuier de ce desir.
Et si vous estiez idolastre
De quelque Deesse d'albastre.*

*La marque d'un petit bouton,
Ou quelques taches moins obscures,
Me feroient craindre vos censures,
Plus fort que celles d'un Caton.
Et ie me tiendrois fort greüée,
De quelque verrue esleüée.*

*Je dirois, parlant des appas,
Que j'aurois pour paroistre belle;*

*Cecy doit plaire à mon fidelle,
Et cela ne luy plaira pas.
Voilà ce qui le peut attirer,
Et voicy qui sert au contraire.*

*Craignant de vous mescontenter,
Comme si la nature chiche
Ne m'auoit pas faite assez riche
Des dons, qu'elle peut presenter:
Je chercherois par industrie
Vne meilleure symmetrie.*

*Mes cheueux cherement nourris,
Refriuez en petits partages,
Monteroient à diuers estages
Tout couuers de pouldre d'Iris;
Les brillants à guize d'estoiles
Luiroient à trauers de mes voiles.*

*Les diamants les mieux taillez
Seroient en mes pendans d'oreilles.
J'aurois des perles nompareilles,
Et des carquants bien esmaillez;
Dequoy ma gorge enamourée
Seroit incessamment parée.*

*Ayant tout ce superbe attour,
Sans vanité ie pourrois croire,
Que seule i'osterois la gloire
A tous les astres de la cour;
Et que sans estre ailleurs vendue,
La pomme d'or me seroit due.*

*Mais tous ces apprets curieux
Ne sont pas cause de vos flames.
Cela ne donne dans les ames*

*Que de ces ieunes furieux;
Qui supportent mille detresses,
Pour les attours de leurs maistresses.*

*Si vous leuiez ces appareils,
Ils auroient peine de vous dire,
Quelle merueille les attire
A de si tenebreux soleils.
Et leurs dames, ainsy reduites,
Seroient plus qu'à demy destruites.*

*Deßous le fard de leurs apprets
Elles passent pour de l'albastre;
Mais vous y treuueriez du plastre,
Si vous aprochez de plus prez.
Tout ce qui leur reste d'aymable
N'est pas chose fort estimable.*

*Vilgeforte sans se parer,
Estoit aussy blanche qu'un cygne;
Le merite d'un teint si digne
La faizoit par tout adorer.
Les flots de cette neige tendre
Reduizoiient mille cœurs en cendre.*

*Afin d'esteindre tous leurs feux,
Et les maux qu'elle s'imagine:
Elle veut paroistre Androgine;
Et demande par mille vœux,
Qu'une barbe longue & chenue
Puisse couvrir sa ioüe nue.*

*Lucie auoit les yeux si beaux,
Que toutes les autres lumieres
Perdoient leurs loüanges premieres,
A la lueur de ses flambeaux.*

Et parmy les beautez mortelles,
Lucie estoit l'astre des belles.

Craignant que ces soleils humains
Ne causassent quelques desastres,
Fermes vous, dit-elle, mes astres;
Puis les arracha de ses mains,
Afin de tenir innocentes
Ces deux lumieres si puissantes.

Plusieurs courages tous narez
Des rares beautez d'Euphemie,
Suiuoyent cette chere ennemye,
Sans desir d'estre deliurez.
Mais parmy tant de fleurs diuines
Ils ne cueilloient que des espines.

Elle pleurant de desplaisir
De se voir ainsy poursuuie,
Print vne genereuse enuie
De faire mourir leur desir.
En tranchant les douceurs encloses,
Dedans ses deux leures de roses.

Andragesine eut le bonheur
D'estre vne beauté sans seconde.
Toutes les libertez du monde
Luy venoient rendre cet honneur.
Mais ces loiianges veritables
Luy paroissoient insupportables.

Toutefois ne pouuant nier
Cette opinion bien conque,
Elle voulut se voir bossue;
Ainsy par force de prier,
Elle obtint d'estre transformée

En vne petite pigmee.

*Mais ie ne cognois que trop bien,
Que les parures estrangeres
Ne sont que des fleches legeres,
Qui vous touchent autant que rien.
Vostre ame n'est point abuzée,
Par vne perruque frizée.*

*Auoir le cœur bien espuré,
Clair, & nettoyé de tout crime,
C'est l'apas le plus legitime,
Dont vostre amour soit attiré,
Quoy que les ioüies soient mal peintes:
Ce cœur vous donne assez d'atteintes.*

*Arriue donc que desormais
Ie vous presente vn cœur sans tache.
Que le moindre traict, qui vous fasche,
En soit arraché pour iamais.
Et que de poinct en poinct ie garde
Vos saintes loix, que ie regarde.*

*En cet estat, o cher espoux,
Ie m'estimeray bien-heureuse;
Autant aymable qu'amoureuse,
I'ozera venir deuant vous.
Et la vergongne qui m'en chasse,
Ne fera plus rougir ma face.*

*Mon cœur soit fait sans macule en tes iustifications:
afin que ie ne sois point confus.*

Pfal. 118.

*Bern.
serm.
25. in
Cant.*

TOut le soing & le soucy des saints, mesprisans le fard, & le culte superflu de l'homme extérieur, qui se corrompt, & se gaste en fin, quelque diligence que l'on apporte à le conseruer, s'occupe, & s'employe à bon droit, pour embellir l'intérieur, & l'enrichir de plus en plus, puis qu'estant fait à l'image & semblance de Dieu, il peut se reparer, & se renoueller de iour à autre, & mesme s'accroistre & se perfectioner.

*Ambr.
lib. 1. de
vir.*

Cette beauté intérieure est véritablement la parfaite, à laquelle rien ne mâque, sans defect & sans tache, & qui seule merite d'entendre cette voix du Seigneur. *Vous estes toute belle ma chere voisine, & bien aimée; il n'y a rien en vous que l'on puisse reprendre, ou ne pas louer.*

*Clem. 1.
3. pag.
dag. c. 2.*

Car la meilleure, la première, la plus parfaite beauté; c'est la beauté de l'ame, & c'est vne chose sotte & malseante, que ceux qui sont faits à l'image & semblance de Dieu (comme dedaignans leur original & premier patron) mendient quelque ornement, & empruntent d'autres graces de dehors, preferant le meschant artifice des hommes à l'ouurage de Dieu.

Il ne

Il ne faut pas donc embellir la face ex- *Ibid.*
terieur de l'homme, mais c'est l'ame &
l'interieur qui doit estre lauë & paré des
ornemens de preudhommie & de ver-
tu.

Ces miserables femmes , qui prennent *Ibid.*
tant de peine à se parer , n'entendent pas
qu'elles perdent leur beauté propre, pen-
dant qu'elles pensent s'en acquerir vne e-
strangere, & empruntée. Le comique Anti-
phanes s'en mocque de bonne grace en sa
Malthace. Voicy qu'elle vient , elle passe,
non ; elle s'aproche seulement , & ne passe
pas outre, elle reuient encore : La voicy
donc, elle se frotte, se torche, s'essuye , &
puis s'aproche, elle a des poudres, & des sa-
uons pour nettoyer sa peau, elle se peigne,
se polit, se laue, touffe, crache, frotte ses dents,
& ses leures, elle se contemple, s'agence,
s'attife; la voilà huilée, & embasmée com-
me vn corps mort, comme vne charongne
telle qu'elle est , pendant que l'on la pare,
que l'on la peint, & la plastre, si quelque
chose luy manque, tout est perdu, c'est assez
pour la faire desesperer. aussy sont elles bien
dignes de perir , non vne fois seulement
mais plus de trois. ces coquettes, & gue-
non coiffées, qui se seruent des excrements
de crocodyles, sont toutes oinctes & sur-
foduées d'escume de balaine, enduisent
leurs sourcils avec de la suye, & se font vne

crouste de ceruze. L'autre comique Alexis ne leur en dit pas beaucoup moins, les reprenant en ce sens. Quelqu'une est elle trop petite, on fait vne estage à ses souliers, elle marche tousjours en comedienne sur vn theatre de Liege; vne autre est elle trop grande, on ne la voira qu'avec vn simple escarpin, elle entrepenchant la teste sur vne espaule, cela luy rabat quelque chose de cette enorme, & demesurée grandeur. Si quelqu'une a les cuisses & les hanches trop raualées, on attache quelque chose à la robe, c'est le mystere du verdugadin, & des borrelets. Si son ventre est mol, & son sein pendant, comme ceux des nourices aux comedies, il faut bander cela, & le retraindre, & rehausser; s'il est plat en punaize, & ne paroît point, il y a beau remede, on en fait vn d'estoupes ou de plume. Mais le chef-d'œuvre de toutes ces reformatiions est en l'esplanade des bossés; entre tant d'ouuriers il y en aura quelqu'un qui fera ce faux miracle; mais garde, si l'Adonis de la contrefaïcte descouure le secret; car peutestre ne voudra il plus caresser cette petite merciere, qui porte tousjours son paquet à dos.

*Bossues qui vous rembourrez,
Ce caualier n'est pas si gobe,
Ne croyez pas que vous l'aurez.*

Par l'amorce de vostre robe.

Sans croire à tous voz affiquets,

Il sçait du tailleur qui vous fourre,

Que vostre dos a deux paquets:

L'un est de chair, l'autre est de bourre.

Siles sourcils sont trop blonds, on les teint de suye, ou de quelque autre certaine pafte; les noires & halées qui ne pouuant à force de lauer, esclaircir leurs faces bazanées, les couurent, & masquent de blanc d'Espagne; si quelqu'une est trop pafle ou iaunastre, on employe les poudres & farines, pour cacher les defauts naturels, parmy l'apparence des empruntez. A elle quelque partie du corps bien blanche; elle la descouure, & la monstre sans occasions: si les dents sont belles, il faudra qu'elle rie pour les faire voir; & quoy qu'elle ne soit pas ioyeuse, elle rit pourtant tout le iour, ayant continuellement quelque deliée planchette de myrthe entre les leures, afin que vucille ou point, elle soit contrainte de les ouurir.

Que la pudeur & la modestie demeu- Clem. L.
rent sur le visage des vierges, & les fassent 3. pe-
paroistre veritablement vierges; mais que dag. 6.
toutes les broüilleries des parfumeurs, or- 11.
feures, teinturiers, brodeurs, & autres bou-
tiques soyent bien loing de là.

*Clem. l.
3. pa-
dag. c. I*

La chair n'est qu'une souillonne, & servante, comme saint Paul le tesmoigne; qui sera donc celluy qui la voudra parer, & luy servir de maquereau? le saint Esprit assure par la bouche d'Isaïe, que nostre Seigneur mesme s'est treuvé tout difforme & defait, *nous l'avons veu, sans avoir peu remarquer en lieu aucune bonne apparence, ny trait de beauté.* Qui s'ozera maintenant preferer à son Seigneur mesme? qui ne considere pas la vaine beauté de la chair, apprehensible par la veüe exterieure; mais la beauté veritable de l'ame & du corps, qui sont les vertus, graces, & perfections de l'ame, & l'immortalité du corps.

*Hier. ad
Demet.
de virg.
servan.
cap. 5.*

Quand vous estiez dans le siecle, vous ay-miez les ourages & meubles du siecle; tout vostre soing estoit d'esclaircir le teint de vostre face, vous polir, & vous peindre, attifer voz cheveux, & les esleuer à diuers estages. Je ne vous veux plus rien dire de voz pendants d'oreilles si precieux, des belles perles orientales que l'on vous avoit peschées au fond de la mer rouge; ie me tais de la verueur des esmeraudes, des flames qui sortent des escarboucles, des eaux qui nagent dans les saphirs, & dans les hyacinthes qui brulent, & font afoler de conuoitise la curiosité des femmes.

Hier. 4.

Lavez vostre cœur, & le purifiez de toute malice.

Car

Car quelle ame ſçauriez vous me donner, & la qualifier pure & belle de poinct en poinct? *Gilb. ser. 29. in Cant.*

Il ny a personne qui n'ayt quelque tache. Job 25.

Quoy que vous vous foyez laués de nitre, & que vous ayez diſtilé grãde quãtité d'herbe de Borith, encore eſtes vous ſoiuillée & ſalie par voſtre iniquité. Hier. 2.

Donnez moy vn cœur qui vous craigne, o Seigneur, vn eſprit qui vous ayme, des oreilles qui vous entendent, des yeux qui vous voyent. *Aug. medit. cap. 40.*

Car le cœur de l'homme eſt taché comme d'un eſgout de mille pësées meſſeantes; ne ſaliſſez pas voſtre interieur par des pënſées extraordinaires, contraires à la nature. *Ambr. in Pſal. 118. Oſon. 11.*

vous lauez voz mains, comme ſi par ce moyé vous pouuiez oſter les ordures de voz crimes; & cepédant vous ne pouuez lauer voſtre ame ſalie de tant de pënſées deſcouuertes. Vous auez appris que voſtre cœur doit eſtre nettoyé, cela ne ſuffit pas; vous deuez auſſy ſçauoir cōment. Cette fontaine ſe purge par vne legitime iuſtification, c'eſt à ſçauoir, par la confeſſiō des pechez. purgez donc, & purifiez voſtre eau, de laquelle il eſt dict, *vne eau bien profonde, c'eſt le conſeil dans le cœur de l'homme, pour en cognoiſtre les iuſtifiatiōs*; vous auez ouy, quand l'on a dict, *racōptez vos iniquitez, afin que vous ſoyez iuſtifié*. Celluy dōc qui a dict ſes iniquités, eſt iuſtifié; & le iuſtifié n'eſt point confondu, par ce

X 4

qu'il

qu'il a preuenu la vergongne & confusion de ses offentes, par la prompte confession d'icelles.

*Hugo de
S. Victo-
re in
Arrha
anima.*

Tu ne sçais donc pas, o mon ame, combien tu as esté laide par cy deuant, difforme, hideuse, deschirée, dissipée, pleine d'horreur, & de toute enormité. Ayes premierement soing de cultiuer ta beauté; orne ta face, compose ton vestement, nettoye tes taches, repare ta netteté, corrige tes mœurs, & garde vne bonne discipline, afin qu'ayant changé tout en mieux, tu puisses te rendre digne espouse d'un digne espoux. N'as tu iamais ouy ce que faisoit le Roy Assuerus ? Il vint un commandement de la part du Roy, qu'entre les filles de son empire, on fit un choix de toutes les plus belles vierges, pour estre conduictes à la cité de Suze, & là estre données en garde à d'autres femmes, desquelles elles receuroient de beaux ioyaux & toutes les autres choses necessaires, tant pour la conseruation, que pour l'accroissement de leur beauté; & qu'ainsy elles se treuuassent en tout temps parées de toutes les pieces capables de contenter l'ambition d'un Roy. Durant six mois elles deuoient s'oindre d'huille de myrthe; & durant six autres mois, vser de diuerses eaux, poudres, & couleurs plus aduantageuses pour leur teint. Apres tous ces appareils on les deuoit conduire des maisons particulieres en la chambre du Roy, afin que celle qui auroit pleu dauantage à ses yeux, fut assise dans le throsne royal, & tenue pour Royne.

Con-

Considerons maintenant vn peu, si toute cette affaire na point quelque raport, & ressemblance, avec celle dōt nous traictōs à present. Vn Roy filz d'vn grand Roy est venu en cemōde, pour y espouser quelque femme choisie, femme vnicque, & digne de nopçes Royales. Les ministres de ce Roy ont esté enuoyez de toutes parts: ce sont les Apostres, qui voyageant, & preschant par tout le monde, ont eu charge d'assembler les ames & les conduire à la sainte Eglise, qui est la demeure & la maison des femmes royales, c'est à dire des ames saintes. Là dedans elles reçoient les Sacrements de IESVS CHRIST, qui comme certains vnguens, & baumes pretieux, luy seruēt d'antidotes, & sont preparez pour les orner, & parer. Car ton espoux t'a logée en la chambre, où les femmes se parent, il a donné diuerses poudres, eaux, parfums, & vermillons, pour t'embellir; il a mesme commandé que tu sois traitté des propres mets, & meilleures plats de sa table. il t'a fait liberalemēt distribuer, tout ce que tu peux souhaiter pour ta santé, & refection, pour reparer ta beauté, t'entretenir, & mesme augmenter en bonne grace. Premièrement la fontaine du baptesme est posée à l'entrée, & le lauoir de regeneration, dans lequel les ordures de tes offenses passées se nettoient. Le Chresme suit, & l'huile en l'onction, des-

quels tu te sens adoucie par le Saint Esprit. Apres cela, estant embaumée, & arouzée par l'onction de ioye, tu viens à la table, & là reçois l'aliment du corps & du sang de IESVS CHRIST. repeuë en ton interieur, & rassasiée de cette viande celeste, tu recompenses la nuisible abstinence, des ieunes passez, & perds cette maigreur hideuse d' auparauât. Apres cela tu t'habilles des vestemens de bonnes œuvres, & te pares des fruiçts des aumosnes, des ieunes, & des oraisons, des saintes veilles, & autres œuvres de pieté, qui te seruent d'atour & de bienfiance. En fin suivent les parfums des vertus, l'odeur desquelles flairant doucement, chasse toute la puanteur de tes anciennes ordures. Encore te donne-on le *miroir de l'Ecriture sainte*, afin que là dedans tu voyes ta face, & n'y souffrez rien de defectueux, ny de superflu; mais que tout y soit en son point & de bonne grace.

O qu'il y a beaucoup de defaux en moy, qui me font rougir deuât les yeux de Dieu, & pour lesquels i'ay desia beaucoup plus de crainte de luy desplaire, que de confiance de luy plaire, pource qui s'y peut treuver de loüable. (s'il bien y a quelque chose à loüer en moy) A la mienné volonté que ie peusse pour vn peu de temps me cacher, & me desrober à ses yeux, pendant que ie frotterois, & nettoyeris ces taches, pour puis
apres

apres me representer à luy toute belle , sans tache & sans macule. Car comment sera-il possible que ie luy sois agreable, & luy plaise en cette deformité , puis que ie deplais à moy mesme, & ne me puis souffrir ? o vielles taches ? o taches sales & vilaines ! pourquoy demeurez vous si long temps attachées sur ma face ? retirez vous, perdez vous, ne presumez plus de m'enlaidir, ny d'offencer les yeux de mon bien-aymé.





*Veni dilecte mi, egrediamur in agrum, com-
muremur in villis. Cantic. 7*

VII.

Vien mon bien-aymé , sortons hors aux
champs, demeurons és villages. *Cant. 7.*

C'Est assez habité les villes,
Parmy ces discordes ciuiles,
Malumiere, il est plus que temps
De faire quelque pourmenade,
Et de voir la neuue parade,
Dont s'est reuestu le printemps.

Il est vray que les villes fortes
Ont des murailles & des portes,
Des bastions & des remparts.
Les tours logent des sentinelles,
Qui font leurs veilles eternelles,
Pour descourir de toutes parts.

Toutefois les iardins champêtres
Sont plus fidelles à leurs maistres,
Leur seiour me semble plus seur.
Et quoy que la ville nous monstre:
Retournant aux champs, ie rencontre
Vne plus naifue douceur.

Voyant les riches edifices,
Ie voy bien beaucoup d'artifice
D'un architecte fort sçauant:
Des couuertures azurées,
Et des banderoles dorées,
Qui tournent comme il plaist au vent.
Mais reuoyant vn toict de chaume,

Je prize ce petit royaume
 Plus que les superbes palais.
 Cette solitude sacrée
 Est le logis qui me recree,
 Et ceux des Roys me semblent laids.

Et quoy? croyez vous, mon bel ange,
 Que luy donner tant de loüanges,
 Ce soit excéder en propos?
 Les villes, qui sont esloignées
 Des solitudes desdaignées,
 Le sont autant du vray repos.

Les Poètes ont vne fable,
 Qui me paroît assez affable,
 Et propre pour nostre discours.
 Je la diray si bon vous semble,
 Nous treuverons parlant ensemble
 Les chemins plus beaux, & plus courts.

Vn rat, faisant seiour dans le palais d'un Prince,
 Eut vne fois desir de courir la prouince.
 Le rat des champs le vit, & voulut l'inviter
 Dans son pauvre cachot, afin de le traiter.
 L'autre fut fort content de cet alegre hommage;
 Mais se voyant seruy d'un morceau de fromage,
 De febues, & de noix, sans plus grand appareil,
 Il forma ce discours ou quelque autre pareil.
 Je te suis obligé du recueil volontaire,
 Du plaisir, & du bien, que tu m'as voulu faire.
 Mais si les rats des champs n'ont point de meilleurs
 Je m'en vay de ce pas, & n'y reuiens iamais. (mets;
 Or pour te faire voir combien est plus utile,
 Et plus delicieux le seiour de la ville

Que

*Que n'est celuy d'icy, si tu prens le loizir
De venir avec moy, tu me feras plaizir.
Le rustique aussy-tot fut saisy de l'enuie
De se voir au palais, pour sçauoir quelle vie
Les rats menent en cour, & pour aussy gouster,
Quel estoit ce bon temps, qu'il entendoit vanter.
Estant doncques conduit en ce lieu delectable.
Il n'eut autre soucy, que de se mettre à table.
Voyant tant de morceaux si frians, & si gras,
Il croyoit que ce lieu ne fut que pour les rats.
Auant que rien manger il tourne, il flaire, il leche.
Mais à peine ses dents auoient elle faict breche
Dans le mur d'un pasté, qu'il se fit vn grand bruit;
Vn valet les descouure, & son hoste s'en fuit.
Luy tout espouuanté ne sçait au quel entendre,
Il cognoist le danger, sans pouuoir se deffendre,
Il fuit ainsy que l'autre, & pour payer le prix
Du peu qu'ils ont gusté tous deux sont quasi pris.
Ayant en fin treuvé le cachot de refuge,
Il sent que le palais n'est pas ce que l'on iuge;
Mais estant reuenu d'une si froide peur,
Croit que son courtizan deuoit estre vn pipeur.
Il iure estant sorty de la triste caverne:
De ne plus retourner à si chere tauerne;
Et regardant de loing les murs de la cité,
En detesta les biens, & la felicité.
O combien (crioit il) est plus douce & plus seure,
Ma simple portion, dans ma pauvre demeure!
Et combien est plus beau mon champestre seiour!
Que tous ces appareils que l'on treuve à la cour.
C'est donc trop rescu dans les villes,*

Quittons

Quittons ces demeures seruiles,
Et nous mettons en liberté.
Les villes sont plaines de crainte,
Et si l'on treuve vne paix saincte
C'est en quelque champ escarté.

La principale bourgeoisie
Ne veut pas demeurer moizie,
Dans ses maisons de tous les iours.
Quoy qu'elle ayt entre les murailles
Des toicts ouuragez en escailles:
Elle en faict de paille aux fauxbours.

Et quoy que tousiours le vulgaire
Prize sa demeure ordinaire,
Lors que l'on parle des beaux lieux;
Chacun contredit son langage,
Cherchant si souuent au village
Quelque entretien plus gracieux.
Mesmes l'on voit souuent les Princes,
Et les Gouverneurs de Prouinces,
Quand trop de soucy les rend las,
Quitter villes & citadelles,
Et croire les champs plus fidelles,
Pour y prendre vn peu de soulas.

Là se retreuve vne franchise,
Plus naturelle, & plus exquize,
Que celle qu'on treuve aux chateaux.
Il n'est rien dont on se soubsonne,
Pour aborder vne personne,
Il ny faut ny clefs ny manteaux.

L'air qui s'euenta, & se descouure,
Plus beau que les planchers d'vn l'ouure

Nous fait voir d'autres raretez.
Le ciel qui se tourne, & qui brille,
Ne nous monstre point de bastille,
Où nous deuions estre arrestez.

Quoy qu'on ayt point de galeries,
Ny les iardins des tuileries:
On n'a pas faute de plaisir.
Les buissons renforcez en hayes,
Les riuages, & les saulayes,
Se laissent voir tout à loisir.

Nous auons donc dedans les villes
Trop suiuy des choses trop viles,
Cherchons quelque sejour plus doux.
Il est bien temps, o mon bel ange,
Que nous alions en quelque grange,
Respondez; que m'en dites vous?

Dans cette prochaine prairie,
I'ay quelque belle metairie,
Qui ne manque pas de douceurs.
Elle a plusieurs belles fontaines,
Des monts, des forets, & des plaines,
Pour l'exercice des chasseurs.

Le ciel ne s'y rend pas auare
De tout ce qu'il a de plus rares
Il est doux en toute saison.
La terre sans estre chargée
Comme de soy mesme obligée.
Y produict les fruiçts à foizon.

S'il vous plaist ma chere lumiere,
Je chemineray la premiere,
Pour vous en monstre le sentier.

Mesme i'oze bien entreprendre,
Que s'il vous plaist de vous y rendre:
Nous n'aurons plus d'autre quartier.

La semblable à la tourterelle,
Qui cherit son party fidelle,
Je vous suiuray, mon saint espoux.
Paissant entre les belles branches,
Toutes heures me seront franches,
Pour discourir avecque vous.

Loing de la sotte populace,
Nous prendrons vne belle place,
Pour iouyr d'un plus doux repos.
Mesme pendant vostre silence,
I'ozera bien sans insolence
Vous interrompre d'un propos.

Alors vne oreille importune
N'entrera pas dans la fortune,
Dont nos cœurs seront esioüys.
Et quoy qu'il nous plaize de dire,
Dedans ce gracieux empire:
Nous ne serons iamais ouys.

Nous ne verrons pas ces critiques,
Qui n'ont iamais autres pratiques,
Qu'à mordre & picquer sans respect.
Nous pourrons permettre à nos ames
De faire paroistre leurs flames,
Sans crainte d'un fatal aspect.

Alors voz œillades, vos gestes,
Et vos actions manifestés
Descourriront vos passions.
L'air de vostre douce parole
Fera que la mienne s'enuole,

Au gré de vos affections,

Alors vous entendrez mes plaintes;
Mes feux, mes glaces, & mes craintes,
Vous charmeront de leurs appas.

Mesme ie diray des merueilles,
Qui pourront plaire à vos oreilles,
Quoy que vous ne le monstriez pas.

O iour le plus beau de ma vie!
Auquel sans redoubter l'enuie,
Et les atteintes d'un moqueur,
Ie verray le ciel si bien luire;
Qu'il me soit permis de deduire
Tous les mysteres de mon cœur.

C'est donc trop vescu dans les villes,
Fuyons ces tempestes cruiles,
Voyons les hameaux, & les boys.
La liberté tant estimée
Ayme mieux vn toit de ramée:
Que les antichambres des Roys.

Vien mon bien-aimé, sortons hors aux champs, de-
meurons és villages. Cant. 7.

Qui me donnera dans la solitude vne retraite de voyageurs? Hier. 2.

Car i'aymerois mieux demeurer en quel- D.Tho.
que solitude, qui ne fut visitée que de peu ou Aquin.
point de personnes. hoc loco

A la mienne volonté qu'il ne se rencon- Bernar.
trast point d'homme avec moy au dehors, a- de in-
fin qu'en moy interieur ie puisse parler plus ter, do-
familieremét avec Dieu; d'autant qu'il cher- mo, cap.
che le secret, & se plaist bié fort aux lieux so- 66.

litaires. Je fuiray donc les foulas, & deuis des hōmes, afin qu'en mon filēce, & retraite de mō cœur, Dieu puisse venir & demeurer en moy. Je m'accoustumeray donc à penser seulement, & me plaire aux choses interieures, & m'habituer en icelles, pour ouyr plus facilement *ce que le Seigneur Dieu me dira*. Me voicy doux Seigneur, Seigneur accostable, affable & sans orgueil, ie suis avec vous, par ce que ie suis au dedans de moy-mesme. Pédāt que i'ay esté occupé aux choses exterieures, ie n'ay peu entendre vostre voix en l'intérieur. Mais maintenant que ie suis retourné à moy, ie suis entré iusques à vous, afin de vous pouuoir ouyr, & vous parler.

Voicy ie me suis esloigné en fuyant, & demeure a esté dans la solitude.

Psal. 54

Celuy s'esloigne en fuyant, qui du trouble & tumulte des desirs temporels, s'esleue en haut à la contemplation de son Dieu.

Greg. l.

4. mor.

cap. 35.

in Iob.

Hier.

epist. ad

Rustic.

Bern.

hom.

Simile

est re-

gnum

cœlorū

homini

negot.

La ville est vne laide prison, la solitude est vn beau paradis.

O bienheureuse solitude, o doux Ermitage, mort des vices, vie des vertus ! la loy & les prophetes t'admirent, & tous ceux qui se sont acheminez à la perfection, sont arriuez par toy, & en toy, à la beatitude d'un paradis. O bien-heureuse vie solitaire, & contemplatiue ! que diray-ie d'avantage de toy, le filz de Dieu mesme nostre Sauueur, & nostre bon maistre, nous a donné l'exemple de te suiure, s'enfuyant au desert, pour demeurer

rer dans la solitude, où sont les roses de la charité; qui tousiours esclattent, tousiours brillét, & viuét tousiours dans la fraicheur, & nouveauté d'une sainte odeur. O solitude, vray magazin d'affaires & intelligences celestes; en toy, & chez toy les choses passageres & terriènes, sôt chāgées en éternelles & celestes. En fin é toy, les larmes sôt muées en rys, & produisét vn cōtētemēt perpetuel.

L'ame deuote, qui tasche de se dōner entieremēt à Dieu dans l'estude de la cōtéplation, luy dit. *Venez aux champs, & faites que nous demeurions en quelque hameau.* elle exprime là fort proprement le soing de la contéplatiō, par le mot de *champ*, par ce que pour l'ordinaire les places où s'exerce l'agriculture, sôt lieux solitaires, & bien esloignez de la conuersation iournaliere des hōmes. aussy nous sçauons ce qu'on appelle chāps, ce sont terres de solitude & séparées des assemblées humaines. Et cōme vn champ (s'il est cultiué) produit & fournit à foizon diuerſes sortes de fruits, dont nos corps sont nourris, & sustentez; de mesme la contemplation (si elle est bien exercée) raporte vne si grāde abondāce de vertus, qu'elles sont suffisantes pour nous paistre, & rassazier en la vie spirituelle.

Dont il est dit biē à propos dans le liure de la Genese, du S. Isaac. *Et il estoit sorty aux chāps sur le soir, pour mediter tout seul.* ce n'est aussy pas moins proprement, qu'il signifie les meditations particulieres, par le nom de granges,

*Mich.
Gisler.
in c. 7.
Cant.;*

hameaux, ou censés; cōme nous auons coustume d'apeller censés, les heritages & terres, sur lesquelles sont bastis des beaux & gracieux edifices, afin principalemēt d'y retirer les gens de cour, & de ville, quand ils veulēt respirer, & se dōner vn peu de repos, se retirant du bruit des affaires mondaines; ou se remettre en bon point, sortāt du giste de quelque longue maladie; ou bien se recreer, & viure au large, sans estre pressēz de personne; mais souuent pour recueillir les fruits de la terre, & les mettre en lieu de reserve. Ainsy les meditations sont aussy de beaux edifices, bastis & dressez par l'ame mesme sur le champ de la contemplation, & dans lesquels elle se retire, fuyāt la confusiō des affaires du siecle, pour demeurer là en pleine paix. & repos; & dans cette demeure salubre & biē purifiée, se guerir de chaqu'vne dōleur, que ses offenses passées luy font sētir. elle est aussy là, pour y receuoir du cōtētemēt, iouissant de ses delices souhaitées, pēdāt qu'elle voit croistre, & meurir vne infinité de fruičts, pour les cueillir en leur saison, & les conseruer soigneusement. Aussi fait elle bien, cette ame saincte, quand elle dit à son Dieu, à son biē-aymé, qu'elle desire de sortir aux champs de la contēplatiō avec luy, & demeurer dans les metairies des meditations; ne prenant aucun plaisir ny contentement à la conuersation des hommes. Voire mesme si les richesses de la terre venoyent

noyét en abôdance se presenter à elle, quoy que tout luy rie, quoy que tout luy reussisse heureusement; quelle soit l'amour & les delices du monde, & que toutes les creatures contribuent ce qu'elles ont de cher pour son contentement; rien ne luy plaist toutefois, ny ne la contente. ces commoditez l'incômodent, elle ne paroît pas ioyeuse, si l'on ne luy promet de fuyr ces ioyes, & de sortir à ce champ de contêplation. En quoy son humeur est biē semblable à celle de cet oyseau, que l'on nourrit en cage, avec grâde curiosité, rien ne luy mâque, tant des choses qui luy sont nécessaires pour viure, que des autres, qui luy peuuent donner du plaisir, & le resioiir. Il ne s'estime pourtât iamaïs heureux, iusques à ce qu'il luy soit permis de sortir de la cage, voler en liberté, & faire sô nid dans les trous de la pierre. L'ame desire dōc à bō droit de sortir, accompagnée seulemēt de son Dieu, qu'elle ayme tout seul, puis que les hommes mesmes, qui cherissent quelqu'un, & l'ayment ardemment, ne peuuent gouster la douceur des chāps, ny se treuver satisfaits; s'ils ne sont accompagnez de cet amy. aussy n'y vont ils pas seuls, mais inuitēt à ce voyage de plaisir, ceux qui leur plaisent dauantage. Et l'expériēce nous monstre assēs souuēt, que les Roys & les grāds Princes, qui ne se laissent approcher que fort difficilemēt pour affaires de tresgrande importance, quand ils sont en leurs villes de cour,

& dans le throne de leur authorité, quittent cette maiesté feuerre, lors qu'ils se sôt retirez en quelque lieu chāpestre, pour y prendre le plaisir de la chasse : ils donnēt bien la main aux payfans, entendent tout, & parlent avec chacū des moindres choses, cōuersent pesse mesle avec tout le mōde; & s'ils ioiuent, permetēt au premier venu d'estre de la partie, & c'est l'intētion de cette ame quād elle inuite son Seigneur aux chāps, & l'attire aux metairies, elle espere de s'entretenir là plus familièrement avec luy, estant seule, & ne se treuant accōpagnée que de son seul biē-aymé. Or ce n'est pas pour peu de tēps qu'elle desire de s'ēployer en ces exercices de cōtéplatiō, & traiter en toute liberté avec Dieu; mais s'y promettant vn tresgrād cōtētemēt, elle souhaite d'y pouuoir seiourner d'auātage, & tesmoigne assez le desir qu'elle a par ses paroles, *demeurons dans les metairies, prenons là nostre giste, & nous y reposons tout à loisir.*

*Laur.
Iustin.
in lig.
vit.
tract. de
orat.
cap. 5.*

Car pēdāt que l'esprit meslé dans les troubles & troupes de ceux qui flottent sur ce monde, est roulé cōme vne boule, il ne peut s'arrester à Dieu seul, & n'est pas separé du vulgaire des autres hommes. partāt, o ame, qui t'es resoluē de vacquer entierement à Dieu, par l'oraison & la contemplation, sois seule, fuy l'acointāce des hōmes, euitre les tumultueuses cōuersations des mortels, afin qu'estant seule, tu te cōserues pour Dieu seul, qu'il t'a pleu de choisir sur toutes choses.

Soys

Soys dōc seule, o sainte ame, afin que Dieu seul te possède, puis que tu l'as choisy tout seul, fuy les rues & places publiques, fuy les domestiques, retire toy d'auec tous autres amys, & plus intimes, ne te laisse pas approcher de ceux mesmes qui te seruent. Ne sçais tu pas bien, que tu as vn espoux assez hôteux & retenu? & qui sans doubte ne voudroit pas se presenter à toy, en la presence de tout le monde? retire toy donc, mais de cœur nō de corps; par intention, par deuotiō, par esprit. areste souuiēs toy que c'est la seule solitude d'esprit, & de cœur, qui t'est cōmandée. Tu es seule, si tes pensées ne sont pas cōmunes, si tu n'as point d'affectiō pour les choses pressētes, si tu dedaignes ce que plusieurs autres admirent, si tu as vn degoust de tout ce qui fait appetit au monde; autrement tu n'es pas seule, quoy que ton corps soit seul, & sās cōpagnie. O desert de IESVS, tout esmaillé de fleurs! O solitude en laquelle naisēt ces pierres, dōt il est dict en l'Apocalipse, que la grāde cité du grand Roy est bastie! O Ermitage qui iouïs plus familièrement de Dieu! Que faites vous pendant que l'ombre des toits vous presse? pendant que la prison des viles enfumées vous enferme? croyez moy ie voy bien & remarque estāt aux chāps, beaucoup plus de lumiere, & là vne enuie me prêt souuent, ayāt pozé le fardeau de mon corps, de m'enuoler à la pure clairté du ciel, qui m'inuite par l'esclat de tant de beautez.

*Bern.
hom. 40
in Car.*

*Hieron.
epist. 1.
ad Heliod.*



Trahe me, post te curremus in odorem vn-
guentorum tuorum Cantic. 1.

Tire moy, nous courrons apres toy en l'o-
deur de tes onguens. *Cant. 1.*

NE vois tu pas, o ma chere lumiere,
Que i'ay perdu ma force coustumiere
Mon corps touché d'une froide langueur
N'a dans ses nerfs ny force, ny vigueur.
Ie me recherche en ce malheur extremes,
Et ne suis plus que l'ombre de moy mesme.
Ie meurs d'ennuys, la vie me desplaît,
Mon desespoir s'en va quasi complet.
Ainsy qu'un tronc qui n'a plus que l'escorce,
Mes membres las n'ont ny grace, ny force.
Loing de porter leurs compagnons reclus,
Ils sont le faix qui les charge le plus.
Mon foible col ne soustient plus ma teste,
Comme un sapin battu de la tempeste,
Il se debat, auant que succomber,
Et va penchant sans sçauoir où tomber.
Ce corps planté sur deux foibles eschasses
Tremble tousiours, & mes mains sont si lasses.
Que l'on diroit, qu'elles soient le fardeau
D'un crocheteur, ou bien d'un porteur d'eau.
Pour me guerir de cette lassitude,
Rien ne me sert la chere solitude:
Mes bras croisez & descroisez souuent
Demeurent las ainsy qu'auparauant.
Pour me leuer souuent ie m'esuertue,
Mais ausy-tot ma pesanteur me tue.
Ie me reincts dessus le materas,

Puis ie m'asseois à l'ayde de mes bras;
Tout sans profit, car ma teste appuyée
Dessus ma main, est bien-tot ennuyée.
Ie m'estens donc ores du costé droit,
Incontinent ie suis en autre endroict,
Pour y treuuer vne plus douce place;
Mon dos est las, aussy bien l'est ma face.
Tournant de là, i'ay beau tourner icy,
Me retournant mon mal se tourne aussy.
Et pour neant ie cherche par ma couche,
Car la douleur est par tout où ie touche.
Que puis ie faire en ce triste malheur,
Où le regret est ioinct à la douleur?
Qu'ay ie d'esperoir en cette destinée,
Puis que ie suis de moy mesme enchainée?
Que ie languis, & manque de pouuoir
Pour t'aborder, & faire mon deuoir.
Helas ie veux, mais ie ne puis te suiure.
Quoy? t'ensuis tu pour m'empescher de viure?
Es tu cruel, iusqu'à ne vouloir pas,
Que me leuant i'accompagne tes pas?
Ainsy voit on que le soldat malade
Est delaisé dedans quelque embuscade,
Quand par malheur tout desordre est permis,
Pour se sauuer des pieges ennemys.
Ainsy la mere ou trop pauure, ou cruelle,
Qui ne veut pas descouurir sa mamelle
A son enfant, se leue deuant iour,
Pour le pozer en quelque carrefour.
Mais si tu veux euitier tout ce blasme:
Ne t'ensuy pas, demeure ma chere ame,

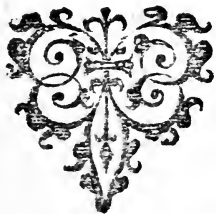
Ten moy la main, & me donne loizir
D'estre avec toy, comme i'en ay desir.
Quel grand malheur, quelle à l'alarme soudaine
Te precipite à trauers cette plaine?
Lors que Priam par dix ans assiégré,
Se vit en fin finement saccagé,
Quoy que les Grecs & le feu fissent proye
Des grands thresors, & des palais de Troye;
Quoy que la mort se pourmenast par tout,
Que tout sentier eust vn danger au bout.
Ie pense bien que le pieux AEnée
Ne fut pas seul, à qui là destinée
Donna l'honneur de garantir les Dieux;
D'autres encor de qui les peres vieux
Furent tirez des mains de la victoire,
Eurent leur part d'une si belle gloire.
Quand les oizeaux en la froide saison
S'en vont chercher vn plus doux orizon,
Ne voit on pas les cigognes chassées
Porter à dos leurs meres harassées?
Lors que les cerfs trop battus des chasseurs
S'en vont loger en d'autres forts plus seurs;
S'il faut passer des riuieres profondes,
Les biches sont pour soutenir les ondes,
Et cependant leurs sans portez à dos,
Sans se noyer peuuent fendre les flots.
Ie te voy seul qui ne veux rien attendre,
I'ay beau crier, si tu fuis de m'entendre,
Et si tu crains, qu'un fardeau si leger
Soit trop pezent, afin de t'en charger.
Non, ne crois pas, que ie sois temeraire,

J'ay du respect, & crains de te desplaire;
Ie n'entens pas de te nuire en m'aidant,
Ny que ton temps se perde en m'attendant.
Si seulement ta volonté m'attire :
J'auray la fin de ce cruel martyre.
Moy qui languis dans ce fade sejour,
J'iray plus fort que les heures du iour.
Ie te suivray sans me laisser contraindre,
Les longs chemins ne me feront rien craindre.
Courant, volant, comme l'air & le vent,
T'ayant atteint ie passeray deuant.
Pour m'attirer il ne faut point de cordes,
Tout sera faict, pourueu que tu t'accordes.
Le Thracien, faizant sonner son luth,
Mena les ours tout ainsy qu'il voulut.
Les boys aussy luy dressoient vn trofee,
Suiuans par tout la fortune d'Orphee.
Les animaux ignoroient le destin,
Qui temperoit leur courage mutin,
Et les forets arrachées sans force
Sentoit du sens, deffous leur dure escorce.
Ainsy les ours, les arbres, & les boys,
Estans charmez par de si douces voix :
S'ebayssioient que des cordes plus dures
Eussent pouuoir de trainer leurs natures.
Mais tous les airs, que l'on scauroit chanter,
N'ont point de ton, qui me puisse enchanter.
Mesme Apollon faizant cette entreprize
Seroit lassé deuant que m'auoir prize.
Chacun se paist de quelque volupté,
L'esprit de l'un se plaist d'estre arresté

Dans les appas d'une voix angelique;
L'autre à rebours n'ayme pas la musique.
Il va chercher quelque nouveau soleil,
Et prend son iour des rayons d'un bel œil.
Tous les accens qui charment les oreilles,
Et ces beautez dont on dit des merueilles,
N'ont rien du bon pour ayder mon tourment,
Je n'en pretends aucun soulagement.
Hors les parfuns ie n'ay plus d'assurance,
Ce seul desir me tient en esperance.
Et pour ayder mes debiles froideurs,
Je n'attends plus que les bonnes odeurs.
O mon amour, ta perruque frizée
Fait distiler une douce rosee,
Le romarin, les oeillets, & l'aspic,
Passez trois fois par un long alembic,
Ne rendent pas une senteur plus viue,
Et tout ton chef pleut des gouttes d'oliue.
Les riches pleurs d'un cedre palestin
Semblent tremper tes temples de satin,
La myrrhe espond ses larmes consacrées
Sur les boutons de tes leures sucrées.
Tes doux souspirs nous charment mieux les sens,
Que la Syrie avecque son encens.
Quand pour parler tes leures sont descloses;
Autant de mots ce sont autant de roses.
Et la sueur de ton col gracieux
Passe l'odeur d'un ambre precieux.
Tes bras poudrez de musque & de cynamme
Ont plus d'attraits, que les boettes de l'asme.
Tes belles mains & tes doigts si polis

Sont pleins d'œilletts nouuellement cueillis.
Ce que produit l'Azie plantureuze,
Ce que l'on treuve en l'Arabie heureuse,
Ce qu'ont de doux les iardins Siriens,
Les Palestins, & les Assyriens,
Ce sont odeurs, dont chacune ressemble
Aux doux parfuns, que mon amour assemble.
Et toutesfois le musque, & l'ambregris,
Les doux vnguens, qui sont d'un si grand prix,
Ces boys heureux, qui dedans leurs ramées
Portent tousiours des branches embasimées,
Ne sont que peu, s'il les faut comparer
A ces parfuns, qui peuuent m'attirer.
Ceux cy sont doux, sans fard, & sans malice,
Comme les eut la chaste Basilisse;
Ou comme ceux que Cecile cueillit
Au saint desert de son pudique liect.
Pareils à ceux que sentoit Dorothee,
Quand pour parer sa couche respectée,
Un page aislé luy portoit en hyuer
Les beaux thresors d'un rozier descouvert.
Ils ont ausy l'odeur vniuerselle,
Dont le logis de la Mere pucelle
Fut embasimé, quand la fleur de Iesse
Fit de son cœur son parterre encensé.
Les toicts dorez, les colonnes d'albastre,
Les chapiteaux d'un celeste theatre,
Les beaux cheueux des arbres reuerdis
Dans les carreaux d'un digne paradis,
Ne sont pas teints de plus douces rozées;
Quoy que le ius de mille fleurs brizées.

*Coule tousiours de leurs riches sommets.
O mon desir! s'il m'arriue iamais,
Que tes odeurs viennent à mon halaine:
Mes pieds aydez d'une vertu soudaine
Recourreront leur premiere vigueur;
Et moy qui gis sur ce liët de langueur,
I'iray volant comme vne colombelle,
Qui se faict voir bien oincte, & toute belle;
Tous les oyseaux doucement attirez
Suiuent le vol de ses bras azurez.
Et quelque part que son aisle s'estende,
On voit voler vne amoureuse bande.
Ainsy le miel de ta douce liqueur
Ayant mouillé les sospirs de mon cœur:
Tu pourras voir bon nombre de compaignes
M'accompagner par vaulx & par montagnes*



*Tire moy, nous courrons apres toy en l'odeur de tes
onguents. Cant. i.*

*Aug.
man. c.
20.
Bern.
serm. 21
in Cant.*

L'Esprit amoureux est porté par vœux, & tiré par desirs.

Je suis lasse, ie n'en puis plus, ne m'abandonnez pas, mais tirez moy apres vous, de peur que ie vienne à m'esgarer, & poursuiure d'autres amants; & afin que ie ne coure pas à l'abādon, sans guide ny chemin asseuré. Tirez moy apres vous, parce qu'il me vault mieux, que vo⁹ me tirez, & m'vsiez de force, ou m'espouuantant par menaces, ou m'exerceant, & m'incitant avec les foüets, que de m'espargner, & me laisser cependant croupir en toute asseurāce dans ma paresse. Tirez moy en quelque façon contre mon gré, pour me rendre prompte & volontaire. Tirez moy me treuuant seule, & paresseuse, afin que ie deuienne plus legere à la course; la saison viendra que ie n'auray plus besoing d'estre tirée, parce qu'alors nous courrons volontairement, & avec toute allegresse.

*Ilid.
initio.*

Quoy donc cette espouze a elle besoing d'estre tirée? & cela apres son espoux? cōme si c'estoit par cōtrainte qu'elle suiuit & contre son gré? Mais toute personne qui est tirée, n'est pas tirée contre sa volonté. pour exemple, vn malade tout languissant & debile

bile , qui ne peut aller ny s'auancer de soy
mesme,n'est pas fâché que l'on le traine au
baing,ny que l'on le tire à la table: estre tiré
& trainé par force,& de contrainte,cela est
bon pour vn criminel,qui doit aller deuant
son iuge,ou bien au supplice.Mais cette ame
desire d'estre tirée,puis qu'elle le demande,
aussy ne feroit elle pas ces prieres, si par ses
propres forces,& sansayde elle pouuoit sui-
ure son bien aymé, selon son desir ; mais qui
l'empesche?mais qui la retient? Confesserôs
nous que tout ensemble elle est espouse &
debile? si quelque ieune pucelle se plaignât
d'estre debile & malade , prioit que l'on la
tirast; nous n'admirerions pas cette action,
qui nous feroit pitié.Mais qui ne treuve pas
estrange en cette espouse saine , robuste , &
parfaicte; qui sembloit auoir assez de force
pour tirer & soustenir toutes les autres ,
qu'elle mesme ayt besoing d'estre tirée, cō-
me si quelque extreme langueur & debilité
l'auoit abbatue?quelle ame apellerons nous
saine, & vigoureuse, si nous aduoïons que
cette cy soit malade & languissante?elle qui
pour sa singuliere perfection, & pour sa
vertu,excellente sur toute autre , est appel-
lée l'espouse du Seigneur. L'ame la plus
parfaicte & accomplie qui soit , durant
le temps qu'elle gemit sous le corps de
cette mort , & qu'elle est retenue dans
les prisons de ce siecle maudit , liée par
ses

ses necessitez , enuironnée de tant de mechancetez, quelque bonne volonté qu'elle ayt, si ne peut elle que fort laschement s'esleuer à la contemplation des choses celestes, & suiure son espoux quelque part qu'il coure, c'est vn voyage qui ne depend pas de sa seule disposition. de là vient la voix larmoyante & plaintiue de cette gemissante ; *misérable que ie suis , qui me deliurera du corps de cette mort ?* de là sortent ses humbles & violentes prieres , *Tirez mon ame des prisons.* qu'elle die donc aussy meslant ses larmes & ses soupirs à ces tristes accès. *Tirez moy apres vous, parce que ce corps pesant & corruptible charge mon esprit ; & cette demeure mortelle en laquelle ie suis releguée, rauale mes desirs , & tient mes pensées comme enseuelies dans la terre.*

Bernar. Pourtant ay-iè besoing d'estre tirée , par
serm. 31 ce que le feu de vostre amour s'est vn peu
in Cant. refroidy en nous ; le vent picquant en cette
 froidure nous empesche de courir maintenant avec la mesme alegresse, qui nous soustenoit hier, & les iours passez. apres cette saison, nous courrons quand vous nous aurez rendu la ioye de vostre salutaire , quand l'air & le iour plus serain de vostre grace recommencera à nous luire, quand le soleil de iustice, s'estant eschauffé de nouveau, aura persé & dissipé les nuées de noz tentations , qui couurent maintenant tout, & nous tiennent en tenebres pour quelques heures,

heures : apres cecy, l'air s'esuentant plus doucement que de coustume, les vnguens commenceront à se fondre ; les huiles aromatiques couleront, embaumant, & parfumanant tout de leur pretieuse odeur. Alors nous courrons , nous courrons dans cette odeur, & dans ces parfums, parce que l'engourdissement de nos membres , & nostre endormissement s'esuanouyront ; la deuotion reuiendra, il ne sera plus besoing que nous soyonstirées ; car estant excitées par vos senteurs, nous courons de plain gré, & sans contrainte. Mais attendant ce bonheur, tirez moy maintenant apres vous, & ie ne seray pas seule en la course, quoy que i'aye demandé d'estre tirée seule, beaucoup d'autres pucelles courront avec moy , nous courrons esgalement , nous courrons ensemble ; moy en l'odeur de vos onguents, elles excitées par mon exemple , & par mes persuasions, ainſy courrons nous toutes en l'odeur de vos onguents.

Nous courrons donc, mais l'odeur de vos onguents, non l'assurance de noz merites, sera la cause , l'ayde & le soustien de nostre course ; nostre presumption n'est pas d'employer la grandeur de nos forces, mais bien la multitude de vos misericordes. Car si lors mesme que nous courions, & vous suiuiions avec allegresse, nous tenions ce bien de nos volonteſ propres, ou de nostre

Z 3

course,

courſe , mais de la grace & miſericorde de Dieu; que cette meſme grace & miſericorde ſe repreſente encore , & nous courrons cōme auparauant. Vous courez Seigneur , cōme vn Geant , la viteſſe & la force ne vous manquēt pas, vous n'avez pas à faire d'eſtre aydē ny ſouſtenu de perſonne, mais nous, qui ſommes foibles & debiles , ſi vos vnguens & la douceur de vos parfums ne nous attire , il n'y a point de courſe pour nous: nous voilà de reſte , & ſans nous bouger. Vous oinct par voſtre Pere de l'huyle de ioye plus que tous les compaignons de voſtre courſe , courez en la vertu de cette onction meſme ; mais ſi nous voulons courir, il faut que ce ſoit à l'ayde de vos odeurs; vo⁹ courez en l'abondāce de grace, & no⁹ en l'odeur d'icelle. Cette odeur ſur toutes choſes eſt neceſſaire, purgeāt les debiles, & malades; confortāt ceux qui trauaillent, & profitent; entretenant la vigueur des Sainctſ. ne remarquez vous pas, que le champ de ce mōde eſt tout plein de cette odeur? quand vous voyez les vns robuſtes de iuſtice , les autres ardens de charitē, les autres prōpts à obeyr, & ſe ſoubmettre en humilitē , d'autres arrouzez de larmes, & ſe diſtribuens en aulmoſnes; auſſy eſt il eſcrit de cette odeur, *tirez moy apres vous en l'odeur de vos onguēts, & en autre endroit, Voicy l'odeur de mon filz, eſt comme l'odeur d'un chāp fructueux, que le Seigneur a beny.*

Or

*Abſolon
Abb.
ſerm. 1.
de ann.
B. Virg.
qui eſt
20.*

Or ne courons nous pas tous esgalemēt *Bernar.*
 en l'odeur de tous onguents ; mais vous en *ser. 22.*
 voyez, les vns qui s'enflament plus violem- *in Cant.*
 ment de l'estude de sagesse, d'autres par l'es-
 perance de pardon sont plus animez à faire
 des austeres penitēces; d'autres par l'exem-
 ple de la vie & conuersation du Sauueur, sōt
 prouoquez à l'exercice des mesmes vertus,
 qu'il a praticquées. Les autres sont portez à
 la pieté, qui s'alume dans leurs ames, par le
 resouuenir de sa passion. Ceux que les Pha-
 risiens auoient enuoyez, couroient en l'o-
 deur de sagesse, lors qu'estans retournez ils
 disoient: *Iamais homme ne parla si bien.* Le S. Ni-
 codemus couroit en cette mesme odeur,
 quand de nuict il venoit deuers I E S V S
 CHRIST, attiré par la splendeur extreme de
 sa sagesse. Marie Magdaleine couroit en l'o-
 deur de iustice, elle, à qui beaucoup de pechez
ont esté remis, parce qu'elle aymoit beaucoup. Le
 publicain y couroit encore, lequel ayant
 humblement imploré pardon pour ses pe-
 chez, *descendit iustificié* par le tesmoignage de
 la iustice mesme. S. Pierre a couru de mes-
 me, lequel estant tombé, *pleura amerement.*
 Dauid aussy, qui recognoissant, & confessant
 son forfait, merita d'entendre ces paroles,
Le Seigneur a transporté ton peché de dessous
toy. Sainct Paul tesmoigne, qu'il couroit
 luy mesme en l'odeur de sainteté, quand
 il ne se glorifie de rien, si non d'estre

imitateur de IESVS CHRIST; tous les autres aussy couroient en cette odeur, qui disoient avec verité, *voicy nous auons abandonné toutes choses, & vous auons suiuy.* Comptez maintenant les martyrs, lesquels sont ceux qui ont couru en l'odeur de la passion du Sauueur. Voilà que vous avez maintenant les quatre sortes d'onguens proposez, le premier de sagesse, le second de iustice, le troisieme de sanctification, le quatrieme de redemption.

*Aug.
medit.
cap. 35.*

Faictes Seigneur mon Dieu, que ie vous ayme, & que pour vostre amour, ie me descharge du fardeau de tous les desirs charnelz, & des concupiscences terriennes. Faites moy quitte de ce bagage qui me peze, & ne sert de rien, que pour incommoder mon ame, & l'acabler; afin qu'en toute liberté, courant apres vous, en l'odeur de vos onguentz, ie puisse d'autant plus-tost, mesme vous ayant pour chef & pour guide, paruenir iusques à la vision de vostre beauté, pour en repaistre mes yeux, & la posseder sans empeschement.

*Aug:
medit.
cap. 35.*

le vous prie de tout mon cœur, o Seigneur, que vos rares & gratieuses odeurs descendent en mon ame, & que vostre saint amour, coulant plus doux que miel, entre dans mon cœur, que ie vous presente.

Tirez moy apres vous, mais tirez moy en
haut

haut, afin que ie vous suiue, & coure en l'o- *Aug.*
 deur de voz vnguens, que ie coure sans *medit.*
 m'arrester, vous ayant pour guide & com- *cap. 37.*
 pagnon de ma course.

Car l'amour c'est vn cordon bien fort:
 l'amour tire avec grande affection, toutes *Gilb.in*
 ses paroles sont autant de filets; s'il parle, il *Cant.*
 traine, & se fait suiure; ses liens sont les plus *hom. 19*
 ferrez du monde, & ceux qui tirent avec
 plus de violence.





*Quis mihi det te fratrem meum, sugentem vbera
matris meæ, vt inueniam te foris et deosculer
te et iam me nemo despiciat! Cantic. 8. 24.*

I X.

Qui te me donnera mon frere, succeant les
mamelles de ma mere, que ie te trouue
seul dehors, & que ie te baize, & qu'alors
personne ne me mesprise? *Cant. 8.*

Quel historien veritable,
Recherchant les siecles passez,
Me scauroit estre profitable,
Pour les sousspirs que i'ay pouffez?
Que ie tiendrais à grande grace,
Si nous estions de mesme race!
Et si quelque esprit curieux
Vous treuuoit par vn saint mystere,
Le petit filz de mes ayeulx;
Afin que vous fusiez mon frere.

Pourtant en cette passion
Ie ne cherche point de noblesse,
Vne si haute ambition
N'est pas celle là, qui me blesse.
Demeurant telle que ie suis,
Ie ne conçois iamais d'ennuys
De voir que ie ne suis pas Reine;
Mais contente d'un moindre rang,
Ie n'ay pas vne humeur si vaine,
Que de vouloir changer de sang.

Quoy que vostre race fust moindre,
Sans tiltre, & sans authorité:
Ie voudrois toutefois vous ioindre,

Par vne estroite parenté.

Tout mon bien, & toute ma gloire,

Seroit que chacun voulust croire,

Que vrayement ie suis vostre sœur.

Cette rencontre désirée

M'apporteroit de la douceur,

Plus que si i'estois adorée.

Toutefois ie ne voudrois point

Vous auoir en fleur de vostre aage,

Lors que le premier poil qui poingt,

Couure le menton d'un ombrage.

Mais ie voudrois, que le destin

Vous fournist vn corps enfantin,

Qui ne vint quasi que de naistre.

Et qu'en cet aage nouuelet

Ma mere voulant vous repaistre,

Vous donnast seulement son lait.

Tirant d'une petite bouche

Les deux boutons, que i'ay succé:

Vous vous feriez comme vne couche

Du sein, que i'ay souuent pressé.

Voilà la figure parfaite,

En laquelle ie vous souhaite,

Et que ie veux vous estre sœur.

Estant plus grand, & plus robuste,

Mon desir sembleroit moins seur;

Et ma recherche aussi moins iuste.

Pourquoy doncques ne naissez vous?

O mon bien, & ma chere vie,

Me donnant vn frere si doux,

Selon mon innocente enuie:

Vn iour heureux & fortuné
 Seroit lors que vous seriez né.
 Mais que i'auray sur tout de ioye!
 Si mon vœu peut vous obliger,
 A vouloir que bien-tot ie vøye
 Le berceau, qui vous doit loger.

Les enfans, si ie ne m'abuze,
 Ont assez d'aymables appas;
 Et quelque bonne grace infuze
 Que les autres aages n'ont pas.
 Chaque aage a ses propres loüanges;
 Mais celuy de ces petits anges,
 Qui ne font que venir au iour,
 Priué de tout autre aduantage,
 Tient seul le veritable amour,
 Pour son legitime partage.

L'Amour Dieu par tout triomphant,
 Qui n'a rien de triste, ou d'austere,
 Ne se fait pas peindre en enfant,
 Sans quelque signalé mystere.
 Seroit-il vn petit garçon:
 S'il pensoit en autre façon
 Auoir plus d'adresse & de force?
 Et s'il n'estoit bien informé,
 Que cet aage tout plain d'amorce
 Merite le plus d'estre aymé?

De plus, vous ayant ainsy tendre,
 J'espere mieux ioüyr de vous;
 Sans qu'il faille souvent attendre,
 Ou fuyr les yeux d'un ialoux.
 Pourquoi donc, o ma chere vie,

N'escon-

N'escoutez vous pas mon enuie?

Naissant afin de m'obliger.

Que ne faites vous, que ie voye

Le berceau qui vous doit loger,

Et loger ensemble ma ioye?

Vous estant petit enfançon,

Ma mere nourrice fidelle,

Vous auroit pour son nourriçon,

Vous allaitant de sa mamelle.

Lors sans aucun empeschement

Ie vous verrois à tout moment;

De iour, de nuict, aux champs, en ville,

Et quelque part qu'on peust aller:

Il me seroit tousiours facile

De vous voir, & vous accoler.

Dites donc, o ma chere vie,

Respondez, que ne naissez vous?

Ie n'ay point de plus grande enuie:

Que d'auoir vn frere si doux.

Accordez moy doncques cet ayze,

Que ie vous embrasse, & vous baize,

Sans redouter aucun censeur;

On ne me tiendra pas legere,

Touchant par ce baiser de sœur

La bouche d'un si petit frere.

Et combien que mille tesmoins

Voyent cet acte d'amoureuse:

Si n'estimeront ils pas moins,

Que ie sois chaste & vertueuse.

Encor qu'un baizer auancé

Arreste vn propos commencé,

Je n'en seray pas indiscrete;
Des baizers si doux & si saincts
Meritent bien, qu'on leur permette
De rompre tous autres desseins.

O que i' aurois d'heur & de grace!
Si quelque chere deité
Permettoit, que ie possedasse
Vne si belle qualité.

Enfant plus desiré qu'un ange,
Accordez moy cette loüange,
Que ie vous touche de mes mains.
Permettez que l'on vous appelle
Le petit frere des humains,
Receuant vne sœur mortelle.

Voilà les vœux de l'univers,
Qui vous demande la lumiere,
Tous les cœurs vous seront ouuerts,
Par l'accord de cette priere.

O petit frere, o petit Roy,
Qui sera plus aize que moy,
S'il arriue que ie vous voye?
Oubliant repos, & repas,
Que feray-ie en excez de ioye,
Ou bien que ne feray-ie pas?

Encor que l'on tint pour offense,
De vous aborder si souuent:
Cette rigoureuse deffense
Passeroit avec que le vent.
Ma passion trop indomptable
Me rendroit bien souuent coupable,
Et l'on me treuuerait toujours

Faizant

Faizant vne garde aſſeurée,
Auſſy bien les nuicts, que les iours,
Pres de voſtre couche adorée.

O que i'aurois d'ambition,
Pour vous rendre quelque ſeruice!
Cette fidelle paſſion
Seroit le plus grand de mes vices.
Et ce qui feroit moins valoir
Vn ſi deuotieux vouloir,
Seroit qu'en ma bonne fortune
Vous cheriſſant de plus en plus:
Je ſerois ſouuent importune
Par des ſeruices ſuperflus.

Car à chaque fois que ma mere
Vous alaitteroit en ſon ſein,
J'attendrois le moment proſpere,
Pour ioüir d'un heureux deſſein.
Quand vous quitteriez la mamelle,
Je ſerois comme en ſentinelle,
Toute preſte à vous recevoir.
Et tendant les bras pour vous prendre,
Ce beau pretexte de deuoir
N'auroit rien que l'on peut reprendre.

Quand pour euites la chaleur,
Il faudroit vous mettre à l'ombrage:
Je tiendrois pour vn grand malheur,
Qu'une autre m'oſtaſt cet ouurage.
Au temps qu'il ſeroit à propos,
Que vous priſſiez vn doux repos,
Je deviendrois vne Syrene,

*Qui vous garderois de veiller;
Comme vne drogue souueraine,
Mon chant vous feroit sommeiller.*

*Si vostre fidelle nourrice
Se dispoſoit à vous bercer:
Ma main deſirant cet office
La viendroit bien-tot deuancer.
S'il arriuoit que quelque affaire
La pouuant quelque fois diſtraire,
Ie fuſſe ſeule à la maiſon:
I'agrêrois cette douce charge,
Et n'attendrois plus de ſaiſon,
Pour mettre mes deſirs au large:*

*Vous ayant ſeul, o beau petit,
Et me treuuant en chambre cloſe:
I'aſſouirois mon appetit,
Sans me ſoucier d'autre choſe.
Pour ioiïr librement de vous,
I'oſteroïſ le voile ialoux,
Qui vous couuriroit le viſage.
Et tous obſtacles enuieux,
Ainſy que pieces ſans vſage,
Seroyent condannez de mes yeux.*

*Contemplant cette belle face:
Mes yeux ſe treuueroyent ravis,
Sans regarder en autre place,
Auant qu'eſtre bien aſſouuis.
Meſnager ma bonne aduenture
Seroit ma plus preſſante cure,
Et ie tiendrois pour vn tourment,
Si quelque afaire mal pourueue*

*Me contraignoit pour vn moment,
De destourner vn peu ma veüe.*

*Ma main gauche se couleroit
Deffous vostre teste enfantine.
La droitte vous embrasseroit,
Vous pressant contre ma poitrine.
Le temps me feroit tout ozer,
Mais le delicieux baizer,
Que ie prendrois sur vostre bouche,
Seroit si doucement cueilly,
Que le repos de vostre couche
N'en seroit en rien assailly.*

*Pourquoy donc ne venez vous naistre;
Amour de la terre. & des cieux?
Afin que ie me puisse paistre
D'un baizer si delicieux.
Encor que ie sois peu subtile,
Ie ne serois pas inutile,
Pour vous rendre quelque plaisir.
Mesme si i'ay quelque artifice,
Qui m'accompagne en ce desir,
Il n'est que pour vostre seruice.*

*Après vn espace de moys,
Lors que la premiere parole
Vous deueloperoit la voix:
Ie voudrois vous tenir eschole.
M'accommodant à vostre sens,
Ie contreferois vos accens,
Et vous parlerois la premiere;
Vous imitant à begayer,
Par vne ruze coustumiere,*

Qui seroit pour vous esgayer.

*Puis quand vous fiant à vous mesme,
Vous ne voudriez plus supporter,
Que par vn soucy trop extremes,
Quelqu'un vous deust tousiours porter:
Ie voudrois seule auoir l'office,
De faire vne petite lice,
Pour conduire vos premiers pas,
Et d'une façon mezurée,
Ie reglerois comme au compas
Vostre marche plus asseurée.*

*Si quelque pierre, ou quelque boys,
Blessant vostre plante trop tendre,
Vous faizoit choper quelque fois:
Mes bras s'estendroyent pour vous prendre.
Mesme i'oserois souhaiter,
De vous voir bien souuent hurter,
Afin que mes mains destinées,
Pour vous ayder à tout moment,
Peussent sans estre soubçonnées,
Vous donner vn embrassement.*

*Mais il ne faut pas que l'on pense,
Que ie me propose d'auoir
Quelque prodigue recompense,
En vous rendant tout ce deuoir.
Vn desir plus ayzé me touche,
Vn seul baizer de vostre bouche
Suffiroit pour me bien payer.*

*Vous presenter tout cet homage
Pour vn si facile loyer,
Ce n'est pas vous faire dommage.*

Quitte me donnera mon frere, succeant les mamelles de ma mere, que ie te treuue seul dehors, & que ie te baise, & qu'alors personne ne me mesprise. Cant. 8.

*S. Tho.
in c. 8.
Cant.*

*Beda c.
7. in
Cant.*

VOicy bien vne estrange nouveauté! quelle amante a iamais souhaité, que celluy qu'elle ayme, deuienne vn petit enfant, & soit son frere? & qu'estant ainſy changé, ſa mere en ſoit la nourrice, qui l'alaiſte & l'alimente de ſes mamelles? C'eſt donc vn propos myſterieux, & la voix des anciens iuſtes, qui deſiroyent que le Sauueur du monde, leur Seigneur, creu par eux conſubſtantiel au Pere, & au Saint Eſprit, en ſa diuinité; & honoré par le meſme culte, qui luy eſtoit eſgalement deu, vint en fin entre les hommes, & ſe fit voir ça bas en vne forme humaine, conſubſtantiel aux hommes. Au dedans ce bien-aymé ſe treuuoit bien, par ce que *le Verbe eſtoit au commencement, & le Verbe eſtoit avec Dieu, & Dieu eſtoit le Verbe.* Mais afin qu'il peut auſſy ſe treuuer au dehors, *le Verbe a eſté faiſt chair, & a habité en nous.* Car les Patriarches & les Prophetes ont bien veu ce Seigneur, mais au dedans, c'eſt à dire en la cōtemplation ſpirituelle de l'ame, non pas par les regards des yeux de chair. Ils l'ont veu, mais en quelque image, mais en la forme d'vne ſubſtance
ange-

angelique. quant à sa nature, & en son estre veritable, le bien de le voir ainſy ne leur eſt pas arriué. En fin ce Legislatteur meſme, qui mérita d'entendre cette parole, *ie monſtreray tout bien*, entendit auſſy cette autre. *tu ne pourras voir ma face, car nul homme ne ſçauroit voir ma face, & viure apres.* Extremité de bon-heur à ceux, qui peuuent entre eux ſe dire les vns aux aultres. *Nous auons treuue le Meſſie, le Chriſt de Dieu!* Car c'eſt là ſon viſage, c'eſt le don aymable de ſa face, & le commerce de ſon diſcours mutuel.

Mais l'ame ſaincte exprime bien en ces meſmes paroles, l'extreme deſir qui l'enflâme, au moyen duquel elle voudroit par amour eſtre ioincte, & bien eſtroitemét vnée avec ſon Dieu, afin que non ſeulement dans le ſecret de la contemplation, mais encore dehors en la preſence de ſes voiſins, en cette vie actiue, il luy fut permis d'adherer à ſon eſpoux, edifiant tout le monde par l'exéple de ſa fidelité, ſâs plus craindre les brocards, & meſpris des hômes mondains; qui la verroyét ſi familieremét practiquer ſon amour. car c'eſt tout autant que ſi elle diſoit : A la mienne volonté, o mon Dieu, que nous fuſſions vous & moy ſerrez enſemble, par vn lien d'amour, auſſy ferme, que peut eſtre ce-luy d'un frere & d'une ſœur. que ne puis-je vous aymer auſſy tendrement, qu'une chere ſœur ayme ſon petit frere, qui ſucce encore

*Mich.
Giſler.
in c. 8.
Cant.
expoſ. 3*

les mamelles de sa mere . afin qu'aussy tout ouuertement en la presence de mes autres freres, pendant que ie serois employée à l'utilité de mes prochains; il me fut permis de vous baizer d'vn baizer de charité tellemēt que ie n'eusse point de honte de cōfesser l'amour que i'ay pour vous, ny l'affection que ie vous ay vouēe, la tescmoignāt sans rougir, par oraisons & bōnes œuures. Qui me donnera ce bien que desormais, non seulement ie vous craigne, cōme vn Dieu ialoux, Dieu d'armées qui lācēs des feux, & des foudres, dont vous vous seruez pour me donner vne saincte peur de vous offenser; mais aussy que ie vous cherisse cōme mon frere, & tel frere, qui pour la douceur de son enfance n'espouuante personne; mais attire à son amour les cœurs mesmes de pierre, & peut amolir les courages plus endurcis.

*S. Tho.
in c. 8.
Cant.*

Vous qui estes maintenant au sein de vostre pere, qui fera que vous deueniez hōme? que vous participiez à vostre nature? & vous treuuant en la communauté des humains, foyez appellé mon frere? afin que ie vous voye tout à descouuert, estant fait homme; & que ie vous baize, c'est à dire, que ie vous cōsidere en vne visiō ouuerte, apres vous auoir tenu tout entier par la foy cōme ie fais.

*Gisler.
in c. 8.
Cant.
expos. 3*

Quand vous estiez grand & paroissiez en vostre maiesté, vous n'auiez pas besoing de mes biens. à la mienne volonté que vostre charité

charité vous oblige à deuenir mon frere, naissant d'une vierge, & que vous ayez be-
soin de lait pour vous nourrir ! en cette
occasio i'esperois que mon affection ne vous
seroit pas inutile, & que peut-estre i'aurois
le bon-heur d'estre employée à vous redre
des seruices, si non grands, au moins si fidel-
les, & volontaires, qu'ils vous assureroient
assez de mon amour . Je vous ay cherché
sans vous treuver, aussi ie souspirois conti-
nuellement ; mon desplaisir paroissoit dans
mes plaintes coustumieres, deplorant mon
malheur, ie disois avec le Prophete: *Mes lar-
mes ont esté le pain, dont ie me suis repeüe de iour &
de nuict, pendant que par mocquerie tout le monde
me dit : où est ton Dieu ?* Mais maintenant ce
m'est vne consolation nonpareille , d'en-
tendre cet Ange, qui dit aux pasteurs: Vous
treuuez vn enfant pozé dans la creiche .
i'ose bien me promettre de vous treuver
aussy dehors & sans l'incomprehensible
Magesié, dans laquelle vous demeuriez de
toute eternité, dans vous mesme; ie vous
cherchois en ce monde, & parmy les crea-
tures; *J'ay cherché dedans le liët de mon esprit,
dans la paix, celui que mon ame cherit, ie l'ay
cherché, & nel'ay pas treuüé;* ie me suis donc
leuée pour courir , & tournoyer par la
cité de ce monde, par les rues & voyes des
creatures; ie vous y ay cherché, & ne vous
ay pas treuüé. Mais maintenant que vous e-

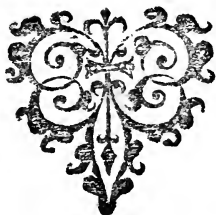
stes entre les creatures, pendant à la mamelle d'une vierge, vostre sainte mere , & la mienne; si ie vous rencontre, il n'y aura ny retenue, ny bienfiance, qui m'empesche de vous surprétre, vous embrasser, & vous baizer mille fois, sans ce que ie sois plus mespriée ny mocquée de personne. tant de causeurs ne dirôt plus que i'adore, sans sçauoir qui; que ie baize en aueuglée, celluy que ie ne cognois pas; que ie presente mes prieres à quelqu'un, qui n'a ny pouuoir ny volonté de m'ayder ; & que i'ay vouë mon seruice à tel Seigneur, qui ne se laisse iamais approcher, ny voir. Certainement vous baizant au premier instant de vostre conception, *vostre Dieu vous a oinct de l'huyle de ioye, deuant tous vos compagnons*, vous pressant, dis-ie , ie vous adorerois tellement comme frere par mes baizers, qu'e iceux vous seriez aussy aduoüé pour Roy bien aymé; imitât en cela l'exemple de Samuel, qui comme ie lis dans les liures des Roys, adora par vn baizer Saul, choisy & oinct pour estre Roy . En toute chose ie vous obeyrois comme Roy, tesmoignant mon obeissance par mes baizers imprimez sur vostre bouche , ainsy qu'autrefois, par le signe d'un baizer du peuple Ægyptien, l'obeissance de toute l'Ægypte fut promise à Ioseph par Pharaon , quand il luy dit: *Et tout le peuple viendra baizer ta bouche.*

Je ne sçauois pas, o bon Iesvs, que vostre
em-

Bona v.
Soliloq.
cap. I.

embrassement fut si doux, vostre attouchement si honnesté, vostre conuersation si delicieuse? Car quand ie vous auray aymé, me voilà nette; si ie vous touche, ie seray chaste; si ie vous reçois, ie demeureray vierge; vostre embrassement, o tres doux IESVS, ne tache pas, mais nettoye; vostre attonchement ne salit pas, mais santifie. O IESVS, fontaine de toute douceur, & suauité, pardónez moy, que i'ay creu si tard; combien l'on reçoit de delices, de courtoisies; & de liesse, quád la main gauche de vostre sagesse & cognoissance éternelle est deffous ma teste, c'est à dire la raison; & que la dextre de vostre diuine cleméce & dilection m'embrassera, c'est à dire la volóte. Ah miserable que ie suis & mesco-
gnoissante de mon bonheur, que me scau-
roit il iamais arriuer de si doux, de plus de-
licieux & salutaire, que de reposer entre les
bras d'un si grand espoux, entre les baisers
d'un si grand Roy, & dormir aupres d'un a-
mât si fidelle. L'ame deuote auoit bien sêty
cette douceur, quand ses desirs estoient ex-
primez par ces paroles. *qu'il me baise d'un bai-
ser de sa bouche.* n'auoit elle pas esprouué ces
delices, quand toute ardente d'amour, elle
prioit, & tóbant presque euanoüye par ex-
ces de desir, elle disoit dans les Cantiques.
*Qui me donnera ce bien, que vous soyez mon frere,
succeât les mamelles de ma mere, & que ie vous treu-
ue seul dehors, & vous baizer;* qui pourroit suffi-

ſamment racompter, combien ces paroles ont de douceur, & de deuotion? quand elles ſont bien pezéés, & gouſtéés par vne ame droicte, ſi ce n'eſt qu'auparauant il en ayt en eſprit gouſté les delices? mais o Seigneur Dieu, ſi ces biens ſont ſi doux à ceux, qui ne les cognoiſſent que par penſées, quelle douceur font ils eſpreuuer à ceux, qui les gouſtent en effect? ſ'il y a tant de contentement à les lire, combien y aura-il de conſolation à les poſſeder?







*In lectulo meo per noctes quæsiui quem diligit
anima mea. quæsiui illum et non inueni. Cantic. 5.*

X.

I'ay cherché de nuict en mon petit liect, ce-
 luy que mon ame ayme; ie l'ay cer-
 ché, & ne l'ay pas trouué.

Cant. 3.

NOs Muses modestes, & saintes
 Ne chantent que des chastes feux;
 On n'entend point dedans mes vœux
 L'air de quelques profanes plaintes.
 Car ie ne conçois point d'amour
 Pour quelque Adonis de la cour.

Vne meilleure destinée
 Triomphe de ma liberté,
 Mon cœur n'estant point arresté
 Des nœuds d'un terrestre Hymenee,
 Ces discours d'amour, que ie fais,
 Sont dressez pour d'autres effects.

Ainsy que les corps ont leurs flames,
 Les esprits ont aussi la leur,
 Et sont capables de chaleur;
 Mais ce feu qui touche les âmes
 Esclaire avecque des flambeaux
 Bien plus precieux, & plus beaux.

Ce feu dont l'ame est embrazée,
 N'agissant que diuinement,
 Est aussi seul, qui sans tourment
 Pousse des flames de rosée.
 Et cet amour tout de liqueur

Pleut

Pleut des delices dans le cœur.

*Que les ames, qui sont atteintes
D'un amour si deliceux,
Ont des entretiens precieux!
Puis que libres de toutes craintes
On prend, & donne le baizer,
Sans se contraindre ou s'excuser.*

*O que leurs chastes acolades
Sont pleines d'amour, & de foy!
Vivant sous vne mesme loy,
Nul soubçon ne les rend malades.
Et leurs cœurs doucement estreints
N'ont point de neuds, qui ne soient saincts.*

*Si quelque passion les touche,
On la descouvre en leur propos.
Mais pour ioiyr d'un doux repos,
Ces amants ont aussy leur couche;
Où leurs cœurs sont appariez,
Bien mieux que ceux des mariez.*

*Dedans cette couche pucelle
Iamais l'aveugle Cupidon
Ne porta ny traits, ny brandon,
Pour l'embrazer d'une estincelle.
Vest a mesme sans s'excuser,
Y peut librement reposer.*

*Les materats d'un liēt si digne
Ne sont pas faits de mol duuet;
On n'y treuve point le cheuet
Enflé des despoüilles d'un cygne.
Les petits coussins parfumez
N'y sont pas beaucoup estimez.*

Le lieu qui reçoit les caresses
De ce chaste couple d'amants,
Sans beaux draps, & sans ornements,
Se contente d'autres richesses.
Et ne laisse pas d'estre doux,
Sans le satin, ou le veloux.

Le liêt, où ces esprits fidelles
Ioiuyssent d'un diuin plaisir,
N'est rien autre qu'un saint loizir,
Sans changements, & sans querelles:
Et la paix qui reposer entre eux,
N'a iamais rien qui soit affreux.

O paix, couche bien fortunée,
Logette d'un heureux party!
Ou plustot palais assorty,
Pour quelque celeste Hymenee.
Paix, le plus aymable thresor,
Que puisse auoir un siecle d'or.

O paix, agreable demeure
D'une ame avecque son espoux!
Où deux amants saintement doux
Peuvent s'accueillir à toute heure,
Seul agreable, & digne lieu;
Pour mettre un ange aupres d'un Dieu.

C'est en cette douce retraite
Que j'ay veillé par tant de nuits,
Afin de passer les ennuits
De quelque affliction secrette.
Et pour appaizer le soucy,
Dont mon sommeil est accourcy.

Ce cher vainqueur de ma pensée,

Qui

*Qui ravit mon premier amour,
A choisy ce digne sejour,
Pour pozer son ame lassée.
C'est là que son cœur, & le mien,
Content tout leur mal, & leur bien.*

*Pendant qu'une flamme diuine
M'embraze dans ma passion:
Vne parcille affection
Sai-zit aussy-tot sa poitrine.
Cet ayinable vrayment ayiné,
En charmant se treuve charmé.*

*Tous deux ravis dans ces doux charmes,
Nous n'avons autres truchements
De nos biens & de nos tourments;
Que nos complaints & nos larmes.
Et par fois des souffirs bien courts
Ont plus d'effect, qu'un long discours.*

*Mais quelle soudaine adventure
L'a peu desrober de mon sein ?
Je n'en puis sçavoir le dessein,
Ny par art, ny par coniecture,
Si ce n'est, qu'il soit offensé,
D'avoir esté peu caressé.*

*Car quoy que la nuit soit venue,
Et qu'il soit tousiours attendu:
Il demeure comme vn perdu,
Dans cette absence continue.
Tellement que l'on peut iuger,
Qu'il ne veut plus icy loger.*

*Luy qui me semble si fidelle,
M'auroit il bien ioué ce tour,*

*Que d'abandonner mon amour,
Pour plaire à quelque autre plus belle?
Ou bien quelque liêt mieux paré
Le peut il auoir attiré?*

*Ah! que cette nuit de vefuage
A des entretiens odieux,
Pendant que ie gaste mes yeux,
Pleurant pour ce fatal dommage;
Et que le temps de mon repos
Se perd en de triftes propos.*

*Desia les aſtres & la lune,
Eſtoient au milieu de leurs pas,
Et moy qui ne redoubtois pas
Vne ſi mauuaife fortune:
Libre de crainte, & de deſir,
Ie repoſois tout à loizir.*

*Ie creus que quelque bon Genie,
Frapant mon liêt deux ou trois fois,
Me diſoit d'une triſte voix:
Eſueille toy, pauvre bannie:
Pendant que tu dors ſans ſoucy;
Ton eſpoux ſe ſauue d'icy.*

*Ayant ouy ce monitoire;
Bien-tot mon ſommeil ſe perdit.
Mais le mal qui m'eſtoit predict,
Eſtoit graué dans ma memoire:
Mon ſoing fut, de bien-tot ſçauoir,
Lequel me vouloit deçeuoir.*

*Pendant cette alarme premiere,
Apaizant vn peu mes debats,
Ie diſois d'vn langage bas,*

*Dormez vous encor ma lumiere?
Cependant i'estendois la main
Du costé de mon inhumain.*

*Ce fut toute peine perdue,
Mes mains ne le treuverent point;
Et pour vn autre mauuais poinct,
Ma voix ne fut pas entendue.
Mais, comment m'auroit il ouy,
Puis qu'il s'en estoit ia fuy?*

*Cognoissant presque mon desastre,
Sans pouuoir attendre à demain,
Me voilà la lampe en la main,
Pensant retreuer mon bel astre.
Et mes lamentables accens
Tesmoignoient des maux bien puissans.*

*Helas que i'ay veu de prodiges,
En considerant chaque endroict.
Le lict n'est pas encore froid,
I'y puis remarquer ses vestiges;
Me desplaizant d'auoir des yeux,
Pour voir ces signes odieux.*

*Respond (disous-ie) o lict perfide,
Qu'est deuenu mon cher espoux?
Et puis redoublant mon couroux,
Ie l'apellois traistre homicide.
Comme si ce que i'ay d'ennuy
N'estoit arriué que par luy.*

*Ainsy certaine de sa fuite,
Courtant par toute la maison,
Ie n'escontoïs point de raison,
Qui peut arrester ma poursuite.*

Quoy que ie perdiſſe mes pas,
Pourtant ie ne m'arreſtois pas.

Alors ie fus auſſy confuſe,
Que cette eſpouſe d'Alexis,
Qui vit tous ſes deſſeins occis,
Par vne ſalutaire ruſe.
Son mary s'eſtant euadé,
Auant qu'elle l'eust poſſedé.

Moy qui deuant cette diſgrace,
Dormois en vne douce paix,
Ie ſentis des broüillards eſpaix,
Qui s'eſtendirent ſur ma face.
Et mille eſtranges paſſions
Trauerſerent mes actions.

Ie n'auois point eu de tumultes,
Ny de ſoucys malencontreux.
Lors mes deſirs dreſſans entre eux,
Ie ne ſçay quels partys occultes
Merendirent comme vn vaiſſeau,
Qui branle ainſy qu'il plaist à l'eau.

Vne ſechereſſe incroyable
Saizit incontinent mon cœur;
Toute ma celeſte liqueur
Deuint ſeche comme le ſable.
Mes beaux deſſeins d' auparauant
N'enfanterent plus que du vent.

Maintenant ce m'eſt vn ſuplice,
D'eſleuer mes yeux vers le ciel.
Ie treuue plus amers que fiel
Tous les mots du diuin office.
Et pendant ces ingrats travaux,

Ie ne sçay plus ce que ie vaulx.

*Par cette malheureuse absence,
Ie perds tous mes plus chers esbats;
Pour faire de pieux combats,
Ie n'ay plus ny cœur, ny puissance.
Ce qui fut mon contentement,
Ne m'est plus qu'un cruel tourment.*

*Au temps de ma bonne fortune,
La paix comme un azyle seur
Me retenoit en sa douceur,
Sans craindre une fin importune.
Même j'osois bien espérer,
Que cet heur deubt tousjours durer.*

*Lors ainsy qu'un ieune clerc d'armes,
Qui n'a point tenté le danger,
Ie croyois que pour me ranger,
Ie n'aurois iamais trop d'alarmes.
Et renuersois dans mes discours
Les chateaux, avecques les tours.*

*Ie ne recherchois autre gloire,
Que de rendre un sanglant effort.
Estimant qu'une telle mort
Fust une immortelle victoire.
Les fers des plus cruels tyrans
M'estoient des appas attirans.*

*Apolone estant dans la flame,
Il me sembloit que le brazier
Fust comme un gracieux rozier,
Qui iettoit des fleurs sur son ame.
Et qu'en ce rigoureux destin
Elle fust comme en un festin.*

Comme quelque enfant qui se ioüe,
 Se balanceant tout à loizir,
 L'esperois vn rare plaizir
 D'estre vne fois sur vne roüe;
 Ainsy que Catherine estoit,
 Lors que le Tyran la tentoit.

Presumant de mon faux merite,
 Je m'estimois vn paragon;
 Et voulois vaincre le dragon,
 Aussy bien que fit Marguerite,
 Tout dessein m'estant propozé
 Ne me sembloit point malaizé.

Mesme les blessures d'Agathe,
 Lors que son sein fut tenaillé,
 M'estoient vn carcan esmaillé,
 Dessus vne peau delicate.
 Chaque goutte de sang caillé
 Me sembloit vn rubys taillé.

L'osois asseurer, que Blandine
 Parmy la rage du bourreau,
 Et les atteintes d'un taureau,
 Sentoit vne ioye diuine.
 Et que ce taureau furieux
 Luy fut vn agneau gracieux.

En fin les prizons, les tortures,
 Les fers, les roües, & les croix,
 Me sembloient des plaisirs de Roys,
 Et des heureuses aduentures.
 Les apprets de fer & de feu
 Ne se comptoient que pour vn ieu.

Car pendant que tout à mon ayze

Je viuois en ce doux repos,
Mon ame ainſy que mes propos
S'eſchauffoit d'une ſainte braize;
Pour murs & bouleuars eſpaix
Je n'auois que la ſeule paix.

Mais depuis qu'auecque diſgrace
Mon eſpoux s'eſloigne de moy:
I'ay peur de tout ce que ie voy.
Et mon cœur auſſy froid que glace
N'a plus ces glorieux deſſeins
D'imiter les œuvres de ſaincts.

Comme vne roze deſnoiée
Aux premiers rayons du Soleil,
Qui doibt perdre ſon teint vermeil
Pour vne petite broüée;
Mon eſpoux eſtant vn peu loing;
Mon cœur ſeche comme le ſoing.

Ainſy qu'une lampe allumée,
Que quelque peu d'huile nourrit,
La flamme qui brille, & qui rit,
Se tourne bien-tot en fumée.
Le moindre vent, qui peut courir,
Suffit pour la faire mourir.

Helas que ie me ſuis meſpriſe,
De chercher en ce pauillon,
Puis qu'un ſi ſoudain tourbillon
En a fait eſchaper ma priſe.
Et que ie cherche entre les fleurs,
Ce qui n'eſt que dans les douleurs.

Mes regards ſont ceux d'une louſche,
Que ie m'abuſe, o cher eſpoux!

*La paix m'estoit vn liēt bien doux,
Et la croix estoit vostre couche.
C'est là qu'il failloit m'adresser,
Si ie voulois vous embrasser.*

*C'est pour vous, ma chere lumiere,
Que ie languis dans les ennuys,
Combien ay-ie employé de nuits
En cette plainte coustumiere.
Mais ie perds mon temps & mes pas,
Vous cherchant où vous n'estes pas.*



*J'ay cherché de nuit en mon petit liét celuy que mon
ame ayme: ie l'ay cherché & nel'ay pas
trouué. Cant. 3.*

*Bernar.
serm. 75
in Cant.*

L'Espoux n'est pas retourné pour la voix
& les vœux de l'amante, qui le rapelloit.
Pourquoy? pour faire croistre encore d'auã-
tage son desir; pour auoir des preuues plus
asseurées de son affection, pour luy faire ex-
ercer tout ce qu'elle a d'amour. C'est donc
asseurement vne dissimulation non pas vne
indignation ny mespris. Il reste maintenãt
à sçauoir, que, si celluy qui n'est pas retour-
né, estant rapellé, se laissera treuuer, quand
on l'aura curieusement recherché, selon la
parole du Seigneur: *quiconque me cherche, me
treuve.* Et premierement cette desolée le
cherche dans sa couche; mais ne le treuve
pas. de plus cette absence, & la recherche
aussy n'est pas d'une nuit seule, puis qu'elle
dit: *ie l'ay cherché durant les nuits.*

*Gisler.
in Cant.
cap. 3.
expos. 3.*

Nous lisons au Psalme 76. qu'une certai-
ne ame deuote auoit cherché Dieu durant
la nuit, & ce nō seulement des mains, mais
aussy de la voix, & que sa recherche ne fut
pas frustrée de l'esperance qu'elle auoit,
car elle mesme tesmoigna clairement par
ses paroles le bien, qui luy en estoit arriué;
& voulut bien que tout le monde le sçeut,
*au iour de ma tribulation, dit elle, j'ay esten-
du les mains, pour treuuer mon Dieu, durant la*

la nuit; ie me suis ausſy ſerui de ma voix, pour l'appeller, & n'ay pas eſté deçeuë. mais en cette ſentence ie l'ay cherché dans ma couche pendant les nuits; l'ame ſaincte aſſeure qu'elle a cherché ſon Dieu de nuit, & cela fort ſouuent, à ſçauoir par beaucoup de nuits, & que toutesfois elle n'a ſçeu le treuuer nulle part, apres tant de pourſuites & de recherches.

Que ſera-ce icy? qu'eſtant cherché il ne ſe treuue pas? quoy que l'on le recherche avec tant de ſoing & de diligence? & que toutefois il dit luy meſme: cherchez & vous treuuez, & qui cherche treuue? comment donc ſeront accomplies les Eſcritures? car celle cy qui cherche maintenant n'eſt pas du nombre de ces infortunées, auxquelles il dit: vous me cherchez, & ne me treuuez pas.

*Bern.
ſcr. 75.
in Cāt.*

Cette eſtrange diuerſité m'offenſoit au commencement, non pas peu ny mediocrement, mon eſprit ne pouuoit ſe perſuader, que cet amant euſt quelque raiſon d'uſer de tant de froideur, & d'indifference; par ce que ſelon le ſens commun, il ſembloit plus raiſonnable, & de meilleure grace, que Dieu ſe laiſſat tout auſſy-tot treuuer, & ne fiſt pas ſi lōg temps le ſourd aux voix plaintiues de cette ame enflammée d'une ardente charité, bruſlāt pour luy d'un amour non pareil, & tel, que deuoit eſtre celui d'une telle eſpouſe pour vn tel eſpoux.

*Giſler.
inc. 3.
Cāt.
expoſ. 3.*

Toutesfois, ayant plus attentiuemēt con-

sideré les paroles de ses deux ames, i'ay facilement compris la raison de leurs diuerſitez. I'ay tout auſſy-tot entendu, pour quelle cauſe l'ame qui parle dans le Pſalme, treuua ſon Dieu; & pourquoy l'eſpouze ne le treuua pas. parce que cette cy, quoy qu'elle ayt cherché ſon eſpoux des mains, & de la voix; ſes recherches ſe faiſoyent dans ſa couche, dans ſon liſt propre, parmy la paix, & le repos. elle auoit beau chercher, & toucher des mains, & n'auoit garde de treuuer là, celuy qui n'y eſtoit pas. Mais l'autre le cherchoit parmy les tribulations, d'où elle crioit & l'apelloit à ſon ayde, luy qui dit: *En quelconque tribulation que vous crierez à moy, & m'appellerez, ie vous eſcouteray pour vous ſecourir.* Ainſy le treuua elle ſans beaucoup de peine, & de plus, le retint ſans contraincte, pour luy faire auerer ſes paroles. *Je ſuis avec elle dans ſa tribulation; & pourtant elle ſatisfaicte de ſes promeſſes, en donne franchement ce teſmoignage. I'ay cherché mon Dieu, durant le iour de tribulation, ie l'ay cherché de la voix & des mains, & luy ne m'a pas deceüe, ny meſpriſée;* Auiſez donc qu'il y a trois cauſes, *ſer. 75.* *in Cant.* leſquelles arriuent quelquefois, & fruſtrent l'attente de ceux qui cherchent, à ſçauoir lors qu'on ne cherche pas quand il faut, ny comme il faut, ny où l'on deuroit chercher. Car ſi tout temps eſtoit propre pour

pour chercher, pourquoy le Prophete dit il donc? *cherchez pendant que vous pouuez treuuer.* Il faut necessairement, suiuant le sens de ses paroles, qu'il y ait vn temps auquel on ne pourra treuuer, à fin que l'espoux ne soit pas treuué par celles qui le cherchent, quand elles cherchent hors de saison. Mais ce n'est pas cette cause qui nuit à l'espouse, qui le cherche, & l'inuoque en temps commode; ny la secóde raison aussy, puis qu'elle ne cherche pas tiedement, negligément, ny par ceremonies affaictées; car elle cherche d'un cœur ardét, sans repos, tout de bós, & bien serieusemēt. Il ne nous demeure plus qu'à sçauoir, si le troisieme empeschement est celuy qui luy est contraire; n'est-ce donc point qu'elle le cherche en autre lieu qu'il ne conuient? *I'ay cherché dans ma couchette, durant les nuits, celuy que mon ame cherit;* dirons nous qu'il ne failloit pas dire *couchette* mais *couche*, & le chercher là; tout ce monde mesme estāt estroit pour luy; cela point, vne couchette luy suffiroit, puis que ie l'ay cognu si petit, & tout enfant. Ou biē cette couchette, est ce point la creche, ou le sein de sa mere? car quād au sein de son pere, ce n'est pas vne couchette, mais vn grād liēt, dont il dit, parlant de ce filz? *Je vous ay engendré de mon sein deuāt l'aurore;* encore que l'on ne puisse aussy apeller vn liēt, mais vn throne, cette place, en laquelle on est plustot pour regir &

com-

commander, que pour estre couché . pour éuitertoutes ces difficultés de deuiner, l'épouse dit dans quel liét elle cherchoit, dans le sien non dans vn autre . Mais que cherchiez vous là, pauvre abuzée? pensiez vous treuuer parmy vos biens celuy qui s'estoit desia retiré deuers les siens? n'auiez vous pas veu que le filz de l'homme estoit desia remonté, où il estoit auparauant? Il a desia quitté le tombeau pour aller aux cieux, & vous le cherchez encore dans vostre couche. Il s'est leué, & n'est plus icy. Vous venez trop tard, belle paresseuse; que cherchez vous? où cherchez vous? il est fort & robuste, vous pensez le treuuer dans vn liét comme vne delicate pucelle; il est grand, & vous le cherchez dans vne petite couchette; vous allez veoir dans vne estable , esperant d'y rencontrer celuy qui n'est plus couché entre les bestes, mais tout luisant, en pleine magesté , est esleué sur vn throne de magnificence . Il est maintenant entré dans les biens, puissances, & possessions du Seigneur, *Il est reuestu de force & de beauté*; luy, ce mesme qui fut autrefois gisant dans vn tombeau, est assis en gloire sur les Cherubins. Apprenez aujourd'hui, que n'estant plus couché, mais assis , ces aprets que vous auez faits pour le coucher sont inutiles & superflus. pour vous dire en peu de mots vne verité absoluë, il est assis pour iuger, ou droict pour ayder.

ayder. depuis cela donc, & tout le temps
apres pour neant l'espoux a esté cherché.
Mais quoy que cette espouse ne le treuve
pas, si parle elle de bonne grace, elle ne l'a-
pelle pas celuy qu'elle ayme, ains celuy que
son ame ayme, faisant veritablement enten-
dre, que cette amour & dilection appartient
seulement à son ame, & que ses affections
sont purement spirituelles. Car quand vne
ame cherit ou plustot conuoite quelque
chose selon la chair, l'amour dont elle est
esprise, se peut mieux apeller vn amour de la
chair, que de l'ame, encore dit elle bien à
propos, qu'elle l'a cherché durant la nuit;
car il n'y aura point d'incôgruité, si l'on dit,
que ceux qui sont en peine de quelque cho-
se, & se sont esgarez de leur compagnie, sont
tombez en ces incommoditez plustot de
nuit que de iour; & qu'ainsy ceux qui cher-
chent, semblent plustot chercher de nuit
que de iour. Car qui s'arreste à chercher ce
qu'il voit deuant les yeux, & tout à descou-
uert? Quand donc cet espoux se fait cher-
cher, il faut qu'il soit nuit, d'autant que s'il
estoit iour, il se descouriroit, & ne seroit
pas necessaire de le chercher. mais quel-
qu'un dira, qu'une espouse ne doit pas estre
si sotte, ny si fort aveuglée, que de chercher
à lumiere dans les tenebres, de chercher
son bien-aimé parmy ceux qui ne le co-
gnoissent, ny ne l'ayment pas. en vain luy
faict

faict on reproche d'estre si maladuisee, ce seroit luy trop imposer que de tesmoigner, qu'elle ait aduoué, qu'elle le cherche dans la nuict, maintenant, non: par le passé. Elle ne dit pas ie cherche, *mais i'ay cherché durant les nuicts celuy que mon ame cherit.* Et le sens en est, qu'ayant esté auparauant petite, elle ne sa- uouroit, & n'estoit sage non plus qu'une petite, ne pensoit que comme vne petite, & cherchoit la verité où elle n'estoit pas, er- rant, & ne la treuuant pas. Suiuant ces mots du Psalme, *i'ay erré comme vne brebis esgarée du troupeau,*

Gistier.
in c. 3.
Cant.
expof. 3

Que si quelqu'un veut soustenir, que l'e- pouse racompte icy ce qu'il luy est aduenu, lors que de tout son cœur, & de toutes ses forces, elle recherchoit & poursuiuoit son Dieu, son bien-aymé, avec vn extrefine & violent amour: il faudra dire que par le mot de *couché* toute sorte de repos n'est pas icy signifié, mais seulement cette tranquillité, *en laquelle l'ame sainte se repose dans vne paix in- terieure*, laquelle paix a esté declarée par Isaias, & apellée *liét & couche*. Lors que par- lant du iuste, il a dit. *que la paix vienne, qu'elle repose dans la couche de celuy qui a cheminé suiuant sa guide.*

Greg.
hom. 19
in Eze.
Ch. 25.
in Ena.

Nous cherchons nostre bien-aymé dans la cou- che, lors que dans vntel & quel repos qui nous arriue rarement en cette presente vie, le desir d'estre avec nostre redempteur nous

nous fait soupirer. Nous le cherchons pendant la nuit, parce qu'encore que nostre esprit veille en luy, nostre œil est esbloüy, & ne le peut voir.

Mais voicy bien vne nouvelle difficulté, *Gist. in c. 3. Can. expos. 3.* pour sçauoir, commēt il est possible, que l'ame sainte ayt cherché son Dieu dans vn tel liēt, & ne l'ayt pas treuüé. commēt peut elle dire cecy, puis qu'ailleurs elle assure, & se vante qu'elle reposera doucemēt avec luy, dans ce mesme liēt ? *ie dormiray & reposeray, dit elle, dans la paix mesme.* veu encore que chacun sçait, *qu'en la paix a esté faicte & aprestée la place de Dieu.* Si Dieu demeure donc dans la paix, si l'ame tranquile dort & repose avec luy dans le liēt de la paix: pourquoy l'e-pouze nie elle de l'auoir treuüé au lieu où il est present? Respondons en peu de paroles, que Dieu n'est pas absent, qu'il repose dans la paix interieure, comme en son lieu propre; & que toutesfois par vne prouidence admirable, il s'esloigne quelques-fois, ou se cache à cette ame, *avec laquelle il possede vn liēt commun*, permettant en quelque façon, qu'elle demeure toute aride, & destituée de son doux embrassement.

Car il y en a qui las & fatigués des exercices spirituels, tournent en tiedeur, *Bern. ser. 22. in Cāt.* affoiblis d'esprit & de courage, cheminent tous tristes dans les voyes du Seigneur, avec

avec vn cœur aridé & ennuyé: les iours leur semblét lōgs, ils se plaignēt auffy des nuicts, parlans avec le S. Iob: *quand i'auray dormy, ie diray quand me leueray-ie? & puis i'attendray encore le soir.* pensez vous que celuy là souffre, ou demande autre chose? qui dit: *Mon ame s'est en sommeillée d'ennuy, rassurez moy, & me confortez en vos paroles.*

Gister. Or cette retraitte est arriuée pour trois
in c. 3. principales raisons, premicrement, afin que
Cant. par ce petit esloignemēt, cette ame s'auance,
expos. 3 & se pousse à plus grande perfection, en second lieu, afin que par apres le retour & ré-
 contre de son espoux, luy soit plus doux & plus agreable. En fin comme la corde d'autāt plus qu'elle s'est éd & s'esloigne de l'arc, elle retourne par apres, & se raproche avec plus de violēce, donnant auffy plus de force à la flache iettée par sō arc; de mesme, d'autāt plus que Dieu semble se retirer d'une ame, il s'y reioinēt par apres avec vne plus viue, & plus ardente bienveillance. Mais s'il se retire d'elle pour les raisons cy deuant rapportées, pourquoy ne se laisse il pas treuuer à celle qui l'a cherché si soigneusemēt, dans la place, en laquelle luy mesme desire d'estre cherché. *Ie l'ay cherché,* dit elle, *& ne l'ay pas treuue.* Il vouloit sās doubte esprouuer sa perseuerance, & par vne curiosité d'espoux, sçauoir, où son espouse iroit, autāt de fois qu'il se leueroit du liēt de son repos interieur.

L'espoux

L'espoux se cache, dont estant cherché, à *Greg. l. 5. moral. c. 4.*
fin que n'estant pas treuvé, il soit plus arde-
ment recherché. Et l'espouze est remise &
réuoyée, pour ne le point treuver, à fin qu'e-
stant réduë plus capable par sa tardiuité, el-
le treuve & retienne d'autant mieux par a-
pres, ce qu'elle a si long temps cherché.

Mais Seigneur, si vous n'estes pas icy, où
vous chercheray ie pendant vostre absence?
si vous estes par tout, pourquoy ne voy-ie *Ansel. in protolog. cap. 1.*
pas vostre presence? vous habitez, sçay-ie
bien, en vne lumiere inaccessible, mais où est
elle cette lumiere inaccessible? & comment
sçauois-ie m'en aprocher? qui m'y condui-
ra? qui fera que ie sois reçu, pour vous y
voir? vostre seruiteur desire s'approcher de
vous, mais vostre habitatiō est inaccessible.
Il souhaite de vous treuver, & ne sçait pas
où vous demeurez. le vous prie, o mon Sei-
gneur, enseignez moy vous mesme à vous
chercher, montrez vous à moy qui vous
cherche, parce que ie ne sçauois vous cher-
cher, si vous ne m'enseigniez, ny vous treu-
uer, si vous ne vous montrez. que ie vous
cherche en desirant, vous desire en cher-
chant, vous treuve en ayment, & vous ay-
me en vous treuant.



*Surgam et circuibo ciuitatem; per vicos et pla-
teas quæram quem diligit anima mea: quesivi
illum et non inueni . Cantic. 3. 26.*

XI.

Je me leueray, & m'en iray tout alentour de
la cité, & ie chercheray par les rues & par
les places celuy que mon ame cherit. Je
l'ay cherché, & ie ne l'ay pas treuvé. *Cant. 3*

EN fin (quoy que tard) ie m'aduize
De l'erreur qui m'est arriué;
Si ie me fusse bien enquize,
Cher espoux, vous seriez treuvé.
Je me tenois comme asseurée,
Que dans cette conche dorée
Vous ioüissiez d'un doux sommeil;
Mais la verité recogneue
M'assure qu'un si beau solcil
Ne loge pas dans cette nue.

Que feray-ie en cette occurrence?
Et quoy? seroit il' à propos,
Qu'en ces heures de vostre absence,
Je m'abandonnasse au repos?
Non, non, cher espoir de ma vie,
Vne si paresseuse enuie
Ne vous rendra iamais ialoux.
A Dieu pour iamais chambre & couche,
Plustot que sans mon cher espoux,
Il arriue que ie vous touche.

Ny les murmures des fontaines,
Coulant des monts à clairs ruisseaux,
Ny les vents pouffans leurs haleines
Dans les cheueux des arbrisseaux,
Ny les oyseaux dans les bocages,

Ne ſçauroyent avec leurs ramages
Si bien conſoler mes ennuys;
Que l'on me puiſſe voir contente
De prendre le repos des nuits,
Pendant que mon ange ſ'abſente.

En vain les nymphes de parnaſſe
Accordent leurs charmeux accens;
Phœbus n'aura pas plus de grace,
S'il pretend de raur mes ſens,
Tant de drogues, que l'on ordonne,
Pour endormir vne perſonne,
Ne font point d'effect ſur mon front.
Quoy que l'eau du lethe m'arrouze,
Mon ſommeil n'eſt pas plus profond,
Que l'eſt celui d'une ialouze.

L'herbe ne ſeroit pas vtile,
Dont fut endormy le dragon,
Ny les charmes de la Sybille,
Avec ſa paſté, & ſon iargon.
Argus eſtoit tout de lumiere,
Mercure treuua la maniere
De luy fermer tous ſes cent yeux:
Ie n'en ay que deux bien debiles,
Que les chants plus melodieux
Ne rendront iamais immobiles.

Quelquefois le ſommeil ſ'efforce,
Pour m'induire à me conſoler;
Ie gouſte cette douce amorce;
Mais hélas, c'eſt c'eſt ſans l'aualer.
Mes paupieres à demy cloſes
Deſcouurent mille eſtranges choſes,

Je sens renaistre mon regret.
 Lors ma douleur recommencée
 Ne pouuant rien tenir secret,
 Me fait desclarer ma pensée.

Mes yeux ne peuuent plus se clorre,
 Cette nuit longue comme dix
 Semble desirer que i' abhorre
 De plus toucher ces draps maudits.
 Qui m'entretiennent de mensonge,
 Je veille, & toute fois ie songe,
 Que ie voy ce que ie veux voir,
 Et que ie touche ce que i' ayme.
 Mais tout le fruiet de mon espoir
 Est en fin le desespoir mesme.

Pourquoy donc estant si certaine,
 Que ie n'ay point icy de bien,
 Prens ie tous les soirs vne peine,
 Qui ne me profite de rien.
 Donc vne fois bien resoluë
 Sans ayde ou guide superfluë,
 Abandonnons liët, & maison,
 Ne craignons plus d'estre inciuite,
 Mais que le sort soit la raison,
 Qui nous conduize par la ville,

Je passeray de rue en rue,
 Je sçauray me treuuant plus loing,
 Si ma lumiere disparue,
 Gist point en quelque petit coing.
 Les carrefours, les galeries,
 Les loges, & les bergeries
 Ne me cacheront pas leur sein;

I'iray cent fois par vne place,
Auant que quitter le dessein,
De treuuer cet astre de grace.

Treuuant vne cauerne obscure,
Ie ne craindray point d'accidents.
Son ombre ainsy qu'un bon augure
Fera, que ie cherche dedans.

Comme on voit les meutes alertes
Suiure les pistes descouvertes
D'un cerf, qui se treuue aux aboys;
En leurs poursuites innocentes
Elles passent antres & boys,
Et se font de nouuelles sentes.

Comme Ceres toute esperdue,
Qui criant, & fondant en pleurs,
Cherche, si sa fille attendue
Fait encor des chapeaux de fleurs.
Tenant vne torche allumée,
Elle veut que la renommée
Luy monstre le chemin d'enfer;
Et croit d'en tirer Proserpine
Brizant les murailles de fer,
Où Pluton retient sa rapine.

Ou plustot comme Magdelaine,
Qui courut au sacré tombeau,
Y portant une coupe pleine,
De tout ce qu'elle eut de plus beau.
Cette belle estant arriuée,
Treuua bien la pierre leuée:
Mais que n'eut elle de tourment?
Aussy-tot qu'elle peut cognoistre,

*Que ce glorieux monument
N'estoit plus celuy de son maistre.*

*Deuanceant ses cheres compagnes,
Et rendant les disciples las,
Les espines & les montagnes
Ne pouuoient arrester ses pas.
C'est son amour qui la transporte,
Et quoy qu'une douleur bien forte
Face quasi faillir son cœur;
Son ame est si bien enflammée,
Que tousiours l'amour est vainqueur
De cette douleur assommée.*

*Helas Seigneurs, commenceoit elle,
Quand elle treuuoit des passans,
Cognoissez l'atteinte mortelle
De l'angoisse, que ie ressens.
Ie ne puis parler, ny me taire,
Mon Seigneur & mon salutaire
Ne gist plus où nous l'auons mis:
Donc enseignez le moy de grace,
Et qu'au moins il me soit permis
De luy treuuer vne aultre place.*

*Ainsy la chaste tourterelle,
Aduizant son nid renuersé,
Gemit pour son party fidelle,
Que l'oiseleur a detroussé.
Pendant que seule elle celebre
Cette triste pompe funebre,
On entend sousspirer les boys;
Et comme iustement atteinte
L'Echo qui redouble sa voix*

Est la compagne de sa plainte.

*Elle est legerement branchée,
Ores plus bas, ores plus hault,
Ores sur la souche séchée,
Pour y rechercher son deffaut.
Ses plaintes perçent les montagnes,
Et ses plus heureuses compagnes
La recognoissent à l'accent.
Son melancholique ramage
Est le langage plus puissant,
Pour faire entendre son dommage.*

*Tout ainsy que ces delaisées
Je ne fays qu'aller, & venir,
Mes iambes, qui sont trop lassées,
Ne peuuent plus me soustenir,
Toutefois ie pourchasse encore
Cette lumiere que j'adore,
Parmy ces detestables lieux.
Quoy que tant de fois abusée;
J'espere en fin de treuuer mieux,
Et suis tousiours maladuizée.*

*Lieux prophanes, & detestables,
Marchez, rues, & carrefours,
Que vous m'estes peu profitables,
Pour tant de tours & de retours !
J'esperois dans ce monde infame
De treuuer l'amy de mon ame,
Qui s'est desrobé de ce liçt;
Mais sa face est encor cachée,
Pour me chastier du delict
De l'auoir si mal recherchée.*

Je me leueray, & iray tout alentour la cité: & chercheray par les rues & par les places celuy que mon ame ayme. Je l'ay cerché, & ne l'ay pas treuvé. Cant 3.

VErsez des larmes, o mes yeux; pleurez, & ne cessez point. Marchez mes pieds, courez & ne vous donnez point de repos. Helas! hélas! où s'est retirée ma ioye? où se cache mon amour? où est ma douceur? & mes delices? pourquoy m'avez vous delaisée mon salut? O douleurs, o angoisses! des malheurs intolerables m'environnent de toutes parts, & ie ne sçay plus à quoy me resoudre, ny que choisir. De quel costé tireray-ie? à qui m'adresseray-ie? qui me donnera conseil? qui pourray-ie interroger? qui aura pitié de moy? qui me consolera? en fin qui me dira qu'est deuenu mon bien-aymé. Retournez mon cher fauory, reueniez bien-aymé de mes vœux, o aimable, o desirable! rendez moy la ioye de vostre salutaire presence.

— Infortunée que ie suis, où le chercheray-
ie? où le treuueray-ie? certes ie me leueray
& tourneray par toutes les places, qui me
seront accessibles; ie ne donneray point de
sommeil à mes yeux; ie deffendray le repos
à mes pieds, iusques à ce que ie l'aye treuvé,
luy mesme, celluy que mon ame cherit.

Bernar.
serm. 7.
in Cant. Estant assise dans mon liect ie l'ay cherché, lors que i'estois encore foible & debile, & du tout mal propre pour suiure cet espoux quelque part qu'il aille: & ne le pouuant suiure par les lieux hauts & releuez de sa grandeur; ie me suis inopinement rencōtrée entre plusieurs personnes, qui cognoissant bien mon desir? me disoient: *Regarde, voycy ton Iesvs*, ne le vois tu pas? il est là. Et toutesfois il n'estoit ny cy, ny là. I'ay donc dit. *Ie me leuery, ie feray vne ronde & vne recherche curieuse par toutes les voyes & rues de la cité; ie chercheray par là le bien aymé de mon ame.* aduises au moins maintenāt que celle là est couchée, qui dit: *ie me leuery.*

Bernar.
ser. 76.
in Cant. Elle traite encore en enfant, & comme petite, elle a creu deuoir le chercher par les rues, & places publiques, desireuse de iouyr de sa presence; mais ignorant le mystere de sa retraite. Estant donc frustrée & deceüe, elle se reprent, disant: *Ie l'ay cherché, & n'ay rien treuue.* Il n'est pas comme elle a pensé, par les carrefours ou rues, sinon peut-estre en celles, dont il est dict: *Tes rues, o Hierusalem, seront pauees de fin or, & par toutes tes places seront chantez des hymnes & cantiques de reioyssance.*

Aug.
manu.
cap. 24. Car l'esprit amoureux monte assez souvent, & court familièrement par les rues de la Hierusalem celeste, visitāt les Patriarches & les Prophetes, salüant les Apostres, admirant

mirant les escadrons de Martyrs & de Cōfesseurs, & contemplant les chœurs des saintes vierges.

Là, là, sera-il treuvé de ceux qui le cherchent; ils le voiront là en sa gloire, non en vne gloire commune & vulgaire, *mais gloire comme celle du filz unique du pere.* Que ferez vous espouze affligée? pensez vous que vous le puissiez suiure iusques là? oseriez vous bien entrer en vn lieu si saint & si secret, dans vn sanctuaire si retiré? où le filz se voit dans le pere, & le pere en luy? desabusez vous, cela vous est maintenant impossible, vous ne sçauriez aller, où il est à present; cōsolez vous par l'esperance d'y aller quād on vous appellera. Mais faites toutesfois ce que vous pourrez, suivez le, cherchez le, que cette infinie clarté, ou cette haulteur inaccessible ne vous espouuante point, & ne vous mette pas au desespoir de le treuver; si vous pouuez croire, vous pouuez beaucoup, toutes choses sont possibles à icelles qui croyēt. Il est bien pres de vous, dit-il, par vne parole; il est dans vostre bouche & dans vostre cœur. Croyez en luy, & vous l'aurez treuvé, car le croire, c'est l'auoir treuvé. Les fideles cognoissent bien, que par leur foy I E S V S C H R I S T habite dans leurs cœurs. Comment le sçauriez vous auoir plus prochain? Cherchez le donc en assurance, cherchez avec deuotion, le Seigneur est bō à
l'ame

*Bernar.
ser. 67.
in Cant.*

l'ame qui le cherche. Cherchez le par vœux, suivez le par œuvres, treuvez le par foy: qu'est ce que la foy ne treuve pas? elle arrive aux lieux non hantés, descouvre les choses incognues, comprend les infinies, devine & coniecture les futures & dernières, enceint en quelque façon dans ce sien spacieux & vaste sein l'éternité même; ie ne craindray pas de dire: que ie croy, & tiens par foy, l'éternelle & tressainte Trinité, que ie n'entend point, & ne puis comprendre par esprit.

*Bernar.
ser. 75.
in Cant.* Quel ardent, & furieux desir est celluy cy? qu'une épouse se levant de nuict, ne soit pas honteuse, & ne rougisse point de se trouver en public? qu'elle coure par toute la ville? qu'elle s'enqueste tout hault, & vers chacun indifferement, de son amant, de son fauoré? & qu'il n'y ait raison, ny remonstrance qui la puisse détourner de faire vne recherche precipitée par toutes les rues? qu'aucune difficulté ne l'empesche, que la nuict aduancée ne luy donne aucune enuie de reposer? que la pudeur de son nom d'espouze ny serue de rien, ny même l'horreur, & frayeur naturelle des tenebres? Et toutes-fois apres toutes ces violentes affections & tesmoignages d'amour, elle a iusques à present esté frustrée en son desir. Que vouldra donc signifier cette longue & obstinée priuatiō, nourrice d'ennuys, fontaine de soub-
çons

çons, brandon d'impatience, maraître d'amour, mere de desespoir ? si c'est encore vne dissimulatiõ; elle est à la verité trop fascheuse. Soit toutesfois, qu'il y ayt eu de l'vtilité pour cette affligée, & des esguillons de pieté, de dissimuler pendant qu'elle appelloit seulement, ou rapelloit, & que l'affaire estoit en ces simples termes. mais à present qu'elle cherche & recherche avec tant de diligence, & de desir, à quoy sont bonnes ces ennuyeuses dissimulations? quels ennuys, & degousts seroiét ce aux espouses charnelles, & parmy des amours vergoigneuses, si on les traittoit en cette sorte? prenant le sens au pied de la lettre superficielle, sans toutesfois me soucier, si cela les touche ou point, & leur en laissant le debat.

Je ne desire pas, que vous cherchiez vostre espoux parmy les rues; ie n'apreue pas, que vous alliez tournoyant par les coings & carrefours d'une ville, quoy que pour excuse vous disiez; *Je me leueray, & feray vne ronde par la cité; ie chercheray par toutes les rues & marchés celluy que mon ame a tant chery.* n'allez pas là demander à quelqu'un. *N'avez vous pas veu le bien-aimé de mon ame?* personne ne daignera vous respondre, vous ne treuuez iamais vostre espoux parmy les rues. Le chemin qui conduit à la vie est bien estroit, & fort pressé. ce IESVS, que vous aymez, est ialoux; il ne veut pas que tout le monde voye

Hier.ep.

22. ad

Eustoc.

voye vostre face : que les vierges sottes , & maladuisées se pourmentent tant qu'elles voudront, il leur est permis ; mais vous, demeurez au logis, & dans vous mesme avec vostre espoux seulement.

Ambr.
l. 3. de
de Virg. Ce n'est pas au milieu d'un marché, ny par les rues que IESVS CHRIST se laisse treuver: IESVS n'est pas vn batteur de paué; Car IESVS est la paix, & le marché regorge de procez & de querelles. IESVS est la iustice, le marché est plein d'iniquitez. IESVS est vn ouurier, le marché est vn theatre d'oïlifs & faîneants. IESVS est tout de charité, le marché tout de derraction. IESVS est la foy mesme, le marché la fraude & l'infidelité. Fuyons dōc le marché, les rues, les carrefours. Cette epouse qui l'aymoit si fort, ne le peut treuver au marché, ny par les rues, l'aduouiant & declarant elle mesme en ces paroles. *Je me leue- ray, j'iray & retourneray par toute la cité, par le marché, par les rues; & là ie chercheray le biē aymé de mon ame; ie l'ay cherché, & ne l'ay pas treuue:* ne cherchons donc pas IESVS CHRIST en lieu, auquel nous ne le treuuerions pas.

Bernar.
serm. 84
in Cant. Dieu doibt estre cherché non par les pas de nos pieds ; ains par bons desirs : mais le rencōtre & la iouyffance n'esteint pas tousiours ce desir; au cōtraire, il l'estend & l'enflame d'auantage. n'est il pas vray, qu'ordinairement la consommation du plaisir, est la consomption du desir ? icy point, la iouyffance

sance est plustot vne huyle à ce desir, lequel est luy mesme vne flamme qui s'entretient, & s'augmente par cet aliment. Ainsy faut-il dire, que la ioye sera bié accôplie; mais que routesfois le desir ne finera point, ny par cōsequēt la recherche. Et cōment cette ame ne feroit elle pas animée, & encouragée à chercher, ayant si clairemēt esprouuē la clemence de son espoux, & s'estāt entierement persuadée de treuuer ē luy sō repos assēuré?

Remarquez la vehemence & la force de l'amour en cette amante. Elle ne peut souffrir l'absence de son bien-aymé; cette priuation la vuide de toute patience, & s'il est present, l'abondance de cōtētement & de ioye l'estouffe, elle n'est pas capable de bien soustenir ny l'vne ny l'autre de ces deux fortunes. en l'vne ses vœux souspirent, & se suffoquent à force de desirer; en l'aultre ils s'espandent & s'épuizent, & permettent d'estre abandonnez, par excès de posseder. O bien-heureux amour, qui par vne continuelle vicissitude, ou se fond en soy mesme, se possedant; ou se cherchāt souspire, halette & se poursuit pareillement, *Je l'ay cherché, & ne l'ay pas treuue.*

I'ay erré, & me suis esgaré cōme vne brebis perie, vous cherchāt en l'exterieur, vous qui estes en l'interieur, & i'ay beaucoup tra-
uaillé, vous cherchāt hors de moy, quoy que vous habitez en moy, si toutesfois ie vous desire.

I'ay

*Guilb.
Abb.
ser. 45.
in Cat.*

*Aug. soa
liloq. 6.
31.*

*I'ay tourné par les rues & places de la cité, de ce monde, vous cherchant, & ne vous ay pas treuvé. parce que ie cherchois mal au dehors ce qui estoit au dedans; i'ay enuoyé pour mes-
sagers tous mes sens exterieurs, afin de vous chercher, & ne vous ay pas treuvé, parce que ie cherchois mal. Car ie voy, o mon Dieu, & ma lumiere, Seigneur qui m'avez esclairé, que par iceux ie vous cherchois mal, vous qui estes au dedans; & toutesfois ils n'ont pas sçeu, où, ny par où vous estes entré. I'ay commencé bien tard à vous aimer, o beauté si ancienne, & si nouvelle, & trop tard pour moy; vous estiez au dedans, & moy au dehors; & là ie vous cherchois, laid & difforme que i'estois, ie courois & me hurtois à toutes ces belles choses que vous avez faictes. Vous estiez avec moy, & ie n'estois pas avec vous. Telles choses me retenoient bien loing de vous, qui ne pou-
uoient estre sinon en vous. Car ie tournois par toutes choses en vous cherchant, & me delaissois moy mesme pour toutes ces choses. I'ay interrogé la terre, si elle estoit mon Dieu, & elle m'a dit que non; & toutes les choses qui sont en icelle ont confessé le mesme. I'ay interrogé la mer & les abysses, & tout ce qui rampe dans icelles, tout cela m'a respondu, nous ne sommes pas ton Dieu: cherche-le par dessus nous. I'ay interrogé l'air mouuant, & tout l'air avec ses habitans*
m'a

m'a respondu, Anaximenes se trompe; le ne suis pas ton Dieu. I'ay depuis interrogé le ciel, le soleil, la lune, & les estoiles: nous ne sommes pas ausly ton Dieu, disent ils. En fin i'ay interrogé la masse vniuerselle du monde, dis moy, si tu es mon Dieu, ou non? & elle m'a respondu par vne forte & haute voix; le ne le suis pas. mais i'ay moy mesme mon estre par luy. Celluy que tu cherches en moy m'a faite, cherche par dessus moy, celuy qui me gouerne, & qui m'a faite.





*Num, quem diligit anima mea, vidistis? Paullulum
cum pertransissem eos, inueni quem diligit ani-
ma mea: tenui eum, nec dimittam. Cantic. 3. 27.*

XII.

N'avez vous point veu celuy que mon ame ayme? Quand ie les eu vn peu passez, ie trouuay celuy, que mon ame ayme; ie l'ay prins & ne laisseray pas aller. Cāt. 3.

R Este-il encor quelque place
En l'enclos de cette cité,
Où par vn assez long espace
Mon œil ne se soit arresté?
Ie suis encor toute recrue,
De tant courir de rue en rue,
Et tant de flambeaux allumez,
Pour retreuer ce beau visage,
Quoy qu'ilz se soient tous consumez:
Ne m'en donnent aucun presage.

Helas que scaurois ie plus faire?
Quel endroict ay-ie negligé?
En cette douloureuse affaire,
Tout quartier m'a desobligé.
Comme en vne lande sterile,
I'ay veu le desert dans la ville,
Que me sert donc de plus chercher?
Si ce doux espoir que i'adore,
Prend plaisir à se tant cacher,
Et ne se monstre pas encore.

Donc explorée, & toute triste,
Sans patience, & sans raizon,
Ie rebroissois dessus ma piste,
Pour retourner à la maison.

Ne treuuant personne fidelle,
Que m'en contaſt quelque nouuelle;
Mais en cette perplexité
Par aduenture ie regarde,
Et voy qu'aux murs de la cité
Quelques ſoldats faizoient la garde.

Auſſy-tot parlant la premiere,
I'ozay bien les interroger,
Si mon amour, & ma lumiere,
Eſtoit là venu ſe loger.

Et cette deſdaigneuſe race,
Tournant incontinent la face,
Adoucie d'un air mocqueur,
Me brocarde à bouche ouuerte;
Ce qui m'aigriſt autant le cœur,
Que faiſoit ma premiere perte.

Et bien (diſoient ils) belle nymphe,
Quel eſt il donc voſtre mignon?
Sera ce quelque paranimphe,
Qu'on puiſſe cognoiſtre ſans nom?
Pardonnez moy (leur reſpondis-ie)
Car c'eſt la candeur qui m'oblige,
A laiſſer les termes de Cour;
Le deſir, qui me paſſionne,
M'a fait croire que mon amour
N'eſtoit meſcognu de perſonne.

Le nom de Pylade, & d'Oreſte,
Celuy de Pirame & Thysbé,
Ne fut iamais ſi manifeſte,
Ny leur amour tant emflambé.
Meſme vous qui donnez à croire,

Qu'il

*Qu'il ne vous est pas bien notoire,
 Me faites p  ns  r autrement;
 I'estime qu'il ne soit point d'homme,
 Qui ne cognoisse mon amant,
 Sans qu'il faille que ie le nomme.*

*Vous donc qui faites sentinelle,
 De grace respond  z vn peu,
 O   s'est retir   mon fidelle?
 Dites moy si vous l'avez veu.
 L'avez vous veu celuy que i' ayme,
 Et qui m' ayme plus que soy mesme?
 Comment l'avez vous rencontr  ?
 Seul, ou bien avec quelque suite?
 En quel endroi  t at-il mon  tr  ,
 Qu'il vouloit poursuiure sa fuite?*

*Faites que ie s  ache la place,
 Et le moment de son depart,
 Vous at-il point dit, si ie passe
 Que l'on m' adresse quelque part?
 Ainsy parlay-ie    ces barbares,
 Mais les gens de biens sont si rares,
 Sur tout parmy ce peuple abie  t:
 Que tous recommenceants    rire,
 Me donnoient seulement subie  t
 De pleurer, sans leur plus rien dire.*

*Fuyant leur rys, & leur blaspheme,
 Aus  y-tot ie passay plus loing,
 Cependant ma douleur extreme,
 Doubloit mon regret & mon soing.
 Mon desir & mon esperance
 N' auoit plus de perseuerance;*

Mon cœur plongé dans le malheur,
Comme vn pilote sans science,
Aloit au gré de la douleur,
Contre l'escueil d'impatience.

Pendant l'excez de cette peine,
Desesperant de mon desir,
Je me tenois comme certaine,
De n'auoir plus aucun plaisir.
Pour retreuer ma chere vie,
En cette face poursuiuie,
I'auois fait des pas superflus;
Et voilà qu'à la despourueie,
Lors que ie ne la cherchois plus,
Elle parut deuant ma veüe.

Treßaillant de ioye, & de crainte,
Je doubtois encor si mes yeux
Se passoient d'une image peinte,
Ou d'un corps plus substantieux.
Et comme ie tasc heoïs à dire,
O cher amant que ie desire,
Vous voy-ie veritablement?
Ma voix demeurant enfermée
S'efforceoit inutilement,
Comme si i'eusse esté charmée.

Comme apres quelque longue guerre,
Vne femme voit son mary,
Qu'elle croit dois long temps en terre,
Et pense qu'il soit ia pourry.
Elle, à cette premiere aproche,
Aussy froide qu'est vne roche,
Tient que ce soit quelque trompeur.

Quelque

Quelque assurance qu'on luy donne,
 Pendant cette soudaine peur
 Elle ne recognoit personne.

Il faut du temps pour la remettre,
 Et pendant ce premier deuoir,
 A peine veut elle permettre,
 Que son mary la puisse voir.
 En fin remarquant le vizage,
 Et la voix de son personnage,
 Elle l'aduoüe aucunement,
 Et s'aproche toute confuse;
 Mais son premier embrassement
 N'est point sans peur de quelque ruze.

N'ayant point son ame entachée
 De l'amour de quelque estranger:
 Elle seroit par trop faschée
 D'auoir fait quelque coup leger.
 Ce soing fait renaistre son doubte,
 Elle le contemple, & l'escoute,
 Et tiendroit pour vn lasche tour:
 Si s'estant trop precipitée,
 Elle auoit monstté de l'amour
 A quelque personne empruntée.

Tout ainsy que cette incertaine,
 Lors que mes yeux vous ont reueu,
 Cette felicité soudaine
 M'en a fait differer l'adueu.
 Ayant beaucoup de peine à croire,
 Que ie deusse auoir tant de gloire,
 Ma peur combattoit mon espoir,
 En fin l'amour qui me transporte,

Rengeant ma voix à son pouuoir,
M'a fait parler de cette sorte.

Cher entretien de ma pensée,
O doux amant, o sainte espoux,
Repos de ma vie lassée,
Respondes moy donc si c'est vous.
Le cœur me bat, la voix me tremble,
Non, ce n'est pas vous ce me semble,
Ce n'est pas icy mon soucy;
Mais c'est luy, i'ay tort de me plaindre,
Sans doute mon bien est icy,
Je ne veux plus doubter, ny craindre.

O mon amour, o ma lumiere,
Aseurement ie vous reuoy;
La tristesse si coustumiere
N'a plus que faire aupres de moy.
Maintenant ie vous tiens sans feinte,
Je ne doibs plus auoir de crainte,
Mon bonheur est bien asseuré.
Sans rien doubter ie vous embrasse,
Et mon courage enamouré
N'attend point de plus grande grace.

Vous estes mon bien & ma vie,
Tout ce qu'on prize plus que l'or
Ne me fera iamais d'enuie,
Si ie possède ce thresor.
Je ne courray plus par la ville,
Comme quelque personne vile,
Qui se couche en vn carrefour.
Ny ne me verray plus mocquée,
Passant au pied de quelque tour

Par la sentinelle embusquée.

*O si par des souhaits si iustes
Mes deux bras pouuoient deuenir
Des estraintes assez robustes,
Que ferois- ie pour vous tenir?
Que mes mains ne se changent elles
En des manotes eternelles,
Et mes pieds en liens d'aimant?
Afin qu'en cette ioiïssance
Vous possédant asseurement:
Je ne craignisse plus d'absence.*

*Ainsy que la vigne naissante,
Qui se ioinct à l'ormeau planté,
Mais d'une estrainte plus puissante
Je vous tiendrois bien arresté.
Plus que les branches de lierre,
Quis'attachent contre la pierre,
Je m'attacherois contre vous;
Et passant toutes mes années
Dans vn embrassement si doux:
Je benirois mes destinées.*

*Mais pendant que ie vous embrasse,
Qu'au moins rien ne vous soit suspect;
Ne pensez pas que cette audace
Soit marque de peu de respect.
Sur cette premiere occurrence,
Après vne si longue absence
Vn moment ne suffiroit pas.
Et toute ma peine passée
Merite avecque quelque appas
D'estre à loisir recompensée.*

*Comment? vne amitié si rare
N'aurat-elle pas plus de feu?
Pensez vous bien, o bel auare,
M'auoir payée de si peu?
A peine ay-ie eu loizir de dire
Bel ange, pour qui ie sousspire,
Maintenant vrayment ie vous tiens;
Voicy que las de mon langage
Vous voulez rompre mes liens,
Comme vn qui seroit en seruage.*

*De grace perdez cette enuie,
Et cessez de mal augurer,
Qu'vne gloire tant poursuiuite
Ne me doie pas plus durer.
Ie n'en souffriray point la perte,
Sice n'est par la force ouuerte.
Vos desgousts n'y seruent de rien,
Qui sans rendre vn effort extresme
Se priue d'un souuerain bien:
Il ne monstre gueres qu'il l'ayme.*

*N'avez vous point veu celuy que mon ame ayme?
 Quand ie les eu vn peu passez, ie trouuay celuy
 que mon ame ayme; ie l'ay prins, & ne le laisseray
 pas aller. Cant. 3.*

O Amour soudain, vehement, bouillant, *Bern.
ser. 79.
in Cât.*
 ardent, imperueux! qui ne permets pas
 de penser autre chose que toy, reiettes tou-
 te autre chose, mesprises tout fors que toy,
 content & satisfait de toy seul! tu confonds
 les reigles & deuoirs, dissimules tes exces,
 ne t'arrestes à point de bornes ny de limites
 asseurées. Tu triomphes en toy mesme, &
 reduis en seruitude toutes les considera-
 tions, d'occasion, de raison, de honte, de cō-
 seil, & de iugement. Voicy, tout ce que cette
 amante dit, tout ce qu'elle pense, ne sent que
 toy, ne sonne que toy, & rien d'autre, si fort
 r'es tu saisy & de son cœur & de sa langue.
 Elle dit: *N'avez vous point veu celuy que mon ame
 cherit?* Comme si l'on estoit tenu de sçauoir
 tout ce qu'elle pense. Celuy que vostre ame
 cherit, belle amante? c'est de luy que vous
 demandez des nouuelles, & n'a-il point de
 nom? Mais de grace, qui estes vous donc,
 vous, & qui est il?

Comment sçauroit on treuuer celuy, que *Nyssen.
orat. 12
in Cât.*
 nulles choses cogneües ne sçauoyent nous
 monstrer? ny forme, ny couleur, ny circon-
 scription, ny qualité, ny lieu, ny figure, ny
 coniecture, ny ressemblâce, ny proportion?
 estant

estât tousiours mis hors de toute voye d'intelligence, & fuyant ainsy l'apprehension de ceux qui le recherchent. Partant elle dit: *ie l'ay cherché* par les facultez de l'ame, qui sont pourueües de l'art, & de la force, de treuuer par discours & pëscées: mais il estoit mis hors de tout cela, refuyant, & ne se laissant pas en prize aux approches de mon esprit. Et celuy qui n'a iamais aucune marque, par laquelle il puisse estre reconnu, comment se peut-il faire que l'on puisse entendre quel il est? par discours, & par prizée, & description des paroles?

Chryf. hom. de virtute. Mais comme la femme, qui ayme veritablement son mary, durant l'absence d'iceluy, regarde de costé & d'autre par les fenestres, le recherchant, & guettant par tout, deuers la terre, & deuers la mer; & si elle aduise quelque nauire qui s'approche, elle pense que son mary soit là, si elle voit quelques voyageurs qui viennent de loing, elle se persuade qu'il soit en cette troupe, & leur allant au deuant, leur demande ainsy, dites moy, ie vous prie, où vous l'avez laissé? en quelle regiõ? en quelle ville? que dit il? que fait il? quãd propose il de retourner? De mesme façon toute ame saincte, époinsonnée, contrainte & liée par l'amour de I E S V S-CHRIST, demande à chasque fois. *Dites moy, où m'age, où se repose le bien-aymé de mō ame?*

Vous desirez de voir maintenant celluy
que

que vous ayez, celui que vous flattez, & le *Bern.*
cherchez avec mille douceurs, pour iouir *homil.*
tout à vostre aise de ses amours, & de vos *infra 8*
desirs. Tantost vous accusez ses delais & re- *Epiph.*
tardemens, tantot les mespris dont vous
croyez qu'il vous desoblige, vous mettent
en confusion; incontinent apres vous vous
aduoüez indigne de sa visite; puis vous repé-
tant de toutes vos craintes & deffiances,
vous cōsolez par vne ferme esperāce de son
retour: ce bien vous naissant du souuenir de
ses bontés tant de fois experimentées. mais
si vostre affliction continue, (comme s'il e-
stoit impossible de la souffrir dauantage)
vous vous laschez à la cholere: oseray-ie di-
re, que vous luy dites quelques iniures, ta-
schāt par ce debat & noise spirituelle, & par
l'amertume de vos paroles, l'inuiter, ou cō-
traindre à reuenir se deffendre, puis que la
douceur, les cōpliments, & la courtoisie de
vos prieres n'ont peul obliger à vous dōner
ce contentemēt? Quelles larmes espanchez
vous alors? quels souspirs? quelles voix? tan-
tot les yeux sanglants, & enflez de pleurs, se
tournēt deuers le ciel, avec les sanglots qui
fortēt du profond du cœur; tātot les mains
& les bras s'estendent & se detachent pres-
que du corps; tantot en battant la poitrine,
vous accusez la paresse & tardiueté de vo-
stre ame. Cependant des paroles sans com-
mencement & sans fin, s'entre coupent, elles
sont

sont pleines de passions, vuides de sens, il n'y a point de suite de sentences, ny de raisons; vos conceptions ne sont pas exprimées par vn langage seul & déterminé; vous vous faites vne langue nouuelle, qui n'est entendue que de vous mesme. quelquefois les affections & la voix parlent ensemble, & s'accordent; puis la promptitude & violence de vos affections deuança la voix, qui ne peut suiure, mais s'esuanoïit, & se meurt. Cependant vostre l'esprit s'esioïit de vous voir en cette heureuse peine, & ne desire rien tant, que d'estre contrainct & conuaincu par de telles armes.

S. Greg. Il faut donc que l'homme en ses angoisses
in Psal. & tribulations, recoure à celuy, qui seul est
pœnit. la vraye consolation, & durant les nuits de
 cette vie, cherche Dieu dans le liect de son
 cœur. Et s'il ne le treuve pas incontinent,
 qu'il soit plus fort animé à le chercher; qu'il
 se leue & s'esleue à l'amour des choses cele-
 stes; qu'il tourne par la cité, fôdée en l'exal-
 tation & contétemēt de toute la terre; qu'il
 interroge les guettes qui veillent & gardēt
 l'Eglise; qu'il se despoüille du manteau de
 l'ornement seculier; & qu'en l'interieur il
 soit blessé de la flaische de charité. Et qu'il
 ne cesse point de chercher, auant qu'il ait
 treuvé le consolateur des affligez. L'ayant
 treuvé, qu'il le tienne bien ferme, iusques à
 ce qu'estant rachetté par le moyen de la
 grace

grace adiutrice, il soit deliuré de la tribulation de sa conscience.

Car il y a vn certain embrasement spirituel, & à la mienne volonté qu'il arriue que mon ame soit vne espouze, tenue estroicte-ment dans l'embrasement de ce grand Espoux ! afin que ie puisse aussy dire, ce qui est escrit dans ce mesme liure ; *sa main gauche sera sous ma teste, & sa dextre m'embrassera.*

Que sçauroit-on treuuer de plus gluant, & plus fort que cet amour, qui ne peut estre resoult par les eaux, ny destaché par les vents, ny coupé par les glaiues ? *En fin les eaux abondantes ne pourront entendre la charité. Je l'ay tenu, & ne laisseray pas aller.* Le Saint Patriarche dit, *ie ne vous laisseray pas, si vous ne me benissez.* cette ame icy ne veut pas aussy le laisser, & peut estre qu'elle en a moins de volonté que le Patriarche; parce qu'elle ne veut pas le lascher, estant benite. Car le Patriarche le laissa aller, ayant reçu la benediction, mais cette cynon ; ie ne veux pas, dit elle, vostre benediction, ains vous mesme. *Car qui a-il au ciel pour moy, & qu'est-ce que i'ay désiré de vous sur la terre ?* Je ne vous laisseray pas, encore que vous me benissiez. *Je l'ay tenu, & ne le laisseray pas.* Aussy n'est-ce peut-estre pas cōtre son gré que l'on le tiét, puis qu'il descouure luy mesme son desir par ces paroles. *Mes delices sont d'estre avec les enfans*

Orig.
hom. 1.
in Cant.

Ber. ser.
79. in
Cant.

enfans des hommes . & qu'il nous fait ces promesses . Voicy ie suis avec vous iusques à la consommation du siecle . Quel lien sçauroit estre plus fort que celuy cy serré par vne si veheméte volonté des deux parties? mais neantmoins, elle est pareillement tenue par celuy qu'elle tient, puis qu'ailleurs elle dit. Vous auez tenu ma main droicte. Tenant maintenant, & estant tenue, comment sçauroit elle tomber? elle tient par la fermeté de sa foy, elle tient par l'affection de sa deuotion. Encore ne pourroit elle long temps le tenir, si elle mesme n'estoit tenue . Or est elle tenue par la puissance & misericorde du Seigneur. Je l'ay tenu , & ne le laisseray point . Que ie vous treuve aussi, vous le desir de mon cœur; que ie vous tienne, amour de mon ame; que ie vous embrasse, espoux celeste, ma ioye souueraine; que ie vous possède dedans & dehors, beatitude eternelle, que ie vous possède au milieu de mon cœur bien-heureuse vie, douceur extreme de mon ame.

*Aug.
soliloq.
cap. i.*

*Aug.
medit.
cap. 37.*

Voicy que ie voy desia ce que i'ay conuoité, ie tiens ce que i'ay esperé, ie possède ce que i'ay desiré: car ie suis vny & ioinct au ciel, à celuy, qu'estant mis en terre, i'ay aimé de tout mon pouuoir, i'ay embrassé avec toute charité, auquel i'ay adheré avec tout amour, ie le loüe, ie le bénis, & l'adore.

L'ayant treuvé, ie l'ay tenu d'autant plus estroi-

estroitement, que ie l'ay treuüé plus tard, *Beda in cap.*
l'ayant cherché diligemment.

O tres-pieux Seigneur, & doux maistre, *3. Cāt. Orig. hom. 10 in di- uerf.*
que vous estes bon à ceux qui sont droicts
de cœur, & humbles en l'esprit! o que ceux
là sont bien-heureux, qui vous cherchent en
simplicité de cœur, & que ceux là sont heu-
reux qui n'esperent qu'en vous! Il est certai-
nement vray, & vray sans aucune doubte,
que vous ayez tout ceux qui vous aiment
& ne delaissez iamais ceux qui vous ont
choisy pour leur esperance. Car voilà que
vostre amante vous cherchoit simplement,
& vous a treuüé veritablemēt. Elle esperoit
en vous, & n'a pas esté delaisée de vous,
mais a plus reçu par vous, qu'elle n'auoit
attendu de vous.

Graces vous soyent rendues, o ma lumie- *Aug. ser. liloq. 5. 31.*
re, parce que vous m'avez esclairé, & ie vous
ay treuüé, & me suis treuüé; en l'endroit où
ie me suis treuüé, où ie me suis cognu, là
vous ay ie cognu, là vous ay ie treuüé; &
où ie vous ay cognu, là m'avez vous illu-
miné.



*Mihi autem, adherere Deo bonum est; ponere
in Domino Deo spem meam. Psal. 72.*

X I I I.

Mais il m'est bon d'estre conioinct à Dieu,
 & mettre au Seigneur Dieu mon
 esperance. Psal. 72.

DAns combien de dangers ay ie passé ma vie,
 Triste ioüiet du sort, du temps, & de l'enuier
 Ainsy que le balon qui ietté, reietté,
 Passant de main en main, n'est iamais arresté.
 L'ambitieux desir d'une gloire mondaine
 Fut le premier subiect de ma premiere peine.
 Mon courage esleué me faizant esperer
 Quelque honorable rang, qui deubt tousiours durer:
 Je me mis ausy-tot dans le mestier des armes;
 Les dangers me plaizoient, & i'allois aux alarmes
 De mesme gayeté, que si pour estre heureux,
 Il faillloit seulement se rendre valeureux.
 Laisant tout autre soing du ciel, & de la terre,
 Je bornois mes desirs, du desir de la guerre,
 Comme si les destins m'eussent déterminé
 Cet vnique entretien auant que d'estre né.
 Mais auant qu'aspirer aux principaux offices
 Je n'ay pas desdaigné les plus bas exercices.
 Au lieu de reposer, i'ay veillé maintes nuitts,
 Chantant ou discourant pour passer mes ennuy
 Plus que mes compagnons i'ay fait les sentinelles,
 Tantot sur les remparts, tantot sur les tournelles;
 Et l'ennemy surpris a veu que maintes fois
 Ses ruzes valoient moins, que ma tröpe, ou ma voix:
 Pour asseurer vn camp, auancer les tranches;

Reparer les defaux de perches ebranchées,
Coucher des troncs de boys pour empesther le pas,
Ce sont inuentions que ie n'ignorois pas.
Encor tous ces trauaux m'estoient fort peu de chose,
Car fut qu'à la campagne, ou bien en place close,
De nuict, ou bien de iour, l'ennemy se fist voir:
On me treuuoit en pied pour faire bon deuoir.
Ne pësant qu'à l'honneur, sans peur d'aucune atteinte
Mon regard asseuroit ceux qui trëbloient de crainte;
I'employois à tout coup la parole, & la main,
Et rendois au combat vn effort plus qu'humain.
En fin ie puis compter pour loüiange certaine,
Qu'en tiltre de soldat, ou bien de capitaine,
On n'en treuuoit aucun qui plus heureusement
Ioignit la hardiesse avec le iugement.
Helas combien de fois, lors que la canicule
Souffloit aux iours d'Esté son halaine qui brule,
Quoy que las, & recru, ma- il faillu marcher
Soubs le peuant harnois, qui me faisoit pancher.
Mes cheueux cependant distilloient l'eau salée
D'vne espaisse sueur, sur ma face halée;
Mon col fumant de chaud paroissoit tout crousté
De sable destrempé dedans ce baing d'Esté.
Cuit parmy cette d'ardeur, comme dans vne forge,
Vne cruelle soif me pressoit à la gorge,
Attachant mes poulmons, sans espoir de treuuer
Seulement vn egoust, afin de m'abreuuer.
Mais combien d'autres fois en la saison contraire,
Desireux d'agrandir la gloire militaire,
Ma- il faillu passer vn fleuve mygracé,
Ayant le casque en teste, & le corps cuirassé.

Mes bras fendoient les flots, & ma bouche trempée
Me seruoit de baudrier pour porter mon espee.
I'ay passé plusieurs ans en ce rude mestier,
N'ayant rien que le cāp pour ville & pour quartier.
Entre les gens de pied ma force estoit notoire,
Entre ceux de cheual i'auois la mesme gloire;
Si bien que l'ennemy me voyoit chaque iour
Le premier au combat, le dernier au retour.
Les traits enuenimez tombans drus comme gresle
Ont percé par dix fois mon cuirasse infidelle.
Mes brassards sont froissez, & bien encor dix fois
Cet orage a fausé mon casque, & mon pauois.
En trois diuers combats, faits en plaine compagne
I'ay veu mourir sous moy trois bōs genets d'Espagne;
Quoy qu'un heureux malheur m'eust ainsi demōté;
Encor ozois ie auoir ma premier fierté.
Les pennaches flotans au tour de ma salade
Emportez quatre fois par quelque canonnade,
Me laissoient deplumé, mais ne m'empeschoient pas
De suiure l'ennemy, fuyant deuant mes pas.
Le gros estant deffait, & poursuiuant le reste,
Ie me suis souvent mis en danger manifeste;
Frapant i'estois frappé, ie donnois sang pour sang,
Sans que crainte ou douleur, me fit perdre mō rāg.
Mais treuuant chaque iour ces rudes aduentures,
Ie n'ay iamais receu que d'honnestes blessures.
Mon sein cicatrizé se peut voir sans affront,
Ce sont marques d'honneur que i'ay dessus le front :
Mes bras sont destranchez, seulement par derriere,
N'estant iamais fuy, i'ay la peau toute entiere.
Quoy que les ennemys plus forts, ou mieux armez,

Pensant m'auoir surpris, fussent bien animez:
 J'aymois mieux esprouuer tout l'excez de leur rage,
 Que me mettre à quartier, pour éuiter l'orage.
 Ny traits, ny feux, ny fers, ne m'ont fait retirer,
 I'ay suby le peril sans me desesperer;
 Et m'opposant tout seul à leurs troupes entieres,
 Pour me perdre à hault prix, i'ay rougy les riuieres
 De leur sang epanché, i'ay fait des monts de morts,
 Des remparts de boucliers, & des planches de corps.

Qui n'assureroit pas que pour tant d'entreprises
 D'ennemys renuerséz, & de places conquizes,
 Moy de qui la valeur auoit tout aduancé,
 Ie debuois aussy-tot estre recompensé?
 Ah triste souuenir ! apres tant de victoires,
 Honorables subiets d'immortelles histoires,
 Apres auoir vaincu tant de braues guerriers,
 Apres auoir planté des glorieux lauriers
 Arouzez de mon sang, gaigné tant de couronnes,
 Ayant sauué de mort tant, & tant de personnes,
 Apres auoir orné d'un si riche butin
 Tous les autels des Dieux, qu'ay ie pour mon destin ?
 Vne faute legere, vn pas fait hors de lignie,
 M'a rauy tout d'un coup vne gloire si digne,
 Le iuste souuenir de mes trauaux passez,
 Mes grades, mes honneurs ont tous esté cassez.
 Tous les maistres de camp par hayne, ou par enuie,
 Se sont aussy-tot mis à reprendre ma vie.
 Sans armes, sans cheual, sans solde, ou passeport,
 I'ay souffert vn affront plus fascheux que la mort.
 Pour faire que leurs traits parussent legitimes,
 Ils m'ont impudemment chargé de mille crimes.

Ainsy

*Ainsy par vn moyen detestable, & maudit,
I'ay perdu sans raison tout mon premier credit.*

*O Dieu fidelle chef! o seul grand capitaine!
Que n'ay-ie plus-tot mis mon courage, & ma peine,
Suiuant vos estandarts, & viuant sous vos loix,
Que d'auoir tant suiuy les camps des autres Roys?
Si ie n'eusse porté que de si sainctes armes,
I'aurois esté subiect à de moindres alarmes.
Et mes petits trauaux fidellement rendus
Ne seroient pas ainsy mesprizez, ny perdus.
Ceux qui mettent en vous leur vnique esperance
Vont bien à tout danger avec plus d'assurance,
Vous seul estes leur anchre, & le ferme support,
Qui les tient en surté, comme vn nauire au port.*

*Ayant donc condanné cette ingrante milice:
Ie iuray pour iamais d'en fuyr l'exercice;
Pennaches ny baudriers ne me parerent plus,
I'en quittay pour iamais l'vzage superflus.
Sans souffrir que mes mains fussent plus occupées
Ainsy qu' auparauant de piques, ny d'espees.
Mais mon second soucy ne valut gueres mieux,
Le faux esclat de l'or me donnant dans les yeux:
Ie fus bien-tot saisy d'un desir de richesse.
Donc, ayant consolé ma premiere tristesse,
De soldat fait marchand, ie prins les gets en main,
Achettant aujourd'huy, pour reuendre demain.
Disgracié de Mars, ma principale cure
Estoit de m'acquerir la grace de Mercure,
Ainsy l'esperoir du gain bien mieux que le tambour
Me venoit éueiller auant l'aube du iour.
Maniant dextrement cette neuue pratique,*

J'auois pour corps de garde vne auare boutique,
 Et pour mon rendez vous le milieu d'un marché,
 Où le moindre profit me tenoit attaché.
 Je fiz assez long temps trafic d'espiceries,
 De sucre, de parfuns, puis de tapisseries,
 J'eue des batteaux de vin, i'en eue d'autres de grain,
 Changeant ainsy souuent de denree, & de train.
 Mes nauires vogant par les costez d'Afrique,
 Faizoient de iour en iour vne heureuse trafique
 Si bien qu'en tous les ports qui sont vn peu cognus
 J'auois quasi tousiours des gens entretenus.
 Voyant avec plaisir tant de metamorfozes,
 D'un profit excessif pour de petites choses,
 De pauvre estre fait riche, auoir tout à foizon:
 Ce m'estoit vn honneur hors de comparaizon.
 Je ne pretendois point de plus dignes trofees,
 Que de voir retourner mes nefes, bien estoffées,
 Chargées de thresors, qui viennent du Leuant,
 Et puis les renuoyer ainsy qu'auparauant.
 Desia pour contenir ma richesse subite,
 Vne simple maison paroissoit trop petite,
 J'auois des magazins, tellement que mon bien
 Pouuoit m'entretenir, sans me mesler de rien.

Mais où sont maintenant ces richesses acquizes?
 Le ciel n'agreant pas toutes mes entreprises,
 De riche m'a fait pauvre, & par vn seul reuers,
 M'a rendu le ioüet de tout cet vniuers.
 Pour ourdir mon malheur, mes nauires chargées
 Du superbe butin des Indes rauagées
 S'en venoient triomfant des orages passez:
 Mais les vents, ou les cieux iustement courroucez

Emeurent

Emeurent pres du port vn si cruel orage:
 Qu'à peine eu ie loysir de sortir du naufrage.
 Les vaisseaux ont fait bris, les hommes sont noyez,
 Je me suis treuue seul en des lieux desuoyez.
 Tristement eschapé des rigueurs de Neptune;
 Me voilà poursuiuy d'vn second infortune,
 Car estant de retour en ma pauvre maison,
 Vn debteur a surpris mon liure de raison,
 L'autre a nié son seing, l'autre a fait banqueroute,
 Vn pariure impudent ma forgé quelque doubte,
 Payé de faux serments, sans or, & sans argent,
 Je me suis en fin veu miserable indigent.
 Ainsy que c'est de l'eau que le sel prend son estre,
 Puis se fond derechef en l'eau, qui le fit naistre;
 Achettant tous les iours, tous les iours i'ay vendu,
 I'ay gagné quelque bien, puis ie l'ay reperdu.

Combien plus doucement se passent les iournées
 De ceux, qui sans courir aux Isles fortunées,
 Et sans se soucier des querelles des grands,
 Vzent en plein loizir le terme de leurs ans.
 Je me pris donc à dire apres cette trauerse,
 Riche nepueu d'Athlas ie quitte ton commerce.
 En suiuant ton party, i'ay couru cent dangers
 Entre ceux du pays, & chez les estrangers.
 Toutefois le repos, d'vne fortune seure
 Est ausy loing de moy, comme à la premiere heure.

Puis que tous mes desseins se dissipoyent ainsy,
 Que pouuois- ie aduizer, ou mettre mon soucy?
 Mars n'auoit daigné de soustenir ma gloire,
 Et Mercure sans foy me deffendoit de croire,
 Que ie peusse en son train acquerir plus d'honneur,

Après auoir destruit ma peine, & mon bonheur.

*Ainsy diuers pensers roulans en ma ceruelle,
La fortune m'ouurit vne route nouuelle,
Ie glissay finement dans le palais d'un Roy,
Où la felicité sembloit s'offrir à moy.*

*Car si-tot que i'y fus, ma gloire fut semée
Par la bouche des grands, & cette renommée
Passa iusques au Roy, qui me fit appeller.*

*Paroissant deuant luy, i'ozay bien luy parler,
Ie fus veu de bon œil, & mes moindres paroles
Ne luy semblerent pas vulgaires, ny friuoles,
Ie ne sçay quelle humeur l'induisit à m'aymer,
Ny quelle qualité me fit tant estimer.*

*Ie croy qu'àsseurement cette faueur subite
N'eust pour premier moteur ny grace, ny merite:
Mais qu'un secret destin qui conduit les humains
Fit comme en se iouuant cet œuvre de ses mains.*

*Or, soit que le pouuoir de quelque grand Genie
Ayt accordé tout seul toute cette harmonie,
Où que quelque vertu (ce que ie ne croy pas)
Seruit à ce bonheur d'argument & d'appas;
Ou bien l'erreur du Roy; dedans vn court espace*

*I'eü dedans ses faueurs vne assez bonne place
Pour m'entēdre parler les iours luy sembloiet court,
Nous employons les nuits prolongeant nos discours.*

*Quoy qu'à traitte de temps la diligente aurore
Nous print à mesme faict, nous poursuiuions encore.*

*A toute heure i'entrois dedans son cabinet,
I'auois mesmes credit d'vser de son signet.*

*Aux heures de loizir, nos ames libertines
Afin de s'aracher les poignantes espines*

Des soucy's de l'estat, loing du fascheux aspect
Des subiet's importuns, & sans ce dur respect,
Qui s'observe en public, i'oüoient à portes closes,
Et leurs doux entretiens estoient des moindres choses.
Si nous estions aux champs, il ne permettoit pas,
Que i'eusse en autre lieu, ny repos, ny repas.
Vn carosse, vn quartier, vne tente, vne table
Le seruant, me seruoit, ainsy qu'un Conestable.
Le pouuoir excessif de l'Empereur Romain
Ne mit pas mieux Seian en vn sort plus qu'humain:
Clitus fut moins aymé du grand Prince Alexandre,
Commode n'a pas peu faire plus pour Cleandre.
Et mesme Ablaius aupres de Constantin
Ne rencontra iamais vn si riche destin.
Desia cet heur nouveau (comme c'est l'ordinaire
Que toute nouveauté plaist au simple vulgaire)
Me sembloit de bon goust, les plus grands courtizans
Admiroient mon pouuoir, i'auois mille presens,
Chacun me caressoit, ceux qui vouloient pretendre
Charges ou dignitez, ne deuoient rien attendre,
Qu'apres m'auoir prié de les fauorizer,
Ie pouuois sans recours promettre, ou refuzer.

O bonheur sans pareil! s'il eust esté durable,
Mais comme en vn clin d'œil, le demon fauorable,
Qui m'auoit soustenu retira l'estançon:
Toutes mes actions donnerent du soubçon.
Ie n'eu plus de credit, le Roy changea de face,
Toutes ses priuantez tournerent en menace.
I'auois beau protester que i'estois innocent,
C'estoit aigrir plus fort l'ire d'un plus puissant.
Honteusement descheu d'une gloire plus haute,

Sans

*Sans que i'eusse commis vne petite faute,
Il me fallut sauuer pour fuyr la prison,
Ou quelque affront plus grād, ie n'eu plus de maison;
Mais en pauvre banny, chassé de tout le monde,
Je trainois par les champs ma vie vagabonde.
Ainsy pour m'esleuer si le Roy fut soudain,
Il ne le fut pas moins à montrer son desdain.
Subiet infortuné d'une histoire tragique,
I'accreeu le rang de ceux, que la fortune inique
Flatte pour quelque temps, & les eleue hault,
Pour les faire perir, tombans d'un plus grand sault.
Ceux qui m'auoient hay, ioyeux de mon dōmage,
Remarquoient ausy-tot la fortune, & l'image
De l'Eutrope d'Arcade, & le sort furieux
Qui perdit Stilicon, au temps d'Honorius.
L'Empereur Constantin sembloit chasser Ablau,
I'estois nouueau Seian, traitté comme vn esclaue
Par Tibere fasché, de m'auoir esté doux.
Ou le second Clitus d'Alexandre en courroux.
En fin tout ce qu'on lit dedans l'ancienne histoire
Des courtizans destruits, retournoit en memoire
Aux plus iudicieux, qui voyans mon malheur
S'apprestoient sagement, pour euitier le leur.*

*O Dieu, que l'indigent a bien plus de prudence,
Qui n'attend que de vous faueur ou recompense!
Et qui sans adorer le pouuoir des mortels,
Ne presente ses vœux que deuant vos autels.*

Mais il m'est bon d'estre conionct à Dieu, & mettre au Seigneur Dieu mon esperance.

Psal. 72.

LE cœur humain, qui n'est pas cloüé par le desir de l'eternité, ne sçauroit iamais estre stable ny arresté, mais plus mouuant qu'aucun mouuement; il passe d'un dessein à vn autre, cherchant du repos aux choses qui n'en ont point. Or en ces choses caducques & transitoires, dans lesquelles ses affections sont detenues captiues, il ne sçauroit treuuer vn vray repos, par ce qu'il est si digne, & capable de si grandes fortunes, qu'aucun bien moindre qu'un souuerain bien ne luy suffit.

Et moy ie suiuius cecy, & puis cela, & ne pouuois estre remply, par tout ce que ie prenois, pendant que ie ne vous treuuois pas en moy, bien singulier, incommutable, indiuisible, & vnicque; qu'ayant acquis, ie n'ay plus besoing de rien; qu'ayant treuue, rien me peut faire mal, & la possession duquel rassasie abondamment tous mes desirs.

Mais maintenant ie ne puis auoir rien de si doux, que d'estre avec mon Seigneur, *il est bon pour moy d'adherer à Dieu.* Dónez moy Seigneur que pendant que ie suis allié à ces membres fragiles de mon corps, ie vous adhere, & sois ioinct à vous, suiuant ce qui est escrit, *qui adhere au Seigneur, est vn esprit avec luy.*

Que

*Aug.
manu.
cap. 24.*

*Aug.
soliloq.
cap. 13.*

*Aug.
medit.
cap. 37.*

*Aug. in
Ps. 72.*

Que les vns choisissent le mestier des armes, les aultres le bien dire & la plaidoyrie des procez, les aultres diuerſes doctrines, d'autres les negociatiōs, d'autres l'agriculture; quant à moy, *il m'est bon d'adherer ſeulement à Dieu.* Il n'y a rien meilleur que de s'arreſter à Dieu ſeul, quand nous le voirons face à face. quoy donc maintenant? parcé que ie parle eſtant encore pelerin. Il m'eſt bon d'adherer à Dieu, mais maintenāt en ce pelerinage, par ce que ie ne poſſede pas encore la choſe meſme, il me faut mettre mō eſperance en Dieu. Donc auſſy long téps que vous ne luy eſtes pas encore cōioinct, mettez voſtre eſperāce en luy. Flottez vous? iettez cette anchre en terre, attendāt le calme. N'eſtes vous pas encore arreſté par preſēce? attachez vous par eſperāce; & quelque choſe que vous faciez icy, que vous eſperiez tousiours en Dieu. A quoy vous occuperez vous? & quelles ſeront vos affaires, ſinon de loüer celuy que vous aymez? Aduiſez vn peu ſi vous aymiez quelque eſcuyer, n'attireriez pas tout le mōde à l'aymer avec vous? L'amy d'vn eſcuyer quelque part où il paſſe, parle de luy, afin que chacū l'ayme à ſon exemple.

*Basil. in
Ps. 61.*

Si les richesses vous viennēt en abōdāce; n'y mettez pas voſtre cœur. La nature des richesses eſt coulante, & mal aſſeurée, elle court, & s'emporte bien loing entre ſes poſſeſſeurs plus viſte qu'vn torrent rapide, enflé des deſpoüilles de

de l'hyuer, elle abuse les vns d'une façõ, les autres diuerfement, comme vne race desclaves vendus & reuendus; elle change de maistre, & de Seigneur à toute heure. Auourd'hui ce champ là appartient à celluy cy, & fera demain à quelque autre, & peu de temps apres passera à quelque tiers, qui cõtinuera de changer. Regardez vn peu les hostels & grandes maisons dãs les villes, combien de noms leurs sont escheus depuis leur issue de la main des maçons? autant d'appellations diuerfes que de possesseurs. L'or coule des mains de celluy qui le tient, pour entrer en celles d'un autre, & faire là seiour aussy court, & malasseuré: car plus facilement retiendrez vous de l'eau dans vos mains, les pliât, & ferrât les poingts; que vous ne cõseruerez à vous seul les richesses que vous possédez.

Au iugemẽt des iustes (quoy que tous biens *Greg.* viennent en abondance) cela ne leur semble *hom. 4.* pas biens, s'ils sont épris, & transportez par *in Euãg.* des saincts desirs. Et de là vient que le Prophete David ayant toutes les richesses d'un puissant & florissant royaume, possedât aussy tous les cœurs & bonnes volontez des peuples, qui luy rendoient prõpte obeissance; quoy qu'il iugeast tout cela fort beau, & bien cõmode pour les necessités humaines, il estoit toute fois trauaillé du desir d'un autre biẽ qu'il souhaittoit ardẽment, & disoit: *mais à moy il est bon d'adherer seulement à Dieu.*

Que

Aug. in Que le Seigneur Dieu soit donc vostre e-
Pf. 39. sperance, sans que vous esperiez aucune au-
 tre chose du Seigneur vostre Dieu; mais qu'il
 soit luy mesme vostre esperance. Car il y en
 a plusieurs qui n'esperent de Dieu que de
 l'argent, d'autres ne luy demãdent que des
 honneurs caducques & perissables, attendãt
 ainsy de Dieu toute aultre chose, que Dieu
 mesme; mais vous ne demandez autre cho-
 se de luy que luy seul, laissez là toutes autres
 amours; celluy qui a fait le ciel & la terre, est
 bien plus beau que tout cela. *Bienheureux est*
l'homme, duquel le nom de Dieu est l'esperance, &
qui n'a pas regardé apres les vanitez & folies men-
songeres.

Orig. in Or cõme il n'est pas possible, qu'une me-
Pf. 36. sme persõne serue à deux Seigneurs, aussy ne
hom. 5. peut elle pas esperer en deux Seigneurs. Per-
 sonne ne peut esperer en l'incertitude des ri-
 chesses, & au Seigneur. Personne ne scauroit
 esperer aux Princes de la terre, & au Dieu du
 ciel. Personne ne peut esperer en la force des
 cheuaux, & en Dieu. Personne ne peut espe-
 rer au siecle, & en Dieu. Car si vous n'esperez
 en Dieu seul, & que Dieu ne voye vostre e-
 sperance entieremẽt conuertie deuers le sie-
 cle eternal, & que vous n'avez espoir en riẽ
 qu'en luy seul, qui viuifie les morts, appelle &
 fait comparoistre ceux qui ne sont pas: vous
 ne pourrez estre deliurẽ de voz pechez. Car
il est seul qui peut sauuer ceux, lesquels esperẽt en luy.
 Celluy

Celluy qui met son esperance aux hōmes, *Basil.in*
 doibt grandement craindre qu'il ne tombe *reg. fu-*
 en cette execration. *Maudit soit l'homme, qui sius di-*
 met sa confiance en l'homme, & soustient la chair de *spus. qu.*
 son bras, & l'ame duquel a delaisé le Seigneur. ces *42.*
 paroles qui disent, que le malheureux a mis sa
 confiance en l'homme, cōmandent expressement
 que l'on ne doibt pas mettre son esperance
 en autre qu'en Dieu. & ces aultres, il soustient
 la chair de son bras, deffendent de s'asséurer &
 se fier à soy mesme.

Donc quelque affaire qui vous occupe, *Bernar.*
 quelque dāger que nous ayons à euitier, af- *serm. 9.*
 fectiō à supporter, biē à souhaiter, disons par *super.*
 tout, & pour tout: vous estes mō esperance, o *Beati*
 Seigneur, ie ne m'attēs, & ne m'arreste qu'à *qui ha-*
 vos promesses; vous seul estes la cause & le *bitant.*
 but de tous mes souhaits. Que quelqu'un
 vous racompte son merite, qu'il vous re-
 presente combien il souffre pendant la cha-
 leur & longueur d'un iour laborieux, qu'il
 se vante de ieusner deux fois par sepmaine,
 & de n'estre pas comme le reste des hōmes;
 quant à moy, tout mō bien est d'adherer à mō Dieu,
 & de mettre mon esperāce au Seigneur. Que cha-
 cū espere en ce qu'il voudra, l'un peut-estre
 en la sciēce des lettres, l'autre en la ruze, &
 pratique du siecle; celluy cy en sa noblesse,
 celuy là en ses dignitez; qu'ē fin chacū suiue
 son desir, s'il veut, & le possède, se confiāt en
 quelque autre vanité, i'ay perdu volontairement

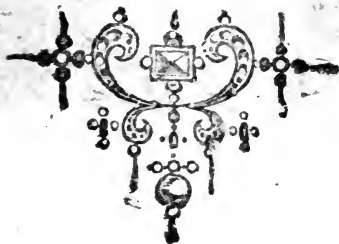
toutes ces choses, & ne les estime plus que cōme des ordures: parce que vous estes mō esperance, O Seigneur. Espere qui voudra, en l'incertitude des richesses. pour moy ie ne veux pas desiderer les choses mesmes necessaires pour viure, si ie ne les attends de vous. Si l'on me propose des prix & recompenses, ie n'esperay de les obtenir, qu'en vous, & par vous. Si de grandes & dangereuses parties se dressent contre moy, si le monde me tourmente, si le malin fremit, & me tente, si ma chair mesme se rebelle & conuoite contre mon esprit; vous serez mon espoir & ma consolation. Que tardōs nous, & marchandons nous si long temps au point de nous faire quittes de ces esperances miserables, vaines, inutiles, & deçeuantes? pour nous ioindre à cet autre espoir vnicque, si solide, si parfaict, & biē-heureux, & nous coler à luy seul par vne entiere deuotion de cœur, & pareil embrasemēt d'esprit? si vous remarquez, quil y ayt quelque chose qui luy soit impossible, ou difficile, cherchez alors ailleurs pour loger vos esperances.

Heb. 6. Ayons vn soulas bien fort, & aſſeuré, nous qui nous ſommes retirez deuers l'eſperance propozée, laquelle doit eſtre l'anchre de noſtre ame, qui l'arreſte, l'aſſermiſſe, & l'aſſeure.

Aug. in Ps. 64. Desia nous auons ietté noſtre eſperance comme vne anchre, de peur qu'eſtās agitez par la tourmente de cette mer, nous ne faiſons

sons naufrage. car comme nous disons d'un vaisseau tenu par son ancre, qu'il tient des-ia terre, quoy qu'il flotte encore; mais qu'il est en quelque façon retiré en terre, & garenty des vents, & de l'orage; ainſy contre les tentations de ce voyage que nous faisons, nostre foy, fondée & arrestée, fait que nous ne ſoyons pas emportez contre les escueils.

Je vous prie, o Seigneur, que mon ame se *Amb in*
 ioigne & s'arreste ſeulement à vous, & que *orat.*
 voſtre dextre me ſouſtienne, qu'elle m'eſſeue ſur la haulteur de la terre, & me raffazie de cet heritage celeſte, apres lequel mon ame ſouſpire de iour & de nuit.





Sub umbra illius quem desideraueram, sedi.

Cantic. 2.

XIV.

Je me suis assis fous l'ombre de cestuy que
j'auoye desiré. *Cant. 2.*

L Assé d'vzer mes iours entre mon parentage
L'auois delibéré de faire vn long voyage,
Et la plus grande part du chemin commencé,
Ainsy qu'il me sembloit estoit bien auancé.
Et comme vn voyageur las d'une longue traite
Pense tousiours au giste où sera sa retraite:
Je croyois que bien-tot ie pourrois arriuer
Au but, où mon trauail se deuoit acheuer.
Mais si-tot que ie vins à mesurer de veüe
Ce qui restoit encor, ie me treuuy deceüe.
Je vis vn grand pays, & mon cours imperfait
Estoit beaucoup plus long, que ce que i'auois fait.
Lors ie n'eu plus de cœur, mes pieds comme d'escorce
Pour supporter mon corps auoient trop de force,
Et ie perdis l'esper de faire en peu de iours
Vn chemin si fascheux, qui s'accroissoit tousiours.
Donc eleuât aux cieus mes regards, & mes plaintes,
Je comptois tristement mon trauail, & mes craintes,
Escoutant à mon tour, pour voir si quelque Dieu
Touché de mon tourment m'ayderoit en ce lieu.

Que (disois-ie) sera le gracieux Genie,
Digne de receuoir vne gloire infinie,
Qui me voyant fanir d'excessiue douleur,
Voudra me mettre à l'ombre, en ce tēps de chaleur ?
Secourez moy bien-tot, o puissances celestes,

Le soleil cuit mon chef de ses flammes funestes,
La terre dessous moy fend ses gazons brulez,
Et le sable rostit mes pieds emmoncelez.
O bocages fleuris, o forets ombrageuses,
Agréables cachots, o roches cauerneuses,
D'où sortent à replis mille petits ruisseaux,
O petits cabinets façonnez d'arbrisseaux;
Pourquoy quelque peuplier ouvrant ses aisles vertes
Ne m'environne il de ses branches couuertes?
Qu'un pommier bien touffu ne me vient il cacher
De la fatale ardeur, qui me fait desécher?

Pendant que ce danger me tenoit assiegée,
Ce seul consolateur de mon ame aflagée,
Celuy qui tant de fois m'ombrageant de ses mains
M'auoit sceu garantir de tous dangers humains,
Tout esmeu de pitié, commença de me dire;
Je cognoy tes souspirs, j'entens tout ton martyre,
Ce chemin que tu tiens ne m'est pas incognu,
Ny les lieux où tu temps d'un trauail continu.
L'ayde que tu requiers m'est ia toute notoire,
Et sans autre raport j'en sçay toute l'histoire.
Marchant comme tu fais, ta seule intention
N'est que de rencontrer la celeste Sion;
Tu cherches sans repos cette fin poursuiuie,
Passant par le sentier de ta terrestre vie.
Mais un chemin si long, l'horreur de tant de nuicts,
L'ardeur de tant de iours, te donnent mille ennuy.
Tu voudrois pour le moins en ce pelerinage
Treuuer quelque pōmier, pour te mettre à l'ōbrage;
Ne desespere plus, ton desir est ouy,
Je suis le repondant qui te veux dire ouy,

Moy mesme ie seray cet ombrage fidelle,
 Qui te peut delasser sous le frais de son aïse.
 Pendant que tu poursuis ton trauail coustumier:
 Regarde quelques fois ce funeste pommier;
 Où ie suis attaché, vois tu mes mains persées?
 Et mes pieds trauerséz de pointes herissées?
 Mon corps haché de coups, n'a plus rien de viuant,
 Priué de ses beautéz qu'il eut auparauant;
 Il languit de douleur, & ce tourment extresme
 Fait qu'il ne paroist plus, que l'ombre de soy mesme,
 C'est là, qu'en auanceant ton voyage mortel,
 Tu pourras te loger en vn fidelle hostel.
 Mes tourments sans pareils, mes angoisses sãs nōbre,
 Seront les rameaux verds, qui te seruiron d'ombre.

Ces propos acheuez, vne prompte vigueur
 Recreant mon esprit, me redonna le cœur.
 Ie fus propre à courir sans ayde, ny machines,
 Tant eurent de pouuoir ces paroles diuines;
 Lors eleuant les yeux vers le secours si doux
 De cet arbre fatal, ie vy mon cher espoux.
 Mais las en quel estat? cet espoir de mon ame
 Pendant sur vne croix, souffroit comme vn infame.

O cher espoux (luy dis- ie) o vous mon seul soucy,
 Est ce vous donc vrayment que ie rencontre icy?
 Quel desastreux aspect? quel pourtraict deplorable?
 Ce pommier est il creu pour m'estre secourable,
 Ou pour mon desespoir? puis ie bien aduizer
 Cette ombre sanguinaire, & puis m'y reposer?
 Que i'aye vn doux repos, vous vne fin vilaine,
 Que ie viue en plaizir, que vous mouriez en peine,
 C'est vn party mal faict, si pour me secourir

Ce seul moyen est bon, il me vaut mieux mourir.

O pommier malheureux, o tige empoisonnée,
La main qui te planta fut bien infortunée,
Sans doute elle venoit de commettre vn larcin,
Ou tenoit le couteau d'un cruel assassin.

Toutesfois les rameaux de cet arbre funeste,
Comme fauorisez d'une grace celeste,
Donnent deffous leurs bras vn seiour gracieux,
Et semblent preparer vn liët delicieux.
Liët doux, & bien molet, paré d'un bel herbage,
Encourtiné par tout d'un precieux ombrage,
Mal propre toutesfois pour prendre du repos,
Mais mieux apareillé pour des tristes propos;
Et de qui le seiour sert d'infailibles charmes,
Pour tirer d'un passant des sousspirs, & des larmes.

O pommier trop heureux, arbre bien fortuné,
Celuy qui te planta meritoit d'estre né
Sur tous autres mortels, pour soustenir vn sceptre,
Et que tout l'univers reposast dans sa dextre.

Et vous o cher espoux, qui sous l'ombrage vert
Desia par tant de fois m'avez mize à couuert,
Pour ne point oublier vne grace si rare,
Je sçay biẽ à qui c'est, qu'il faut qu'on vous compare.
Ainsy qu'un beau pommier, qui donne tous les ans
A tous les pelerins, de precieux presens,
De qui l'ombrage vert sert de courtine aux hõmes,
Et qui chasse la soif avec ses belles pommes.
Plus fecond, & touffu, que tout arbre voisin,
Verger pour les laissez, & riche magazin,
Où le pauvre passant treuve dont se repaistre,
Seul logis, liët, fonteine, & viande champestre.

Ainsy

Ainſy mon cher eſpoux, quand les chaleurs d'Eſlé
 Cauſent par leurs exceſ trop de debilité,
 Vous eſtes le verger , où ie ſuis à l'ombrage; (uage.
 Mon repas quand i'ay faim, quād i'ay ſoiſ mō breu-
 Mais par combien de fois vous ay-ie fait des vœux,
 Afin de repozer deſſous les beaux cheueux
 De cet arbre diuin, pendant ma laſſitude?
 Ie m'aſſeoy (diſois-ie) en cette ſolitude;
 Me plaignant à loizir, comme l'on oyt aux boys
 La triſte tourterelle, alors que de ſa voix
 Elle chante l'oſſequ à ſon party fidelle,
 L'aymant apres ſa mort, d'une amour immortelle.
 Quelqueſois vos cheueux rougis de ſang figé
 Me ſeront le ſubiect d'un diſcours affligé.
 Ce viſage battu d'une façon meurtriere,
 Ces leures ſans couleur, ſeruiront de matiere
 A mes triſtes accens, tant de cruels tourments
 Donneront à mes cris de iuſtes arguments.
 En regardant vos yeux, leurs clairtez maſſacrées
 Me feront ſouſpirer, vos bras, vos mains ſacrées
 Tendues ſur le bois, perſées de gros cloux;
 Voſtre chef eſpineux, ce front brizé de coups;
 Helas combien de fois me treuueray-ie aſſize
 Sous cet arbre ſanglant , n'ayant autre deuize
 Que des cris & des pleurs, ſera ſur ce coſlé
 Que ie tiendray ſouuent mon regard arreſté.
 Mais en le regardant mes larmes epanchées
 M'empescheront de voir d'autres douleurs cachées.
 Toutefois ce ſeul coup en me perſant le cœur,
 Tirera de mes yeux vne amere liqueur,
 Mes pleurs ſeront de ſang, & ma veüe debile

Tombant iusqu'à vos pieds sera comme immobile.
 Lors embrassant encor cet arbre douloureux,
 Donnant mille baisers à vos pieds langoureux,
 Mes mains ramasseront le reste de leur force,
 Pour escrire ces mots dessus la triste escorce.

Icy la mort conioinct vn cher couple d'amants,
 Que l'amour fit mourir, par deux diuers tourments,
 Quoy que tous deux touchez d'une pareille enuie.
 L'amant eut tant d'ardeur, qu'il mourut d'amitié;
 L'amante qui le vit, en eut tant de pitié,
 Que ses pleurs espanchez abysmerent sa vie.

Je me suis assis sous l'ombre de cestuy que i'auoye
 désiré. Cant. 2.

Orig.
 hom. 3.
 in Cât.

FRappée viuement del'amour de son es-
 poux, cette ame cherche le soulas des
 arbres & des forets.

Orig.
 ibid.

Car tel qu'est l'arbre de pommes de pa-
 radis entre toutes autres plantes des ver-
 gers, & des forets; tel est cet espoux, entre
 tous les autres enfans des hommes, portant
 vn fruit qui surpasse les autres fruits, non
 seulement en faueur, & douceur, mais enco-
 re en odeur, & que tout ensemble repaist, &
 recree deux sens de l'ame, à sçauoir le goust
 & l'odorat, & aussy faut il entendre, que la
 sapience nous prepare sa table, & nous la
 couure de plusieurs mets diuers, y mettant
 non

non seulement le pain de vie, mais immolant aussi sur icelle la chair du Verbe. Versant non seulement le vin dans sa tasse; mais y meslant de plus les quartiers de pomme de paradis, pour en faire vn doux & odorant breuuage, qui non seulement pose vne agreable douceur dans la bouche, & sur les leures; mais estant passé par le gozier, espand les mesmes delices, & les communique à tout l'interieur.

Celluy certes, lequel par son extreme bienveillance en nostre endroit, a germé dans la forest de nostre nature, par cela mesme qu'il s'est faict participant de nostre chair, & de nostre sang, a esté comme vne pomme. Car en ce fruit on peut voir quelque chose, qui a quelque ressemblance avec l'vn & l'autre, le sang & la chair, à raison de sa couleur blanchissante, il imite ce qui est propre à la chair, & par sa rougeur il tesmoigne d'auoir quelque parentage avec la nature du sang.

Elle desiroit donc à bon droit l'ombre de cet arbre, qui luy pouuoit tout ensemble fournir de rafraichissement, & de repas. Car quoy que tous les autres arbres des forets soyent ombrageux, pour donner du soulas aux passants; si n'ont ils pas tous des fruits pour les rassasier, les fruits perpetuels de salut leur manquent: C'est le seul arbre auteur de la vie qui les porte, le seul mediateur entre Dieu & les hommes, vn
seul

*Nyssen.
in orat.
4. in
Cant.*

*Bern.
ser. 48.
in Cant.*

seul homme , vn seul I E S V S C H R I S T' qui dit à son espouze : *c'est moy qui suis ton salut* . Pour ces raisons donc , auoit elle principalement desiré l'ombre de I E S V S C H R I S T ; parce qu'il est seul , qui non seulement donne du rafraichissement contre l'ardeur excessiue des vices , mais encore remplit vne ame de contentement extreme de toutes vertus. *Je me suis assise sous l'ombre de celui que j'auois desiré* . Son ombre c'est la chair.

*Guil.
apud
Delrio
in c. 2.
Cant.*

Car qui pourroit soustenir ce Soleil de iustice nud & sans nuages? qui ne seroit pas consumé par les rayons ardents de sa face? le soleil de iustice a donc pris l'homme comme mediateur , tellement que par l'assemblage du soleil , & du corps humain , vne ombre s'est faicte.

*Ambr.
in Psal.
118.
Othon.
5.*

I E S V S C H R I S T attaché contre le bois de la croix, comme vne pomme pédant de l'arbre, espāchoit la bonne odeur de la redemption du monde, laquelle a nettoyé l'odieuse puanteur du peché , & a respandu l'onguent d'vne potion vitale & salutaire. *Comme vne pomme, dit elle, est entre les bois de la forest, ainsi est mon cousin au milieu des enfans. l'ay conuoité d'estre sous son ombre, & me suis assise* . O bonne ombre, qui nous defend des ardeurs de l'iniquité! que ses fruiçts sont doux à mōgozier , quel fruiçt en est si doux sinon la predication de la passion du Seigneur?

Natha-

Nathanael est veu sous l'arbre de figues. *Amor. in Psal. 118. Oton. 3.*
 Dauid dit, qu'il espere sous l'ombre des aifles du Seigneur IESVS. Et Zachee monta sur l'arbre de meures pour voir IESVS, qui nous a esté du les bras, afin qu'il mit tout le monde sous l'ombre d'iceux . Comment ne sommes nous pas à l'ombre, nous qui sommes protegez par le voile de sa croix? comment ne sommes nous pas à l'ombre, nous que le crucifix defend de la malignité du siecle, & des ardeurs du corps?

Dauid demandoit d'estre gardé par cette ombre, *Idem ibidem Oton. 4.*
de peur que le soleil ne le bruslast de iour, ny la lune de nuict. cette ombre est administrée par la grace spirituelle, à ceux qui fuyent les ardeurs de ce monde, & les embrassements du siecle. Reposons nous donc en cette ombre estants fatiguez & languissants par les excessiues chaleurs de nos pechez. si la luxure a bruslé quelqu'un, que la croix du Seigneur le rafraichisse, sur laquelle il s'est appuyé, pour se charger de nos delicts, & les porter luy mesme.

L'ombre se fait par vn corps & vne lumiere; & sert aux passants & voyageurs de rafraichissement durât la chaleur, & d'abry contre la tempeste. l'arbre de la vie, à sçauoir ce pommier, c'est la sainte croix: son fruit, c'est IESVS CHRIST, son ombre, l'asyle & le soulas du genre humain, lequel par les ardeurs de ses concupiscences, estoit

Honor. apud Delrio in c. 2. Cant.

estoit accablé d'un pesant fardeau de pechez.

*Greg.
in c. 2.
Cant.*

L'ombre de IESVS CHRIST tempere toute ardeur de tentations, & pendant qu'il touche doucement l'esprit avec l'air de ses bonnes inspirations, il chasse toutes les chaleurs nuisibles qu'il supportoit, il reconforte par l'ombre de son S. Esprit, & recree cette ame, qui peut-estre languissoit, & estoit desia toute moisie, par l'excessive ardeur de ses vices, afin que pendant qu'elle fait cette pose, estant assise en son inspiration, elle rassemble ses forces, au moyen desquelles il luy soit apres plus facile de courir à la vie eternelle.

*Greg.
lib. 33.
mor. c.
3. in c.
40. Job.*

Par l'ombre de la protection d'en hault, le rafraichissement du cœur, est exprimé, comme l'espouse dans le Cantique des cantiques, attendant la venue de son espoux, l'annonce & la predict, en disant : *Je me suis assise sous l'ombre de celui que ie desirois.* qui est autant, que si elle disoit : ie me suis reposée sous la protection de sa venue, & me suis rafraichie contre l'ardeur des affections charnelles. Le genre humain ne s'est il pas assis à bon droit sous l'ombre de cet arbre? luy qui pour auoir mangé du bois de science de bien & de mal, auoit perdu le paradis? il portoit un pesant fardeau de pechez durant la chaleur des vices, qui le tiroit en bas dans le precipice des tourments, & par-

*Honor.
apud
Delrio.
cap. 2.*

tant

tant se hastoit d'aprocher de l'arbre de vie
IESVS CHRIST.

Aduisez donc de viure en son ombre, afin
que vous regniez vne fois en sa lumiere. Car
il n'a pas seulement de l'ombre, mais enco-
re de la clairté. *Bernar.
ser. 48.
in Cant.*

L'Apostre dit, que la loy a vne ombre des
biens futurs, & tout le culte & seruice fait
anciennement à Dieu, est appelé par le mes-
me, vne ombre, & vne exemplaire des cho-
ses celestes. Mais nous Chrestiens sommes
hors de l'ombre d'icelles, par ce que nous
sommes non sous la loy, ains sous la gra-
ce. Mais quoy que nous ne soyons pas sous
cette ombre, nous sommes toutesfois sous
vne meilleure; car nous viuons entre les na-
tions, & gentils à l'ôbre de IESVS CHRIST. *Orig.
hom. 3.
in Cāt.*

Et cette espouse auoit raison de conuoir-
ter d'estre assise sous l'ombre du pommier,
afin sans doute qu'elle fut participante de
la vie qui est en son ombre; & semble que
toute ame ayt besoing d'estre à l'ombre, pé-
dant qu'elle est en cette vie presente, pour
estre garentie comme i'estime de cette ar-
deur de soleil, lequel arriuant, desèche &
gaste incontinent toute semence qui n'a pas
encore pris de bonnes & profondes raci-
nes. *Ibid.*

Mais peut-estre que cette ame se glorifie
d'auoir espreuë quelque chose de plus
heureux, quand elle dit, non comme le Pro-
phete *Bern.
ser. 58.
in Cāt.*

phete, *ie vis, mais ie me suis assise* ; car s'asseoir, c'est se reposer. Or c'est dauantage de reposer à l'ombre, que d'y viure. ainsy que viure à l'ombre c'est plus que d'estre seulement en icelle. Le Prophete donc s'attribuant ce qui est commun à plusieurs aultres, dit: *Nous viuons en son ombre*. Mais l'espouze plus priuilegiée, se glorifie particulièrement de s'estre assise en icelle, donc en l'endroit où nous viuons avec trauail, nous qui coupables de plusieurs pechez, seruons en crainte; là, cette deuote & amante repose doucement en toute assurance . En fin la crainte a de la peine, l'amour de la douceur, & partant elle dit. *Son fruit est doux à mon palais*, signifiant le goust de la contemplation, qu'estant doucement soustenuë, elle auoit obtenu par son amour. Mais cecy à l'ombre, parce que c'est *par vn miroir & en enigme*. Le temps viendra, que les ombres s'abaisseront à l'accroissement de la lumiere, voire mesme elles disparoîtront, & seront esuanoüies ; & lors la lumiere se glissera, deuenant vne claire & perpetuelle vision, & non seulement donnera des delices au palais , mais rassasiera & foulera l'estomach, sans desgoust, toutesfois *ie me suis assise sous l'ombre de celuy que i'auois désiré, & son fruit est doux à mon palais*,

Bonau. Que nostre esprit repoze donc en vous, o
2. part. tref-doux I e s u s, & ne soit iamais separé de
stimul. vous, pas mesme pour vn moment. C'est à la
cap. 8. verité

verité grande folie de sortir volontairement d'un lieu si noble , & si delicieux. Comment ozons nous regarder autre chose ? comment ne sommes nous desgoutez, & ne mesprisons nous pas toute autre contentement ?

Que mon ame prenne la retraicte sous *Aug. medit. cap. 37.*
 l'ombre de vos aisles, o Seigneur, pour se garantir de l'ardeur demesurée des pensées de ce siecle, afin que cachée dans le temperament de vostre abry , elle chante toute ioyeuse, & transportée de contentement, *m'arrestant icy,*
ie m'endormiray, & me reposeray dans la paix.





*Quomodo cantabimus canticum Domini, in terra
aliena ? Psal. 136 .*

X V.

Comment chanterons nous le cantique du
Seigneur en la terre estrange? Psal. 136.

MEs amys, pourquoy si souuent
Lettez vous d'une vaine attente
Vos vaines prieres au vent,
Me sollicitant que ie chante?
Soit qu'il me plaize avec ma voix
D'abuzer l'ennuy qui me touche,
Ou que donnant treue à ma bouche
Le vous entretienne des doigts.

Pour tenir des ioyeux propos,
Et chanter quelque note exquize,
Il faut vn esprit à repos,
Dans le bonheur, dans la franchise.
Lors que les esprits sont troublez
De quelque triste destinée:
La voix demeure emprisonnée,
Et les doigts sont comme accablez.

Vous dites qu'alors il est temps,
Que l'ame si fort abatue
Pense par force au pasetemps,
Et qu'elle mesme s'esuertue,
Vous pensez bien auoir raison,
En disant qu'il faut que l'on chante,
Que l'on ioüe, que l'on plai z ante,
Plus fort qu'en toute autre saison.

De peur que l'esprit affligé

Fuyant tout sentiment de ioye,
Ne soit auſſy-tot ſaccagé
Du dueil, qui s'en promet la proye.
Et de peur que pensant trop fort
A la miſerable fortune,
Sa memoire trop importune
Ne le precipite à la mort.

Encor preſſant de plus en plus,
Vous ozez bien me tout promettre,
Pourueu qu'en ce dueil ſuperflus
Ie veuille entendre à me remettre.
Et pour me faire authorizer
Ces promeſſes vn peu trop amples,
Vous citez pluſieurs beaux exemples,
Qui ne ſont pas à meſprizer.

Vous dites que les matelots
Autemps d'une bonace morte
Chantent, en voguant ſur les flots,
Et que ce chant les reconforte.
Ainſy conduiſant ſon troupeau
Que le berger melancholique
N'a point de meilleure pratique,
Sinon de ſe faire vn pipeau.

Pendant le ſilence des nuits,
Le ſoldat qui ſans ceſſe veille,
Afin d'endormir ſes ennuys,
Ne veut pas que ſa voix ſommeille.
Autant en fait le pelerin,
Car quoy qu'avec peine il chemine:
Son chant luy donne bonne mine,
Et l'empêche d'eſtre chagrin.

*Ie ne suis pas de ces censeurs,
Qui lors que la douleur nous pique,
Condannent toutes les douceurs,
Que nous peut donner la musique.
I'apreuue tout ioyeux complot,
Le chant du soldat me recree,
L'humeur du voyageur m'agree,
Du berger & du matelot.*

*Mais aduisez qu'en mes malheurs,
Ma voix est trop accoustumée,
A plaindre les tristes douleurs,
Dont ie sens mon ame entamée.
Ie n'ay ny grace, ny vigueur,
Tant mes puisances sont esteintes,
Si ce n'est pour faire des plaintes,
Et racompter quelque langueur.*

*Mesmes, tournant mon souuenir
Sur tant de chansons que i'ay faites,
A peine en puis- ie retenir,
Trois ou quatre qui soyent parfaittes.
Et i'ay tant de trouble au cerueau,
Que mon humeur melancholique
Me fait croire, que la musique
Soit quelque chose de nouveau.*

*Comme au sortir des lieux plus noirs,
Nous craignons de voir la lumiere.
Nous cherchons des sombres manoirs,
Le soleil nous clot la paupiere.
Ainsy ma voix nourrie en dueil
Fuit les chansons, & les redoute,
Et mon oreille se desgoute,*

Entendant vn ioyeux accueil.

*Toutefois i'ay souuent tenté
De reboire en ces claires ondes,
Où ie me suis veu sustenté
Par mille delices secondes.
A diuerses fois i'ay tasché,
Pour combattre ma maladie,
De toucher d'une main hardie
Mon luth si long temps attaché.*

*Ou bien d'un archet bien appris
I'ay touché mes cordes plaintiues,
Afin de remporter vn prix,
Sur mes angoisses les plus viues.
Et puis rechangeant d'instrument,
I'ay maintesfois induit mon ponce
A reueiller ma lire douce,
Pour faire dormir mon tourment.*

*Quelquesfois deuenu berger,
I'ay voulu d'une douce halaine
Chanter vn motet plus leger,
Sur vn leger tuyau d'auaine.
Et i'ay pensé quelque autrefois,
M'eslant mes sons à mon langage,
Faire quelque doux mariage:
Entre mes cordes, & ma voix.*

*Mais las en tout temps, en tous lieux,
Mon concert est plein de discorde,
Les pleurs debondent de mes yeux,
Leur receptacle se desborde.
Mes doigts se noient dans les flots
Du chaud deluge de mes larmes,*

*Ma voix au fort de ces alarmes
Se change en douloureux sanglots.*

*Mon courage encor s'est induit
De mettre ma voix en franchize,
Et de luy rendre son conduit,
Pour chanter quelque note exquize.
J'ay tenté d'essuyer mes mains,
Tarissant ces ondes serviles,
Pour me rendre les doigts habiles
A quelques concerts plus qu'humains.*

*En fin i'ay cognu que le ciel
N'appreuoit pas mon entreprise,
Et ne me païssoit pas de miel,
Comme quelqu'un qu'il fauorise.
L'esper de cet heur pretendu
S'est separé de mon courage,
Et moy de cet antique ouurage,
Où ie ne suis plus entendu.*

*Cependant mes doigts engourdis
Dans le froid d'un loizir si large,
Laisent tous leurs trauaux ourdis,
Et n'ozent plus en prendre charge.
Ma voix rouillée en ce loizir
A desapris tout artifice;
Mesme ayant perdu l'exercice,
Elle en perd ausy le desir.*

*De plus si ie suis inuité
De courir mon inquietude,
D'une Stoique grauité:
Ie perds le temps, & mon estude.
Et si i'en viens à suplyer*

Les destinées colerées:

Elles auront des loix ferrées,

Qui ne voudront pas se plier.

Soit toutefois que pour chanter

J'aye vne voix qui se manie,

Et soit propre à vous enchanter,

Par vne parfaite harmonie.

Que mes mains égalent ma voix,

Et donnant des nerfs à mes carmes

Puissent former de puissants charmes,

Soubs la souplesse de mes doigts.

Soit que ie passe en mes chansons

Le chœur des sœurs Aoniennes;

Soit que ie donne des leçons

A toutes les muses anciennes;

Soit que le flageol Marsien

Succombe sous ma melodie,

Et que son maistre vaincu die

De mon air vaut mieux que le sien.

Soit que la douceur de mes chants

Rende Pan contraint de se taire,

Et luy faizant quitter les champs,

Le pousse en vn bois solitaire.

Ou que ie sois si bon sonneur

Qu' Amphion, Arion, Orphee,

Me voyent dreser vn trophée,

Sur le tombeau de leur honneur.

Quand dis-je il me seroit permis

D'aneantir leur renommée,

Et quand leur sort seroit soubmis

Au son de ma voix animée;

Que deurois ie plus preparer,
 Ou des chansons, ou des complaintes?
 Puis que toutes ioyes éteintes
 Me donnent subiet de pleurer.

Helas le trop seconde ssein
 Des maux, qui cauzent mon martire,
 Estouffent bien-tot mon dessein,
 Si i'ay quelque desir de rire.
 Et mes tourments eternisez
 Dans vne angoisseuze amertume,
 Changeans leur accez en coustume,
 Sont quasi naturalisez.

Et d'ailleurs le lieu, ny le temps
 Ne permettent pas que mon ame
 Vaque à quelque doux paſsetemps,
 Pendant que la douleur l'entame.
 Car mon exceſſiue langueur
 Et la tristesse qui m'accable,
 Ne treuuent temps, ny lieu capable,
 Pour donner treue à leur rigueur.

Pourquoy donc m'importunez vous,
 Par vne voix continuelle,
 De former vn langage doux,
 Loing de ma maison paternelle?
 Gizant en ces deserts hays,
 Et chassé de ma chere terre,
 Feray ie dire à ma guiterre
 Les cantiques de mon pays?

Ie ne suis ia que trop puny,
 Pardonnez moy donc ie vous prie;
 Le destin d'un pauvre banny,

Poussé de sa chere patrie,
Treuue trop de contraires sens,
Entre les chants, & sa fortune.
Et puis cette terre importune
N'est pas propre à des doux accens.

Moy banny, moy chassé si loing
Du saint royaume de mes peres,
Pourray ie auoir le mesme soing,
Qu'au temps des affaires prosperes?
Que voulez vous plus me presser?
La fortune changeant de face
Ne me fait pas la mesme grace,
Qu'auant qu'elle me vint pousser.

Vous certains qu'un sort inhumain
Fait que mes yeux fondent en larmes,
Voulez qu'ayant un luth en main
Je vous chante quelques beaux carmes.
Et quoy donc? figurez vous,
Qu'estant ainsi contraint de viure,
Quelque instrument, ou quelque liure
Me soit un entretien si doux?

Mon ame n'a point d'entretien,
Qu'à former des cris, & des plaintes,
Tous mes regards & mon maintien
Tesmoignent des douleurs non feintes.
Ce desastreux bannissement
Roulant tousiours en ma memoire,
Y trace d'une plume noire,
Mille fantosmes de tourment.

Si quelques destins odieux
Condannoient Amphion de viure

Pres de ces bords hays des cieux:
 Nuls rochers ne le voudroient suiure.
 Car de pité tout à l'abord
 Il poseroit archet, & lyre,
 Ayment mieux s'entendre maudire;
 Que de sonner vn seul accord.

Quand par vn regard indiscret
 Orphee perdit Euridice:
 Ses doigts touchez d'un mal secret
 Desaprirent tout artifice.
 Lors son luth tombant se fendit,
 Chaque costé fut enfoncée,
 La table estant toute cassée:
 Son harmonie se perdit.

Pourquoy donc, vous qui cognoissez
 Que mes peines sont nompareilles,
 Et que i'ay des maux entassez,
 Me soufflez vous tant aux oreilles?
 Me donner cette vnique loy,
 Que mes mains & ma voix malade
 Vous sonnent quelque douce aubade:
 C'est quasi vous mocquer de moy.

Pensant à l'exil où ie suis,
 Et ne treuuant iamais personne,
 Qui me tire de mes ennuy:
 Tout mon courage m'abandonne.
 Cher pays, vnique Sion,
 Pendant que ie te considere,
 Vne esperance mensongere
 Trompe ma vraye affliction.

Mais si par vn arrest du ciel

*Il aduient que ie te reuoye:
Ma bouche plus douce que miel
Fera des cantiques de ioye.
Oubliant toute ma rancœur,
De moy mesme, o chere patrie,
I'cueilleray mon industrie,
Des mains, de la bouche, & du cœur.*



Comment chanterons nous le cantique du Seigneur en la terre estrange ?

Pfal. 136.

A La mienne volonté, o mon Dieu, que i'eusse la voix aussy douce que les anges, & que des paroles aussy belles que les leurs coulissent de ma bouche ! o que ie m'estendrois, & verserois volontiers toute mon eloquēce, pour vous châter les loüanges que vous meritez ! o qu'il me seroit doux d'estre au milieu de vostre Eglise, employant continuellement ma voix & sans me lasser, à vous dire de beaux cantiques, à la gloire de vostre nom, imitant ainsy la deuotion & la melodie de vos chantres celestes !

*Aug.
medit.
cap. 35.*

O trop heureuses & bien fortunées ces vertus du ciel, qui vous peuuent loüer saintement, & puremēt, avec vne douceur extreme, & vn contentemēt ineffable ! les loüanges qu'elles vous donnent, viennent du mesme endroiēt que leur ioye, par ce que vous voyans tousiours, elles ont tousiours des moyens infinis de se resiouyr, & de vous loüer. Mais nous chargez & accablez par la masse de nostre chair, releguez bien loing de vostre presence en ce triste pelerinage

*Aug.
medit.
cap. 33.*

nage, distraits & tirez en diuers endroicts, par les varietez de ce monde; nous sommes priuez du pouuoir de vous louer dignement : nous vous louions toutesfois, par nostre foy, non pas en espee, ny vision, & ces esprits angeliques vous louent, par vision libre & descouuerte, non par foy voilée comme nous.

Chryf.
in Ps.
41.

Nostre nature treuve tant de contentement aux chansons, & carmes bien faicts, & se plait si fort à les entendre, que les enfans mesmes pendants aux mamelles de leurs meres, s'ils pleurent & s'affligent, sont appeaisez par les charmes naturelz de quelque chanson qui les flatte. Les nourrices, qui les portent entre leurs bras, les pourmenant, vont & viennent, & leur chantant quelques carmes pueriles, les enchantent doucement, & leur font clorre insensiblement leurs petites paupieres. Les voyageurs, aussi ceux qui conduisent les bestes parmy les champs, & les charretiers d'ordinaire pour se desennuyer en la longueur de leur chemin, ou parmy les ardeurs du midy, n'ont point d'autre consolation que celle de quelques chansons, qu'ils se disent eux mesmes, flattants ainsi le sentiment de toutes leurs incommoditez; mais non seulement les passans, ains encore les laboureurs, attachez à leur char-

rue,

rue, ceux qui trauailent aux vignes, les vendangeurs, & les autres qui foulent les raisins dans la cuue, en fin routes sortes de gens de trauail & manouuriers chantent, en faisant leur besoigne; les matelots encore, & les forçats mesmes enchainés, chantent envoguant, & se font des syrenes pour endormir leurs ennuyes presens, & la crainte de la tempeste auenir.

Côsiderez maintenât les femmes pendant qu'elles fillent, où que l'esguile à la main elles trauailent de passemens, broderies, ou tapisseries, elles chantent quelquesfois chacune à part, d'autresfois & souuent plusieurs ensembles, ne faisant qu'une melodie d'une multitude de voix assemblées: Et ce chant de femmes, voyageurs, laboureurs, vigneron, matelots, manouuriers, & autres gens quelconques, n'a point d'autre but, que de consoler la peine, qui se treuve dans l'ouurage, que l'on s'est proposé de mettre à chef. L'ame estant ainsi disposée, que si pendant son trauail elle entend quelques carmes ou cantiques, elle supportera plus facilement routes les difficultez & facheuries qui luy feroient perdre courage.

Mais comment chanterons nous le cantique du Seigneur en une terre estrangere? Les Hebreux ne chantoient pas en captivité les hymnes qui leurs estoient en usage en leur pays: cette terre où nous lan-

*Amb. e.
narrat.
in Psal.
36.*

*Amb. e.
narrat.
in Psal.
36.*

guis.

guissons , est vn lieu d'esclauage , & l'autre que nous attendons , est vn sejour de liberté . cette cy est pleine de pechez & de trauaux ; celle là de vertus & de repos eternel ; celle cy n'est qu'une vallée de misere ; & l'autre vn ciel luisant de gloire.

Ambr.
l. 2 de
pœnit.
c. 11.

Outre tout cela , si la chair est contraire à l'esprit , & ne veut pas estre subiette au gouuernement de l'ame , ny se soubmettre à ses commandements , c'est bien estre en vne terre estrangere , que tout le trauail du laboureur ne dompte point , ny ne peut l'obliger à porter des fruiçts de charité, de paix , & de patience , *comment donc en ce malheur, chanterons nous le cantique du Seigneur en cette terre estrangere & sauuage ?*

Ambr.
in Ps.
118.
Octon. 7

Celluy qui chante doit estre vuide : il faut qu'il s'alege , & se descharge pour vn temps du soing , que luy donnoit vne infinité de pensées , qu'il congedie le souuenir de ses coupes , sequestre son auarice , & se flatte & s'apriuoise , non seulement par la voix du corps , mais aussy par vne douceur & paix spirituelle bien plus charmante.

Nazia.
de hum.
natur.

Pendant qu'une ame est affligée
Par quelque espine qu'elle sent,
Elle ne peut estre obligée,

*Acacher vn mal si puissant.
Et toutes ses portes sont closes
Aux propos de lys & de roses.*

Nous sommes en vne region d'ombre *Amb.in*
de mort, nostre vie est cachée, & n'a point *Pf. 118.*
de liberté ; car elle commencera seule- *Oson.*
ment d'estre libre , à son entrée en la re- *22.*
gion des viuans . Nostre ame ne iouyt
donc pas d'une vraye vie , sinon qu'elle
se treuve en lieu qui n'ayt rien de mortel,
sans estre afublée de rien qui soit debile,
ou se voir redeuable d'aucune peine ; là,
louëra-elle le Seigneur , où apres auoir
posé l'infirmité de son corps , elle aura
commencé d'estre conforme à la gloire
du corps de I E S V S C H R I S T. Car pen-
dant que nous sommes en pechez , quel-
les dignes louanges luy. sçaurions nous
donner ? que pouuons nous dire qui vail-
le pour son honneur & sa gloire ? Nous
sommes icy posés dans l'ombre & les tene-
bres, nous viuons dans vne ombre , &
louons dans vne ombre ; & dans ces om-
bres il ne nous est pas possible de louer
parfaitement. En fin nous sommes en vne
terre estrangere, comment donc chanterons nous
le cantique du Seigneur ?

Cette ame pieuse desgorgeoit vn hym- *Ibidem*
ne, à laquelle le Verbe de Dieu disoit ces *superius*
paroles: *Fais entrer ta voix en mes oreilles, par-*

ce qu'elle est douce , & fort agreable. L'autre
 aussy desgorgeoit des loüanges , à laquel-
 le il disoit : tes leures, o ma chere espouse , &
 ma bien-aymée , distillent vn rayon de douceur,
 vn ruisseau de miel & de lait , prend sa source
 dessous ta langue . mais personne ne scau-
 roit espancher vn cantique de loüanges, s'il
 n'a premierement appris les iustices de
 Dieu, en l'escole & sous la discipline du
 mesme Dieu, son Seigneur & son maistre.
 C'est aussy pour cette raison que Dauid
 demande d'estre enseigné de Dieu. Com-
 ment celluy, qui se sent criminel & trou-
 blé par la iuste crainte des peines qu'il a
 meritées, pourroit il chanter ? comment
 scauroit il chanter pendant que sa con-
 science le deschire , & luy represente l'e-
 normité de ses crimes ? s'il n'est premiere-
 ment asseuré de son pardon ? le mal-fai-
 cteur ne parle , & ne comparoit pas volon-
 tiers deuant le Iuge , s'il n'a la grace du
 Prince. En fin *comment chanterons nous le
 canticque du Seigneur estant en vne terre estran-
 gere ? où nous sommes persecutez, où la ty-
 rannie du peché nous tient captifs, en la-
 quelle nous n'auons subiect que de pleu-
 rer nos miseres , & deplorer nostre esclau-
 uage ?*

Aug. in O paix veritable ! celle que nous voi-
Pf. 106. rons aupres de Dieu ! o sainte egalité &
 communauté des Anges ! o spectacle admi-
 rable

nable & vision parfaitement belle, que celle de la face du Seigneur ! voicy bien dans cette Babylone de nostre captiuité beaucoup de belles choses qui prennent, & tiennent ceux qui s'arrestent ; que cela toutesfois ne nous alleche , & ne nous decoïue point. Il y doibt auoir vne grande difference entre les soulas des esclaves , & les plaisirs de ceux qui sont libres.

Il est facile de monstrier que nous sommes captifs , car desia nous ne respirons pas le doux air de cette liberté , nous ne possédons pas la franchise de la verité, nous sommes tentez par la dilectation des choses temporelles , les suggestions & fines amorces des voluptez illicites nous combattent , & nous prennent au coler à chaque pas. à peine respirons nous (pas mesme en oraison) que nous n'espreuions quelque disgrâce , pour auoir à tout moment des nouueaux resouuenirs de nostre captiuité.

Or cependant, ceux qui nous ont emmenez captifs, quand ils entrét dans les cœurs des hommes, & nous interrogent, ils ne manquent iamais de nous dire : *Chantez nous les paroles de vos cantiques.* Que respondons nous ? Babylone vous porte, Babylone vous entretiét, Babylone vous nourrit, parle de vous, & par vous , qui ne sçauiez pren-

dre sinon les choses qui brillent, & font beau ieu pour vn temps. parmy tout cela, vous ne sçauiez mediter les eternelles, vous n'estes pas capables, ny dignes d'entendre ce que vous demandez. *Comment chanterons nous le canticque du Seigneur en vne terre estrange ?*



LIVRE TROISIÈME

S O V S P I R S

D E L' A M E

A Y M A N T E.



*Adiuvo vos, filiae Hierusalem, si inueneritis
dilectum meum, ut nuncietis ei, quia amore
languero. Cantic. 5.*

I.

Je vous adiure filles de Ierusalem, que si
vous trouuez mon amy, que vous luy
annoncez, que ie languis d'a-
mour. *Cant. 5.*

HEureuses ames que le ciel
Sustente de manne & de miel,
Parmy des gloires assurees,
Et qui d'un pied victorieux,
Dont l'esclat nous raut les yeux,
Foulez des voutes azurées.

Par un vers qui ne perira
Que quand vostre bien finira,
En general ie vous atteste,
Et coniure vostre pouuoir,
Si mon bien-aymé se fait voir,
Que cecy luy soit manifeste.

Dites luy que comme vne fleur,
Qui cuite par trop de chaleur,
Laisse cheoir sa teste fanie,
Mon ame qui souffre pour luy,
Ne peut plus supporter l'ennuy,
Qu'elle a, loing de sa compagnie.

Car comme il iettoit l'autre iour
Les sagettes de son amour:
Il se mesla parmy ses fleches.
S'entant au bout d'un trait vainqueur,
Et me perçant ainsi le cœur,
M'embraza d'ardente flammes.

*Ah que de desirs & de vœux!
O combien d'amours & de feux!
S'emparerent de mon courage.
Parmy ses cachots engouffrez
A Ethna poussant des feux souffrez,
Ne faict point de plus grand rauage.*

*Aussy-tot s'il se sent saisir
De quelque curieux desir,
D'entendre en quel poinct ie me tréuue;
(Les amants separez de lieux
Sont d'ordinaire curieux,
Et l'experience le preuue.)*

*Declarez luy bien la langueur,
Qui m'ayant affoibly le cœur
Rend encor captiue ma langue.
Et comme l'ennuy que ie sens
S'estant emparé de mes sens,
Retient le cours de ma harangue.*

*S'il vous demande, quel frisson
Me transporte en cette façon,
Et me fait changer de nature?
Pour bien repartir à ce poinct,
Vous respondrez que ce n'est point
Pour vne fieure, que i'endure.*

*S'il vous demande, quel danger
S'est efforcé de m'outrager,
Et de me soubmettre à la parquer
Dites luy ce que sans parler
Moy mesme ie ne puis celer,
Et que vostre œil mesme remarque.
Dites luy que tout cet esmoy*

N'a pas esté compté par moy,
 Car ma langueur trop inhumaine
 Et la perte de mon repos,
 Sans assistance de propos,
 Font assez entendre ma peine.

Toutefois s'il est bien poussé
 Pour sçauoir ce qui s'est passé,
 Et s'il desire de cognoistre
 L'occasion de mon regret;
 Mon cœur n'a rien de si secret,
 Qu'on ne doie faire paroistre.

Auidez de me peindre ainsy,
 Que ma langueur & mon soucy
 Se lize dans vostre langage.
 Dressez si bien tout ce proiect,
 Qu'il entende assez le subiect:
 Qui me tient si bas le courage.

Dites que loing de la clairté
 Je suis parmy l'obscurité,
 Où mes ennuyes me font la guerre.
 Et que mon corps foible & perclus
 Ne marche, & ne se soustient plus,
 Mais passe, est estendu sur terre.

Dites que mes yeux sans attraites
 Ne iettent plus de si doux traits,
 Que leurs clairtez sont eclipsées.
 Et qu'en ce langoureux dessein,
 Ma main qui pend dessus mon sein,
 Tesmoigne des tristes pensées.

Que mes leures sont sans couleur,
 Que mes ioïes perdent la leur,

*Que tout le pourpre s'en efface.
Que mes membres sont tous perclus,
Que mes veines ne battent plus,
Quelque attouchement qu'on leur face.*

*En fin que tous ces accidens,
Et d'autres signes euidens,
Monstrent que ma force est rauie.
Et que mes souspirs seulement
Tefinoignent parfois bassement,
Qu'il me reste encor quelque vie.*

*Dites que pourtant ie ne puis
Monstrer la cause des ennuyes,
Qui me donnent tant de tristesse,
Ny dire pourquoy si souuent
Ie lasche mes suspirs au vent,
Quoy que personne ne me blesse.*

*Si ce n'est que le seul amour
Me force d'ainsy mettre au iour
Le feu secret, que i'ay dans l'ame.
Et que le brandon alumé
Dont ie sens mon cœur entamé
Face ainsy paroistre ma flame.*

*Maintenant ie le voy vrayement,
Le seul subiect de mon tourment
Est, que sans auoir cognoissance
Que c'estoit qu'amour & qu'aymer:
Mon cœur s'est laissé consumer,
Sans faire aucune resistance.*

*Ces passions & ces desirs,
Tristes subiets de mes souspirs,
Sont ausy cause de mes larmes,*

Maintenant ie n'en doubte pas.
Pour m'attirer à ce trepas.
Amour c'est toy seul qui me charmes.

C'est l'amour qui conduict ma voix,
Et qui replique tant de fois,
Quand on me parle d'autres choses.
C'est luy qui faict en ces tourmens,
Que les noms d'Amour & d'Amants
Me semblent plus beaux que les rozes.

Dites luy doncques qu'un feu lent
Brusle mon cœur estincellant,
De mainte poignante flamesche,
Comme vne roze qui s'esteint,
Si tost que le soleil l'atteint
Avec vne œillade trop sèche.

Dites luy que comme les lys,
Qui sur le point d'estre cueillis,
Sentent l'orage de la foudre,
Perdent leur grace & leur couleur:
Ainsy mon ame en ce malheur
Sent que le feu la met en poudre.

En vn mot qu'il n'ignore pas
Le vray subiect de mon trespas,
Qu'il l'entende, qu'il le cognoisse.
Amour me donne ce transport,
Et luy seul causera ma mort,
Ainsy qu'il cause mon angoisse.

*Je vous adieu filles de Hierusalem, que si vous trou-
uez mon amy, que vous luy annoncz que ie lan-
guis d'amour. Cantic. 5.*

*Nyssen.
orat.
13. in
Cant.*

CE fidelle & parfaict amant de nos a-
mes **I E S V S C H R I S T**, nous a bien
donné de bones preuues de son amour; par
lequel estat induict à nous vouloir bien, lors
mesme que nous estions encore pecheurs, il
est mort volontairement pour nous. Et par-
tant l'espouze estant à son tour esprise d'a-
mour enuers celuy qui l'auoit tant aymée,
faict paroistre la flai che d'amour cachée en
elle, & dans sa poitrine mesme.

*Nyssen.
orat. 4.
in Cāt.*

L'archer qui a tiré cette flai che, est l'a-
mour mesme, & que Dieu soit tout amour
& dilection, nous l'apprenōs des lettres sa-
crées, d'autant qu'il enuoye cette flai che
choisie, ce Dieu vnique engendré à ceux qui
sont gardez, & sauuez par sa misericorde; oi-
gnant de l'esprit de vie les trois poinctes de
son fer, afin que l'archer, la flai che, & celuy
qu'elle touche, soyent liez & meslez ense-
mble. Ainsy l'ame saincte, conduite en haut,
par degrez diuins, voit desia, & sent la dou-
ceur de cet amour, comme vne flai che en sa
poitrine, dont elle est persée. O blessure ho-
norable! o douce playe, par laquelle la vie
entre, & penetre dans l'interieur, la rupture
& diuision ne luy seruant que d'une porte,
par

par laquelle elle passe sans douleur, ny contraincte!

Qu'il est doux, & qu'il est agreable, de recevoir des blessures d'amour, & de charité? Orig.
hom. 2.
in Cāt.
L'un reçoit vn traict de l'amour charnel, l'autre est blessé d'un Cupidon terrien; mais vous ame choisie, deuestez vous, & vous donnez volontairement en prise à de si belles sagettes, ayant Dieu seul pour vostre sagitaire. Escoutez l'Ecriture qui vous parle de cette mesme flaiche; ou pour vous donner d'avantage d'admiratiō, escoutez ce que cette flaiche mesme vous dit: *Il m'a mize cōme vne flaiche choisie, & m'a gardée dans son carquoys, & m'a dit: cela t'est bien vn grand bonheur, que tu sois apellée mon enfant.* Entendez donc la flaiche, ce qu'elle dit, & comment elle a esté choisie du Seigneur. Que l'on est heureux, d'estre blessé par cette flaiche!

Ce n'est pas merueille, que l'espoux ayt beaucoup de flaiches, desquelles il est dit dans le Psalme 119. *Les flaiches du puissant sont aigues.* Cleophas avec l'autre pelerin, blessé en chemin de ces flaiches, disoit: *nostre cœur n'estoit il pas tout ardent dedans nous?* & nous lisons en vn autre lieu, *comme les sagettes en la main du puissant, ainsy sont les enfans des dechassez.* Tout le monde a esté blessé, & pris par ces flaiches. Sainct Paul a esté vne flaiche du Seigneur, lequel estant poussé depuis Hierusalem iusques en Illyrie, par l'arc du Seigneur,

gneur, a volé deçà, & de là, se hastant d'aller en Espagne, comme vn traict leger, & soudain, pour abbatre l'Orient & l'Occident, sous le pied de son Seigneur.

Aug. medit. cap. 40. Que diray- ie donc? que feray- ie? où iray- ie? où le pourray- ie chercher, & le treuuer? à qui m'adresseray- ie pour m'ë enquester? qui luy portera ces nouuelles à mon bien- aymé, *que ie languis d'amour?*

Aug. soliloq. cap. 1. O vie , pour laquelle toutes choses viuët, vie qui me donnez la vie ; vie qui vous mes- me estes ma vie ; par laquelle ie vis , sans laquelle ie meurs ! vie par qui ie suis resuscité, sans laquelle ie peris ; vie par laquelle ie m'ë- fioüis, sans laquelle ie m'afflige ; vie vitale, douce, & aymable, digne de perpetuelles pensées, & resouuenances. de grace où estes vous, où vous treuueray- ie? afin que ie finis- se en vous, & m'arreste en vous ; soyez bien- tost pres de moy, en mon courage, en mon cœur, en ma bouche, en mes oreilles, en mon ayde, *par ce que ie languis d'amour*, par ce que ie meurs sans vous, à faute de vous.

Guil. Abb. ser. 46. in Cät. Les vœux & desirs chagrins & curieux ne sçauroyent estre contents de leurs propres merites ; & partant mandient ils l'ass- stance des prieres d'autrui ; *Je vous coniure*, dit elle, *filles de Hierusalem*, faites vn peu sçauoir, vous qui parlez familièrement à mon bien- aymé, faites luy sçauoir pour moy, ce que vous cognoissez, & sentez en partie, dans
vous

vous mesmes, combien est extreme la vertu d'une langueuse amoureuse, combien elle est fortè, & que cet excès d'amour est vne mort.

Mais pourquoy les adieu-elle ainſy? Son bien-aymé ne ſçauoit il pas tous ſes ſecrets, *Rupers. in Câr.* & dans iceux l'amour de cette eſpouſe amoureuse? ſi Saint Pierre dit: *vous le ſçavez, Seigneur, que ie vous ayme.* pourquoy beaucoup pluſtot, o bien-aymée, ſi prudente, & ſi fidelle que vous eſtes, ne pouuiez vous de vous meſme, & ſans meſſagers, deſcouvrir vos penſées, & vos langueurs à voſtre bien-aymé? & ſans doubte, vous luy auez ſouuét dit, il ny a point de cœur qui vous ſoit caché, mō cher eſpoux, point d'amour qui vous ſoit couuert, vous ſçavez aſſez que ie languis pour voſtre amour. Quel eſt donc le but de ces ſerments, & proteſtations que vous faites maintenant? Eſt-ce point afin qu'eſtant frappée, vous frappiez auſſy? & bleſſiez ayant eſté bleſſée?

Anoncez luy, non comme à quelqu'un qui ne ſçait rien de ce qui ſe faiſt, car il n'y a rien qui luy ſoit incognu, mais par ce qu'il ayme, & s'eſiouit d'entendre par le rapport de pluſieurs perſonnes, ce qu'il cognoit, & loüe en ſa bien-aymée. *Guil. apud Delrio. Cant. 5*

Racomptez luy donc, & luy annoncez mes langueurs, & ſans doubte il, vous écoutera vos paroles ne ſerōt pas inutiles pour moy, afin qu'il reſchauffe mes deſirs. *Guil. Abbas ſer. 64. in Câr.* *annoncez luy que*

que ie languis d'amour; l'amour ne languit pas, mais l'amante est lāgoureuse; & la langueur entre par tout où l'amour se treuve, si la chose aymée est absente; l'ame languit cependant, se consumant elle mesme, & brulant dans l'exces de ses desirs; elle se fond, s'espand, & s'enfait de soy mesme, ne pouvant souffrir la violence de son amour, de mesme qu'un feu qui s'amortit, & n'a plus ses flames si viues, quand le bois commence à luy faillir. Car *nostre Dieu est vn feu consumāt*. o puissante, & trespuissante passion que celle de la charité! si elle n'est temperée, elle n'est pas supportable. à bon droict la pouuons nous apeller puissante, puis qu'elle transporte & rait à soy mesme l'esprit qu'elle possede.

*Rupér.
in Cāt.*

Anoncez que ie languis d'amour: pour le grand desir que j'ay de voir sa face, la vie m'est ennuyeuse en son absence, & c'est avec vne extreme contrainte que ie suporte la longueur de ce triste bannissement.

*Guil.
Abbas
ser. 46.
in Cant.*

Les sanglots, qui sortent du profond de son cœur, ces gemissements si drus, & frequents, ne sont ce pas des degorgemēts d'esprit, & de la grace conçëue? la langueur de l'amour ne se preuue-elle pas biē par de tels indices? Quand le gemissement n'est pas couuert, ny retenu, la langueur n'est pas cachée, mais se reuele & se descouure d'elle mesme.

Je languis en l'amour de mon bien-ay- *Guil.*
 mé, & par trop aymer cet espoux celeste. *apud*
 Car son amour fait, que l'amour de moy- *Delrio.*
 mesme deuiéne lent, & languissant en moy. *in c. 5.*
 Morte à mon amour, ie vis moy, non plus *Cant.*
 moy, mais c'est mon espoux qui vit en moy.
 Car si ie m'ayme, ce n'est pas pour l'amour
 de moy, mais pour l'amour de l'espoux qui
 m'ayme. ie ne m'ayme pas en moy, mais ie
 m'ayme en luy, & l'ayme en moy.

O tres-doux Iesvs, perçez & penetrez les *Bonau.*
 moiüelles de mon ame, avec le saint & salu- *soliloq.*
 taire traict de vostre amour, afin qu'elle bru- *cap. 1.*
 sle veritablement, qu'elle languisse, se fonde,
 se perde, & s'esuanoüisse, seulemēt en vous,
qu'elle desire d'estre desliée, & se voir vnüe à vous.
 Qu'elle a tousiours faim de vous seul, vray
 pain de vie, qui estes descēdu du ciel. Qu'el-
 le n'ayt soif que de vous, fontaine de vie,
 fontaine de lumiere eternelle, torrent de
 vraye volupté. Qu'elle vous poursuiue tou-
 siours, que tousiours elle vous cherche,
 qu'elle vous treuue, & se repose doucement
 en vous.



*Fulcite me floribus, Stipate me malis, quia
amore langueo. Cantic. 2.*

I I.

Appuyez moy de fleurs, enuironnez moy
de pommes, car ie languis d'amour.

Cantic. 2.

O Fier assassin de mon cœur,
O amour seul tyran de mon ame;
Doux amour, mais cruel vainqueur,
Ne suis-ie pas assez de flame?
Tu vois que mon cœur allumé
Doibt estre bien-tost consumé:
Amour, impiteux aduersaire
Traitte moy plus humainement,
Helas, il n'est pas necessaire,
Que i'endure tant de tourment.

Amour, n'entens tu pas mes crys?
Dedans quelle humaine poitrine
Tant de feux seroyent ils esprits,
Sans vne certaine ruine?
O cher amour pardonne moy,
Ie te recognoy pour mon Roy,
Et suis content de me rendre;
Si tu me laisses dans ce feu,
Ta victoire reduite en cendre
Ne te seruira que bien peu.

Laisse moy donc, o puissant Dieu,
Poze ton carquois & tes fleches,
Mon cœur n'a plus vn petit lieu,
Pour y faire de neuues breches.
Pousse plustot tes traits au vent,

*Que de m'outrager si souvent,
De tant de poinctes que tu iettes.
Poursuiuant ce cruel effort,
La premiere de tes sagettes
Me donnera le coup de mort.*

*Ab ie me perds, helas ie meurs!
L'exces de ce cruel martyre
Donne subiet à mes clameurs,
Sans sçauoir ce que ie dois dire.
L'effort d'un si soudain poizon
Trouble mon sens & ma raizon,
Mais non, ie ne suis qu'une souche,
Ma voix se tait comme elle peut,
C'est l'amour logé dans ma bouche,
Qui me fait dire ce qu'il veut.*

*Car sans se soucier beaucoup
Du danger de mes funeraillles:
Il m'enflame coup dessus coup,
Et se nourrit de mes entrailles.
Victorieux de mon destin,
Il me declare le butin
De son insolente victoire;
Et luy, qui ne craint nulle loy,
Croit auoir vne belle gloire,
Triomphant rudement de moy.*

*Tous exces luy sont donc permis,
O miserable infortunée,
Ne treuueray-ie point d'amys,
Pour apaizer ma destinée?
Misericordieux humains
Vous estes vous bandez les mains,*

Pour ne m'estre point secourables?
 Pourquoi les puissants immortels
 Nè me sont ils pas fauorables,
 Quand ie m'adresse à leurs autels?

Mais vous plustot, o cher Amant,
 Que i' ayme d'vne amour tressaincte,
 Vous seul subiet de mon tourment,
 Pourquoi n'escoutez vous ma plainte?
 Helas, ie meurs d'amour pour vous,
 Et ce trespas vous semble doux!
 O mon espoir, & ma lumiere,
 Me tesmoignez vous de l'amour?
 Maintenant qu'à sèche paupiere
 Vous me voyez au dernier iour.

Vous au moins citoyens des cieux,
 De qui les ames sont blessées
 D'un amour tout delicieux,
 Ayez soucy de mes pensées.
 Pour m'ayder entre ces ennuy,
 Apportez des fleurs, & des fruiçts,
 Des fruits meurs, & des fleurs descloses;
 Les douces herbes de Chloris,
 Ayez des pommes, & des rozes,
 Et mille autres boutons fleuris.

Tout ce que l'Automne a de cher,
 Tout ce qu'on treuve au sein de Flore,
 Les roses qu'on voit se brancher,
 Aux premiers regards de l'Aurore.
 Entre les pommes & les fleurs
 L'Amour donne moins de douleurs,
 Versez en donc en abondance.

*Peut-estre que pour me guerir,
Vne secrette prouidence
M'induit à les tant requerir.*

*Mais insensée que ie suis,
Quel est le secours que i'espere?
Qu'est-ce que les fleurs & les fruiçts
Me peuuent donner de prospere?
Les fleurs ont souuent du malheur,
Les fruiçts portent aussy le leur,
L'amour peut cacher ses rapines
Soubs la peau d'un fruiçt aposté,
Ou se mesler dans les espines
De quelque bouton présenté.*

*Cydippe combat-elle pas
Dans les charmes d'un fruiçt pariure?
Quoy que ces gracieux appas
Parussent francs de toute iniure.
Venus cueilloit les beaux boutons,
Pour en façonner des festons,
Qui luy seruissent de parure;
Le rozier se sentant serrer
La deschira d'une blessure,
Qui la contraignit à pleurer.*

*Ie hay les rozes de Venus,
Et laisse les fruiçts de Cydippe,
En attendant de mieux cognus,
Où nul charme ne participe.
Bien loing tous ces presens maudits,
I'en veux d'autres d'un paradis,
Ainsy que les eut Dorothee;
Alors qu'au plus fort de l'huyuer*

Vn angel' ayant visitée,
Luy fit present d'un rozier vert.

Ou bien ie les demande tels,
Qu'auoit la chaste Luduine,
Cueillis par des doigts immortels,
Deſſus quelque branche diuine.
Donnez par vn ſainct meſſager,
Sans aucun ſoubçon de danger,
Chastes fleurs, innocentes pommes,
Que ſans offenſer, ou faillir,
Comme fit la mere des hommes,
Chacun peut librement cueillir.

Pour me faire vn liſt precieux,
Aſſemblez des petites gerbes
De ces bouquets delicieux;
Et les rangez deſſus les herbes;
Que les branches d'un arbriffeau
Me ſeruent de ieune berceau,
Qu'eſtant en cette couche verte,
Entre la fraicheur des ormeaux,
Ie n'ay pour toute couuerte
Sinon des fleurs, & des rameaux.

Au lieu d'oreillers de ſatin,
Lacez moy des nates legeres,
Pleines de ſafran, & de thin,
Comme en font les ieunes bergeres,
Il ne me faut point de cheuet,
Qui ſoit fait de plus mol duuet,
L'eſclat & l'odeur naturelle
De tout ce precieux amas
A bien vne grace plus belle,

Que le veloux ou le damas.

*Façonnant des petits paniers
De mauues, & des ioncs humides,
Pillez les thresors printaniers,
Pour m'en dresser des pyramides,
Aprestez des cabats d'oziers
Pleins des despoüilles des roziers.
Mes douleurs seront rabaisées.
Mes excez seront temperez,
Me comblant le sein de pensées,
Et de mille soucys dorez.*

*Entre tant d'autres cheres fleurs
Vne seule est ma favorite,
Que l'amour nourrit de ses pleurs,
La precieuse marguerite.
Mille petits rayons polis
Du teint des rozes & des lys
Vestent cette estoile fleurie,
En son innocente pudeur
Elle est Royne de la prairie,
Sans fard de feüilles, ny d'odeur.*

*Ornez mon sein de ce thresor,
Que l'on me tourne vn diadesme
De narcisses couronnez d'or,
Et de ieunes boutons de troësme.
Que les espics faits en fleurons
Passent pour masses de herons,
Qu'au lieu des perles precieuses
Mon col soit paré de muguet,
Et que mes mains victorieuses
Pour sceptre tiennent vn bouquet.*

Versez

Versez les feüillages douillets,
 Des iris, & des anemones,
 Fauchez vne moisson d'œillets,
 De yaciets, & des peones,
 Espanchez des pommes d'amours,
 Des lizets, des passevelours,
 Des nenufars, des violettes,
 Des bluets, & du serpolet,
 Et toutes les autres fleurettes,
 Que donne vn printemps nouuelet.

Cueillez les boutons verdoyans
 Aux parterres de Tessalie,
 Et des romarins ondoyans,
 Où ie sois comme enseuelie.
 Mais aussy ne negligez pas
 Les tulipes pleines d'appas,
 Où l'industriewe peinture
 Se desmesle avec tant d'art:
 Que l'on diroit que la nature
 Se sert elle mesme de fard.

Que c'est vn obiet gracieux !
 De voir ces feüilles azurées,
 Qui toutes ainsy que les cieux
 Portent des estoiles dorées.
 Là le laiçt, ou le satin blanc
 Comme blessé iette du sang,
 Icy l'escarlatte flamboye,
 Mesme afin de monstrier à l'œil
 La tristesse parmy la ioye:
 On en voit qui portent le dueil.

Adioustez à tous ces apprets

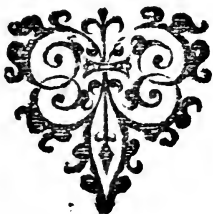
De piment, & de mariolaine,
Les myrthes, lauriers, & cypres,
Dont l'heureuze Arabie est pleine.
Faites des parfuns rauissans,
De casse, de myrrhe, & d'encens,
De geroffles, & de canelle.
Ie verray ce riche butin
Comme vne pompe solennelle,
Pour faire honneur à mon destin.

Apprestez donc ces doux appas,
Puis que les dures destinées,
Hastant l'heure de mon trespas,
Tranchent le fil de mes années.
Encor qu'un si cruel amour
Precipite mon dernier iour,
Les plaintes mouront en ma bouche.
Et quoy qu'il me faille endurer,
Estant en cette belle couche
I'endureray sans sousspirer.

Lors fuyant au sein de la mort
L'amour, qui me tient asservie:
Ie rendray sans beaucoup d'effort
Le peu qui me reste de vie.
En cette derniere douleur,
Perdant le teint & la chaleur,
Ie laisseray pancher ma teste.
Ainsy que le bouton cueilly,
Ou comme vn lys que la tempeste
A trop rudement assailly.

Ou bien, pareille à l'espice meur,
Tranché d'une faux moissonniere,

*Qui sans verdure, & sans humeur,
Iette sa graine prisonniere,
Je rompray mes liens mortels;
Presentant à tous les autels
Vn vœu qui sera peu superbe:
Que les cieux touchez de pitié
Daignent changer mon corps en herbe,
Pour le prix de tant d'amitié.*



*Appuyez moy de fleurs, enuironnez moy de pommes:
car ie languis d'amour. Cant. 2.*

Bernar. ser. 51. in Cāt. **L'**Amour s'est accru par ce que les amou-
ces & allumettes de l'amour sont ve-
nues en plus grand nombre, & avec plus de
force que de coustume; mais apres tout cela
l'espoux, se retirant, & s'esloignant selon sa
façon; cette amante tesmoigne qu'elle lan-
guet d'amour, c'est à dire d'excez d'amour.
Car d'autant plus que la presence de son
bien-aymé luy auoit esté douce & agreable,
d'autant plus espreuue-elle d'amertume, &
d'ennuys en son absence, suiuant le naturel
de l'amour, la subtraction de la chose ay-
mée est vne augmentation de desir; & ce
que vous desirez plus ardemment, vous dô-
ne plus de fâcherie n'en iouyssant pas. Ce-
pendant cette amante prie, que l'on la sou-
lage par l'odeur des fleurs, & des fruiçts, ius-
ques à ce que son espoux, pour l'absence du-
quel elle se tourmente, retourne.

Gisler. in c. 2. Cant. expos. 1. Car le mesme qui quelquefois arriue à ces
sottes filles, qui se sont coiffées de quelque
ieune muguet, arriue encore à cette espouse:
l'excez d'amour qu'elles ont pour celluy
qui leur plait, est cause qu'en son absence el-
les souffrent vne langueur vniuerselle de
corps & d'esprit; & nous treuons dans le
Cantique des Cantiques, que cette ame
éprise

éprise d'un amour diuin s'est souuent treu-
uée avec de pareilles passions. Car estant en
cette foiblesse, & euanouissement, vn trans-
port d'affection luy fait ietter ces paroles
pour commencer, *qu'il me baize d'un baizer
de sa bouche.* elle requiert ses compaignes a-
uec des paroles de suplyante, de vouloir a-
noncer à son bien-aymé, cette douleur qui
l'oppreste, lors que toute lassée, apres l'auoir
beaucoup cherché, elle dit. *Je vous suplye filles
de Hierusalem, si vous rencontrez mon bien-aymé,
que vous luy annonciez, que ie languis d'amour;*
d'auantage nous treuons que par trop d'a-
mour, & toute aslopie, elle tomba dans vn
sommeil, tellement que l'espoux ayant pi-
rié d'elle, dit tout ausly-tot ainsy: *Je vous prie
que personne ne l'esueille.* Mais cet euanouisse-
ment & foiblesse n'est en aucun endroict
mieux descrit qu'en cette sentence presen-
te, en laquelle elle mesme exprimant sa dou-
leur, & la cause d'icelle, demande les reme-
des, qui sont donnez pour les plus souue-
rains, à ceux qui souffrent vne telle lan-
gueur, les fleurs, les odeurs, le vin, les pom-
mes.

C'est assuremēt vne bōne lāgueur, cette *Idem*
maladie n'estant pas pour la faire mou- *ibid.*
rir, mais plustot viure, afin que Dieu soit *expof. 3.*
glorifié par elle; cette fiebure, & cette ar-
deur, ne procedant pas d'un feu qui gaste &
cōsume, mais plustot d'un feu qui guerit &
per-

perfait ce qu'il embraze. Nous voyons aux langueurs & maladies corporelles, que le languissant (qui ne peut auoir aucun plaisir, ny se donner du contentement, en goustant les viandes, car elles le degoustent; ny iouyr du rafraichissement des fontaines, car cela luy est defendu) afin qu'il ne soit pas entierement priué de tout soulas, fait tapisser & reueſtir ſa chambre de ieune ramée, il l'embellit de fleurs nouuelles, dont les douces odeurs luy ſeruent de parfuns; il la pare de pommes & d'autres fruitſ, recreant ſa veüe, & conſolant ſon eſprit avec tous ces innocens & delicieux obiets. L'ame prudente faiſt le meſme, laquelle trauaillée par vne tresardente langueur de l'amour diuin, & ne pouuant gouſter rien d'humain ny de mortel, ſouhaite d'entendre des paroles diuines, & ne deſire rien tant que d'ouyr raconter les penſées, & les œuvres de I E S V S C H R I S T ſon bien-aymé; ſe conſiant que l'odeur, & la beauté de ces fleurs, & de ces fruitſ, luy fourniront des forces, & le courage pour ſeruir ſon Dieu.

Delrio
in c. 2.
Cant.

Eſtayez moy de fleurs. O colonnes admirables! o nouueaux eſtançons! comment ſçauroit on faire des colonnes de fleurs, quel moyen de ſouſtenir avec cela quelqu'un qui branle, & tremble? que ne vous faites vous ſouſtenir par les bras
des

des geants , & robustes athletes , de qui la force estoit inuincible ? mais aussy le faites vous en ces fleurs , qui vous seruent de colomnes assleurées , de colomnes de diamants , qui sont eternelles , pour durer, les chapiteaux desquelles touchent le ciel , leur pied d'estail & fondement espouventable à l'enfer, descend plus bas que les abysses.

Enuironnez moy de pommes , elle ne veut *Ibid.* pas bastir de boys, ny de foing, ny de chaume sur le fond de I E S V S C H R I S T, par ce que le feu consumeroit tout cela; mais elle veut faire vn edifice de tresdouces pommes.

Aussy quel spectacle plus agreable scau- *Nyss. o-* roit on inuenter, ny de meilleure grace, que *rat. 4. in* cet ouurage des pommes ? ces fruiçts ran- *Cant.* gez en ordre, & proprement agencez, representans vne ioyeuse varieté à la veüe , par la blancheur entrelacée parmy la rougeur & teint du corail.

Cette espouse , parce qu'elle languit d'a- *Greg in* mour, desire d'estre appuyée de fleurs , & *cap. 2.* enuironnée de pommes ; parce que se tra- *Cant.* uillant du desir del'eternité , cherchant avec mille peines, & perplexitez , les sentiers & moyens pour y paruenir, (d'autant qu'elle ne treuve pas sa perfection pendant qu'elle vit en cette chair) lassée, & toute röpue de trauail, elle se reposes en son desir ;

&

& s'esiouyt seulement en cela; si autour de foy quelque occasion se presente de profiter au prochain, ou de s'auancer foy mesme en perfection, ou receuoir quelque consolation en sa langueur, par l'auancement & progres d'autrui.

Bernar. Entendez donc, que la foy est la fleur, & *ser 51.* l'œuure le fruiçt Ce que vous ne iugerez *in Cât.* pas mal à propos à mon aduis; si vous considerez que comme il faut, que la fleur vienne deuant le fruiçt, il est ausly necessaire, que la foy precede les bonnes œuures, & soit leur guide. Aultrement sans foy, il est impossible de plaire à Dieu; par consequent, il n'y a ny fruiçt sans fleur, ny bonne œuure sans foy. Mais ausly la foy sans les œuures est morte; cōme la fleur se monstre inutilement, quand le fruiçt ne suit pas incontinct apres. *appuyez moy de fleurs, enuironnez moy de pommes, parce que ie languis d'amour.* Quand ce que l'on ayme est present, l'amour est sain & vigoureux; en absence, il est languissant: & cette douleur n'est aultre chose, qu'un certain ennuy d'un desir impatient, duquel il fault necessairement que l'ame soit affligée durant l'absence de la chose aymée, si elle l'ayme ardemment, & sans limites, pendant qu'estant bandée en cette attente, toute diligēce & hastiueté luy semble longueur, & paresse. Et partant demande elle l'abondance des fruiçts des bonnes œuures, avec les odeurs

odeurs & parfuns de la foy, dans lesquels
elle puisse prendre quelque repos, durant
les delays, & retardements de son Espoux.



K k

Mon



*Dilectus meus mihi et ego illi qui pascitur inter
lilia ; donec aspiret dies et inclinentur umbræ, cant. 2*
33.

III.

Mon amy est à moy, & moy à luy, lequel
prend son repas entre les lis.

Cant. 2.

Castes amants, ames fidelles,
Qui se voit heureux comme vous?
Pendant qu'un cordage si doux
Vous tient dans des prisons si belles.
Pour iouyr d'un mesme plaisir,
Je voudrois laisser de choisir
Toutes les couronnes royales.
Car vos esprits victorieux
Semblent en leurs faueurs loyales
Posseder tout le bien des cieux.

Que Denys tyran de Sicile,
Dementant son cruel demon,
Se soit fait amy de Damon:
La creance m'en est facile.
Quel courage denaturé
Ne se sentiroit attiré
Par vne aliance si saincte
Ou se donnant pour ses amys
Sans deffiance, & sans contrainte
Chacun fait ce qu'il a promis.

C'est vne fortune accomplie;
Lors qu'en ayment on est aymé:
Quand vn baiser bien enflamé
Fait que l'autre se multiplie.
Estroicte, & douce liaizon.

Qui met le geolier en prizon!
Quand l' Amour ma sollicitée
De loger quelque passion,
Ie me suis tousiours limitée
Dedans cette condition.

Que souuent i' ay dit en moy mesme:
S'il faut que i' ayme quelque iour,
Qu' au moins ie n' aye de l' amour,
Si ce n' est pour quelqu' vn qui m' ayme.
Ce Dieu leger oyant mes vœux,
Volut m' eschauffer de ses feux,
Bien dit-il, belle desireuze,
Mesnageant vn si beau soucy,
Sans doubte vous serez heureuse,
Aymez, pour estre aymée aussy.

Cette voix frapant mes oreilles,
Me combla d' vn soudain effroy,
Sentant vn Dieu si pres de moy,
Mes craintes furent nompareilles.
Mais apres cette vaine peur,
Comment, dis-ie, petit trompeur,
Quel est le dessein qui te meîne?
Penserois tu bien me raurir,
Voyant quelque merueille humaine.
Et m' attirer à te seruir?

Il est vray que ce qui se gaigne
Suivant ta grace, & ta beauté,
Ma souuent esté racompté,
Par quelque fidelle compaignie.
Ie veux dire pour te loüer,
Que quand il te plaist aduoüer

Quelque

*Quelque amante digne de ioye:
On ne sçait que c'est de tourment,
Et que toute l'ame se noye
Dans vn baing de contentement.*

*Mais ma nourrice plus prudente
Me donnoit vn conseil plus sain,
Lors que me tenant en son sein,
I'estois sa charge moins pezante.
Ouide dans tous ses escrits
N'a point mieux merit  de prix,
Que pour vn aduis legitime,
De quiles propos fructueux
Meritent bien d'estre en estime,
Dans tous les esprits vertueux.*

*On treuve en Hybla moins d'abeilles,
Moins de boutons en l'oliuier,
De coquilles sur le grauier,
D'espines aux rozes vermeilles,
Et de lieures au mont Athos,
Que l'amour n'a de maux enclos;
Amour est vn amas de peine,
Qui l'embrasse mal   propos,
Doibt tenir pour chose certaine
De n'auoir iamais de repos.*

*Car mille malheureuses craintes
Font transir les pauures amants,
Qui croyent que leurs vrays tourments
Sont payez de caresses feintes.
Mesme, s'ils sont bien informez
D'estre parfaictement ayez,
Encor manquent ils d'assurance.*

Car se deffians à tous coups
D'une ferme perseuerance,
Ils sont furieux, ou ialoux.

Courez vn peu parmy l'histoire,
Combien peu voit on de partis,
Qui se treuuans bien assortis,
Soient demeurez en cette gloire?
Enfant tu n'as point de flambeau,
Qui dure iusques au tombeau,
Celuy cy se plaint de ton change,
Celuy là de tes fictions,
Et personne en tout ce meslange
Ne dit bien de tes actions.

Paris peut s'esloigner d'Oenone,
Cependant il ne mourut pas;
Quoy qu'il eut iuré son trespas
Auant qu'aymer autre personne.
Iadis n'at-on pas veu Iason,
Allant conquerir la toison,
S'aduoïer mary d'Hysiphille?
Puis luy ioïer d'un mauuais tour,
Laisant l'honneste pour l'utile,
Et changeant auant son retour?

De mesme Ariadne abusée
Fendoit les rochers & les boys,
Des cris de sa dolente voix,
Apellant son cruel Thesee.
Cependant le vaisseau trompeur,
Atteint d'une infidelle peur,
Employoit le voile & la rame,
Et s'enfuyoit à force d'eau,

Comme si cette seule femme
Eust esté quelque grand fardeau.

Ceux qui t'ont attaché des aïles,
Nous ont voulu faire iuger,
Que ton esprit est trop leger,
Et tes promesses peu fidelles.
Rien, sembler-il, ne te plaît tant,
Que le renom d'estre inconstant,
C'est à ce dessein que tu voles;
Et l'on peut dire en te suiuant,
Que l'on suit des mousches friuoles,
Qui vont ainsy qu'il plaît au vent.

Cognoissant bien tout le dommage,
Dont tu guerdonnes tes valets,
Qui voudroit tendre des filets,
Pour vn oyseau de tel plumage?
Coiffez vous maintenant le cœur
Au gré d'un aueugle moqueur,
Qui vous tient rudement subiettes,
Par l'attente d'un faux loyer;
Et puis ne sçait plus qui vous estes,
Alors qu'il est temps de poyer.

Ce ne fust iamais sa coustume
De garder regle ny deuoir,
Il ayme de se faire voir
Plus euenté que n'est sa plume.
Ainsy qu'un subtil enchanteur,
Les mains de ce petit menteur
Pratiquent cent tours de souplesse.
Vous serrez & ne tenez rien,
Et souuent pendant qu'il vous blesse:

Vous croyez qu'il vous fait du bien.

*A ces veritables reproches,
La honte luy ternit le front,
Et le fit rougir pour l'affront
D'auoir si mal fait ses aproches.
Ne pouuant estre plus confus,
Que d'ouyr ce sage refus,
Il quita sa lasche poursuite.
Et precipitant son depart,
Me fit assez voir à sa fuite,
Qu'il ne s'arreste en nulle part.*

*Victorieuse & triomphante
De ce fol enfant de Cypris,
Ie continuay le mespris,
Que iauois de sa vaine attente,
Et luy dis l'adien pour iamais.
Puis voulant auoir desormais
Des amitiez plus gracieuses,
O cher Amour, o saint espeux,
Mes passions ambitieuses
Ozerent bien penser à vous.*

*Ie dis en vous ouurant mon ame,
Celeste amant, digne vainqueur,
Vous seul possederez mon cœur,
L'eschauffant d'une sainte flame.
Le ciel equitable à mes vœux
Vous toufchera de mesmes feux,
Ainsy nostre amour bien connue
S'entretiendra de beaux propos,
Attendant que la nuit venue
Nous arreste en vn saint repos.*

O douces coupes d'Ambrozie!

O saint Nectar delicieux!

Amour, que de mets precieux

Dont ta bonté me rassazie!

O seul & solide plaizir!

Quand on gouste tout à loizir

Tes delicatesses diuines.

Et que l'on cueille à tout moment

Les belles rozes sans espines,

Qui durent eternellement.

O Dieu, combien l'ame est contente,

Qui vous sçait sainctement aymer!

Cela ne se peut exprimer,

Si ce n'est qu'on l'experimente.

Mais d'estre aymée en vous aymant,

C'est vn si cher contentement,

Qu'encore que l'on le possède,

On ne peut dire ce qu'on sent,

D'autant que ce bonheur excede

Le plaizir le plus rauissant.

Entretant de grands benefices,

Vn bien estimable sur tout

C'est que sans crainte de degoust,

On vit dans ces cheres delices.

Les liens de ce saint amour

Se serrent plus fort chaque iour,

Sans danger que le temps les rompe.

Après qu'on s'est donné la foy,

On n'entend plus que l'on se trompe,

Pour prendre vne nouvelle loy.

O ma douceur, ma chere vie,

Plus douce que sucre & que miel,
Amour plus beau que n'est le ciel,
Que tu m'as saintement rauie!
De quelles rares voluptés
Mes esprits sont ils enchantez!
Pendant qu'en ce plaisir extreme,
Il ne nous faut point de tesmoins,
Pour estre assurez que ie t'ayme,
Et que tu ne m'aymes pas moins.

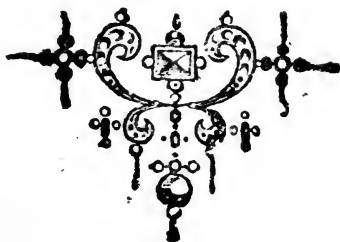
Mais me remettant en memoire
Que mon bonheur n'est limité,
Que de la seule eternité:
Combien puis ie prendre de gloire?
O choix prudent & bienheureux,
Quand diuinement amoureux
Vn cœur humain se rend celeste,
Et mettant au ciel tout son bien,
N'a iamais ny propos, ny geste,
Qui soit mortel ou terrien.

Franc de crainte, & de ialouzie,
Qui blessent vn esprit leger,
Iamais vn desir de changer
Ne luy touche la fantazie.
L'amour terrestre a des soupçons,
Souuent on treuve des glaçons
Parmy ses flames & sa braize;
Celuy du ciel mieux demeslé,
S'alimentant tout à son aysé,
N'est iamais ny froid, ny bruslé.

Dedans vn paradis champestre
Ces amants doucement assis

S'entretiennent de beaux soucys,
 Voyans leurs chastes brebis paistre.
 Les lys reuestus de satin,
 Quoy qu'ouuerts depuis le matin,
 N'y perdent rien de leur ieunesse.
 La liqueur des petits ruisseaux
 Empesche que la secheresse
 Ne face mal aux arbrisseaux.

Arriere tout lasche scrupule,
 Vn amour tout pur & tout saint
 Ne doit point auoir d'autre teint,
 Que celui des lys sans macule.
 Les petits agneaux innocens
 Broutent les boutons renaissans.
 O que ces rencontres sont belles
 De voir que des amants si beaux,
 Assis entre les fleurs pucelles,
 Gardent de si chastes troupeaux.



Mon amy est à moy, & moy à luy, lequel prend son repas entre les lis, iusques à ce que le iour poigne, & que les ombres s'ensuyent. Cant. 2.

*Ber. ser.
67. in
Cant.*

Que nous veut elle dire cette amante, *luy à moy, & moy à luy*? Nous n'entendons pas son langage, par ce que nous ne sentons pas ce qu'elle sent. O sainte ame, ce vostre que vous est-il? & vous que luy estes vous? Qu'est-ce que cette si familiere & favorable representation, & restitution, ces offres, & ces renuoyz que vous faites; & qui vont & viennent si souuent entre vous deux? *luy à vous, & puis aussy vous à luy*? mais quoy, luy estes vous le mesme qu'il vous est; ou bien autre chose? si vous nous parlez & desirez que nous vous entendions, vsez d'un langage plus intelligible, descouurez euidemmēt en termes plus faciles, ce que vous pensez: iusques à quand nous tiendrez vous en suspens, & douteux? Voulez vous selon le Prophete, garder vostre secret pour vous seule? c'est la vostre intention sans doute. vos paroles sont meües d'affectiō, non d'intelligence, & partant ne vous peut-on entendre. Pourquoi parlés vous donc? pour rien d'autre, sinon que le discours, & doux entretien de ce bien-aymé, vous a donné tant de contentement, & vous a si gracieusement rauie, qu'acheuant de parler, il ne
vous

vous a laissé, ny la liberté de vous taire, ny le pouuoir d'exprimer vos belles pensées. aussy n'avez vous pas lasché ces paroles entre coupées à dessein de parler, mais afin de ne pas paroistre muette, & sans repartie. La bouche a parlé de l'abondance du cœur, non toutefois à l'esgal de son abondance. Les affections ont aussy leur langage particulier, par lequel elles se descouurent souuent, mesmes quand elles ne le voudroyent pas. La crainte a des paroles tremblantes & cassées, la douleur des gemissantes & plaintiues, l'amour des ioyeuses, qui sortent sans doubte, non avec congé ny consentement de l'ame, mais par faillie, & mouuement violent, qu'elles se font elles mesmes. Ainsy l'amour vehement & bruslant, & principalement le diuin, ne pouuant se contenir ny s'arrester en soy couuert, & pressé; ne considere pas avec quel ordre, quelle loy, quelle suite, ou quel nombre de paroles il va bouillant, pourueu que cette confusion ne luy cause aucun dommage, ny diminution. Quelquefois il ne daigne pas recourir aux paroles, ny demander de l'ayde à la voix, plus soudain & precipité que cela, il veut sortir tout en vn moment, & se contente de se faire entendre par ses souspirs. De là vient que cette espouse toute enflammée d'un saint amour, & cela par vne façon incroyable, pour receuoir quelque peu d'éuaporation,

& re-

& relasche en l'amour qui l'estouffe , ne considere pas ce qu'elle dit , ny comment; mais sans choix de propos ny de raisons, elle met dehors tout ce qui luy vient à la bouche ; elle ne prononce pas , mais degorge ces mots, *mon bien-aymé à moy , & moy à luy* . Il n'y a point de conséquence , de suite, ny de raisons qu'importe ? c'est vn degorgement, que voulez trouuer là dedans ? cherchez y maintenant des liaisons de paroles, des solennités d'accents ? quelles loys, & quelles reigles scauriez vous donner vous mesme à vostre degorgement ? C'est bien chose assurée, qu'en ce lieu vn amour mutuel de deux personnes, brusle, & luit ensemble ; mais en cet amour extreme , l'une des personnes paroît proprement pleine d'une excessiue felicity , & l'autre d'une pareille courtoisie. Car cet embrassement, & cet assemblage de volonte, n'est pas fait de deux parties esgales, mais differentes , & plus digne l'une que l'autre. Partant l'espouze dit: *Mon bien-aymé à moy , & moy à luy* , attribuant le principe, & premier lieu de cet amour, à son bien-aymé: puis poursuiuant en ces mots: *moy à mon bien-aymé , & mon bien-aymé à moy*, elle luy concède aussy l'accomplissement, & consommation de cette alliance. voyons maintenant ce qu'elle veut encore dire, *mon bien-aymé à moy* . car sicela est reçu, que nous deuions entendre , il prend garde:

de:& comme dit le Prophete; *Attendant i'ay attendu le Seigneur, & il a pris garde à moy.* ie sens en cette parole ie ne sçay quoy qui n'est pas petit, ny d'une mediocre prerogative.

Escoutez le contentement que i'ay reçu, *Bern.* & que vous devez aussy recevoir comme e *serm.*stant vostre; escoutez le avec plaisir. l'espou- *sequ.*se a parlé, & a dit que son espoux prend garde a elle, a soing d'elle. Quelle est l'espouse, & qui est l'espoux? luy c'est nostre Dieu, & elle, si ie l'oze dire, cest chacun de nous. Resioüissons nous donc, le Seigneur Dieu nous garde, & a soing de nous. Toutesfois combien est grande l'inegalité? qu'est ce que tous les filz de la terre, les enfans des hommes sont deuant luy? pourquoy donc se fait cette comparaison, & assemblage, entre parties si dissemblables; ou elle se vante, & se glorifie oultre mesure, ou luy ayme excessiuement. Qu'il est admirable, d'entendre que cette espouze s'approprie & s'attribue les soucy & les intentions de ce Seigneur, comme chose sienne, & toute acquise, disant, *mon bien aymé à moy.* encore non contente de cela, voicy qu'elle passe oultre, & continue à se glorifier; qu'elle respond à ses desirs, qu'elle a du soing de luy, comme luy en a d'elle, payant les affections, & bons offices, par bons offices, & reciproques affections. Car il suit
incon-

incontinēt apres, & moy à luy, parole peu vſitée, & peut-eſtre vn peu trop hardie, tenant quelque choſe d'inſolent, & moy à luy; cette autre auſſy n'eſt pas moins hardie, ny inſolente, *mon bien-aymé à moy*, & le plus eſtrange & plus inſolent, c'eſt de les ouyr non l'vne ou l'autre ſeule, mais les deux enſemble dites avec tant d'aſſurance & de hardieſſe. O qu'eſt ce qu'un cœur net n'oze pas, vne bonne conſcience, vne foy non feinte. *ſes penſées*, dit elle, *ſont arreſtées à moy*, eſt-il donc ainſy preſumptueuſe; cette Mageſté, à laquelle apartient de gouverner tout cet vniuers, & prendre garde à la durée des ſiècles, prend garde à vous, & penſe à vous? mais le penſez vous? il s'occupe en vos affaires, ou pluſtot laiſſe couler le temps tout à loisir pour le plaſiſir de vos amours? & le contentement de vos deſirs? choſe eſtrange à ouyr, veritable routeſois, & ſans encheriſſement. Nous ne nions pas qu'il n'ayt de la prouidence pour toutes les autres creatures, quand à ſon ſoing, cette eſpouſe ſe l'attribue comme ſon propre. Mais auſſy met elle l'un & l'autre diſant, *luy à moy, & moy à luy*. Il penſe à moy, parce qu'il eſt bon & miſericordieux; & moy à luy, parce que ie ne ſuis pas ingrate; Il me dōne ſa grace, de ſa grace meſme, & ie luy rends grace pour ſa grace. Il a ſoing de ma deliurance, & moy de ſon honneur; il prend garde à mon ſalut, & moy à ſa

volonté;

volonté il pense à moy non à vn autre, parce que ie suis sa colombe vnique, & choisie ; ie pense à luy seul, non à quelque autre, & n'entends aucune voix que la sienne.

Car l'ame ne doute plus qu'elle ne soit aymée, depuis qu'elle sent, qu'elle ayme elle mesme, & qu'elle ayme violemment, & infiniment, cognoissant en soy l'extremité de ses intentions, soings, desirs, œuures, diligences, & poursuites, avec lesquelles, sans trefue, sans relasche, sans repos, elle veille, & recherche ardemment tous les moyens de plaire à son Dieu ; elle remarque incontinent, & sans doute, que Dieu n'a pas moins de soing d'elle, qu'elle en a de luy, se resouuenant de ces promesses, *vous serez mesurez à mesme mesure, dont vous aurez mesuré*. puis donc qu'elle ayme, elle pourra bien s'asseurer d'estre aymée. Il est ainsi. L'amour de Dieu dans l'ame, engendre l'amour de l'ame en Dieu.

Et d'où te vient ce bonheur, o ame humaine, d'où te vient il ? d'où te vient cette gloire inestimable, que tu merites d'estre l'espouze de ce luy *que les anges desirēt de regarder* ? d'où t'arriue ce bien, que le mesme soit ton espoux, *duquel le soleil, & la lune admirēt la beauté* ? qui d'un clin d'œil fait branler, & trembler tout l'vniuers ? que scaurois-tu rendre au Seigneur pour tous les biens qu'il t'a donnez ? que tu sois compaigne de sa table, com-

Bern.
ser. 69.
in Cat.

Bern.
serm.
Domin.
1. post
oct. au.
Epiph.

paigne de son Royaume, compaignie de sa couche? afin que ce Roy, t'introduize en sa chambre? aduize maintenant, combien tu doibs aymer, avec quels bras de charité reciproque tu doibs estraindre, celuy qui t'a tant estimée, & a faict tant d'estat de toy. Laisse là les affections charnelles, & les tranche de toy, desaprens les mœurs du siecle, oublie tes coustumes & façons de faire nuisibles. Car que pensés tu? l'Ânge du Seigneur n'est il pas là, tout prest pour te diuizer & te trancher par le milieu, si ce malheur, (qu'il veuille destourner & empescher luy mesme) t'arriuoit, que de te laisser couler & surprendre à quelque autre amant?

*Autho.
scala
paradi-
si cap. 9
tom. 9.
Aug.*

Cet espoux auquel tu es allée, est ialoux, si tu pensés plaire à d'autres, & pratiquer des amours secretes, il le sçaura & te laissera là comme vne infidelle & deshonneste; & donnera son cœur à quelque aultre pucelle plus sage que toy.

*Bernar.
ser 70.
in Cât.*

Qui pourra maintenāt tenir cette espouse pour insolente & presomptueuse, si elle dit, qu'elle est conioincte par alliance avec celuy, qui se repaist entre les lys? quoy qu'il se repeust entre les estoiles, en cela seulement qu'il soit repeu, il y auroit apparence de quelque chose de grand, & quelque mystere particulier, en ces amitez, & familiaritez si particulieres. L'espouse n'ignore

gnore pas , qu'il est seul qui est repeu, & qui repaist; elle sçait qu'il demeure entre les lys, & regne entre les estoiles: car celuy qui aux choses tres-hautes & serieuses , est apellé Seigneur , aux basses & familiares est le bien-aymé, regnant sur les estoiles, & ay-mant entre les lys; estant mesme par dessus les estoiles, il aymoit desia, parce quelque part qu'il fut , en quelque temps que ce fut, il ne pouuoit ne pas aimer, luy mesme estant tout d'amour, ou l'amour mesme. mais auant qu'il soit descendu parmy les lys , & qu'il se soit repeu entre les lys, il n'a pas esté ny le chery, ny le bien-aymé, parce qu'il ne pouuoit estre aymé auant qu'estre cognu. O vraiment aimable espoux , & digne d'estre estraint , & embrasse, avec toutes les moüelles, & plus interieures affections du cœur! cette refection entre les lys doibt estre cherchée en esprit; car cela promettre en figure corporelle , c'est chose ridicule, & sans raison ; ces lys mesmes doibuent estre spirituels , comme nous le ferons voir . Quels sont donc ces lys, de quelle estoffe, en quoy consiste leur beauté, & bonne grace? *Auancez vous*, dit il, *& regnez pour vostre verité, douceur, & iustice* , C'est vn beau lys que la verité , esclatant en sa couleur, violent en son odeur. La douceur en est vn autre. Or que la iustice en soit vn aussi , souuenez vous de l'Escriture qui dit,

que le iuste germera comme le lys. dans les per-
terres de l'espoux on treuve encore plu-
sieurs aultres especes de lys : quiles scau-
roit nombrer ? y ayant autant de lys que
de vertus . Et peut-estre est ce pour cela
qu'il s'appelle soy-mesme vn lys ; & donne
le nom de lys à toutes choses qui luy apar-
tiennent ; sa conception , sa naissance , sa
conuersation,, son discours, ses miracles,
ses sacremens, sa passion , sa mort, sa resur-
rection, son ascension. Qui a-il en tout cela,
qui ne soit aussy blanc, aussy net qu'vn lys, &
d'vne tres-douce odeur ?

Nyssen. Car il est ce doux & gracieux pasteur,
orat. 4. qui pour pasture ne donne pas du foin sec
in Cat. à son troupeau , mais alimente ses brebis de
beaux ieunes lys , ne nourrissant plus le
foin, avec du foin. Car le foin n'est le pro-
pre , & peculier aliment que des bestes bru-
tes ; mais l'homme estant participant de
la raison & capable d'icelle , doit estre
alimenté , & repeu de raison . S'il arriuoit
qu'il fut repeu de foin , luy mesme seroit
en fin changé en foin ; (suyuant ce qui est
escriit: *toute chair est foin*) pendant qu'il est,
& demeure dans sa chair ; mais si quel-
qu'vn est faict esprit , estant engendré , &
produit par esprit , il ne sera plus repeu
d'herbages , & de viande terrestre , ains
l'esprit mesme luy seruira d'aliment , ce
que la pureté & senteur de lys signifie,
quoy

quoy qu'auec vn peu d'obscurité . D'a-
 uantage , il sera luy meſme vn lys tout pur
 & odoriferant , changé en la nature de
 ſon aliment, & c'eſt ce que veüillent dire
 ces paroles. *Vn iour diffuſ, & eſtendu par ra-*
jons, ou bien ſoufflant & penetrant ; comme
 parle la voix diuine , quand elle apelle la
 diffusion & eſtendue faite par l'eſprit des
 rayons, vne perſpiration ou penetration,
 par laquelle les ombres de cette vie ſont
 repouſſées, que ceux là regardent ſoigneu-
 ſement , & comme à yeux colez, qui n'ont
 pas encore la veüe de l'ame ouuerte , ny
 eſclairée par la lumiere de verité ; ils s'ar-
 reſtent à cela, comme à quelque choſe de
 veritable , & qui ſeroit en eſſect ; laiſ-
 ſant cependant & negligéant pour cette
 aparence , ce qui eſt veritablement . Mais
 ceux qui viuent de lys , & s'en repaiſſent,
 ceux eſt-ce à dire qui s'engraiſſent , &
 nourrissent leur eſprit d'un pur & doux-
 flairant aliment ; ayant reietté toute vaine
 & menſongere apparence, & fauſſe reſ-
 ſemblance d'amour, (qui ſont tous les alle-
 chemens , & delices attrayantes de cette
 vie) ne regardent qu'à la veritable ſubſtan-
 ce des choſes, comme veritables enfans du
 iour, & de ſa lumiere.

Vous donc qui entendez , ou liſez ce- *Her. ſer.*
 cy ; ayez ſoing d'auoir des lys aupres de *71. in*
 vous, ſi vous deſirez d'auoir en vous cet *Cant.*

hôte, qui ne se loge qu'entre les lys. Que vostre ouurage, vostre soucy, vostre desir, ne soyent que pour les lys, pour leur odeur, & leur candeur, morale & mystérieux, les mœurs ont leur couleur, elles ont aussi leur odeur. Quant à la couleur, consultez vostre conscience; de l'odeur vostre renommée; ainsi l'espoux étant luy mesme vertu, se complait aux vertus. Étant vn lys, il demeure volontiers entre les lys, & se delecte parmy la candeur, & pureté, parce qu'il est la mesme pureté, & la candeur.

*Aug.
manu.
cap. 24*

O mon ame, qui es marquée, & signalée, par l'image de Dieu, cheris celuy qui t'a tant chérie, pense à celuy qui a tant pensé à toy, cherche celuy qui te cherche, ayme cet amant, duquel tu es si fort aymée; l'amour duquel te preuenant a esté cause de ton amour. sois soigneuse, quand il est soigneux, accompagne le en son trauail, pour te treuuer avec luy en son repos, pour estre pure imite sa pureté, & sa sainteté pour estre sainte. Choisis le pour ton amy, sur tous les autres qui t'ayment, luy qui te gardera la foy, quand tu seras abandonnée de tout le monde: au iour de ta sepulture, lors que tous tes amys se retireront, & s'esloigneront de toy, luy seul ne te laissera pas; mais te ga-

rantira

*rantira de la gueule des lions , aprestez pour t'en-
gloutir.*





Ego dilectio meo, et ad me conversio eius. Cantic. 7.

IV.

Je suis à mon bien aymé, & vers moy est son
regard. *Cant. 7.*

TAciturne & desconfortée
Je m'en allois prenant le frais,
A l'ombre des pastes cypres,
De quelque forest escartée.
La seule enuie de pleurer
M'auoit ainſy fait retirer,
En cette sombre ſolitude;
D'autant qu'en mon affliction
Je comptois pour inquietude
Tout mot de conſolation.

Eſtendant mes ſouſpirs au large,
L'auancois mon triſte deſſein;
Les pleurs baignoient deſia mon ſein
De leur douloureuse deſcharge.
Moy qui iouyſſois à loizir
D'un ſi deplorable plaizir,
M'abyſmois dedans l'amertume;
Ainſy demeurant ſans chaleur,
Mes maux plus forts que de couſtume
Me faizoient tomber de doulleur.

Par hazard vne douce harpe,
Qui me ſeruoit auparauant,
A pouſſer mes ennuyſ au vent,
Mependoit alors en eſcharpe.
Oubliant vn peu mon tourment,

Je mys en poinct cet instrument,
Et m'assis deffous la ramée,
Accordant les nerfs, & mes doigts,
A ma voix encore enrumée,
Pour dire ainsy ma peine aux boys.

Cheres années de mon aage,
Voulez vous doncques vous trainer,
A dessein de me confiner
Dans vne solitaire vefuage?
Ne fçauray ie iamais vn peu
Ce que c'est que ioye, & que ieux
Pendant ces fascheuses alarmes,
Que mes vers comptent chaque iour,
Verseray ie tousiours des larmes,
Sans iamais sousspirer d'amour?

Ah suplice d'un crime extreme!
Si quelqu'un me veut tant de mal.
Qu'il viue en stupide animal,
Sans aymer, & sans que l'on l'ayme.
Je souhaite à mes ennemys,
Que ces contentements permis
Desdaignent d'entrer en leurs ames,
Et qu'en vne froide rancœur,
Ils ne sentent iamais les flames,
Qu'amour allume dans le cœur.

Je compte les iours de ma vie
Pour fascheux, tristes, & noircis,
Si ce n'est qu'ils soient esclaircis
Au feu d'une amoureuse enuie.
M'aduoüer tout autre desir,
Et retrancher ce seul plaisir,

*Seroit me rendre malheureuse;
Si bien que s'il m'est deffendu
D'estre constamment amoureuse:
Je tien mon aage pour perdu.*

*Le fruiçt de cette vie humaine
N'est que d'aymer, & d'estre aymé,
Pour tout autre desir semé,
L'on n'a qu'une moisson de peine.
Il n'appartient qu'au seul amant
De dire veritablement,
J'ay desia vescu tant d'années;
Car l'amour unique flambeau,
Qui luit parmy ses destinées,
Fait que tout temps luy semble beau.*

*Vne secrette prouidence
Tient toutes choses sous ses loix;
La terre à cause de son poix
Choizit en-bas sa residence;
La mer assize en son giron,
Iette ses bras à l'environ;
L'air comme un zero dans l'espace,
Empesche le vuide en tous lieux;
Mais la flame, qui le surpasse,
Ne se veut arrester qu'és cieux.*

*Comme leur nature les porte,
La nostre nous conduit aussy,
Et nous traine à quelque soucy,
D'une main pareillement forte.
Nos esprits sentent des brandons,
Ils ont des rets, & des cordons,
Qui les entournent & les tirent:*

D'un si grand nombre de mortels
On en voit peu, qui ne desirent,
Qu'amour ayt par tout des autels.

Estant faite de mesme paste,
Je sens aussy de mesmes feux,
Et me voy conduite à ses vœux
D'un secret destin, qui me haste.
Mais qui pourray-je bien choisir,
Pour loger ce premier desir?
Avant qu'engager ma franchise,
Il y faut penser plus qu'un jour;
Car ie fay par cette entreprise
Mon apprentissage d'amour.

Donc en ce premier sacrifice,
Puis ie bien sans crainte d'erreur,
Prendre vne amoureuse fureur
Pour quelque terrestre Narcisse?
Ce monde n'est il pas trop bas,
Pour y rechercher mes esbas?
Puis que le ciel est ma patrie:
Les anges qui sont de mon sang,
Plaindroient ma noblesse flestrie,
Si ie changeois ainsy de rang.

Sortant d'une race celeste,
Pourray-je bien donner la main,
Pour m'engager à quelque humain,
Sans vne honte manifeste?
Moy qui par traitté solennel
Doibs espouser vn eternal,
Aymeray-je d'estre abusé?
Et par vn choix precipité

Seray-

Seray-ie chetive espouzée
De quelque mortel euenté?

Non, non, mes flammes plus subtiles
Ne brulent point si bassement;
Cette terre n'a point d'amiant,
De qui les vœux me soient vtils.
Les prieres, & les presens,
Et la troupe de courtizans,
Qui seruoit la femme d'Vlysses,
Ne me donneront point de loix;
I'ay mesme vn degoust des delices,
Que l'on treuve aux palais des Roys.

Entre mille nimphes Romaines,
Agnes plus belle que le iour
Donnoit à chacun de l'amour,
Sur toutes les beautez humaines,
Les cœurs doucement combatus
De tant de diuines vertus,
Luy rendoient toute obeyssance;
Mais celuy qui moins retenu
S'en proposa la iouyssance,
Ne se vit pas le bien venu.

Changez de penfers, luy dit elle,
Et cessez de vous decevoir;
Mes refus vous font assez voir,
Que mon amour n'est pas mortelle.
Et si vostre felicité
Ne depend que d'une beauté;
Cherchez vne plus belle dame.
Aymée d'un celeste espoux,
Le n'ay point peur que l'on me blame,

Si ie suis peu belle pour vous.

*Vne ambition courageuse
Me fournit les mesmes discours,
Fuyant les terrestres amours,
Ie suis hautement amoureuse.
C'est donc du ciel que doit venir
L'amant, qui me peut retenir;
Luy seul aura mes bonnes graces
Ce seroit n'aymer qu'à demy,
Qu'aymer en deux diuerses places,
Ou caresser plus qu'un amy.*

*Incessamment sa belle image
Se promene deuant mes yeux,
Et par signes mysterieux
Aduoie mon fidelle hommage.
Quoy que nous soyons separez,
Nos courages enamourez
Se font toutes choses presentes:
Tellement que sans messager
Les aduentures plus recentes
Se peuuent ayzement iuger.*

*En nostre solitaire absence
Prenans vn paizible repos,
Nous nous disons de beaux propos,
Sans violer nostre silence.
Il me racompte son amour,
Ie luy dis la mienne à mon tour:
En cette douceur reciproque
L'on ne craint point qu'un indiscret
Remarque tout, & puis se moque,
Ayant ouy nostre secret.*

Ainsy que l'eguille panchée,
 Qui par vn secret mouuement,
 Cherche le pole de l'eymant,
 Aussy-tot qu'elle en est touchée.
 Vous auez beau la retourner,
 Elle ne scauroit seiourner,
 Estant autrement apointée:
 L'eymant la sçait bien aduertir,
 Et sa force experimentée
 Ne se laisse point dementir.

Ainsy la seule Cynozure
 Guide les vaisseaux Tyriens,
 Et l'ourse sert aux Argiens
 De rendez vous, & de mesure.
 Apres mille dangers passez,
 Les nochers foibles, & laissez,
 Reprenent vn peu de courage,
 Et leurs ennuyz sont escartez:
 Si pour te tirer de l'orage,
 Ils sont aydez de ces clairtez.

Clitie fidelle compagne
 Tient ainsy sans cesse son œil
 Deuers la face du soleil,
 Tout le temps qu'il est en campagns.
 Tous les iours pour le moins deux foyz
 Elle dit d'une basse voix:
 Dieu te gard clairté bien voulue;
 Comme luy tournant en tout lieu
 Au matin elle le salue,
 Au soir elle luy dit à Dieu.

Ainsy la lune passagere,

Quoy qu'elle ne s'arreste point,
Au moins est constante en ce poinct,
De tousiours regarder son frere.
Le soleil aymable germain,
La voyant d'un regard humain,
Luy preste sa chere lumiere;
Quelque part qu'on la puisse voir,
Cette influence coustumiere
Ne luy nie point ce deuoir.

Cher espoux, ie suis vostre lune,
Et vous mon soleil gracieux,
Des seules faueurs de vos yeux
Depend mon bien, & ma fortune.
Ie suis vostre vnique soucy,
Mais vous estes le mien aussy:
Mes regards attachez aux vostres
Tefmoignent vn mesme desir,
Et plustot que d'en auoir d'autres,
Ie veux mourir de desplaisir.

Vous seul beaucoup mieux que les astres,
M'apprenez à bien voyager,
Et me retirez de danger,
Au plus fort de tous mes desastres.
Vous estes l'estoile de mer,
Qui m'empeschez de m'abyssiner,
Ma Cynozure, & mon Helice;
En mes peregrinations
Ie n'ay ny regle, ny police,
Que vos seules affections.

Mais cette amitié nompareille,
Quoy qu'on ne la puisse esgaler,

Ne se doit iamais apeller
 Quelque fort notable merueille.
 L'on voit que naturellement
 L'esguile se tourne à l'eymant,
 Dont elle est vnefois atteinte.
 Vostre amour m'attire vers vous,
 Et i'ayme de me voir contrainte
 Par vn enchantement si doux.

Je suis à mon bien-aymé, & vers moy est son regard.
 Cantic. 7.

IL est impossible à la nature humaine, de *Orig.*
 s'empescher qu'elle n'ayme tousiours *in pro-*
 quelque chose ; car toute personne, estant *logo*
 paruenue iusques à cet eage, que l'on appelle *Cant.*
 puberté, & premiere pointe d'adolescenc-
 ce, ayme sans doubte quelque chose, ou pour
 son dommage, ayment ce qu'il ne faudroit
 pas, ou pour son bien & vtilité, quand elle
 ayme ce qu'elle doit aymer.

Mô cœur est esgaré, & espars en plusieurs *Bern.*
 endroiçts, & cherche deçà & delà quelque *medit.*
 place propre pour s'y reposer, & ne treuve *cap. 9.*
 rien qui l'arreste, ou le contente, iusques à
 ce qu'il soit retourné à soy mesme.

Car il y a deux amours, l'un est bon, l'autre *Aug.*
 est mauuais, l'un doux, l'autre amer ; & *medit.*
 ces deux ne peuuent se supporter en vne mes- *cap. 35.*

me poitrine. Et partant o Seigneur, si quel-
 qu'un aime autre chose que vous, vostre
 charité n'est pas en luy. O amour de dou-
 ceur, & douceur d'amour! amour qui ne
 tourmentes pas, mais contentes; amour
 chaste & sincere, qui continues & dures
 plus qu'un siecle des siecles; amour qui bru-
 sles tousiours, & ne t'esteints, ny ne te con-
 sumes iamais! Doux CHRIST, bon IESVS,
 vray charité, mon Dieu, embravez moy tout
 de vostre feu, de vostre amour, de vos deli-
 ces & douceurs; tellement qu'il n'y ait au-
 cune partie de mon cœur ouuerte aux a-
 mours adulteres, & prophanes.

*Naz. de
 laudib.
 Virgin.*

Car quiconque partage son amour entre
 IESVS CHRIST & le monde; il faut qu'il ayt
 l'ame bien legere & bien froide; mais celuy
 lequel a colé, & cloüé sa flame en vn seul ob-
 iect, est veritablement vn constant, & fidel-
 le amoureux. Nous voyons que les tailleurs
 de pierres, menuiziers, & tous autres ou-
 riers qui trauaillent en boys, quand ils
 cherchent vne ligne droite, & tiennent le
 niveau, ou le plomb pour iuger exactement
 & sur vn poinct; des deux yeux ils en fermét
 vn, & recueillant toute leur veüe en l'autre,
 qu'ils ramassent encore, tirét droict, & s'a-
 iustent à la reigle, inflexible & veritable ar-
 bitre de leur ouurage. Ainsy l'amour non
 espars, mais recueilly en soy, conioinct les
 poitrines chastes des amâts à Dieu seul, qui
 desire

desire celuy qui le desire , contemple qui le regarde , court au deuant à qui le cherche. Et qui se fait d'autant plus & mieux voir, qu'il est plus désiré, enflammant , & faisant croistre le desir de ces felicitez à l'esgal de leurs possessions, & puis le contentement à l'esgal du desir . tournant ainsi continuellement , & formant vn cercle de toutes faueurs & benedictions.

Voicy bien vn amour parfaict d'une seule pour vn seul, d'une qui n'adhere à aucun autre espoux , & ne cede à point d'autre espouze. Que n'ozeroit elle , que ne pourroit elle cette bienheureuse , estant asseurée des affections d'un amant si puissant, & si passionné pour ses contentements?

*Bern.
68. in
Cant.*

Que celles qui n'ayment pas , craignent & n'ozent se rien promettre: Moy qui ayme si parfaitement, ie ne sçaurois doubter, que ie ne sois parfaitement aymée ; mon assurance est infinie aussi bien que mon amour, & ie ne puis rien adiouster à l'une nō plus qu'à l'autre; ny ne puis redoubter la face de celuy , duquel i'ay si fauorablement espreuue la grace.

*Bern.
ser. 69.
in Cant.*

I'ayme ceux qui m'ayment , & ceux qui veilleront au matin à ma porte, me treueront ; voyez vous comment il vous assure, non seulement de son amour , si vous l'aymez , mais encore bien expressement du soing qu'il aura de vous & de vos affaires,

*Bern.
ser. 69.
in Cant.*

s'il remarque que vous soyez soigneux pour luy, & vous souuenez de luy? veillez vous? il veille aussy. Leuez vous de nuict, au commencement de vos veilles, soyez si diligent que vous pourrez, anticipez si vous voulez, & courez au deuant des heures, vous le treuuez, & ne le preuiendrez pas. vous ne sçauriez sans temerité dire, qu'en cette societé & commerce d'affections vous contribuez & fournissez quelque chose de plus ou plustot que luy, il ayme plustot que vous, & plus que vous.

*Gisl. in
cap. 7.
Cont.
expof. 3*

On treuve des images faites par de bons peintres, avec tant d'industrie, que de quelque endroit que l'on les regarde, il semble qu'elles ayent tousiours les yeux tournez deuers chacun de ceux qui les voyent. quant aux images, elles sont de soy mesmes tousiours tournées deuers tous ceux qui sont dans la mesme chambre où elles sont; que si quelqu'un ne prend pas garde d'estre regardé d'icelles, cela ne vient pas de la faute des pourtraits, mais bien de celuy qui en destourne la face: & partant aussy-tot qu'il se fera retourné deuers la peinture, il verra pareillement la peinture tournée deuers luy: Aussy pouuons nous bien dire, qu'en cette matiere dont nous parlons, il arriue quelque chose de semblable à cela.

*Greg.
Papa
in Cāt,*

Je me tourne deuers mon bien aymé, & luy se tourne deuers moy, comme si elle disoit; d'autant

tant que par la foy & la dilection i'adhère seulement, & suis ioincte à IESVS CHRIST, ie ne veux suiure que luy, ie ne desire voir aultre que luy, esprouuant avec plaisir la suauité de ses regards, la courtoisie de ses visites, & la douceur de sa conuersation.

Aussy cet amour est singulier, qui ne reçoit point de compagnon, mais est seul, il est éternel, par ce qu'il est perpetuel, & ne s'adonne point au change. *Hugo de S. Victore serm. de Assu.*

C'est vne grande merueille que l'amour, s'il recourt à son principe, s'il se rend, & retourne à son origine, & prend tousiours quelque chose d'une source, à laquelle recoulant tousiours, il peut couler, aller & venir sans fin, & sans secheresse. L'amour est le seul d'entre tous les mouuements & affections de l'ame, en quoy la creature peut, (si non également, au moins en quelque façon) rendre quelque chose à son createur, & donner en receuant. par exemple, si Dieu me tance, & se courrouce contre moy: pourray-je bien me courroucer aussy à mon tour contre luy? cela point; ains s'il me reprend, il ne sera pourtant pas repris de moy. Ny s'il me iuge, ie ne le iugeray pas. S'il est mon Seigneur, il faut que ie sois son vassal; s'il commande, ie doibs obeyr, s'il ordonne, ie doibs seruir. Voyez maintenant quelle difference il y a en l'amour; car quand Dieu ayme, il ne veut aultre

choſe qu'eſtre aymé; n'aymant pour autre fin, qu'aſin que l'on l'ayme; ſçachant bien que ceux qui l'aymeront, ſe feront bienheureux par cet amour.

*Aug.
manu.
cap. 29.*

C'eſt là véritablement la vraye paix & repos du cœur, quand par ſon deſir il eſt entierement cloüé, & attaché à l'amour de Dieu, & ne ſouhaite autre choſe; mais, par vne certaine heureuſe douceur, & contentement, ſe delecte en ce qu'il tient, & s'eſiouyt en ſe delectant. Et s'il arriue qu'il en ſoit tant ſoit peu diſtrait, par quelque petite vaine penſée, ou autres occupations d'affaires; il ſe haſte autant qu'il luy eſt poſſible de retourner à ce ſien repos, reputant pour exil, & notable malheur, tout ſejour qu'il eſt contraint de faire hors de là.

*Aug.
medit.
cap. 25.*

Si quelque homme en ayme vn autre avec tant d'ardeur & de violence, qu'il n'en puiſſe ſouffrir l'eſloignement; ſi l'eſpoſe eſt liée à ſon eſpoux, par vn lien ſpirituel, ſi fort, & ſi indiffoluble, que l'extremité de ſon amour ne luy permette pas de prendre aucun repos en l'abſence de ce ſien fidelle, qu'elle attend avec impatience, & cependant languit d'ennuys, & de craintes; avec combien de ſoing, o Seigneur, avec quelle ardeur, cette ame que vous avez fiancée, par ſa foy, &

VOS

vos misericordes vous doibt elle aymer,
voyant en vous son saint & fidelle espoux,
tant de beautez , de graces , & de libera-
litez.





*Anima mea liquefacta est, vt dilectus
locutus est. Cantic. 5.*

V.

Mon ame s'est toute fonduë incontinent
que le bien-aymé at parlé.

Cantic. 5.

Pour auoir le bonheur de te voir vne fois,
Pour ouyr vn accent de ta diuine voix,
En fin pour te treuuer, ma vie, & ma pensée,
Ah quels champs escartez, où l'on te peust chercher,
Quel antre, quel desert, quel feste de rocher,
Quelle espaisse forest n'ay ie pas traersée?

Mes pas ont traersé des haliers herisséz,
Des sentiers espineux, des rochers crenassez,
Trop aspres & trop durs, pour les bestes saunages;
Mais ie n'ay iamais eu la gloire de te voir,
Et difficilement ay-ie gardé l'esperoir
De t'entendre parler, apres tant de voyages.

O que souuentefois en ma perplexité
I'ay redit quelle terre, ou quel antre rouslé,
Te cachant si long temps, me donne tant d'alarmes?
Mais ny les champs voisins, ny les monts, ny les vaux,
Ne m'ont point soulagée, en de si grands trauaux,
Et n'ont rien respondu pour consoler mes larmes.

Mon erreur vagabonde ayant conduict mes pas,
Parmy des vastes champs que ie ne cognois pas,
Et qui ne monstrent rien qu'une plaine incognüe:

*I'interroge les champs, ie regarde les cieux:
Mais ils sont tous priuez & d'oreilles, & d'yeux;
Car pour vne responce, il n'en est point venuë.*

*P'entray, passant plus outre, en vn valon touffu,
Renforceant mes clameurs aussy-tot que i'y fu;
Mais ma voix meurt en l'air, & n'est point poursui-
En sortant de ce lieu, i'entre dans les vergers, (uie.
Où durant les chaleurs s'ombragent les bergers,
Et cherche là dedans, pour y treuuer ma vie.*

*A part moy ie disois, icy, peut-estre icy,
Afin de m'affliger se cache mon soucy;
Ie cherche vne cachette, & n'en rencontre aucune.
Ma douleur me transporte & n'a plus de rempart,
Sans esprit, sans espoir, i'erre de toute part,
Au plaisir du demon, qui conduit ma fortune.*

*Ie m'arreste à la fin sur le bord de la mer,
I'y treuue vn Phare aigu, dont on voit escumer
Les flots contre les nefz, & les vents, & l'orage;
Ie grimpe sur son feste, & d'un œil importun
Visitant en vn rien l'empire de Neptun:
Ie m'adresse à ses bords, de voix, & de courage.*

*O bords, respondes moy, bords, rochers, vagues,
Respondes, est-ce vous qui retenez enclos (flots,
Dans vos antres cachez, le subiet de ma gloire?
A peine auois-ie fait, à peine auois-ie dit,
Quand de ces moites lieux vne voix respondit,
Reduizant mon esprit à ne sçauoir que croire.*

*Ie doute en mes discours, & ma premiere peur
M'inspire, que l'Echo par vn dessein trompeur
Iette en vain mon espoir, & sa voix en la nue.
I'apelle encor ces bords, ie pleure, ie me plains,*

On me respond encor, par des accens plus pleins;
 Je remarque vne voix, mais vne voix connue.

C'estoit ta douce voix, o ma vie, o mon iour,
 Ma force alloit mourir, en ce triste seiour,
 Ta voix l'a fait reuiure, & l'a reconfortée.
 Ma raison defailloit, mon ame estoit au bout,
 Ta voix, pour l'empescher de se perdre du tout,
 N'a fait que dire vn mot, & sa peur l'a quitée.

Ainsy toutes les fois qu'il te plait de parler,
 Comme vn foudre puissant, qui roule parmy l'air,
 Tu peux tout transporter, par tes paroles graues.
 Vn veritable feu sort avecque ta voix,
 Non pas tel que celuy que souffloit d'une noix
 Eunus, qui suscita la guerre des esclaves.

Mais tout tel que celuy que les bons pelerins
 S'entirent dans le cœur, quand honteux & chagrins
 Ils alloient en Emau, te parlant de toy mesme.
 Leurs esprits consolez par tes diuins propos
 S'enflamerent d'un feu, qui causa leur repos,
 Et leur fit recevoir vne liesse extreme.

Ainsy ta sainte voix alumant saintement
 Dedans mon cœur glacé, ce saint embrasement;
 Vn feu delicieux rechauffe ma poitrine.
 Estre dedans les feux, & ne s'en plaindre pas;
 Se consumer d'amour, sans souffrir vn trespas:
 Ce sont les doux effets d'une flame diuine.

Encor le saint éclair de ce propos vainqueur
 M'ayant si viuement donné dedans le cœur:
 Passe dedans mes os, & coule dans mes veines.
 Quoy que les froides eaux, les escumes, les bords,
 Et les rochers glacez, m'encignent par dehors:

Je ne sens en mon cœur que fournaizes certaines.

*Il se fond donc d'amour dedans vn si beau feu,
Comme quand vn flambeau, se bruslant peu à peu;
Fond d'autant sa liqueur, qu'il augmente sa flame.
O soit fait que bien-tot nos ames, & nos cœurs
Fondant tout leur amour, & toutes leurs liqueurs:
Nous n'ayons plus qu'un cœur, qu'un amour, &
qu'une ame.*



Mon ame s'est toute fonduë, incontinent qu'il a parlé. Cantic. 5.

QV'est-ce que ie sens maintenant? quel *Aug. soliloq. cap. 34.*
est ce feu qui m'eschauffe le cœur? quelle est cette lumiere, qui l'esclaire? O feu, qui bruslez & luissez tousiours, & n'estes iamaïs esteint, embrazez moy! o lumiere, qui luissez tousiours, & ne vous obscurcissiez iamaïs, esclairez moy! A la mienne volonté que vous me brulassiez, o saint feu! que vous bruslez doucement! que vous luissez secretement! que vous eschauffez desirablement!

Guil. Abbas ser. 44. in Cāt.
Comme la cire coule & se fond deuant la face du feu, ainſy l'ame est embrasée deuant la face. *Mon ame s'est liquifiée & fondue aussy-tot que mō bien-aymé a parlé.* O la douce heure & bien-heureuse, quand vne ame fondue, s'escoule & se mesle parmy ce torrent de feu! qu'elle est subtile en ce moment, qu'elle est pure & deschargée, qu'elle est mobile! Elle n'a point alors de pesanteur, ny d'endormissement, point de durté, ny de rigueur, estant seulement conuertie en liqueur, & en feu. Le chaud & liquide sont deux especes qui sont icy voisines, alliées, & d'un parentage; en ces deux consiste l'usage de la cōtemplation. Ce
qui

qui est liquide conçoit plus facilement la chaleur, & la chaleur reçue rend ce qui est liquide, encore plus liquide. Ce que ie nomme icy chaud & liquide, se peut appeller par autres noms, embrasé & syncere. O force admirable de la parole; & vehemence embrasée que la sienne! elle enflame le cœur, change les forces & les reins, fait que l'ame en soy ne s'estime qu'un rié, & qu'un neant, au respect & en la presence de Dieu, la fait fondre, & se perdre en telle sorte, qu'estant toute en Dieu, elle n'est plus en soy, ny ne scait où se retreuer.

Ibid.
suprà.

Escoutez & considerez ce que cet amour a dit, & fait dire à Marie Magdelaine, ce qu'il a dit à la femme surprise en adultere, quoy à la Samaritaine, à la Chananee, à Zachée, à saint Pierre, au Centenier. Quelle ame n'amoliroit ses affections, quelles entrailles ne se fondroyent pas, receuant tant de paroles, de clemence, & de pieté? Ces vents chauds & meridiennes, soufflans avec tant de violence, & d'impetuosité, il n'y a point de glaces si vieilles ny renforcées, qui ne soyent incontinent déiointes, & dissoutes, mesme dans la poitrine la plus dure, & cauerneuse qui se puisse treuer. Je me sens arrouzer de la liqueur de cet huile, qui coule & penetre insensiblement, & me faict fondre en vne pareille affection, tout aussy souuent, que ie me resouuiens des effects de vostre misericorde,

corde , o Seigneur , & repete vos paroles pleines de merueille & de verité. *Vostre discours est grandement enflamé , & vostre seruiteur l'ayme & le cherit.*

Car pendant que IESVS CHRIST se verse *Greg. in cap. 5. Cant.* par son saint Esprit dans l'ame qui le desire, il dissout incontinét toute la durté du cœur, & quelquefois fait fondre cette ame dans tant de larmes, qu'à grand peine peut elle conceuoir & retenir ce qu'elle reçoit, & s'en esioiit en soy mesme, en l'interieur cependant se souuenant de ce qu'elle a esté; elle admire comment il est possible qu'elle soit deuenüe ce qu'elle est maintenant . Et pendant qu'elle se sent fondre, & dissoudre, elle conuoite, de recognoistre plus parfaitement son bonheur , & quelquefois au moment qu'elle est dans la curieuse remarque de son contentement present, vn aultre plaisir luy succede si promptement qu'auant auoir peu former vne seule pensée , elle ne sent desia plus ce qu'elle sentoit, mais quelque chose d'autre , avec autant ou plus de transport.

A sçauoir, par ce que l'ame estant touchée *Greg. cap. 39. in cap. 3. Iob.* par l'influence d'vn entretien , & discours secret, toute debile, & priuée de sa force; est fonduë , & comme consumée dans ce desir , duquel elle est volontairement engloutie.

Les choses corporelles, (quand elles se fon-

*Guil.
Abbas
apud
Delrio
cap. 5.
Cant.*

fondent au dehors par la chaleur) se resolu-
lent en elles mesmes: mais les ames (quand
elles sont amolies & fonduës par vne cha-
leur interieure) ne se resoluent pas en elles
mesmes, ains en celuy qui les resoult. Elles
se resoluent d'elles mesmes, non pas en elles
mesmes; elles se resoluent par le feu de
Dieu, de l'amour de soy mesme, en l'amour
de leur espoux celeste. Sainct Paul nous le
faisant entendre, *qui adhère au Seigneur*, dit
il, *est vn esprit avec luy*. & tesmoignant que son
ame estoit fonduë en cette sorte, par ces pa-
roles; *Ie vis, moy, non plus moy, c'est IESVS CHRIST
qui vit maintenant en moy*.

*Gistler.
in cap.
5. Cāt.
expof. 3.*

Et qu'y a il de plus conuenable, que d'at-
tribuer cette liquefaction & cette fonte à
l'amour, par laquelle ce qui de sa nature
est dur, deuiant coulant? puis qu'il est as-
seuré, & suffisamment preuüé, que le prin-
cipal effect de l'amour est, de pousser la cho-
se ay mante deuers l'aymée, & les vnir es-
troitement ensemble, laquelle vnion se fait
d'autant mieux, & plus dignement, quand
l'amour est mutuel, & dispose les amants à
se changer l'un en l'autre. Aussi n'ignorons
nous pas, que ce bien aymé des ames deuot-
es IESVS CHRIST a dit dans le Psalme 21.
Mon cœur a esté fait comme vne cire qui se fond.
par où nous voyons, que si l'ame fonduë,
coule deuers IESVS CHRIST, qui luy
mesme est liquifié & fondu comme de la
cire

tire, il coule aussy dans cette ame, & de là que se peut-il ensuiure, si non vne parfaite & indissoluble vnion?

Mon ame a esté liquifiée, aussy-tot que mon bien aymé a parlé. O merueilleuse & inestimable vertu de l'amour! Il abaisse Dieu en terre, eleue l'ame au ciel, à la patrie, à Dieu; & cole ensemble l'ame & Dieu à la gloire; il fait deuenir Dieu homme, & fait que l'homme deuienne vn Dieu; il fait que le temporel deuienne eternal, & le contraire, il fait mourir l'immortel, & fait que le mortel se rende immortel, & met au plus hault du ciel, ce qui estoit au plus bas de la terre; il faict d'un grand ennemy vn fidelle amy; d'un esclau, vn heritier, & enfant de famille; par luy l'abominable deuient glorieux, & honorable; il change les glaces en feux, les tenebres en lumieres, & fait fondre les choses dures. Car voicy *mon ame a esté fondue*. O parole admirable! O parole trop delicieuse! Moy le plus vil, & le plus meschant de tous vos esclaves, o Seigneur mō Dieu, moy qui ne suis pas digne d'estre apelé vne de vos creatures, ny de l'estre aussy, comment vous suis ie lié par vn nœud si court, & si serré de charité, qu'à vostre parole, à force d'amour, & de dilection, i'aye esté liquifié? O ardeur d'amour, qui versez tous tes secrets, & tes pensées interieures, en Dieu. Car mon ame estoit comme le dia-

mant; & son interieur estoit par trop endurcy. Maintenant elle se fond d'amour, elle fort & s'escoule de soy mesme, & s'epanche route en Dieu; elle abandonne son lieu propre, & s'encourt deuers Dieu, elle est englourie de Dieu, & n'a plus aucun souuenir de soy mesme. O amour! comment te pourray-ie dignement recognoistre, puis que tu m'as rendu celeste & diuin? *Je vis, moy, non plus moy, mais c'est IESVS-CHRIST qui vit en moy.* Ta bonté est ineffable, & ne se peut raconter. O amour qui transfigures de la boüe, pour en faire vn Dieu! Que scauroit on donc treuuer de plus puissant, de plus doux, de plus agreable, de plus noble que toy? O amour desirable, qui remplis les dizetteux de richesses, & de delices! mais mon ame, s'il est vray, que tu ayes esté fondue à sa parole, comment peux tu durer dans ses embrassements? Comment n'as tu pas esté consumée, & du tout vzée par ses baizers? si tu as esté liquifiée par son discours, comment n'as tu pas esté engloutie? entrant dans son cœur, par ses veines, & par ses playes? mais o merueilleuse douceur, & contentement admirable, que nous puissions nous vnir, & nous incorporer, à ce que nous ne sommes pas dignes de nōmer! Mō ame ne merite pas d'estre aduoüée & tenue pour seruante, & voicy qu'elle est faite le plaisir, & les delices du souuerain. Qui s'ozeroit vanter d'estre
assez

assez capable, & suffisant, pour regarder la moindre estincelle d'un si grand amour? Ce ne m'est donc plus vne merueille, o Seigneur, si mon ame se liquifie, si mon cœur se fond, deuant vostre parole: mais continuez en cette grace que vous me faites, afin que tout enflamé, tout liquifié, ie m'espande entierement en vous. Que ie ne voye rien que vous, que mes pensées, mes paroles, & mes actions tirent deuers vous, & sans passer plus oultre s'arrestent en vous. L'ardeur & la vehemence de cette affection qui nous attache à vous, ne m'estonne plus; au contraire ie m'estonne seulement, que nous ne soyons pas si fort occupez en vous, que d'ignorer, toute chose sinon vous. Car si nous vous possedons, que voulons nous d'auantage? Que donc o tres-doux Seigneur Iesvs, nostre esprit se repose perpetuellement en vous, & ne s'en separe iamais pour si peu de temps que ce soit.



*Quid enim mihi est in cælo, et à te quid volui
super terram ? Psal. 72.*

V I.

Car quelle chose ay-ie au ciel, & hors de
toy qu'ay-ie voulu sur la terre?

Psal. 72.

CHere lumiere, à qui i'aspire,
Qu'est ce qu'il faut que ie desire,
Des eaux, de la terre, & des cieux?
Sans vous, ny la mer, ny la terre,
Ny ce qui luit sur le tonnerre,
Ne me semble point precieux.

Cela n'est pas que ie ne sçache
Les presens, que la mer nous cache,
Et ce que la terre produit.
Le ciel chef-d'œuvre de merueilles
Monstre des beautez nompareilles,
Alors que sa face nous luit.

Mais sans vous ma chere lumiere,
Cette richesse coustumiere
N'a rien, qui me paroisse beau.
Tous les humains, & les celestes,
Loing de vous, me semblent funestes,
Comme des hostes de tombeaux.

O cieux, o mers, o tapis d'herbes,
Dont les possessions superbes
Sont adorées des humains;
O trois regnes que ie contemple,
Chacun desquels est bien plus ample,
Que tout l'empire des Romains.

Qui pourroit faire vn assemblage
De tout vostre riche equipage:
Auroit sans doubte vn grand thresor.
Mais si mon amour ce retire
De vostre ambitieux empire:
Ie ne vous choisy pas encor.

Il est bien vray que ma pensée
S'est souuentefois eslançee,
A diuerses affections.
Ainsy qu'en vn dessein de guerre
Les eaux, les astres, & la terre
M'apelloient à leurs factions.

Mais l'epreuue a fait qu'il me semble,
Que tout ce monde mis ensemble
A beaucoup moins qu'il ne me fault.
Tenant ces richesses humaines
Mes mains ne sont qu'à demy pleines,
Et bien la moitié leur deffault.

Quelquefois esprize d'enuie
De me voir riche en cette vie,
I'ay suiny le cruel dessein
De deschirer la terre enceinte,
Pour en enleuer par contrainte
Les thresors, qu'elle a dans le sein.

L'or coulant d'une riche veine
Estoit le subiet de ma peine,
Mon esprit chetif indigent,
Pour assouuir sa soif auare,
N'auoit point de surgeon plus rare,
Que quelque miniere d'argent.

Doncques à leuiers, & tenailles,

Nous auons ouuert les entrailles
De la grand-mere des mortels.
Nous auons rayé la despoüille
De ses meubles conuerts de roüille,
Afin d'en pater nos hostels.

Mais que m'a seruy cette proye?
Ce sentiment de courte ioye
S'est passé comme vn petit vent.
Par quelque infortune latente,
Autant fus ie, ou plus mal contente,
Que ie n'estois auparauant.

Après cette vaine conquête,
Ie ne scay qui m'enfla la teste,
Del'esperoir d'vn meilleur butin.
Ny qui par mespris de la terre
Me fit choisir vn champ de verre,
Afin d'y fonder mon destin.

Dressant mes recherches fatales
Vers les Indes orientales,
I'ozay me fier à la mer.
Comme aßeurée que Neptune
Fleuoit ma douce fortune,
Dedans cet element amer.

Les escarboucles adorées,
Qui flambent dans les eaux dorées,
Me faisoient bruler de desir.
Ie tenois la terre pour chiche,
Voyant en la mer bien plus riche
Tant de diamants à choisir.

Si-tot que les pourpres ouuertes
Rioient à leurs descouuertes,

Depliant vn peu leurs feüillets:
I'en pressois l'humeur delicate,
Afin a'auoir vne escarlatte
Plus viue que tous les œillets.

O que i'estois ambitieuse
De quelque perle pretieuse!
Lors que sur le grauier luisant,
Entre la richesse diuerse,
Qui rend heureux les Roys de Perse,
Ie recherchois ce seul present.

Mais helas, ayant ces merueilles,
Ces carcants, ces pendants d'aureilles,
I'ay bien eu moins que ie n'ay creu!
Car pensant me voir assouuie,
I'ay senty croistre mon enuie,
A l'esgal que mon bien est creu.

Ny toutes les perles Indoises,
Ny les saphirs, ny les turquoises,
Ne m'ont esté d'assez grand prix;
Voyant tout, i'ay veu ma disette,
Et triste de ma chere emplette,
N'en ay plus eu que du mespris.

Si tout ce que la mer enserre,
Et ce qui se treauue dans terre,
Estoit peu pour me contenter;
Où pouuois ie tendre mes voiles?
Sinon que voyant les estoiles
Mes vœux taschassent d'y monter?

Dedaignant ces basses sornettes,
I'ay consideré les planettes,
Qui marchent à pas mesurez

*Parmy des routes egarées,
I'ay veu des grosses azurées,
Marquetées de cloux dorez.*

*A l'aspect de ces corps celestes,
Différents de forme, & de gestes,
Vn rauissement me surprit.
Les voir s'entresuiure, & se tordre,
Auecque tant d'art, & tant d'ordre:
C'estoit estonner mon esprit.*

*Toutefois entre les miracles
Contenus dans ces beaux spectacles,
Mon cœur treuuoit peu de plaisir.
Comme si toute cette flame
Eust esté froide pour mon ame:
Elle bruloit d'autre desir.*

*Ainsy faut-il que l'on decide
Qu'alors que le puissant Alcide
Reçeut tout le ciel sur son dos:
Quoy qu'il eust l'espaule fort large,
Le ciel luy fut bien vne charge,
Mais ne luy fut pas vn repos.*

*Ah sort estroit! ie me degousté,
Qu'enfermée sous vne voute
Ie regarde vn si petit lieu.
Pour voir des places incognues,
Ie m'en vay plus hault que les nues,
Terre, & mer, ie vous dis à Dieu.*

*Desia les montaignes descroissent,
Ny tours ny villes n'aparoissent,
La terre semble s'esloigner.
On diroit que toute sa masse*

N'est plus qu'un logis de limace,
Que deux doigts peuuent empoigner.

Me voilà plus hault que la lune,
Sa clairté ne paroît que brune,
O que ces feux errans sont beaux!
Que le soleil a de lumière!

Que cette courtine première
A de lampes, & de flambeaux!

Je suis en un plus hault étage,
Le ciel & tout son equipage
Ne me sert plus que de paüé.
Je marche sur ses escarboucles,
Et foule aux pieds les riches boucles
De tout ce par terre graüé.

Mesmes qui le pourroit bien croire?
Desireuse d'une aultre gloire
Je dedaigne tous ces appas.
Et comme le ciel me descouure
Les belles portes de son louure,
C'est là que j'adresse mes pas.

Dedans ces murailles fidelles
Mille damoiseaux vestus d'aisles
S'aprochent pour me recevoir.
L'un me rit, l'autre me careße,
En cette commune alegresse
Chacun me rend quelque debuoir.

Accordant aux douces caroles,
Les luths, & les belles paroles,
D'autres font un bal eternal.
Toute la Cour est estoüffée,
Comme pour un iour de trophee,

Ou pour vn sacre solennel.

O ciel! O ciel! chere demeure!

Où le plaisir croist à toute heure,

Estoiles d'or, astres luizans!

Riche demeure, & toute belle,

Digne de ne loger chez elle

Que des celestes courtizans!

O ieunes troupes emplumées!

Ames parfaitement aymées!

O beaux citoyens impolus

En vne saincte republique!

O douce alliance angelique

De tant de voix, à tant de luths!

O Dieu quelle est ma destinée!

Que me voicy bien fortunée!

Quel bonheur me manque-il plus?

Estant sur ces voutes exquisés,

Où toutes douceurs sont comprises,

Et d'où tous malheurs sont exclus?

Possédant cette belle vie,

Mon ame estoit presque rauie,

Dans vn contentement si doux.

Mais elle reuint à soy mesme;

Sentant que cette gloire extresme

Ne logeoit pas mon cher espoux.

Pour vn deffault si manifeste,

A Dieu tout l'empire celeste,

Beaux anges, ie vous quitte aussy.

Vous & moy n'auons rien à faire,

Qu'auiez vous qui me puisse plaire,

Si mon amour n'est pas icy?

Par vn si long apprentissage,
La terre, & le ciel me font sage,
Pour sçauoir ce qu'il fault chercher,
N'ayant pas l'amour qui m'attire,
Terre & ciel gardez vostre empire,
Vous n'avez rien qui me soit cher.

N'est ce pas vne plainte lasche,
Alors qu' Alexandre se fache,
De n'auoir pas vn monde entier?
C'est bien auoir la teste vaine,
Que de se donner tant de peine
Pour vne cruche de potier.

Acheuant cent exploits de guerre,
Pour gaigner cent mondes de terre,
A quoy reuiendra mon thresor?
Si mes pensées vagabondes,
Après auoir gaigné cent mondes,
Ne se contentent pas encor?

Ah! pour bien establir ma gloire,
C'est vne petite victoire,
Que tout cet empire mondain.
Tant d'estoiles, & tant de villes,
Comme des conquestes trop viles,
Ne me donnent que du desdain.

Ce que les Indes recelées,
Ny les cieux, ny les eaux salées,
N'eurent iamais dedans leur sein,
Ce qui vault mieux que tous les anges,
Auecque toutes leurs loiianges,
Est mon desir, & mon dessein.

I'aduoue & ne sçauois plus taire,

Qu'a-

*Qu'auant c'est amour salulaire,
Je m'esgarois bien lourdement.
Je suiuiuois des phantosmes sombres,
Qui ne me laissoient que leurs ombres,
Au fort de mon embrassement.*

*O Dieu vous estes mon partage,
La terre de mon heritage,
Ma mer, mon ciel, mon tout, mon bien.
En vous mes douceurs sont encloses,
Vous seul m'estes pour toutes choses;
Hors de vous, tout ne m'est qu'un rien.*



*Car quelle chose ay-ie au Ciel ? & hors de toy
qu'ay-ie voulu sur la terre ?*

Psäl. 72.

*Hugo
de S. Vi-
ctore in
arrha
animæ.*

DIs moy, ie te prie o mon ame, qu'est ce
qui te plait, & que tu aymes sur toutes
choses? ie sçay que ta vie est l'amour & la
dilectiõ, & que tu ne peux estre sans amour,
que tu ne sois aussy sans vie. Regarde le mon-
de, & toutes les pieces qui le composent, tu
treuueras là plusieurs especes, belles, & alle-
chantes, qui chatoüillent & excitent les af-
fections humaines, & embrazent les desirs
de ceux qui s'en seruent selon les diuers
contentemens qu'ils treuuent en leur pos-
session.

Les pierres precieuses ont leur esclat,
& leur prix; la chair fait voir ses merueil-
les, & perfections, sur les beaux visages,
les tapisseries & broderies de soye, d'or,
& d'argent, les habits chamarrez, & pas-
sementez à diuerses ouurages, contentent,
& recreent grandement l'œil, tant par la
nouueauté iournaliere des inuentions, que
par la viuacité, & meslange des couleurs.
Dis moy donc, ie te prie, entre tout cela,
que veux tu choisir, sur toute aultre cho-
se, pour le posséder, le cherir, l'embras-
ser, vniquement, perpetuellement ? Car
ie

ie suis asseuré, que de tant d'objectes visibles qui se presentent tous les iours à tes yeux, quelqu'un te plait, & te donne de l'amour, ou bien si desia tu ne tiens plus compte de tout cela, il y doibt auoir quelque aultre desir, qui t'occupe, & te passionne, & que tu cheris plus fort que toute aultre chose.

Que voyez vous au siecle qui vous plaise? qu'y voulez vous loüer? que voulez vous aimer? quelque part où vous tourniez vos sens corporels, le ciel & la terre se representent à vous. Ce que vous aymez en terre, est terrien, tout ce que vous aymez au ciel, est corporel; vous avez donc vescu desia fort long temps inutilement occupée, battue & combatue par la diuersité de vos desirs, vous en portez les playes, & les marques, blessée, & diuisée par diuerses amours, par tout doubteuze & inquietée, iamaïs asseurée. Rentrez en vous mesme, & vous ramassez à vous, cherchez maintenant quel est l'auteur de toutes ces choses que vous aymiez, & qui vous plaisoient tant. Entrez vous n'aurez rien treuvé meilleur par exemple, que cecy, ou cela. L'or, l'argent, les animaux, les arbres, les douceurs, & plaisirs des champs, considerez mesme toute la terre ensemble: puis le ciel, que choisirez vous là de meilleur, que le soleil, la lune, ou les estoiles? Mettez tout cela en yne masse, cet

*Aug. in
Ps. 145.*

amas

amas sera fort bon sans doubte, par ce que Dieu qui a tout faict, n'a rien faict qui ne soit fort bon : il n'y aura partie en ce tout qui n'ayt sa beauté particuliere, par laquelle l'excellence de l'architecte vous est tacitement recommandée. vous admirez l'ouvrage, aimez donc l'ouurier. Ne vous occupez pas si fort en ce qui est faict, que vous delassiez pour cela celluy qui l'a faict; car ces choses, qu'il a faites pour vous occuper, sont sous vous, par ce qu'il vous a faite pour estre sous luy.

*Bona v.
soliloq.
cap. 1.*

L'ame humaine, faite pour aymer Dieu, & le desirer, ne treuve rien hors de Dieu, qui ne luy soit trop petit; ainsi à bon droict tout ce qui n'est pas Dieu, ne luy suffit pas, & ne la scauroit parfaitement contenter. Mais prend garde, o mon ame, que tu ne sois pas tenue pour espouse, ains pour adultere, si tu fais plus d'estat des presens de celluy qui te donne, que de l'affection de celluy qui t'ayme. Malheur à toy, si tu marches sur aultres pas que les siens, & te fouruoyes là dedans, si tu aymes ses signes, au lieu de luy mesme, & n'aduis pas avec l'intelligence d'un esprit purifié, ce que cette lumiere bienheureuse te veut faire entédre, les pas, & mouuements des yeux duquel, sôt la grace, l'honneur, & la beauté de toutes les creatures. *Si tu ne te cognois pas encore, o belle sur toutes les femmes, sors dehors & t'en va apres les*
pas

pas des troupeaux; c'est à dire, poursuis les creatures irraisonnables, qui sont les vestiges de ton Createur, mais toy le miroir de la tres-saincte Trinité. Tu es donc estimée plus digne, & plus excellente, que tout ce que tu vois. *Et repaistes cheureaux, aupres des tabernacles du pasteur*, c'est à dire, tourne & conuertty tes pensées deuers les chœurs des Anges, auxquels en quelque façon tu es semblable en nature, & leur seras cōpaigne en gloire.

Helas Seigneur, ie l'entends bien maintenant, mais i'ay honte de le confesser, que la grace, & la beauté des creatures, ont deceu mon œil, & ie n'ay pas aduisé, que vous estes plus beau que toutes ces creatures, auxquelles vous n'avez communiqué qu'une goutte de vostre beauté inestimable. Car qui a orné le ciel d'estoiles, l'air d'oiseaux, l'eau de poissons, la terre de plâtes, & de fleurs? mais qu'estce que tout cela? sinõ quelque mediocre estincelle de vostre beauté? car la douceur des creatures a trompé mon goust, & ie n'ay pas aduisé, que vous estes plus doux que le miel. Et que vous avez presté de vostre douceur au miel mesme, & à toutes les creatures qui en ont. L'odeur de la creature a aussy deceu mon odorat, & ie n'ay pas sçeu, o bon IESVS, que vostre odeur passe celle de tous les parfûs les plus odoriferâs. Le son encore & la faulse voix des creatures a trompé mes oreilles, & ie n'ay pas sçeu,

combien douces & delectables sont vos paroles, dans le gozier & sous le palais de vos esleux.

*Bern.
medit.
cap. 9.*

Mon cœur est mené d'une pensée dans une aultre, il est pourmené par une diuersité d'affections, & d'occupations; afin qu'au moins il se remplisse par la variété des choses, la qualite desquelles est incapable de le rassasier.

*Aug.
soliloq.
cap. 13.*

Mais cela sçay-je bien, Seigneur mon Dieu, qu'en quelque part où je sois sans vous, il ne m'arriue que malheur hors de vous; non seulement hors de moy, mais encore en moy, par ce que toute abondance qui n'est pas mon Dieu, ne m'est que disette, & pauvreté. *Je seray alors rassasié, quand vostre gloire sera apparue.*

*Aug.
soliloq.
cap. 30.*

Cette ame que vous avez créée, paroît en cela capable de vostre magesté, qu'elle peut estre remplie seulement de vous, & par vous, & non par rien d'aultre; or quand elle vous possède, son desir est plein, & rien ne reste plus au dehors, qu'elle doive, ny puisse desirer. mais quand elle desire quelque chose au dehors, il est manifeste qu'elle ne vous possède pas au dedans, vous avec lequel tout autre desir luy est incompatible, & superflu; car estant l'unique, vniuersel, & souverain bien, elle n'a plus rié à desirer; mais en vous possédant, elle possède tout bien sans exceptiō.

Voilà l'hyuer & l'esté, le printemps & l'automne, le iour & la nuit, qui par leurs reuolutions

lutions commandent au temps, le font naître & mourir, ou le temps mesme les fait mourir: ie voy le ciel & la terre, l'air & les eaux; tout cela ne m'est rien de nouveau, ny les choses mouuâtes, ny celles qui sont priuées de mouuement. rien de tout cela ne me cõtente; ny ne m'arreste, Seigneur pour l'amour duquel ie supporte patiemment en cette vie, ou plustot en cet exil, tant de trauerses & d'incommoditez, donnez moy quelque autre monde plus agreable que celluy cy, ou plustot puis que tout ce qui vit, & se meurt, au ciel, & en terre, n'est pas capable de m'apaiser; ie laisse tout, la terre aux terriens, le monde aux mōdains, & ne veux ny ce mōde, ny quelque autre; mais vous seul, qui ferez la cause de mon repos comme vous estes celle de mes desirs.

Quelque part où ie me tourne, tout ce que ie possede m'est cõtemptible quoy que mes desirs me soient arriuez, quād mō desir sera-il rassasié de vrays biens? O Seigneur, ie ne seray pas rassasié par des choses mortelles, toutes les possessions de ce monde ne scauroient me contéter, que l'on m'accorde, & que l'on me dōne quelque chose d'eternel, & durable. Cherche deormais ton bien, o mon ame; le bien d'une aultre cōsiste peutestre en aultre chose, ne pense qu'au tié propre; toutes les creatures ont leur bien, qui leur doibt estre particulier, le bien de leur

*Nazia.
carm.
de ex-
terni
hominis
vilitate*

*Aug. in
Ps. 102.*

intégrité, & perfection de leur nature. Il importe à chacune d'auizer à ce qui luy manque, ce qui luy deffault, en quoy consiste sô imperfection, & chercher le moyen, d'y remedier, & se perfectionner. Cherche maintenant ton bien, ame raisonnable. *Il ny a rien de bon pour toy qu'un seul Dieu*, qui est le souverain bien, & qui est ton bien. Que manquera-il donc à celle de qui le bien est un bien souverain? il se treuve force d'autres biens inferieurs, qui sont bons à chacune chose selon sa capacité, & son desir: Quel est le bien des bestes brutes, si non d'emplir leur vêtre, n'auoir aucun deffault de pasture, dormir, sauter, viure, estre sans maladies, engendrer? chercheras tu maintenant de tels biens? appelleras tu cela ton bien? Coheritier de IESVS CHRIST, de quoy te resiouys tu? par ce que tu es la compaignie des bestes? & participes à leur bien? iouys avec elles d'un mesme bien? Eleue ton esperâce deuers le vray & souverain bien, deuers celluy, *qui rassasie ton desir de biens durables & veritables.*

Chryf. Escoutez ce que le Prophete dit: *Qu'est ce que ie possede au ciel? & cette autre parole; qu'ay ie desiré de vous en terre?* comme s'il eust dit, ie ne souhaite rien de toutes les choses du ciel, ie ne veux du tout rien de celles de la terre, mais vous estes seul mon desir, & le centre de mes affections.

C'est à dire, vous estes ma portiô, en vous
seul

seul, ie suis suffisamment pourueu de toutes choses, ie n'ay rien cherché ny poursuiuy si nō de vous auoir pour mō heritage; ie n'ay conuoité aulcunes richesses, dignitez ny delices de ce siecle. Aussyn'ay- ie besoing de rié, depuis que vous m'avez pris en vostre protectiō, & les cieux mesmes ne me sçauoiēt rien presenter que ie ne treuve en vous, que ie n'aye en vous. N'ayāt rié i'ay toutes choses, par ce que i'ay IESVS CHRIST. possédant donc tout en luy, ie n'ay plus à faire de chercher aultre fortune, ny recompense, par ce qu'il est la bonne fortune & la recompense vniuerselle de ceux qui l'ayment.

L'ame ne desire aultre chose de Dieu, & ne cherche rien en Dieu, que Dieu mesme; tellement que non par compliment & ceremonie, mais avec verité, & transport d'affectiō elle crie ces paroles du Psalme: *Qu'est ce que ie pretends au ciel, & qu'ay- ie désiré de vous sur la terre? ma chair deffault, & mon cœur aussy, Dieu de mon cœur, Seigneur Dieu, ma portion, & mon heritage eternal.* Car ce n'est plus pour sō amour propre & comme pour soy, que cette ame demāde la felicité, la gloire, ou quelque autre sorte de biēs, mesme les spirituels; mais non satisfaite par tout cela, elle se ramasse en soy, & se pousse iusques à Dieu, pour n'arrester, & ne cloüer ses desirs qu'en luy seul, qui est son vnique desir & sa perfection. afin que ce grand Roy l'introduise

*Bern. de**diuers.**affectio-**nib a-**nima.*

en sa chambre, & qu'ainſy elle ſoit ioincte à luy, & iouyſſe de luy.

*Aug. in
Pf. 72.*

Elle a veu ſans doubre les biens qui luy eſtoient gardez en ce ſeul bien, & transportée par ſes penſées, & par la contemplation de quelque bonheur inexprimable, que l'œil n'a point veu, que l'aureille n'a pas entendu, & qui n'eſt iamais entré par ſouhait dans le cœur de l'homme; elle n'a pas dit. Cela ou cela m'attend au ciel, ie poſſede telle ou telle choſe, mais ſeulement. *Qu'y a il au ciel pour moy?* qu'eſt-ce, que j'ay au ciel? combié grand eſt il? quel eſt il? & ſans paſſer oultre, à dire ce qu'elle a au ciel, elle fait ſuiure incontinent ces paroles. *qu'ay ie deſiré de vous ſur la terre?* vous me gardez au ciel des richèſſes immortelles, vous meſme; & j'ay voulu que vous me donnaſſiez en terre, ce que les impies ont auſſy, les meſchans, & criminels, l'or, l'argent, les pierres precieuſes, vn grand train, & de quoy l'étretenir, choſes que pluſieurs abominables & ſclerats poſſèdent, dont pluſieurs femmes deſhonneſtes & vilaines iouyſſent, & pluſieurs hommes infames. J'ay deſiré ces menſonges ſur la terre comme quelque choſe de grand & de precieux; j'ay prié Dieu de me les donner, quoy qu'au ciel il ſe garde pour moy, & me dōne bonne eſperance de cette riche poſſeſſion.

*Aug.
medit.
cap. 40.*

La ioye de mon cœur eſt defaillie, mon
rys eſt changé en dueil; *ma chair eſt aſſoiblie,*
& mon

& mon cœur auffy, Dieu de mon cœur, & ma portion *eternelle.* Mon ame refuse d'estre consolée; si ce n'est par vous, mō vnique douceur. *Car qu'y a-il pour moy au ciel, & qu'ay ie desiré de vous sur la terre? le vous veux, ie vous espere, & vous cherche; mon cœur vous a dit: i'ay cherché vostre face, ie chercheray vostre face Seigneur, ne destournez pas vostre face de moy.*

Vous sçauiez donc, o Dieu, qui cognoissez *Ambr. in orat.* les secrets, que vous m'estes plus cher, non seulement que la terre, & tout ce qui se treuve en elle, mais encore que le ciel avec toutes ses merueilles; vous m'estes plus desirable, plus aymable. car ie vous ayme & vous chers, bien plus que le ciel, ny que la terre, ny que toutes les choses qui sont en iceux.

Car tout ce que le ciel enuironne, & enferme dans sa grâdeur, est inferieur à l'ame *Aug so- liloq. c. 20.* humaine, laquelle à esté faite pour posseder le souuerain bien, & superieur, & deuenir bienheureuse par cette possession.



*Deu mihi, quia incolatus meus prolongatus est ;
habitaui cum habitantibus Cedar, multum incola fuit
anima mea ! Psal. 119.*

VII.

Helas à moy, pour ce que mon pelerinage a
esté prolongé : i'ay habité avec les habi-
tans en Cedar. Mon ame a esté trop lon-
guement pelerine. Psal. 119.

A Stre qui guides les iournées,
Croiray-ie sans me deçeuoir,
Que tu sois en mesme debuoir,
Où tu fus auant cent années?
Et que tu galopes tousiours,
Pour ramener de nouueaux iours?
I'ay creu qu'enfoncé dans la boüe
Tu ne pouuois plus auancer.
Ou qu'il te fallust r'ajencer
Ou ton timon, ou quelque roüe,
Auissant que chaque moment
Se trainoit ainsy lentement.

Helas i'ay vescu tout cet aage,
Que le sort m'auoit destiné;
Toutesfois le ciel obstiné
Ne faict pas finir mon voyage.
Et les destins ne m'ouurent pas
Les douces portes du trespas.

Que me sert de si long temps viure?
O que le temps est mal instruiet!
Il chasse celluy qui le fuit,
Et fuit celluy qui le veut suiure,
O mort qu'est-ce que tu pretend,

Me laissant icy plus long temps?

Qu'il eust mieux valu que ma course
Eust moins duré qu'elle ne faict;
Car en ce siecle contrefaict,
Où coule quelque pure source?
Et qu'est ce qu'on y peut trouuer,
Capable de nous captiuer?

S'il fault apeller vne vie,
Le temps d vn si malheureux sort;
Ce que l'on appelle la mort
Me donnera bien plus d'enuie.
Viue qui se plait à courir,
Je veux m'arrester & mourir.

Icy l'on ne voit rien de ferme,
Ce monde change à tout propos,
S'il vous a promis du repos:
Il demande encore du terme.
Et faict par son flux, & reflux,
Mille mouuements superflus.

Tous les matins le iour se pare,
Le soleil nous l'habille d'or;
Au soir il reprend son thresor,
Et l'enterre comme vn auare.
Ce iour deualizé s'enfait,
Se cachant au sein de la nuit.

Lors que la nuit est reuenue,
D'autres lumieres se font voir
Puis palissent de desespoir
Au retour de l'aurore nue,
De qui les regards humectez
Estaignent toutes ces clairtez.

Zephyre d'une douce halaine
 Souffle vn air aulcunement sain.
 La terre descourant son sein,
 Monstre les fruiçts dont elle est pleine.
 Incontinent vn vent glacé
 Luy faict clorre son sein bleßé.

Le printemps vestu de verdure
 Nous flatte vn peu de sa beauté,
 Le iour semble d'or en Esté,
 Mais c'est fort peu que cela dure;
 Vne froide & triste saison
 Rend bien-tot le monde grison.

Maintenant les ondes liquides
 Se laissent couper aux vaisseaux.
 Puis l'hyuer qui glace les eaux,
 A des caueçons & des brides;
 Et tient comme entre des rochers
 Les nauires, & les nochers.

Quelquesfois la mer infidelle
 Est comme vn estang enfermé,
 Mais on n'a pas long temps ramé,
 Que l'on entend aultre nouuelle.
 Les vents inconstans & cruels,
 Dressent de furieux duels.

Si l'air paroist de bonne grace,
 S'il rit, & ne promet que paix:
 Aussy-tot vn broüillard espaix
 Luy met le dueil dessus la face;
 Ce mal qu'il ne peut endurer
 Faict, qu'il s'abyssine de pleurer.

Pendant que tournant sur nos testes

*Le ciel roule insensiblement:
Souuent vn soudain changement
Esmeut la fouldre, & les tempestes.
Lors pour vn effect de vapeur
Touï le monde tremble de peur.*

*En fin vn mal incomparable,
Et qui ne se peut éuiter,
C'est qu'il faut icy viuoter
Dedans vn desert miserable,
Et trainer tristement ses iours
Parmy des Tygres, & des Ours.*

*Car en ce seiour, où nous sommes,
Les logis, & les pauillons
Sont des repaires de lions:
Et ce qu'on apelle des hommes,
Ce sont furieux animaux,
Capables de faire tous maux.*

*Icy les fraudes & les charmes
Occupent le premier endroict,
On n'y cognoit point d'aultre droict
Que celluy que rendent les armes.
Et qui veut se faire prizer,
Il doit sçauoir bien abuser.*

*Cette iniurieuse contree
N'a ny pieté, ny raison,
L'on n'y treuve point de maison
Qui loge la deesse Astree.
Tous bons debuoirs estropiez
Sans respect sont foulez aux pieds.*

*Considerez ausy la face
De ce triste bannissement,*

N'est-ce pas comme vn monument
 Tout morne, sans iour, & sans grace?
 Où vous n'avez lieu, ny loizir,
 Pour vous donner aucun plaizir.

Helas vne cruelle guerre
 Ne s'escarte iamais d'icy,
 Meurtrir & tuer sans mercy,
 C'est le mestier de cette terre,
 Ceux qui ne sont pas inhumains
 Sont iugez sans cœur, ou sans mains.

Entre les feux & les alarmes,
 Le laboureur decouragé
 Seme encor son champ rauagé,
 Des mesmes mains qui tient les armes.
 Mais c'est tousiours mal à propos,
 Qu'il espere paix, ou repos.

Qui seroit donc l'ame insensée,
 Pensant à tant de desplaisirs,
 Qui pourroit mettre ses desirs
 En cette terre embaraßée?
 Et s'offrir volontairement
 A tant de mescontentement?

Ah malheur qui me persecute!
 Ayant accompli tout mon temps,
 Les destins ne sont pas contens,
 Que leur sentence s'execute.
 Mais vn arrest plus rigoureux
 Prolonge mes iours malheureux.

Chaquefois que ie considere
 Le temps de mon bannissement,
 (Helas c'est presque à tout moment)

Ma patience desespere,
Et ie me plains avec raison
D'une si durable saison.

Que les ames sont aueuglées,
Qui se laissent tant abuser,
Iusqu'à vouloir s'eternizer,
Dans ces demeures dereglées!
N'ayans souhaits plus importans
Que de viure icy fort long temps.

Ie croy qu'elles sont ignorantes
Des maux, que la vie nous tend,
Et qu'aucune d'elles n'entend
Tant d'infortunes differentes:
Qu'apres que leur temerité
Leur a faict voir la verité.

Car si les merueilles celestes
Estoient cognues des mortels:
Ils honoreroient les autels,
Pour sortir de ces lieux funestes.
Et penseroient estre trahis,
Estans si loing de leur pays.

Mais separez de cette gloire,
Le souuenir de nostre bien
Nous émeut aussy peu que rien,
Mesme auons nous peine à le croire.
Et n'en parlons point plus souuent,
Que d'un festu porté du vent.

O doux seiour! chere patrie!
Que ie suis esloigné de toy!
Vne si rigoureuse loy
N'a ny compas, ny symmetrie.

Demeurant si long temps banny,
 Je suis trop rudement puny.

Aultrefois quand les destinées
 Faisoient sortir quelque Romain,
 Son bannissement plus humain
 Ne s'estendoit qu'à deux iournées.
 Tellement qu'au troisiésme iour
 Il treuuoit vn libre seiour.

I'ay beau fuyr de place en place,
 Tousiours le malheur me poursuit;
 I'auance de iour & de nuict,
 Sans iamais esperer de grace.
 Ny treuuer vn lieu sans danger,
 Où ie puisse au moins me loger.

Et quoy que parmy ces tenebres
 Sans cognoissance, & sans support,
 Ce viure me soit vne mort,
 Où ie fais des plaintes funebres:
 Encor les destins courroucez
 Croient que ce n'est pas assez.

Acheuant la sixiesme année,
 L'esclaue entre le peuple Hebrieu
 Peut changer de maistre, & de lieu;
 En cette saison destinée
 On voit chaque pauvre garçon,
 Qui deuient libre sans rançon.

Pourquoy doncque mon esclauage
 Ne finit il pas aussy-tot?
 Me tirant d'un coup, ou d'un mot,
 De ce lieu seruil, & sauuage.
 Où ie n'ay iamais merité

D'estre si rudement traitté.

Seroit ce vn traiçt si difficile?

Quels grands forfaits ay-ie commis?

Pourquoy ne m'est il pas permis,

De rentrer en mon domicile?

Et me voir à la fin rendu

Au ciel, dont ie suis descendu?

Ne voit on pas que la Cigoigne,

Recherchant vn pays plus doux,

S'escarte quelque temps de nous?

Mais pour si fort qu'elle s'esloigne;

Toutefois elle s'en souuient,

Et l'an suiuant elle reuient.

Si l'hirondelle passagere

Quitte son nid pendant l'hyuer:

Quand le printemps est descouuert,

Elle s'en faiçt la messagere.

La douceur de cette saison

La reconduit en sa maison.

Pour aultruy tout malheur s'appaise.

Antistius estoit chassé,

A la fin le destin lassé

Le rendit en son premier aize.

Tellement qu'il se vit remis

Entre les bras de ses amys.

Helas que i'ay peu de fortune!

Estant ainsy banny du ciel,

Ie ne boy que pleurs & que fiel,

Et pour si fort que i'importune

Ce rappel tousiours demandé

Ne m'est pas encore accordé.

Voyez

Voyez moy donc, o ma lumiere,
C'est trop languir en ce soucy,
Faites que ie sorte d'icy;
Ou m'accordez cette priere:
Que mon esprit puisse monter;
Où ce corps ne me sçait porter.



Helas à moy, pour ce que mon pelerinage a esté prolongé : i'ay habité avec les habitans en Cedar. Mon ame a esté trop longuemēt pelerine. Ps. 119.

Aug. medit. cap. 21. **C**ette vie presente me donne bien de l'ennuy, o Seigneur, ie ne puis cōtinuer vn si long & fascheux pelerinage qu'avec beaucoup de peine & d'impatience.

Aug. ser. 42. de verbis Domini. Car toute cette vie, à qui la considere & l'entend bien, n'est aultre chose qu'une cōtinuelle tribulation, y ayant en icelle deux bourreaux de l'ame, qui ne la tourmentent pas ensemble; mais chacun à son tour inuēte & met en œuvre quelque nouvelle machine pour la torturer. Les noms de ces deux bourreaux sont, la peur & la douleur, si vous auez du bien, vous auez de la peur; si vous auez du mal, vous auez avec luy la douleur.

Aug. medit. cap. 21. Cette vie est vne vie miserable, vie caduque incertaine, laborieuse, immonde, pleine de miseres, & d'erreurs, vie que l'ō ne deburoit pas appeller vne vie, mais vne mort. en laquelle à chacun moment nous mourōs, par diuers deffauts & changements, & diuers genres de morts. C'est vne mort viuante, vne vie mortelle, quoy qu'elle soit oincte, & trempée de tant d'amertumes: Ah douleur! qu'elle attire & prend vn trop grand nombre d'humains par ses allechements & flatteries, & qu'elle en deçoit plusieurs par ses faulces promesses!

Ce sont seulement les ignorants, & ceux *Orig.*
 qui ne cognoissēt pas la douceur de la vraye *hom. 1.*
 lumiere, qui nōment, & tiennent pour dou- *in Psal.*
 ce, cette imparfaicte & sombre clairté, dont *38.*
 nous vsons en ce monde ; ie diray plus que
 tels lousches n'ont iamais receu aucun rayō
 ny estincelle de vraye lumiere; & ne sçauēt
 pas, que l'ame doibt desirer vne vie angeli-
 que, s'estant eschapée, & sauuée de la vanité
 de cette vie.

Comment est il possible, que l'hōme soit *Greg. l.*
 si denaturé, qu'ayant perdu sa patrie celeste *II. mor.*
 il ne desire pas d'y retourner; mais errant & *in c. 14.*
 vagabondant en cette vallée de misere, se *Iob.*
 plaise d'y demeurer en exil, & perpetuelle-
 ment banny?

C'est vn vice de nostre infirmité, par le- *Amb. de*
 quel nous laissant prendre aux voluptés du *bono*
 corps, & nous arrestant aux contentemens *mortis*
 imaginaires de cette vie; nous craignons de *cap. 2.*
 continuer la course, que nous auons cōmen-
 cée, & qu'il faut acheuer, vouliōs ou point.
 nous voudrions bien nous arrester en che-
 min, quoy que par tout il y ayt beaucoup de
 danger, & bien plus d'amertume & de fa-
 scherie, que de douceur & de volupté. Mais
 les saincts personnages estoient bien mieux
 aduisez, & plus prudens, qui se plaignoient
 de l'ennuyeuse longueur de cette vie, gemis-
 soient; accusants la trop durable continua-
 tion de leur bannissement, estimans bien

plus beau, d'estre deliez, & se voir avec Ie-
sus CHRIST; estants si fort transportez de
douleur & d'impatience, iusques à maudire
le iour de leur naissance, comme celluy qui
dit. *que le iour auquel ie suis né perisse.* Car pour
quelles raisons cette vie scauroit elle tant
plaire? estant comme elle est pleine de mise-
res & d'incōmoditez? en laquelle il y a des
calomnies sans nombre, des calamitez sans
fin, des larmes sans fōd, de ceux qui sont ac-
cablez sous la multitude des afflictions; &
n'y a personne qui les console, & partant l'Eccle-
siastes loüe sagement les defuncts, *plus-tot que les*
viuans.

*Aug.
soliloq.
cap. 2.*

Ma vie est vne vie caduque, vne vie fragile,
vne vie laquelle tāt plus elle croist, tant plus
elle décroist tant plus qu'elle aduance, tant
plus elle s'approche de la mort. Vne vie de-
ceuante, & ombragée, pleine de lacets de
mort; si ie me resiouys, incontīnēt apres me
voilà triste; me voicy bien sain, comme il me
semble, aussy-tot vne maladie me dement
en mon opinion. maintenant ie vis, incontī-
nent ie meurs; maintenant il semble, que ie
sois heureux, & ie demeure tousiours mise-
rable; maintenant ie ris, aussy-tot ie pleure;
ainsy toutes choses sont subiettes à change-
ment, & reuolution, flus & reflux, tellement
que rien ne demeure pas seulemēt vne heu-
re en vn mesme estat.

La terre mesme n'y est pas ferme, les vents
la font

la font trembler, les eaux la noyent, les ar- *Nazia.*
 deurs du ciel la brulent, le temps & les heu- *carm.*
 res se chassent, & se poursuivent à mort. La *de hu-*
 nuit qui couure le iour fait porter le dueil *mana*
 à tout le monde, les broüillards & tempestes *nat.*
 estouffent l'air, le soleil comme enuieux, ou
 ialoux du cōtētement qu'il croit que nous
 prenōs à voir de nuit les estoiles, leur fait
 tous les matins vn affront, ne leur permet-
 tant plus de luire. Luy mēme a sa part des
 trauerſes, les nuées & montaignes cornues,
 qui roulent parmy l'air, le vont choquer, &
 luy mettent les lunettes sur le nés pour ne
 voir goutte, la lune a ses reuolutions si iour-
 nalieres, qu'elle chāge incessamment de fa-
 ce: elle est le veritable Prothee de la fabu-
 leuse antiquité. Pendāt que le ciel nous mō-
 stre vne moitié de sa sphere, il nous en ca-
 chel'autre, ne nous donnant iamais rien à
 voir, sans nous soustraire & nous oster au-
 tant qu'il nous presente.

Qu'est ce donc que cette vie? estant au vē- *Carm.*
 tre de ma mere i'estois en vn tōbeau; le pre- *de ex-*
 mier logis que i'eu en ce monde, fut vn ber- *terni*
 ceau, ne differant du tombeau qu'en nom; *homi-*
 sortant de cette vie, ie doibs retourner au *nis vili-*
 tombeau, apres tout cela le feu qui bruslera *tate.*
 le siecle, viēdra m'enseuelir encore vne fois.
 Cet espace de tēps que l'on apelle vie, m'est
 vn torrent impetueux, & rapide, qui naissant
 en hault, roule & se precipite à trauers les

rochers, & deuale furieusement en bas, sãs pouuoir estre aucunement retenu.

*Chryf.
in Psal.
119.*

Cette vie est bien veritablement vne habitation, vne hostellerie; & s'il se peut dire quelque lieu, où l'on doine faire seiour plus court. IESVS CHRIST l'a mesme apellée vn chemin; *la porte est estroitte, & le chemin est pressé, qui conduit à la vie.*

Greg. 1.

23. mor.

c. 24. in

c. 33.

Iob.

Puis que par cette vie nous marchons, & tirons deuers la patrie, nous la pouuons biẽ apeller vn chemin; & partant par vn certain iugement secret, nous sommes souuent renuersez, foulez, poussez, & pressez, afin que nous n'ayons pas enuie de nous y arrester parmy tant de tribulations, & que du chemin nous ne faisons pas la patrie. Car c'est la coustume de quelques voyageurs, si leur chemin s'adresse pres de belles & verdoyantes prairies, de prendre occasion de s'arrester là quelque temps, sous pretexte de se reposer; mesmes ils se destournent biẽ quelquefois de leur droict chemin, pour aprocher, & considerer plus particulierement. & s'ils marchẽt, ce n'est pas si legeremẽt qu' auparauant; parce que cette beauté qu'ils delecte, les retient, & alentit leurs pas. C'est pour eũter des pareils retardements, que Dieu met ses esleux qui desirent venir à luy, dans vn chemin fascheux en ce monde, bordé d'espines, plein de cailloux pointus, & de bouë; de peur que pendant que chacun se

recreẽ

recree par la beauté & douceur d'une voye plus agreable, il ne s'arreste dans le repos de ce cette vie presente ; & soit plus contēt de marcher long temps & comme en pourmenade , par vn si beau chemin ; que d'en treuver bien-tot la fin, & se voir au bout de son voyage ; & de peur que les cōtētemēts & recreatiōs de cette voye, ne luy façēt oublier le desir de sa patrie.

Mais cette cy est la meilleure & plus veritable doctrine que nous sçaurions auoir, *Chryf. in Psal.* que d'entendre, *que nous sommes passagers en la* ^{119.} *vie presente.* Qui est hôte, estrange, & passant aux choses qui sont icy, sera propriétaire, & citoyen de celles qui sont au ciel. Celluy qui n'est seulement qu'hôte en ce mōde, ne se souciera pas beaucoup, & ne se meslera que peu des choses du monde. Son principal soucy ne sera pas, pour sa maison, pour sa bourse, pour sa table, ny pour quelque aultre chose semblable ; mais comme ceux qui sont voyageurs, & parmy des estrangers, incognus & barbares, en sortent au plus-tot qu'ils peuēt ; si mesme il ne leur est pas permis, ils escriuent, ils prient, ils employent les amys, pour estre restituez, & se reporter à la terre, qui les a portez. De mesme aussy celluy qui desire les choses futures, & du ciel ; ne sera iamais rualé de courage dans ses afflictions presentes, ny trop esleué de grādeur en ses felicités passageres. mais passera le gē-

rement sur l'une & l'autre fortune comme vn qui voyage, & ne pense plus aujourdhuy au temps qu'il eut hier, mais à celluy de demain. Et partant il nous est commandé de dire en nos oraisons, *vostre royaume nous aduienne*. Afin que nous representant incessamment, & faisant rouler dans nostre souuenir & dans nos affections, le desir de cette heureuse iournée de repos, nous ne voyons, ou ne remarquions pas les choses presentes qui nous arriuēt en cette course. Car si les Iuifs desirans leur Hierusalem, regrettoient les choses passées, apres mesme auoir esté deliurez; quel pardon nous sera octroyé? quelle excuse & quelle defense aurons nous à proposer, si nous ne desirons, avec vne extreme violence, la Hierusalem celeste? Voyez dōc comme ceux cy lamentent, par ce qu'ils sōt engagez en vne demeure estrangere: *Nous auons habité*, disent ils, *avec les tabernacles de Cedar: nos ames ont esté long temps hostesses, & pelerines*. Car ils se plaignent d'estre en vne maison estrangere, mais encore de n'auoir autre conuersation, que la hantise contrainte de ces Barbares. & cette vie si laborieuse, pour tāt de vanitez, de curiositez importunes, & superflues, dont elle se charge volontairement, a biē encore d'autres subiets d'estre deplorée, pour la disette & petit nōbre des gens de biens rares à treuuer, & l'abondance des meschants, avec lesquels on est
contraint

contraint de pratiquer. conuersatiō si desag-
 reable & detestable, qu'entre les griefs, &
 desplaisirs de ce siecle, ce seul est le plus grād,
 & moins supportable. C'est le propre des
 Barbares, que traiter cōme bestes sans dou-
 ceur ny pitié, ceux que le malheur de la
 guerre ou autre mauuais vent de fortune a
 reduit sous leur puissance tyrānique; les te-
 nir dans de meschantes cabanes, trous de
 terre, ou de rocher, ou dans quelque esta-
 ble à porceaux; mais des barbares & tyrans
 plus inhumains & cruels que ceux là, sont
 les vzuriers rongeurs de pauvres, raiisseurs,
 auares, brutaux, & impudiques qui passent
 leurs vies en delices & lubricitez. *mon ame*
a esté beaucoup pelerin, non beaucoup pour la
 multitude, mais pour la difficulté de ses ré-
 contres, car quelque chose qui afflige pour
 si petite qu'elle soit en soy, se peut dire grāde
 à proportion de l'afflictiō qu'elle cause. ces
 persōnes, lesquelles apres auoir vescu beau-
 coup d'années, pensent que leur vie n'a en-
 core que peu duré, doiuent auoir des ames
 bien vulgaires & rualées. que sçauroit on
 treuuer de moins raisonnable que ces gens
 là? ny de plus grossier & stupide? qui, quoy
 que le ciel leur soit propose, & ce que l'œil n'a
iamais veu, ny l'oreille ouy, admirent des om-
 bres, & les pourchassent, beants, & baillans,
 apres en niays à bouche ouuerte, ils ne veu-
 lent pas trauerfer l'Europe de cette vie, tra-

uaillez , poussez , & repoussez par des flots
perpetuels, & menacez à tout moment de
tempêtes, & d'un naufrage qu'ils ne peu-
uent euter.

Aug. O vie qui deçoyz tant de grands, qui t'es
ser. 49. iouée & mocquée d'un si grand nombre de
ad fra- res principaux fauoriz ; en as tant aueuglé
tres in d'autres. qui naissant n'es rien ; paroissant
Eremo. n'esqu'une ombre ; croissant n'es qu'une fu-
mée. Tu es douce aux fols, amere aux sages ;
quit'aime , ne te cognoit pas ; ceux qui te
mesprisent, sont seuls qui t'ont biē recognüe.
Malheur à ceux qui te croient ! Bonheur à
ceux qui te dedaignēt ! tu n'es pas vne vraye
vie, telle que tu parois , mais un fantosme.
Tu te monstres longue aux vns, & cōme sans
bout, pour les perdre sans fin , leur persua-
dant de faire tout ce qu'ils veulent ; tu pa-
rois courte aux aultres, afin que s'ils pensēt
à faire penitence , tu ne le permettes pas.
Nostre vie est ainſy, que l'homme dans vne
maison estrangere , ne ſçachant pas à quel
iour, ny a quelle heure le maistre de la mai-
son dira : fors d'icy, va t'en dehors ; car cette
maison en laquelle tu es , n'est pas à toy. O
ſiecle vain ! pourquoy nous promets tu tant
de merueilles, quand tu nous trompes ?

Ambr. Je me ſuis eſgaré, ie le confeſſe : *i'ay eſté cō-*
in ora- me la brebis perdue, & mon pelerinage a trop duré.
tionib. me voicy ietté bien loing de la face de mō
Dieu , dans l'aueuglement de cet exil , où
chafſé

chassé des ioyes de paradis, ie depleure tous les iours mon malheur, & fais mille complaints sur les miseres de ma captiuité, toutes mes paroles sont lugubres, mes accents pitoyables, mes discours ne sont que lōgues & tristes lamentations, pendant que ie me souuiens de vous, Hierusalem nostre mere celeste, pendant que mes pieds sont droits dans vos antichambres, & sales, o belle & saincte Sion.

O doux Ies vs, ie n'en puis plus, mes forces sont espuisées, & du tout euanouyes, hélas comment mon cœur est il battu de tant de flots contraires, & de tempestes qui s'esfleuent par la malice de mon corps! ah, que mon pelerinage est lōg, & fascheux, & semble s'accroistre encore d'auantage. ie suis si las & desgouté des choses de ce siecle, que le cœur me soufleue à leur seul resouuenir, tout me nuit & me donne del'ennuy, les richesses, la pauureté, la ioye, les fascheries, la renommée, le deshonneur, les ennemys, les amys mesmes.

Malheureux de qui la vie est en exil, le chemin en danger, la fin en doubte, n'en cognoissant ny le temps, ny le lieu, ny la façō; parce que toutes ces choses futures, parmy l'asseurāce de leur attēte, retiennent secrettement l'incertitude de leur euenement. nous sommes encore agitez de la tourmente & dans les flots de cette mer, sousspirant apres

*Nazā.
ad
Christū.
Alibi
optans
finem
vitæ.*

*Aug.
soliloq.
cap. 33.*

apres vous nostre port, & seul haure de nos esperances. O nostre patrie, patrie assuree! nous vous voyons de fort loing, & vous salüons depuis cet Ocean; nous souspirons à vous depuis cette valée, & nous seruons aussy de nos larmes, pour aborder tât plus-tôt à vous, ou pour le moins exprimer le desir que nous en auons.

*Aug.
medit.
cap. 18.*

Mais parce que pendant que nous viuons dās vn corps mortel, nous sommes pelerins esloignez de vous, o Seigneur, nous n'auons point icy de ville arrestée, mais en cherchons vne future, au ciel, qui est nostre bourgeoisie. Partant à l'ayde & conduite de vostre grace, i'entre dans la chambre de mon cœur, & vous chante des cantiques d'amour. Mon Roy & mon Dieu, gemissant des gemissemēts inenarrables, au lieu de mon pelerinage. où vos iustificacions sont deuenues les argumēts de mes chansons. Et me reslouuenant de Hierusalem, i'estens & bande les sens de mon cœur deuers elle; deuers cette Hierusalem ma patrie, & ma mere. mais beaucoup plus deuers vous qui regnez sur elle, estant illustrateur, pere, tuteur, patron, recteur, pasteur, ayant des chastes & robustes delices, des ioyes solides, des biens veritables, & ineffables, par ce que vous estes l'vnique, veritable, supreme, & souuerain bien.

*Aug.
soliloq.
cap. 35.*

O ioye sur toute ioye, qui surmontez toute aultre ioye, hors laquelle il n'y a point de ioye!

ioye! quand entreray-ie à vous? afin que ie voye mon Dieu, qui habite en vous? i'iray là, & voiray cette grande vision. Qui m'empesche, qui me retient? Helas que mon pelerinage dure bien trop long temps! helas combien de temps entendray-ie encore ces paroles? où est ton Dieu? iusques à quand me dira-on; attends, & puis attends encore? & maintenant quelle est mon attente? n'est ce pas vous Seigneur mon Dieu? Nous attendons nostre Sauueur, & Seigneur IESVS CHRIST qui reformera le corps de nostre humilité, configuré & fait semblable au corps de sa clarté. Nous attendons le Seigneur quand il reuiendra des nopces, afin qu'il nous face entrer, & permette que nous soyons aussy de cette solennité.





*Infelix ego homo! Quis me liberabit de
corpore mortis huius? Ad Rom. 7.*

VIII.

L'as moy homme miserable ! qui me deli-
urera du corps de cette mort ?

Rom. 7.

PAuure & malheureux que ie suis,
Où sont tant de grandeurs passées ?
Dont ie n'ay plus que les ennuy
De les auoir mal depensées.
Ie pleure pour ma pauvreté,
Mais helas sans vtilité.
I'ay beau me noyer d'amertume,
Et battre le ciel de mes cris;
Les destins n'ont pas la coustume
De rendre les biens qu'ils ont pris.

Tous ces biens ! o folle memoire,
Que veux tu tant recommencer ?
Estant deietté de ma gloire,
Il vaudroit mieux n'y plus penser.
Au temps que l'on tient la fortune,
La memoire en est oportune,
L'on peut loier ce siecle d'or.
Mais vne triste souuenance,
C'est quand on parle d'un thresor,
Que l'on n'a plus en sa puissance.

Ne parlons donc plus de bonheur,
Puis que tout le mien se retire;
Discourir de gloire, & d'honneur,
Ce seroit aprestier à rire.
Ceux qui s'accroissent au temps

Ne sont pas tousiours inconstans;
Pendant que le sort m'est contraire,
Sans tant m'esleuer de valeur,
Le plus beau que ie scaurois faire,
C'est de penser à mon malheur.

Comme si tous tant que nous sommes,
N'auions point peché ny failly:
Seulement le pere des hommes.
Se treuve tousiours assailly.
Cent fois sa faulte se racompte,
On le bat d'iniure & de honte,
A l'esgal d'un pauvre faquin;
Et l'on ne lit point d'escriture,
Qui n'egratigne d'un pasquin
Cette simple & lourde aduenture.

Pour apeller quelque lourdeau,
C'est Adam qu'on met en campagne.
L'on pose le mesme fardeau
Sur la teste de sa compagne.
Ils sont nommez à tous moments,
Ingrats, superbes, & gourmands.
Toute personne, quoy que sotte,
Passant ses deffaults moins ruzez,
Ne veut presenter la marotte,
Qu'à ce pair de malauizez.

Ie ne suis pas de ces critiques,
Qui soustiennent hors de raison,
Que sans leurs felonnes pratiques,
Adam ayt faict sa trahison.
Si mon mal ne romp ma parole:
Ie diray que ie fus au roole

De mes ancestres estourdis;
 Et que si commettans ce crime
 Ils meritoient d'estre maudits:
 Mon supplice est bien legitime.

Toy doncques qui te crois si sain,
 Et blasmes ton premier ancestre;
 Mets vn peu la main sur ton sein,
 Et considere bien ton estre.
 Tu treuueras que cet ayeul
 Ne tenoit pas le dé tout seul
 En cette prodigue debauche,
 O signe d'vn sinistre sort!
 Tu le iettas de la main gauche,
 Et tombas sur le poinct de mort.

Que chaqu'vn voye sa sottize,
 Et qu'en fin la posterité
 Ne souffre plus que l'on médise,
 Aux despens de la verité.
 Tous sont Adam, toutes sont Eue,
 Chaqu'vn se ligue & se sousleue,
 Estant à peine hors du berceau.
 En vn mot, on ne voit point d'homme,
 Qui n'ayt aualé son morceau,
 De cette malheureuse pomme.

Chargez de nos propres delicts,
 Et conuaincus de felonnie,
 Nos passedroicts sont abolys,
 Toute nostre race est bannie.
 Pauures, vagabonds, incognus,
 Honteux de voir nos membres nuds,
 Nous debuons recourir aux bestes.

*La douleur nous suit en tout lieu,
Nous sommes le but des tempestes,
Et de la cholere de Dieu.*

*Je laisse le faict de nos peres,
Et sans beaucoup les accuser,
Veux souffrir toutes les miseres
Que leur folie a peu causer.
J'ay moy mesme assez de matiere,
Pour vne plainte toute entiere.
Tellement qu'il n'est pas besoing
Qu'oubliant mon propre dommage,
Je m'en aille chercher si loing
Celluy qui me vient d'heritage.*

*M'aduisant doncque de plus pres,
Je me plaindray de ma naissance,
Et des aultres malheurs d'apres,
Qui poursuiuirent mon enfance.
Aussy bien ce fut en naissant
Que ie commençay cet accent,
Comme prevoyant les alarmes
De ce miserable seiour;
Mes yeux epancherent des larmes,
Avant qu'ils eussent veu le iour.*

*Le moys, sous qui ie vins au monde,
Estoit le beau moys des iumeaux.
Lors la ieunesse vagabonde
Se pourmenoit sous les rameaux.
Pendant cette saison cherie,
La terre estoit toute fleurie,
Et toutefois tout ce beau temps,
Où ie vins estre miserable,*

Ne me tint pas lieu de printemps,
Mais d'un hyuer épouventable.

Au septiesme iour de ce mois
J'ouvris le ventre de ma mere,
Et refuys deux ou trois foyes,
Ayant veu l'humaine misere.
Durant le temps qu'on me tiroit,
Mon pauvre cœur, qui souspiroit,
Eust voulu que cette iournée
Meportant du ventre au cercueil,
Eust retranché ma destinée,
Pour retrancher aussy mon dueil.

En fin entre tant de contraintes,
Serrant mes yeux de mes deux mains,
Je n'eus que les pleurs, & les plaintes,
Pour saluer tous les humains.
Ma mere à demy dechirée,
En sa douleur demesurée,
Comme vne biche dans un bois,
Iettoit un cry triste, & sauvage,
Et maudisoit à chaque fois
Les auteurs de son mariage.

O mere! en ton affliction
Comme vne Rebeca nouvelle,
Tu n'auois autre affection,
Que de te voir encor pucelle!
Après tous ces fascheux efforts,
Je fus séparé de ton corps,
Ta douleur fut tot eclipsée,
Mais les signes de mon malheur
Et ma misere commencée,

Durèrent plus que ta douleur.

*Ma nourrice toute esperdue
Se glaça d'un soudain effroy.
Lors que ma voix fut entendue,
Mon pere souspira sur moy;
Mais pour ne point voir ma disgrâce
Sa peur luy fit tourner la face.
Tout mal me venoit par monceau,
Vne seruantte mal adextre
Se hurtant contre mon berceau;
Le fit seoir du costé fenestre.*

*Cet augure malencontreux
Fit que preiugeans mon desastre,
Les assistants dirent entre eux,
Ah! qu'il est né sous mauvais astre.
Helas que ce pauvre animal
Doibt quelque iour souffrir de mal!
Poussant cette plainte commune,
Ils sçauoient fort bien deuiner
Toute ma mauuaise fortune.
Mais c'estoit sans la destourner.*

*O iour tout couuert de tenebres,
Et d'un broüillard Egyptien,
Propre pour des plaintes funebres;
Iour qu'aulquun ne veut dire sien!
Noire & malheureuse iournée,
Que la cruelle destinée
Choisit pour ma natiuité!
Et que fit que l'on ayt peu dire:
Voilà qu'un homme est enfanté,
Pour languir en un long martyre.*

Que ce iour fatal & maudit
 Soit enseuely dans la boïe,
 Qu'en terre il perde son credit,
 Et que le ciel le desaduoië.
 S'il est regardé du soleil;
 Que ce ne soit pas de bon œil.
 Que la nuit le couure des rides,
 Et banny de nostre orizon,
 Que l'on n'ayt point d'Ephemerides,
 Qui luy donnent quelque saison.
 Si quelque destin trop seuer
 Le fait encore reuenir:
 Que personne ne le reuere,
 Ny tasche de s'en souuenir.
 Frappé de gresle & de tempeste,
 Qu'il ne sçache où cacher sa teste,
 Qu'il tremble comme vn criminel,
 Qu'il soit brulé par le tonnerre,
 Et sente en son mal eternel,
 Que c'est Dieu qui luy faict la guerre.

Deuins trop experimentez,
 Amys qui pleurastes ma vie,
 Ie sens bien les fatalitez,
 Qui vous donnerent cette enuie,
 Tous mes malheureux accidens
 Vous estoient alors euidens.
 Sçachans ma mauuaise aduventure:
 Vous la contastes tristement,
 Depuis, ce veritable augure
 Fut suiuy de l'euenement.

Aussy-tot sans liure, & sans maistre,

*J'ay pris l'usage de pleurer,
Comme si ie n'eusse deu naistre,
Que pour me plaindre, & soupirer.
Enfant de deuil, & de tristesse,
Ie crie, & lamente sans cesse,
Parmy de si longues douleurs.
Et si ma vie est repartie,
On pourra treuver que mes pleurs
En font la plus grande partie.*

*Car à peinc auois ie acheué
Les premiers ans de mon enfance;
Que mon esprit fut abreuvé,
D'une fascheuse cognoissance.
Ie sçeu, ce qu'il eust mieux vallu,
Que ie n'eusse escouté, ny lu,
La raison me fit miserable,
Alors qu'elle me fit sçauoir,
Que plaindre mon sort deplorable
C'estoit mon vnique debuoir.*

*Ie pleuray donc par habitude,
Mais mon ame, qui s'offensoit
De cette lasche seruitude,
Pouuoit moins qu'elle ne pensoit.
Fuyant ces demeures funestes,
Elles' adressoit aux celestes,
Et vouloit s'esleuer d'un sault;
Mais mon corps masse plus grossiere,
Mal propre pour monter si hault,
La retient icy prisonniere.*

*Lors ouurant tout d'un coup ses yeux,
Baignez de pleurs & d'amertume,*

Elle les tourna vers les cieux,
 Plus tristement que de coustume.
 O Dieu! dit elle en sanglottant,
 Puis voulant en redire autant,
 Vne parole entrecoupée
 De souspirs & d'autres sanglots,
 Fut encore toute trempée
 De pleurs, nouuellement esclos.

Helas, hélas! pensant plus dire,
 La douleur luy ferma la voix.
 Elle fremit en son martyre,
 Comme vn animal dans vn boys.
 Ce Roy qui d'homme deuiant beste,
 Sentant croistre dessus sa teste
 Les cornes d'un bœuf abruty,
 N'eust pas vn effroy plus enorme;
 Auant que, s'estant conuertý,
 Il receut sa premiere forme,

O Dieu que i'ay de desplaisir!
 O saincts voulez vous pas m'entendre?
 Vn desespoir me vient saizir,
 S'il ne vous plait de me reprendre.
 O quel bras émeu de pitié,
 Me monstlera de l'amitié,
 Rompant ma prison criminelle?
 Iusqu'à quand seray ie captif
 Dans cette charongne mortelle,
 Où les vers me rongent tout vis?

Qui sera cet ange de grace,
 Qui viendra bien-tot m'anoncer,
 Que pour me mettre en aultre place,

*Les cieux ont voulu m'exaucer?
Si l'on me permet que ie sorte;
Ce m'est tout vn par quelle porte.
Que l'on me donne du poizon,
Qu'un glaiue entre dans mes entrailles,
Que pour m'arracher du prison
L'on me pince avec des tenailles.*

*Les crochets ne m'estonnent pas,
Le plomb fondu m'est doux à boire,
Quand i'aprocheray du trespas,
I'y courray comme à ma victoire.
Que pour mugler comme vn taureau,
Je sois enclos par vn bourreau,
Dedans vne vache de cuiure.
Que l'on me brusle à petit feu,
Pourueu que ie cesse de viure:
Tout mal ne me semble que peu.*

*Qu'entre les compagnons d'Vlysses,
Je sois dans des membres de loup.
Qu'on forge de nouueaux supplices,
Et que l'on les change à tout coup.
Ce souhait est bien plein de honte,
Mais le regret, qui me surmonte,
Vient d'un si iuste mouuement;
Que si l'on me changeoit en beste,
Je croirois veritablement,
Que mon sort seroit plus honnest.*

*O Dieu, que ne m'escoutez vous?
O saints, ie perds la patience,
Si par faueur, ou par courroux,
Vous ne me donnez audience.*

Entendez o sourds immortels,
 Ie ne viens pas à vos autels,
 Pour vous demander des merueilles;
 Ce n'est qu'un trespas que j'attens.
 Permettez vous que vos oreilles
 Me laissent plaindre si long temps?

O Dieu si ie vous fais iniure,
 Ne m'en dressez point de procez,
 Ce sont les peines que j'endure,
 Qui sont causes de cet excez.
 Ie ne suis ny vain, ny rustique,
 Mais de peur qu'estant frenetique
 Ma voix ne vous nomme cruel:
 Empeschez la de ce blaspheme,
 Rompant ce mur perpetuel,
 Qui me separe de vous mesme.

Froissez, brisez, tout sera bon,
 Employez la corde, & la roüe ;
 Que ie sois cuit comme un charbon :
 Que ie sois pestry dans la boüe.
 Les rigueurs & les cruautez
 Me tiendront place de bontez :
 Quelque barbare vehemence
 Qu'on mette à me tirer d'icy:
 J'oseray loüer de clemence,
 Ceux qui me traiteront ainſy.

Vn Roy qui tout le monde blame,
 Dont on deteste le forfait,
 Se rendit autrefois infame,
 Faisant moins mal qu'on ne me fait.
 Il eut des charongnes captiues,

*Et lioit les personnes vives,
A leurs membres ords, & vereux;
Jusqu'à ce qu'une odeur flairante
Tuast ces pauvres malheureux
D'une mort triste, sale & lente.*

*Helas ie souffre beaucoup plus,
Dans cette carcasse pourrie,
Où ie doibs demeurer reclus,
Comme en vne sale voirie
Encor suivrois-ie mon destin,
Si le desir d'en voir la fin
Me flattoit d'un peu d'esperance;
Mais comme par fatalité,
Jamais personne ne s'advance,
Pour finir ma captivité.*

*O Dieu, que faut-il que ie face?
O saints, que vous diray-ie plus?
Si ie n'obtiens aulcune grace,
Après tant de cris superflus?
Faudrat-il que ie desespere
En cette eternelle misere?
Quel Dieu digne de mille autels,
Quel saint, ou quelle main humaine
Brisera mes liens mortels,
Pour me tirer de cette peine ?*

*Las moy homme miserable ! qui me deliurera du
corps de cette mort ? Rom. 7.*

COMMENT vne ame peut elle viure cou- *Ambr. ser. 22.*
uerte, & enuelopée d'un voile de mort.

Je ne sçay comment ie suis si fort allié a- *in Psal. 118.*
uec mon corps, ny comment il peut estre *Nazia. ora. 16.*
vray tout ensemble, que ie sois l'image de
Dieu, & que ie me souille, & me veautre à
tout moment dans la bouë. ce qui est beau,
en bon point, & d'une bonne santé en cet
hoste, me fait la guerre, & quand en cette
guerre il est vaincu, i'en ay pitié, & m'afflige
pour sa defaite: ce que j'ayme comme cō-
paignon de mon esclavage, ie le hay, & le
persecute comme mon ennemy; ce mesme
corps que ie fuy comme vne prison, ie le re-
uere comme coheritier de la gloire, que ie
puis attendre: si ie tasche à le ruiner, & le
perdre du tout par debilité, ie n'ay plus
d'ayde n'y d'assistance de personne, pour
me seconder en quelque entreprise remar-
quable; mais au contraire si ie traite avec
luy comme avec mon ayde, mon second,
mon cōpaignon, il fait incontinent du mu-
tin, il se rend insupportable, il se reuolte, &
veut deuenir le maistre, ny a raison ny remō-
strance qui l'empeschent plus de me mettre
le pied sur la gorge, il faut alors que ie quite
Dieu pour luy, & me perde capitulant avec
des

des conditions honteuses, chargé de fers qui me tirent, ou m'attachent à terre. C'est vn courtois & flatteur ennemy, vn traistre & peu fidelle amy. O conioinction & dis-sension estrange! Ce que ie crains ie l'em-brasse, & ayme ce qui me fait pœur; auât que la guerre soit finie, ie rentre en grace; & ce-pendant auant que cette paix soit faite, ie forme vne seconde querelle.

*Nazia.
carm.
ad
Chri-
stum.*

O Seigneur, pourquoy m'auiez vous em-pestre dâs les liens de cette chair? pourquoy suis ie subiet à cette miserable vie? qu'auois- ie à faire d'estre enclos dâs cette charoigne viuante, dans ce boubier puant?

*Aug. in
Ps. 102.*

Voicy, le corps qui se corrompt, charge l'ame, & l'apesantit. L'ame a donc vne vie temporelle dans vn corps corruptible. mais quelle vie? qui souffre de grandes charges; qui soustiët de pesâns fardeaux, il est equitable que l'hô-me pense à Dieu, & s'esleue à luy par bons desirs; combien de choses en cette vie l'em-peschent en ce debuoir? combié de necessi-tez de la corruption humaine? qui le retien-nent? combien qui le rappellent? combien qui le destournent & l'esgarent? combien qui l'interrompent? quelles troupes, & trou-bles de phantosmes? quel monde de sugge-stions, & dangereuses suasions? Maintenant qui n'est pas subiect aux maladies en cette vie? qui n'est iamais degousté de viure? ny languissant. Naistre en cette terre, en vn corps

corps mortel, c'est commencer à estre malade d'une maladie mortelle. nos foiblesses & incommoditez journalieres ont besoing d'estre tous les iours reparées, & soulagées, les medicaments journaliers, sont les refections, & reparations de routes nos indigences & deffaults. La faim n'est ce pas vne maladie qui vous tueroit, si vous n'usiez contre elle de quelque remede? la soif ne vous feroit elle pas mourir, si en beuvant (ne la pouuât du tout esteindre ny pour tousiours) vous n'en differiez au moins l'importunité pour quelques heures? car elle n'est pas chassée par le breuuage, ains seulement apaizée, pour reuenir toute fois peu de temps apres. Nous temperons donc & mitigeons, avec ces linitifs les miseres, & disettes de nostre maladie. Vous estes las, ayant esté long tēps droit, & vous allayez pour vous reposer, estre assis, vous sert de medecine contre la lassitude; puis vous commencez à reprēdre le mesme mal par l'usage de cette medecine; estant assis vous ne pourrez durer long tēps. Quelque chose qui se face, le secours & remede de quelque fatigation, est aussy-tot la cause, & le commencement d'une aultre qui luy s'accede.

Et cela paroist d'auantage, si nous mōstrons *Greg. a*
 premierement les charges & fardeaux de la *22. in o*
 chair, & puis apres ceux de l'esprit. car pour *7. Job.*
 passer sous silēce, qu'il souffre des douleurs,
 qu'il

qu'il brule & tremble dans les contraires & successifs acces des fieures ; il est encore soubmis à certaine particuliere fascherie, qui luy est propre. En nostre corps cela mesme que nous appellõs santé, est vne maladie. Car elle se roüille, & se pourrit dans le loisir, s'vze & se deschire dans les affaires: affoiblie par les ieusnes, elle se repare, & se renforce, avec les viâdes, afin de pouuoir se soutenir; lasse & degoustée de trop manger, elle s'allege & se descharge par l'abstinence, pour reprendre vigueur; il fault l'arrouzer d'eau, de peur qu'elle ne seche, l'essuyer & la torcher avec des linges, afin que cet arrouzement mesme ne la face fondre; elle est renforcée par le trauail, afin qu'elle ne s'apezantisse par le repos. elle est fomentée par le repos, afin qu'elle ne se rompe, & ne succombe par excez de trauail; elle est fatiguée par les veilles, & se repare dans le sommeil; aslopie & noyée par le sommeil, il fault de nouveau la secoüer par les veilles, afin que par son repos elle ne se lasse encore dauantage; elle est couuerte des vestemens, afin de n'estre pas percée du froid; s'afoblissant par la chaleur qu'elle auoit cherchée, elle est rafraichie par le souffle des vents; & treuuant tousiours quelque ennuy, aux choses par lesquelles elle pensoit se desennuyer, mal traitée & blessée (pour ainsy dire) par son propre remede, elle languit dans vne perpetuelle

uelle vicissitude & successiō d'incōmoditez. Mettant donc à part les fieures, les blessures, & les douleurs, nostre santé mesme est vne maladie, à laquelle le besoing & necessité de guerison ne manque iamais. Car tout autāt de soulas que nous cherchōs pour l'vsage de la vie, sont comme autant de remedes, & de medicaments, qui se presentent à nous cōtre nos incōmoditez. Mais la medecine mesme se change incontīnēt en blessure, par ce que nous arrestāt vn peu trop long temps au remede que nous auons desiré; nous tombōs en vn aultre mal cōtraire: quelque fois pareil au premier, & tousiours aussy fascheux, & sortons d'vne peine pour entrer en vne aultre. Oultre tout cela, nostre ame excluse de la ioye asseurée, du secret interieur, est quelquefois deceüe par ses esperāces, puis tourmentée par ses craintes, tātāt abatue par les douleurs, maintenant releuée par vne faulse ließe, elle ayme opiniaistrement les choses trāsitoires, s'afflige sās mesure, & sās fin pour leur perte, par ce que sās mesure & sans fin, elle se change par vne course precipitée.

Omō ame, tu portes vn ennemy domesti- *Bonav.*
que, & qui t'est ensemble ennemy & amy, ad- *cap. x.*
uersaire, & prochain, qui te rend le mal pour *soliloq.*
le bien, & sous le nō d'amitiē, pratiquant sa haine avec plus de cruauté, te priue de beaucoup de biēs, & te cōble de plusieurs maux! Cet ennemy (sous ta correctiō & reuerēce)

est

est ta chair, malheureuse & miserable, qui toutefois t'est fort douce & bien aymée. Quand tu l'as nourrie, tu as esleué vn tres-meschant & cauteleux ennemy. quand tu l'as honorée, luy as donné des armes, dont elle se sert trescruellement cōtre toy. Je cognois quelqu'vn, dit S. Bernard, o ame, lequel a vescu plusieurs années avec toy, qui s'est assis à table avec toy, a reçu les viandes & le pain de ta main, & a dormy dans ton sein; quand il a voulu, il t'a peu parler & iouyr de ton entretien. Par droit hereditaire celluy là est ton seruiteur, mais parce que tu l'as nourry trop delicatement, & as espargné les verges pour le chastier, il t'a mis le pied sur la gorge, & t'a fait sa seruante & son esclau. O ame miserable & malheureuse, qui te deliurera des fers de ce desastre, & de cette honte? souuiens toy de ton estre, & de ton origine; aduise que tu as l'hōneur d'estre l'image de Dieu. Qu'as tu tāt a faire avec cette chair? cōment as tu si peu de courage, que de souffrir tant d'affronts que te fait cette truande & vilaine esclau? si tu prends diligemment garde à toutes ses qualitez, tu n'as iamais veu fumier si sale; si tu veux nombrer ses miseres, combien elle est chargée de pechez, roigneuse de concupiscences, occupée de passios, polue & salée d'illusions, pleine de cōfusions, enuironnée d'infamie, qu'as tu d'elle, que sçauois tu recevoir d'elle, sinon des pensées sales & immondes?

Chair

Chair maudite & dommageable, furie & *Nazia.*
 tourbillon d'enfer, dont tout crime prend *carm.*
 sa source, vilaine boüe, masse de plomb, lour- *aduers.*
 de & pesante, chaine oincte d'ordure, beste *carnè.*
 farouche, ou plus-tot monstre sorty d'un
 chaos de discorde en depit de la nature, pe-
 stilent embrasement, prison, & sepulchre de
 ta maistresse, qui est ma forme, & que i'ay re-
 çeüe du ciel toute pure, & toute belle.

Ce n'est pas sans cause qu'il est escrit, que *Bern.*
 l'homme a esté fait non simplement de ter- *serm. de*
 re, ou de quelque mote indifferente, mais de *tripl.*
 beüe; car voyez combien le corps humain est *gen. co-*
 boüeux, puis qu'il s'attache & se cole si vio- *gita.*
 lement à l'esprit, & presque indissoluble-
 ment, qu'à grand peine en peut il estre sepa-
 ré, non pas mesme par vne multitude infinie
 d'afflictions.

C'est maintenant à toy d'escouter, o mon *Nazia.*
 ame, c'est à toy que ie parle, & te veux dire *carm.*
 des choses qu'il te vaudra d'auoir ouyes? *de hu-*
 Quies tu mon ame? quelle es tu? d'où as tu *man.*
 pris origine & commencement? qui t'a atta- *nat.*
 chée à cette orde & puante charongne? d'où
 te sont venues les chaines, que tu traines en
 cette vie, cette masse pesante que tu tires par
 tout? & pourquoy te voit on tousiours la
 veüe si basse & ravalée contre terre?

Tout homme viuant est vne vanité vniuerselle, *Orig.*
 vn epitome, vn abregé de toutes les vanitez *hom. 1.*
 du monde, afin que vous n'en doubriez pas, *in Psal.*
 38.

mais que vous vous teniez à cette sentence, escoutez l'Ecclesiaste protestant & disant : *J'ay loüé & tenu tous ceux qui sont morts pour plus heureux que tous ceux qui vivent, & qui iusques à present ont vescu. mais i'ay creu pour meilleur que les deux, celluy qui n'est pas encore né.* Il loüe d'oc les morts plus que les viuāts; parce que pour le moins ont ils cela de gaing, qu'ils sont deliurez des liens & prisons de ce corps, & ne sont plus coufus dās cette chair, ny dās cette peau, ny ne sōt plus enfagotez dās des nerfs ny des os; ny ne sōt plus subiects aux necessitez corporelles. Si vous auez donc biē entendu ce que c'est que de viure dans cette chair (quoy que ce fut vn Moysē ou quelque autre esgalement fauorizē de Dieu) cette vie luy est fascheuse & pleinc d'ennuys, car elle ne peut estre exempte de corruption, estant enuironnée d'un corps terrien & mortel. voyez donc, cōment *tout homme viuant est vne vanité vniuerselle.* mesprisōs cette vie, & nous hastons d'aprocher d'une aultre vie saincte, heureuse, veritable: bandons nous seulemēt deuers elle, avec courage & resolution, ayāt secoüē toutes les vanités qui nous trauersēt.

*Aug. l.
13. de
ciu. cap.
10.*

Car depuis que l'on a commencē d'estre en ce corps mortel, on n'est iamais vn moment sans pousser à la roüe, & soy mesme auācer deuers le but de la mort. C'est là l'effect de son tournement perpetuel, & de son change, tout letēps de cette vie, si toutefois

on

on doit apeller vne vie , le chemin par lequel on court incessamment à la mort.

Que le iour auquel ie suis né perisse, disoit Iob, *Amb, l. de bono mortis cap. 2.*
 car cōment est il possible que cette vie nous plaise , estant cōme elle est pleine de soings, & de miseres? en laquelle il y a si grāde abōd-
 dance de calomnies, tant de fascheries, & de larmes de ceux qui sont affligez? & n'y a cependant personne qui les console. & partant l'Ecclesiastes loüe les morts dauantage que les viuans, & le meilleur, dit il, & plus heureux que ces deux là, c'est celluy qui n'est pas encore né. Et en aultre lieu le mesme Ecclesiastes a tenu pour plus heureux que l'homme vieil , & chargé d'ans , l'enfant que la mere a exposé dès l'heure mesme de sa naissance; parce qu'il n'a pas veu les maux qui se font en ce monde; n'est pas venu dans ces tenebres; ny n'a pas cheminé dans la vanité du siecle. Car quel bien arriue à l'homme en cette vie?

Sainct Paul a bien cognu, qu'il viuoit en misere, en gémissement, en noise, en contention, ne s'accordāt pas avec soy mesme, mais se contrariant, & se separant pour se dresser partie; Auffy que dit-il, souhaitant la paix? vne paix veritable, vne paix celeste & eternelle? *Aug. in Ps. 102.*
Malheureux homme que ie suis, qui me deliurera du corps de cette mort?



*Coarctor autem e' ductus; desiderium habens dissolui
et esse cum Christo. Ad Philip. i.*

IX.

Car ie suis enfermé de deux costés, tendant
mon desir à desloger & estre avec
CHRIST. Philipp. I.

DEux passions me font la guerre,
Et trauaillent pour m'attirer.

A force de tout desirer,

Ie cherche le ciel & la terre.

Le ciel me donne du soucy;

Et la terre m'en donne aussy.

Il faut que ie me determine

A l'une de ces passions;

Et que de deux affections

Vne seulement predomine.

Pour auoir donc vn de ces lieux,

Quoy choisir? la terre, ou les cieux?

En fin la terre est condannée,

Ie treuue par plusieurs raisons,

Qu'il vault mieux rompre les prisons

De ma mortelle destinée;

Que languir dans ces tristes fers,

Desia trop longuement souffers.

Sans doute c'est vn bon genie,

Qui fait que ie frappe si fort

Contre les portes de la mort;

Mais le destin, qui me la nie,

Monstre bien qu'il n'est incité,

Qu'à me combler d'aduersité.

R r 3

O sœurs

O sœurs qui tout le monde blame,
Et renomme de cruautez,
Je confesseray vos bontez,
Acheuant aussy-tot ma trame;
Et si vous coupez pour demain
Le filet, qui vous reste en main.

Mais plus tot ma chere lumiere,
Aprochez vous, & regardez
Comment mes deux bras sont bandez,
Par vne gesne constumiere ;
Et qu'à peu prez par tant d'efforts
Ils sont separez de mon corps.

Je me destache de moy mesme,
Taschant de me conioindre à vous.
Encor me seroit il bien doux,
Si n'ayant pas tout ce que i'ayme:
Je pouuois ainsy par moitié
Estre en vostre chere amitié.

Vous riez pendant que ie crie,
Et ne m'accordez iamais rien;
Cependant me niant ce bien:
Vous voulez que ie vous en prie,
Et quoy que ie prie souuent,
Je n'ay rien plus qu'auparauant.

Mais si les prieres vous gaignent:
Je veux vous prier sans repos;
Receuez doncque mes propos,
Et mes mains qui les accompagnent,
A dessein de vous embrasser,
S'il vous plait de vous abaisser.

Souuent pour consoler mes plaintes,

Comme si i'estois sans liens,
 Et franche de neuds terriens,
 Je me peins mille douceurs feintes.
 Et cherche de beaux arguments,
 Pour souffrir vos retardements.

Je dis, sans doubte mon aymable
 Veut prendre, & veut bien estre pris;
 Cependant sous vn feint mespris,
 Il cache vn amour veritable,
 Il brule, & s'il semble gelé,
 C'est qu'il faict du dissimulé.

Par vne si bonne creance,
 Je meritois bien la faueur,
 Que vous mon vnique Sauueur,
 Apaizassiez ma doleance.
 Et que mes fers estans dissous,
 Je peusse m'aprocher de vous.

Si toutefois c'est vostre enuie,
 Que tousiours ie traine ce poix:
 Pour neant i'esleue ma voix
 A vostre gloire poursuinie,
 Mon esprit deura succomber
 A ce faix, qui le fait tomber.

Mais le voicy qu'il se r'aproche,
 Et vient de soy mesme s'offrir;
 Il semble qu'il ne peut souffrir,
 Que ie luy face ce reproche:
 Et qu'il reuient tout enflamé,
 D'auoir veu qu'il est tant aymé.

Puis qu'il me fait si bonne mine,
 Qui me retiendra plus icy;

*Sans que ie me presente aussy,
A son accolade diuine ?
Et le salüe estroittement
D'un amoureux embrassement.*

*I'iray doncque sans plus attendre,
Auec espoir d'y paruenir;
Mon amour me pourra fournir
Assez de ruses pour le prendre,
Et tenir doucement captif
Son col, si long temps fugitif.*

*Que i'en suis pres! ie tiens sa robe,
Mes mains le vont bien-tot saizir:
Mais non, pour tromper mon desir.
Voilà qu'encore il se derobe;
A chaque fois cet inhumain
Me laisse de l'air dans la main.*

*O douleur! o malheur extreme!
Amour sans grace, & sans pitié!
Tu pourchasses mon amitié,
Puis t'ensuys scachant que ie t'ayme;
Et fais qu'embrassant si souuent,
Ie n'estrains iamais que du vent.*

*Et quoy que ce qui nous separe
Ne soit que trois ou quatre doigts:
Pourtant trompée à chaque fois,
Et sentant que mon bien s'esgare;
I'ay plus de regret, & de soing,
Que s'il estoit beaucoup plus loing.*

*Ainsy l'infortuné Tantale
Languit d'une cruelle faim,
Et tend incessamment la main*

*Al'arbre, qui monte & deuale.
Ce malheureux peut s'aprocher,
Mais non pas iusques à toucher.*

*Les branches pendent sur sa bouche,
Mais de mesme que si le fruit
Estoit fatalement instruit:
Il remonte auant qu'on le touche;
Et Tantale sans se souler
Ne mord que de l'ombre, & de l'air.*

*L'amour est plein de tromperie,
Mesme il se plait d'estre trompé,
Mais pendant qu'il est occupé,
Dans ses foles affaiteries:
Ses fraudes ordinairement
Traiment leur iuste chastiment.*

*Que ce soit vne extreme peine
De se voir trompée en aymant;
L'extremité de mon tourment
En est vne preuue certaine.
Par l'exemple de mon malheur
Que les aultres pensent au leur.*

*Mesme si nous trompons quelque aultre,
(Quoy qu'on ne le confesse point)
Pendant quel'espine le poingt,
Nous ressentons ausy la nostre:
Et dedans ce piege dressé
L'offenseur se treuve offensé.*

*I'ay creu que sans fard, & sans ruze,
Vous m'aymiez d'un sincere amour;
Mais faite sage par ce tour,
Le cognois trop que ie m'abuze.*

*Et mon dommage me faict voir,
Que vous sçauiez bien deceuoir.*

*Ie suis ainsy qu'un chien de garde,
Qui se sentant emprisonné,
Demande d'estre deschainé
Par le peuple qui le regarde:
Il voudroit un aultre mestier,
Que d'estre valet de portier.*

*Si personne ne le destache,
Il iette un piteux vrlement:
Il se tourmente incessamment,
Et mord la chaîne qui le fasche.
Comme si son effort brutal
Estoit plus dur que le metal.*

*Ainsy ie me plains & sousspire,
Quoy que vous cognoissiez mes vœux,
Et sçachiez bien ce que ie veux:
Ie vous dis ce que ie desire.
Usant de geste, & de discours,
Pour vous demander du secours.*

*Mais voyant que par mocquerie,
Atout coup vous vous esloignez,
Et qu'ainsy vous me desdaignez,
Ma plainte se change en furie.
Et ce transport plein de raison
Me fait maudire ma prison.*

*J'ay crié comme vne insensée,
Ostant tout respect à ma voix.
J'ay detesté plus de cent foyz
Ce poix, dont ie suis oppressée,
Sentir cette chaîne de fer,*

Ce ne m'est pas moins qu'un enfer.

C'est quelque scelerat infame,
Possédé de mille Demons,
Et poussant hors de ses poulmons
Un soufflé de soulfre & de flame,
Qui deburoit estre condanné,
A se voir si court enchainé.

Que l'on enchainé un parricide,
Comme un Orestes furieux,
Ou ce Cyclope iniurieux,
Qui rauissoit les beufs d'Alcide.
Les Autolyques ou Scinis
Meritent d'estre ainsy punis.

Ie ne suis pas un Promethee,
Ny de la race des Tytans,
Pour ainsy trainer en tout temps
Cette cadene detestée;
Dont on feroit mieux de charger,
Le cruel, qui la fit forger.

Toutefois, qu'est-ce que ie blame?
La fureur emporte ma voix,
Accuser du fer, & du boys,
C'est parler à des corps sans ame.
Mais le mal me pressant trop fort,
Fait qu'on excuse ce transport:

Ie puis pardonner à ces chaines,
Le fer n'a point de sentiment,
Il n'est rien plus que l'instrument,
Un aultre est auteur de mes peines;
C'est celluy qui m'a faict lier,
Contre qui ie deburois crier.

*Au moins si ie suis Andromede,
Que quelqu'un touché de pitié,
Pour le prix de mon amitié
Me presente quelque remede.
Et viene pour me destacher
De ce miserable rocher.*

*Helas à quoy suis ie reduite?
Ie n'ay point plus de liberté
Que quelque esclauue garroté,
Quand il est repris de sa fuite.
Il est lié pour son forfait,
Ie la suis, sans auoir rien fait.*

*Encore sans cette disgrace,
Si ie veux m'esleuer aux cieux:
Ie sens ce faix malicieux,
Qui me retire par sa masse.
Tousiours cet hoste desloyal
M'inuite, & puis me traite mal.*

*Ainsy le passereau sauuage
Est le ieu des petits garçons;
Il cherche par mille façons
De sortir de son esclauage;
Mais iamais ce pauvre oizelet
Ne va plus loing que son filet.*

*Quoy que la bouche de son maistre
Luy face tous les iours festin:
Il tiendroit pour meilleur destin
De se voir en vn lieu champestre;
Car sa liberté luy vault plus
Que tous ces apprets superflus.*

Ainsy les colombes captiues,

*Quoy que l'on les paise à foison
Dedans la cour d'une maison,
Ne iettent que des voix plaintiues;
Comme si les boys escartez
Leur donnoient d'autres voluptez.*

*Helas si par force de plaintes
Le fer pouuoit estre adoucy,
Quelque fort qu'il soit endurcy,
J'aurois amoly mes estraintes,
Et par tant de pleurs espanchez
Mes liens seroient destachez.*

*Vnique subiect de mes peines,
Après ces refus inhumains,
Qu'en fin vous me tendrez vos mains,
Pendant que ie vous tend mes chaines.
C'est vous que j'en doibs supplier,
Qui seul les auez peu lier.*



Car ie suis enſerré des deux coſtés, tendant mon deſir à deſloger, & eſtre avec CHRIST.

ad Philipp. i.

Aug. medit. cap. 37. **M**Iſerable que ie ſuis, que feray-ie? eſtât preſſé & tiré de la chaine & du poix inſeparable de ma mortalité?

Nazia. car. de anima calum. Quelle eſt cette vie malheureuſe, où ie ne vis pas, mais languis? pourquoy ſuis ie ſerré dans ces liens de chair? & pourquoy mon eſprit ſi prompt & habile, a il pour compagnon ce corps ſi peſant & languiſſant?

Aug. in Pf. 78. Les infirmitéz, & corrupteles de ma chair me ſont des ceps, qui chargent & apezantifſent mon ame; & c'eſtoit de ces chaines que l'Apoſtre deſiroit d'eſtre deliuré, & ſe voir avec IESVS CHRIST.

Aug. manu. cap. 8. A la mienne volonté qu'eſtant quite du poix de mes pechez, la bonté diuine commandaſt, que ie pozaſſe ce ſac, cette valize inutile de ma chair, moy qui ſuis le moindre & le dernier des ſeruiteurs de IESVS CHRIST, afin que libre & deſchargé de tous fardeaux, ie peuſſe paſſer aux ioyes éternelles de ſa cité céleſte, & là me repoſer éternellement.

Nazia. carm. de anima calum. Gardez moy mon Dieu, que la peſante maſſe de cette chair n'accable mon eſprit, & ne le tire trop à bas, & comme vne lourde

de piece de plomb ne le traine par force au profond des abysses.

Helas que ie suis miserable, moy qui suis retardé par cette chair grossiere & desloyale, comme vn nauire bien hasté, & que l'on pense faire auancer à voiles & à rames, est cloüé & arresté par l'Echenæis, la remore, ce meschant petit bout de poisson qui le plante là tout court. *Nazian. in luct. precept. ad Virg.*

Deschargez moy de ces chaines, O Seigneur, & me tirez à vostre gloire, pour y iouyr d'une vraye liberté, entre les chœurs de vos bienheureux. *Nazian. in luct.*

Car nous sommes deliez de ce neud du corps & de l'ame, quand nous sortons de cette vie. La mort est donc le desliement de l'ame & du corps. aussi nous sçauons qu'il est escrit dans l'Apostre; *qu'il vault beaucoup mieux estre deslié, & demeurer avec IESVS CHRIST.* Or que faiët ce desliement, si non que le corps se resolue & repoze; & que l'ame s'en retourne à son repos, & soit libre pour demeurer avec IESVS CHRIST, si elle a esté pieuse? Qu'est ce donc que font les iustes en cette vie, sinon qu'ils taschent & pensent tousiours à se deuestir, des contagions de ce corps, qui nous lient comme chaines? c'est leur soing de se separer des fascheries du siecle, de renoncer à ses voluptez & à sa luxure, & de

de fuyr les flames de toutes concupiscences.

Greg. 1. Car quoy que les iustes ne se laissent
4. mor. posséder à aulcun des tumultes & desirs
cap. 40. charnels : estans toutefois arrestez en cette vie dans des liens indissolubles , ils sont serrez , & nouiez , par les ennuy de leur corruption : aussy est il escrit : *le corps qui se corrompt , apezantit l'ame.* Partant en cela mesme qu'ils sont encore mortels, *ils sont chargez par le poix de leur corruption , & sont liez , estans serrez par les fascheries.* parce qu'ils ne peuuent encore s'esleuer à la liberté d'une vie incorruptible. *Ne sont ils pas bien serrez d'un estroit lien de fascherie ?* ceux de qui l'esprit se dissout , & se perd dans l'ignorance , s'il n'est exercé , & cultiué par le traual : & ne sçauroit rien apprendre, ny estre instruit sans traual ? qui ne se dresse que par contrainte, & demeure volontiers couché, s'esleue à grand peine plus hault que les choses fort basses, & se traîne , & toutefois estant esleué, glisse , & retombe aussy-tot, ne se surmontant soy mesme qu'avec vn traual & combat continuél : il regarde bien quelquefois le ciel, mais est incontinent abatu à terre. Ne sont ils pas bien estroittement serrez d'un nœud de fascherie, ceux qui tirez au sein de la paix interieure, avec vn extreme desir, & par vn esprit tout ardent & embrazé, sont

au

au plus chaud , & plus fort du combat : troublez , & combatus par leur propre chair ? ce qu'exceptant toutesfois , & n'encherissant pas , ils ont encore d'autres liens assez fascheux , qui les contraignent au dehors , par de griefues & pezantes neceffitez. Car auoir faim , auoir foif , estre las , ce font autant de liens de corruption , qui ne se peuuent dis- foudre , sinon lors que nostre mortalité est eschangée en cette gloire d'immortalité , que nous attendons.

Mais quand nous nous deuestons de cette chair mortelle , c'est alors que nous sommes relâchez de ces liens de fasche- *Idem
cap. se-
quenti.* ries , par lesquels nous nous voyons retenus en cette vie . Car depuis maintenant nous desirons desia d'estre presentez à Dieu , mais sommes encore empeschez , & empestrez , par les nœuds & lacets de ce corps mortel.

Nous sommes donc à bon droict appelez liez ; par ce que *les pas de nos desirs deuers Dieu ne sont pas encore libres , mais empeschez , & retenus.* Suivant quoy saint Paul desirant , pour bonnes raisons , les choses eternelles , mais portant encore contre son gré le sac , & la valize de sa corruption , & se sentant lié , crie : *ie desire d'estre delié , & me voir avec I E S V S* CH R I S T. Car il ne demanderoit pas

d'estre delié , s'il ne voyoit sans doubte qu'il fut attaché . Or parce qu'en la resurrection , ces liens seront tres-assurement rompus , le Prophete ayant considéré cette merueille , s'esiouyt comme si s'en estoit desia faict , en disant : *Vous auez rompu mes liens , en recognoissance de ce bien , ie vous sacrifieray vn hostie de loüange.*

*Amb. l.
de bono
mort. 1.
cap. 2.*

C'est ainsy que Simeon demandoit au Seigneur d'estre renuoyé , comme s'il eust requis d'estre deliuré de quelques liens , pour estre mis en liberté , se hastant , & pressant en sa demande . Car il y a comme de certains liens de ce corps , & ce qui est plus fascheux , ce sont des liens de tentations , qui nous lient , & nous serrent à l'iniure d'une captiuité , par vne certaine loy du peché . Qu'auons nous donc tant à desirer cette vie ? en laquelle d'autant plus long temps que quelqu'un aura esté , d'autant plus aura-il commis de pechez , & sera chargé d'un plus grand fardeau ? d'où vient que le Patriarche Iacob dit : *Les iours des ans de ma vie sont cent & trente , fort petits & mauuais ; non que les iours soient mauuais , mais parce que par l'arriüée des iours , les accroissemens de nostre malice s'augmentent & se comblerent.*

Car il ne se passe point de iournée
sans

sans nostre peché: d'où vient que l'Apostre disoit bien: *viure m'est IESVS CHRIST, & la mort m'est vn gain*, rapportant l'vn à la necessité de la vie, & l'autre à l'vtilité de la mort. adioustant incontinent: *Car estre dissous, & me voir avec IESVS CHRIST, m'est bien le meilleur*; mais que ie demeure en cette chair, cela est plus necessaire pour vous.

Mais comme l'oyzeleur attache à quel- *Chryf.*
 que subtil filet, dont il tient vn des bouts *ser. de*
 en sa main, le passereau, qu'il a pris, par *pœnit.*
 le glus, ou les filets, dans le grain, il le
 laisse bien aller, comme s'il le met-
 toit en liberté; luy lasche le trait, & luy
 permet de voler; mais luy aide &
 prompt au vol, se pensant eschapé; s'e-
 fleue tout alaigre, & prend le hault;
 cependant son geolier tenant le bout
 du cordon, l'arreste quand il pense tirer
 del'ayle, & retire à soy le pauvre abu-
 zé deçu, & descheu de l'esperance de sa
 liberté & de sa vie; de mesme le diable,
 chasseur cauteleux, empestre l'homme
 dans son lacet, l'ayant deçu par l'esprit
 de presumption, qui s'y est vne fois ar-
 resté, desire bien d'en estre retiré; mais
 cet habile chasseur tenant le lien, rame-
 neaussy-tot sa proye dans le filet, & la
 presse apres l'auoir entierement enfer-
 mée.

*Idem
hom. 55
ad pop.
Aurio.*

Jusques à quand serons nous icy attachés ? nous nous sommes arrestez, & auons adheré à la terre comme vers, nous sommes souillez & veautrez dans la bouë : Dieu nous a donné vn corps de terre, & son dessein est que nous le purifions pour l'emporter par apres au ciel, non afin que par luy nous attirions nostre ame à bas, & l'attachions à la terre. Il est terrestre, mais si nous voulons, nous le rendons celeste. tirez vous, & vous poussez vous mesme deuers celui qui vous esleue en hault. *Vous estes apesantty par vn certain poix de vieillesse.*

*Nazia.
ad animam.*

Eleue toy mon ame, oublie ce monde & ses affaires, & prend garde que cette infidelle chair qui te flatte, ne te traine dans les vices.

*Bonav.
cap. 1.
soliloq.*

O tres-doux I E S V S, percez & trauersiez de la tressalutaire blessure de vostre amour les moiuelles de mon ame, afin qu'elle brule vrayment, languisse, & se fonde, & s'esuanouisse par le seul desir de vous posseder. *qu'elle desire d'estre deliée, & viure avec vous.*

Qu'elle n'ayt faim que de vous, pain de vie celeste, qui estes descendu du ciel, qu'elle ait tousiours soif, seulement de vous, fontaine de vie, fontaine de lumiere eternelle, torrent de vraye volupté; qu'elle vous souhaite tousiours, qu'elle
vous

vous cherche, vous treuve, & repoze doucement en vous.



Ss ;

Ti-



*Educ de custodia animam meam, ad confi-
tendum nomini tuo ! Psal. 141.*

X.

Tire mon ame hors de prison , pour louer
ton nom. *Psalm. 141.*

MOy qui fus autrefois en pleine liberté,
Roulant par tout le ciel selon ma volonté,
Me voicy maintenant en vn dur esclavage;
Ainsy que si i' estois quelque beste sauuage.

Vous le voyez o mon amour !

Et me laissez en ce sejour.

O tourment sans pareil quand ie vins en ce mode,
(Comme si l'infortuné estoit trop peu seconde)

On me fit vne cage, au lieu d'une maison;

Et mes membres mortels servirent de prison,

Qu'il faut qu'incessamment ie traine,

Quelque endroit où ie me pourmeine.

J'ay receu pour des pieds, des pressoirs inhumains,
Des manotes de fer, en figure de mains,

Mes os sont des barreaux, de peur que ie ne sorte,

Mes nerfs, rudes liens, serrent tousiours la porte,

Et mon sang est comme vn fossé,

Qui ne peut estre trauersé.

Quel arrest est ce icy? malheureuse alliance,
N'est ce pas vn tourment digne d'impatience?

Si pour auoir trainé ce malotru voisin,

Ie le dois aduoüer pour frere, ou pour cousin;

Sans qu'il soit permis que ie m'oste

Du pouuoir d'un si fascheux hôte.

Tous les anges des cieux m'aduoient de leur sãg,
Au lieu de me garder cet honorable rang;
Vne escaille de plomb, dont ie suis reuestue,
Fait que ie ne sois plus qu'une lente tortue;
Et que ie doibue me cacher
Dessous cet infame rocher.

Helas combien de fois, regrettant ma franchise,
Ay-ie faict à dessein quelque estrange entreprise,
I'ay tiré mes cheueux pour en faire vn licol,
Proposant aussy-tot de m'en lier le col.

Ou de sauter en quelque goufre,
Pour finir l'ennuy que ie souffre.

Si Porcie mourut auant des charbons:
Aussy-tot ie conclus qu'ils me seroient fort bons,
Lucrece en son malheur me donne de l'enuie,
Quand elle suit la mort, & qu'elle suit la vie:
Et que le poignard resolu
Vange son esprit impolu.

Thisbé me fait gemir, du desir de la suiure,
Quand Pyrame estant mort, elle ne veut plus viure.
Ah! que si ie pouuois, ie verrois volontiers,
Qu'aupres de ces deux corps, le mien seruist de tiers.
Et que par ce dernier office,
Leur glaiue fist vn bon service.

Mais le rude decret du Senat eternal
M'empesche ce soulas, & tient pour criminel
L'esprit, qui confiné dans sa prison mortelle
Reuient de son exil, auant qu'on le rapelle.

Tellement que iusqu'à la fin
Il faut attendre son destin.

Il me vaudroit donc mieux, qu'un tyran de Sicile

Me

Me tint sous vn rocher, & qu'en ce domicile
 Vne puante odeur m'abreuuaſt de poison.
 Je choiſirois plus-tot d'entrer en la priſon,
 Où Danaé fut enfermée,
 Sous vne ſerrure charmée.

Ie ne redoute point cet antre tortueux,
 Où Minos enfermoit ſon taureau monſtrueux,
 Dadale en peut ſortir à l'ayde de ſes aisles,
 Et paſſer hardiment en des terres nouuelles.
 Si i'eſtois en meſme ſoucy;
 I'en ſortirois peut-eſtre auſſy.

Encor que Romulus iuraſt tout en cholere
 De me faire mourir, ainſy qu'il fit ſon frere:
 Le foſſé plus profond ne pourroit m'arreſter.
 Quelque large qu'il fut i'oſerois le ſauter:
 Croyant qu'un Genie propice
 M'ayderoit en ce precipice.

Qu'on veille ſur les tours, qu'on garde les réparts,
 Quel'on face bon guet en cent diuerſes parts.
 Et qu'ainſy retenue en vne ville forte,
 Ie ne puiſſe treuuer ny paſſage, ny porte.
 Que ce ſoit vn faiçt capital
 D'en paſſer le terme fatal.

Au moins ſi dans l'enclos de cette Babylone
 Ie ne debuois porter ny ſceptre, ny couronne:
 I'aurois la liberté d'aller, & de venir;
 Vne ſeule Cité me pourroit bien tenir,
 Sans que i'apellaſſe cruelle,
 Cette priſon perpetuelle.

Mais pendant que l'on tient mon eſprit innocēt
 Dedans l'eſtreit cachot de ce corps impuiſſant,

Esloignée du ciel, mon seiour legitime,
Je suis en vn exil, où l'on ne fait estime

Que de ces faulces voluptez,
Qui tiennent les cœurs enchantez.

Mesme dans ce logis ie ne suis que seruante,
Obeysant à tout; mon hôte qui se vante
D'estre le seul autheur de ma captiuité,
Et m'induisant au mal contre ma volonté;

Ne souffre pas que ie m'adonne
A faire mieux, qu'il ne m'ordonne.

De grace, mon amour, si vous ne croyez point,
Qu'il me faille languir en vn si triste point:
Entrez en ma prison; vous la voirez si basse,
Et les murs si pressez, qu'en cette estroite place
Vous ne pourriez qu'estroittement
Me donner vn embrassement.

Mais si l'obscurité vous donne quelque crainte,
Si pour tant de barreaux, qui me tiennēt cōtrainte
Vous n'osez aprocher de ce logis ferré:
Faites qu'il soit ouuert, & qu'ainsy deserré
Mon esprit franc de toute angoisse
Vous rencontre, & vous reconnoisse.

On dit qu'un perroquet fit sortir autrefois
Son maistre prisonnier, ainsy sa triste voix
Au lieu de sousspirer pour son propre esclavage,
Oublioit son malheur, & plaingnoit dauantage
Le sort de son maistre ançien,
Qu'elle ne faisoit pour le sien.

Doncque nouveau Ianus ouurez cette geole,
Il ne faut point de clef, vne seule parole
Suffit pour cet effect, qui vous estant aisé.

N'a point d'empeschement pour m'estre refusé.

D'autres ont reçu mesme grace,

Que celle cy que ie pourchasse.

Sainct Pierre estoit pressé d'as des fers inhumains
Il ne pouuoit mouuoir, ny les pieds, ny les mains.

Voyant ainſy traiter cet innocent Apostre,

Vous en eustes pitié, vous l'aduouïastes vostre,

Sans permettre qu'en ce danger

Le Tyran le peut outrager.

Son cachot fut ouuert, par l'effort de vostre Ange,

Mesme le prisonnier en ce bonheur estrange

Se treuua deslié, deuant qu'il peut ſçauoir,

Quel veritable amy luy rendoit ce debuoir.

Et vit comme morceaux de verre

Ses liens brisez contre terre.

N'ay-ie donc point d'amy, qui veuille me pleger.?

Damon rencontra bien qui le ſceut descharger

Des chaines qu'il portoit, pour s'ẽ charger soymesme.

La faueur que i'attends est vn bien moins extreme.

Hercule estant dans les enfers,

Tira Thesee de ses fers.

Pour nous faire admirer les histoires Payennes,

On loüe à tout propos les dames Minyennes,

Qui firent hardiment vn excez d'amitié,

Liant leurs propres corps, pour ceux de leur moitié,

Dedans les chaines adoptées,

Que leurs marys auoient portées.

Si ie ne puis sortir par meilleure facon;

Que mon chef decolé demeure pour rançon.

Iesualde choisit cette route mortelle,

Voulant plus-tot perir que suruiure infidelle.

Ainſy

Ainsy paya-il de mespris
Les Barbares qui l'auoient pris.

Espoir de mon esprit, lumiere de ma vie,
Pourquoy permettez vous, que ie sois asseruié ?
Vous sçauiez que le ciel est mon pays natal,
Rompez doncque d'un mot, ces fers, & ce metal.

Et permettez que ie retourne,
Où mon parentage seiourne.

Baiazet estant pris, le Tartare vainqueur
Treuuu premierement ce supplice moqueur;
Il fit faire vne cage, & mit le miserable
Dans ce lieu de douleur, cet acte impitoyable
Sied aux barbares en courroux,
Mais on le blasmeroit en vous.

Voyez, ie tēds les doigts, & la main toute entiere,
Il ne faudroit oster qu'une seule barriere.
Si ma main peut sortir pourquoy ne sors ie aussy ?
N'ayant point de subiect de demeurer icy;
Ie n'attends meilleure aduerture
Qu'une fauorable ouuerture.

Que n'ay-ie le credit, que treuuent les serpents ?
Ils trainent les replys de leurs membres rampants,
Rencontrant quelque trou, pour y passer la teste:
Tout le corps suit apres, sans que rien les arreste,
Pour eschaper ainsy qu'ils font,
Ie voudrois estre comme ils font.

L'oiseau que l'on nourrit enclos en vne cage,
Ennuyé de se voir dedans cet ermitage,
Volette incessamment, & tasche de treuuer,
Quelque passage ouuert, afin de se sauuer;
Il marchande avec la fenestre,

Pour

Pour se desrober de son maistrre.

Cette necessité luy fournit vn mestier,
L'on voit assez souuent ce petit charpentier,
Qui se sert de son bec, pour couper les vergettes
De son petit logis, & ses aisles subiettes
Ne demandent point d'aultres rets,
Que les buissons, & les forets.

O celestes beautez, Vrsule, Catherine,
Agnes, iuste subiect d'une flame diuine,
En cette aduersité ie me presente à vous;
Amolissez le cœur de vostre cher espoux.

Et vous parfaite Marguerite,
Aydez moy de vostre merite.

Ie vous offre mes vœux, par toute l'amitié,
Qui vous fait posseder cette sainte moitié,
Ie vous coniuire encor par cette moitié mesme,
Qu'amour vous fait aymer, à l'esgal qu'il vous ay-
Suppliez le pour mon depart, (me,
Et que ie sois libre autre part.

Mais il n'est pas besoin de faire aultres prieres,
Vous auez tout pouuoir de rompre mes barrieres,
Celluy que vous aimez ne vous refuse rien,
Me treuuant parmy vous, tout luy semblera bien:
Pourueu que ce soit vostre grace,
Qui me tire de cette place.

Celluy qui sans liens peut aymer vn amy,
Quoy qu'elle n'ayt rien plus, est heureuse à demy.
L'amour n'est pas cruel, quand il souffre qu'une ame
Se brule entierement dans vne belle flame;
Le bonheur d'un si doux tourment
Se peut dire vn contentement.

Amour sans amitié, subiect de mes complaints
 N'estes vous pas touché par des larmes si saintes?
 On sçait bien émouuoir les rochers & les boys,
 Se plaignant aupres d'eux, ils escoutent nos voix;
 Et par les paroles qu'ils rendent,
 Font estimer qu'ils nous entendent.

Il ne fault pas blamer mon accent importun,
 Quelque endroiect où ie sois, ce m'est quasi tout vn;
 Le soing de vostre honneur est tout ce qui me pique.
 Ie voudrois vous chanter quelque digne cantique,
 Portant sur l'aisle de mes vers
 Vostre nom par tout l'vniuers.

Mais étant en prison, façonner de beaux carmes
 C'est vn coup impossible; il fault plus-tot des larmes.
 Se contraindre si fort, c'est le faict d'un bouffon,
 Qui pleure ensemble & rit; croyez vous que Sapho
 Ayt composé dans des geoles
 Tant de delicates paroles?

Le rosignol des champs ayme sa liberté,
 Pendant qu'il est tout seul dans vn boys escarté,
 Perché dessus le poing d'une branche fleurie;
 Il perse de son chant la voisine prairie.

Mais si vous le tenez reclus,
 Le pauvre oyseau ne chante plus.

Espoir de mon esprit, lumiere de ma vie,
 Pourquoi permettez vous, que ie sois asseruie,
 Et qu'ainsy vos vertus demeurent sans honneur?
 Deliez mes liens, donnez moy ce bonheur
 D'estre libre comme les anges,
 Afin de chanter vos loüanges.

Mais si vous dedaignez vn hommage si doux,

*Et n'escoutez iamaïs le bien qu'on dit de vous;
Vous serez quasi tel que ces ames barbares,
Qui ne font point d'estat des sciences plus rares,
Et ne payent que de mespris
Ceux qui leur font de beaux escrits.*



*Tire mon ame hors de prison, pour loüer ton
nom. Psal. 141.*

Aug. in Ps. 145. **I**E loüe autant que ie puis, petitement, simplement, debilement : pourquoy point mieux? parce que ausſy long temps que nous ſommes en ce corps, nous ſommes pelerins ſeparez, & eſloignez du Seigneur. Pourquoy loüiez vous ainſy le Seigneur? non parfaicte-ment? non tout hault, fort, & ferme? Interrogez l'eſcriture; *par ce que le corps, qui ſe corrompt, apezantit l'ame, & la cogitation terriene rauale le ſens, qui penſe beaucoup de choſes.* Oſtez moy ce corps, qui charge l'ame, & ie loüeray le Seigneur : oſtez moy cette habitation terriene, qui rauale mes pſées, afin que ie rafſemble tous mes ſens en vn, toutes mes intentions en vne, & ie loüeray le Seigneur, mais tant que ie ſeray comme ie ſuis, il ne m'eſt pas poſſible, ie ſuis trop chargé.

Chryſ. in c. 4. Matth. hom. 14. Car cette vie preſente ne me ſemble en rien differente d'une priſon, mais comme quand nous entrons en cette triſte demeure, en cette maiſon de douleur, nous voyôs des pauvres miſerables, enuirônnez, & chargez de chaines, maintenant tout de meſme ſi (nous ſeparans de tous phâtoſmes & faulſes opinions) nous entrons dans la vie de chacun, & conſiderons bien ſon ame, nous la voirôs liée de chaines plus dures que fer.

Voyons cette miſere à ſa ſortie, comment
l'ame

l'ame d'un mourant se destasche peu à peu des liens de sa chair, & laschée par la bouche, s'en-uoie comme deuestue de l'estroite & incommode prison de ce corps. Ambr. de bono mortis c. 3.

L'homme est enuironné d'une prison, parce que bien souuent il tasche de s'esleuer à choses haultes, par le progrez & auancement des vertus, & se sent toutesfois retenu par la corruption de sa chair; de laquelle le Psalmiste prie à bon droict d'estre deliuré, disant: Tirez mon ame de prison. Greg. c. 17. in c. 7. Job.

Les saincts personnages (parce qu'il est escrit, *que le corps qui se corrompt, charge l'ame*) s'ont desia portez & esleuez dessus eux mesmes, par leurs bons desirs, & saintes intentions; toutefois estās encore subiects aux mouuements incertains de leur infirmité, ils s'attristent d'estre réfermez dans les prisons de leur corruption. Iob dit donc à propos; *ne suis point vne mer, ou quelque balaine, par ce que vous m'avez enuironné d'une prison?* comme s'il disoit ouuertement; la mer, ou la balaine (à sçauoir les meschans, & iniques, & l'esprit malin leur autheur) parce qu'elles desirent d'estre libres, pour auoir licēce & tout pouuoir de faire seulemēt le mal, & commettre sans retenue toute sorte d'iniquitez, elles s'ont réfermées à bō droict, pour peine & chastimēt de leur malice; mais moy qui desire desia l'innocēte liberté de vostre eternité, *pourquoy suis ie encore pressé dās les prisons de ma corruption?*

*Ambr.
in Psal.
118.*

Nous voyons en ce siecle les criminels, ou accusez, & detenus, chargés de chaines, estre quelquesfois menez & cōduits publiquement par vne pompe & solennité miserable ; aśsés souuent les innocents mesmes souffrent ces affronts, mais avec tel desplaisir, que la mort leur seroit plus supportable & moins iniurieuse ; que d'estre long temps parmy ces honteux supplices. Aussi poussent ils, & pressent incessamment, apres la declaration de leur innocēce : & comme ceux cy desirent leur deliurance ; les aultres qui se sentent criminels descouuers, cōuaincus, & sans excuse, taschent de conclure vn accord avec leur peine, & l'adoucir, par la legerité d'une mort prompte & moins paresseuze, pour gagner par là quelque acourcissement de supplice, & se voir quites à meilleur marché. Encore leur reste-il quelque esperāce en la misericorde du iuge ; mais ils veulent sortir à quelque prix que ce soit, estimans la closture de leur prison plus fascheuse qu'un bannissement.

*Basil.
hom. in
Mart.
Iulittā.*

Or comme entre les prisonniers qui sont enfermez, les vns sont tenus plus long tēps dans l'affliction de leur geole, & les aultres sortent plus-tot de cette calamité ; ainsy sont les ames. Car les vnes sont tenues plus lōg temps en cette vie, les aultres moins, selon le merite, & la dignité de chacune, & par vne telle profondeur de la sapience diuine, qu'il

qu'il n'y a point d'esprit humain, qui puisse par intelligence, sentiment ou coniecture, penetrer dans ce secret: ny sçauoir ce que Dieu a preueu de chacū de nous. N'entēdez vous pas Dauid, qui dit: *tirez mon ame de prisō?* n'avez vous pas ouy comment l'ame de ce saint a esté desliée? quoy plus? que dit Simeō tenāt entre ses bras nostre Seigneur, & le serāt pieusemēt, quelles paroles lascha-il? *Vous relaschez maintenant vostre seruiteur, o Seigneur.* Car cette habitatiō du corps, cette demeure forcée, est pl⁹ griefue, & pl⁹ fascheuse, qu'aucun supplice, & qu'aucune prisō, à celluy qui se haste, & se peine avec toute diligēce, d'aller au ciel, sō veritable & legitime domicile.

O miserable sort de l'homme, & deplorable fortune, quand il perd le bien pour lequel il estoit fait! o triste & traistre accident que celluy là! hélas qu'a-il perdu, & qu'a-il treuue? qu'est ce qui s'est retiré de luy, & que luy est il demeuré? il a perdu la beatitude, pour laquelle il estoit fait. il a treuue la misere, pour laquelle il n'estoit pas fait. Cela s'est retiré, sans quoy il est malheureux, & cela luy est demeuré, qui de soy ne peut estre que malheureux. Disetteux, & souffreteux, d'oū auons nous esté chassés? oū auons nous esté poussez? d'oū sommes nous precipitez? oū sommes nous accablez? De la patrie en l'exil; de la vision de Dieu, à nostre aueuglemēt; de la ioye de l'immortalité à l'amer-

*Ansel.
in pro-
solog.
cap. 1.*

tume & horreur de la mort. Misérable changement ! de quel comble de biens , en quel abyfme de maux ! grief dommage , griefue douleur, & tout grief ! Mais hélas moy misérable, entre les misérables enfans d'Eue, éloignez de Dieu' qu'ay-ie cōmencé ? qu'ay-ie acheué ? où pensois ie aller ? à quoy fuis ie paruenue ?

*Hugo
de S.
Viñ. l. 4
de ani-
ma, c. 4.*

Destachez moy, ie vous prie, de ces liens, desquels ie suis serré, sans qu'il me reste aucune liberté. afin que laissant tous ces empeschemens, ie me haste de paruenir à vous, ie me ioigne à vous, & n'aye plus soing que de vous.

*Nazia.
carm.
de ex-
terioris
hominis
vilitate*

Tirez moy donc d'icy, o Seigneur, selō le pouuoir que vous en auez, & par vne prompte misericorde, apportez vn remede soudain à tant de maux, dont ie suis tourmenté. Le bien de l'homme est vnique & certain, non coulant, ny variable; c'est la vie bienheureuse, dont on ne iouyt pas icy, mais seulement au ciel; & dōt le desir fait languir mō esprit, qui n'attend ny n'espere rien de mieux.

*Aug.
medit.
cap. 13.*

O que l'ame est bienheureuse, laquelle estāt deliée, & deliurée, des prisons de ce corps mortel, s'en-uoie au ciel ! Elle est asseurée, & tranquile, elle ne craint plus ny prison, ny ennemy, ny mort, car elle a tousiours present, & regarde sans cesse, le Seigneur son Dieu, de la parfaite beauté duquel elle se repaist, auquel elle sert, qu'elle ayme, & deuers lequel elle arriue en fin, toute contente & glorieuse.

Vous

Vous donc, o Seigneur, l'attente d'Israël, *Aug.*
 le desir apres lequel nostre cœur souspire *soliloq.*
 tous les iours; haltez vous, & ne tardez pas; *cap. 23.*
 leuez vous, depeschez, & venez; *afin que vous*
nous tiriez de cette prison, pour cōfesser vostre nom,
 pour vous louer, & vous rendre les actions
 de graces, à quoy vostre misericorde nous
 aura obligez.

Venez Seigneur, & ne tardez point plus; *Aug. so-*
 venez Seigneur Iesvs, venez & nous visitez *liloq. 6.*
 en paix; venez & tirez de prison les enchai- 35.
 nez : afin que d'un cœur parfait nous vous
 seruions, & nous reiouyssions en vostre pre-
 sence : Venez nostre Sauueur, venez chery
 & desiré de toutes les nations, monstrez vo-
 stre face, & nous serôs sauuez: venez ma lu-
 miere, mō redempteur, *tirez mon ame de pri-*
son, pour confesser vostre saint nom. O vrayment
 heureux ces esprits, qui *tirez de la prison*, ont
 merité comme nouveaux Iosephs de parue-
 nir au palais Royal, & commander sur tant
 de subiects !





Quemadmodum desiderat ceruus ad fontes aquarum; ita desiderat anima mea ad te Deus. Psal. 41.

XI.

Comme le cerf desire les fontaines des
 eaües: ainſy te desire mon ame,
 o Dieu. Psal. 41.

VNique obieſt de ma penſée,
 Fault il que ie face ſçauoir,
 Combien l'amour a de pouuoir
 Dedans ma poitrine bleſſée?
 Diray-ie le plus grand tourment,
 Que ie ſupporte en vous ayment?
 L'amour demande du ſilence,
 Mais le feu qui brule mon ſein,
 Me contraint par ſa violence,
 De ſuiure vn contraire deſſein.

I'ay plus d'ardeur qu'une prairie,
 Lors que le ſoleil enuieux
 De voir ſes attraits gracieux,
 Luy brule ſa robe fleurie.
 On voit mille petits boutons,
 Comme malheureux auortons,
 Morts au ſein de leur mere morte;
 Encor qu'ils ſoient cuits de chaleur:
 La ſoiſ, qu'il fault que ie ſupporte,
 Eſt bien plus viue que la leur.

Il eſt vray que la canicule
 Cuit des moisſſons, & les forets;
 Elle perſe tout de ſes rais,
 Et ſouffle vne halaine qui brule.

*Alors la terre sans vigueur
Est toute etique de langueur;
On luy voit la peau descouuerte,
Qui se deschire en chaque coin,
Et sa robe qui fut si verte,
Ne sert plus qu'à faire du foin.*

*Ainsy les araines d'Afrique,
Que la pluye n'arrouze point,
Estant tousiours en mesme poinct,
Sentent vne soif hydropique.
Quelque eau qu'on y puisse espancher,
On ne la scauroit estancher;
Tant de petites estincelles,
Qu'on y voit quand le soleil luit,
Sont inseparables parcelles
De cette flame qui les cuit.*

*Pendant le plus chaud de l'année,
L'aurore ayant tary ses pleurs,
La soif qui tourmente les fleurs
Fait transir leur teste fenée.
Icy quelque pauvre faucheur
A faulte d'un peu de fraicheur;
Tombe tout mort à la renuerse.
Les Nimphes entre les roseaux,
Sentant la chaleur qui les perse,
Se renfoncent deffous les eaux.*

*Mais toutes ces similitudes,
Prises des astres & du feu,
Ne signifient que bien peu,
Au prix de mes inquietudes.
Brulée d'un aultre tizon,*

Ma soif est sans comparaison;
 Et s'il faut que ie la compare,
 I'en dois faire entendre l'effect
 Par vne peinture plus rare,
 Que tous ces crayons que i'ay faict.

Voulez vous donc que ie vous monstre,
 O mon Amour, & ma clairté,
 De quelle ardente volonté
 Ie souhaite vostre rencontre?
 Comme le Cerf qui dans vn bois
 Vient de se treuuer aux aboys,
 Halettent de chaud, & de peine,
 Il n'a point de plus grand desir,
 Que de treuuer vne fontaine,
 Pour s'en abreuuer à loizir.

Peut-estre ce pauvre sauvage
 S'est repeu d'un vilain serpent,
 Aussy-tot le venin rampant
 Luy faict vn furieux rauage.
 Ses boyaux estant infectez
 De quelques morceaux empestez,
 Le mal se glisse en tout le reste.
 Son enflure & son soufflement
 Sont bien vn signe manifeste,
 Qu'il n'a pas vn petit tourment.

Quelquefois cette destinée,
 Et cet embrasement caché,
 Luy vient d'auoir esté touché
 De quelque flache empoisonnée.
 Le fer le pique de sa dent,
 Cependant vn brazier ardent

*S'allume dedans ses entrailles.
En ce dangereux auertin,
Il n'a ny cruchets ny tenailles,
Pour tirer vn mal intestin.*

*Sentant son mal il se depite,
Il ronfle, & se cabre d'ardeur,
Puis courant de toute roideur,
Son feu qui croist le precipite.
Il se r'embusche dans son fort,
Mais tousiours suiuy de la mort,
Voilà qu'il quitte sa retraite;
Et ne court plus que pour treuuer
L'eau d'une fontaine secrette,
Pour se guerir, & s'abbreuuer.*

*Rencontrant cette chere source,
Où s'asouuir à plein gozier:
Il esteint le mortel brazier,
Qui fut la cause de sa course.
Beuuant, il cache ses nazeaux
Soubs le cresppe des claires eaux,
Qu'il fait bouïllir de son halaine.
Il attire vne douce humeur,
Et reiette l'humeur vilaine,
Qui le creuoit de sa tumeur.*

*Ien'ay pas meilleure fortune
Que celle de cet animal;
Et ne sens pas vn moindre mal,
Que cette soif qui l'importune.
Remply d'un estrange poison,
Sans iugement, & sans raison,
Mon esprit court à l'aduanture.*

Les crimes dont il s'est repeu,
Corrompans toute sa nature,
Le tiennent tousiours dans vn feu.

Toutes ces flaiches detestables
Iettées de mauuaises mains,
Me sont des serpents inhumains,
Et des vlceres incurables.

Ce venin passant à mon cœur,
Y porte vne sale liqueur;
Il se coule ausy dans mes veines.
N'est-ce pas vn triste malheur,
Qu'une ame souffre tant de peines,
Pour vne maudite chaleur?

Car les mouuements de cholere,
Qui s'enflament à l'abandon,
Ne sont ils pas comme vn brandon,
Ou des engeances de vipere?
Venus auecque ses attraits
Que pousse-elle que des traiçts?
Dedans vne ame dereglee;
Et son filz qu'at-il qu'un flambeau?
Pour conduire cette aueuglée
Au chemin d'un mauuais tombeau.

Bacchus manquet-il de malice?
Pourroit-il troubler les cerueaux,
Et faire des monstres nouueaux,
S'il n'vzoit de quelque artifice?
Comment feroit-il que les pieds
Fussent si-tot estropiez,
N'estoit qu'il employe les charmes?
Afin de treuuer du credit,

*Et couuert de maudites armes
Execute vn dessein maudit.*

*Voyez vous comment ma poitrine
N'est pleine que d'un vain orgueil;
Je ne puis fuyr le cercueil,
Sinon par vne ayde diuine.
Cette superbe ambition
Saisissant mon affection,
La repaist de tant de fumée:
Que si ie ne puis m'abbreuuer,
Pour guerir mon ame enflammée,
Il faut me resoudre à creuer.*

*Puis donc que toute cette peste
Me traite si cruelement ,
A qui diray-ie mon tourment?
Et quelle esperance me reste?
En vain ie cherche à me guerir,
Car rien ne me peut secourir;
Si ce n'est qu'une eau salubre,
Adressant droittement son cours
Par cette lande solitaire,
Se presente pour mon secours.*

*Ah ie perds mon temps & ma peine!
Cherchant aultre liqueur que vous;
Vous estes mon nectar plus doux,
Et ma veritable fontaine.
Quelque soif que ie puisse auoir,
Vous seul vous auez le pouuoir
De me donner vn prompt remede;
Et pour peu que j'aye besoing,
Attendre d'autre part de l'ayde,*

Ce seroit le prendre trop loing.

*Car vous le sçauiez ma lumiere,
Que vous seul estes mon desir,
Mon bien, mon vnique plaisir,
Et ma felicité premiere.*

*Ainsy que le Cerf haletant,
Ne voit rien qu'il desire tant,
Que quelque fontaine d'eau claire:
Mon cœur épris de vostre amour
N'a rien capable de luy plaire,
Dans vn si sterile seiour.*

*Le Cerf relance de son giste,
Dresse par les fuites d'un boys;
Les chasseurs le suiuent de voix;
Mais le chassé passe plus viste.
En fin pensant estre eschapé,
Voilà qu'un cordage entrapé
Arreste sa prompte sortie,
Quoy que l'on ne le presse pas,
Un malheur qui luy fait partie
Le iette dans ce mauuais pas.*

*Pendant cet arrest il tempeste,
Et se voyant pres de la mort,
Pour aprestier vn grand effort,
Racourcit son corps & sa teste.
Aussy-tot les chiens trompettez
L'environnent de tous costez,
Et s'en promettent le carnage.
Le Cerf reduit au desespoir
Par vn si cruel voisinage,
Met le reste de son sçauoir.*

Voyez

*Voyez que la peur est adroïtte;
Cet assiegé passe d'un sault,
Et laisse les chiens en defaut,
Tirant par vne route estroïcte.
Les poursuiuans font vn grand bruit,
Ils pressent le Cerf qui s'enfuit;
Luy d'accord avec la fortune
Couche son boys dessus le dos,
Et treuuant la course oportune,
Marque la terre de ses os.*

*Les chiens depitez pour sa fuite
Ne mordent que l'air, & le vent,
L'autre qui detrape deuant,
Redoubte leur chaulde poursuite.
Sauué du cordage trompeur
Il en retient encor la pœur:
Il pense estre pris de son ombre,
Et grimpe au sommet d'un rocher,
Cherchant là quelque grotte sombre,
Ou bien vn boys pour se cacher.*

*Alors qu'il ne voit plus personne,
Qui le veiïlle persecuter,
Il s'arreste pour escouter,
Mais tout ce qu'il entend l'estonne.
Son halaine semble boiïillir,
Elle luy va bien-tot faillir,
En vain s'est il acquis la gloire
De bien sauter, & bien courir,
S'il ne treuve aussy-tot à boire,
Sa soifle doit faire perir,
Donc en cette ardente agonie,*

Il court par ce lieu deserté,
 Comme s'il estoit transporté,
 De quelque soudaine manie.
 Son gozier seché de chaleur,
 Cause cette neufue valeur.
 En fin venant aupres d'un fleuve,
 Sans penser à chiens, ny chasseurs,
 Les claires eaux, dont il s'abbreuue,
 Luy passent pour mille douceurs.

Lauant ses entrailles profondes
 En ce gracieux element,
 Il noye son fascheux tourment,
 Et sa soif dans les douces ondes;
 Il sent décroistre sa langueur,
 Et reçoit nouvelle rigueur.
 Et comme il a repris halaine,
 S'il est de nouveau pourchassé,
 Il est pour donner de la peine
 Plus qu'auant qu'il fut si lassé.

Ainsy doux espoir de ma vie,
 Les Demons chasseurs furieux
 M'ont mis des meutes en tous lieux,
 Dont ie suis tousiours poursuinie.
 Parmy ces deserts incognus,
 Semele accompagne Venus,
 Leurs enfans conioignent leur force,
 L'un m'estouffe, l'autre me cuit.
 Pour peu qu'on en touche l'amorce,
 C'est tousiours bien fort qu'elle nuit.

En l'air, la grandeur mensongere
 Tend ses toiles, pour espreuuer,

*Si ie voudrois point m'esleuer,
Par quelque ambition legere.
En terre, vn phantofme d'honneur
Sous vn faux espoir de bonheur
Me tend des embusches cachées.
Pour bien qu'on puiſſe regarder;
Les ames les moins entachées
Ont de la peine à s'en garder.*

*Mais vn malheur qui n'eſt pas moindre,
C'eſt que parmy de lourdes gens,
Ie ſuis comme entre des ſergens,
Qu'il fait bien dangereux de ioindre.
Au lieu d'ayder les affligez,
Ils penſent qu'ils ſoyent obligez
De s'en mocquer, ou de leur nuire,
Et ſ'ils ne peuuent faire pis;
Ils ſe perdent, pour nous induire
A ſuiure leurs laſches depits.*

*O deſerts doubles & perfides,
Retraitte infame de voleurs,
Où l'on court dans mille malheurs,
Enſuiuant de mauuaiſes guides.
Regardant de loing, ou de pres,
Ie ne voy que triſtes apprets,
Que l'on a drefſez pour me prendre.
Ainſy qu'un Cerf dans un vallon,
Il faut me reſoudre à me rendre:
Ou bien le gaigner du talon.*

*Courant ſouuent par meſme route,
Ie cherche quelque ombrage vert,
Afin de me mettre à couuert;*

*Cependant ie fonds, goutte à goutte.
 Ma soif comme vn nouveau Demon
 Fait battre plus fort mon poulmon;
 Mes veines dans la flame viue
 Sont seches comme des filets,
 Ma langue faulte de saline
 S'attache contre mon palais.*

*Ie cherche donc quelque fontaine,
 Ou quelque torrent hiuernal,
 Mais ie ne voy point de canal,
 Qui puisse m'ayder en ma peine.
 Quoy que ie boiue d'vn esgout,
 Cette eau me semble de bon goust.
 Toutefois la boiue pesante,
 Meslée dans cette liqueur,
 Demeure tousiours impuissante,
 Pour oster ce feu de mon cœur.*

*Ainsy le soldat, qui se treuve
 En quelque desert estranger,
 Ne craint ny travail ny danger;
 Pourueu seulement qu'il s'abreuue.
 Il a soustenu le combat,
 La soif plus puissante l'abbat;
 Vn peu d'eau meslée de boiue,
 Qu'il rencontre à peine en chemin,
 Fait par disette, qu'il la loiue,
 Et se sert au lieu de bon vin.*

*I'ay faict des puits, & des cisternes,
 Que m'a seruy de les creuzer?
 Ma soif au lieu de s'apaiser,
 S'est accreue dans ces tauernes.*

Le mal de Tantale est le mien,
Il veut boire, & ne treuve rien:
Peu s'en fault que l'eau ne le touche,
Mais sçachant assez son dessein,
Quand il veut y plonger sa bouche,
Elle s'abaisse vers son sein.

C'est donc vne peine fatale,
Qu'ayant des eaux abondamment,
Je demeure en cet element,
Aussy maudite que Tantale.
Car mon embrasement est tel,
Que rien de vil, ny de mortel,
Ne sçauroit chasser cette peste:
Comme vn cerf ayme les ruisseaux,
Mon esprit engeance celeste
N'aime que les celestes eaux.

Sechez donc cisternes puantes,
Torrens sales, & malheureux,
Mon cœur saintement desireux
Dedaigne vos humeurs gluantes.
C'est trop long temps que vous coulez,
Canaux d'enfer enforcelez.
Remplys d'apostumes ameres,
Ceux que vous rendez satisfaiçts,
Ont croy-ie assassiné leurs meres,
Ou commis de plus grands forfaiçts.

N'abreuuez que des enragées,
Ou des Bacchantes en fureur,
Surprises d'une estrange horreur,
Quand le vin les tient engorgées.
Capable de plus de raison,

Ie ne gouste plus le poison,
De vos sources que ie deteste.
Comme vn cerf ayme les ruisseaux:
Mon esprit engeance celeste
N'ayme que les celestes eaux.



*Comme le cerf desire les fontaines des eaües, ainſy te
desire mon ame, o Dieu. Pſal. 41.*

*Chryſ.
hom.
in Pſal.
41.*

C'Est la couſtume de ceux qui ſont bien
cépris & transportez d'amour, de ne pas
celer leurs affectiōs trop violentes, pour
obeyr aux loys du ſecret; mais de ſe deſcou-
rir à leurs compaignons, & dire librement
qu'ils ayment. Car la nature de la dilection
eſt bien ardente, & quand elle eſt en ſa per-
fectiō, l'ame eſt trop impuiſſante pour la re-
nir en ſilence; & l'arreſter dans ſon ſein, ſâs
qu'elle eſclatte, & que comme vn tonnerre,
elle ne face neceſſairement, feu, coup, & bruit,
tout enſemble. Ainſy cet eſprit bienheureux
aymant Dieu, & brulant d'amour, ne ſçau-
roit ſe perſuader qu'il doïue, ou puiſſe ſe tai-
re, mais par ſaillies dit quelque fois : *comme
le cerf s'emporte par deſir vers les fontaines d'eaux,*
& d'aultres : *Dieu, Seigneur, mon Dieu, ie veille à
vous depuis l'aube du iour.*

*Aug. in
Pſ. 41.*

Qui eſt il, celluy qui chante comme cela?
c'eſt nous, ſi nous voulons. Et pourquoy
cherchez vous au dehors, qui c'eſt ? puis
qu'il eſt en voſtre puiſſance, que vous
ſoyez, ce que vous cherchez. ça donc mes
freres, aymons enſemble, brulons en-
ſemble, & ſechons de cette ſoiſ, & courons
enſemble à cette meſme fontaine d'enten-
dement. Deſirons autât que le cerf desire la
fontaine,

fontaine, desirons cette fontaine, de laquelle l'Ecriture dit: *Vous auez vne fontaine de vie.* Car nostre Seigneur est luy mesme la fontaine, & la lumiere; *parce qu'en vostre lumiere nous voironslavrayelumiere.* S'il est la fontaine & la lumiere, à bon droict est il aussi l'entendement, parce qu'il rassazie l'ame, auide & desireuse d'entendre, & de sçauoir. Courez aux fontaines, desirez les fontaines d'eaux. En Dieu vous treuueriez vne fontaine de vie, qui ne sèche, & tarit iamais; en sa lumiere vous auez vne clarté, qui ne s'esteint, ny ne s'obscurcit point. Desirez cette lumiere; vne certaine fontaine, vne certaine lumiere, excelléte & parfaicte, toutes deux telles que vous n'aez iamais veu, que vos yeux n'ont point encore cognu; lumiere pour laquelle voir il fault que l'œil interieur soit préparé; fontaine, pour puizer de laquelle, vne soif interieure est embrazée.

Que cette eau doibt estre souueraine & salutaire, puis qu'elle esteint du tout, & pour iamais, la soif nuisible de ce monde, & l'ardeur des vices, nettoye & purge toutes les ordures des pechez, arrouze & engraisse la terre de nostre ame d'une pluye celeste; & causant vne aultre saincte alteratiō, fait que l'esprit tout halettant, & battant, n'a plus soif que de Dieu. Le Prophete auoit esté biē abondamment abreuué de cette eau, lors qu'aspirant à Dieu, & soupirant deuers luy,

Cyril. l.

5. in

Ioan. c.

10.

il disoit : *De mesme que le cerf desire les fontaines d'eaux, & court à perte d'halaine vers icelles, ainſy mon ame eſt portée de deſir vers vous, O Seigneur mon Dieu.*

Aug. in Courez à la fontaine, deſirez cette fontai-
Pſ. 41. ne, courez donc, mais ne courez pas ſimple-
ment, & ie ne ſçay comment, ainſy que font
quelques animaux, courez comme *vn cerf*.
Que veut dire cela? *cōme vn cerf*, qu'il n'y ayt
point de langueur, ny de pareſſe en voſtre
courſe, courez avec violence, ſans retenue,
emportez vous à vous meſme; & deſirez di-
ligemment cette fontaine. Car nous treu-
uons au cerf le ſymbole de la legereté; mais
ce n'eſt peut-eſtre pas ſeulement cela que
l'Eſcriture veut que nous conſiderions au
cerf; de plus, eſcoutez encore aultre choſe :
Quoy? il tue les ſerpents, & les ayant tuez
ſe ſent encore alteré d'une plus grande ſoiſ;
apres ces maſſacres, il court deuers les fon-
taines avec plus de vehemence. Les ſerpents
ce ſont vos vices; meurtriſſez, ecrazez, con-
ſumez les ſerpents de vos iniquitez, alors
vous deſirerez dauantage & plus ardemment
la fontaine de verité. L'auarice peut-eſtre
ſiffle dans voſtre cœur quelque ſon obſcur,
& comme ſortant d'une cauerne; & ſiffle cō-
tre la parole de Dieu, ſiffle contre le com-
mandement de Dieu. Et parce que la loy de
Dieu vous dit, que vous debuez meſprizer
quelque choſe, afin que vous ne cōmettiez
point

point d'iniquité; si vous aymés mieux commettre l'iniquité que méprizer quelque cōmodité temporelle, vous choisissiez plutôt d'estre mordu par le serpent, avec dāger d'une mort qui pourroit suiure, que de tuer le serpent. Puis dōc que vous fauorisez encore vostre vice, & le flattez trop, que vous soustenez vostre cupidité, vostre auarice, vostre serpent, quoy que ie treuve vn desir en vous, d'estre abreuvé de cette saincte fontaine d'eaux, & que cette soif vous face courir au secours, vous n'estes pas en estat de pouuoir estre soulagé. quand vous desirez la fontaine de sapiēce, pour vous abreuuer, & vous repaïssez toutesfois encore du venin de vostre malice, que vous nourrissez; tuez en vous, tout ce qui s'y treuve de contraire à la verité, & quād vous vous sentirez vuide, & deschargé de peruerfes conuoitises, ne vous arrestez pas, comme s'il n'y auoit plus riē à desirer pour vous. Vous cherchez peut-estre quelque chose qui vous plaize; desirez donc ce qui vous doibt plaire: *Desirez les fontaines d'eaux.* Dieu ne manque de riē pour vous remplir, & vous contenter quād vous serez venu deuers luy, s'il vous voit encore ensanglanté par la mort de ces venimeux serpents, que vous aurez massacré, si vous estes tout ardent de soif, tant à cause de leur pestilente contagion, que de la vehemence de vostre course, il vous abreuuera,

& vous l'auera, pour vous rendre en mesme temps sans tache, & sans alteration. Encore auons nous quelque aultre consideration à prendre. L'on dit que les cerfs, quand ils vôt en nombre, ou passent les eaux pour s'en aller en d'autres terres, se soulagēt les vns les autres, repozans le poix de leurs testes chacun sur la croupe de son compagnon; en cette sorte, il en va vn deuant, suportant la teste du suiuant qui presse la croupe au troisieme, continuant ainſy iusques au dernier. Mais le premier qui se porte tout entier, & soulage encore le ſecōd, ayant quelque tēps souſtenu ce faix, se ſouſtraict doucemēt pour mettre son ſuiuant en mesme office, & luy deſia fatiguē se va appuyer sur le dernier, qui n'auoit encore point eu de fardeau, & là se repose, attendāt le retour de ſa charge. Ainſy chacun portant & ſouſtenant à ſon tour, eſt auſſy porté & ſoulagé, tellement que le voyage s'acheue heureuſemēt ſans danger, ſans deſroute, & ſans conſuſion. N'eſt ce pas à des cerfs que l'Apoſtre parle? quand il dit: *Portez tour à tous les fardeaux les vns des aultres, & faiſant ainſy vous accomplirez la loy de IESVS CHRIST.* Donc vn tel cerf conſtitué en la foy, ne voyant pas encore ce qu'il croit, deſirant d'entendre ce qu'il ayme, endure & ſupporte les aultres cerfs cōtraires, non ſeulement obſcurcis d'entendement, cōſtituez en des tenebres interieures, aueuglez par la
cupi-

cupidité de leurs vices, sautelās, & s'esleuās
 à l'encōtre de l'homme croyant, & ne mō-
 strant pas ce qu'il croit, *où est ton Dieu?* escou-
 tons donc maintenant ce que ce cerf a fait,
 pour faire aussy le mesme, si nous pouuons.
 Premièrement il a declaré sa soif. *Comme le*
cerf, dit il, desire les fontaines d'eaux, ainsy mon a-
me vous desire, & vous cherche. Que dirons nous
 si le cerf desire les fontaines d'eaux pour se
 lauer? Est ce donc pour boire, ou pour se la-
 uer, qu'il y court maintenant? escoutez ce
 qui suit, & ne vous precipitez pas à faire vos
 demandes. *Mon ame a eu soif du Seigneur Dieu*
viuant, dequoy a-elle eu soif? quand vien-
 dray-ie, quand comparoistray-ie deuant la
 face du Seigneur? C'est cela qui me donne
 de l'alteration & de la soif, venir & compa-
 roistre; i'ay soif en mon voyage, i'ay soif en
 ma course, ie seray abreuee, & assouuy seule-
 ment par mon arriuée. Mais d'autant que
 comme vn cerf *ie desire, & cours deuers les fontai-*
nes d'eaux, & *qu'une fontaine de vie* prend sa
 source de la maison de mon Dieu. Que fe-
 ray-ie, afin de le treuuer? ie consideray la ter-
 re; & la terre a esté faicte: la beauté de la
 terre est grande, & bien admirable, mais el-
 le a son ouurier. Les miracles des semences
 & aultres choses qui engendrent, son grāds,
 mais tout cela a vn Createur. Ie monstre la
 grandeur de la mer, dont la terre est enui-
 ronnée; ie m'en estonne, ie l'admire, & cher-

che son ouurier. le contemple le ciel, & la beauté des estoiles; ie loüe tant que ie puis la splendeur du soleil, dont la lumiere suffit pour les exercices du iour; ie considere aussi la lune, qui console les tenebres de la nuit. Tout cela est beau, tout cela est loüable & digne d'estonnement; n'estant pas vn ouurage terrien, mais celeste. Ma soif ne s'arreste & ne se plante pas encore là. l'admire tout cela, ie le loüe, & l'estime, ayant toutefois encore soif, & desirant celluy qui a fait toutes ces merueilles.

*Aug.
manu.
cap. 20.*

L'ame que l'amour de Dieu touche viuement, ne scauroit penser à aultre chose, ny desirer aultre chose; mais soupirant souuët, dit: *comme le cerf desire les fontaines d'eaux, ainsi mon ame vous desire mon Dieu.*

*Aug. so-
lileq. c.
35.*

O fontaine de vie, veine d'eaux viuantes, quand viendray-ie aux eaux de vostre douceur, sortât de cette terre deserte, desuoyée, sterile, & sans ruisseaux; afin que ie voye vostre vertu, & vostre gloire, & que j'assouisse ma soif des eaux de vostre misericorde? l'ay soif, o Seigneur, & vous estes la fontaine de vie, abreuuez moy, j'ay soif de vous Dieu viuant.

*Aug in
Psf. 62.*

Mon ame a eu soif en vous, par autant de façons que ma chair. En l'autre vie, quand ma chair sera resuscitée, elle s'abreuuera tout à souhait; maintenant si nous ne mangeons, nous auons faim, & defaillons, nous languissons aussi

aussy de soif; ces accidents nous arriuant de la corruption de nostre fragilité. Si nous veillons long temps, nous defaillons aussy, & dormons, si nous demeurôs droictz, nous sommes bien-tot lassez, & cōtraints de nous asseoir, & si nous demeurons assis, nous deuenons encore las, & nous releuons. En vn si grand nombre de deffaux, & de foiblesses naturelles, nous auons soif de cette incorruption, que nous n'auons pas; & partant nostre chair *a soif de Dieu* par beaucoup de façons. En cette Idumee, en ce desert, en autant de façons qu'elle trauaille, en autant a-elle soif; en autant de sortes qu'elle est lassee, en autant a-elle soif de cette infatigable incorruptiō, de cette vigueur & force perdurable, en vne terre deserte, sans chemin, sans eau, & telle qu'est ce miserable monde.

Quand



*Quando veniam et apparebo ante faciem
Dei ? Psal. 41.*

42.

XII.

Quand viendray-ie , & aparoittray-ie de-
uant la face de Dieu? *Pfal. 141.*

AH que sert de tant faire croire,
O doux vainqueur, o saint amour!
Que ie verray bien-tot ce iour,
Qui seul me peut combler de gloire?
Estes vous donc de ces amants,
Qui ne se seruent des serments,
Que pour se faire mieux admettre?
Et puis manquent de souuenir,
Il est ayzé de tout promettre,
Lors que l'on ne veut rien tenir.

S'il vous plait d'euitier ce blâme,
Descouurez vostre affection;
Et faites voir sans fiction,
Que mon amour touche vostre ame.
Vous m'auiez si souuent promis,
Qu'il me seroit bien-tot permis,
De voir vostre face diuine;
Pour rendre mon bonheur parfaict,
Après vne voix si benine
Faites que i'en voye l'effect.

A quoy vault cette retenue?
Vous viendrez bien-tot, dites vous,
Vrez d'un langage plus doux,
Dites, venez, l'heure est venue.
Helas que l'amour a de maux !

Et qu'il faut souffrir de trauaux,
En vne absence qu'on endure !
Qu'attendre est vn fascheux mestier,
Pendant ce temps, vne heure dure,
Plus qu'en aultre vn an tout entier.

I'ay tant attendu de iournées,
Tant de sepmaines, & de moys,
Sans ouyr la fatale voix
De mes heurenſes destinées.
Donc apres tant d'ans eſcoulez,
Dites moy ce que vous voulez;
Vous me repaiſſez d'eſperance,
Mais ie n'en veux plus deſormais,
Si ie n'ay que cette aſſurance
D'vn bonheur qui ne vient iamais.

Quel paſſetemps ſçauriez vous prendre
A ce langage deçeuant ?
Me donnant eſpoir ſi ſouuent,
Pour me faire tousiours attendre.
Si ie paſſe en vn carrefour:
Chaqu'vn qui cognoit mon amour,
Rit de mon attente affrontée:
Et dit me voyant en ce lieu,
En fin credule Philothee,
Dis nous où ſ'arreſte ton Dieu ?

Ie ſuis triſte de ces blaſphemes,
Mais ſi doibs-ie bien aduoïer,
Que vous n'eſtes point à loïer,
Me tenant des rigueurs extremes.
Donc pour fuyr cette leçon,
Traitez moy d'vne aultre façon,

*Sans me plus vſer de remiſe.
Faites moy franchement ſçauoir,
Quand en voſtre gloire promiſe
I'auray le bonheur de vous voir.*

*Vous cognoiſſez bien ma triſteſſe
A force d'attendre & d'aymer,
La douleur me doibt conſumer,
Deſia mon cœur tombe en foibleſſe.
Helas, ſi ie n'aymois ſi fort,
Ie n'aurois pas ce mauuais ſort:
Car la trop ſeuere diſgrace,
Qui me menaſſe d'un trespas:
C'eſt qu'aymant voſtre belle face,
Ie cherche, & ne la treuve pas.*

*O face tourment de mon ame,
Dont l'abſence me faiſt mourir!
Qui preſente pouuez guerir,
Toute cette ardeur qui m'enflame!
O viſage delicieux,
Plus beau que les anges des cieux!
Vnique beauté! quand ſera ce?
Que pour apaizer mon tourment,
Vous me permettrez cette grace
De vous voir ſans empeschement?*

*Quand par vne loy couſtumiere
La nuit vient ſur noſtre orizon:
Toutes beautez ſont en priſon,
En abſence de la lumiere.
Qu'un nuage couure le iour:
Auſſy-tot ce mortel ſeiour
Porte le dueil pour cette perte;*

Les boys comme atteints de douleur
Font change de leur robe verte,
En vne plus sombre couleur.

La terre muette & plaintiue,
Ne ſçait dequoy s'entretenir,
Ce broüillard, qui la vient ternir,
Luy raut ſa beauté plus viue.
Les pauures par terres ſoiüillez
Sont honteux d'eſtre deſpoiüillez
De leurs parures magnifiques.
Les oyzelets ne chantent plus,
Et comme faits paralitiques
Les hommes ſe tiennent reclus.

Mais ſi monſtrant vn teint de roſes,
Le iour retourne tout vermeil:
Les belles flames du ſoleil
Rendent la grace à toutes choſes,
Aux doux regards de ſes clairtez
Tous nuages ſont eſcartez:
La terre prend nouveau viſage,
Vn beau verd habille les boys,
Les oyſeaux chantent leur ramage,
Les hommes recourent la voix.

Ainſy mon bien, ma douce vie,
Si-tot que ie ne vous voys pas,
Comme à la veille d'un trespas,
Toute ma vigueur eſt rauie.
Puis ſi-tot que ie vous reuoy,
Toute force recroiſt en moy,
Vous ſeul regiffez ma fortune,
Ma vie naiſt à voſtre abord:

*Mais cette retraitsse importune
Me donne trop souuent la mort.*

*Souuent pour me donner courage,
Quand vostre depart m'est suspect,
Vous voulez que quelque aultre aspect
Me serue de pleige, & d'ostage.
Pendant que ie suis loing de vous,
Vous croyez qu'il me soit bien doux,
De voir des campagnes fleuries.
Vous dites que les beaux attraits
Des parterres, & des prairies,
Sont vos veritables pourtraits.*

*Vous me renuoyez aux estoiles,
Assurant que vostre beauté
Reluit d'une mesme clairté,
Lors que vous paroissez sans voiles.
Et comme si vous estiez tel
Que quelque Narcisse mortel,
Il vous plait que l'eau des fontaines,
Ou bien des visages fardez,
Me soient des peintures certaines
Des graces que vous possédez.*

*N'vyez plus de cet artifice,
Trop descouuert pour m'abuser.
Au lieu de me fauorizer
C'est me rendre vn mauuais office.
I'ayme sans nulle exception,
Mais vous manquez d'affection,
En me renuoyant à la terre;
C'est vn acte peu gracieux,
De vendre des morceaux de verre,*

Pour des diamants precieux.

Donnez des beautez mensongeres
A celles qui n'ayment point tant;
Mon cœur ne peut estre content
De ces felicitez legeres.
C'est vous tout seul qui m'estes cher;
Qu'ay-ie à faire de rechercher
Des vaines merueilles humaines,
Qui ne m'aydent non plus que rien.
Vous qui faites naistre mes peines,
Deuez faire naistre mon bien.

Je n'attends ny repos, ny grace,
Si vous ne me les presentez,
Tous mes souhaits sont limitez,
Des seuls regards de vostre face.
En vne parfaicte beauté,
Voir vne esgale magesté,
C'est bien vn subiect de merueilles.
Aimer, & porter du respect,
Sont deux passions nompareilles,
Que l'on epreuve à vostre aspect.

Vostre seule face est diuine,
Les autres sans air, & sans iour,
Qui me pensent toucher d'amour,
Sont toutes de mauuaise mine.
Car sans les charger de mespris,
A quoy peut reuenir leur prix?
Quels traits ont elles de si rares,
Quels appas si delicieux,
Qui ne semblent laids, & barbares,
S'ils paroissent deuant vos yeux?

Quand

Quand toutes les beautez mortelles
 Feroient l'ambitieux proiect,
 De rassembler en vn subiect
 Leurs faueurs & graces plus belles:
 Le chef-d'œuvre seroit aymé
 De quelque esprit mal informé;
 Mais l'ame sainctement reglée
 Que vous brulez d'un plus beau feu,
 Sera tousiours moins aueuglée,
 Que de s'arrester à si peu.

Le ciel est tout plein de lumiere,
 Entre ces astres incognus
 La belle estoile de Venus
 Est la plus nette & la premiere.
 Mais la Lune luit d'un flambeau,
 Qui semble plus grand, & plus beau:
 Comme elle emporte la victoire
 Sur ces corps de moindre respect:
 Le soleil tout ardent de gloire
 La fait pâlir à son aspect.

Ainsy luit-il, plus que rien d'autre,
 De tout ce qui se voit és cieux,
 Mais la lumiere de ses yeux
 Est d'autant moindre que la vostre.
 Il passe tout, vous le passez,
 Quand vos doux regards esclancez
 Donnent iour à quelque belle ame:
 O que c'est un bien nompareil,
 De se laisser reduire en flame,
 Quand elle vient d'un si bel œil!
 Si ce n'est qu'on vous accompagne,

On n'en peut dire que le moins;
Ainsy l'un de ces trois tesmoins,
Qui vous virent sur la montaigne,
Nous pourroit mieùx faire sçauoir,
Ce qu'il eut le bonheur de voir:
Lors que vostre face celeste
Brillante d'un peu de clairté,
Monstra par discours & par geste
Des preuues de diuinité.

Les rayons bordoient vostre teste,
Vos cheueux sembloient de fin or,
Les pescheurs voyans ce thresor
N'attendoient plus d'autre conqueste.
Attirez d'un puissant desir
D'auoir tousiours ce saint plaisir,
Ils auoient perdu la memoire
D'amys, de parens, de pays;
Tant cette estincelle de gloire
Les auoit rendus esbays.

L'un demeurant tout immobile,
Sans plus penser à son retour,
Ne desiroit aultre seiour
Qu'en cette montaigne sterile.
Toutefois ce qu'il auoit veu
Ne se doibt estimer que peu;
Au prix de ces beautez augustes,
Et de cette sainte clairté,
Quand vous estes entre les iustes,
En un throne de magesté.

Vous luy monstastes des parcelles
D'un feu, qui descendoit en l'air,

*Ainsy qu'un brazier fait voler
Mille petites estincelles.*

*Il auoit veu que vos cheueux
Estoient comme rayons de feux,
Vostre front reluiuant de gloire
Luy poussoit quelque esclat pareil
A celluy qu'on voit en l'ivoire,
Quand il est battu du soleil.*

*Ou comme quand la pleine lune
Donnant à plomb sur les ruisseaux,
Nous depeint à trauers les eaux
Vne lumiere vn peu plus brune.
Ou comme en vne belle nuit,
Pendant que tout le ciel reluit;
Si l'on regarde dans les ondes :
La mer est ainsy qu'un miroir,
Où mille estoiles vagabondes
Ont plaisir de se faire voir.*

*Qu'est ce donc qu'il auroit peu dire
S'il eust possédé ce bonheur,
De vous voir tout remply d'honneur,
En la grandeur de vostre empire?
S'il auoit donc veu vos beaux yeux,
Ou bien vostre chef radieux,
Ou vostre face sans nuage,
Qu'eust il eu subiect de iuger?
Puis qu'il bruloit en son courage,
Au regard d'un feu plus leger.*

*O ma lumiere! quand sera ce?
Que ce iour, Roy des plus beaux iours,
Me permettra que pour tousiours*

*J'adore vostre belle face?
Opulente possession,
Que vous donnez de passion,
A quelque ame qui vous desire!
Que vous auoir est vn grand bien!
Mais qu'aussy c'est vn grand martyre,
De tant attendre & n'auoir rien!*

*Asin que souffrant ce dommage
J'eusse dequoy me consoler,
Il vous a pleu de vous voiler
Dessous vne visible image;
Doncque vostre pouuoir diuin
S'est seruy du pain, & du vin,
Pour en faire vn secret mystere,
Qui me fut vn gage assure,
Du contentement que j'espere:
Et que j'ay tousiours desire.*

*J'honore la main liberale,
Qui m'oblige par cet effect;
Mais en ce bonheur imperfaict
Je n'ay pas ma gloire finale.
Mes yeux empeschez d'un bandeau
N'ont aultre obiect que ce rideau;
Vostre grandeur, qui se desrobe
Sous de si petits accidents,
Ne me laisse voir que la robe
Du corps, que vous cachez dedans.*

*Mais vn aultre desir me touche,
Je voudrois sans voile, & sans fard,
† Ioüyr de vostre vray regard,
Et vous respondre bouche à bouche.*

Ces peintres font vn mauvais tour,
 Qui bandent les yeux à l'amour,
 Ils cognoissent mal sa nature;
 Il veut tout voir, & tout toucher,
 Et tient pour vne grande iniure,
 Si peu qu'on pense l'empescher.

Quand donc sans nuage, & sans voiles,
 Par vne entiere liberté,
 Vous verray-ie en vostre clairté,
 Plus beau que toutes les estoiles?
 Mes yeux qui ne vous voyent pas,
 Auront de plus charmants appas;
 Cette volupté, que ie gousté,
 Touche mon esprit seulement,
 Lors ie la possederay toute,
 Par regard, & par sentiment.

Belle & gracieuse iournée,
 Que ie souffre en vous attendant!
 Is meurs d'un regret euident,
 Par vostre longueur obstinée.
 Pour auoir vn souverain bien,
 Je ne vous demande plus rien,
 Que cette grace poursuiuie,
 Alors ce beau iour gracieux,
 Tant attendu toute ma vie,
 Me sera plus cher que mes yeux.

*Quand viendray-ie , & apparoiſtray-ie
deuant la face de Dieu ?*

Pſal. 41.

*Aug. in
Pſ. 43.*

SI vous treuuez quelque choſe de meilleur, que de voir la face de Dieu, deſirez la, & la retenez l'ayant acquiſe. Mais malheur à voſtre amour, pauvre abuzé, & enſorcelé ! ſi vous penſez ou ſoubçonnez ſeulement qu'il y ayt quelque choſe de meilleur ny de plus beau, que celluy lequel eſt la beauté, & la bonté meſme, & la cauſe de cette aultre beauté empruntée, & vous n'eſtes pas digne de penſer à luy, ſi quelque aultre obiect vous arreſte, & vous empeſche de luy dedier vos plus belles penſées.

*Aug. in
Pſ. 39.*

Celluy par qui toutes choſes ont eſté faiçtes, eſt meilleur que toutes choſes; celluy qui a fait tout ce qui eſt beau, eſt plus beau, que toutes ces beautez; qui a fait les fortes & les grandes, eſt plus grand & plus fort, tout ce que vous ſçauriez aymer, vous le treuuez en luy; aprenez à aymer le Createur en ſa creature, & l'ouurier en l'ouurage, que ce qu'il a fait ne vous tienne pas, & ne vous face perdre celluy qui vous a faiçt.

Tres-doux & tres aymable, benin, cher,
precieux,

precieux, desirable, amoureux, beau & gra- *Aug.*
 cieux, quand vous voiray- ie? *quand aparoi-* *medit.*
stray- ie deuant vostre face? quand m'assouui- *cap. 37.*
 ray- ie de vostre beauté? quand me tire-
 rez vous de cette prison tenebreuse, *afin*
que ie confesse vostre nom, & chante vos loüan-
ges?

O mon cœur dis maintenant, mais dis *Ansel.*
 tout entier à Dieu; ie cherche vostre face, *in proo*
 c'est vostre face, o Seigneur, que ie recher- *sollog.*
 che. Vous donc, o mon Dieu, de grace en- *cap. 1.*
 seignez moy maintenant, apprenez à mon
 cœur, où, & comment il vous doit cher-
 cher; où, & comment il pourra vous treu-
 uer. par quel signe vous chercheray- ie?
 avec quelle face? ie ne vous vy iamais, Sei-
 gneur mon Dieu; ie ne cognois pas vostre
 face, o Seigneur treshault, que fera ce ban-
 ny esgaré: vostre pauvre seruiteur, disgracié,
 chassé bien loing, & reietté de deuant vo-
 stre face? que scauroit il faire pour vostre
 amour, & sa grace? il halette, & languit d'un
 extreme desir de vous voir, & vostre face
 est trop couuerte, & trop esloignée de luy.
 Vous estes mon Seigneur & mon Dieu, & ie
 ne vous ay pas encore veu. Vous m'avez
 faict, & refaict, ie n'ay point de bien que
 vous ne m'ayez donné: & ie ne vous co-
 gnois pas encore. En fin ie suis faict pour
 vous voir, & ie n'ay encore rien faict de ce,
 pourquoy ie suis fait.

*Aug. so- L'entiere beatitude, & toute la glorifica-
liloq. c. tion de l'homme, est celle cy, voir la face de
36. Dieu, voir celluy qui a faict le ciel & la ter-
re, voir celluy qui l'a fait, qui l'a sauué,
& qui l'a glorifié. Ma face vous a cherché,
ie rechercheray vostre face o Seigneur. La fa-
ce du Seigneur des vertus, en laquelle
seule consiste toute la gloire eternelle des
bienheureux.*

*Aug. O quand viendray-ie Seigneur, & compa-
soliloq. roistray-ie deuant vostre face? pensez vous que
exp. 35. ie voiray ce beau iour, ce iour de liesse,
& de reiouyssance, ce iour que le Seigneur a
faict, auquel nous debuons nous resiouyr? O
belle & gracieuse iournée n'ayant point de
soir, ne se couchant iamais, en laquelle
i'entendray vne voix de loüange, vne
voix de reiouyssance, & de confession, en
laquelle i'entendray, entrez en la ioye de vo-
stre Seigneur! entrez en la ioye perdurable
de vostre Seigneur, vostre Dieu, où vous
treuuez beaucoup de grandeurs, d'ex-
cellences, & de merueilles, incomprehen-
sibles & sans nombre. Entrez en vne ioye
sans tristesse, en vne ioye qui dure, & com-
prend vne eternité de ioye; où vous au-
rez tout bien, & n'y aurez aucun mal;
où tout ce que vous voudrez sera present,
& d'où tout ce que vous ne voudrez pas
sera absent: où sera vne vie vitale, douce
& aymable, & tousiours digne d'estre ra-
comptée:*

comptée, où l'ennemy combatant ne sera pas, ny point d'embusches, ny de deceptions, mais vne certaine assurance, vne assurée tranquillité, vne tranquille ioye, vn ioyeux bonheur, vne bienheureuse éternité, vne éternelle beatitude, & vne beatifique vision, qui est la vraye reioyissance du Seigneur vostre Dieu.

Aussy-tot que Saint Pierre eut vn peu *Aug. soliloq. cap. 22.* gusté de cette douceur, oubliant toutes choses inferieures, il se prit à crier, comme s'il eust esté yure, ou transporté: *Seigneur, il est bon que nous soyons icy, faisons nous trois tabernacles.* demeurons icy, pour vous contempler, car nous n'auons plus besoing d'aulture chose. Il nous suffit de vous voir, o Seigneur, il nous suffit d'ic, d'estre rassasiés d'une si grande douceur: car il n'auoit saouuré qu'une goutte de vostre douceur, & se sentoit desia degousté de toute aulture. Que scaurions nous donc penser, qu'il eust dit, s'il eust gousté cette grande abondance de douceur de vostre diuinité, que vous auez cachée, & reseruée pour ceux qui vous craignent?

Voyez encore vn homme ardent, vn *Chryf. hom. in Psal. 41.* Daud enflammé, car sachant qu'apres son depart de cette vie, il debuoit aller deuers Dieu, & le voir, il n'en peut pas attendre le delay seulement; car il ne souffro

souffre point du tout de retardement ; mesme si c'estoit quelque personne priuée, abiecte, & de fort basse condition, & viuant dans les incommoditez d'une extreme pauvreté, encore s'estonneroit on qu'elle voulut si librement renoncer à la vie, & la mespriser si fort ; mais encore y auroit il moins de subiect d'estonnement, que nous n'en auons, voyant vn Roy qui iouyt de tant de delices, qui commande, & regne avec toute autorité sur vn si grand peuple, qui possede vne si grande gloire, qui les armes en main a vaillamment acquis tant de victoires, a mistant de guerres à chef, & si heureusement, qui vit avec vne si grande renommée de sagesse & de puissance, en fin de tout poinct heureux selon nostre sens ; & qui toutesfois se moque de tout cela, n'en tient compte, mesprise ces richesses, ces honneurs, gloire, & delices presentes, aspirant cependant à d'autres felicitez futures qu'il poursuit & pourchasse, & s'estime disetteux, iusques à ce qu'il les ayt acquis ; cette resolution si haulte, & si violente, n'est que pour quelque ame aussy courageuse que celle de ce grand Roy, que pour vn esprit enflammé d'un puissant desir de vraye sagesse, & du tout épris d'un amour purement celeste.

Moyse desiroit & conuoitoit en cette
forte

forte de voir la face mesme de Dieu , & *Aug. in
dit à Dieu, conferant avec luy : Si i'ay treuvé Ps. 138.
grace deuant vous, permettez que ie vous voye, vous
mesme, vous me remplirez de ioye par la présence de
vostre face.*

Et moy qui suis petit , entre les plus *Aug.
petits de vostre famille, mon Dieu, mon soliloq.
pere, & ma vertu, quand viendray- ie, & cap. 23.
comparoistray- ie deuant vostre face ; afin que
moy qui vous confesse maintenant pour
vn temps, ie vous confesse & vous louë
des lors eternellement ? le seray bien
heureux si ie suis reçu pour voir vostre
clairté. Qui m'impetrera que vous me
permettiez le bien de paruenir à cette fe-
licité?*

*Mais quand viendray- ie? voyez quel trans- Aug. in
port, la promptitude, quoy qu'extreme, Ps. 41.
dont Dieu se sert, semble trop lente à ce de-
sir. quand viendray- ie, & comparoistray- ie deuant
la face de Dieu ? de là vient encore cet aul-
tre desir, & ces cris : i'ay demandé vne chose
au Seigneur, & la demanderay & recherche-
ray, que ie demeure dans la maison du Seigneur,
durant tous les iours de ma vie. Pourquoi
cela ? afin que ie contemple la delecta-
tion du Seigneur. Quand viendray- ie, &
comparoistray- ie deuant la face du Seigneur. Ce-
pendant, meditant, courant, auanceant en
chemin, & passant tousiours oultre, auant
que ie vienne , auant que ie comparoisse,*
mes

mes larmes m'ont seruy de pains de iour & de nuit, pendant que l'on me dit par chacun iour, où est ton Dieu?

Aug. medit. cap. 40. Faites donc, O Seigneur! faites donc maintenant, monstres vous à moy, & ie seray consolé. Laissez moy iouyr de vostre presence, & i'auray l'effect de mon desir; descouurez vostre gloire, & ma ioye seray parfaicte: *mon ame a eu soif en vous, & ma chair ausy en plusieurs sortes; mon ame a eu soif en Dieu fontaine viue. quand viendray-ie, & aparoiſtray-ie deuant la face du Seigneur? Quand viendrez vous mon consolateur, que i'attens? O quel bonheur, si ie vois vne fois ma ioye que ie desire! o si ie suis rassazie, quand vostre gloire sera apparue, & dont i'ay faim! o si ie suis enyuré par l'abondance de vostre maison, apres laquelle ie soupire! O si vous m'abreuuez du torrent de vostre volupté, dont i'ay soif. que cependant, o Seigneur, mes larmes me seruent de pain de iour & de nuit, iusques à ce que l'on me dic: Voilà ton Dieu: iusques à ce que mon ame entende, voilà ton espoux.*

Aug. soliloq. cap. I. Monstrez vous à moy, mon consolateur, que ie vous voye lumiere de mes yeux; venez ioye de mon esprit: que ie vous voye liesse de mon cœur. Que ie vous cherisse vie de mon ame, descouurez vous à moy, mon vnique contentement,

ment, mon doux soulas, Seigneur mon
Dieu, ma vie, & toute la gloire de mon
ame.



Qui



*Quis dabit mihi pennas sicut columbæ, et
volabo et requiescam ? Psal. 54. 43.*

XIII.

Qui me donnera des plumes comme à la
colombe, & ie voleray, & me repo-
seray? Psal. 54.

Grand ouurier du monde, où nous sommes,
Premiere source des humains,
Ie sçay que tous les corps des hommes
Sont les ouvrages de vos mains;
Et que les pieces plus parfaites
Sont celles que vous avez faites.

Si toutesfois vous permettez,
Que chaqu'un die ses pensées,
Sans que vos diuines bontez
S'en sentent en rien offensées,
Considerant cet animal,
Ie diray ce qui luy sied mal.

Ayant créé trois grands empires,
Vous en avez faict l'homme Roy.
En mer, les eaux, & les nauires
Deburoient obeyr à sa loy.
La terre, & l'air qui se pourmeine,
Sont des pieces de son domaine.

Toutesfois parmy tant d'honneur,
Vn inconuenient l'afflige;
Et luy faict perdre le bonheur,
Dont vostre Magesté l'oblige,
Il n'a pas assez de pouuoir,
Pour tenir tout en bon debuoir.

Souffrez l'excez de mon audace,
Si ie dis sans tant de respect:
Que l'homme a bien plus de disgrâce,
Qu'on n'en voit au premier aspect;
Et qu'un deffault peu remarquable
Luy cause un malheur incurable.

On dit que le Mome moqueur,
Aussy-tot qu'il vit l'homme en estre,
Se plaingnit seulement, qu'au cœur
Il n'auoit pas une fenestre;
Loüant toutesfois haultement
Tout le reste du bastiment.

Si sa plainte fut legitime,
En reprenant cette maison;
Qu'il en face luy mesme estime,
Escoutant sa propre raison.
Mais pour auoir un aultre iuge,
Il peut prendre ailleurs son refuge.

Je me fasche d'un plus grand poinct,
Et propose d'autres querelles;
Auisant que l'homme n'est point
Reuestu de plumes, ny d'aisles;
Et n'a pas comme les poissons
Des escailles, ny des poinssons.

Non qu'il ne soit assez adextre,
Pour tenir ce qu'il a conquis,
Sur tout cet empire terrestre;
Sans le secours que j'ay requis,
Ces pieces luy sont inutiles,
Pour regir les champs & les villes.

Mais puis que les eaux, & que l'air,

Luy tombent encore en partage:
 Comment scauroit il se mesler
 De conduire son heritage?
 Et faire que tant d'elements
 Escontent ses commandements?

Si l'homme n'a point de nageoire:
 Comment regira-il les eaux?
 Sans aisles, n'est il pas notoire
 Qui ne peut suiure les oizeaux?
 Et que l'air pour son impuissance
 Ne luy rend point d'obeyssance?

Les oizeaux volans à souhait,
 Font mille courses vagabondes;
 Les poissons comme par ioiet,
 Vont, & viennent parmy les ondes.
 Se treuuans tousiours assistez
 Des membres qui leur sont prestez.

L'homme qui deburoit tout conduire
 N'a pas les membres pour s'ayder;
 Les bestes en ont pour luy nuire,
 Sans aucun droit de commander:
 Chacun manquant par sort contraire
 De quelque chose neceßaire.

Quel malheur arriueroit il,
 De voir des poissons sans escailles?
 Et l'air seroit il moins gentil,
 S'il n'auoit pas tant de volailles,
 Desquelles la plus part du temps,
 Les laboureurs sont malcontens?

Que peut seruir vn ver qui vole,
 Et doit mourir auant le soir?

*Amuzant d'un plaisir friuole
Ceux qui s'arrestent à le voir.
Est ce vous ? ou bien la nature
Qui le produit par aduventure ?*

*O que l'on perdroit vn grand fruit !
Et que le monde seroit souche !
Si l'on n'entendoit pas le bruit,
Que font les aisles d'une mousche.
Pensez vous donc que l'vniuers
En deubt aller tout de trauers ?*

*Que l'on manqueroit de merueilles !
Les cieux peut-estre tomberoient,
Si l'on ne voyoit plus d'abeilles,
Et si les papillons mouroient ;
Ou bien s'ils n'auoient pas des aisles,
Pour faire la cour aux chandelles.*

*Mais n'estoit il pas bien requis,
Que le plongeon fit tant le braue ?
C'est bien vn oiseau fort exquis,
Beau, grand, fort, courageux, & braue ;
Pour luy donner ce passedroit
De se treuuer en tout endroit.*

*Paissant tantot sur l'herbe verte
Il treuue dequoy se souler.
Aussy-tot il tient l'aisle ouuerte,
Et fait brauade de voler.
Puis va nager parmy les ondes,
Pour monstrier qu'il est de trois mondes.*

*Puis que tous lieux luy sont ouverts,
Pourquoy l'honorable aduantage
De commander à l'vniuers*

Ne luy tombe-il en partage?
 Afin que ce gouvernement
 Fut visité plus ayzement.

Mais si par vostre prouidence,
 L'homme seul en est gouuerneur:
 Pourquoi n'a-il pas la puissance
 D'y commander avec honneur?
 Ses edits s'en vont en fumées,
 Faulte d'aiselles emplumées.

Neree, qui comme l'on dit,
 Regit les mers, & les riuieres,
 N'auroit pas assez de credit,
 Sur tant de prouinces entieres;
 Si quatre cheuaux escaillez
 Ne tiroient ses membres mouïllez.

Mesme ce Iupiter qui regle
 Le iuste mouuement des cieux,
 Est porté sur le dos d'une aigle,
 S'il veut aller en diuers lieux.
 Et se faire voir à la terre,
 Aultrement que par son tonnerre.

Pour regir les ondes & l'air,
 L'homme est sans escaille, & sans plume:
 Il ne sçait nager, ny voler,
 Comment donc est ce qu'on presume,
 Qu'il puisse rendre ces effets,
 Dedans des membres imparfaits?

Toutesfois, quoy que sa nature
 Ne soit pas celle d'un poisson,
 Et qu'il soit une creature.
 D'une plus pezzante façon:

*Il peut par vn long artifice
Aprocher de leur exercice.*

*Il se fait des coussins de ioings,
Ou bien quelque planche d'esforce;
Mesme il imite les plongcons,
Aprenant à nager par force,
Ou par faulte d'aultre sçauoir,
Vn batteau luy rend ce debuoir.*

*Mais l'air est bien d'une aultre sorte,
Les batteaux n'y seruent de rien.
Et l'homme n'a rien qui le porte
Hors de son plancher terrien;
Tellement que s'il est sans aisles
Tous secours luy sont infidelles.*

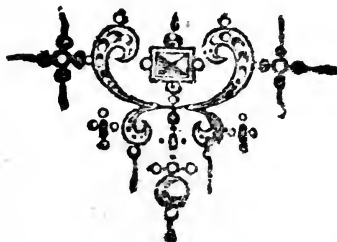
*Que j'aurois de bonheur ! si mon corps plus leger
Rencontroit quelque oiseau qui le vint soulager.
Que ne puis-je inuenter quelque neuue industrie,
Pour m'esleuer en hault ! regardez ma patrie,
Patrie ou bien exil, plein de mille tourments,
Considerez ses mœurs, & ses debordements.
Desirant de voler, iugez de ma pensée,
J'en ay bien du subiect plus que n'auoit Persee;
Que n'ay-je comme luy des aisles aux talons,
Que l'air ne m'ayde-il ou bien les Aquilons?
Pourquoy mon corps porté sur les dos d'un pégase,
Ne se fait-il du ciel une campagne raze?
Pourquoy ce grand ouurier qui bastit aultre fois
Des chemins à cent plis, & des vaches de boys,
Ne se presente il pour me donner ces aisles,
Dont il peut s'enuoler en des terres nouvelles?
La longueur des chemins, & la chaleur du feu,*

Et les vapeurs des eaux m'espouuanteroient peu.
 Sentant mes bras armez de ces aisles cirées,
 J'approcherois tousiours des esteiles dorées,
 Si tombant dans la mer i'y faisois mon tombeau:
 Vn destin si fameux me sembleroit fort beau.
 Car plus-tot que languir en ce monde barbare,
 Ie voudrois esprouuer la fortune d'Icare.
 Pourquoi quelque duuet me couure-il mon sein,
 Que ne suis ie vn oiseau pour faire mon dessein?
 I'offrirois volontiers vne entiere Hecatombe,
 Afin de deuenir quelque belle Colombe,
 Ayant le corps paré d'un esmail gracieux;
 Alors i'aurois pouuoir de m'esleuer aux cieux.
 Quoy que l'Aigle commande à la troupe emplumée:
 Ce treuuerois bien-tot autant de renommée;
 Mesmes en peu de temps ie passerois deuant,
 Laisant plus bas que moy les nues & le vent.
 Oiseaux maladuisez, o testes sans ceruelle!
 Qui sans vous proposer quelque route nouuelle,
 N'auiez aultre soucy qu'à trainer vostre temps,
 Dans des marets fangeux, ou dans quelques estangs.
 O que si quelque ouurier adroict comme Dadale,
 M'auoit fauorisé d'une fortune esgale!
 L'usage de mon vol me seroit bien plus cher,
 Que de m'emprisonner au ventre d'un rocher.
 L'on ne me verroit pas au bord d'une riuiera,
 Vasant ainsy que vous ma vie toute entiere
 Moitié chair & poisson, le plaisir d'un repas
 Ne scauroit m'attirer à faire tant de pas.
 Ie me garderois bien d'imiter l'hirondelle,
 Qui vole contre terre, & sans mouuement d'aisle,

A plaisir de razer la surface des eaux,
Je ne chercherois pas les ioncs, ny les rozeaux.
Ainsy qu' Alcinoé, qui plaignant le dommage
De son Ceyx noyé, seconda son naufrage.
En oiseau plus hardy ie voudrois m'esleuer,
Et sçauoir si le ciel se laisseroit treuuer.
Je n'aurois pas le soing de iouïr, ou de paistre,
Mais quittant librement tout ce mode champestre:
Vn glorieux soucy me comblant de valeur
Causeroit aussy-tot mon bien, ou mon malheur.
Qu' ils me sèblēt heureux! ceux que quelque aduēture
Peut iadis transformer en vne aultre nature,
Qui d' hommes faicts oiseaux, ont pouuoir, & loisir
De voler parmy l' air, s' ils en ont le desir.
La cholere ou l' amour qui causa leurs desastres,
Au moins leur a permis de s'aprocher des astres.
Que ne suis ie cōme eux: pourquoy mes bras charnus
Sans plumes & sans poil, demeurent ils tous nuds?
Tant d' oiseaux inutiles font nombre dans ce monde.
Les vns volent en l' air, d' aultres nagent sur l' onde.
Nisus mourant de dueil, fut bien-tot transformé
Par vn heureux malheur, & son corps emplumé,
Pour les bras qu' il auoit, fut couuert de deux aisles.
Sa fille eut mesme sort, quand les feux infidelles,
Qu' elle auoit pour Minos, se treuuerent trahys:
Après auoir vendus, pere, sang, & pays,
Ce fut vn bon destin dont elle estoit peu digne:
Mais moy sans ces forfaitcs, que ne suis ie vn grand
Plus leger toutesfois que ceux de nos viuiers, (Cygne
Deuanceant de mon vol, celluy des Esperuiers.
Que l'on me change en Pic, ou par excez de grace,

Cher

Cher oiseau de Venus, que ne suis-ie en ta place?
 Belle & chaste colombe, ayant le corps doré
 Des rayons, que l'on voit dans vn ciel azuré,
 Que ne suis ie la sœur de cette domestique,
 Qui portant à Noë la branche pacifique
 Du nouuel oliuier, assoura les humains;
 Que Dieu vouloit sauuer l'ouurage de ses mains.
 Le gracieux accueil d'un si grand Patriarche
 Ne me retiendrait pas dans le sein de son arche,
 Mais sans me souuenir de parens ny d'amys :
 Je volerois autant qu'il me seroit permis.
 N'ayant point de loisir, iusqu'à ce que mes aîsles
 Eussent porté ce corps par des routes nouvelles:
 Et me rendant au ciel ie n'aurois plus soucy
 D'entendre, ny de voir, ce que l'on faict icy.



*Qui me donnera des plumes comme à la colombe,
& ie voleray, & me reposeray ?*
Psal. 54.

*Aug.
ser. 145
de tēp.*

TOus passagers, & pelerins qui voyagent de ce siecle en l'autre, bruslent de desir, & souspirent ainſy. Douce patrie, celeſte patrie, patrie de conſolation, patrie des Anges! où perſonne ne meurt, en laquelle nul ennemy n'eſt reçu. Patrie où vous auez le Dieu eternal pour amy, où vous ne redoutez nul ennemy.

*Aug.
medit.
cap. 37.*

Qui me donnera des aiſles comme celles d'une colombe, & ie voleray, & me reposeray ? il n'y a rien qui me puiſſe eſtre ſi doux, que de me voir avec le Seigneur mon Dieu; preſtez moy des aiſles, ie vous ſupplie, deſquelles eſtant reueſtu, & ſouſtenu, ie puiſſe m'eſleuer en hault, & voler à vous.

*Aug. in
Pſ. 138*

Quelles plumes, quelles aiſles, ſinō deux? les deux commandemens de charité, deſquels deux commandemens toute la loy depend, & les Prophetes. ces aiſles, ces plumes m'ayderōt, ſi ie les reçoys, ie puis m'enfuyr de voſtre face, à voſtre face, & de la face de mō Dieu courroucé, deuers la face de mon Dieu appaizé. Volōs deſia par eſperance & deſir, ayant les aiſles d'une iumelle, & germaine charité. Que cela ſoit noſtre meditation,

ditatiõ, nostre esperâce, & nostre consolatiõ. Reçeuons par la charité les aisles, que nous auons perdues par cupidité; car la cupidité a esté faite le glus & la poix de nos plumes; qui nous a empaslez, & nous a fait cheoir de la liberte de nostre air, c'est à dire, des graces & faueurs libres de l'esprit de Dieu. Tombez, & froisséz, nous auons perdu nos plumes, & nous sommes veus cõme captifs, en la puissance de l'oyzeleur. En cette vie entre tant de scandales, & si grands, entre vne si grande multitude de pechez, entre tant de troupes de tentations quotidiennes, & de mauuaises persuasions iournalieres, que scaurois ie faire ?

Tout temps se treuue plein de soucy, toute la vie se passe en fascheries, vous marchez, *Amb de fuga se-*
dit il, *au milieu des lacets, & vn aultre; il se plai-* *culi c. §*
gnoit des lacets tendus & cachez parmy le chemin,
où il doibt passer, & craignoit d'estre pris, &
tomber au piege; il vouloit fuyr comme le
passereau, mais le lacet n'estoit pas encore rom-
pu. Ma fuite, dit il, *s'est perdue de moy, ie n'ay*
plus le moyen de m'en fuyr. Ses aisles es-
toient apezanties, & chargées, par cette eau
tenebreuse des nuées de l'air, & peut-estre ne
pouuoit voler. En fin il cherchoit de reçe-
voir des aisles; afin de s'enuoler, & se reposer,
selon qu'il est escrit: qui me donnera des aisles
comme à la colombe, & ie voleray, & me repo-
seray ?

Car

Amb. l.
4. in c. 4
Luca.

Car comme avec certains cloux, l'ame est icy attachée aux voluptez du corps, & depuis qu'elle s'est vnefois arrestée & noyée dans les cupiditez terriennes, difficilement peut elle reuoler en hault, dont elle est descendue, sans l'ayde & faueur speciale de Dieu. Car elle est liée, par les lacets de ses actions, & se voit comme subiette, & tenue aux chatoüillements des delices du siecle.

Ambr.
ser. 70.

Rien ne peut voler s'il n'est pur, leger, & subtil, & dont la sincerité n'est pas retardée par intemperance, ny son alegresse, ny sa vitesse, apezantie par la disproportion des ailles & de la masse. Or entends ie que ce vol est empesché non tant par le poix des membres, que par celluy des delicts; ce qui me faißt penser, qu'entre les oiseaux mesmes la colombe est celle qui vole plus vite, parce qu'elle est accompagnée d'alegresse, & d'innocence. En fin le saint Dauid, souhaitant de voler avec pureté de cœur, ne desira point d'autres plumes ny d'autres ailles d'oizeaux que celles de la colombe; disant, *qui me donnera des ailles comme à la colombe, & ie voleray, & me reposeray*? Car il entendoit bien, que la haulteur du ciel se laisse plus-tot gagner, & penetrer à la simplicité d'esprit, *que par la legerité des ailles.*

Orig.

hom. 4.
in Cât.

Il auoit conçu vn grand amour de la parole de Dieu, & s'emportoit deuers luy par desir, souhaitant d'y paruenir d'un vol leger,

ger, disant, *qui me donnera des plumes, comme à la colombe, & ie voleray & me reposeray ? ie voleray par mes sens, ie voleray par intelligences spirituelles, & me reposeray, quand j'auray apprehendé les thresors de sa science, & de sa sagesse. Car ie pense, que comme ceux qui reçoivent la mort de I E S V S C H R I S T, & mortifient leurs membres sur la terre, sont faits conforrs de la ressemblance de sa mort; ainſy ceux qui reçoivent la vertu du ſainct Eſprit, & ſont ſanctifiez par luy, & remplis de ſes dons (par ce qu'il eſt apparu en eſpece du colombe) deuiennent auſſy des colombes, afin que des lieux terreſtres ils s'enuolent aux celeſtes, eſtant eſleuez & ſouſtenus par les aiſles du ſainct Eſprit.*

Vous auez fort bien faiſt, de prendre des aiſles comme la colombe, afin de voler, & vous reposer; car en terre il n'y auoit point de repos, mais du travail, de la douleur, & de l'affliction d'eſprit. Que ſçauroit donc craindre celluy qui vole ainſy ? ſi ce n'eſt que peut-eſtre il voye vne charongne, ou quelque aultre choſe ſemblable en terre, par le deſir de laquelle eſtant attiré, il ſoit veu de ces meſchans, & maudits chaffeurs, & ſoit pris dans les pieges & lacets apreſtez, & que le dernier infortuné de cet homme ſoit pire & plus deſaſtreux que tous les precedents.

*Bern.
ſerm.
ſuper
Beati
qui ha-
bitant.*

Car

Aug. in Ps. 76. Car nous debuons passer oultre, & fort legerement, par dessus tout ce qui nous empesche, qui nous enlance, nous attache comme glus, & par son poix charge & incommode nostre vol, iusques à ce que nous paruenions à ce qui nous suffit, oultre quoy il n'y a plus rien, sous lequel sont toutes choses, & duquel toutes choses dependent.

Aug. medit. cap. 37. Donnez moy, o Seigneur, vn extreme desir, & vne pareille diligence pour vous suivre au lieu, où nous croyons que vous estes monté, afin qu'en cette misere présente, ie sois arresté seulement de corps, & sois toutesfois tousiours avec vous, par pensées, & desirs; afin que mon cœur se treuve, où vous estes, mon thresor desirable, incomparable, & aymable sur toutes richesses. que mon esprit se fournisse de plumes, o Seigneur, qu'il vole, & ne se lasse, ny ne s'arreste; qu'il vole & paruiene iusques à la beauté de vostre maison, & *iufques au lieu de la demeure de vostre gloire.*

Ibidem. Tenez mon cœur avec vostre main, parce que sans vous il ne peut estre emporté, ny rauy en hault, ie me haste, & me presse deuers ce lieu, où regne vne paix asseurée, où brille & esclatte vne tranquillité perpetuelle. Tenez mon esprit & le registez & conduizez le du tout selon vostre volonté, afin que vous ayant pour chef, & pour conduite, il monte à cette region d'abondance,

dance, où vous païssez eternellement Is-
raël vos esleux & bienheureux de la pastu-
re de verité.





*Quam dilecta tabernacula tua, Dñe virtutum! Con-
cupiscit et deficit anima mea in atria Domini. Psal. 83.
44.*

XIV.

Seigneur des armées, combien sont amiables
tes tabernacles: mon ame conuoite
& défaut apres les paruis du Seigneur.
Psal. 83.

Vous à qui mille milliers d'anges
Seruent continuellement,
Et chantent vos dignes loüanges,
Auecque tout contentement.
O Seigneur & Roy des celestes,
Que vos grandeurs sont manifestes!
O qu'il fait beau voir vostre cour!
Et que ces chambres n'ont pareilles,
Où vos esleux font leur seiour,
Ont de beautez, & de merueilles.

Mon entendement se confond,
Mes pensées, & ma memoire
Dorment en vn orbly profond,
Au souuenir de cette gloire,
Mon cœur atteint de ce desir
Ne cherche plus aucun plaisir.
Et si ce n'est pas estre auare,
Ou s'esleuer d'ambition,
Me voir en vn palais si rare,
C'est le but de ma passion.

Des monts de iaspes & de marbres
Font les bouliuers & les murs,
Les voyes sont bordées d'arbres,

Chargez de fleurs & de fruiçts meurs.
Mille pieces d'artillerie
Sont là deſſous en batterie,
Non que l'on craigne aucun danger:
Mais c'eſt pour les feux d'alegreſſes,
Quand il arriue vn eſtranger,
Que le Roy veut que l'on careſſe.

Les myrthes & les aliziers
Rangez en hayes continues,
Entre les lys & les roſiers,
Font ombre ſur les auenues.
Le meurier, l'if. & le cyprez,
En ſont eſloignez tout exprez,
Parce qu'eſtans arbres funeſtes
D'augures triſtes & maudits,
En faueur de tous les celeſtes
Ces vergers leur ſont interdits.

Là les arcades eſtoffées
Du porphire plus precieux
Sont reueſtues de trophées,
Dreſſez par les princes des cieux.
On voit entrant en ce pretoire
Des portes d'ebene & d'iuoire,
Deſſus des gonds de diamants.
Les gros cailloux de cornalines
Seruent de riches pauemens,
Chamarrez d'emeraudes fines.

Les toits iuſtement eſcaillez,
Au lieu de tuiles, & d'ardoïſes,
Sont diuerſement eſmaillez
De hiacynthes & de turquoïſes.

Les fenestres de vray cristal,
 Les barreaux de riche metal,
 Là, les lambrissures vernies
 De myrrhe, & d'ambre distillé,
 Ont maintes corniches fournies,
 De brins de corail eizelé.

On voit ainsy que grosses gouttes
 Les belles perles de grand prix,
 Qui parmy l'or pendent aux voutes
 De cet admirable pourprix.
 En fin ce gracieux empire
 A tout ce que l'on scauroit dire,
 Capable d'arrester vn Dieu.
 Si bien que les rares merucilles,
 Qui se rencontrent en ce lieu,
 Sont vniques, & n'ont pareilles.

Mais considerant la saison,
 C'est bien vne chose asseurée,
 Qu'en cette diuine maison
 L'on fait vne vie dorée.
 Vn air salubre & temperé
 Flatte le ciel enamouré,
 Comme quand apres la froidure
 La terre vient à s'eschauffer,
 Et donne espoir par sa verdure
 Des fleurs qui la doiuent coiffer.

Iamais vn reume decrepite
 Ne crache là contre le ciel;
 Iamais le temps ne se depite,
 Ny ne fait sentir aucun fiel.
 Là ne se treuve point de teste

Battue de quelque tempeste,
La gresle y laisse tout en paix,
Et iamais on ne s'y rencontre
A la mort d'un broüillard espaix,
Si-rot que le soleil se monstre.

Les fleuuez n'y sont pas gelez,
Dedans des cauernes captiues;
Le chaud ne les a pas bruslez,
Auecque ses poinctes plus viues.
Franches de froid, & de glaçons,
Les delicieuses moissons
Sont là pour l'honneur de la plaine:
Le souffle du lion d'Esté
Ne leur scauroit faire de peine,
S'il en auoit la volonté.

Ceres y vit en assurance,
Les herbes sans trop de chaleur
Y conseruent leur esperance,
Parmy leur premiere couleur.
Les fleurs dessus les branches vertes
Rient à leurs descouuertes,
Un vent plus amant que ialoux,
Qui les aborde, & les accueille,
Leur donne des baizers si doux,
Qu'il n'en fait pas cheoir vne feuille.

Tous les parterres resiouys
Se vestent d'or, & d'escarlatte,
Là les rosiers epanouys
Monstrent leur pourpre delicate;
Les lys y sont tousiours contens,
En un perpetuel printemps.

*Vne iuste temperature,
Qui maintient leur prosperité,
Fait par miracle de nature,
Qu'on n'ayt point d'hyuer, ny d'esté.*

*O grand Monarche des celestes,
Qui fites ce tout de vos mains,
Que vos grandeurs sont manifestes,
Au prix de celles des humains!
Ayant ouy tant de merueilles,
Qui voudroit prester ses oreilles
A tout ce qui se dit d'ailleurs?
Puis qu'en vos terres fortunées,
Deux ou trois moments sont meilleurs,
Qu'aultre part de longues années?*

*Là l'on ne tremble point de peur
Des esclats de quelque tonnerre,
Iamais vne sale vapeur
Ne sort du ventre de la terre;
Ces eaux qui noyent l'vniuers
Au retour de tous les hyers
Nerauagent pas leurs campagnes.
Des torrens boiüllants de fureur
Ne descendent pas des montaignes,
Pour apauurir le laboureur.*

*Les mutins escumeurs d'AEole
Qui font la guerre sur nos eaux,
Enchainez dedans leur geole,
N'affrontent iamais les vaisseaux.
Les espics, les fleurs, & les herbes,
Esleuans leurs testes superbes,
Ne tremblent pas pour chaque vent.*

Tousiours vne clairté seraine,
Qui luit ainsy qu'auparauant,
Les parfume de son halainz.

Aussy ne remarque-on pas,
Qu'apres quelques heures trainées,
Le soleil marche à plus grand pas,
Afin d'accourcir les iournées.
Pour le repos de ses trauaux,
Il ne menepas ses cheuaux,
Dans les estables de Neptune.
D'autant que le ciel luy fournit
Vne station oportune,
Dont iamaïs rien ne le bannit.

Vn nombre admirable d'estoiles
En la presence du soleil
Ne se couure iamaïs de voiles,
Craignant les rayons de son œil;
Luy sans bruler, & sans leur nuire,
Luit, & leur permet bien de luire,
Les poles luy portent respect,
Mais par sa bonté coustumiere
Il les ayde de son aspect,
Et leur fournit de sa lumiere.

Pendant que le ciel est si beau,
La nuict cette noire endormie,
Qui n'a ny robe, ny flambeau,
Ne peut treuuer aulcune amye.
Iamaïs on ne la laisse entrer,
Aussy ne pouuant se monstrier
Elle se cache avec ses songes;
Et sent contre sa volonté,

Qu'on

*Qu'on ne reçoit point de mensonges,
En ce regne de verité.*

*Quelle gloire est plus admirable,
Que celle d'un si doux seiour?
Puis qu'une clarté perdurable
Rend eternal un si beau iour?
Iour de plaisirs, iour de delices,
Plein de tant de grands benefices,
Si riant & si gracieux!
Que sept soleils elementaires,
Esclairans la terre, & les cieux,
Rendroient des lumieres moins claires.*

*O Dieu, qui possedés ce bien,
Parmy des ioyes nonpareilles,
Que toute la terre n'est rien,
Si nous aduifons vos merueilles!
Chez vous il ne faut point de soing,
Les soucys en logent bien loing,
Les ialouzies & les craintes
N'y presagent point de malheur;
On n'entend ny souspirs ny plaintes,
De quelqu'un touché de douleur.*

*Les pleurs par leur liqueur amere
N'y soüillent point d'habit de dueil;
Là l'on ne voit iamais la mere
Mettant son enfant au cercueil.
Les matrones descheuelées
Ne sont pas tristement voilées,
Pour les decez de leurs marys,
On n'entend point d'accents funebres,
Pour regretter ses fauoris,*

Comme à des leçons de tenebres.

On vit en vn libre loisir,
Et si quelqu'vn fait quelque chose,
C'est seulement pour son plaisir,
Non pour proffit qu'il se propose.
Les trauaux en sont exilez,
Les gemissements desolez
N'y treuuerent iamais entrée:
Tous les broüillons, & chicaneurs
Sont tracez de cette contree,
Autant que les empoisonneurs.

Tant de querelles, & d'enuies,
Qui desunissent les humains,
N'aigrissent point les douces vies
De ces charitables germains.
Iamais vne cruelle guerre
N'y verse du sang sur la terre:
Et ces monstres seditieux,
Qu'une dissention aporte,
Par mille desseins factieux
Ne scauroient en faucher la porte.

La disette & la pauureté
N'y rend personne miserable,
On ne s'y sent point tourmenté
De quelque langueur incurable.
L'excez d'une maudite fain
Ne fait point crier pour du pain,
La siebure, & la dissenterie,
Que les armes trainent apres,
L'embrasement, & la tuerie
Ne s'y virent iamais de pres.

*Hors de tous dangers, & d'alarmes,
 Ces citoyens victorieux
 Ne recourent iamaïs aux armes,
 Et ne font pas des furieux.
 Dedans vne ville si forte
 Le seul Ianus ferme sa porte;
 Chaqu'vn se guidant par raison
 Sans corps de garde, ou sentinelle,
 Demeure libre en sa maison,
 Avec vne paix eternelle.*

*Les trompettes & les clairons,
 Ne sonnent point de bonte selle,
 On ne craint pas qu'aux enuiron
 Quelque prouince soit rebelle.
 On passe les siecles entiers
 Sans heaulmes, & sans boucliers,
 Les mains n'y sont pas occupées,
 Ainsy qu'elles sont icy bas,
 Des pistolets, & des espées,
 Dont nous vrons en nos combats.*

*Les fraudes & les perfidies
 N'y furent iamaïs en credit;
 On n'y sent point de maladies,
 Le pays leur est interdit;
 Ainsy la mort en est bannie,
 Garentis de sa tyrannie
 Tous viuent eternellement:
 Et iamaïs la beatitude
 Ne voit, que leur contentement
 Souffre quelque viciſſitude.*

Là, comme grand maistre d'hostel

La ioye faiçt couvrir les tables,
Dressant vñ festin immortel
De mille douceurs delectables.
En la saincte solennité
De cette heureuse eternité
Tous les hostes font bonne chere,
Sans qu'ils ayent aucun besoing
De cette volupté legere,
Pour qui nous prenons tant de soing.

Iamais la faim ne les afflige,
La soif ne les tourmente pas;
Aulcun deffault ne les oblige,
A se donner quelque repas.
Leurs tables ne sont pas chargées
De nos viandes meslangées,
Nos maluoisies, & nos vins,
Nos hipocras, & limonnades,
Parmy ces appareils diuins,
Seroient trop rudes, ou trop fades.

Sans pain, sans poissons, & sans chair,
Ils treuuent vne aultre pasture;
Il ne faut cuire, ny mascher,
Ce qui leur sert de nourriture,
Telle potion, & tel mets,
Que nous ne goutasmes iamais,
Est celluy qui les rassazie,
Ie ne sçay quoy plus precieux
Que le Nectar, & l'Ambrosie,
Leur sert de vin delicieux.

Aÿs dessus l'or & la soye
Ces millions d'heureux esprits

Ne voyent rien hors de leur ioye,
 Qui ne leur donne du mesprix.
 Ils s'entretiennent des loüanges,
 Qu'ils entendent chanter aux anges,
 Ils dansent à pas mesurez,
 Et sans l'odieux artifice
 De nos baladins esgarez,
 Se donnent vn doux exercice.

Vne veritable amitié

Treuve vne amitié reciproque
 Le bonheur chasse la pitié,
 On ne voit aucun qui se moque.
 Pendant qu'une ioyeuse paix
 Plante des oliuiers espaix;
 L'honneur, le triomphe, & la gloire
 Couronnez de ieunes Lauriers,
 Font celebrer à la memoire
 Les victoires de leurs guerriers.

O Dieu, que vous comblez de grace
 Ceux qu'il vous plait ainsi doüer!
 Qu'estans en cette heureuse place,
 Ils ont subiect de vous louer!
 Je sens mon ame si tendue,
 Vers cette gloire pretendue,
 Que pensant à ce seul desir:
 Tous les appas de cette vie
 N'ont plus de bien, ny de plaisir,
 Capable de me faire enuie.

*Seigneur des armées , combien sont amiables tes
tabernacles: mon ame conuoite & default
apres les paruis du Seigneur.*

Pfal. 83.

*Aug.
medit.
cap. 25.*

Hierusalem nostre mere, saincte cité de
Dieu, treschere espouze de I E S V S
C H R I S T, mon cœur vous ayme, il est e-
pris de vostre beauté; mon esprit transpor-
té de passion, vous cherit & vous desire ex-
cessiuement. O que vous auez de grace, que
vous auez de gloire, que vous auez de gran-
deur & de magesté! Vous estes toute belle,
& ny a point de tache en vous, rien à re-
prendre, rien à refuser! Que mon ame sera
heureuse, & bienheureuse à l'éternité, si ie
merite vne fois de voir vostre gloire, vostre
felicité, vostre beauté, vos portes & vos
murs, vos rues & galleries, vos salles & pa-
lais sans nombre, vos citoyens tous nobles,
& gracieux, & vostre Roy trespuissant en
son liét d'honneur, sur le throne de sa ma-
gesté! Car vos murs sont tous de pierres
precieuses, vos portes de perles inestima-
bles, vos rues pavées de fin or, ausquelles on
chante tousiours des cantiques de ioye; vos
palais grāds & somptueux, bastis de pierres
taillées, de saphyrs, & de diamants, cou-
uerts de tuiles d'or, dans lesquels personne
n'entre s'il n'est pur, personne ne demeure
qui

qui soit entaché. Vous auez esté faite toute belle, gracieuse, & douce en vos delices. O chere Hierusalem nostre mere, vous n'auez rien qui ressemble, ny resente ces afflictions, que nous souffrons icy, rien qui soit comme ce qu'il nous faut voir en cette miserable vie. En vous il n'y a point de tenebres, ny de nuict, ny aulcune aultre diuersité de temps; mais Dieu d'un Dieu, vne lumiere d'une lumiere. Vn soleil de iustice vous esclaire tousiours; vn agneau tout blanc & sans macule, est vostre lumiere trespure, & tres-belle: Vostre soleil, vostre clarté, & tout vostre bien, c'est la contemplation perdurable d'un si beau Roy: de ce Roy des Roys, qui demeure au milieu de vous, enuironné d'une infinité de ses fauorys, mignons, & courtisans celestes.

Là sont les chœurs melodieux des Anges, qui chantent de beaux cantiques, là est la conuersation de citoyens doux & puissans. Là se voit vne solennité generale, vne reception honorable & triomphante que l'on fait à ceux qui retournent de ce triste pelerinage à vostre ioye. Là treuve on vn college bien peuplé de sages & sçauants prophetes, vne douzaine d'Apostres, qui ayant semé la parole de Dieu par tout le monde, apres leur moisson faicte, sont là rassemblez heureusement, vne armée victorieuze de
martyrs

martyrs innombrables, vn sacré conuent de saincts confesseurs, des vrays & parfaicts ermites, tant de saintes femmes, qui se sont rendues triomphantes des voluptez de ce siecle, & des infirmitéz de leur sexe, tant de ieunes enfans, & de belles petites pucelles, qui par des saintes mœurs, ont surpassé la portée de leur eage. Là sont toutes ces brebis & doux agneaux eschapez des lacets de ces malicieuses voluptez. Ils se reiouyssent tous en leurs propres habitations, la gloire de chacun est inegale, mais la ioye de tous est pareille, & commune. Là regne vne entiere & parfaite charité : par ce que Dieu est là tout à tous, ils le voyent sans fin : & le voyant tousiours, brulent pareillement tousiours en son amour, ils l'ayment & le loüent, le loüent & l'ayment. Tout leur ouurage, tout leur entretien, c'est la loüange de Dieu sans fin, sans poze, & sans trauail. O que ie seray donc heureux, & veritablemēt heureux pour tousiours, si apres le deliement de ce corps, ie merite d'entendre les cantiques de cette celeste melodie, ce concert chanté perpetuellement à la loüange du Roy eternal par les citoyens de cette haulte patrie, par ces legions entieres d'esprits bienheureux ! Que ie seray bienfortuné, & trop heureux, si ic merite de chanter moy mesme, avec les aultres, & assister à cette solennité, en la presence de mô Roy,

Roy, mon Seigneur, & mon Dieu!

O vous chere vie, que le Seigneur Dieu
a preparée, à ceux qui l'ayment ! vie vitale, *Aug. medit. cap. 22.*
vie bienheureuse, vie assésurée, vie tran-
quille, vie toute belle, toute pure, toute
chaste, & sainte : vie affranchie de toute
mort, exempte de toute tristesse, vie
sans tache, sans douleur, sans angoisse,
sans corruption, sans troubles, sans varie-
té ny changement : vie pleine de toute cour-
toisie, douceur, faueur, & dignité ; où l'on
ne treuve point d'ennemy qui combatte,
point de flatterie, ny d'allechement de pe-
ché : où est vn amour parfait, & nulle
crainte, vn iour eternal, vn esprit, & consen-
tement vniuersel ; où l'on voit Dieu face à
face ; & encore où l'ame est perpetuelle-
ment repeüe sans disette de cette viande de
vie, mes desirs ne sont plus qu'en vous, &
pour vostre clarté. mes regards ne veulent
plus d'autre iour ; vos biens me reiouys-
sent & donnent à mon cœur vne ex-
treme enuie de leur possession. Tant plus
que ie vous considere, tant plus ie lan-
guis pour vostre amour, vostre memoire
me cause vn extreme contentement, & me
fait eperduement desirer vostre presence.
Ie veux donc, & bien fort, éleuer les
yeux de mon cœur deuers vous, rehausser
l'estat de mon esprit, & conseruer les affe-
ctions de mon courage. I'ayme à parler
de

de vous en ouyr parler, en escrire, en conférer ; lire tous les iours quelque chose de vostre beatitude , & ruminer , & repasser souuent par ma memoire ce que i'auray leu ; afin que si ie ne puis mieux, au moins en cette façon ie passe les ardeurs , perils , sueurs, & aultres incommoditez de cette mortelle & perissable vie, sous le doux rafraichissement de vostre air gracieux & viuifiant , pour puis apres appuyer ma teste lasse sur vostre sein , & là m'endormir , & me reposer vn peu. O vous bienheureuse vie ! O royaume vrayment heureux , exempt de mort , n'ayant point de fin ! auquel nul temps ne succede par années , ny siecles ; où le iour qui continue sans nuit , ne sçait que c'est de temps ny de tenebres ; où le soldat victorieux accompagne les anges chantres de gloire, & comme eux, avec eux chante à Dieu, sans cesse, vn cantique des cantiques de Sion.

*Hugo
de S.
Vittore
lib. de
anima
cap. 4.*

Quels cantiques, quelles orgues, quelles chansons, quelles melodies sont là chantées & touchées sans fin ! Car de tres-douces orgues d'hymnes sonnent rousiours, vne tres-agréable melodie d'Anges, des merueilleux cantiques de cantiques, que les citoyens celestes chantent perpetuellement , à vostre loüange , & à vostre gloire.

O mon

O mon ame, fouspire ardemment, desire violemment, afin que tu puiffiez venir à cette cité fuperieure, de laquelle, *tant de gloires & de merueilles font racomptées*, en laquelle est vne habitation comme de toutes personnes ioyeufes.

Combien fera grande cette felicité, en laquelle il ny aura aucun mal, & ne manquera nul bien ! les occupations ne feront qu'à chanter les loüanges de Dieu, qui fera tout pour tous. Je fuis auffy aduertty par le fainct Cantique, où ie lis. *Bien-heureux font ceux qui habitent en vofre maifon, o Seigneur; ils vous loüeront durant les fiecles des fiecles.* tous les membres, & toutes les entrailles du corps incorruptible, que nous voyons maintenant diftribuer en diuerfes façons, felon les neceffitez temporelles, s'employeront feule-ment aux loüanges de Dieu, parce que les neceffitez, aufquelles ils font aſtraints, ne feront plus, mais feule-ment vne entiere, certaine, affeurée, & perpetuelle felicité.

Là fera vne vraye gloire, où perſonne ne fera loüé par l'erreur, ou par la flatterie, de ceux qui loüent, vn honneur veritable qui ne fera nié à aucune perſonne digne, & ne fera deferé à aucune indigne. Là est vne vraye paix, où perſonne ne fouffrira, ny ne recevra nulle incommodité, ny de ſoy meſme, ny d'autrui. Celuy qui a donné la vertu, ſe donnera encore pour le prix & recompense d'icelle, & ſe promet ſoy meſme à elle

• qui ne ſçauroit rien receuoir ny deſirer de plus grand . Car que veut dire aultre choſe cette parole du Prophete? *Je ſeray leur Dieu, & ils ſeront mon peuple*; ſi ce n'eſt de moy dequoy ſeroyent ils raffasiez, ie ſeray tout ce que les hommes pourront honneſtement deſirer, la vie, la ſanté, l'abondance de viandes, gloire, honneur, paix, & tous biens; car cet aultre paſſage s'entend auſſy fort bien, où l'Apoſtre dit, *que le Seigneur Dieu ſoit toutes choſes en tous, luy meſme ſera le but & la fin de nos deſirs*. luy qui ſera veu ſans fin, ſera aymé ſans degouſt, ſera loüé ſans laſſitude. Là nous ſerons francs & libres, nous penſerons à luy, & le voirons, nous le voirons & l'aymerons, aymerons & loüerons . Voylà ce que ſera en fin , ſans fin. Car quelle autre fin doit eſtre la noſtre, ſinon de paruenir au Royaume qui n'a point de fin?

*Bonau.
ſoliloq.
cap. 4.*

O mon ame, que ſçauois ie dire , quand ie conſidere cette ioye future ? mon eſtonnement me faiët quaſi deſia defaillir , parce que toute reſiouiſſance ſera dedans & dehors , hault & bas, de coſté & d'autre. tu te reſiouïyras donc en toutes choſes, & de toutes.

*Bonau.
ſoliloq.
cap. 4.*

O mon ame, quelle te ſera cette iournée, quand tu ſeras conduite à ce bal bienheureux ; & quand toutes peines & tourments (ſi tu vis ſainctement , & ſupportez patiemment) te ſeront changées en plaiſirs & contente-

tentements eternels! Alors tu loüeras le Seigneur ton Dieu pour toutes ces choses, disant avec des leures de resioüissance; *ie chanteray eternellement les misericordes du Seigneur.*

O maison eternelle de Dieu, apres l'amour de I E S V S C H R I S T, soyez ma ioye, & ma consolation, la douce memoire de vostre nom bienheureux, soit l'alegement de mes fascheries, & de mes ennuy. Car certes il m'ennuye fort d'estre si long temps en cette triste vie, & malheureux pelerinage.

O maison de Dieu, claire, & belle, i'ay aimé vostre beauté, & la gloire de l'habitation du Seigneur mon Dieu, vostre architecte, & possesseur. que mon pelerinage souspire apres vous de iour & de nuict: que mon cœur soit ouuert, & beant apres vous; que mon esprit se bande, & se dresse deuers vous; que mon ame desire de paruenir à la compagnie de vostre beatitude.

Quand passeray-ie en cette vostre belle & tant admirable maison? où vne voix de resioüissance & de contentement resonne tousiours dans les tabernacles des iustes. Bienheureux sont ceux qui habitent en vostre maison, o Seigneur, ils vous loüeront iusques à des siècles de siècles! heureux & vraiment bienheureux, ceux que vous auez choisis, & conduits à cet heritage celeste. Voilà Seigneur, que vos saints fleurissent deuant vous, comme les lys; car ils sont remplis par l'abondance de vostre maison

maison, & vous les abbreueuez du torrent de vostre volupté. parce que vous estes la fontaine de vie. O que les demeures, & quartiers de vostre maison sont beaux, qu'ils sont admirables, & desirables; Seigneur des vertus, mon ame cette pechereffe desire d'y entrer! Seigneur, i'ay aymé la beauté de vostre maison le lieu del'habitation de vostre gloire. I'ay, demandé vne chose du Seigneur, & la rechercheray encore, que i'habite dans la maison du Seigneur, durant tous les iours de ma vie.

*Aug.
soliloq.
cap. 35.*

O vraiment heureux, trois & quatre fois biéheureux ceux qui desia deuestus de tous maux, assurez de leur gloire incorruptible, ont merité de paruenir à vous, royaume de paix, & de beauté. O regne. eternal, regne de tous les siecles! Oû l'on voit la vraye lumiere perdurable, & la paix de Dieu, qui surpasse tout sentiment, regne auquel les ames des saincts se reposent, & voyent vne ioye eternelle sur leurs testes; où ils obtiendront toute resioüissance & contentement, & d'où la douleur & le gémissement s'enfuiront. O que ce regne est glorieux? O Seigneur, auquel tous les saincts regnent avec vous!

*Greg.
in psal.
7. pœ-
nit.*

Là est vne lumiere sans eclipse; vne ioye sans gémissement; vn desir sans peine; vn amour sans tristesse; vne satieté sans degoust; vn salut sans vice; vne vie sans mort; vne fanté sans langueur. Là les saincts & humbles de cœur, là les esprits & ames des iustes, là
tous

tous les citoyens de la patrie celeste , & les ordres des esprits bienheureux, voyent leur Roy en sa beauté , & se resioüissent en la gloire de sa vertu. Vne parfaite charité vit, & fleurit en tous , la ioye de chacun est commune à tous, le contentement vniuersel.

O bon IESVS, parole du Pere, splendeur de la gloire paternelle , que les Anges desirent de contempler , enseignez moy à faire vostre volonté, à fin qu'estant conduict par vostre bon esprit, ie paruiene à cette bienheureuse cité, où l'on voit vn iour eternal, vn esprit allié & vnique de tous ; où est vne certaine assurance, & vne assurée eternité, vne eternelle tranquillité , & vne tranquille bonheur, vne bienheureuse douceur, & vne douce ioye, où vous estes vous mesme Dieu avec le Pere & le saint Esprit, & regnez par infinis siècles de siècles, Ainsy soit il.



*Fuge dilecte mi, et assimulare caprea, hinnuloq;
ceruorion super montes aromatum. Cantic. 8*

X V.

Mon bien-aymé, fuy , & sois semblable au
cheureau & au faon des cerfs sur les
montaignes des choses aro-
matiques. Cant. 8.

Retire toy d'icy, lumiere de mon ame,
Clairté de mon esprit, retire toy d'icy,
Mon cœur est trop petit pour loger tant de flame,
Ton feu m'esclaire bien, mais il me brusle aussy.

O langage fascheux qu'avec tant de crainte
I'ay tousiours redoubté de te deuoir porter!
He qu'il me seroit doux, si ie n'estois contrainte,
Qu'à te prier autant, afin de t'arrester!

Car tant que ie iouïs de ta douce presence,
Ie ne sens point d'ennuys, & ne me lasse pas.
Tu sçais bien qu'il est vray qu'au temps de ton ab-
Qui m'induit à parler, me conduit au trespas. (sence

Mais en fin ta chaleur se conuertit en braize,
En mes affections, i'ay plus que ie ne veux.
La douleur que ie sens ne vient que de trop d'aize,
Va t'en donc mon bonheur, ou tempere tes feux.

Si quelque changement, me portant trop d'enuie,
T'en faisoit dire autant: ce seroit me damner.

Auant que te quitter, ie quitterois la vie,
Voulant mourir pour toy, mais non t'abandonner.

Pardonne moy mon bien, & taxe en cet outrage
Tes amoureux excez, ce mal ne vient que d'eux;
En faueur de mes vœux, & pour ton aduantage
Ie voudrois que ce iour fut aussy long que deux.

*Si mon destin vouloit, que mon desir eust place:
Je ne t'induirois pas à suivre mes propos;
S'il te tien le permet: mesprize les de grace,
Mon bien ne t'en va pas, mais demeure en repos.*

*Demeure donc icy, sans escouter mes plaintes,
Et comme si c'estoit quelque rapport trompeur,
Qui me fit te presser, par des prieres feintes:
Rassure ton sejour, & dissipe ma pœur.*

*Que les vents desliez emportent mes paroles,
Au fort de mes souspirs que tu n'en croyez rien,
Moy mesme ie renonce à mes plaintes frivoles, (bien.
Aymant mieux tout souffrir, que perdre vn si grand
Helas, i'ay beau parler, & i'ay beau me resoudre;
Je brusle toutesfois, & pendant que mon cœur
Estouffé dans le feu, se sent reduire en pouldre:
On voit fondre mes yeux en amere liqueur.*

*Fuy donc puis qu'il le faut, d'une course legere;
Fay que tes vites pas soyent par tout triomphants;
Cour plus fort qu'un cheureuil vole deuant sa mere;
Laisse la biche arriere, & deuançe ses fans.*

*Mais regarde en fuyant, & par traits manifestes
Monstre que ce destin te prend au despourueu;
Puis fay que tes desirs contrarient tes gestes,
Ainsy qu'un qui se cache, & veut bien estre veu.*

*Lors que le saint Ephrem sentoit en sa poitrine
Les traits de ton amour, qui se changent en feu;
Ainsy souspiroit il, o passion diuine
Trop puissant pour nous, apaisez vous vn peu.*

*Ce flambeau lumineux de l'Eglise Romaine,
Xavier triomphateur des matineux Indoïs,
Ayant le cœur blessé d'une main plus qu'humaine,*

Par

Par excez de bonheur disoit à chaque fois.

Ah Seigneur, c'est assez, vos graces excessives
Ne scauroyent se loger en vn si petit lieu,
Mon cœur est trop debile, & vos flames trop vives,
O Seigneur, c'est assez, c'est assez, o mon Dieu.

Le ieune Stanislas, honneur de la Poloigne,
Durant qu'un mesme feu luy consume le cœur;
Te suplye humblement, que ton ardeur s'esloigne,
S'arrouzant cependant d'une froide liqueur.

Helas que m'a seruy ma constante poursuite?
Entre grands & petits les partys sont mal faits;
Après t'auoir treuue, ie procure ta fuite,
Retirant d'un desir deux si diuers effects.

Mais non, ce n'est pas moy qui cause ce diuorce,
C'est ton feu trop ardent; te voyant à loisir:
Si j'auois moins d'amour, ou biē toy moins d'amorce,
J'aurois moins de douleur, & toy plus de plaisir.

Fuy dōc puis qu'il le faut sur ces croupes hautaines,
Qui croissent lentemēt, portant leurs fronts es cieux;
Où mainte escorce pleure, & sousspirant ses peines
Pleut mainte goutte d'ambre, & d'encens precieux.

Où le cedre immortel spand vne ombre fraiche,
Où l'eternel laurier conserue sa verdeur,
Où la myrrhe distille, & la canelle sèche
Mesle avec le saffran sa gracieuse odeur.

Fuy t'en à pieds legers sur les testes voisines
D'Amana, du Liban, & prompt comme le vent
Monte iusques au ciel, vers les troupes diuines
Des Seraphins aïlez, puis passe encore auant.

Nous qui debuons languir dedās ce val de larmes,
Redoubtons trop ton feu; mais ces esprits heureux,

Qui vivent dans le ciel le sentent sans alarmes,
Donc en nostre faueur, reserue le pour eux.

Vne seule estincelle embrazeroit mon ame,
Ie ne puis resister à des traits si puissants,
Sans attendre plus tard appaise vn peu ta flame,
Ou fay bien tost finir les peines que ie sens.

Fuy donc, mais en fuyant tourne souuent la face,
Et pour mieux faire voir que quelque digne soing
Retient tes volonteZ, en cette seule place:

Volette autour de moy, sans t'esgarer plus loing.

Ou fay comme la lune, alors qu'elle se mire
Dans le front du soleil, qui pare sa beauté;
Tant plus qu'elle s'escarte, & qu'elle se retire,
Elle se monstre à nous avec plus de clairté.

Le tourment excessif, que ton amour me liure,
Me fait ainsy changer de desir, & de foy.

Pardonne moy mon bien, sans toy ie ne puis viure;
Et ne puis aussy viure, estant avecque toy.

Ta presence me cuit, ton absence me gese,
En toy i'ay trop de bien, & sans toy i'en ay peu;
O bonheur malheureux ! dont la suite eternelle
Me iette dans la glace, en me tirant du feu.

Quel remede en ce sort? puis que quoy qui m'ar-
Ta presence m'afflige, & me peut consoler? (riue
C'est qu'il faut me toucher d'une flame moins viue,
Et m'eschauffer le cœur, sans pourtant le brusler.

Mais fuy, puis que ie brusle; en ta course legere
Fay que tes pas legers soyent par tout triomphans.
Cours plus fort qu'un cheureuil, vole deuant sa mere
Laisse la biche à dos, & deuance ses fans.

Ie rompray cependant quelque canne bien verte,

Pour

Pour auoir vn flageol, sans peine, & sans façon.
Et feray que ton nom, pour consoler ma perte
Soit l'vnique subiect de ma triste chanson.

Quand ma dolente voix ne sera plus si forte,
Mais voudra s'arrester, & ne chantera point:
Incontinent ma main trauaillant d'autre sorte,
Peindra nayfuelement le tourment qui me poingt.

Elle escrira cent fois sur la ieune ramée
Des arbres les plus verds nos plus cheres amours.
Grauant toute l'escorce, ou la rendant semée
Des lettres de nos noms qui dureront tousiours.

Mais de peur qu'un passant conduit à l'aduenture
Ne les offence point d'un regard indiscret:
Nos deux noms enlacez n'auront qu'une figure,
Et seront alliez par vn chiffre secret.

Quand cela sera faict, si la nuict ne m'ombrage,
Mais si le teint du iour, est encor trop vermeil,
Laisant là mes chansons, & quittant tout ouurage
Je plongeray mes soings dans l'eau d'un doux sōmeil.

En ce muet loizir ma memoire occupée
Comptera les faueurs, que ie reçois de toy.
I'auray les yeux serrez, & l'aureille estoupée,
Croyant que ie t'entend, ou bien que ie te voy.

Mais pendant mon discours ta flame coustumiere
Augmente ses excez, & me va consumer.
Helas ie n'en puis plus, o ma chere lumiere,
Fay voir en me laissant, que tu sçais bien aymer.

Va t'en donc, mais aussy fay que tu ne demeures
Que quelque peu de temps, separé de ce lieu,
Afin qu'un bon destin, te ramaine en peu d'heures:
Je presse ton depart, & ne dis pas adieu.

Mon

*Mon bien-aymé, fuy, & sois semblable au cheureau,
& au faon des cerfs sur les montaignes des choses
aromatiques. Cant. 8.*

*Guil.
Abbas
apud
Delrio
in c. 8.
Cant.*

L'Espoux est souuent mis en fuite, & ren-
luoyé trop tot, plus promptement qu'il
ne faudroit, & l'on dit auant qu'il soit temps
fuyez: car il y a vn temps, auquel l'espoux doit
demeurer, vn autre auquel il doit se retirer;
vn temps propre à dire, *demeurez avec nous*.
Seigneur; vn aultre pour dire, *fuyez mon bien-*
aymé. vn aultre propre pour le renuoyer,
luy disant: *ie ne vous laisseray pas, si vous ne me*
benissez; si vous n'augmentés les fruiçts de ma
iustice, alors ie vous quiteray en temps com-
mode.

*Beda
in c. 8.
Cant.*

Qui est celle qui veuille chasser & esloi-
gner de sa presence quelqu'un qu'elle ayme?
ce que celle cy dit, *fuyez mon bien-aymé*, n'est
pas en souhaitant, mais pluſtot par complai-
ſance, & par vne ardeur, & desir de ne sem-
bler en rien contrarier ſes volontez.

*Author
scala
parady-
ſi, tom.
9. Aug.
cap. 5.*

Car comme en quelques offices & neces-
ſitez de la chair, la conuoitiſe charnelle eſt
tellement contrainte & vaincue, qu'elle
perd tout vſage de raiſon, & l'homme eſt
faict comme tout charnel; de meſme en cette
contemplation celeſte, mais à meilleur til-
tre, les emotions & troubles de la chair, ſont
tellement engloutis & conſumez par l'ame;
qu'en

qu'en rien du tout la chair ne contrarie l'esprit, mais se rend souple & obeissante à ses intentions.

Les souspirs & les larmes, ne sont ce pas *Idem*
des fidelles tesmoings & des messagers as- *cap. 6.*
seurez de cette consolation? Si cela est, cette
façon de parler est bien nouvelle, & la signi-
fication peu vñtée; mais dequoy nous me-
flons nous? qu'auons nous à faire de des-
couvrir en public les secrets de cet entre-
tien & discours si particulier?

Laissez moy, permettez que ie me retire: car desja *Idem*
l'Aurore monte: la benediction donc estant *cap. 7.*
donnée, le nerf de la cuisse estant mortifié,
le nom de Iacob estant changé en Israel,
l'espoux s'escarte vn peu, long temps désiré,
tot eschapé.

Mais ne craignez pas, o belle espouse, ne *Idem*
desesperez pas, n'estimez point que vous so- *cap. 8.*
yez mesprisée, si l'espoux vous soustrait, &
vous oste sa face pour quelque peu de
temps. Tout cecy se fait pour vostre mieux,
par sa venue, & par son depart vous gaignez
toufiours; c'est pour vostre amour qu'il
vient, & pour vostre amour qu'il s'en va; il
vient pour vous consoler, il se retire pour
vous temperer, afin que la grandeur de sa
consolation ne vous rende orgueilleuse, &
peu recognoissante. L'espoux a ses graces
qu'il possède comme siennes, les depart ain-
sy qu'il veut, & quand il veut, ce que vous
en

en tenez , ne vous vient que de sa liberalité, non pas d'un droit hereditaire . C'est un ancien proverbe, que l'exces de familiarité fait naistre incōtinent le mespris. Il se retire donc peut-estre de peur que sa presence trop coustumiere, & continuée ne le face mespriser, il espere que son absence fera de nouveau germer de beaux & violents desirs en vostre cœur, que vous le chercherez & le rappellerez avec plus de soing & de vehemen- ce, & que l'ayant long temps cherché, sa pre- sence vous sera plus pretieuse, & plus agrea- ble. Ne prenons donc pas l'exil pour nostre patrie , les arrhes pour le prix de la somme. L'espoux vient & s'en va selon les occasions, aportant maintenant les cōsolations, chan- geant aultrefois pendant nostre infirmité tout l'estat de nostre ame, il permet que nous goustions un peu combien il est doux , puis se desrobe avant que nous le sentions entie- rement, & de cette sorte il est autour de nous, & sur nous, à aïsses estendues & bat- tantes, volant & nous inuitant par son a- ction à voler & le suivre.

Bern.
serm. 9.
super
Beati
qui ha-
bitant.

Parrant l'ame luy rend cette responce, quand il la cherche. *Vous avez mis vostre refuge fort hault:* Car cette ame si fort enflammée, & alterée d'une soif de Dieu, ne veut pas com- me saint Pierre , faire des tabernacles sur une montaigne terrestre, ny comme Marie Magdaleine le toucher encore en terre: mais elle

elle crie, & crie tout hault, fuyez mon bien-aymé, soyez semblable aux cheureux & fans des biches.

Car l'espoux mesme l'exhorte à fuyr, parce que desia elle peut le fuyure, fuyant les choses terriennes, & l'admoneste d'estre pareille à quelque petit Daim, qui s'eschape des filets. car elle veut aussy fuyr, & s'en voler par dessus le monde.

*Ambr.
de bono
mortis,
cap. 5.*

Soyez semblable aux cheureux, & aux fans de biches sur la montaigne des baumes & senteurs; elle le poursuit, souhaitant bien fort & souspirant, scachant qu'en cette vie présente, la principale & plus grãde felicité (puis qu'elle est encore priuée de la vision) est d'estre consolée par sa visite, bonheur qui n'est accordé seulement qu'à ceux qui par le mespris des choses terrestres, & par le desir des contentemens du ciel, meritent d'estre appellés montaignes de baumes & parfuns spirituels: car le Seigneur se fait semblable au cheureul, & au fan de biche pour eux qui se treuvent sur les monts de bonnes senteurs, & plantes odoriferantes, quand apres il luy semble à propos & conuenable, assemblant la clairté de son secours, il repousse les dangers des tentations qui les assiegent, ou leur restitue les dons accoustumez des vertus, qu'il sembloit leur auoir ostées: car nostre infirmité n'est que trop euidente, en ce que nous ne pouuons pas tousiours auoir en nos oraisons,

*Beda in
cap 8.
Cant.*

oraisons, le mesme feu, la mesme poincte, nous ny goustôs pas tousiours tant de douceur ny de consolation, les ruisseaux de nos larmes se tarissent souuent, & ne coulent pas incessamment en abondance, pour tesmoigner la douleur interieure de nos pechez commis, ou l'ennuy que nous cause ce facheux bannissement, où nous sommes releguez bien loing de nostre patrie celeste, & quelquefois cette debilité spirituelle est si grande en nous, que quelque fort que nous nous excitions, nous ne pouuôs nous émouuoir, ny iouyr de ces biens d'auparauant. Et d'autres fois aussy quand nous y pensons, & le souhaitons le moins, toutes ces commoditez nous arriuent comme à foule, & sans main mettre. Changements, & dissemblances, dont nous ne sçaurions rendre aucune raison, si ce n'est que le moteur de nos ames, & leur biē-aymé fuit & se retire quelquefois, puis retourne & nous visite.

Bern.

*ser. 75.
in Cāt.*

Qui me descouurira maintenant les secrets & le mystere de cette vicissitude ? qui m'expliquera l'arriuée & le depart du Verbe ? cet espoux n'vze il pas de legereté ? estimons que cecy se fait, non par mouuement du Verbe, mais par le sentiment de l'ame. Quand elle sent la grace, elle recognoit la presence, quand elle ne la sent plus, elle se plaint de l'absence, & le prie de retourner. mais peut-estre que l'espoux s'est soustrait,
afin

afin d'estre rapellé avec plus d'instance & de desir, & reténu par apres avec plus de constance & de plaisir. Car il dissimuloit quelquefois & faisoit semblant d'aller plus loing; non qu'il le voulust, mais qu'il aymoît mieux d'entendre, *Demeurez avec nous, par ce qu'il se fait tard.* Il est maintenant tres-asseuré, que toutes ces vicissitudes d'allées, & de retours du Verbe arriuent aux ames, comme il dit luy mesme: *Je vay, & viens à vous.* puis, *encore vn peu, & vous ne me voirez pas.* O peu, & peu! o peu bien long! O doux Seigneur, appellés vous vn peu, ce temps que nous ne vous voyons pas? sauf l'honneur & reuerence deüe à la parole du Seigneur; ce peu que vous dites est long, & beaucoup trop long.

Mais fuyez mon bien aymé, par ce que ie ne puis encore estre vnie avec vous, & nos nopces ne peuuent encore s'accomplir.

Ansel.

in c. 8.

Cant.

O voix digne d'estre ouye par ce fauory! voix d'vn cœur fidelle & d'vn esprit humble! car c'est là ce que chacune ame fidelle & sage a coustume de dire: Seigneur ie ne suis pas digne, que vous entriez sous mon toit; ie ne suis pas digne, que vous mōstriez en moy quelque frequent miracle de vostre presence, & de vos visites. *Fuyez vous, dis-ie, mon bien-aymé*; & faites des faults, & des bonds pareils à ceux des cheureux, ou fans de biches, non contre moy, mais sur les montaignes de baumes, sur les merites

Ruper.

in c. 8.

Cant.

plus releuez des saincts, & parfaits.

*Aug. 10
confess.
cap. 40.*

Vous me faites quelquefois entrer en vne affection qui m'est bien inusitée en l'intérieur ; vous me faites ressentir ie ne sçay quelle precieuse douceur; laquelle si elle se parfait, & s'acheue en moy, ie ne sçay ce que ie pourra estre. cela seulemēt sçay- ie, que ce sera vn bien beaucoup plus grand que cette vie; mais ie retombe souuēt à ces choses terriennes, & suis englouty de nouveau, estant trainé & rauulé par ces miserables fardeaux ; & ie suis là retenu , & pleure beaucoup, par ce que ie suis bien fort retenu.

*Aug.
soliloq.
cap. 22.*

Seigneur Dieu, mon consolateur; *mon ame refuse d'estre consolée en cette vie*; afin qu'elle soit treuuee digne des consolations eternelles.

*S. Eu.
in vita
sua.*

Retirez vous vn peu de moy pour quelque temps, par ce que l'infirmité de ce vaisseau fragile & mortel, ne peut comprendre vostre gloire, ny vos grandeurs, qui sont infinies & immortelles.

F I N.

FLORENTIVS
DE MONTMORENCY,
Præpositus Prouincialis Societatis IESV
per Flandro-Belgicam.

Cum Pia Desideria à P. Hermanno Hugone Societatis IESV Sacerdote conscripta, quatuor designati eiusdem Societatis Patres legerint probarintq^{ue}, potestate ab Admod. Reuerend. Patre nostro Mutio Vitellesco ad hoc mihi factâ, vt typis excudantur, permitto. In quorum fidem has litteras manu meâ subscriptas, officij mei sigillo muniui. Bruxella, 28. Aprilis Anno 1624.

Florentius de Montmorency.

APPROBATIO CENSORIS.

HÆc Pia Desideria, Gemitus & Suspiria animæ Christianæ, Elegijs, Emblematis, & SS. Patrum scriptis illustrata à R. P. Hermanno Hugone Societatis IESV Presbytero, pererudita sunt & solida, atque perlucidam semitam continent; quâ æterna Veritas, & vera charitas, & chara æternitas obtineatur, ab his qui in tenebris & in vmbra mortis sedent, ad dirigendos pedes suos in viam pacis. Datum Bruxellæ XI. Idus Nouembris, M. DC. XXIII.

Henricus Smeyers S. Theologia Licentiatus Scholasticus Bruxellensis, Librorum Censor.

ANTVERPIÆ

TYPIS

IOANNIS CNOBBARI

M. DC. XXVII.

1 Vol

14

P. P. P.

der 7. 10.

